UNIVERSITÉ MICHEL DE MONTAIGNE – BORDEAUX 3
UFR DES PAYS ANGLOPHONES

THÈSE de DOCTORAT

Discipline : linguistique anglaise

Guillaume DESAGULIER

Modélisation cognitive de la variation et du changement linguistiques :

Étude de quelques cas de constructions émergentes en anglais contemporain.

Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Jean-Rémi LAPAIRE (Bordeaux 3)

Présentée et soutenue publiquement le 28 octobre 2005

JURY :

Pr. Jean-Rémi LAPAIRE (Bordeaux 3)
Pr. Ronald LANGACKER (Université de Californie, San Diego)
Pr. Michel de FORNEL (EHESS)
Pr. Wilfrid ROTGÉ (Paris 10)

À Christelle, pour ses leçons de courage.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma plus profonde gratitude à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce mémoire de thèse. La recherche comprend, dit-on, une grande part de solitude. Pour moi, ces trois années furent ponctuées de riches rencontres et d'échanges stimulants avec des linguistes de tous horizons.

Je remercie en premier lieu Jean-Rémi Lapaire, qui fut pour moi plus qu'un directeur de thèse. Par son dynamisme sans bornes, son dévouement, son ouverture d'esprit et son exigence, il a su me transmettre l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'un travail ambitieux. Par ses encouragements et sa confiance, il m'a également permis de doubler le cap d'une fin de thèse marquée par la perte d'un proche. Je lui suis redevable de beaucoup, sur un plan professionnel et humain.

J'adresse mes plus sincères remerciements à Ronald Langacker, fondateur de la Grammaire Cognitive, pour avoir accepté de siéger à ce jury malgré les innombrables sollicitations dont il est l'objet. Je tiens également à remercier Michel de Fornel et Wilfrid Rotgé, également très sollicités, de leur présence.

Ma thèse n'aurait pas pu voir le jour sans le patient travail de mes relecteurs. Rozenn Etienne n'a pas hésité à retarder l'achèvement de son livre de japonais (en dépit des pressions de sa redoutable éditrice) pour me faire part longuement de ses commentaires stylistiques et orthographiques. Sitôt sorti de sa thèse, Guillaume Fourcade n'a pas rechigné à se plonger dans la mienne pour m'éclairer de ses précieuses remarques sur la forme et sur le fond (serait-il adepte des Grammaires de Constructions sans le savoir ?). Enfin, Martin Cayrel a délaissé l'espace de quelques heures son tout jeune fils, Camilo, pour se consacrer à un examen scrupuleux d'un chapitre tout aussi long à enfanter. Les erreurs qui subsitent dans le texte me sont entièrement imputables.

Par ses encouragements répétés et ses conseils décisifs en informatique (surtout à propos des outils de recherche sur corpus et du fonctionnement de Word), Maarten Lemmens a joué un très grand rôle dans l'aboutissement de cette thèse.

Mes remerciements vont aussi aux équipes d'accueil de l'Université de Bordeaux 3 qui m'ont aidé dans le financement de ma recherche doctorale (GERB, TeLanCo).

Mes collègues du Département d'Études des Pays Anglophones de l'Université de Paris 8 m'ont impressionné par leur sens de l'amitié. Ils ont constamment veillé à ce que je travaille dans d'excellentes conditions. Je pense en particulier aux membres de l'équipe LAPS (Jean-Yves Dommergues, Nadine Herry, Françoise Doro-Mégy et Gérard Mélis, pour ne citer qu'eux), à ceux de « Littérature et Cognition » (Noëlle Batt, Arnaud Regnauld, Emmanuelle Ertel, Hélène Perrin), et aux autres (Ann Thomson, Allan Potofsky, Barbara Villez…). La liste est trop longue

pour figurer entièrement ici. Aussi j'espère que ceux qui n'apparaissent pas ne m'en voudront pas.

Qu'il me soit également permis de remercier mes collègues et amis linguistes d'autres universités, dont les remarques ont permis d'affiner mes idées : Eve Sweetser, Willem Hollmann, Hans Boas, Stéphanie Bonnefille et Paul Larreya. Un grand merci à Cristiano Broccias, qui m'a invité à participer à un colloque international de linguistique cognitive en Italie en novembre 2003. J'ai pu y faire des rencontres enrichissantes et nouer des dialogues constructifs avec René Dirven, Jan Nuyts ou Francisco José Ruiz de Mendoza (grâce à qui j'ai publié une partie de mon travail).

Merci à mes amis et à la « belle famille » pour leur soutien sans faille. Martin, Laurence, Raoul, Florent, David, Roland, Laurent, Mone, et tant d'autres ont affronté mes sautes d'humeur et mes moments d'absence avec une patience qui force le respect. Je suis sûr qu'ils m'aideront à retrouver une vie normale. J'adresse une mention spéciale à William Le Goff, qui finit sa thèse de géographie. Nos discussions sur ce que doit être un bon chercheur ont été aussi haletantes que nos innombrables parties de tennis.

Last but not least, un grand merci à ma famille : mon père (thésard également), ma mère (un roc), ma grand-mère, mes oncles et tantes ainsi que mes cousines (avec une pensée affectueuse pour Mickaël et Justine). Sans leur soutien et leur estime, je n'aurais jamais eu le courage d'entreprendre un tel travail. Sans leur bienveillance et leur compréhension, je n'aurais jamais pu le finir.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS **5**

SOMMAIRE 7

ABRÉVIATIONS **13**

INTRODUCTION **15**

1. CHANGEMENT LINGUISTIQUE ET COGNITION. **15**

2. POSITIONNEMENT THEORIQUE. **17**

3. FEUILLE DE ROUTE ET DESIDERATA. **21**

CHAPITRE 1

LA COGNITION COMME POINT D'ACCÈS PRIVILEGIÉ À LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE **25**

1. DIALECTIQUE DE L'EVOLUTION LINGUISTIQUE. **25**

1.1. *PANTA REI* OU LA CONTINUITE DANS LE CHANGEMENT. 25

1.2. ATTITUDES VIS-A-VIS DU CHANGEMENT. 27

1.2.1. Permanence du prescriptivisme. *28*

1.2.2. Sensibilité historique des locuteurs autochtones. *32*

1.3. DIACHRONIE ET SYNCHRONIE. 35

2. LE CHANGEMENT LINGUISTIQUE : TERMINOLOGIE ET METHODOLOGIE. . . **41**

2.1. L'ENVERGURE DU FAIT LINGUISTIQUE. 41

2.1.1. Language : langue, langues, langage, langages *42*

2.1.2. La grammaire : entre innéité radicale et fonctionnalisme extrême. *47*

2.1.2.1. Formalisme(s) contre fonctionnalisme(s) : approches radicales et modérées. 47

2.1.2.2. Dimensions symbolique et neurocognitive de la grammaire. 51

2.1.2.3. Bilan. 54

2.2. LE TRAVAIL DU LINGUISTE DANS L'ANALYSE DU CHANGEMENT. 55
2.2.1. À la recherche de tendances : passé, présent, futur. *56*
2.2.1.1. La linguistique historique traditionnelle. 57
2.2.1.2. Approche prévisionniste. 60
2.2.2. Formaliser du différentiel. *61*
2.3. QUELLES SONT LES UNITES LINGUISTIQUES SOUMISES AU CHANGEMENT ? 69
2.3.1. Les changements affectant les sons. *69*
2.3.1.1. Changement phonétique et changement phonologique. 69
2.3.1.2. Types de changements phonétiques. 71
2.3.1.3. Types de changements phonologiques. 73
2.3.1.4. Régularités et cognition. 75
2.3.2. Les changements morphologiques. *80*
2.3.2.1. Types de changements morphologiques dans l'approche traditionnelle : une vision (trop) claire des morphèmes. 80
2.3.2.2. Apories à l'aune d'un point de vue centré sur l'usage. 84
2.3.3. Les changements sémantiques. *90*
2.3.3.1. Approches traditionnelles. 91
2.3.3.2. Théories compatibles avec une approche dynamique. 92
2.3.3.3. Régularités. 100
2.3.4. Les changements syntaxiques. *107*
2.3.4.1. Description. 107
2.3.4.2. Débat autour de la nature des changements syntaxiques (et linguistiques). 109
2.3.5. Changement linguistique et représentation mentale : bilan. *114*

3. LES CAUSES DU CHANGEMENT. 118

3.1. LE SAUT GENERATIONNEL. 119
3.2. FACTEURS SOCIOHISTORIQUES. 125
3.3. MODELES EVOLUTIONNISTES. 126
3.4. BILAN : CE QUI CHANGE VRAIMENT. 133

4. CHANGEMENTS, VARIATION ET COGNITION. 133

4.1. BREF RETOUR EN ARRIERE SUR L'ETUDE SYSTEMATIQUE DE LA VARIATION. 134
4.2. JUSTIFICATIONS COGNITIVES DE LA VARIATION. 137

5. CONCLUSION : UNE LOGIQUE DE L'INTERMINABLE ? 148

CHAPITRE 2

LES CONSTRUCTIONS AU CŒUR DE LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE 151

0. INTRODUCTION. 151

1. UNE APPROCHE CENTREE SUR L'USAGE. 153

1.1. PRINCIPES GENERAUX. 153

1.2. LE ROLE DE LA CONVENTION. 159
1.3. THESE SYMBOLIQUE ET REPRESENTATION. 161

2. PREMIERE JUSTIFICATION DES GRAMMAIRES DE CONSTRUCTIONS. 164

2.1. LES IDIOMES CONSTRUCTIONNELS. 164
2.2. DES REPRESENTATIONS PROCEDURALES. 170

3. LES GRAMMAIRES DE CONSTRUCTIONS. 173

3.1. DES UNITES PORTEUSES DE SENS. 174
3.2. DEGRES D'ABSTRACTION. 180
3.3. SCHEMAS CONSTRUCTIONNELS. 183
3.4. COUPLAGES SYMBOLIQUES FORME/SENS. 186
3.5. UN RESEAU STRUCTURE. 190
3.6. UNE NOUVELLE APPROCHE DE LA CATEGORISATION. 194
3.7. LA CONSTRUCTION COMME PRIMITIVE. 195

4. BILAN. 202

CHAPITRE 3

VERS UN MODÈLE COGNITIF DE LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE : *BLEND* CONSTRUCTIONNEL ET CONCEPTUALISATION DE L'ÉMERGENCE. 205

0. INTRODUCTION. 205

1. MODELISER LA DYNAMIQUE DU CHANGEMENT. 206

1.1. QU'EST-CE QUE LE PRINCIPE DYNAMIQUE ? 206
1.2. LE PRINCIPE DYNAMIQUE COMME PRODUIT DE DUALITES OPPOSITIVES. 208
1.2.1. Unité contre diversité. 208
1.2.2. Particulier contre général. 212
1.2.3. Économie contre prolixité. 213
1.3. INTEGRER LE PRINCIPE DYNAMIQUE AU MODELE DU CHANGEMENT. 215

2. LES THEORIES COGNITIVES A L'EPREUVE DU CHANGEMENT. 219

2.1 QUE DOIT INTEGRER UN MODELE DIACHRONIQUE POUR ETRE *COGNITIF* ? 219
2.2. LES APPROCHES FORMELLES. 221
2.2.1. Travaux d'orientation générativiste. 221
2.2.2. Connexionnisme et structures hybrides. 230
2.3. CHANGEMENT ET GRAMMATICALISATION. 237
2.3.1. Définitions et principes de base. 237
2.3.2. Universaux du changement, variation et usage. 242
2.3.3. Processus diachronique ou épiphénomène ? 244
2.4. CHANGEMENT ET EXTENSION METAPHORIQUE. 246

2.4.1. La Théorie de la Métaphore Conceptuelle. *246*
2.4.2. Contraintes applicables à la projection métaphorique. *249*
2.4.3. Projection métaphorique et extension sémantique. *253*
2.4.3.1. Extension sémantique et schémas abstraits. 254
2.4.3.2. Projections métaphoriques discontinues. 256
2.4.3.3. Extension métaphorique ou subjectification ? 261
2.4.3.4. Métaphore et polysémie ou monosémie et pragmatique ? 264
2.5. CLASSIFICATIONS SEMANTIQUES DE L'INTERMEDIARITE. 267
2.5.1. Applications typologiques des ensembles flous. *268*
2.5.2. Le Modèle du Chevauchement. *272*

3. *BLEND* ET CHANGEMENT LINGUISTIQUE. 277

3.1. DES ESPACES MENTAUX AU *BLEND* CONCEPTUEL. 278
3.1.1. Point de départ. *278*
3.1.2. Espaces et projections. *279*
3.1.3. Exploitation grammaticale du modèle. *283*
3.1.4. Des espaces mentaux au blend. *288*
3.2. *BLEND* ET METAPHORE. 292
3.3. UNE GESTION ECONOMIQUE DE LA COMPLEXITE. 295
3.3.1. Conceptualisation et compositionnalité. *295*
3.3.2. Sémantique lexicale, composition et cognition. *299*
3.4. LE *BLEND* GRAMMATICAL. 302
3.4.1. Épistémologie : l'histoire (oubliée ?) du blend. *302*
3.4.1.1. Le phénomène de *blend* en morphologie. 302
3.4.1.2. Bolinger et le *blend* syntaxique. 305
3.4.2. Le blend grammatical est-il pleinement exploité ? *311*
3.4.2.1. *Blend* et constructions. 311
3.4.2.2. *Blend* et extensions constructionnelles. 316
3.4.4. Bilan : qu'y a-t-il de (véritablement) grammatical dans le blend ? *323*

4. CONCLUSION : LE *BLEND* CONSTRUCTIONNEL COMME OUTIL DE CONCEPTUALISATION DES FORMES EMERGENTES ET DU CHANGEMENT LINGUISTIQUE. 325

4.1. VERS UN MODELE DIACHRONIQUE COGNITIF. 325
4.2. CONCEPTUALISATION DE L'INTERMEDIARITE A PARTIR DE CONSTRUCTIONS EMERGENTES. 326
4.3. POSER LES BASES D'UNE GRAMMAIRE DE CONSTRUCTIONS FLOUE. 327

CHAPITRE 4

LE GÉNITIF DE MESURE. 331

PREMIERS ARGUMENTS EN FAVEUR D'UNE GRAMMAIRE DE CONSTRUCTIONS FLOUE. 331

0. INTRODUCTION. 331

1. LE GENITIF DE MESURE : UNE CONSTRUCTION INTERMEDIAIRE. 334

1.1. LES CONSTRUCTIONS GENITIVES. 334
1.2. LE GENITIF DETERMINATIF. 336
1.3. LE GENITIF GENERIQUE (OU CLASSIFIANT). 337
1.4. LE GENITIF DE MESURE. 338

2. DU FLOU SYNTAXIQUE AU FLOU CONSTRUCTIONNEL. 340

2.1. PROBLEMES LIES A L'APPROCHE TRADITIONNELLE. 340
2.2. L'INFLUENCE DU SCHEMA DE COMPOSITION NOMINALE. 347
2.3. COMPOSITIONNALITE CONSTRUCTIONNELLE. 350

3. BILAN : IMPLICATIONS COGNITIVES DU TRAITEMENT DE LA VARIATION PAR LE *BLEND* CONSTRUCTIONNEL. 355

CHAPITRE 5

INTÉGRATION CONSTRUCTIONNELLE ET MODÉLISATION DE L'ÉMERGENCE 359

0. INTRODUCTION. 359

1. L'EMERGENCE A L'AUNE DU PARADIGME. 363

1.1. MODAUX EMERGENTS ET AUXILIARISATION. 363
1.1.1. Typologie syntaxique des modaux prototypiques en anglais contemporain. 363
1.1.2. Des cas problématiques. 367
1.1.3. Facteurs diachroniques. 373
1.1.3.1. Échelle ou continuum ? 373
1.1.3.2. La position radicale. 374
1.1.3.3. Des changements progressifs. 376
1.1.4. Une auxiliarisation progressive. 378
1.1.4.1. L'érosion morphophonologique de V + *to*. 378
1.1.4.2. Phonographématique. 383
1.1.4.3. Le débat sur la contraction. 385
1.1.5. L'auxiliarisation d'un point de vue syntaxique. 389
1.1.5.1. Comportement syntaxique de *want* dans la proposition imbricante. 389
1.1.5.2. Comportement syntaxique « auxiliarisé » (avec accrétion). 394
1.1.5.3. Syntaxe et phonographématique. 397
1.1.5.4. Le grain de sable dans l'engrenage de l'auxiliarisation. 398
1.1.6. L'intermédiarité de want to. 401
1.2. LA MODALISATION EMERGENTE. 407
1.2.1. L'extension du système de la modalité en anglais. 408
1.2.1. Développements diachroniques et modalisation. 412

1.2.3. Motivations sémantico-pragmatiques. *419*
1.2.3.1. Extension sémantique et scènes primaires. 420
1.2.3.2. Facteurs pragmatiques. 422
1.2.4. Conséquences au niveau de l'interface syntaxe/sémantique. *425*
1.2.4.1. La référence temporelle. 425
1.2.3.3. Sélection de l'argument. 426
1.2.3.4. Subjectification. 428
1.2.3.5. Bilan. 439
1.3. SYNTHESE : DES CONSTRUCTIONS HYBRIDES. 439

2. CONCEPTUALISER LES PROPRIETES EMERGENTES. 441

2.1. LE MODELE DU CHEVAUCHEMENT. 442
2.2. *BLEND* ET CHEVAUCHEMENT COMPLEXE. 446

3. CONCEPTUALISATION DE L'EMERGENCE DANS UN CADRE CONSTRUCTIONNEL. 453

3.1. UN CAS DE COMPOSITIONNALITE CONSTRUCTIONNELLE. 454
3.2. REANALYSE FORME/FONCTION. 460
3.3. JALONS ET TRAMES CONSTRUCTIONNELS. 462

4. BILAN. 464

CONCLUSION. 467

1. BILAN CRITIQUE DE L'INTEGRATION CONSTRUCTIONNELLE. 467

1.1. RECAPITULATIF. 467
1.2. LE ROLE DU LINGUISTE. 472
1.3. POUR L'INTEGRATION DU FLOU DANS TOUTE TYPOLOGIE CONSTRUCTIONNELLE. 474
1.4. QUAND LE FAIT COGNITIF PREND LE PAS SUR LE FAIT HISTORIQUE. 476

2. PISTES D'ETUDE. 476

3. CODA. 477

BIBLIOGRAPHIE 479

CORPUS 501

INDEX DES NOTIONS 503

ABRÉVIATIONS

AC	anglais contemporain
Adj./ADJ	adjectif
AM	anglais moderne
BNC	British National Corpus
FLOB	Freiburg-LOB Corpus of British English
GxC	Grammaire(s) de Constructions
GN	groupe nominal
GV	groupe verbal
lat.	latin
LM	langue maternelle
MA	moyen anglais
MICASE	Michigan Corpus of Academic Spoken English
N	nom
OED	*Oxford English Dictionary*
Pron	pronom(inal)
SP	syntagme prépositionnel
VA	vieil anglais

INTRODUCTION

1. Changement linguistique et cognition.

Quelle que soit la langue vivante considérée, tout locuteur possède une grammaire essentiellement dynamique, qui change au cours d'une vie, en fonction de la pression sociale, de facteurs culturels, géographiques, de phénomènes physiques, phoniques, perceptifs, etc. Cela est accentué par le fait que chaque individu ne possède pas une grammaire homogène mais un ensemble hétérogène de compétences linguistiques disponibles en fonction des situations de communication. Le défi que cette thèse se propose de relever est de parvenir à rendre compte des changements à l'œuvre pour une langue donnée – en l'occurrence l'anglais – tout en intégrant les principes dynamiques qui en découlent dans la trame structurelle de l'analyse.

La plupart des études consacrées aux changements linguistiques abordent la question en termes formels ou sémantiques sans nécessairement faire communiquer ces deux domaines. Nous souhaitons corriger ce penchant méthodologique répandu en adoptant une démarche constructionnelle. Aussi, l'unité minimale à partir de laquelle s'effectuera l'analyse ne sera plus ni la forme ni le sens, considérés pour eux-mêmes, mais leur association symbolique au sein de la construction grammaticale, telle que l'ont décrite les Grammaires de Constructions (Langacker 1987, 1991, 1999, 2003 ; Lakoff 1987 ; Fillmore, Kay et O'Connor 1988 ; Kay & Fillmore 1999 ; Goldberg 1995 ; Croft 2001).

Comme son nom l'indique, une construction n'est pas innée. C'est un artefact reposant sur l'association symbolique d'une composante formelle (phonétique, morphologique ou syntaxique) et d'une composante sémantique. Nous insisterons sur cette dimension symbolique étant donné qu'elle rend possible l'élaboration de représentations, sans lesquelles on ne peut comprendre les opérations mentales qui précèdent toute mise en discours. Nous sommes convaincu que c'est par la médiation des constructions que la langue se prête à l'appréhension et à l'intellection du locuteur. Nous nous inscrivons en faux contre une conception purement mécaniste de l'évolution linguistique. Il nous semblerait injuste d'affirmer que tout dans la langue échappe à la conscience du locuteur.

Les symboles linguistiques médiateurs que sont les constructions permettent surtout d'expliquer pourquoi le langage s'articule autour d'une série de dualités constitutives telles que le physique et l'immatériel, le particulier et le général, le temporel et l'invariable. Nous en voudrons pour preuve que la nature des constructions est double. D'un côté, les assemblages de forme et de sens, bien que pouvant relever d'une grande complexité, sont dotés d'un certain degré de stabilité dû à la répétition d'une même séquence de signes au sein d'une communauté linguistique donnée. D'un autre côté, ces ensembles stables ne sont pas dénués de flexibilité. Les locuteurs étendent fréquemment un assemblage conventionnel donné à des contextes discursifs nouveaux, ce qui ne va pas sans entraîner des altérations dans la projection forme/sens. Ces modifications peuvent finir par être conventionnalisées dans et par l'usage.

Ces observations ont des répercussions importantes dans les domaines de la variation synchronique et de la diachronie. En typologie, les catégories grammaticales dites « floues »[1] sont traditionnellement perçues comme des exceptions à la norme. Nous verrons que ce flou est en fait une caractéristique notoire de la grammaire.

Rejetant une vision purement déterministe, nous verrons que le changement linguistique n'est pas mû par une logique interne au système de la langue mais s'appuie sur une tendance marquée du locuteur à utiliser au

[1] La tradition anglo-saxonne fait état de *fuzzy categories*.

maximum les ressources langagières dont il dispose pour faire acte de langage. Nous nous efforcerons de révéler la nature de ces ressources.

Proposant une définition générale des constructions, Goldberg écrit : « Constructions are understood to be learned on the basis of the input and general cognitive mechanisms (they are constructed) (2003 : 219) ». Les réponses qu'elle apporte dans l'article sont assez vagues. C'est pourquoi nous ne manquerons pas de nous interroger, à notre tour, sur les mécanismes cognitifs et énonciatifs qui président à l'élaboration – littéralement à la construction (sic) – d'une construction grammaticale.

2. Positionnement théorique.

Nous nous donnons pour tâche principale de révéler les principaux mécanismes cognitifs qui interviennent de manière significative dans l'évolution des constructions grammaticales en anglais contemporain. La formulation même du projet implique l'adhésion aux théories de la linguistique cognitive. Marginal à sa création sur la côte ouest des Etats-Unis dans les années 1970, ce courant a su progressivement convaincre. Il s'est développé de façon spectaculaire dans les années 1980, parallèlement au paradigme fonctionnaliste, sous l'impulsion de chercheurs aussi charismatiques qu'innovateurs. Parmi ces pionniers figurent notamment Ronald Langacker, George Lakoff, Charles Fillmore, Leonard Talmy, Gilles Fauconnier et Eve Sweetser, pour n'en citer que quelques uns. À l'heure où nous écrivons ces lignes, le bilan de la linguistique cognitive est plutôt flatteur : un quart de siècle après son apparition, elle s'appuie sur une communauté de linguistes en pleine expansion, réunis au sein d'une société internationale (l'ICLA). Celle-ci se réunit tous les deux ans à l'occasion d'un gigantesque colloque dont les intervenants sont chaque fois plus nombreux. La diffusion des travaux de recherche cognitivistes est assurée par des éditeurs universitaires prestigieux (Oxford University Press, Cambridge University Press, John Benjamins, Mouton de Gruyter, Longman) ainsi que par des journaux spécialisés : *Cognitive Linguistics* (publié depuis 1996 par Mouton de Gruyter) et l'*Annual Review of Cognitive Linguistics* (publié depuis 2003 par John Benjamins). Enfin, des postes d'enseignants-chercheurs se créent chaque

année dans un nombre croissant d'universités à travers le monde, ce qui permet aux cognitivistes de dispenser ouvertement leur approche tout en la plaçant dans un dialogue fertile avec les autres théories.

Ironie de l'histoire, les principaux chefs de file du cognitivisme – Ronald Langacker, George Lakoff et Charles Fillmore – sont issus de la linguistique générative. Par opposition à la tradition mécaniste héritée du distributionnalisme de Bloomfield et en rupture ouverte avec la grammaire autonome du générativisme chomskyen (que Givón résume par la formule « grammar about grammar »), ces linguistes ont démontré qu'il était non seulement possible mais aussi judicieux de dépasser l'opposition entre mécanisme (la parole est fonction des conditions externes qui président à son apparition) et mentalisme (la parole est un effet des pensées du sujet parlant). Car si les marqueurs linguistiques renvoient bien à des opérations mentales et fonctionnent effectivement selon une logique symbolique et syntaxique internes à la langue, ils n'en demeurent pas moins liés au « reste », en particulier à l'expérience socio-physique et conceptuelle ordinaires des êtres humains, qu'ils sémiotisent et contribuent à révéler.

Historiquement, le tournant s'amorce lorsque Ronald Langacker pose les bases de sa Grammaire Spatiale (*Space Grammar*)[2] – l'ancêtre de la Grammaire Cognitive – vers le milieu des années 1970. La linguistique contemporaine est alors dominée par trois principes issus de *Syntactic Structures* (Chomsky 1957) et *Aspects of the Theory of Syntax* (Chomsky 1965) :

(i) le langage est un système autonome et inné d'algorithmes dont l'analyse se fait indépendamment de préoccupations cognitives plus larges.

(ii) la grammaire est réduite à la syntaxe. Les composantes lexicale et sémantique sont reléguées en périphérie.

(iii) la structure conceptuelle de la grammaire n'est proprement décrite que par une logique formelle vériconditionnelle.

À cela, Langacker et l'ensemble des cognitivistes opposent que :

(i) le langage n'est pas une faculté cognitive autonome.

---

[2] Cf. Langacker (1982).

(ii) la grammaire est à la fois conceptualisée et vecteur de conceptualisation.

(iii) la connaissance linguistique est tributaire de l'usage (*usage-based approach*).

Ces principes forment un ensemble cohérent. Affirmer que le langage n'est ni un système formel autonome ni un niveau indépendant de représentations est lié au fait que la grammaire est symbolique par nature. Cette dernière rend possible une structuration conventionnelle du contenu conceptuel. De là découle le fait que les catégories et, plus généralement, les composantes sémantiques, syntaxiques, morphologiques et phonologiques sont élaborées selon les mêmes processus que ceux par lesquels la cognition humaine procède à l'abstraction et la schématisation du sensible.

D'emblée, une mise en garde s'impose contre toute interprétation homogénéisante de la linguistique cognitive[3]. Il existe en effet diverses branches qui découlent du postulat cognitiviste, en particulier la Grammaire Cognitive, les Grammaires des Constructions et la Théorie des Espaces Mentaux (dont découle la Théorie de l'Intégration Conceptuelle, couramment évoquée sous le nom de *Blending*). L'une des originalités de notre travail est justement de marquer ces différences tout en favorisant une meilleure collaboration, sur le terrain, des modèles proposés. Ainsi, l'association de l'approche constructionnelle et du *blending* permet-elle de démontrer que le conditionnement d'une construction par une autre n'est pas exclusivement linéaire, mais aussi compositionnel.

Parti pris théorique ne signifie aucunement étroitesse d'esprit, bien au contraire, et nous reconnaissons volontiers que notre approche n'est pas la seule à reconnaître la primauté du fait cognitif en linguistique. Nous gardons en mémoire que, sans l'impulsion décisive de Dwight Bolinger, Michael Halliday et Talmy Givón, la grande vague de contestation fertile à l'égard de la grammaire autonome postulée par les générativistes n'aurait probablement pas eu l'impact

[3] Nous aurons recours à l'expression « linguistique cognitive » (au singulier) par convention, même si nous préférons les périphrases plus fidèles de « linguistiques cognitives » ou « théories de la linguistique cognitive ».

qui fut le sien. Réhabilitant les travaux de Vygotsky, les néo-fonctionnalistes[4] ont en effet réintégré dans l'analyse linguistique les aspects sociaux et comportementaux, tombés en désuétude depuis les travaux de Leonard Bloomfield. Ils ont établi un certain nombre de principes, rappelés et critiqués par Talmy Givón :

- language is a social-cultural activity
- structure serves cognitive or communicative function
- structure is non-arbitrary, motivated, iconic
- change and variation are ever-present
- meaning is context-dependent and non-atomic
- categories are less-than-discrete
- structure is malleable, not rigid
- grammars are emergent
- rules of grammar allow some leakage (1995 : 9).

Reprenant la plupart des thèses fonctionnalistes, les cognitivistes y ont adjoint les dimensions computationnelle et représentationnelle.

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler qu'en France, les énonciativistes n'ont pas attendu les fonctionnalistes pour dépasser les acquis du structuralisme et du distributionnalisme – considérés comme des étapes préalables et non suffisantes dans l'étude de la langue – et remettre en cause les prétentions « universalisantes » du générativisme. Ils ont été aidés en cela par tout un appareil théorique qui n'a eu de cesse de s'étoffer et de s'affirmer depuis les traités de linguistique et de stylistique de Charles Bailly, autour notamment de la Psychosystématique de Gustave Guillaume, de la Théorie des Opérations Énonciatives d'Antoine Culioli et de la Grammaire Métaopérationnelle d'Henri Adamczewski. Moins axées sur l'interaction communicative, les approches énonciatives (au sens large) ont toujours respecté la complexité de leur objet et procédé par intégration de paramètres et de domaines, non par exclusion ou compartimentage. Mentalistes, elles unissent le fait psychique (opérations, représentations) au fait sémiologique. Intégratives, ces approches refusent de

[4] À distinguer des fonctionnalistes post-saussuriens tels que Troubetzkoy, Martinet, Jakobson, les représentants de l'École de Prague et Gougenheim.

dissocier la syntaxe de la sémantique, les énoncés de leur énonciateur. Ce dernier, traité en véritable sujet, non en simple locuteur, est placé au cœur du fonctionnement réel du langage, comme l'atteste la centralité de la deixis spatio-temporelle et de la modalité dans le discours.

Le présent travail de recherche aura à cœur de faire communiquer des cadres de pensée qui, de façon regrettable, s'ignorent la plupart du temps et ont beaucoup à gagner d'un dialogue virtuel[5]. Toutefois, reconnaissant à chaque théorie sa cohérence interne, nous veillerons à ne pas porter atteinte à l'intégrité conceptuelle de chacune. Notre but est de signaler des passerelles entre les différentes écoles lorsqu'il y a lieu de le faire, tout en soulignant que la linguistique cognitive sera notre port d'attache.

3. Feuille de route et desiderata.

Nous postulerons qu'une construction saillante dans l'esprit des locuteurs d'une communauté linguistique joue le rôle de **jalon** dans l'organisation de la grammaire mentale. Une construction est saillante si elle est :

(i) conventionnelle (c'est là un trait caractéristique de toute unité symbolique).

(ii) perçue par le locuteur comme étant facile à traiter.

Cette propriété la prédispose d'une part à exporter tout ou partie de sa **trame** (*template*) dans la composition de nouvelles unités symboliques et, d'autre part, à faciliter l'accès à des assemblages plus complexes.

En d'autres termes, nous nous proposons de réexaminer les paradigmes symbolique et représentationnel, chers à la fois à l'énonciativisme et au cognitivisme. Nous présenterons notamment le concept de **zone de développement potentiel**, propre à chaque construction. À la jonction entre inertie et dynamique innovatrice, cette zone permet de comprendre que c'est

[5] Il est dommage en effet de passer à côté des nombreux points de rencontre entre le concept d'*énonciateur* (Culioli) et celui de *cognizing subject* (Langacker). De même, il y a des similitudes troublantes entre la topologie culiolienne (organisée autour de la notion de *repérage*) et la bipartition dynamique de l'espace conceptuel en *figure/site* (*figure/ground*) chez Langacker.

précisément l'état de tension perpétuel caractéristique des constructions qui permet à la grammaire de s'adapter à la flexibilité linguistique.

Il a déjà été prouvé que les constructions jouaient un rôle déterminant dans l'acquisition de l'anglais en tant que langue maternelle, au sens où l'apprentissage d'une construction source conditionne celui d'une construction cible, cette dernière étant proche mais plus complexe que la première[6]. Dans cette étude, nous étendrons cette problématique à la question de l'évolution de l'anglais en révélant les mécanismes cognitifs qui régissent la dynamique des constructions. Nous verrons que les constructions sont des éléments centraux dans la dynamique évolutive de l'anglais : elles interagissent suivant des schémas cognitifs précis. In fine je souhaite proposer une explication au postulat selon lequel il n'est pas d'innovation constructionnelle ex abrupto ou ex nihilo.

Après avoir examiné la pertinence de l'approche constructionniste à l'aune du cadre plus général des théories du changement, nous proposerons un modèle de la variation et du changement centré sur des schémas d'intégration constructionnelle (*constructional/grammatical blending*). La présente thèse se propose d'examiner la diachronie récente de l'anglais à l'aune de la synchronie. En cela, elle ne se situe pas dans le champ exclusif de la linguistique historique. C'est la raison pour laquelle ce modèle, qui s'inspire des principes cognitifs évoqués plus haut, sera testé et critiqué auprès de cas représentatifs de variation et de changement en cours, à savoir :

- les modaux émergents (en particulier les emplois déontiques de la construction *want to/wanna*).
- des cas d'indétermination constructionnelle dans le voisinage du schéma associé au génitif de mesure.

L'hypothèse de travail adoptée sera la suivante : c'est en étudiant les formes intermédiaires (en voie de stabilisation) que nous parviendrons à mieux saisir les mécanismes de la créativité et de l'innovation constructionnelles. Loin d'être évacuée de l'analyse, l'« intermédiarité » sera considérée comme la clé de voûte

[6] Pour Christopher Johnson (1999), ce phénomène repose sur l'idée d'un « fondement constructionnel » (*constructional grounding*).

de l’organisation constructionnelle de la grammaire. Nous avons des raisons de croire en une Grammaire de Constructions Floue.

CHAPITRE 1
LA COGNITION COMME POINT D'ACCÈS PRIVILEGIÉ À LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE

« On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve. »
Héraclite d'Ephèse, fragment 91.

1. Dialectique de l'évolution linguistique.

1.1. *Panta rei* ou la continuité dans le changement.

Parmi les ouvrages consacrés aux changements linguistiques, nombreux sont ceux qui font appel à la sagesse des « Anciens », rappelant en exergue qu'il n'est rien qui ne soit soumis au changement. Ce procédé récurrent, qu'exploite le présent chapitre, tend, semble-t-il, à conjurer l'embarras des linguistes lorsqu'il s'agit de rappeler une évidence : la langue, comme toute chose en ce monde, change. À titre d'illustration, pas moins de six auteurs sont cités dès la première page du célèbre *Language Change: Progress or Decay?* de Jean Aitchison (1991), parmi lesquels le philosophe présocratique Héraclite d'Ephèse, à qui la linguiste attribue la fameuse formule suivante : « Everything rolls on,

nothing stays still »[7]. Un tel choix de citation peut surprendre, et ce pour deux raisons. La première est que le fragment choisi, bien que très connu, est à l'origine de contresens sur la cosmogonie héraclitéenne dès lors qu'il est sorti de son contexte. Héraclite n'est pas le penseur d'un flux continuel empêchant la constitution de tout être stable. Chez lui, l'univers se construit dans un mouvement non pas linéaire mais cyclique, produit de la lutte des contraires : l'élément originel qu'est le Feu se fait Mer, puis donne naissance au Ciel, à la Terre ainsi qu'à tous les êtres vivants, à partir de quoi le cycle s'inverse. La deuxième raison est une conséquence de la première : l'aphorisme cerne mal la nature du changement linguistique. On sait depuis le *Cours de Linguistique Générale* de Saussure (ci-après *CLG*) que les mécanismes qui régissent l'évolution d'une langue sont de nature paradoxale :

> Le temps, qui assure la continuité de la langue, a un autre effet, en apparence contradictoire au premier : celui d'altérer plus ou moins rapidement les signes linguistiques et, en un certain sens, on peut parler à la fois de l'immutabilité et de la mutabilité du signe. (…) le signe est dans le cas de s'altérer parce qu'il se continue (*CLG* : 108-109).

Il n'est d'innovation que relativement à une norme, ou de dynamique langagière qu'en regard à un certain degré de conservatisme.

En revanche, il est un autre aphorisme d'Héraclite, mentionné en préambule, qui s'accorde mieux avec l'ambivalence de l'évolution linguistique : « On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve » (fragment 91). Symbole de la continuité dans le changement, le fleuve qui s'écoule est une métaphore de choix pour la représentation culturelle du temps ; il l'est aussi pour les métamorphoses de la langue. George Steiner abonde en ce sens :

> [Chaque langue] se modifie à tout instant du temps vécu. La somme des manifestations linguistiques n'augmente pas seulement, elle se modifie à chaque nouvelle manifestation. Régis

[7] « Tout s'écoule, rien n'est immobile ».

> par une succession temporelle, deux énoncés ne peuvent être parfaitement identiques. Bien qu'homologues, ils agissent l'un sur l'autre (1998 : 52).

De nos jours, rares sont ceux qui peuvent se vanter de lire et comprendre Chaucer ou Montaigne dans le texte sans entraînement ou sans l'aide d'un glossaire explicatif tant le lexique et la syntaxe de ces deux auteurs sont éloignés des nôtres. Nous parvenons pourtant sans difficulté à identifier ces dialectes comme d'anciennes formes de l'anglais et du français respectivement, ce en vertu de notre compétence pandialectale. Ce que nous reconnaissons, c'est le fleuve d'une langue donnée, mais l'eau dialectale qui nous est aujourd'hui familière n'a que peu à voir avec celle qui coulait jadis. Le décalage se fait également sentir à l'échelle plus réduite d'une génération. Un bon moyen de s'en rendre compte consiste à lire le courrier des lecteurs dans la presse nationale : les innovations phonétiques, lexicales ou syntaxiques propres à la langue des médias y sont très souvent brocardées comme autant de marques de décadence.

S'il est vrai qu'une langue est en perpétuelle évolution, ce qui la rend véritablement vivante est cet état de tension caractéristique entre innovation et conservatisme. Intuitivement, nous percevons déjà qu'une langue doit sa stabilité à tout un ensemble de structures cognitives que les changements ne parviennent cependant pas à effacer.

1.2. Attitudes vis-à-vis du changement.

Le changement est inévitable et ne laisse personne insensible, les linguistes tout autant que les profanes. Parmi ces derniers, certains n'hésitent pas à se comporter en pseudo-spécialistes, tels les « chamanes » tant décriés en son temps par Dwight Bolinger. Pour les non-linguistes, le changement est le plus souvent la marque d'une décadence. Ce comportement est l'héritage d'une longue tradition de conservatisme linguistique naïf.

1.2.1. Permanence du prescriptivisme.

Le prescriptivisme *naïf* est à distinguer du prescriptivisme *éclairé*. Le second est préconisé dans l'enseignement des règles et des conventions linguistiques dans un contexte d'apprentissage afin de parvenir à une meilleure maîtrise d'une langue donnée (langue maternelle ou langue seconde). Il est relatif, flexible et n'a pour but que l'élaboration d'une assise linguistique commune nécessaire à l'établissement d'une communauté linguistique. Ce genre de prescriptivisme s'appuie sur une description la plus fidèle possible à l'usage et se passe volontiers de jugements de valeur. Le premier est le produit d'une attitude rétrograde qui consiste à insister sur ce que la langue devrait être, le plus souvent au mépris des motivations légitimes qui font qu'elle est ce qu'elle est. Les règles de grammaire y sont alors vues comme indépassables et inflexibles. De nos jours, les spécialistes de la langue font rarement cette erreur de jugement. Mais cela n'a pas toujours été le cas.

En effet, loin de s'attacher à la recherche des causes du changement linguistique (contrairement à ce que feront un peu plus tard les Néo-grammairiens), des linguistes tels que Bopp (1885) et Schleicher (1848, 1866) accusent l'homme d'instrumentaliser la langue, de la réduire à l'état de simple moyen de communication. Cela provoque selon eux un dérèglement progressif de la grammaire par le biais de lois phonologiques sans cesse soumises à des impératifs d'économie[8] et de commodité. Le pessimisme des comparatistes du XIXe – que ne partage pas Humboldt, le plus illustre d'entre eux, ironiquement – repose sur la croyance (plus que sur le raisonnement) que lorsqu'une langue passe d'un état A à un état B, elle se doit de conserver son organisation grammaticale interne (ses composantes morphologiques et phonétiques principalement), sous peine de s'engager sur la voie de la décadence. Cette notion de décadence est éminemment subjective et relative. Elle suppose un point de référence idéal, une langue étalon, que les linguistes de l'époque iront trouver du côté du latin (au système de cas inaltéré, contrairement au français, « décadent » du point de vue casuel) ou du sanskrit

[8] Nous verrons par la suite que le principe cognitif d'*économie* n'est pas nécessairement synonyme de *loi du moindre effort*.

(à la morphologie « exemplaire » si l'on considère la séparation nette et cohérente entre le radical et les affixes).

En anglais, on trouve trace du conservatisme naïf dès l'époque où la normalisation de la langue est associée à l'affirmation de l'État nation. L'évêque anglais Robert Lowth et l'Américain Lindley Murray s'illustrent particulièrement au XVIIIe siècle[9] dans leurs condamnations respectives des transformations linguistiques. Le premier écrit en 1762 *A Short Introduction to English Grammar*, ouvrage assez bref exposant ce que l'auteur entend par « anglais correct ». Le second est l'auteur d'une grammaire de l'anglais, *English Grammar*, publiée en 1794 et dont l'influence se fait sentir jusqu'au XXe siècle au gré de multiples rééditions. Ces deux ouvrages ont en commun d'avoir instillé un sentiment de culpabilité durable (et toujours d'actualité) auprès des adeptes des « dangling prepositions » (la préposition « rejetée » en fin de phrase) et des « split infinitives » (insertion d'un mot, le plus souvent un adverbe, entre le marqueur *to* et le verbe), deux phénomènes courants mais stigmatisés sous prétexte, une fois encore, que les langues « idéales » (sic) comme le latin et le grec ancien n'y ont jamais eu recours. La règle prohibant l'utilisation d'une préposition en fin de phrase donne très souvent des résultats risibles car bien peu conformes à l'usage effectif, point de vue stylistique que ne partagerait pas Lowth :

> The Preposition is often separated from the Relative which it governs, and joined to the verb at the end of the Sentence (...) as, 'Horace is an author, whom I am much delighted with' (...). This is an Idiom which our language is strongly inclined to; it prevails in common conversation, and suits very well with the familiar style of writing; but the placing of the Preposition before the Relative is more graceful, as well as more perspicuous; and agrees much better with the solemn and elevated style.

L'import d'une règle, certes attestée dans la langue source, sans se soucier de sa pertinence grammaticale et communicative dans la langue cible, aboutit bien

[9] Voir l'intéressante critique qu'en fait McWhorter (2000 : chap. 3).

souvent à un dysfonctionnement grammatical et stylistique et entretient un certain malaise chez le locuteur. Tel est le sens de la très célèbre répartie de Winston Churchill à l'attention d'un collaborateur ayant eu l'outrecuidance de le reprendre sur l'utilisation d'une préposition en fin de phrase : « This is the sort of English up with which I shall not put ». Certes, les ouvrages prescriptifs les plus récents ne qualifient plus ouvertement les « dangling prepositions » ou les « split infinitives » d'erreurs grammaticales. Néanmoins, des relents de purisme les poussent à entretenir la culpabilité chez les locuteurs téméraires. Ainsi, un guide récent destiné aux journalistes britanniques se montre-t-il à la fois progressiste et conservateur concernant l'usage des prépositions en fin de phrase : « Ending a sentence with a preposition may sometimes be bad style but is not bad grammar (Hicks 1998 : 26)». On retrouve cette dualité (la forme est grammaticalement correcte mais stylistiquement condamnable) dans le jugement porté sur le « split infinitive » une page plus loin : « 'To boldly go is a split infinitive : the infinitive is divided by an adverb. It is often bad style but it is not bad grammar (1998 : 27). » Dans la troisième édition de *Errors in English and Ways to Correct Them* (1986), l'auteur, Harry Shaw, n'accorde plus le même niveau de « gravité » (sic) au « split infinitive » : « Reputable speakers and writers occasionally split an infinive; consequently, this error is not considered as grave as it once was (1986 : 93). »

Pour revenir à Lowth et Murray, notons que si aucun n'est linguiste (au sens où nous l'entendons aujourd'hui) tous deux ont une pratique du sermon ou de la plaidoirie : le premier est évêque de Londres ; le second est avocat. L'un et l'autre éprouvent un vif intérêt pour la grammaire, discipline qui fascine l'Angleterre du XVIIIe siècle[10]. Même si leur expertise est très relative, leurs jugements exercent une influence sur leurs contemporains et se retrouvent, à des degrés divers, dans bon nombre d'ouvrages consacrés à l'usage correct de l'anglais.

Notre époque n'est pas exempte de spécialistes autoproclamés dont les jugements de valeur sur la langue (portant aussi bien sur la notion de déclin ou

[10] Un an avant la publication de l'introduction à la grammaire anglaise de Robert Lowth paraît en 1761 *The Rudiments of English Grammar*. Cet ouvrage de Joseph Priestley se distingue des deux autres par sa tolérance (Baugh and Cable 1993 : 274-275).

d'essor) sont d'autant moins nuancés qu'ils ignorent les travaux de véritables experts. Bolinger les a condamnés en son temps, les qualifiant de « chamanes » dans *Language, The Loaded Weapon* :

> Shamanism lives.
> When a popular discussion program on Public Television gets around to language, who are the people invited and what do they talk about? The guests on one such program were all notables in various fields: Agnes de Mille, choreographer, John Kenneth Galbraith, Harvard University economist and former ambassador to India, Edwin Newman, newsman with the National Broadcasting Company, and John Simon, columnist for Esquire magazine. No linguist – structural, generative, historical, descriptive, socio- or psycho- – was present (1980a : 164).

Le fait est qu'un linguiste n'a que peu à dire sur la dimension morale du changement linguistique. Pour les grammairiens du XVIIIe siècle ou les comparatistes du XIXe, la langue idéale est dépourvue de profondeur historique. Au XXIe siècle, les partisans d'un retour à l'enseignement d'une grammaire fonctionnant en système clos ne peuvent qu'adopter une ligne de conduite plus modérée au vu des avancées théoriques de la linguistique moderne[11], ce qui ne veut pas dire qu'ils sont en nombre plus réduit ni que leur vision des choses s'apparente à un conservatisme nécessairement naïf. Dans un article du *Washington Times*, la chroniqueuse, Veda Charrow, concilie deux points de vue jusque-là incompatibles :

> Linguists are trained not to make value judgments. Thus, if asked whether a non-standard variety of English is worse than standard English, we would unhesitatingly say "No." As a result of linguists' refusal to be prescriptive, non-standard usages have crept into areas where they would not have been allowed 30 years ago, and

[11] L'originalité de la linguistique moderne sur les traditions grammaticales, philosophiques ou pédagogiques antérieures est d'étudier la langue en elle-même et pour elle-même, ce qui va de pair avec un examen impartial de ses différents états à travers les âges en leur accordant le même degré de légitimité.

> have become accepted. The effect has been to lower the bar for students and their teachers. (...) It's time again to formally teach traditional grammar in the schools. (And, yes, I know I split an infinitive, but English doesn't have true infinitives, so it's OK) (« Why the Bad Grammar? », *The Washington Times*, 16/12/2004).

La position conservatrice de la linguiste est ici volontairement atténuée par la défense d'un des points de grammaire les plus critiqués par la tradition prescriptiviste mentionné plus haut à savoir le *split infinitive*.

1.2.2. Sensibilité historique des locuteurs autochtones.

S'il est judicieux de faire temporairement abstraction de l'histoire à valeur scientifique des diachroniciens pour décrire fidèlement la langue utilisée en situation de communication, il serait erroné de croire que la langue entendue comme système n'est qu'un inventaire statique de signes, y compris dans la perception qu'en ont les locuteurs. Ces derniers ne sont sûrement pas pleinement conscients du fleuve linguistique héraclitéen dans lequel ils baignent, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils y soient totalement insensibles, comme le révèlent les études consacrées à l'étymologie dite *naïve* ou *populaire* (*folk etymology/history*), qui n'est autre qu'une histoire à valeur subjective et culturelle. L'étymologie populaire consiste à analyser un mot ou morphème peu fréquent (donc peu connu), et que l'érosion phonétique a rendu difficilement analysable, à la lumière d'un autre mot ou morphème plus courant[12]. D'un point de vue normatif, ce phénomène relève de l'erreur interprétative. Celle-ci est favorisée à la fois par des ressemblances formelles fortuites entre les signifiants et des compatibilités sémantiques entre les signifiés. Contrairement à ce que l'on peut lire dans la plupart des ouvrages qui abordent l'étymologie populaire, cette dernière ne concerne pas que la forme, même si ses répercussions sont surtout

[12] Les constructions sont, comme nous le verrons, également sujettes à réanalyse (pas uniquement populaire).

visibles dans l'orthographe et la prononciation de l'unité réanalysée. Elle intervient en fait à un niveau plus large, à la jonction symbolique entre forme et sens, ce qui en fait un thème d'étude rêvé pour tout adepte des Grammaires de Constructions. À titre d'exemple, en anglais contemporain, *sand-blind*, dont le sens réel est « qui voit mal », semble être le résultat d'une extension métaphorique à partir du sens littéral « aveuglé par le sable ». A priori, quiconque a du sable dans les yeux voit forcément mal :

(1) *sand-blind*
sable + aveugle/aveuglé
sens littéral : « aveuglé par le sable »
sens réel : « qui voit mal »

Il n'en est rien. *Sand-blind* est en fait le produit d'une réinterprétation populaire de *samblind*[13], mot attesté en moyen anglais signifiant littéralement « à moitié aveugle » :

(2) MA *samblind*
VA sām- + blind
à moitié + aveugle
sens littéral : « à moitié aveugle »

Le morphème *sam-* vient du vieil anglais *sām* (« à moitié »). Il a été réinterprété à la lumière de *sand*, lexème plus connu et assez proche phonologiquement. Cette réinterprétation à été rendue possible par une transparence de moins en moins évidente entre la forme et le sens du fait de transformations phonétiques qui ont fini par occulter la parenté entre *sam* et *semi*.

Même si certains linguistes, à l'instar de Croft (2000 : 76) minimisent l'impact de l'étymologie populaire sur les transformations linguistiques, bon nombre de chercheurs (des linguistes cognitivistes en particulier) accordent au phénomène une pertinence psycholinguistique qui n'a rien de marginal. Pour

[13] *The American Heritage Dictionary of the English Language* (4ème edition, 2000).

George Lakoff, il s'agit là d'un phénomène psychologique de toute première importance, et qui a valeur de réflexe :

> The fact that ordinary nonlinguists spontaneously and unconsciously make up folk etymologies is a truly remarkable psychological fact. Why should this happen? On the view that the meanings of idioms are always completely arbitrary, there is no reason at all. But if we recognize the need to find motivating links that make sense of idioms, that people function more efficiently with additional information that makes sense of otherwise random information, then it is clear why people would try to make sense of idioms by finding as many motivating links as possible (1987 : 452).

En somme, l'étymologie a beau être objectivement fausse[14], elle n'en demeure pas moins pertinente aux yeux de qui la produit et sa diffusion est telle qu'elle ne doit pas être ignorée.

Jusqu'à une période récente, les diachroniciens ont fait l'impasse sur la conscience, certes naïve (au sens de « profane »), des locuteurs à l'égard de l'histoire de la langue sous prétexte que les jugements obtenus n'avaient aucune valeur scientifique. Néanmoins, la tendance est en train de s'inverser, notamment sous l'égide des cognitivistes pour qui la réalité interne d'ordre psychologique a autant de légitimité que la réalité dite objective d'ordre historique. Ce constat dépasse le simple phénomène d'étymologie naïve. Denison (2000) suggère de façon très pertinente que tout locuteur fait un travail de collage. Il entend par là que les mots, les constructions, les systèmes de sons, de graphies, etc. sont autant d'éléments soumis au changement à des degrés

---

[14] Une encyclopédie gratuite en ligne (http://en.wikipedia.org) fournit un exemple d'étymologie naïve tiré d'un site consacré à une expédition sur les traces du légendaire Bigfoot : « It took about an hour and a half to reach the mountain. It is called Apshawa Mountain (not sure, but 'Apshawa' sounds like it may mean 'ape' or something to that effect in Native American) ». L'auteur de l'article fait une triple erreur. Premièrement, il est vain de tenter d'expliquer l'origine d'un nom indien par le recours à une langue indo-européenne telle que l'anglais. Deuxièmement, il n'existe pas de langue indienne unifiée (l'«indien» (sic)). Enfin, on a du mal à imaginer que la langue indienne considérée ait un mot pour une espèce animale propre à l'Afrique ou l'Asie.

divers, et qu'en fonction des locuteurs, ces composantes font interagir un réseau hétérogène d'histoires.

1.3. Diachronie et synchronie.

Un des legs les plus importants du saussurianisme est d'avoir amené les linguistes à reconnaître aux langues une structure diachronique (verticale) et une structure synchronique (horizontale). Ces deux ordres font à présent partie intégrante de la recherche en linguistique et se sont peu à peu débarrassé de l'aura saussurienne qui les a longtemps entourés. Ils ne vont cependant pas de soi. L'analyse synchronique intervient par définition sur un seul et même état de langue, ce qui pose plusieurs problèmes. Tout d'abord, la synchronie n'est, à bien y réfléchir, qu'un arrêt sur image sur un état de langue déterminé par le linguiste, abstraction faite de tout différentiel chronologique. Si l'on pousse le raisonnement jusqu'au bout, il n'y pas de synchronie en soi dans la langue. Le second problème est de déterminer ce que l'on entend par *un même état de langue*, dont l'homogénéité est loin d'être convaincante. Le sens de cette expression dépend de l'envergure historique qu'on lui fait prendre. Ainsi à l'échelle macroscopique, le proto-germanique et le vieil anglais peuvent très bien être considérés comme deux états de la langue mère qu'est le proto-indo-européen. À une échelle plus réduite, l'anglais victorien et l'anglais contemporain font partie du même état si on les compare au vieil anglais, alors que cela n'est plus le cas si l'on ramène la période étudiée à une décennie. L'analyse diachronique, quant à elle, intègre des facteurs explicatifs portant sur différents états d'une même langue. La question est alors la suivante : l'évolution d'une langue telle que l'anglais se fait-elle sur le même mode lorsqu'elle est parlée en différents points du globe par différentes communautés linguistiques ? En toute rigueur, synchronie et diachronie renvoient moins à une propriété intrinsèque des langues qu'au point de vue adopté par le linguiste. Dans tous les cas, une vision homogène de la langue ne va pas de soi.

Il faut cependant reconnaître que la bipolarité synchronie/diachronie est très éclairante. Elle a notamment permis de poser les bases des paradigmes de la linguistique moderne. Avant Saussure, la distinction entre ces deux ordres est

assez déroutante, et le plus souvent floue. Les comparatistes, déplorant le déclin des langues amorcé depuis des millénaires, tentent de remonter diachroniquement à un état synchronique « idéal ». Une autre preuve de la confusion des deux ordres tient au chevauchement des classifications comparatistes des langues. Schleicher a établi que les langues pouvaient être classées en fonction de types structurels. Il a ainsi distingué les langues flexionnelles (dont font partie les langues indo-européennes) des langues agglutinantes et isolantes. Or, la classification typologique admet des correspondances troublantes avec la classification génétique, dans laquelle les langues sont répertoriées en fonction d'origines communes) : on se rend compte que les langues apparentées génétiquement ont la plupart du temps des similitudes typologiques. La position des Néo-grammairiens (H. Paul par exemple) ne reconnaît pas de distinction constitutive entre synchronie et diachronie au sens ou toute considération synchronique sur un fait de langue n'a de légitimité qu'en regard à l'histoire de cette forme.

Saussure rompt avec cette tradition en affirmant d'une part que les deux ordres sont bien distincts mais complémentaires, et d'autre part que la recherche synchronique est autonome. Il illustre l'interdépendance du synchronique et du diachronique par une analogie éclairante faisant appel à la coupe d'une tige de végétal (*CLG* : 125). Cette représentation métaphorique a été reprise dans de nombreux ouvrages de vulgarisation et a connu des variations. Le schéma présenté ci-dessous est un exemple parmi d'autres :

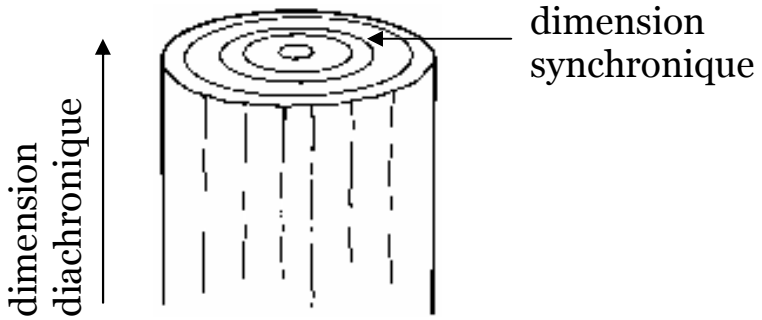

Figure 1. Représentation imagée des relations entre diachronie et synchronie.

La coupe transversale du tronc d'arbre est ici censée faire écho à l'état synchronique d'une langue. Une coupe longitudinale révèlerait quant à elle l'accumulation de tels états. Ainsi, le tronc renvoie dans son extension à l'axe diachronique.

Chez Saussure, la primauté accordée à la recherche synchronique est l'aboutissement d'une réflexion sur les travaux de ses prédécesseurs. Après avoir fait ses premières armes en linguistique historique, rédigeant en 1878 un « Mémoire sur le système primitif des voyelles indo-européennes » à 21 ans, ainsi qu'une thèse intitulée « De l'emploi du génitif absolu en sanskrit » peu de temps après (en 1880), Saussure s'éloigne très vite de la perspective diachronique pour privilégier le point de vue synchronique, ce qu'il justifie ainsi :

> La première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état. Aussi le linguiste qui veut comprendre cet état doit-il faire table rase de tout ce qu'il a produit et ignorer la diachronie. Il ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en supprimant le passé (*CLG* : 117).

Un tel revirement a de quoi surprendre aujourd'hui pour tous ceux qui, comme nous, considèrent que l'on ne peut appréhender une langue sans prendre en compte l'épaisseur de son histoire. Beaucoup se sont laissés aller à une interprétation trop littérale de cette citation, arguant que la recherche d'un système « où tout se tient » impose de nier à la langue sa dimension fluctuante. On ne doit certes pas sous-estimer la radicalité d'un propos qui reproche à la tradition comparatiste d'avoir trop accentué les causes externes des changements de la langue[15], versée qu'elle était dans l'espoir d'exhumer des filiations prestigieuses, par conséquent linguistiquement douteuses, voire véritablement erronées. Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'importance méthodologique accordée à la synchronie par Saussure ne doit pas pour autant le ranger parmi les partisans d'une théorie longtemps en vogue associant

[15] *CLG* :202-208.

changements linguistiques et déclin des langues, dont nous avons déjà vu quelques exemples.

En effet, Saussure ne nie pas à la langue sa dimension historique. Il admet que toutes les langues sont soumises au changement, de manière permanente, remarque qu'il associe toujours en contrepoint avec le constat d'une continuité dans le temps (*CLG* : 108). Là où il réfute la pertinence du fait diachronique, c'est dans l'usage commun, partant dans la compréhension que le spécialiste du langage cherche à en avoir[16]. Il estime, à raison, que le linguiste doit avant tout se mettre à la place du locuteur. Nous mettrons d'ailleurs ces remarques en application dans nos études de cas en précisant que le sujet parlant est par définition profane et ne dispose pas de l'éventail des connaissances spécialisées[17] du linguiste sur la structure et l'histoire des formes linguistiques. Pour un saussurien, le lien de dérivation entre par exemple *walk* et *walker*, *write* et *writer* ou *peel* et *peeler* n'est pas pertinent. Si ces syntagmes sont liés, c'est qu'il existe synchroniquement une corrélation systématique entre <*V action*> et <*V action # -er*> en anglais. En d'autres termes, il n'est pas utile de recourir à l'histoire de *walker* pour rendre compte de la complexité de ce nom vu que sa composition est à présent instituée dans le système de la langue anglaise. Ce processus est suffisamment ancré pour qu'on puisse se passer d'explications d'ordre historique.

Saussure va encore plus loin et n'hésite pas à dire que diachronie et synchronie sont souvent en conflit. Il en veut pour preuve l'existence même de l'étymologie populaire (*CLG* : 238-241), décrite plus haut, par laquelle les locuteurs établissent des rapports synchroniques sans fondement historique objectif. C'est le cas du substantif *legs*, que l'étymologie populaire a rapproché

---

[16] L'influence saussurienne qui accorde une primauté à la synchronie se fait toujours sentir dans la nomenclature des branches de la linguistique. En effet, certains linguistes se définissent volontiers comme *diachroniciens*, mais rares sont ceux qui se proclament *synchroniciens*, comme si l'étude de la synchronie se faisait nécessairement par défaut. Aux Etats-Unis, la linguistique synchronique a longtemps été appelée *descriptive linguistics*, dénomination surprenante dans la mesure où elle ne semble pas s'opposer à la linguistique explicative. De plus, les travaux des comparatistes du XIXe siècle ont beau être l'œuvre de diachroniciens, ils n'en sont pas moins descriptifs tant leur approche se borne à recenser les similitudes et les différences entre états de langue (Ducrot & Todorov 1972 : 179-180). Certes ils font intervenir des « lois phonétiques », mais ces dernières sont considérées comme externes aux véritables causes du changement.

[17] Du moins, il ne dispose pas du même type de connaissances.

du verbe *léguer* alors que l'étymologie réelle fait dériver le nom (qui, à l'origine, s'écrit *lais*) du verbe *laisser* (*CLG* : 239). La graphie <*legs*> traduit l'effort de la part des francophones pour suggérer à l'écrit une parenté artificielle. Mais la position de Saussure est critiquable à plusieurs égards. L'étymologie populaire répond à plusieurs besoins des locuteurs, le premier d'entre eux étant de rationaliser les faits de langue, de les intégrer au système linguistique. Pour un saussurien, bon nombre de rapports historiques fondés n'ont plus aucune réalité synchronique. Nous pouvons rétorquer que, loin d'être une erreur, l'étymologie populaire est une tentative naturelle pour remotiver la composition obscurcie de lexèmes ou de constructions peu usités (par exemple un lexème analysable devient ainsi plus facile à mémoriser). Si l'étymologie naïve est relayée à grande échelle, la déformation supposée peut très bien être consacrée par l'usage et intégrer l'histoire objective.

Nous avons vu plus haut que les locuteurs natifs ne restaient jamais neutres vis-à-vis de leur langue et que l'étymologie populaire était la marque d'une conscience systématique de l'histoire des unités linguistiques (le plus souvent lexicales et, comme nous le verrons, constructionnelles). Aussi pensons-nous que quiconque fait l'impasse sur la vision qu'ont les locuteurs de l'épaisseur historique de la langue ignore par là même une composante essentielle de l'usage commun, partant de la langue, voire des mécanismes cognitifs qui sous-tendent la faculté de langage. Nous sommes convaincu que le linguiste ne peut « entrer dans la conscience des sujets parlants » sans prendre en compte la pertinence psychologique de la diachronie dans l'esprit de ceux-ci.

C'est pourquoi la présente thèse se propose d'examiner la synchronie à l'aune de la diachronie récente de l'anglais et vice versa. En cela, elle ne se situe pas dans le champ exclusif de la linguistique historique : il doit être possible d'adopter une démarche unitaire (diachronique et synchronique) sans pour autant devoir considérer des périodes résolument trop longues pour pouvoir être intégrées cognitivement dans l'esprit et la pratique langagière de chaque locuteur. Notre attitude se veut composite. Elle n'est pas celle d'un historien

classique dont la théorie s'articule autour de cycles ou de déclins[18]. Elle n'est pas non plus celle d'un structuraliste pour qui le sujet parlant possède en lui le système de la langue indépendamment des états passés, dépassés, modifiés. Ces deux composantes peuvent être pondérées, mais privilégier l'une ne doit pas conduire à ignorer l'autre. L'attitude prudente de Gustave Guillaume est remarquable sur ce point :

> Il y a dans les langues des choses qui s'expliquent mieux par la seule considération de leur état actuel que par une remontée aux états anciens disparus. (...) Mais ce ne sont pas tous les problèmes qui parviennent à cette autonomie. Un certain nombre n'ont pas traversé leurs solutions antécédentes d'une manière si complète que leur réitération en soit devenue indépendante. Il faut alors dans la considération des faits linguistiques correspondant à ces problèmes, tenir compte de cette incomplète libération du passé historique, de la diachronie (...) (Leçon du 11 décembre 1941, série A[19]).

Rien de surprenant de la part d'un linguiste qui affirme, à juste titre, que tout dans le langage est changement et, à tout moment, en puissance de changement.

Cependant, notre point de vue se veut méthodologiquement radical en comparaison avec la position conciliante (néanmoins pertinente) de Guillaume. Nous pensons que l'analyse des faits de langue doit nécessairement faire intervenir conjointement la diachronie et la synchronie si l'on tient à ce que la linguistique ne soit pas seulement descriptive mais également explicative. Certes, les locuteurs sont constamment poussés, par des contraintes inhérentes à l'immédiateté de la situation de communication, à faire des choix de formes sans pour autant se soucier de l'histoire des constructions employées. Il ne nous semble cependant pas pour autant judicieux de ne prendre en compte que les composantes synchroniques de l'acte communicatif dans l'étude de l'évolution linguistique. Pour reprendre une analogie éclairante tirée de Givón (1995 : 7),

---

[18] Nous préférons la vision des Néo-grammairiens de la fin du XIXe siècle pour qui la légitimité explicative de la linguistique diachronique dépend de l'étude de changements s'étendant sur des durées relativement courtes.
[19] Guillaume (1973 : 62-63).

ignorer le changement et la variation dans l'analyse de données linguistiques est aussi vain que de vouloir comprendre une forme biologique sans accorder d'importance à la dynamique qui l'a fait évoluer.

La langue n'est pas *que* le système statique[20] voulu par Saussure où tout se tient. Aussi nous semble-t-il problématique d'établir un parallèle entre synchronique/diachronique et statique/dynamique. Nous souhaitons réaffirmer l'interdépendance du synchronique et du diachronique sans avoir à postuler l'autonomie de la recherche synchronique. Pour cela, nous aurons recours à des études de constructions dites *intermédiaires*, c'est-à-dire typologiquement problématiques, n'ayant pas atteint un état de stabilité constitutive dans le système linguistique de l'anglais.

2. Le changement linguistique : terminologie et méthodologie.

La diachronie a beau être un objet d'étude séculaire, quiconque s'y intéresse se trouve irrémédiablement confronté à la difficulté préalable de définir ce que l'on entend par *évolution/changement linguistique*, appellation tout aussi polysémique que le *language change* des linguistes anglo-saxons.

2.1. L'envergure du fait linguistique.

S'interroger en premier lieu sur le sens de l'adjectif *linguistique* revient à se poser la question de savoir où le changement intervient précisément. La difficulté est de taille car le champ d'étude de la linguistique est plus vaste et moins clair qu'on ne le croit.

---

[20] L'équation fréquente synchronique = statique et diachronique = dynamique pose problème. Intuitivement, il semble bien qu'il n'y ait pas que la succession des états de langue dans le temps qui soit dynamique. Les composantes du système linguistique d'une langue donnée interagissent de façon dynamique. Nier le contraire revient à dire qu'une langue est un ensemble de règles hermétiquement isolées, classées dans une nomenclature stérile. Nous soutenons la thèse selon laquelle une langue ne se compose pas d'un système unique, mais d'une constellation de sous-systèmes régulateurs non modulaires en interaction constante.

2.1.1. Language : langue, langues, langage, langages[21].

Nous souhaitons tout d'abord nous inscrire en faux contre l'idée reçue selon laquelle la distinction entre langue(s) et langage(s) n'existe pas en anglais. La différenciation est peut-être moins marquée dans le lexique qu'elle ne l'est en français[22], mais elle est bien réelle au niveau conceptuel, en dépit des fréquentes confusions entretenues par les linguistes eux-mêmes. Par ailleurs, distinction ne veut pas dire séparation : nous avons des raisons de penser – contrairement à Newmeyer (2003) notamment – qu'il est scientifiquement erroné de vouloir cloisonner l'étude des langues, de la langue, du langage et de la cognition en général.

Alors que de nombreuses disciplines connexes abordent la question du *langage* (les sciences cognitives, la philosophie, la logique, la psychologie, etc.), la linguistique est la seule à s'être donné l'étude des *langues* comme point de départ. Cependant, plus que la caractérisation des langues, c'est en fait le système linguistique[23] (et non *les* systèmes *des* langues) qui a longtemps retenu l'attention de la grande majorité des linguistes ces dernières décennies. De fait, la langue est souvent le produit d'une abstraction des linguistes résumant de façon plus ou moins légitime toutes sortes de variétés régionales, sociales, liées à l'âge, au genre, au registre, etc. En effet, la linguistique moderne a longtemps délaissé l'étude de la diversité observée dans l'usage des langues pour se concentrer sur les régularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques, etc. Indéniablement, il faut y voir (une fois de plus) l'influence de la pensée saussurienne, notamment à travers la distinction très célèbre entre *langue* et *parole*.

En effet, Saussure est l'un des premiers à avoir clarifié les rapports entre système linguistique et usage, jusqu'alors très confus. Selon lui, la langue se

---

[21] Nous laisserons de côté la dernière acception de *langages* au sens de systèmes symboliques artificiels.

[22] Cette différence apparaît dans la construction du nom : lorsque *language* est indénombrable, il est question de soit de la faculté de langage soit de la langue en tant que système. Lorsque *language* est dénombrable, il renvoie soit à la langue définie par l'usage (on parlera dans ce cas de *natural language*, qui a donné lieu à l'anglicisme langue naturelle en français), soit à un système artificiel de symboles (un langage informatique par exemple).

[23] Traditionnellement, ce système fait interagir des sous-systèmes à l'échelle de la phonologie, de la morphologie, du lexique, de la syntaxe, etc.

distingue de la parole, ensemble potentiellement infini d'énoncés produits par les membres de la communauté linguistique. La langue est un « système de signes » établi conventionnellement à l'échelle de la société. Par conséquent, un individu ne peut à lui seul la créer ou la modifier car il n'y a pas accès. Les générativistes ont retenu l'idée que les locuteurs n'avaient aucune connaissance explicite du système linguistique. Dans la tradition générative, le savoir linguistique (la *compétence*) est largement inconscient. Les locuteurs n'y ont accès que par intuition concernant la grammaticalité d'une phrase, son ambiguïté éventuelle ou sa paraphrasabilité, indépendamment du contexte énonciatif. Les *performances* des locuteurs sont laissées de côté car elles dépendent de facteurs extralinguistiques :

> Knowledge of language ('competence') can and should be characterized independently of language use ('performance') and the social, cognitive, and communicative factors contributing to use (Newmeyer 1998a : 24).

L'opposition *competence/performance* s'inspire largement de la dualité *langue/parole*. Chomsky l'a reformulée dans les années 90 avec les termes de *I-language* (pour *Internal language*), qui désigne l'ensemble des règles intériorisées par tout locuteur, et *E-language* (*External language*), qui regroupe l'ensemble des énoncés générés par ces règles[24]. La distinction compétence/performance a des conséquences multiples dans l'étude des changements, la première étant d'évacuer l'usage, la variation et l'étude de tendances sur corpus, à l'inverse des fonctionnalistes, des énonciativistes et des cognitivistes.

On peut cependant penser que les générativistes ont radicalisé outre mesure les postulats du structuralisme. Après tout, l'idéalisation de la langue n'est peut-être chez Saussure qu'une abstraction à des fins purement

[24] Dans le Programme Minimaliste de Chomsky (1995), la compétence se compose du système computationnel et du lexique. Ce dernier est une liste d'éléments que l'on ne peut pas déduire de la Grammaire Universelle et qui relèvent de catégories à la fois fonctionnelles (les temps) et substantives (les noms, les verbes, les adjectifs et les particules). La performance contient également deux sous-systèmes : le système articulatoire-perceptif et le système conceptuel-intentionnel.

méthodologiques, une simple marque de prudence visant à définir un projet scientifique. Le structuralisme américain à la Bloomfield n'en a d'ailleurs pas tenu compte. Il est même des idées-force du *CLG* que l'on retrouve dans tout un pan de la linguistique fonctionnaliste. Dans la théorie saussurienne, ce n'est pas la parole qui constitue la langue mais la langue qui rend la parole possible. La successivité langue/parole a son importance. Elle est cependant réversible, la parole en usage pouvant en retour modifier le système. C'est ce que suggère le passage suivant :

> (…) tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole. C'est dans la parole que se trouve le germe de tous les changements : chacun d'eux est lancé d'abord par un certain nombre d'individus avant d'entrer dans l'usage (*CLG* : 138).

L'idée selon laquelle le système de la langue évolue au travers de sa réalisation dans l'acte social de parole et non de façon autonome se retrouve chez la plupart des fonctionnalistes, énonciativistes et cognitivistes. Elle est notamment à l'origine du modèle centré sur l'usage (*usage-based model*). Aussi pouvons-nous affirmer sans prendre trop de risques que le structuralisme saussurien ne parle pas qu'aux générativistes[25].

Le problème de la dualité langue/parole nous amène logiquement à évoquer, à un degré d'abstraction supérieur, la question du *langage* ou, plus précisément, de la place du langage dans les activités cognitives. La position fédératrice de Ray Jackendoff, pour qui « le langage est une fenêtre ouverte sur l'esprit »[26] ne parvient pas à éluder l'un des débats les plus acharnés dans la linguistique contemporaine. La nature du langage diffère radicalement en fonction des théories. Certains l'entendent au sens de faculté cognitive autonome et innée (l'« organe du langage »), d'autres comme partie intégrante de la cognition humaine. Les approches générativistes y voient ce qui distingue l'homme de l'animal. Le langage y est assimilé à la grammaire universelle, à savoir un système fermé sur lui-même et autonome, ce qui en autorise l'étude

[25] Et non aux seuls générativistes comme on le lit souvent.
[26] « Language as a window on thought ». Jackendoff (1994 : chap. 14).

indépendamment de problématiques cognitives plus larges (Pinker 1994, Chomsky 1995, Newmeyer 1998a). À l'opposé de ce courant cognitiviste dit 'orthodoxe'[27], les linguistes fonctionnalistes (Halliday 1994, Givón 1995, Dik 1997, Bybee 2001) considèrent que les structures cognitives du langage sont déterminées par des contraintes de type fonctionnel, c'est-à-dire l'interaction avec les pressions imposées par la situation de communication. On remarquera que les énonciativistes (Benveniste 1966, 1974, Culioli 1990, 1999a, 1999b, Ducrot 2003) ne sont pas si éloignés des fonctionnalistes qu'ils ne voudraient le croire dans la mesure où, pour eux, les structures linguistiques (et plus généralement cognitives) de l'énonciateur sont grandement influencées par la dimension discursive et intersubjective de la parole. Fonctionnalistes et énonciativistes sont également proches des grammaires cognitives, qui nous serviront d'assise théorique tout au long de ce travail de recherche (Langacker 1982, 1987, 1991, 1999 ; Lakoff 1987 ; Talmy 2000a et 2000b ; Fauconnier 1997, *inter alia*). Les courants de la linguistique cognitive traitent du langage dans le cadre plus large de mécanismes cognitifs généraux. Ils n'y voient pas une faculté spécialisée et localisée :

> Language is an integral part of human cognition. An account of linguistic structure should therefore articulate with what is known about cognitive processing in general, regardless of whether one posits a special language "module" (Fodor 1983), or an innate *faculté de langage* (Langacker 1987 : 13).

Ce postulat est d'une grande importance dans notre démarche car il renferme deux thèses : le langage est à la fois le *produit* de la pensée et un *instrument* de pensée. Le défi que se lance ici la linguistique cognitive rejoint l'une des principales préoccupations des sciences cognitives, à savoir la flexibilité des structures cognitives face à l'émergence du sensible. Finalement, ce qui singularise le linguiste cognitiviste vis-à-vis du chercheur en sciences cognitives est l'angle d'attaque spécifiquement linguistique. Le nôtre sera celui des

---

[27] Les générativistes sont les premiers à s'être qualifiés de *cognitivistes*. Le postulat cognitif des générativistes définit les processus mentaux comme des processus computationnels opérant sur les représentations mentales symboliques selon un système de règles formelles.

constructions grammaticales émergentes en anglais contemporain. Notre pari est le suivant : prouver que l'étude des unités symboliques intermédiaires que sont les constructions en cours de grammaticalisation est à même de révéler les mécanismes cognitifs généraux de la créativité linguistique en particulier et de l'innovation conceptuelle en général.

Dans cette optique, deux cas de figure sont possibles ; il nous appartiendra de voir lequel est le plus plausible. Le premier est réductionniste, le second émergentiste. L'option réductionniste suppose qu'aucune création ou modification soudaine de structures cognitives ne peut intervenir dans l'histoire de la cognition. Elle n'est pas sans rappeler la théorie darwinienne de la sélection naturelle qui prétend qu'aucune création d'organismes nouveaux ou modification soudaine de leur structure n'intervient dans l'histoire naturelle. Le point de vue émergentiste soutient, au contraire, que les processus évolutifs sont compatibles avec l'apparition de formes mentales plus complexes au cours de l'évolution. Si la perspective réductionniste est vérifiée, les formes linguistiques changent sans pour autant que ce soit le cas des assises cognitives du langage. Si c'est la perspective émergentiste qui est confirmée, cela veut dire que les changements à l'œuvre dans la langue sont l'indice de changements à un niveau supérieur, celui du langage et plus généralement de la cognition. Dans ce cas, il faudra s'interroger sur l'origine et l'orientation des changements : procèdent-ils du haut vers le bas (c'est-à-dire de la cognition vers les formes en usage) ou inversement ?[28] Se prononcer pour l'une ou l'autre thèse suppose bien entendu un réexamen de l'hypothèse Sapir-Whorf. Quoi qu'il en soit, nous sentons déjà que les hypothèses réductionniste et émergentiste ne sont pas forcément exclusives. Certes, le langage est le niveau d'abstraction le moins susceptible de changer, si on le compare à la langue et aux formes en usage. Cela est dû à sa grande flexibilité. Paradoxalement, l'entité la plus flexible apparaît comme la plus stable. Nous ne manquerons pas de vérifier ce point.

---

[28] La méthode choisie par le linguiste est elle aussi orientée. Les générativistes vont du haut (des règles abstraites du langage) vers le bas (les formes produites par transformations successives des règles abstraites). L'approche centrée vers l'usage (qui est la nôtre), procède en sens inverse, c'est-à-dire du bas (les formes en usage) vers le haut (la pensée). Mais le sens de la méthode choisie ne permet pas vraiment de déduire le sens pris réellement par l'évolution. L'influence de facteurs externes à l'opposition langue/langage complique le tableau.

Dans tous les cas, il nous semble que toute étude sérieuse de la dynamique évolutive des langues ne doit pas ignorer l'extrême complexité du fait linguistique, qui rend si difficile toute tentative de définition unitaire des expressions *changements linguistiques* et *language change*. À la question posée plus haut – qui est de savoir à quel niveau intervient le changement – il est tout simplement impossible de répondre brièvement sans tomber dans le simplisme. Notre étude se doit de révéler in fine des processus généraux propres au langage ainsi qu'à la pensée. Par conséquent, travailler sur le changement linguistique conduit inévitablement à se poser la question plus large de savoir comment la cognition parvient à s'adapter à la diversité du sensible. Aborder l'évolution linguistique sous l'angle cognitiviste nous amène à établir de l'invariant (cognitif) à partir du variable, ce qui est d'ailleurs propre à toute démarche scientifique. Nous entendons montrer que c'est la grammaire, en tant que représentation psychologique du système linguistique, qui opère la synthèse des deux. Il nous reste à voir sous quelle forme.

2.1.2. La grammaire : entre innéité radicale et fonctionnalisme extrême.

La délimitation du champ grammatical, tout comme de celui du langage, ne va pas de soi dans la communauté linguistique. Langage et grammaire sont même difficiles à distinguer dans certains travaux de linguistique. Une fois encore, il n'y a pas de consensus sur la portée du concept de grammaire.

2.1.2.1. Formalisme(s) contre fonctionnalisme(s) : approches radicales et modérées.

Pour les partisans d'un modularisme à la Fodor (Fodor 1975, 1983) la grammaire (plus précisément la syntaxe) est une propriété du langage. C'est un module autonome global régissant des sous-modules [29] dont l'interaction

[29] Les principaux sous-modules concernent les déplacements syntaxiques, les cas, le liage, les rôles-thêta, la prédication, etc. Il est à noter que les sous-modules ne figurent pas dans Fodor

conditionne la formation et l'interprétation des phrases (Chomsky 1981). La grammaire modulaire opère selon une logique formelle ; c'est la raison pour laquelle la grande majorité des générativistes caractérise le langage de façon algorithmique. La grammaire universelle n'a pas pour projet de recenser les invariants observés dans les différentes langues du monde. C'est un ensemble intériorisé et inné de principes abstraits paramétrables qui suffisent à n'importe quel enfant pour apprendre rapidement et sans enseignement explicite n'importe quelle langue. Dans cette optique, la problématique du changement linguistique ne se préoccupe que des causes de l'émergence du module spécialisé de la grammaire, notamment à la lumière d'autres espèces qui n'ont pas développé cette faculté.

À l'inverse, tout un pan de la linguistique fonctionnaliste regroupé autour du concept de « Grammaire Émergente », formulé par Paul Hopper, soutient que la grammaire est en émergence permanente à partir du discours :

> The notion of Emergent Grammar is meant to suggest that structure, or regularity, comes out of discourse and is shaped by discourse as much as it shapes discourse in an on-going process. (Hopper 1987[30]).

Givón (1995) qualifie ce courant – qui ne fait pas l'unanimité – de fonctionnalisme « extrême »[31]. Dans cette optique, le changement linguistique est présent à tous les niveaux (dans les structures de la langue comme dans celles de la pensée).

Au vu des positions radicales qui jalonnent l'histoire récente de la linguistique, le débat opposant générativistes et fonctionnalistes prend parfois des allures de guerre de tranchée au cours de laquelle s'affrontent des positions inconciliables. Cet affrontement stérile ne doit cependant pas occulter de constants appels au dialogue. Dans *Functionalism and Grammar* (1995 : 10),

---

(1983). Il s'agit d'un développement ultérieur de la pensée chomskyenne qui voit en la syntaxe un système modulaire de compétences distinct. Fodor ne partage pas cette conception.

[30] Document en ligne disponible à l'adresse suivante : http://home.eserver.org/hopper/emergence.html.

[31] Croft, W. 1995. « Autonomy and functionalist linguistics », *Language* 71, 490-532.

Givón se montre très critique à l'égard d'un fonctionnalisme « naïf » qui surestime les prétentions de la thèse de l'iconicité, rappelée ci-dessous :

> **Idealized principle of iconic correlation:**
> a. A 1:1 correlation holds between form and meaning.
> b. Grammatical form correlates with semantic or pragmatic function in a non-arbitrary ('iconic') way.

Il reproche aux plus extrémistes de ses pairs un rejet sans nuance de l'arbitraire du signe saussurien, ce qui les conduit à verser dans l'illusion réductionniste. Cela se traduit le plus souvent par une confiance aveugle envers le principe d'iconicité :

> **Reductionist fallacy of non-arbitrariness:**
> "Because structure is not 100% arbitrary, it must be 100% iconic" (*ibid.*).

L'illusion réductionniste peut aussi prendre la forme d'un anti-formalisme excessif :

> **Rejection of formal structure:**
> "Because the rise of grammar is functionally motivated, and because grammatical structure is not 100% formal, therefore grammatical structure is 100% non-formal" (1995 :12).

Givón plaide ainsi pour un fonctionnalisme éclairé qui s'attache à prendre en compte le point de vue formaliste. Réciproquement, l'orientation explicitement générativiste de Friedrich Newmeyer ne l'empêche pas d'avoir recours à des motivations fonctionnelles dans ses analyses à orientation syntaxique. Si certains fonctionnalistes et cognitivistes qualifient volontiers Newmeyer de « mouche du coche », il est cependant respecté par la majorité d'entre eux car ses critiques s'appuient sur une lecture raisonnée des auteurs concernés. Ses remarques ne sont certes pas toujours objectives (ce qui est, somme toute, rassurant), mais ont le mérite d'être fondées. Aussi son modèle formaliste s'appuie-t-il sur une assise structurale corrélée à des principes fonctionnels. Le

commentaire ci-après va clairement dans le sens d'une synthèse entre point de vue formaliste et point de vue fonctionnaliste :

> (…) formalists are absolutely correct in their commitment to characterizing form independently of meaning and function. But at the same time, functionalists are right that meaning and function can help to shape form. As we will see, there is no contradiction here (…) (1998a : 6).

Ses travaux sur le phénomène du *preposition stranding* (Newmeyer 1998b) concrétisent son rapprochement vers une approche fonctionnaliste modérée. Le *preposition standing se* raccroche à la problématique chomskyenne du déplacement.

(3) **Who** did you talk **to**?

En (3), la préposition est reléguée en fin de phrase à la suite d'une réanalyse du syntagme prépositionnel [*to who*] :

You talked [*to who*]$_{SP}$ > *You* [*talked to*]$_{V}$ *who* > *Who*$_i$ *did you* [*talk to*]$_{V}$ e$_i$?

Comme on le voit ici, le syntagme prépositionnel [*to who*] est progressivement dissocié. Par conséquent, la préposition finit par être réanalysée en tant que particule attachée au verbe ([*talk* + *to*]). Ce réagencement permet le déplacement autonome de *who*[32] en position de focus syntaxique, en tête de phrase interrogative. Plutôt que d'y voir un mécanisme purement transformationnel (qui relève uniquement de la syntaxe), Newmeyer fait appel à une justification d'ordre fonctionnaliste. Selon lui, un constituant peut être déplacé en position de focus syntaxique dans une phrase interrogative à condition qu'il soit un bon candidat au rôle de focus attentionnel (pragmatique) avec le syntagme qui le contient. Newmeyer demeure malgré tout un ardent

[32] Si le déplacement n'était pas autonome, le pronom complément serait à l'accusatif : *To who**m** did you talk?*

défenseur du générativisme, comme nous le verrons plus loin, lorsque nous aborderons l'approche fondée sur l'usage.

2.1.2.2. Dimensions symbolique et neurocognitive de la grammaire.

Autant on peut affirmer sans risque que le langage a laissé son empreinte dans le génome humain[33], autant la nature innée de la grammaire pose problème, faute d'arguments scientifiques irréfutables. Dans tous les cas, il nous semble qu'une attitude prudente est de mise. On a beaucoup à perdre à ne voir dans la grammaire qu'un ensemble de règles abstraites, innées et inaccessibles à la conscience du locuteur. De même, nous sentons que la grammaire n'est pas intégralement acquise à partir de la naissance. Si l'on accepte que certaines adaptations du corps humain à un changement d'environnement finissent par se traduire au niveau génétique, on peut admettre que la grammaire ait fait sa place dans le génome, ne serait-ce que dans des proportions infimes, et pas forcément sous la forme d'un gène de la grammaire. Il y a cependant plus à perdre à adopter une vision exclusivement génétique de la grammaire. Nous risquons en effet d'oublier que celle-ci est dotée d'une existence psychologique, presque palpable et intuitive[34]. Nous pouvons également tomber dans l'illusion selon laquelle le langage ne fait pas appel à d'autres facultés mentales moins spécialisées dans la production et la compréhension d'énoncés.

Ronald Langacker oppose à cela que les structures de la grammaire sont symboliques par nature :

> The symbolic association between a semantic and a phonological structure or unit can also gain unit status. The result is a symbolic unit, the construct deployed in cognitive grammar for the

[33] Ce qui n'est pas le cas pour les autres espèces animales. Que le langage soit inscrit au génome humain n'implique aucunement qu'il y ait un gène propre au langage. Quand bien même un tel gène existerait (cf. l'hypothèse du gène FOXP2), il ne suffirait pas à lui seul à rendre compte de la composante socioculturelle et symbolique du langage.

[34] L'une des grandes incohérences de la tradition générativiste selon nous est de compter sur l'intuition du locuteur pour déterminer la justesse d'une expression donnée (les générativistes se passent volontiers de corpus) tout en la rejetant dès lors que la grammaire est vue comme un module formel inaccessible.

> representation of both lexical and grammatical structure (1987 : 58).

Ainsi, les composantes structurales (la phonologie, la morphologie, le lexique, la syntaxe, ou, plus généralement, le lexique et la grammaire) se situent dans un continuum d'unités symboliques dont la séparation n'est qu'arbitraire : « This continuum contains no sharp dichotomies based on generality, regularity, or analysability (Langacker 1982 : 23) ». La grammaire est ici vue comme étant l'« inventaire structuré » de ces unités symboliques (1987 : 57). Langacker est clairement l'un des premiers à marquer la rupture avec une conception formelle et logique du langage. Le modèle exposé en 1982 dans la revue *Language* sous l'appellation de *Space Grammar* (l'ancêtre de la Grammaire Cognitive) y est décrit comme une alternative plus naturelle et plus psychologiquement pertinente que l' « archétype transformationnel » (1982 : 22). Cette conception a été reprise, et reformulée par la suite par Langacker lui-même (1987, 1991, 1999) ainsi que par une communauté croissante de linguistes, dont Croft :

> Whatever one's linguistic theory is (...) it must be clear that our definition of a grammar is a real, individual, psychological entity, not an abstraction that does not have a psychological (or physical) existence. In other words, a grammar as defined here is also a spatiotemporally bounded individual (2000 : 27).

On retrouve ici la même primauté accordée à la réalité psychologique de la grammaire.

La linguistique cognitive, bien que compatible avec l'ensemble des thèses fonctionnalistes, se singularise malgré tout par un certain nombre de postulats qui lui sont propres. Deux d'entre eux retiennent notre attention dans notre caractérisation de la grammaire : a) le langage n'est pas une faculté cognitive autonome, b) par conséquent, la grammaire n'est pas un module isolé. Ce dernier point revient à dire que la grammaire n'est pas substantiellement

distincte des structures conceptuelles[35] en général. De là découle une hypothèse de travail que nous aurons à cœur de démontrer et d'illustrer : la grammaire, en tant que produit et outil de conceptualisation, est tributaire de l'interprétation (*construal*) de la part du sujet parlant. Le traitement de la grammaire sous l'angle cognitiviste nous amène à poser des équations imbriquées :

(i) grammaire = conceptualisation

(i') présuppose → **per**ception = **con**ception[36]

(i'') implique → sujet parlant (*speaker*) = sujet pensant (*cognizer*)

Cette vision de la grammaire est parfaitement compatible avec l'analyse des changements linguistiques, et ce pour deux raisons principales. La première est que la grammaire cognitive est dynamique. L'interprétation, qui permet d'établir le lien entre perception et conception (cf. (i') ci-dessus) n'est en aucun cas synonyme de réception passive. C'est un processus dynamique (une construction de sens[37]) qui garantit presque à lui seul la nature procédurale de la grammaire, décrite plus haut comme un inventaire d'unités symboliques structurées et modifiées par l'usage. La seconde est que les unités symboliques qui structurent la grammaire – les constructions – ne sont pas figées, en dépit de l'indéniable stabilité que leur confère leur statut conventionnel. Les locuteurs peuvent, de façon contrainte et relativement inconsciente, altérer interprétativement la projection de la forme sur le sens, en fonction des exigences de la situation d'énonciation. Croft a regroupé les différentes manifestations de ce phénomène sous le concept de *réanalyse de la projection forme/fonction*[38] (2000 : chap. 5). Nous ne manquerons pas de revenir sur ce point théorique dans la mesure où Croft y voit l'un des principaux mécanismes non intentionnels de l'innovation linguistique.

George Lakoff, autre figure emblématique de la linguistique cognitive, a également beaucoup contribué à l'élaboration de cet appareil théorique. *Women, Fire, and Dangerous Things* (Lakoff 1987) sort la même année que le premier tome de *Foundations of Cognitive Grammar* (Langacker 1987). On y trouve,

---

[35] Les structures conceptuelles regroupent tout ce qui concerne les phénomènes de catégorisation et de structuration des connaissances.
[36] Voir Langacker (1999 : chapitre 7) et Talmy (2000a et 2000b).
[37] En anglais, *construal* et *construction* sont très proches.
[38] Ou *form-function reanalysis*.

dans l'analyse des faits de langue, la même primauté accordée à la construction grammaticale, considérée désormais en elle-même et pour elle-même[39]. Alors qu'une grande partie des linguistes cognitivistes hésite à s'aventurer dans le domaine des neurosciences pour se cantonner à l'étude des structures de l'esprit humain, Lakoff a fini par franchir ce cap. C'est pourquoi il s'est récemment attaché à mettre l'accent sur les répercussions neurocognitives de la thèse symboliste : « Thus, a grammar is not an abstract formal system, but a neural system. The properties of grammars are properties of humanly embodied systems, not of abstract formal systems (Lakoff and Johnson 1999 :499) ». Dès lors, l'interface forme/sens, qui est symbolique chez Langacker, est perçue ici en termes de connexions neuronales reliant la composante conceptuelle à la composante formelle dans le cerveau. Lakoff émet l'hypothèse séduisante selon laquelle les constructions grammaticales sont *incarnées* (1987 : étude de cas n°3 ; Lakoff and Johnson 1999 : 503-504). La grammaire est ainsi vue comme faisant partie de structures cognitives générales modelées par l'expérience que les êtres humains ont du monde sensible.

Dans l'optique cognitiviste, qui est également la nôtre, l'étude des changements linguistiques consiste en fait à voir comment la production et la perception de séquences structurées d'unités symboliques discrètes sont altérées dans le temps. Pour parvenir à déterminer les universaux du changement dans une approche centrée sur l'usage, la meilleure méthode consiste à partir de séquences d'énoncés tirés de corpus authentiques dans lesquels apparaissent les primitives constructionnelles. Il y a fort à parier que les mécanismes d'adaptation de la grammaire vis-à-vis des contraintes communicationnelles en émergence perpétuelle font écho plus largement à la flexibilité des structures de l'entendement à l'égard de la diversité du sensible.

2.1.2.3. Bilan.

Après avoir présenté brièvement les théories radicales de la grammaire (« la grammaire n'est que principes abstraits immuables » contre « la

[39] Le chapitre consacré à l'étude des constructions en *there* (1987 : 462-585) n'est ni plus ni moins qu'un long plaidoyer en faveur d'une grammaire de constructions.

grammaire n'est qu'émergente ») nous avons exposé des points de vue modérés qui, à ce titre, nous semblent plus exploitables. La grammaire est composée de stable et d'instable. Nous entendons par là que la composante grammaticale est le niveau intermédiaire entre les formes en usage et les principes généraux du langage (ou de la pensée). Nous tenons ainsi à nous distancier consciemment de la tradition structuraliste qui ne voit en la langue qu'un système contrastif de signes. La grammaire est interne – c'est une représentation psychologique structurée par les représentations linguistiques que sont les constructions. Nous verrons qu'un changement linguistique se fait sentir statistiquement dans l'usage avant de se voir répercuter à un niveau d'abstraction supérieur de nature grammaticale. Par conséquent, la grammaire telle que nous la concevons n'est pas générative : ce sont les régularités observées au niveau des énoncés en situation qui la génèrent et non l'inverse. Certes, une fois constituées, les règles de grammaire s'appliquent en retour à de nouveaux énoncés. Ce que nous souhaitons retenir, c'est qu'ontogénétiquement, l'énoncé vient d'abord, la grammaire ensuite. Nous verrons que, loin d'être un module autonome et inaccessible, la grammaire est un ensemble de connaissances portant sur des régularités énonciatives observées ou perçues. Les locuteurs ont partiellement accès à ces connaissances, disponibles sous forme constructionnelle.

2.2. Le travail du linguiste dans l'analyse du changement.

Observer le fait grammatical tel que nous venons de le présenter sous l'angle diachronique ne va pas sans générer une série de questions. Ainsi, la nature préhensible de la grammaire implique-t-elle que les changements sont intégralement conscients ? Quelle est la part d'intervention des locuteurs dans les changements grammaticaux ? Tout changement dans l'usage se répercute-t-il dans la grammaire, et plus généralement dans les structures cognitives ? Existe-t-il des degrés de changement ?

Dans la littérature consacrée à la diachronie, *changement* et *évolution* sont souvent traités comme synonymes. Il y a cependant des exceptions. Tout un courant de linguistique visant à expliquer le phénomène de *language change*

à la lumière de théories évolutionnistes a récemment vu le jour (Bickerton 1990, Haspelmath 1999, Croft 2000, Givón 2002). Pour les linguistes travaillant dans ce domaine, le concept d'*évolution* est nécessairement chargé idéologiquement. Il est notamment influencé par des travaux de biologistes (Dawkins 1976, 1982, Hull 1988).

En dehors de toute considération terminologique, définir le changement en soi est une entreprise difficile. Cette thèse est à elle seule une tentative de réponse, et les quelques centaines de pages qui la constituent ne suffiront bien évidemment pas à faire le tour du problème. Aussi ne tentons-nous pas de proposer une définition exhaustive du changement dès ce paragraphe. Nous préférons soumettre au lecteur quelques principes généraux dont la nature problématique est à même de nous fournir une base de réflexion fertile pour la suite de notre travail.

2.2.1. À la recherche de tendances : passé, présent, futur.

A priori, il ne semble pas difficile de caractériser abstraitement le changement en linguistique. Ce phénomène est par définition dynamique et survient lorsqu'une langue passe d'un état A à un état B. Il se crée alors un différentiel, plus où moins important en fonction de la période considérée ou de la structure observée. Dans les faits, le changement recouvre plusieurs réalités et s'observe de diverses façons. Une première approche consiste à révéler les régularités des changements passés afin de comprendre l'état synchronique d'une langue donnée. C'est l'un des objectifs assignés à la linguistique historique traditionnelle. Une autre approche, prévisionniste cette fois, consiste à prévoir les développements futurs d'une langue à partir des régularités observées dans le passé et de leurs conséquences dans le présent. Les motivations sont diverses, allant de la simple observation à la planification linguistique. Il s'agit là d'une forme de linguistique tout aussi historique mais orientée vers le devenir d'une langue. Ces deux approches ont comme point commun l'analyse d'un différentiel linguistique.

2.2.1.1. La linguistique historique traditionnelle.

La linguistique historique traditionnelle s'attache à caractériser de la manière la plus nette possible des états linguistiques successifs. Cela peut se faire au sein d'une même langue, lorsqu'il s'agit par exemple de décrire les états chronologiques de l'anglais. C'est ainsi que les diachroniciens ont segmenté l'histoire de l'anglais en différentes périodes, caractérisées par les états suivants : le westique, le vieil anglais, le moyen anglais primitif et tardif, et l'anglais contemporain. La linguistique historique travaille également à révéler les liens phylogénétiques qui relient différentes langues, auquel cas, les modélisations dépendent de l'échelle choisie. L'anglais et le français sont deux langues apparentées au sens où ce sont deux langues indo-européennes, issues du proto-indo-européen[40]. À l'échelle locale, ce ne sont toutefois pas des langues sœurs. L'anglais est une langue germanique (issue du proto-germanique) tout comme l'allemand, le danois ou le néerlandais, tandis que le français, issu du latin, est une langue romane au même titre que l'espagnol, l'italien ou le roumain.

Plusieurs méthodes s'offrent aux diachroniciens travaillant sur des périodes reculées, parmi lesquelles la philologie et la reconstitution[41]. La philologie consiste à travailler à partir de documents écrits (œuvres littéraires, documents officiels ou épistolaires, etc.) et d'en déduire la grammaire[42] d'une langue pour une époque donnée. Cette procédure est un pis-aller étant donné que le code écrit dérive nécessairement du code oral[43] ; il n'y a donc aucun moyen de s'assurer de la justesse du passage de l'un à l'autre. La reconstitution est une entreprise encore plus délicate dans la mesure où elle s'attache à remonter au-delà des périodes pour lesquelles il existe ni traces écrites, ni moyens externes tels que les ouvrages descriptifs ou prescriptifs, voire des témoignages de linguistes étrangers de passage, comparant l'anglais avec leur propre langue. Le travail de reconstitution suppose qu'il existe à travers les âges

---

[40] Nous en voulons pour preuve la présence des consonnes nasales /m/ et /n/ dans des mots français et anglais de sens similaires : *maternel/motherly*, *nocturne/nightly*, etc.
[41] Comrie (1993) ajoute la typologie.
[42] Nous mettons *grammaire* au singulier par convenance, tout en sachant que ce terme ne renvoie pas à une réalité homogène.
[43] Preuve en est qu'il existe des peuples dont la langue n'est fixée par aucune écriture alors qu'une langue exclusivement écrite n'existe pas.

des mécanismes généraux réguliers, comme par exemple la conservation de correspondances consonantiques. Le philologue allemand Jacob Grimm s'est appuyé sur ce principe (ainsi que sur les recherches du Danois Rasmus Rask) lorsqu'il a formulé en 1822 l'hypothèse de reconstruction génétique appelée « Loi de Grimm » concernant la mutation des occlusives du proto-indo-européen en protogermanique[44] (de 500 av. J.C. au IIIe siècle de notre ère). Selon cette loi, les occlusives sourdes sont devenues des spirantes sourdes (*/p/>*/f/), les occlusives sonores des occlusives sourdes (*/b/>*/p/) et les occlusives sonores aspirées sont devenues des spirantes sonores, ce qui se traduit à l'initiale par des occlusives sonores (*/b^{h}/>*/b/). Une réaction en chaîne a entraîné la modification des autres occlusives du système consonantique du proto-indo-européen, ce que résume le tableau 1 :

PROTO-INDO-EUROPEEN	PROTO-GERMANIQUE
/p/, /t/, /k/	/f/, /θ/, /χ/
/b/, /d/, /g/	/p/, /t/, /k/
/b^{h}/, /d^{h}/, /g^{h}/	/b/, /d/, /g/
/k^{w}/, /g^{w}/, /gh^{w}/	/χ^{w}/, /k^{w}/, /g^{w}/

Tableau 1.

L'anglais contemporain a conservé une trace de cette évolution. Si l'on considère certains doublets lexicaux unis par une racine sémantique proche, on se rend compte que le premier élément conserve l'occlusive d'avant la Première Mutation Consonantique tandis que, pour le second, l'occlusive a subi l'effet de la Loi de Grimm :

[44] PIE et PG respectivement.

***p**odium* (PIE */p/)	>	***f**oot* (PG */f/)
*la**b**ial* (PIE */b/)	>	*li**p*** (PG */p/)
***f**raternal* (PIE */b^h/)	>	***b**rother* (PG */b/)

Tableau 2.

La raison en est que les mots dont l'occlusive est inchangée sont des emprunts faits au latin. Or, la Première Mutation Consonantique (dont rend compte la Loi de Grimm) n'a affecté que les langues germaniques, pas les langues romanes.

La Loi de Grimm admet des exceptions que la « Loi de Verner » (1875) est parvenue à systématiser. Le passage du latin *centum* à l'anglais *hundred* est problématique si l'on s'en tient à la seule loi de Grimm. Certes la correspondance graphique entre <*c*> et <*h*>est régulière, mais ce n'est pas le cas de <*t*> et <*d*> (nous devrions obtenir la fricative sourde /θ/ en lieu et place de l'occlusive sonore /d/). Le Danois Karl Verner a montré que l'accent jouait un rôle systématique dans l'évolution des consonnes du proto-indo-européen. Ses recherches sur l'alternance grammaticale ont révélé que lorsque l'accent portait sur la syllabe précédant une consonne fricative sourde en PIE, celle-ci devenait sonore en PG. Cette même loi permet d'expliquer pourquoi en vieil anglais le prétérit de *cweðan* (dire) a la forme *ic cwæ**ð*** au singulier mais *we cwæ**d**on* au pluriel. Crépin (1994 : 34) cite quelques doublets témoignant de la rémanence de cette loi parmi lesquels figurent *dea**th**/dea**d*** et *see**th**e/so**dd**en*. J. Fourquet (1948) et H.W. Bennett (1972) ont affiné la description et l'application des lois de Grimm et de Verner respectivement. Il est clair qu'au XIXe siècle le sentiment de régularité dans les changements phonétiques s'est trouvé renforcé par l'exhumation de principes généraux du changement phonétique. En effet, les classifications historiques en linguistique s'appuient sur la méthode comparative, dont le but est de révéler la régularité de faisceaux de correspondances[45] portant sur de grands ensembles de corpus, ce qui a pris au

[45] Ces faisceaux réguliers ne sont pas pour autant systématiques. On les assimile souvent à de simples coïncidences. En grec ancien, *potamos* désigne un fleuve. On serait tenté d'y voir un lien avec *potomac* qui a le même sens en iroquois. Il ne s'agit là que d'une ressemblance fortuite.

XIXe siècle le nom de *loi*. Les lois de Grimm et de Verner décrites succinctement ci-dessus ne proposent que des explications internes aux systèmes linguistiques particuliers. Aucune explication d'ordre externe n'est proposée pour justifier l'évolution. D'autres courants de linguistique historique s'attachent à réintroduire le facteur humain dans l'étude des changements linguistiques[46]. Les langues sont ainsi vues comme des « constructions humaines », pour reprendre le titre du cours donné par Claude Hagège au Collège de France en 2005. Nous adopterons cette conception et ne manquerons pas de la décrire plus bas.

2.2.1.2. Approche prévisionniste.

À en croire Graddol (1997 : 16), l'anglais sera soumis, dans le futur, à trois types de changements. Le premier affectera la langue elle-même, plus particulièrement la prononciation, le lexique, la grammaire, les registres et la répartition des genres dans les textes écrits (l'auteur du rapport ne précise pas la nature de ces changements). Le second type verra changer le statut de l'anglais, à travers son utilisation auprès des locuteurs dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, et dans des contextes sociaux toujours plus étendus. L'inconnue à ce sujet est de taille, car la dynamique de changement apportée par les locuteurs autochtones n'est pas la même que celle des locuteurs pour qui l'anglais est la langue seconde (L2) ou une langue étrangère (EFL[47]). Le troisième type sera d'ordre quantitatif, et aura trait au nombre de locuteurs effectifs, de publications scientifiques en anglais, et à l'ampleur des communications de nature télématique.

Le problème est à présent de savoir comment mesurer ces trois types de changements. Certes, le linguiste dispose de statistiques, mais celles-ci sont peu

---

[46] Certains linguistes différencient la *diachronie* et la *linguistique historique* (cf. Crépin 1994 : 61). Ils arguent que la première ne prend pas en compte les causes externes du changement et se limite aux mécanismes internes aux systèmes linguistiques, alors que la seconde examine le changement à la lumière du contexte historique et social d'une langue tout en faisant intervenir des critères fonctionnalistes. Nous ne reprenons pas cette distinction à notre compte et pensons que l'on ne peut pas comprendre les causes des changements linguistiques sans faire intervenir des causes externes.
[47] *English as a foreign language*.

nombreuses et difficiles à analyser. Le plus souvent, les données sont collectées à l'échelle locale (de la région, d'un pays) et il est difficile de les recouper à une échelle plus globale car elles ne répondent pas aux mêmes attentes. Par ailleurs, collecter des informations sur une langue prend du temps[48]. En général, lorsque les statistiques sont publiées, le décalage avec la réalité est déjà flagrant. Autre lacune de taille : il n'existe que peu d'études chiffrées portant sur l'anglais en tant que lingua franca. Il n'existe malheureusement pas de modèle permettant de rendre compte des compétences en anglais à l'échelle internationale. Enfin, le travail d'interprétation quantitative des statistiques, celui-là même qui est au cœur de l'analyse des changements du troisième type, est tributaire de méthodes qualitatives. En effet, ce n'est pas tout de compter ce qui est évident, encore faut-il disposer de critères permettant de cibler le comptage. L'approche prévisionniste est de loin l'approche la plus délicate, car c'est la plus lacunaire et la plus sujette à erreurs. La plupart des projections établies au XIXe siècle quant au développement de l'anglais n'ont jamais été confirmées dans les faits faute d'avoir pu prévoir la hausse conséquente du nombre de locuteurs non-natifs.

La méthode la plus prudente demeure l'étude sur corpus. Il est bien entendu qu'une telle base de données ne recouvre souvent qu'un type d'usage : CHILDES regroupe des énoncés en anglais prononcés par des enfants en phase d'acquisition, Switchboard se concentre sur l'anglais américain oral dans les conversations téléphoniques, COLT sur le parler des adolescents londoniens, le projet Gutenberg sur les textes littéraires non contemporains, etc. Le fait est que si l'on parvient à révéler une tendance dans un contexte ou registre donné, il est dans l'ordre des choses de chercher à confirmer ou infirmer cette tendance ailleurs.

2.2.2. Formaliser du différentiel.

La présente thèse se propose d'étudier les changements en cours. Elle se situe donc à la frontière entre approche historique et approche prévisionniste. Cela est loin de constituer un handicap méthodologique étant donné que les

[48] On estime à trois ans le délai de traitement et de publication de données par les Nations Unies.

deux points de vue se rejoignent dans l'analyse du différentiel linguistique entre états de langue. L'historiographie des théories linguistiques fait état de nombreuses tentatives pour modéliser ce différentiel.

Le modèle le plus connu est celui de la courbe dite « en S », censée rendre compte du rythme de propagation d'une innovation linguistique donnée (Aitchison 1991 : 83-88, Croft 2000 : 183-190, Denison 1999, 2003, Kroch 1989b : 203 ; Labov 1994 : 65-66). On ne compte plus les études de cas venant corroborer une modélisation qui s'applique aussi bien à des changements de prononciation qu'à l'apparition d'items lexicaux ou syntaxiques[49]. Idéalement, une innovation linguistique se propage d'abord lentement avant de gagner drastiquement en fréquence, après quoi la pente de la courbe s'infléchit, la nouvelle forme ayant gagné en acceptabilité et en stabilité ; elle est dorénavant conventionnelle. La limite supérieure de la courbe représente le degré d'utilisation maximale de la forme considérée pour un contexte donnée. La figure 2 ci-dessous reproduit schématiquement ce processus :

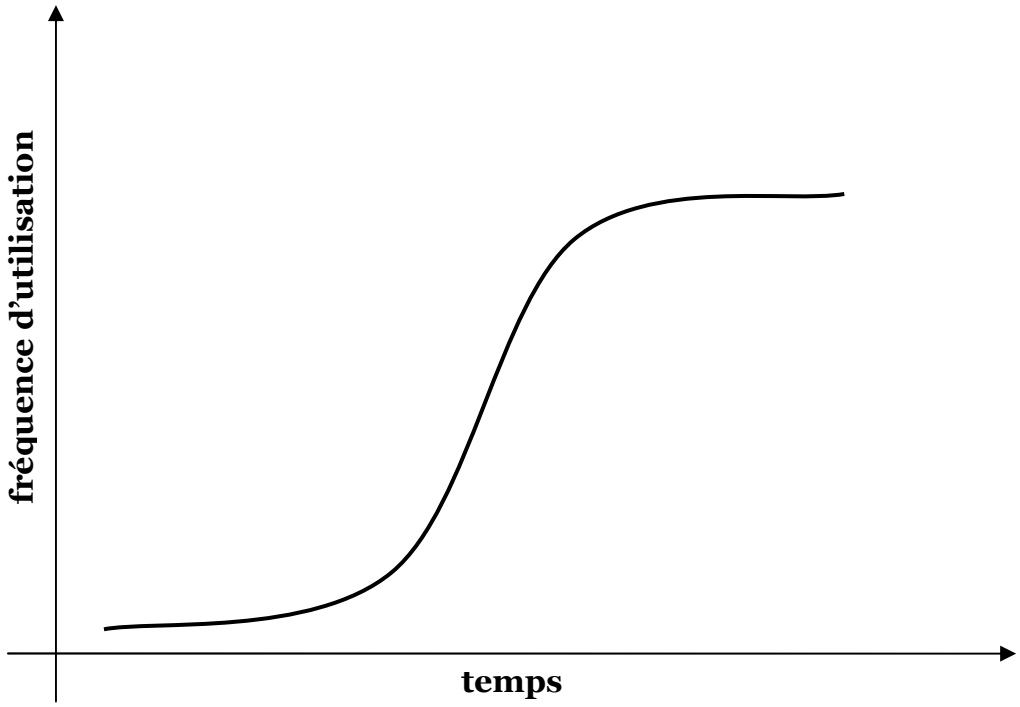

Figure 2. Courbe d'évolution « en S ».

[49] Le concept langackerien de construction permet d'englober toutes ces unités que l'analyse linguistique traditionnelle distingue.

Il apparaît que le degré de nouveauté d'une forme est inversement proportionnel à sa fréquence d'utilisation[50]. La figure ci-dessus n'est qu'une représentation simplifiée. La plupart des exemples fournis par Kroch (1989b) sont des cas de changements grammaticaux complexes. Il montre que deux cas de figure sont possibles. Dans le premier cas, le changement grammatical en question intervient à différents moments dans différents contextes, mais on a, au final, une seule et même courbe (figure 3). On trouve une illustration convaincante de ce phénomène de changement par propagation d'un contexte à l'autre chez Aitchison (1991 : 83-85). En français parlé, des mots comme *an*, *en*,

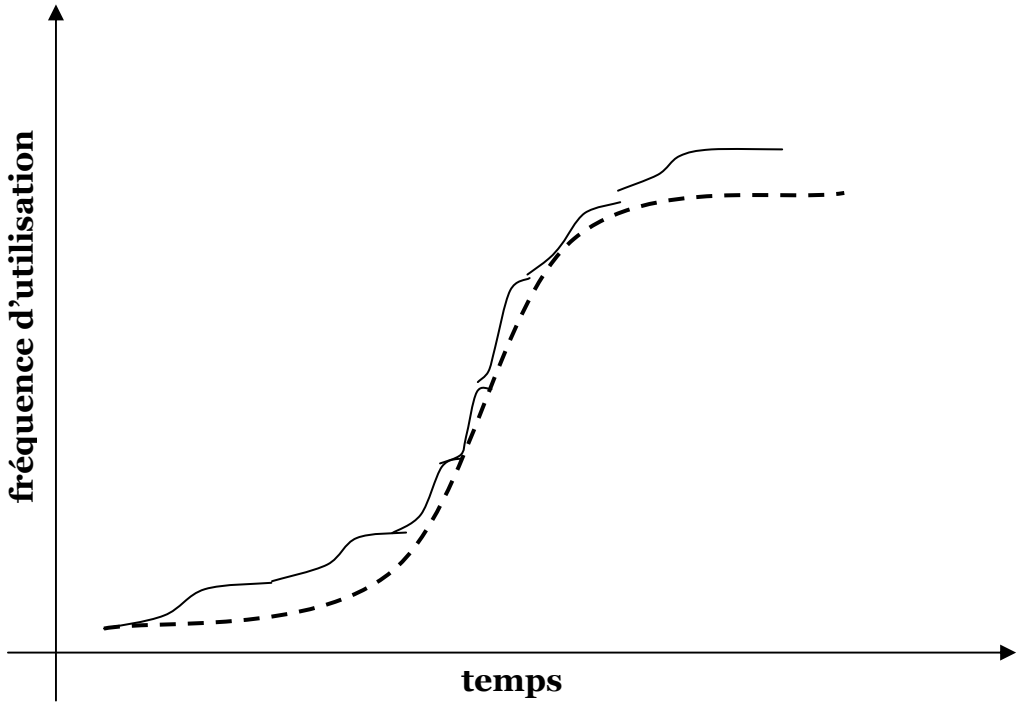

Figure 3.

[50] Denison (2003 : 56) choisit de représenter en abscisse le degré de nouveauté d'une forme linguistique sous forme de pourcentage (« % new »). Il gradue l'axe de 0 à 100, ce qui semble indiquer que plus une forme est utilisée, plus elle est nouvelle. Cette erreur n'est le fait que d'une approximation dans le choix de la légende.

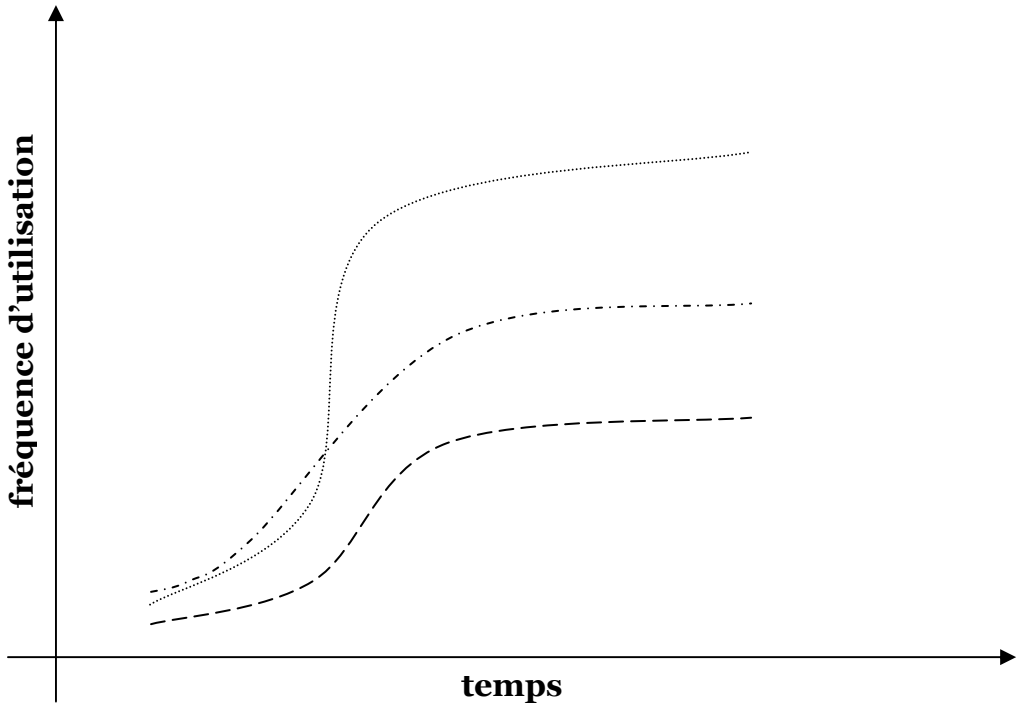

Figure 4.

fin, *bon* ou *brun* ont vu leur prononciation changer entre le IXe et le XIVe siècle : le [n] final a progressivement disparu et la voyelle précédant la consonne a été nasalisée par assimilation régressive. Ce changement a d'abord affecté le morphème final <*an*> avant de se propager à d'autres contextes : a(n) > e(n) > o(n) > oi(n) > ie(n) > i(n) > u(n). Dans le deuxième cas, un changement donné s'initie au même moment dans différents contextes, mais avec des fréquences variables, chaque contexte définissant alors sa propre courbe (figure 4). Selon Kroch (1989a : section 3), c'est, à quelques différences près, ce qui se passe dans l'émergence du *do* périphrastique. En MA, l'interrogation s'obtient syntaxiquement par une simple inversion verbe-sujet, et la négation par adjonction du marqueur de négation immédiatement après le verbe. Au XIVe siècle, *do* apparaît comme auxiliaire du verbe dans la construction de l'interrogation et de la négation, comportement normal en anglais contemporain :

(4) **Does** a failure to give you a pay rise, say on an annual basis, amount to constructive dismissal**?** (BNC)

(5) Claire **does not** like to be alone (BNC).

Dans un premier temps, ce nouvel usage reste en concurrence avec l'ancien (i.e. constructions sans auxiliaire), puis s'affirme rapidement jusqu'à le supplanter au début du XVIe siècle. Parallèlement, *do* est de plus en plus utilisé dans des tournures affirmatives, usage aujourd'hui réservé à la tournure emphatique, l'auxiliaire portant alors un accent tonique à valeur contrastive :

(6) Lee **does**, however, report that a group of 18 children, who had already been identified as having delayed language, showed a wide gap between comprehension scores which were in the 'low-normal range'; and expressive scores which were 'very low' (BNC).

Nous pourrions penser qu'il s'agit là d'une dynamique évolutive globale affectant la plupart des constructions en *do*. Kroch montre qu'il n'en est rien. Le déclin de *do* dans des tournures affirmatives non emphatiques à partir du XVIe siècle, alors que s'affirment d'autres constructions dans lesquelles le même auxiliaire joue le rôle de support du verbe pour l'interrogation et la négation, révèle une sélectivité des changements. En fonction du contexte grammatical, la courbe n'aura pas le même coefficient, ni la même orientation.

Dans l'optique qui est la nôtre, on est en droit de se poser trois questions à l'égard de la courbe « en S » : (i) où situer l'amorce du changement ? (ii) où en situer la fin ? et surtout (iii) est-il possible de déterminer le point critique à partir duquel on peut considérer qu'une forme nouvelle est assimilée par la grammaire ? Une réflexion sur les deux premiers points nous amène fatalement à reconnaître le caractère artificiel et approximatif de ce type de fonction logistique. Kroch est animé du même scepticisme lorsqu'il écrit :

> Of course, actual linguistic changes have starting and ending points, so the model can only approximate real data; and this approximation falsifies the change process precisely at the beginnings and ends of changes (1989b : 205).

Toute représentation logistique des limites du changement ne peut qu'être approximative pour des raisons inhérentes à la formulation mathématique qui sous-tend ce type de fonctions. Malgré tout, cela ne nous empêche pas de tenter de situer les limites du processus de changement. Croft (2000 : 185) considère qu'il n'y a de changement que lorsque l'innovation est relayée par une phase de propagation :

> (...) language change consists of two processes: altered replication of a replicator, i.e. innovation; and differential replication of replicators leading to survival/extinction, i.e. propagation (2000 : 185).

L'innovation ne suffit pas à elle seule à caractériser le changement. Par conséquent, Croft semble suggérer que le changement ne débute véritablement que lorsque le coefficient de la courbe augmente de façon spectaculaire, c'est-à-dire à l'endroit du cercle gris, figure 5. Milroy (1992) adopte également une conception en deux étapes. La première comprend la production isolée et sporadique d'une forme nouvelle et la seconde son adoption par des groupes de locuteurs plus larges (cette forme est alors parallèlement reconnue socialement). Mais, contrairement à ce que nous avons chez Croft, le changement conçu à la Milroy débute dès la première phase (figure 5), ce qu'il a pu observer notamment dans la variante glottale [ʔ] de l'occlusive alvéolaire /t/ dans l'anglais de Belfast. On retrouve apparemment le même argument chez Kroch : « (...) at the beginning of a change p jumps from zero to some small positive value in a temporal discontinuity which Weinreich, Labov and Herzog (1968) dub the "actuation" of the change (1989b : 205) »[51]. Dans ce cas, la phase initiale du changement est repérée par l'ellipse sur la figure 5 :

[51] Ce passage est interprété de façon presque contradictoire par Croft : « (...) Kroch appears to describe the innovation as the beginning of the propagation phase, not the initial production of altered replicator (2000 : 185) ».

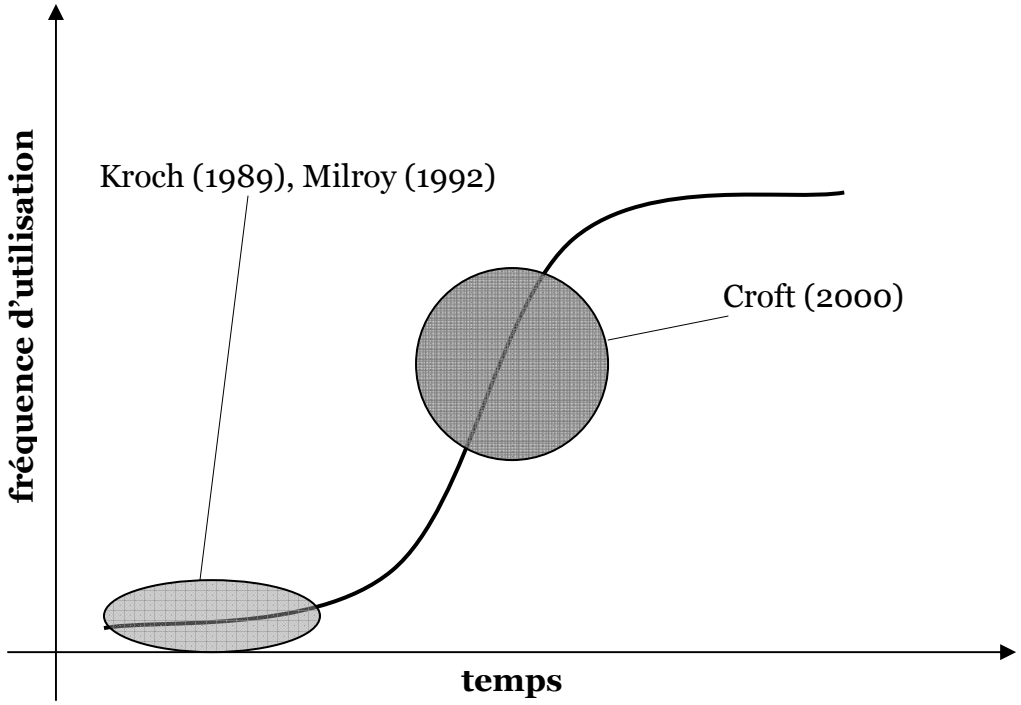

Figure 5.

La fin du processus de changement est tout aussi difficile à localiser sur une courbe logistique « en S » pour plusieurs raisons. Premièrement, la courbe d'un changement peut être interrompue par celle d'une autre forme émergente : c'est le cas de la construction en *do* dans la tournure affirmative déclarative non emphatique, dont le déclin a été précipité par l'essor d'autres emplois de *do* (voir ci-dessus). Deuxièmement, un changement peut très bien ne jamais finir, notamment tant que la forme nouvelle n'a pas éradiqué la forme plus ancienne. Denison (2003 : 56-57) cite l'exemple du passif progressif en anglais, dont la courbe a mis des siècles à se dessiner :

(7) A road **was building**.

(8) A road **was being built**.

On est très vite passé de constructions de type (7) à la fin du XVIIIe siècle à des constructions de type (8) au siècle suivant, ce qui ne veut pas dire que la construction du passif progressif de type (7) a complètement disparu en anglais. L'*Oxford English Dictionary* fait état d'une occurrence datant de 1916 :

(9) A trans-provincial highway **is building** through southern British Columbia from the mountains…to Hope in the Fraser River Valley.

Ignorer ce type de passif, en dépit de sa très faible fréquence, serait une erreur. La permanence d'une construction archaïque suffit à prouver que le processus de changement n'a pas encore atteint sa fin (Trudgill 1999, confirmé par Croft 2000 : 185).

Il est enfin très difficile, voire impossible de déterminer le point précis à partir duquel on peut établir qu'une forme a intégré la grammaire d'une langue. Le constat que dresse Israel en conclusion de son étude sur les *way*-constructions n'est guère surprenant :

> The *way*-construction emerged gradually over the course of several centuries. There is no single moment we can point to and say, "This is where the construction entered the grammar." Rather, a long process of local analogical extensions led a variety of idiomatic usages to gradually gain in productive strength even as they settled into a rigid syntax (1996 : 227).

Certes, nous reconnaissons avec Denison (2003 : 56) que a majeure partie du changement se situe au moment où la fonction est la plus incurvée. Mais nous nous demeurons là à une échelle bien imprécise qui, par ailleurs, ne permet pas d'établir si l'innovation en question fait alors partie intégrante de la grammaire. Elle y est peut-être présente, mais de là à dire qu'elle y est répertoriée clairement, en elle-même et pour elle-même, rien n'est moins sûr. En règle générale, les locuteurs s'aventurent rarement en terrain linguistique inconnu sans point de repère syntaxique, ce qui les pousse à exploiter au mieux le phénomène d'analogie. Ainsi, il y a fort à parier qu'une forme émergente se propage d'autant mieux qu'elle est portée dans l'usage par une construction voisine de forme et de sens. Dans ce cas, les deux constructions ont de fortes chances de fusionner, à tel point que la plus récente peut ne pas être reconnue en tant que telle dans un premier temps.

La courbe « en S » a les défauts de ses qualités. D'un côté, c'est un mode de représentation approprié pour faire apparaître de manière assez juste le

remplacement d'une forme ancienne par une forme nouvelle, pour une série de contextes donnés. Mais d'un autre côté, elle n'indique pas à partir de quel moment la forme nouvelle acquiert son indépendance (ou plus d'indépendance) formelle et fonctionnelle. Il nous appartiendra de démêler l'écheveau dans les études de cas (chapitres 4 et 5) en nous penchant sur la composition de formes émergentes, celles-là mêmes qui sont au cœur du processus de changement.

2.3. Quelles sont les unités linguistiques soumises au changement ?

L'évolution linguistique ne prend pas la même forme suivant qu'on la mesure dans l'usage, la grammaire ou la faculté de langage (en dépit du lien qui existe entre ces différents champs d'investigation). Plus on est dans un domaine abstrait, moins la variation y est facile à observer, ce pour une raison bien simple : il faut plus de temps à une structure généralisante pour changer qu'il n'en faut à une forme en usage (cette dernière étant changeante par nature).

L'unité de base de la linguistique historique dépend de la spécialisation du linguiste. La plupart des études diachroniques se classent en fonction des unités observées réparties en domaines bien connus : la phonétique/phonologie (étude des variables phonétiques par rapport aux phonèmes correspondants), la morphologie, la syntaxe, la sémantique, la pragmatique, voire l'orthographe pour qui travaille sur des corpus écrits. Cette répartition correspond à une vision classique des études diachroniques et de la linguistique en général. Chaque domaine segmental peut être influencé par des changements particuliers.

2.3.1. Les changements affectant les sons.

2.3.1.1. Changement phonétique et changement phonologique.

Les sons constituent le domaine d'analyse le plus traité dans la littérature sur la diachronie. En linguistique, le son est une unité ambiguë renvoyant soit

au résultat sonore de processus articulatoires (l'allophone), soit à l'unité contrastive ancrée dans un système (le phonème). Or, dans la problématique du changement, il est indispensable de distinguer ces deux réalités. En effet, un changement phonétique n'a pas forcément de répercussion au niveau phonologique. En anglais contemporain, la différence entre [m] et [n] est contrastive. Il suffit pour cela de penser aux paires minimales suivantes : *can*/*cam*, *male*/*nail*, *man*/*nan*, etc. Ce contraste nous permet d'opposer /m/ et /n/ au niveau phonologique. Cependant, il est des cas plus complexes de correspondance phonémique. Carr (1993 : 29) mentionne l'exemple suivant :

(10) inset → /ɪnset/ → [ɪnset]

(11) input → /ɪnpʊt/ → [ɪmpʊt]

Les mots *input* et *inset* sont proches du point de vue de leur composition morphologique. Le préfixe a dans les deux cas la même représentation phonologique, à savoir /ɪn-/. Dans les faits, la nasale de *input* est réalisée par l'allophone [m]. La prononciation [ɪnpʊt] est loin d'être naturelle. Il se trouve que la réalisation phonétique de /n/ est la conséquence d'un processus d'assimilation : l'occlusive voisine influence le point d'articulation de la nasale qui la précède. On peut dire que dans ce cas précis, [m] est un allophone (une réalisation phonétique) possible du phonème /n/. Mais à elle seule, cette réalisation phonétique ne permet pas de remettre en cause le système phonologique, du moins pour l'instant.

Il n'y a de répercussion à l'échelle phonologique que lorsque les altérations phonétiques ont suffisamment d'ampleur pour que le système de contrastes possibles s'en trouve changé. En anglais contemporain, l'opposition entre /k/ et /tʃ/ (visible dans la paire minimale *kin*/*chin*) est l'aboutissement d'un processus de stabilisation d'un contraste allophonique local :

(12) VA *cinn* (cf. vieil haut allemand *kinni*) → [k] > [tʃ]

(13) VA *cyn*(*n*)

En vieil anglais, [k] était régulièrement affecté par une palatalisation due à la présence de [ɪ] dans le contexte à droite : phénomène que l'on ne trouvait pas avec [y][52]. Ce qui n'était au début qu'une variation allophonique a fini par se traduire dans la phonologie. Les deux allophones de /k/ ont été phonémisés. Ils ont donné la paire contrastive /k/ et /tʃ/.

2.3.1.2. Types de changements phonétiques.

Il serait trop long de fournir ici une nomenclature exhaustive des mutations phonétiques, exercice purement illustratif qui ne serait d'ailleurs d'aucune utilité. Nous ne préférons mentionner que les processus participant d'une même logique que celle à l'œuvre dans des changements affectant d'autres unités linguistiques.

On peut distinguer trois types de processus :

(i) les phénomènes d'ordre général,

(ii) les processus affectant le point ou le mode d'articulation,

(iii) les processus affectant plusieurs segments phonétiques.

Parmi les phénomènes d'ordre général, on trouve tout d'abord deux couples de changement :

- l'assimilation/la dissimilation,
- l'affaiblissement/le renforcement (seules les consonnes sont concernées).

L'assimilation peut être progressive, lorsque la production d'un son influence celle d'un autre son venant après dans une séquence phonétique donnée, ou régressive, lorsque, à l'inverse, la production d'un son est affectée par celle d'un autre son venant après. L'assimilation peut être double, à la fois progressive et régressive. La dissimilation est moins fréquente. Elle permet de contourner certaines séquences difficiles à prononcer (cf. lat. *pe**r**e**gr**imus* > ang. *pi**lgr**im*). L'affaiblissement, quant à lui, dépend du degré d'effort requis dans la production d'une consonne. Ainsi, une consonne géminée peut être dégéminée

[52] Curieusement, le mot *chunni* (race) en vieil haut allemand porte la marque d'une palatalisation.

par affaiblissement. Une consonne sourde peut être voisée (sonorisation), une occlusive devenir affriquée, une consonne être nasalisée, etc. Le renforcement est très rare dans la mesure où il va à l'encontre du principe d'économie linguistique, sur lequel nous reviendrons.

Le changement peut également affecter le point ou le mode d'articulation. Dans le premier cas, le point d'articulation peut avancer, reculer, baisser, voire se recentrer. Lorsque le mode d'articulation change, il peut s'agir d'une palatalisation, une affriction, une dentalisation, etc.

Les changements affectant plus d'un segment sont de loin les plus nombreux. Il existe trois groupes : les phénomènes d'élision, d'insertion et de réorganisation. On dénombre au moins quatre types d'élisions :

- l'aphérèse : le son est élidé en début de mot :
  knee : /k/ → Ø /__ /n/,
- la syncope : le son est élidé en milieu de mot :
  chocolate, *temporary*, *colonel*,
- l'apocope : le son est élidé en fin de mot :
  MA *singen* > AC *sing*,
- l'haplologie : deux syllabes similaires sont réduites à une seule :
  probably → [prɒbli] ; *simple* + *-ly* → *simply*.

On recense trois types d'insertion :

- la prothèse : ajout en début de mot d'une voyelle le plus souvent (assez rare en anglais, sauf si l'on compare *special* et ***e****specially*)
- l'épenthèse : insertion à l'intérieur du mot dans le contexte C_C. Il peut s'agir d'une voyelle (*film* → [fɪlᵊm] en anglais d'Irlande) ou d'une consonne (VA *æmtig* > AC *em**p**ty*)
- l'épithèse (ou paragoge) : à la fin d'un mot. L'épithèse est assez rare (MA *amonges* > AC *amongst*).

Comme nous l'avons vu plus haut, la nomenclature des processus phonétiques n'a d'intérêt que si l'on en cherche la motivation en faisant appel à des mécanismes plus larges. Par exemple, l'assimilation régressive décrite en (14) et (15) est la marque d'une réanalyse morphosyntaxique de *have to* et de *used to* :

(14) *have to* > /hæv tuː/ > [hæftə]

La consonne voisée /v/ est assourdie au voisinage de l'occlusive sourde /t/.

(15) *used to* > /juːzd tuː/ > [juːstə]

La consonne voisée /z/ est assourdie au voisinage de l'occlusive sourde /t/. Dans les deux cas, <*have to*> et <*used to*> sont progressivement traités de façon univerbale. Cela se traduit sur le plan phonographématique par les formes contractées suivantes : <*hafta*> et <*us(e)ta*>.

2.3.1.3. Types de changements phonologiques.

Les changements phonétiques traduisent sur le plan contrastif les changements amorcés de façon phonétique. On peut considérer que les changements se répercutent au niveau de la phonologie lorsque des transformations de nature syntagmatique affectent la représentation mentale des sons dans l'esprit du locuteur.

Les deux configurations les plus fréquentes sont les suivantes : soit il se crée un contraste (*split*), auquel cas un phonème se séparera en deux, soit il y a au contraire neutralisation (*merger*), lorsque deux phonèmes fusionnent. L'évolution ayant affecté *cinn* et *cynn* (exemples (12) et (13) ci-dessus) est d'autant plus intéressante qu'elle combine les deux phénomènes. Certains diachroniciens considèrent que c'est la disparition du contraste phonologique entre /i/ et /y/ qui a conduit à la phonémisation des allophones [k] et [tʃ]. Autrement dit, la neutralisation du contraste entre /i/ et /y/ a fait disparaître le contexte conditionnant une variation allophonique.

Il est très fréquent d'associer changement linguistique et création de formes (voire de combinaisons de formes) nouvelles. Or, cette association n'est pas toujours très juste, comme en témoigne le phénomène d'élision phonologique. Un phonème peut tout simplement disparaître, comme ce fut le cas pour le /h/ latin dans les langues romanes, à l'exception du français et de l'espagnol. En anglais, rares sont les pertes totales ; elles sont le plus souvent

partielles. En vieil anglais, le son /k/ pouvait apparaître dans le même groupement consonantique que /n/ en position initiale (/kn-/). Peu à peu, cette séquence s'est simplifiée, très probablement par économie linguistique, au point que le son consonne a disparu dans des mots tels que *knee*, *knave*, *knight*, *knowledge*, etc. Les traces de l'ancienne prononciation sont toujours visibles aujourd'hui dans la graphie. Notons que les contraintes phonotactiques de l'anglais n'ont pas totalement banni le groupement consonantique /kn/ du système phonologique, notamment lorsque cette séquence n'apparaît pas en position initiale, comme le montrent les mots construits sur le modèle d'*acknowledge* > [əknɒlɪdʒ]. Dans ce cas précis, la prononciation s'appuie sur la correspondance phonographématique <*c*> / /k/.

À l'opposé, des phonèmes peuvent faire leur apparition dans le système phonologique, le plus souvent par emprunt. Ce fut le cas de /ʒ/ dont la source n'est autre que le français (*beige*). L'emprunt fonctionne sur le mode de l'analogie, que nous aborderons plus bas.

Une fois encore, nous ne prétendons aucunement à l'exhaustivité dans notre recensement des changements phonologiques. Nous tenons toutefois à mentionner un phénomène qui s'apparente à une réaction en chaîne (*shift*). Le meilleur exemple est sans conteste le Grand Changement Vocalique, qui, du XVe siècle au XVIIIe siècle, a affecté les voyelles longues dans les radicaux accentués en anglais. Cette mutation a remodelé l'ensemble du système vocalique de l'anglais et s'est traduite : (i) par une fermeture du timbre des voyelles longues ; (ii) par une diphtongaison des voyelles longues plus fermées. [iː] et [uː] ne pouvant être fermées davantage, la mutation vocalique les a transformées par une diphtongaison alliant des éléments très éloignés en degré d'aperture ([a + i] et [a + u]). Les principales étapes du Grand Changement Vocalique sont résumées dans le tableau 3 ci-dessous :

GRAPHIE MODERNE	PRONONCIATION MOYEN ANGLAIS	PRONONCIATION ANGLAIS MODERNE	PRONONCIATION ANGLAIS CONTEMP.
<i>	[iː]	[əi]	[ai]
<ee>	[eː]	[eː]	[iː]
<ea>	[ɛː]	[ɛː]	[iː]
<a>	[æː]	[ɛː]	[ei]
<ou>	[uː]	[əʊ]	[aʊ]
<oo>	[oː]	[uː]	[uː]
<oa>	[ɔː]	[oː]	[əʊ]

Tableau 3. Le Grand Changement Vocalique.

La majorité des diachroniciens y voit la phonémisation d'une réaction en chaîne au niveau de variables phonétiques. Ainsi, /ē/ aurait eu une variable phonétique [eʲ] dont le second élément aurait fait glisser l'allophone d'abord vers [iʲ], puis [iː]. Cette dernière variante aurait alors été phonémisée, donnant /ī/. La diphtongaison des voyelles les plus fermées, [iː] et [uː], trouverait quant à elle son origine dans un phénomène d'assimilation, le locuteur articulant le son avant que la langue n'ait atteint le point d'articulation requis. [ei] aurait ainsi donné[əi] puis [ai], alors que [oʊ] aurait donné [əʊ] puis [aʊ]. Crépin y voit un effet de la « loi du moindre effort » (1994 : 118), explication répandue à tel point que nous y voyons un « serpent de mer » linguistique sans réelle valeur scientifique.

2.3.1.4. Régularités et cognition.

Plusieurs explications ont été proposées pour rendre compte des changements affectant les sons. Au XIXe siècle, Paul (1880) suggère que les sons changent lorsque les locuteurs font des erreurs dans l'utilisation de la langue. Cette hypothèse a été démentie à plusieurs reprises. Aitchison (1991 : 175) montre à juste titre que la plupart des erreurs dans l'utilisation de la langue s'étalent sur des séquences plus larges que les phonèmes d'un mot.

Les Néo-grammairiens ont affirmé quant à eux que les sons changent selon des schémas qui n'admettent pas d'exceptions[53]. Leur position est d'autant plus influente que la plupart des mécanismes proposés jusqu'à aujourd'hui tiennent toujours compte de ce postulat. Ces mécanismes sont dans leur grande majorité non intentionnels[54] : l'évolution des sons, tout comme l'évolution linguistique en général, ne se fait pas en vue d'une fin connue. C'est là un principe de toute première importance, sur lequel nous allons revenir plus bas. Deux types d'explication de nature psycholinguistique ont été proposés. On distingue en effet les phénomènes articulatoires et les phénomènes auditifs.

Les modèles fondés sur des facteurs articulatoires ont volontiers recours à des métaphores : le locuteur cherche à produire un son mais manque sa cible, soit en ne l'atteignant pas par défaut, soit en la dépassant. Dans la terminologie anglaise, le premier cas caractérise l'*undershoot*, le second l'*overshoot*. Lindblom (1963, 1983) a particulièrement développé l'étude de l'*undershoot* dans une hypothèse éponyme selon laquelle la voyelle est réduite en production rapide, ce qui se traduit par une centralisation des formants. Boyland (1996) résume cela lorsqu'elle écrit :

> Sound segments that are articulated quickly (as opposed to slowly) are likely not to be articulated in their idealized form, since there is just less time to move the articulators to their required positions (1996 : 8).

Le problème avec une telle approche est qu'elle suppose une cible vocalique invariante, définie de façon unique quelle que soit la communauté linguistique considérée. Cependant, Lindblom reconnaît aujourd'hui que cette position, qui fut la sienne, est empiriquement intenable. Il a fini par redéfinir la question en termes binaires, en prenant en compte la production de sons par défaut et par excès. Notons que chez Lindblom, le mécanisme d'innovation articulatoire est intentionnel : l'*undershoot* est un phénomène conscient d'économie. Rien de tel

---

[53] Ou très peu. Il est alors question de changements dits « sporadiques ». Les exemples de métathèse et de haplologie sont sporadiques.
[54] Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas de changements dits intentionnels, c'est-à-dire par lesquels le locuteur cherche à atteindre un but précis

chez Labov (1994 : 221), pour qui le changement vocalique peut très bien faire appel à la fois à l'*undershoot* et à l'*overshoot* en fonction du contexte, ce qui exclut le recours à l'économie comme phénomène explicatif. En règle générale, la prononciation des voyelles longues est affectée par l'*overshoot*, tandis que celle des voyelles courtes est marquée par l'*undershoot* (Labov 1994 : 221). C'est la raison pour laquelle, dans la plupart des glissements vocaliques, le point d'articulation des voyelles longues a tendance à s'élever tandis que celui des voyelles courtes s'affaisse.

Les facteurs auditifs ont aussi leur importance, comme Ohala (1981, 1983b, 1989, 1993) a pu le montrer dans son approche du changement centrée sur l'auditeur. Son postulat est le suivant : la reproduction d'un phonème par un locuteur est fondée sur la perception auditive que ce dernier en a eu. Cela est loin d'être une tâche simple tant la projection entre un son et sa représentation phonologique est complexe. La coarticulation des segments n'est que l'une des nombreuses interférences possibles. Les progrès effectués ces dernières décennies dans le domaine de la capture du son ont permis de montrer l'étendue de la variation non seulement entre locuteurs d'une même communauté mais également dans la prononciation de chaque locuteur. Les obstacles inhérents à toute situation normale de communication peuvent dans certains cas remettre en cause la projection de la réalité physique d'un mot sur sa représentation phonologique. Boyland écrit : « The fact is that speech is normally heard, and produced, in conditions of noise and distraction, and therefore the conditions for confusion and distortion are constantly present (1996 : 8) ». Le choix des mots est ici très important. Boyland prend soin de ne pas parler de *déformation* et lui préfère à juste titre le terme de *distorsion*. Admettre qu'une restitution sonore soit déformée, c'est reconnaître qu'elle est défective. Or, une fois de plus, nous ne disposons pas d'étalon idéal pour juger de l'ampleur du défaut. Il vaut mieux parler de distorsion dans la mesure où cela rend compte objectivement du double décalage qui existe entre (i) ce que le locuteur pense prononcer et ce que l'auditeur croit entendre, et (ii) ce que le locuteur pense prononcer et sa prononciation effective. Nous sommes toutefois d'accord avec Bybee (2001) lorsqu'elle pondère le rôle des facteurs perceptifs

sur les changements affectant les sons, en particulier le système phonologique des locuteurs adultes :

> (...) it is unlikely that an adult who already knows the language would change a pronunciation. However, it is possible that a child acquiring a first language might mishear or misanalyze a portion of the speech stream (2001 : 81).

Cela laisse entendre que le changement est peut-être une affaire de générations[55].

Le phénomène de distorsion est à l'origine de nombreux cas de réanalyse de la projection séquence phonétique/unité phonologique. Ohala a présenté deux grands types de réanalyse, repris dans Croft (2000 : 77) : l'hypocorrection et l'hypercorrection. L'hypocorrection se produit lorsque des locuteurs en nombre suffisant érigent les propriétés phonétiques d'un segment au rang de traits phonologiques inhérents à celui-ci. L'exemple le plus couramment cité est celui de la nasalisation des voyelles en français (Ohala 1989 : 186 ; Boyland 1996 : 8). Avant qu'elle n'intègre le système phonologique du français, la nasalisation était le résultat d'un processus d'assimilation engendré par la présence d'une consonne nasale : /bon/ > /bõn/. Peu à peu, l'assimilation régressive a été intégrée à la représentation phonologique des voyelles en question. La consonne nasale est alors devenue redondante, et a disparu de la représentation du mot : /bõ/. L'hypercorrection se produit lorsqu'un locuteur estime qu'une propriété phonétique inhérente à un segment est en fait attribuable à un autre segment. Par conséquent, ce trait finit par disparaître de la représentation phonologique du segment réanalysé. L'hypercorrection est vue comme le résultat d'une attitude corrective du locuteur. Selon Ohala (1983a), cette attitude permet de rendre compte du passage de *quinque* (/kwiŋkwe/) en latin à *cinque* (/tʃiŋkwe/) en italien moderne. L'hypothèse est la suivante : dans la mesure où le locuteur est conscient de l'existence de phénomènes de

[55] La théorie selon laquelle les changements se produisent lorsque l'on passe d'une génération à une autre (*child-based theory of language change*) est apparue au XIXe siècle. Elle s'est rendue populaire auprès des générativistes, mais pas uniquement.

coarticulation dans un mot, il est susceptible d'interpréter la répétition de /kw/ en latin comme une distorsion causée par l'influence d'une partie du mot sur une autre. Il peut alors chercher à corriger cette distorsion en supposant (à tort) que /kwiŋkwe/ était à l'origine /tʃiŋkwe/. Si la règle corrective semble plausible, elle va se propager, engendrant un changement linguistique. Sans remettre en cause les principes mis en avant par Ohala (notamment son très pertinent modèle centré sur l'auditeur), cet exemple nous semble assez difficile à accepter dans la mesure où il suppose chez le locuteur des compétences métalinguistiques élaborées. Les locuteurs sont dotés d'un certain recul vis-à-vis de leur langue et de compétences complexes, mais ces dernières ne sont pas aussi explicites qu'on pourrait le croire. Nous penchons pour une simplification de /kw/ dont l'attaque en début de mot nécessite beaucoup d'efforts articulatoires.

Une certaine méfiance s'impose par rapport à la bipartition entre facteurs articulatoires et facteurs auditifs. Bybee se montre assez critique à l'égard des changements envisagés sous l'angle perceptif. Elle écrit :

> Unfortunately, it is often difficult to distinguish an acoustic motivation from an articulatory one, since many changes that could have an acoustic motivation also involve the loss or retiming of a gesture (2001 : 81).

Sans pour autant nier leur distinction (d'un point de vue descriptif), il faut se méfier de leur séparation dans toute démarche explicative. Bybee fait très justement remarquer qu'une réanalyse fondée sur une mésinterprétation de la part de l'auditeur est plus susceptible d'affecter les formes linguistiques ayant une faible fréquence d'utilisation que celles qui sont fréquentes.

Retenons pour l'heure que les changements linguistiques sont indissociables de l'évolution des représentations mentales de la grammaire. Il nous faut reconnaître que les changements affectant les sons doivent leur régularité au fait qu'ils sont conditionnés majoritairement par des facteurs physiques et physiologiques. Mais cela ne doit pas occulter l'importance des

facteurs psychologiques, traditionnellement réservés à l'analyse des changements morphologiques.

2.3.2. Les changements morphologiques.

La morphologie, qui s'attache à décrire et expliquer la structure interne des mots en général, partage avec la phonétique et surtout la phonologie la bipartition entre unités réalisées ou réalisables et représentation mentale. Ainsi, à la distinction entre phonème et allophone correspond la distinction entre morphème et allomorphe. À titre d'illustration, le morphème du pluriel en anglais *s* a trois réalisations allomorphiques conditionnées phonologiquement par l'environnement qui les précède :

- /s/ : *books*, *packs*, *tips*, *bits*, etc.
- /əz/ : *wishes*, *foxes*, etc.
- /z/ : *cogs*, *pads*, *flees*, etc.

Les pluriels irréguliers (du type *sheep*, *oxen*, etc.) sont quant à eux conditionnés lexicalement : ils sont déterminés individuellement par le mot dans lequel ils se placent. Aucun autre critère morphologique ne peut les prévoir.

Une fois de plus, il n'est pas dans notre intention de présenter ici une typologie exhaustive des mécanismes morphologiques. Il est plus profitable de voir tout d'abord comment la morphologie traditionnelle aborde les questions de productivité – et plus largement d'innovation – afin de poser les bases d'une critique d'inspiration énonciativiste et fonctionnaliste.

2.3.2.1. Types de changements morphologiques dans l'approche traditionnelle : une vision (trop) claire des morphèmes.

Un morphème est la plus petite unité structurale pourvue de sens. Si l'on cherche à atteindre une échelle plus précise dans l'analyse, on a d'un côté les morphèmes libres (ou autonomes, c'est-à-dire qui peuvent former des mots à eux seuls) et de l'autre les morphèmes liés (qui ne peuvent former des mots

qu'en étant combinés à d'autres morphèmes). Ainsi {*great*} est un morphème libre tandis que {*-er*} et {*-est*} sont des morphèmes liés. Dans l'analyse traditionnelle, l'unité morphémique va presque de soi dans la mesure où les problèmes afférents à l'assemblage interne entre la forme et le sens sont quasiment laissés de côté. Dans cette optique, une structure composite est perçue comme entièrement analysable à partir des composants qui la forment. Ce processus est comparable à un jeu de construction, assez proche de ce que Langacker nomme *the building-block metaphor* et qu'il définit ainsi :

> [the building-block metaphor] sees the meaning of a composite expression as being constructed out of the meanings of its parts simply by stacking them together in some appropriate fashion (1987 : 452).

Le linguiste condamne ce raccourci métaphorique vu qu'il ne permet pas de rendre compte du contenu sémantique de cas complexes et pourtant très communs. Certes, en vertu de cette métaphore, il apparaît que *great*, *greater* et *greatest* sont entièrement décomposables en constituants morphologiques clairement identifiables. Mais il s'agit là de cas très simples qui gravitent autour des principaux mécanismes de productivité morphologique que sont la composition, l'affixation, voire la conversion.

En termes très simples, la composition nominale concerne la combinaison de deux morphèmes libres. Si l'on ne s'en tient qu'à la forme des exemples (16) à (19), la composition morphémique par laquelle ils ont été créés est on ne peut plus simple :

(16) *blackbird* < {*black*} + {*bird*}

(17) *girlfriend* < {*girl*} + {*friend*}

(18) *bridesmaid* < {*bride*} + {*s*}[56] + {*maid*}

[56] Les linguistes hésitent quant à la nature et à la fonction de ce {s}. Certains y voient un vestige du cas génitif, d'autres plus circonspects lui attribuent des caractéristiques plus floues. Taylor (1996 : 307) montre que le <s> de *bridesmaid* est une innovation du XIXe siècle et ne peut donc pas être associée à quelque vestige linguistique que ce soit. Preuve en est qu'on ne le retrouve pas dans *bridegroom*. Ce morphème en position médiane n'est pas sans rappeler le « Fugen-*s* »

(19) *undergrowth* < {*under*} + {*growth*}

Mais les problèmes surgissent dès que l'on tente d'interpréter le sens de cette combinaison à la lumière de sa forme. Syntaxiquement, on sent bien que *black-* a conservé une fonction adjectivale vis-à-vis du noyau nominal *bird*, en dépit de la coalescence graphématique qui a soudé ces deux unités auparavant distinctes. Le rôle qualifiant de *black* est confirmé par l'interprétation sémantique : nous avons bien affaire à un oiseau au plumage de couleur noire. Mais en anglais, *blackbird* désigne plus que cela. La composition obtenue profile en fait le référent comme appartenant à une race d'oiseaux : il s'agit d'un merle. Il ne suffit pas de déconstruire *blackbird* en ses éléments constitutifs pour en retrouver le sens. De même, dans un cas extrême de compositionnalité – le *blend* lexical (ex. *Oxbridge*, *sexcapade*, *breathalyzer*, *rockumentary*, *smog*, etc.) – la part sémantique apportée par chaque composant est difficile à établir, quand elle est pertinente. Il faut donc voir dans l'assemblage morphémique plus qu'un simple collage formel ou fonctionnel. Cela va au-delà du simple fait de reconnaître si un mot donné est transparent (intégralement compositionnel) ou opaque (non-compositionnel).

Les mêmes difficultés surgissent dans le domaine de l'affixation, c'est-à-dire de la liaison d'un affixe (un morphème lié) à un morphème libre (*pain-ful*) ou une combinaison de morphèmes (*pain-ful-ly*). L'affixation regorge de schémas de productivité. Elle peut prendre la forme d'une inflexion, d'une dérivation[57], ou d'une conversion, comme en (20), (21) et (22) respectivement :

(20) Adj : *smarter*, *smartest* ; V : *talks*, *talking*, *talked* ; N : *brothers*, *brethren* ; GN : [*the postman from Cumbria*]*'s cap*, etc.

(21) *singer*, *kingdom*, *painful*, *criticize*, *beautify*, *unclear*, *pseudoproblem*, *behead*, etc.

---

de l'allemand, qui se distingue du simple génitif en ce qu'on le trouve également après des noms féminins singuliers, et non pas seulement masculins ou neutres singuliers (*ibid*).

[57] La dérivation change la référence notionnelle d'un mot tandis que l'inflexion s'attache à exprimer des nuances dans le profilage grammatical d'une forme donnée (par ex. le changement de personne lorsque l'on passe de *kill* à *kills*). Contrairement à l'inflexion, la dérivation peut faire changer un mot de catégorie : $[[[purpose]_{GN}less]_{ADJ}ly]_{ADV}$.

(22) N > V : *pocket*, *scoop* ; V > N : *a look*, *a call*, *a shout* ; Adj > V : *cool*, *busy*, *empty*

Les suffixes {*-er*} {*-wise*} (*foodwise, timewise, healthwise*) et {*-ful*} (*spoonful, fistful, armful*) participent de schémas très productifs. Ces schémas varient cependant en nature et en degré de transparence. A priori, rien ne semble distinguer *singer* ({*sing*} + {*-er*}) de *cooker* ({*cook*} + {*-er*}) morphologiquement : tous deux s'obtiennent par adjonction du suffixe {*-er*} sur le radical. Rien n'indique que dans un cas nous avons affaire à un référent animé humain, agent potentiel d'une action, dans l'autre un référent non animé, instrument du procès. De même, sur un plan purement formel, rien ne distingue *timewise* et *streetwise*, ou *harmful* et *armful*. Pourtant, si l'on accepte la définition très simple du morphème donnée plus haut (à savoir un assemblage minimal de forme et de sens), on ne peut pas traiter ces doublets sur le même plan. Il semble en effet que le schéma de *streetwise* soit nettement moins productif que celui de *timewise*.

Par ailleurs, certains schémas sont nettement plus analysables que d'autres. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer *books* et *never*. Tous deux jouissent d'une fréquence d'occurrence [58] élevée. Mais alors que la récurrence du morphème *s* en position post-nominale en anglais garantit une fréquence de type élevée pour le schéma de formation du pluriel du type [N - (*e*) {*s*}], il n'en va pas de même pour le morphème de négation {*n-*} en position initiale (*ever* > *never*, *or* > *nor*, *either* > *neither*, etc.) En effet, le schéma ne s'applique pas à un ensemble de mots suffisant pour lui conférer une fréquence de type élevée, même si la fréquence-*token* de ceux-ci est pourtant remarquable. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle ces deux schémas n'ont pas le même degré de transparence, aux yeux du linguiste comme du locuteur. Dans le cas du morphème de négation, il y a fort à parier que l'item lexical est établi (*entrenched*) en tant que tel, alors que le schéma de formation du pluriel est séparé des occurrences individuelles dans lesquelles il apparaît par abstraction.

---

[58] Brièvement, la *fréquence d'occurrence* (*token frequency*) mesure l'occurrence d'une forme donnée, tandis que la *fréquence de type* (*type frequency*) mesure la récurrence d'un schéma.

Les réponses apportées par une analyse privilégiant la forme ou le sens des morphèmes sans se soucier de leur imbrication et de leur interaction sont vouées à l'échec. Voir les morphèmes comme autant de pièces d'un puzzle structural ou autant de briques dans un jeu de construction est extrêmement réducteur. Dans certains cas, la construction est devenue soit opaque (que penser en effet de la compositionnalité de *blackmail* ou *butterfly* ?), soit non pertinente pour les locuteurs, qui rappelons-le ne partagent pas forcément les préoccupations analytiques du linguiste[59]. D'un point de vue centré sur l'usage, le lien entre *stretcher* et le verbe *stretch* n'est pas forcément établi à chaque emploi du substantif, pour ne rien dire d'exemples moins transparents formés sur le même modèle, comme par exemple *plumber*, *pliers*, voire *mother* ou *master*, qui, soumis à l'extraction morphémique, révèlent des radicaux plus ou moins éclairants vis-à-vis de la composition originale[60]. L'étude diachronique des faits de langue doit non seulement ne pas éluder la nature éminemment problématique de l'assemblage forme/sens, mais aussi en évaluer la perception auprès des locuteurs.

2.3.2.2. Apories à l'aune d'un point de vue centré sur l'usage.

Une approche trop cloisonnée de la morphologie, détachée de préoccupations psycholinguistiques, nous place résolument devant une aporie. Si l'on considère que les mots sont créés sur la base exclusive d'une simple mise en relation de morphèmes, se pose alors la question de savoir comment s'effectue le profilage sémantique de la combinaison. De plus, rien n'est dit de la provenance de la complexité interprétative de formes pourtant simplissimes au niveau de la forme (cf. Sweetser 1999 à propos de *safe beach*, *fake gun* ou *red ball*). La réponse, nous le verrons, est à chercher dans l'appréhension de l'assemblage forme/sens par les locuteurs.

---

[59] Les locuteurs n'ont pas les mêmes préoccupations analytiques ni le même type d'expertise.
[60] Langacker (1999 : 133) remarque que l'analyse morphémique de mots tels que *father, mother, brother, sister, master, geyser, miser,* etc. laisse des résidus non analysés une fois l'extraction faite du suffixe. Il en conclut à juste titre qu'il y a des degrés de transparence (« degrees of analyzability »). Nous ajoutons que ce degré peut très bien varier entre le linguiste et le locuteur.

Le savoir des locuteurs est plus susceptible d'être structuré de manière lexicale que de manière analytique. La pensée de Ronald Langacker nous accompagne de nouveau sur ce point :

> By and large, it seems fair to say that speakers are more intuitively aware of words than of their parts, and that large numbers of complex forms are initially learned as wholes and analyzed only subsequently (if at all). Words, then, have some claim to primacy (1999 : 132).

Cela n'empêche pas le sujet parlant d'innover sur la base d'une segmentation morphémique, ce qui ne donne pas toujours des résultats très convaincants (au sens de « conforme à la réalité »), comme dans les cas d'étymologie populaire. Par exemple *monokini* a très certainement vu le jour par le truchement d'une analyse erronée selon laquelle *bi-* a pris le sens de « deux » dans *bikini*, à l'image du suffixe homophone latin. Certains y voient également la marque d'un phénomène d'analogie (voir plus bas), *monokini* s'obtenant par assignation identique d'un préfixe au radical *-kini*. Quiconque se livre à l'activité langagière finit toujours par se (re)construire une réalité référentielle et à organiser ses représentations linguistiques en fonction.

C'est pour cela que la problématique de la dynamique évolutive des morphèmes est très proche de celle des changements phonétiques et phonologiques. Bybee (1985, 2001) se refuse presque à séparer ces niveaux d'analyse. Elle suggère de faire appel aux mécanismes de diffusion lexicale pour compléter l'étude des changements sonores. S'appuyant notamment sur Phillips (2001), elle écrit :

> Changes resulting from imperfect learning, such as overregularizations in morphology, affect the low-frequency forms, which tend to resist such changes (...). Thus, information from lexical diffusion can inform us about the mechanism behind sound change (2001 : 81).

L'intérêt d'une telle remarque est de révéler que la segmentation structurelle établie par les linguistes entre différents niveaux d'analyse (phonétique, phonologique, morphologique, etc.) est moins pertinente que les mécanismes généraux qui motivent les transformations des unités de la langue, surtout si l'on adopte le point de vue d'un locuteur, et non celui d'un linguiste. Cela nous conduit à ne pas négliger la composante représentationnelle dans les compétences langagières des locuteurs. Ces derniers ne sont pas des experts en linguistique structurale, ce qui fait que les réanalyses inhérentes à l'activité discursive ne se fondent pas toujours consciemment sur une conception scientifiquement compartimentée et cloisonnée de la langue. Les types de changement observés au niveau des sons, des morphèmes et plus largement du lexique attestent d'un traitement global de l'énoncé par le sujet parlant – du moins plus global qu'on ne pourrait le croire de prime abord.

Dans une approche centrée sur l'usage, on peut classer les changements affectant les morphèmes en deux grandes catégories selon qu'ils participent du phénomène de réanalyse ou d'analogie. Dans les faits, il est parfois très difficile de les distinguer, ce qui nous amène à nous poser la question de la légitimité de cette compartimentation[61]. La réanalyse, qui n'est pas propre à la morphologie, se produit lorsqu'on assigne à un mot une structure morphologique qui diffère de sa configuration d'origine. Cela est très fréquent dans les étymologies populaires :

(23) *nickname* < MA *nekename* < *an* + *ekename*

Le nom *nickname* est le résultat d'un cas particulier de réanalyse – la métanalyse – au cours de laquelle une barrière de morphème a été déplacée. Boyland (1996 : 44-66) consacre une partie de sa thèse à montrer de façon convaincante que le parfait modal tel que représenté en (24) est de plus en plus analysé comme en (24') :

---

[61] En effet, certains phénomènes, comme la formation régressive (*back formation*) sont interprétables tout autant en termes de réanalyse que d'analogie. En anglais, le *s* de VA *ciris*, *cyrs* a été progressivement associé par analogie au morphème du pluriel *s*, de plus en plus fréquent à l'époque, au point que la structure morphologique du mot a été réanalysée, et modifiée en fonction ; le *s* a disparu (AC *cherry*).

(24) WOULD [HAVE + V-EN]

(24') [WOULD HAVE] + V-EN

L'auxiliaire *have* est de plus en plus lié au modal *would*, ce qui a pour effet de favoriser une fusion phonographématique de type *would've been*, où *would've* apparaît comme une unité distincte, séparée de *been*. L'analogie est un phénomène bien plus connu et beaucoup plus vaste que la réanalyse, à tel point qu'il convient toujours de le contextualiser. Son premier sens recouvre la propagation d'un schéma et son application (cf. le schéma d'application du pluriel). L'analogie se subdivise en deux groupes : l'extension analogique et le nivellement analogique (qui est assez rare en anglais). L'un des meilleurs exemples d'extension analogique concerne le morphème du pluriel régulier en anglais contemporain que nous avons abordé plus haut. Ce dernier a supplanté les autres formes de pluriel en vieil anglais[62]. L'analogie est l'un des mécanismes de dynamique évolutive les plus souvent invoqués car très fréquent et compatible avec une approche centrée sur l'énoncé – et surtout sur l'énonciateur (sujet parlant *et* conceptualisant). Tout dans la diachronie n'est cependant pas explicable analogiquement.

Ces deux dernières décennies, plusieurs modèles se sont affrontés pour tenter de comprendre comment des constructions linguistiques sont stockées et traitées dans un cadre qui traite les règles et schémas de combinaisons morphologiques dans des modalités qui soient psycholinguistiquement acceptables. Parmi ces modèles, Bybee et Slobin (1982a et 1982b) et Bybee (1995) suggèrent que les formes irrégulières du prétérit en anglais contemporain sont répertoriées au niveau du lexique. Jusqu'ici, il n'y a rien de nouveau dans leur approche. Là où ces articles se détachent des études traditionnelles portant sur le double phénomène de régularité et d'irrégularité, c'est que les auteurs ne voient pas en les verbes irréguliers un paradigme statique et stérile. Leur liste est structurée de telle manière que les similitudes entre verbes irréguliers suffisent pour que des schémas généralisants et productifs puissent en être extraits. Formes régulières et formes irrégulières ne sont donc pas si différentes

[62] Même si subsiste {*-en*} dans *children*, *oxen* ou *brethren*.

du point de vue de la productivité (même si elles le sont très certainement dans leurs natures respectives). Un autre modèle, qui se veut tout autant psychologiquement plausible, tient à séparer ces formes dans leur traitement linguistique (Pinker et Prince 1994) et préconise une dichotomie plus stricte. Ce système, connu sous le nom anglais de *dual-processing model*, reprend le constat selon lequel les inflexions régulières sont représentées et stockées dans le lexique. Il se singularise par son traitement cognitif original des inflexions régulières. Ces dernières s'appliquent à une forme sous-jacente par une règle symbolique de dérivation pour produire une forme de surface. Plusieurs modèles connexionnistes ont également été proposés, animés par un rejet commun des règles symboliques autonomes (Rumelhart et McClelland 1986, MacWhinney and Leinbach 1991). Ils postulent, à la place, un réseau d'associations qui garde en mémoire les schémas individuels ainsi que leurs transformations et les généralise sur la base de régularités présentes dans le réseau de connexions. Au final, ces modèles présentent une vision de la formation des passés réguliers et irréguliers qui se veut proche de leur acquisition par les enfants. Parallèlement, Bybee (1985, 1988 et 1995) a affiné un autre modèle en réseau (*network model*), assez proche dans ses principes et ses prétentions :

> The basic proposal is that morphological properties of words, paradigms and morphological patterns once described as rules emerge from associations made among related words in lexical representation (1995 : 428).

Cette vision relie élégamment les phénomènes de fréquence à celui de la représentation mentale[63], et permet ainsi de rendre compte de la subsistance de formes irrégulières :

> In a language such as English, with both irregulars and a strong regular pattern, irregulars will tend to regularise unless they are sufficiently available in the input to create a strong lexical

[63] Ceci n'est pas étranger à la Grammaire Cognitive (Langacker 1987, 1991).

> representation. Thus if the irregular past has low token frequency and is thus more difficult to access, a regular form might be created (*ibid.*).

Bybee a directement inspiré d'intéressantes études psycholinguistiques. L'une des plus pertinentes est à nos yeux la thèse de Boyland (1996), déjà citée, qui s'attache à expliquer les changements linguistiques sous l'angle double de l'organisation perceptive et de l'acquisition de compétences. Elle confirme dans le domaine de la linguistique le principe déjà connu en psychologie selon lequel les représentations mentales changent au fur et à mesure que les compétences se développent. Il est démontré que les locuteurs se livrent bien à un découpage morphosyntaxique, mais cette segmentation n'est pas conditionnée par des impératifs de forme prédéfinie. De même qu'en psychologie deux événements récurrents peuvent être compilés dans une même séquence (ce qui a pour effet d'accélérer leur traitement), des séquences linguistiques réitérées finissent par acquérir une certaine autonomie dans la représentation du locuteur (notamment sa mémoire procédurale) et par être traitées comme des unités à part entière (insécables), en dépit de leur nature parfois intrinsèquement complexe. Cette vision est très proche d'un behaviorisme moderne, qui fait la part belle au thème du renforcement comportemental et du développement de compétences par la réalisation de performances dans un contexte de résolutions de tâches. Toujours est-il que le découpage empirique auquel se livrent les locuteurs – la tradition anglo-saxonne parle de *chunking* – est une clé dans la compréhension de domaines tels que la variation et l'acquisition. La variation peut très bien venir du fait que le découpage ne sera pas le même selon les individus, leur âge et leur culture. Par exemple, Tomasello (2000) montre que les enfants opèrent à partir d'unités linguistiques différentes de celles des adultes. Voilà qui tend à révéler le bien fondé de l'approche centrée sur l'usage : la relative liberté avec laquelle les enfants interprètent les unités en question est motivée par l'expérience communicationnelle plus que par le découpage théorique de théories élaborées par des adultes. Il n'en demeure pas moins qu'acquérir une langue (maternelle ou seconde) se fait très certainement en

ayant en mémoire (procédurale s'entend) des « tronçons » linguistiques saillants.

Il est important de garder à l'esprit que les changements linguistiques considérés sous l'angle morphologique ont beaucoup à gagner de l'intégration de processus explicatifs de nature psychologique (perception des similitudes, instinct de régularisation, recherche d'une correspondance univoque entre forme et sens). Certains pensent que les changements morphologiques sont de fait moins réguliers que les changements affectant les sons, ces derniers étant mus par des facteurs principalement physiologiques. Rien n'est moins sûr. Nous avons vu que des mécanismes psychologiquement pertinents (réanalyse, analogie, etc.) étaient à l'œuvre dans les deux domaines. Quoi qu'il en soit, il convient de s'interroger sur la pertinence de la segmentation artificielle à laquelle se livrent les adeptes d'un structuralisme trop rigide. Le risque est de passer à côté de phénomènes centraux ayant trait non seulement à la compétence linguistique, mais aussi aux facultés générales par lesquelles les individus appréhendent la réalité sensible. Nous verrons dans notre étude de cas sur les modaux émergents les motivations cognitives qui sous-tendent un découpage en constituants en décalage avec une analyse morphosyntaxique traditionnelle.

2.3.3. Les changements sémantiques.

La sémantique historique que nous souhaitons intégrer à notre étude ne saurait se résumer à une simple étymologie. Lorsque l'on aborde la problématique des changements sémantiques, plusieurs interrogations surgissent : (i) est-il possible et légitime de caractériser les changements affectant le sens indépendamment des questions de forme ? (ii) l'évolution sémantique du lexique est-elle différente de celle des unités fonctionnelles ? Il est difficile de trancher pour chacune de ces deux questions.

2.3.3.1. Approches traditionnelles.

Avant le tournant cognitif (au sens large) des années 1970, l'étude des changements sémantiques est essentiellement taxonomique (Bréal 1897, 1900 [1964]). Il n'y a pas à cette époque de véritable courant théorique permettant de formaliser de grandes tendances dans un appareil théorique général. Traugott et Dasher (2002 : 4-5) font état chez Stern (1931 [1968]) d'une tentative discrète visant à relever des récurrences dans l'orientation du changement. Parmi ces évolutions régulières, les termes signifiant *rapidly* en AC ont pris le sens de *immediately* en MA.

À part cette velléité, les mécanismes proposés pour expliquer l'évolution du sens vont par paires : mélioration/péjoration, élargissement/restriction, métaphore/métonymie. La mélioration fait perdre à un mot sa connotation péjorative (ou neutre) pour lui conférer une acception positive :

(25) *knight*, VA *cniht* « garçon », « servant »[64] > MA « gentilhomme ».

La péjoration a l'effet inverse, un mot acquérant un sens à connotation négative :

(26) *silly*, MA « joyeux », « innocent » > AC « idiot ».

L'élargissement d'un sens est un phénomène très fréquent :

(27) *arrive*, lat. *ad* « à » + *ripa* « rive » ; « parvenir à la rive » > AC « accéder à un endroit ».

Il en va de même pour la restriction de sens (dans une moindre mesure cependant) :

(28) *girl*, AM *gurle*, *girle* « jeune personne de sexe masculin ou féminin » > AC « jeune personne de sexe féminin ».

---

[64] C'est le sens qu'a conservé le mot apparenté *knecht* en néerlandais.

La métaphore et la métonymie renvoient à la tradition pluriséculaire des tropes. La métaphore y est définie comme un procédé par lequel un sens issu d'un domaine source est transposé dans un domaine cible, le passage étant rendu possible par une correspondance potentielle entre ces deux domaines :

(29) You find yourself drowning in words (…) (*The Guardian*).

Le domaine source contient la suffocation par immersion dans un élément liquide, ce dernier étant remplacé par les mots dans le domaine cible. La métonymie[65] implique également une transposition mais au sein du même domaine :

(30) *the Crown* < *the Queen/King*.

En linguistique cognitive, métaphore et métonymie dépassent le simple statut de figures de style et se voient attribuer un rôle central dans l'explication des glissements sémantiques (voir notamment Lakoff et Johnson 1980, Lakoff 1987, Kövecses et Radden 1998).

Certes, les paires contrastives que nous venons d'énumérer témoignent de la mise en forme de régularités observées, mais aucune vision globale ne vient systématiser ni justifier ce que ces oppositions ont en commun. Il faut pour cela attendre l'avènement de théories sémantiques ouvertes sur la psychologie.

2.3.3.2. Théories compatibles avec une approche dynamique.

Les théories sémantiques ne sont pas toutes compatibles avec une approche évolutive, certaines allant même jusqu'à l'ignorer, voire l'exclure –

[65] Parfois, la métonymie est différenciée de la synecdoque, par laquelle est exprimée la partie pour le tout ou inversement.

nous pensons en particulier à la sémantique générative et à la sémantique logique[66].

La sémantique traditionnelle a longtemps reposé sur une logique combinatoire gravitant autour de composants fondamentaux de nature invariante. Chomsky (1965) introduit cette idée de *traits sémantiques* dont l'attribution aux morphèmes de la langue est justifiée par des arguments relevant exclusivement de la syntaxe. Pour reprendre un exemple célèbre emprunté à Chomsky (1957), on se rend compte que (31) et (31') sont syntaxiquement possibles, mais que seule la première option est sémantiquement valable :

(31) John admires sincerity.
(31') Sincerity admires John.

Dans l'optique des générativistes, la grammaire doit pouvoir rendre compte en termes formels des restrictions sélectives. Pour cela, il suffit d'attribuer à certains lexèmes des traits sémantiques inhérents (ici *sincérité* est [- animé]) et à d'autres des traits sémantiques contextuels, c'est-à-dire ici la sélection par le sémantisme du verbe *admire* d'un GN sujet [+ animé]. Quant à l'impossibilité de combiner des morphèmes dont les traits inhérents et contextuels sont incompatibles, celle-ci est exprimée par une règle grammaticale générale.

Plus intéressante à nos yeux, car ouvrant la voie à l'évolution du sens, est la sémantique psychologique, qui explicite ce qui demeure à l'état latent dans la sémantique linguistique autonome (Pottier, Greimas, Mel'chuk, Coseriu). Cette dernière se borne en effet à rendre compte de la signification en termes de rapports linguistiques (certes très complexes) entre signifiés. Ces signifiés ont des corrélats psychologiques (voire physiques) mais ceux-ci demeurent inexploités dépourvus qu'ils sont de propriétés définitoires. Par contraste, la sémantique psychologique franchit un cap décisif : elle a le grand mérite de

[66] Nous ne développerons ici ni la sémantique logique de la philosophie analytique (telle que formulée par Morris, Carnap) ni celle de la théorie computationnelle de l'esprit (Fodor). La première à pour but de révéler des universaux issus des conditions dans lesquelles le langage peut dire le vrai, ce qui est hors des prétentions théoriques de cette thèse. La seconde est écartée car sa capacité descriptive est assez faible, sa sémantique lexicale étant peu développée.

poser la question de la signification en termes de rapports entre signes et représentations mentales. La Théorie de la Prototypicalité (*Prototype Theory*) développée par Rosch (1975, 1978) dans le domaine de la catégorisation se situe dans cette lignée. Ses travaux révèlent que, pour une catégorie « naturelle » donnée, certains représentants sont périphériques tandis que d'autres sont très représentatifs. Le prototype est le plus représentatif d'entre eux. Il joue le rôle de point de référence dans la structuration interne de la catégorie concernée. C'est pourquoi on catégorise plus facilement et plus rapidement les exemplaires typiques (*computer* par rapport à *PDA*, *fountain pen* par rapport à *pen*, *kitten* par rapport à *cat*, etc.) qui, psychologiquement parlant, correspondent au « niveau de base », qui est plus prégnant que les autres. Ross (1972) transpose la Théorie des Prototypes au domaine des catégories syntaxiques et introduit le concept de *squish* censé rendre compte du continuum intra et extra catégoriel[67]. Si l'approche de Ross n'a plus le retentissement qu'elle a eu, ses idées-force ont fait leur chemin.

Le postulat selon lequel les exemplaires d'une même catégorie n'ont pas le même degré de représentativité mais se répartissent selon un gradient de typicalité a directement influencé la pensée énonciativiste française dans le domaine particulier de la linguistique. Nous pensons en particulier à la caractérisation du domaine notionnel dans la Théorie des Opérations Énonciatives (T.O.E.) d'Antoine Culioli (1990 : 67-81), concept d'inspiration topologique. Dans le cas le plus simple, un mot renvoie à une représentation mentale regroupant un faisceau de propriétés, appelée notion[68]. Chaque notion définit un domaine notionnel qui comporte un Intérieur (p = ce qui est sans conteste le cas), un Extérieur (non p = ce qui sans conteste n'est pas le cas) et une Frontière séparant l'Intérieur de l'Extérieur. On retrouve la plupart des points clés de la Théorie des Prototypes dans la définition de l'intérieur du domaine, à savoir le prototype et le gradient :

---

[67] Ross est connu pour sa description du *squish* nominal.

[68] La T.O.E. prend aussi en compte des notions complexes, qui combinent plusieurs notions simples et prennent la forme d'une *lexis*, par exemple <*Wendy*, *go*, *cinema*>Ceci est pertinent en regard au paragraphe précédent sur la morphologie dans la mesure où la distinction entre notion simple et notion complexe permet de rendre compte de la lexicalisation de *blackbird* à partir de la lexis sous-jacente au GN *a black bird*, à savoir <*bird*, *be*, *black*>.

> (...) it has an interior, induced by a process of identification (any x_i is identified to an x_j) so that there is no divide in the area, no first point, no last point : it is open. This open area is **centered**[69], for it contains an organizing centre (prototype) which acts as an **attractive centre** (whence 'absolute' values, or the so-called high degree in exclamatory modality, e.g. *how beautiful!*; *some car!*; *C'est quelque chose!*, etc.). It can also be represented as comprising a **gradient** (from centre outward) (Culioli 1990 : 70).

L'intérieur du domaine notionnel comprend ainsi un gradient d'occurrences qui va en décroissant jusqu'à la Frontière à partir de l'occurrence imaginaire représentant au plus haut degré possible les propriétés constitutives de la notion en question. L'un des principaux intérêts de la T.O.E. est de proposer un moyen de rendre compte systématiquement des énoncés approximatifs, c'est-à-dire du jeu énonciatif autour de la frontière.

Voilà qui est très proche des travaux de Lakoff sur les *hedges* (1987 : 138-139), ces marqueurs grammaticaux plus ou moins complexes servant, entre autres choses, à exprimer différents degrés de représentativité catégorielle (*basically*, *hardly*, *nearly*, *literally*, etc.). Chez Culioli comme chez Rosch, le prototype est le fruit d'une abstraction expérientielle. Il est négociable et dépend de facteurs culturels, temporels, spatiaux, sociaux, etc. Autrement dit, la structuration interne des catégories (naturelles et linguistiques) est flexible. Coleman et Kay (1981), qui proposent une autre application linguistique de la Théorie de la Prototypicalité, montrent qu'il est difficile de décider de façon tranchée si un énoncé est mensonger ou non (que l'on pense au mensonge par politesse, par omission, etc.), et que, par conséquent, le mot *mensonge* ne peut pas être défini par un ensemble de traits sémantiques nécessaires et suffisants. Ils en concluent que ce mot renvoie à un prototype cognitif auquel se rapportent divers événements, à des degrés d'affinité variables. Sweetser (1987 : 62-63) est allée plus loin dans le processus de réduction archétypale, réduisant la définition de *mensonge* à : « a lie is simply a false statement ». Le prototype permet d'éluder une nomenclature exhaustive de tous les sens possibles que

[69] Les mots sont en gras dans le texte original.

peut recouvrir ce terme. Le décalage nécessaire entre la définition et les contextes démultipliables est facilement comblé par des modèles culturels et empiriques. Le prototype est utile mais n'explique pas tout (Wierzbicka 1990).

La question qui se pose à présent est de savoir s'il existe un lien entre l'idée de prototype (en particulier tous les modèles qu'il génère) et la diachronie. Le prototype, souvent entendu au sens de stéréotype, est facilement assimilé à un invariant, ce qui semble le placer hors de portée des changements. On ne peut pas dire que la réponse à cette question fasse l'objet d'un consensus. Pour Lakoff (1987 : 85-86), un stéréotype est conscient et change au cours d'une vie (il est sujet à discussion publique) tandis qu'un exemplaire typique, inconscient et automatique, ne se modifie pas au cours d'une vie. Parmi les exemples de stéréotypes donnés par Lakoff, le plus célèbre est celui de *bachelor* : « The stereotypical bachelor is macho, dates a lot of different women, is interested in sexual conquest, hangs out in singles bars, etc. (1987 : 85) ». Il est clair que cette définition ne recouvre pas tous les usages, ce qui fait qu'elle est effectivement sujette à discussion. Le problème est que cette caractérisation du célibataire ne nous semble pas prototypique, car elle est loin d'être consensuelle et générale. Croft et Cruse (2004 : 81) réfutent l'analyse lakovienne au motif que la réciproque est vraie : les stéréotypes demeurent tandis que les exemples typiques changent de concert avec la réalité. Les exemples typiques choisis par Lakoff ne posent pas vraiment problème :

> Robins and sparrows are typical birds.
> Apple and oranges are typical fruits.
> Saws and hammers are typical tools (1987 : 86).

Que penser cependant d'une voiture, d'un ordinateur ou d'un appareil photo typiques ? Le prototype ne change pas, mais les exemples typiques évoluent avec la technologie [70]. Le recours à l'idée problématique de prototypicalité a néanmoins le grand mérite de poser les bases d'une sémantique pertinente à la

[70] En règle générale, les icônes ou idéogrammes censés représenter de tels concepts évoluent moins vite que leurs référents. Le symbole associé par le logiciel Word au prototype de l'ordinateur (💻) ne correspond plus vraiment à l'ordinateur typique du début du XXIe siècle. Et pourtant, nous l'acceptons sans problème.

fois psychologiquement et culturellement, partant en prise avec la diachronie. Dans tous les cas, le rapport d'un prototype à l'invariance ne va pas de soi.

Le lien qu'établit la sémantique psychologique entre signes et représentations mentales a été repris par la linguistique cognitive dans sa description a priori [71] de la cognition humaine. George Lakoff et Ronald Langacker ont en commun d'avoir cherché à identifier les représentations mentales impliquées dans la saisie du sens. Lakoff (1987 : 39-55) fait appel à la Théorie de la Prototypicalité pour définir un concept de « modèle cognitif idéalisé » (*idealized cognitive model*, *ICM*), assez proche du centre organisateur culiolien. Par exemple, le modèle cognitif idéalisé appliqué à *mother* regroupe un ensemble de propriétés biologique (la mère donne naissance), génétique (la mère transmet une part de ses gènes), nourricière (la mère nourrit sa progéniture), maritale (la mère est mariée au père) et généalogique (la mère est l'ancêtre le plus proche de l'enfant). Cet ICM est bien évidemment sujet à modification en fonction des cultures et des époques. Processus interprétatifs et mécanismes fondamentaux de la perception humaine sont ainsi unifiés au sein d'une linguistique qui n'a rien d'objectiviste.

Le lien entre représentation et expérience n'est pas sans faire écho au schématisme transcendantal d'inspiration kantienne. Kant est révolutionnaire en ce qu'il a inversé les termes du problème de la vérité tel qu'il était abordé par la métaphysique classique. De même que Copernic part du point de vue de l'observateur pour expliquer le mouvement des planètes, Kant part du sujet, et non de l'objet, pour rendre compte de la connaissance. Dans la *Critique de la raison pure*, nous apprenons qu'il n'est point de connaissance sans moment de réceptivité. Kant tente de répondre à la question qui est de savoir comment la structure générale de l'entendement (composée des règles de synthèse des représentations qui définissent la forme de l'objectivité que sont les catégories) peut synthétiser la diversité empirique, toujours particulière, de nos sensations. Une solution est apportée par le schématisme : les concepts ne sont pas des images générales, mais des schèmes, c'est-à-dire des méthodes de construction des objets. Par exemple, le concept de carré n'est autre que l'ensemble des règles

[71] La sémantique cognitive est longtemps restée moins expérimentale que la sémantique psychologique.

à utiliser dans le temps et l'espace pour dessiner un carré, certes particulier, mais qui possède les propriétés définitoires communes à tous les carrés. De même, Langacker confère aux représentations une dimension procédurale :

> We construct our conception of the "real world" bit by bit, stage by stage, from myriad and multifarious sensory and motor experiences. It consists of the organization we impose, through the progressive and interactive application of interpretive procedures, on both primary experience and the higher-order cognitive structures that derive from previous processing (1987 : 114).

Les images schématiques qui jalonnent les exposés de la Grammaire Cognitive (et qui sont pour ainsi dire sa marque de fabrique) sont bien plus que de simples illustrations de phénomènes grammaticaux. Les images symbolisant les représentations du sens sont constituées par un assemblage de processus minimaux unifiés par une sorte de visée intellective récapitulative ou séquentielle (*summary scanning / sequential scanning*, Langacker 1987 : 101). Tout part de la conceptualisation du sujet parlant : « Il is our conception of reality (not the real world per se) that is relevant to linguistic semantics (1987 : 114) ». La grammaire dispose d'un large éventail de moyens pour exprimer le décalage entre la conceptualisation et la réalité le cas échéant.

On a reproché à la sémantique cognitive (et plus largement aux linguistiques cognitive et énonciative) d'être obnubilée par la recherche de primitives conceptuelles et d'archétypes cognitifs d'inspiration kantienne. La critique de Cadiot et Visetti à ce sujet est acerbe :

> C'est, d'une certaine façon et en en retenant le meilleur, ce à quoi tendent les divers schématismes transposés depuis Kant à la sémantique (linguistiques cognitives, énonciatives) : parler constitue, fait exister en même temps objets et foyers énonciatifs, car parler, ce serait schématiser (2001b)[72].

[72] http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=22.

Ces chercheurs déplorent deux conséquences majeures du schématisme sémantique :

> (…) d'abord une conception *immanentiste*, qui plus est très parcimonieuse, du composant intérieur schématique ; ensuite une conception 'notionnelle' ou 'conceptuelle' des autres dimensions, qui remet à plus tard, et en réalité exclut, leur prise en compte par la linguistique. (…) En portant ainsi une attention exclusive au composant 'schématique', on méconnaît des affinités sémantiques essentielles, et l'on s'égare à la recherche d'invariants introuvables dans le cadre où on les cherche (*ibid*).

La théorie dite « des formes sémantiques » proposée par les cognitivistes français ne cherche pas tant à révéler des invariants de sens qu'à proposer un modèle de stabilisation du sens en trois étapes : les *motifs*, les *profils* et les *thèmes*[73]. Quels que soient les débats qui divisent la sémantique cognitive, il n'en demeure pas moins que les courants qui s'opposent se rassemblent tous autour d'une conception dynamique du sens.

Tout l'intérêt de la sémantique diachronique d'un point de vue cognitiviste (par opposition à la sémantique traditionnelle décrite plus haut), n'est pas tant de déterminer des universaux (encore qu'il s'agit là d'une entreprise tout à fait légitime, comme nous venons de le voir) que de les confronter à leur potentiel de transformation (au sens non génératif du terme) en contexte. L'enjeu est d'autant plus grand que structure sémantique et structure conceptuelle peuvent être traitées sur le même plan. La sémantique en laquelle nous croyons part de la description linguistique pour cerner le mental[74], le langage étant perçu comme une fenêtre ouverte sur l'esprit (Jackendoff 1994). L'étude de la variation diachronique du sens peut nous amener à mieux connaître comment les structures de l'esprit s'adaptent à l'infinie diversité du

---

[73] Nous reviendrons sur ce point dans un chapitre ultérieur, tout d'abord parce que la théorie des formes sémantiques est très proche de la pensée cognitiviste (motifs, profils et thèmes ne sont pas très différents des *frames*, ICM, ou profilages), mais aussi parce que la critique adressée par Cadiot et Visetti s'appuie sur une vision très parcellaire (voire erronée) de la linguistique cognitive.
[74] La sémantique procédurale (logique) quant à elle procède en sens inverse.

sensible[75]. En somme, on apprend d'autant plus des changements sémantiques que l'on en exhume le coeur paradoxal, à savoir la tension permanente entre stabilité référentielle (ou fonctionnelle) et adaptabilité. C'est d'ailleurs l'un des postulats sur lesquels reposent les Grammaires de Constructions.

2.3.3.3. Régularités.

Il est un mythe persistant en sémantique : il n'y aurait pas dans le domaine de l'évolution du sens de lois équivalentes à celles qui rendent compte des changements de sons (du type Loi de Grimm ou Loi de Verner). Nous savons à présent que cela est faux.

Certes, l'étymologie traditionnelle est bien souvent impuissante quand il s'agit de trouver une motivation au lien de parenté unissant des lexèmes de sens très différents. C'est un hasard lié à l'arbitraire si *cream*, *crétin*, *grime* et *Christ* sont étymologiquement liés par la racine indoeuropéenne *ghrei-*, qui désigne un type d'onction. Ainsi *Christ* vient d'un mot grec signifiant « celui qui a reçu l'onction », *crétin* est à l'origine associé à *chrétien* (l'origine du lien est obscure) et *crème* renvoie à une substance dont la consistance est proche de l'onction, de même que *grime*, qui réfère à de la saleté. Il est bien difficile d'énoncer les principes qui ont présidé à de telles extensions, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de principes généraux, y compris dans le domaine de l'étymologie.

L'autre difficulté pour un sémanticien travaillant dans une perspective historique est de faire la délicate synthèse entre l'analyse microscopique et l'analyse macroscopique. D'un côté, chaque lexème a des caractéristiques synchroniques et une histoire qui lui sont propres. À cela s'ajoutent d'autres facteurs de variation tels que, d'une part l'intrication des systèmes lexicaux et grammaticaux par lesquels s'effectue le renvoi à une partie de la structure conceptuelle, et d'autre part les circonstances culturelles qui accompagnent (voire conditionnent) le changement sémantique. D'un autre côté, des études sur corpus menées dans les domaines de la grammaticalisation et de la

[75] Même s'il est vrai qu'en dépit des progrès considérables survenus en psychologie, en neurobiologie, en psycholinguistique, etc., les processus mentaux sont toujours assez mal connus, et que leur valeur explicative n'est pas encore à la hauteur de ce qu'elle pourrait être.

subjectification révèlent bien vite de grandes tendances intra- et transcatégorielles (voir en particulier Sweetser 1990, Langacker 1999, Traugott et Dasher 2002).

Après s'être longtemps focalisée sur le lexique (ses fluctuations référentielles notamment), l'étude du changement sémantique a, ces dernières décennies, embrassé un point de vue plus large, profitant ainsi du renouveau des études sur la grammaticalisation[76]. Qu'on l'accepte ou qu'on la rejette, la grammaticalisation est devenue un concept incontournable dans l'explication des changements sémantiques. Parmi les définitions qui font autorité, citons Kuryłowicz qui présente le phénomène de la façon suivante :

> Grammaticalization consists in the increase of the range of a morpheme advancing from a lexical to a grammatical or from a less grammatical to a more grammatical status, e.g. from a derivative formant to an inflectional one, a process which turns lexemes into grammatical formatives and makes grammatical formatives still more grammatical (1965 : 69).

Kuryłowicz s'est efforcé de rester fidèle à la pensée de Meillet, dont le souci premier était de proposer un mécanisme qui regroupe les innovations dont ne peut rendre compte l'analogie. Notons qu'à l'origine, la grammaticalisation s'intéresse aux transformations du lexique (d'où la primauté accordé aux morphèmes dans la définition ci-dessus) alors qu'on l'a étendue depuis aux cycles constructionnels. L'émergence de l'infinitif en *to* en est une très bonne illustration. En VA, la nature de l'infinitif est triple :

- il est flexionnel : on le forme par ajout du suffixe *-an,*
- il est nominal et permet de constituer une sorte de substantif verbal : *gief**an*** = « give » ; *drinc**an*** = « drink »,

[76] Après avoir acquis ses lettres de noblesse grâce notamment à Meillet (1912), la grammaticalisation est tombée en désuétude (le structuralisme dominant étant peu enclin à la diachronie, sans laquelle on ne peut penser ce phénomène) avant de susciter un regain d'attention dans les années 80 au sein des linguistiques fonctionnaliste et cognitive.

- à ce titre, il peut d'ailleurs prendre une flexion casuelle (*-enne*) au datif, lequel est conditionné par la présence de la préposition *tō* dans le contexte à gauche.

Sweet (1862 [1953] : 55-56) précise que cette combinaison est restreinte à quatre cas de figure en VA et en MA, à savoir :

(i) l'expression du but,

(ii) en complément optionnel de certains verbes, tels que *begin*, *cease*, *forbid* et *teach*,

(iii) pour définir ou déterminer la référence d'un adjectif,

(iv) pour exprimer la nécessité ou la convenance.

Dans ce contexte, la préposition *tō* a progressivement cessé d'être analysée comme telle. L'emploi de *tō* avant l'infinitif n'a cessé de se propager à d'autres contextes alors que parallèlement le suffixe *-an* s'est fait de plus en plus rare. Par conséquent, dans ce contexte précis, le sens prépositionnel de *tō* a fini par se perdre. Entre le XIIIe et le XVIe siècle, parce que sa valeur prépositionnelle locative est en accord avec celle de *tō*, la préposition *for* a pris le relais. Elle a ainsi pu jouer (optionnellement) le rôle que *tō* ne remplissait plus. *For* annonce que quelque chose est destiné à quelqu'un, ce qui rend ce marqueur compatible avec la coloration dative originelle de *tō* (coloration que le marqueur de l'infinitif n'a plus vraiment). C'est la raison pour laquelle à cette époque des énoncés du type *for to go is necessary*, *it grieves me for to go* ne sont pas rares (Khalifa 1999 : 78). *For* est alors analysé comme partie intégrante de la morphologie de l'infinitif. C'est sans doute son caractère optionnel (qui ne favorise pas la coalescence morphosyntaxique) qui rend possible dès le XVIe siècle l'insertion de pronoms, puis de noms entre *for* et *to* (*for* ***me*** *to go*). Haspelmath (1989) nous apprend que le cas de l'anglais n'a rien d'exceptionnel : il est extrêmement fréquent dans les autres langues qu'une préposition à valeur directionnelle soit réanalysée en marqueur de l'infinitif. Il nous faut bien reconnaître la nécessité d'adjoindre à la description de cette évolution morphosyntaxique des considérations liées au sens. Le sémantisme de base de *to* (mouvement vers X) est particulièrement approprié à son recrutement en qualité de marqueur de l'infinitif : la notion du procès est tirée de la virtualité vers l'actualisation.

Les définitions plus récentes de la grammaticalisation situent les changements qui y sont liés le long d'un axe unidirectionnel (point sujet à débat car fréquent mais pas systématique) :

> An intrinsic property of the process is that grammaticalization is unidirectional, that is, that it leads from a 'less grammatical' to a 'more grammatical' unit, but not vice-versa. (Heine, Claudi, et Hünnemeyer 1991 : 4).

Ce point est sujet à débat, car, comme le souligne très justement Prévost (2003), les défenseurs, tout autant que les opposants à cet appareil théorique, ont tendance à confondre grammaticalisation et changement linguistique en général[77]. Or si l'on accepte que l'unidirectionalité est une propriété définitoire de la grammaticalisation, les changements linguistiques (impliquant les mots lexicaux tout autant que les mots grammaticaux) sont quant à eux multidirectionnels[78]. Il est rare que le changement de sens que subit une forme en cours de grammaticalisation se fasse sans que la forme ne soit elle-même altérée (plus précisément érodée). Pour Givón, c'est la mutation fonctionnelle qui précède et conditionne l'évolution formelle. Cela le conduit à proposer la chaîne suivante (1979 : 208) :

DISCOURSE → SYNTAX → MORPHOLOGY → MORPHOPHONEMICS → ZERO

La grammaticalisation n'est donc pas exclusivement sémantique, mais le sens en est tout de même un composant crucial dans la mesure où il conditionne des mutations à d'autres niveaux. Heine et Kuteva (2002 : 2) placent la « désémanticisation » [79] en tête des mécanismes impliqués dans la

---

[77] Elle cite l'exemple de Newmeyer, qui tombe clairement dans le piège lorsqu'il affirme : « In the remainder of the section I will treat unidirectionality only as an empirical hypothesis. That is, I will take it as a claim about language change (2001 : 204) ». De même, Haspelmath confond *grammaticalisation* et le très vague *changement grammatical* : « change in grammar is overwhelmingly in one direction (1998 : 53) ».

[78] Ils peuvent aller du moins grammatical au plus grammatical, du plus grammatical au moins grammatical, du lexical au grammatical, du grammatical au lexical, ou demeurer dans le lexical.

[79] C'est-à-dire le passage d'un sens « concret » à un sens plus « abstrait » (grammatical), ce qui se traduit par une plus grande transparence.

grammaticalisation, les autres étant l'extension à d'autres contextes, la décatégorisation et l'érosion phonétique. La linguistique cognitive (en particulier Sweetser 1990) a permis de préciser que la réinterprétation contextuelle, qui est au cœur de la désémanticisation, implique un transfert métaphorique :

> (…) it is only when forms for concrete (e.g., lexical) meanings are used to also express more abstract (grammatical) meanings that grammatical forms emerge (…). On account of its specific directionality, context-induced reinterpretation has been described in terms of metaphorical transfer, leading, for example, from the domain of concrete objects to that of space, from space to time, from ("real-world") space to discourse space, and so on. (Heine et Kuteva 2002 : 3).

C'est le cas lorsque par exemple une forme renvoyant à un objet visible et préhensible s'applique à un référent invisible :

(32) He bounced them out on their behinds.
(33) He is behind the building.
(34) We are behind in paying our bills (Hopper and Traugott 1993: 79).

Ici, la partie du corps humain (« behind ») est communément étendue à l'expression d'une notion spatiale (33) ou temporelle (34)[80]. Sweetser (1990) fait également appel au transfert métaphorique pour l'appliquer à des phénomènes plus grammaticaux et rendre compte de la polysémie et de l'évolution sémantique des auxiliaires modaux de l'anglais. Par exemple, l'utilisation déontique du modal *must* dans l'expression d'une nécessité physique ou psychophysique (*you must follow me*), est antérieure à ses emplois épistémiques, c'est-à-dire à l'expression d'une nécessité liée à la déduction logique (*you must be joking*). De même, *cannot* peut exprimer une impossibilité physique (*you cannot swim across the river, it is too wide*), sociale (*you cannot*

[80] La découverte du passage du concret à l'abstrait n'est pas si nouvelle que cela. On en trouve la mention chez Bloomfield (1933 : 429).

swim across the river, it is not allowed) ou logique (*This can't be true*). Dans ce cas, le domaine physique est projeté sur le domaine psychosocial puis sur le domaine du raisonnement. Mais le transfert métaphorique n'explique pas tout. Traugott (1989 : 35) mentionne un autre genre de glissement[81], dans lequel se distinguent trois tendances sémantico-pragmatiques :

> Semantic-pragmatic Tendency I: Meanings based in the external described situation > meanings based in the internal (evaluative/perceptual/cognitive) situation.
> Semantic-pragmatic Tendency II: Meanings based in the described external or internal situation > meanings based in the textual situation.
> Semantic-pragmatic Tendency III: Meanings tend to become increasingly situated in the speaker's subjective belief-state/attitude toward the situation.

La Grammaire Cognitive fait état du phénomène de grammaticalisation tout en mettant l'accent sur la troisième tendance, qui apparaît sous le terme de *subjectification* : « Subjectification is a shift from a relatively objective construal of some entity to a more subjective one (Langacker 1999 : 296) ». Traugott (1989) fait référence à la subjectification dans l'étude des sens épistémiques, mais dans un sens différent de celui que l'on trouve chez Langacker :

> (...) the development of epistemic and evidential meanings increases coding of speaker informativeness about his or her attitude. There may be weakening of the semantics of deontics, but there is strengthening of focus on knowledge, belief, and the speaker's attitude toward the proposition (1989 : 49).

Pour Traugott, il est tout à fait acceptable de dire que le sens d'une forme linguistique devient plus subjectif, car la subjectivité s'applique à du contenu conceptuel, rapporté à la connaissance et aux croyances du sujet d'énonciation. Langacker (2003a) insiste sur le fait que cela n'a pas de cohérence en

[81] Repris dans Traugott et König (1991).

Grammaire Cognitive : la subjectivité ne dépend pas du sens, mais de la position du sujet cognitif vis-à-vis de l'événement et de son interprétation. La subjectification se produit lorsque la perspective adoptée n'est plus centrée autour du sujet (syntaxique) d'énoncé mais du sujet d'énonciation :

(35) I can solve this problem.
(36) This problem can be solved.

En (35) le lien entre le problème et sa résolution est assuré par le sujet syntaxique *I* (il en a la capacité). En (36), ce lien est établi par le sujet qui conceptualise l'événement (l'énonciateur).

Chez Langacker, la subjectification n'est pas à proprement parler un mécanisme du changement. Elle n'est néanmoins observable que dans l'optique diachronique, c'est pourquoi elle mérite notre considération :

> (a) Rather than a mecanism of semantic change, subjectification can be seen as summarizing one kind of *relationship* between original and extended meanings.
> (b) This relationship may result from a long diachronic process involving numerous factors, including the gradual and multifaceted *attenuation* of conceptual content (2003[82]).

La subjectification est un outil fort utile en diachronie, et nous ne manquerons pas d'y revenir lors de nos études de cas.

Pour l'heure, retenons que, quel que soit le degré de régularité exhumé par l'analyse linguistique, celui-ci n'est jamais absolu. Si règle absolue il y a, c'est peut-être que certains changements pourraient se produire, mais ne se produisent pas. Les innombrables exceptions n'empêchent pas de dégager des tendances.

[82] Ces principes sont extraits du résumé de la communication.

2.3.4. Les changements syntaxiques.

Une fois de plus, demandons-nous s'il est possible et souhaitable de caractériser les changements syntaxiques indépendamment des autres niveaux d'analyse. La réponse, on s'en doute, est fonction de la théorie que l'on choisit d'adopter.

2.3.4.1. Description.

L'étude des changements syntaxiques n'a pas toujours occupé le devant de la scène. À l'origine, la linguistique est principalement comparatiste et historique, mais privilégie l'étude du sens, de la construction et de la prononciation des mots. C'est véritablement avec la linguistique structurale et la grammaire transformationnelle des années 1950 et des années 1960 que la syntaxe prend l'importance qu'elle a actuellement, mais la plupart des linguistes d'alors ne la considèrent que sous l'angle synchronique. À cette époque en effet, le rôle central accordé à la syntaxe dans la compréhension de la faculté de langage (cf. supra) fait d'elle une assise constitutive de la compétence, qui a valeur d'axiome, par conséquent hors de portée des modifications éventuelles. On a cependant pu assister à un regroupement de ces deux grandes tendances, y compris auprès des générativistes, comme le prouve la monographie de Lightfoot (1979) consacrée à l'étude diachronique de la syntaxe.

Il est difficile d'ignorer que la syntaxe d'une langue change au cours des siècles. L'exemple le plus couramment cité est celui de l'apparition du *do* périphrastique dans les tournures interrogatives et négatives, mentionné plus haut. Un autre cas, tout aussi connu, concerne le changement de comportement des verbes qui sont devenus ce que l'on appelle aujourd'hui *auxiliaires modaux*. Nous traiterons ce point en détail dans notre étude sur les modaux émergents (chapitre 5) et montrerons notamment que l'apparition de ce type d'auxiliaires ne relève bien évidemment pas que de la syntaxe. Les modaux ont néanmoins acquis des propriétés syntaxiques distinctives à travers les étapes historiques de l'anglais. L'auxiliaire que nous connaissons aujourd'hui sous la forme *can* fonctionnait en moyen anglais comme *know* (verbe auquel il est

étymologiquement lié), c'est-à-dire comme un verbe transitif, ce qui est aujourd'hui impossible (**I can Japanese*). Crépin (1994) estime que c'est aux alentours du XVIe siècle que les auxiliaires modaux ont perdu leurs caractéristiques proprement verbales. Il cite trois traductions de la Bible réalisées à trois époques différentes, montrant non seulement une évolution dans la construction de la négation mais également dans la construction du modal *can* :

> Évangile de Luc, 13/25 : VA *ne can ic ēow, nāt ic hwanen ge synd* 'je ne vous connais pas, je ne sais pas [*nāt* = *ne wāt*] d'où vous êtes' ≠ Bible de 1611 : *I know you not whence ye are* ; *New English Bible*, 1961 : *I do not know where you come from* (1994 : 145).

L'anglais fait partie de ces langues qui, au cours de leur histoire, ont subi de grands changements dans les règles de combinaison de mots à tous les niveaux structurels de la phrase. Kroch (2001) recense trois grands changements :

> (...) at the clause level, it has shifted from INFL-final to INFL-medial word order and from verb-second to subject-verb order; and at the verb phrase level, it has changed from OV to VO order (2001)[83].

Bien vite, on se rend compte que les changements affectant l'ordre des mots n'est pas sans répercussions sur la morphologie (on entre alors dans le domaine de la morphosyntaxe), le tout étant conditionné par des facteurs liés à l'usage (facteurs sémantico-pragmatiques et critères de fréquence).

[83] Extrait cité à partir de la version manuscrite.

2.3.4.2. Débat autour de la nature des changements syntaxiques (et linguistiques).

L'un des débats qui a le plus marqué la linguistique historique ces trente dernières années tourne autour de la nature, abrupte ou ambiguë des changements linguistiques. Il est intéressant de remarquer que ce débat s'est focalisé sur la syntaxe, ce qui peut paraître surprenant quand on sait que tous les niveaux de l'analyse linguistique sont potentiellement concernés. Tout s'explique quand on sait que l'un des acteurs principaux de la controverse (sinon le déclencheur) n'est autre que l'un des plus éminents générativistes, à savoir David Lightfoot (1979, 1991 et 1999).

Les termes du problème sont les suivants : on sait qu'à l'image des catégories conceptuelles (cf. supra), les catégories syntaxiques admettent un gradient. Au terme d'un développement sur la difficulté de caractériser le sujet syntaxique, Huddleston (1984) en vient à conclure qu'il n'existe pas de définition du concept de *sujet* qui puisse inclure des conditions nécessaires et suffisantes : « (...) rather we have given a set of properties which define the prototype, allowing for subjects to differ from the prototype in various ways (1984 : 72) ». Il confère à ce constat des vertus méthodologiques : « We shall see that there are numerous places in the grammar where it is necessary to recognize categories with a clear prototypical core but a somewhat fuzzily delimited periphery[84] (*ibid*) ». Ce point est partagé par de nombreux linguistes, dont Quirk et al. (1985 : 90) et Langacker (1987 : 18). À partir de là, il est possible de penser que le changement linguistique est progressif du fait même de la nature graduelle des unités linguistiques (Denison 1993). Les partisans de la thèse inverse, rassemblés autour de Lightfoot (1979 et 1999) pensent que la nature graduelle des catégories linguistiques ne doit pas amener à conclure que les changements sont progressifs à l'échelle du locuteur. Lightfoot (1979) fournit l'une des premières grandes études de syntaxe historique (sans oublier avant lui Visser 1973). Selon lui, la transition par laquelle certains verbes en VA sont

[84] Nous adhérons totalement à une conception de la grammaire qui intègre ce principe flou en son cœur . Les premiers chapitres de cette thèse n'ont d'autre but que d'annoncer ce que nous proposons d'appeler une *grammaire floue des constructions*.

devenus des auxiliaires à part entière en AC relève exclusivement de la syntaxe. Ce processus comprend trois phases :

(i) en MA, le nombre d'exceptions syntaxiques chez certains verbes (les « pré-modaux ») augmente du fait de changements sporadiques en structure de surface (perte de la transitivité, conservation des « prétérits présents » alors que cette inflexion est en déclin ailleurs, opacité croissante des pré-modaux au passé, développement des infinitifs en *to* pour tous les verbes hormis les pré-modaux, etc.).

(ii) au XVIe siècle, on assiste à une réorganisation de grande ampleur au niveau des catégories syntaxiques et de la structure phrastique (apparition d'une nouvelle catégorie lexicale – les modaux – de la catégorie des auxiliaires, mutation des règles du placement du marqueur de négation et de l'inversion concernant les auxiliaires, etc.).

(iii) à peu près à la même période, d'autres changements se poursuivent, en conséquence de ceux de la deuxième phase (disparition de tournures négatives du type S + V + *not* et apparition (temporaire) de S + *not* + V, perte de l'inversion impliquant les verbes non modaux, apparition des « quasi-modaux », etc.).

Les nombreux contradicteurs de Lightfoot mettent en avant que la chronologie établie par ce dernier n'est pas aussi tranchée qu'il n'y paraît (la perte de la transitivité s'est faite plus tardivement, de même que l'apparition des quasi-modaux). Par ailleurs, il semblerait que la transitivité, attestée pour *can* n'ait jamais été vérifiée pour les modaux épistémiques et déontiques en anglais et que la séquence syntaxique <modal + objet> était confinée à des emplois notionnels de certains modaux. À cela s'ajoute le fait que les pré-modaux n'ont jamais eu d'emploi au passif, alors que c'est là une propriété courante des verbes transitifs ordinaires. Il y a d'autres griefs, mais ceux que nous venons d'énumérer suffisent à mettre en doute la thèse de la nature abrupte des changements syntaxiques.

En fait, Lightfoot (1991) rejette totalement toute forme de recatégorisation syntaxique graduelle. Loin d'accepter qu'il puisse exister une zone de syntaxe floue, sa grammaire s'appuie sur une nomenclature de catégories prédéfinies. Elle est en fait trop rigide. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'examiner un cas particulier de grammaticalisation dans le domaine de la complexification de l'énoncé. En anglais contemporain, on reconnaît synchroniquement trois grandes combinaisons d'enchâssement (syntaxique) et de dépendance (sémantique) : la parataxe, l'hypotaxe et la subordination. Il y a parataxe lorsque deux propositions simples sont indépendantes syntaxiquement et sémantiquement :

(37) He had a cold. He didn't go to the swimming pool[85].

Il est vrai qu'en (37) le lien de dépendance sémantique entre les deux propositions peut être déduit par inférence, mais aucun marqueur de surface ne vient l'expliciter. Avec l'hypotaxe, ce lien de dépendance sémantique devient explicite :

(38) Because he had a cold, he didn't go to the swimming pool.

En (38), il y a toujours autonomie syntaxique des deux propositions (comme l'indiquent la présence de deux pronoms au cas sujet ainsi que l'emploi de temps finis), mais dépendance sémantique de par la présence du connecteur *because*. Il n'y a véritablement lieu de parler d'intégration syntaxique que dans les cas de subordination :

(39) His having a cold prevented him from going to the swimming pool.

Il y a ici enchâssement avec emploi d'un temps non-fini, du cas génitif et du cas objet. La dépendance sémantique fait l'objet d'une formulation verbale (*prevented*). Diachroniquement, la coalescence syntaxique et le degré de complexité grammaticale vont croissant lorsque l'on passe d'un niveau au

[85] On considère qu'il y a coréférence entre les deux pronoms.

suivant. DeLancey (1994) estime qu'il y a lieu de parler de grammaticalisation[86], ce en quoi nous le suivons. Or, s'il existe des cas tranchés, la plupart du temps, pour peu que l'on travaille sur des corpus d'énoncés authentiques, on se rend compte qu'il y a très peu d'exemples canoniques relevant des trois structures présentées ci-dessus. Prenons un exemple très simple de complétive :

(40) I think **Ø** you're a liar.
(40') I think **that** you're a liar.

En anglais, l'alternance *that*/Ø permet un jeu assez fin sur le gradient parataxe/hypotaxe[87]. En (40), l'emploi du marqueur Ø situe la construction du côté de la parataxe dans la mesure où elle unit deux propositions quasiment indépendantes (glose possible = *I think : you're a liar*). À première vue, il est difficile de savoir clairement si l'on a affaire à un exemple de coordination ou de subordination. En (40'), le connecteur *that* met l'accent sur la dépendance syntaxique qui relie les deux propositions (on ne trouve pas d'indépendante du type **that you're a liar*). Cependant, il ne faut pas oublier que *that* est un marqueur grammatical plurifonctionnel et qu'un lien historique relie toujours (bien que de manière sous-jacente) le connecteur *that* à son emploi plus ancien en tant que démonstratif. En s'inspirant de la *Modern English Grammar on Historical Principles* de Jespersen (1909-49), on peut d'ailleurs faire dériver diachroniquement (40') de (40''), où *that* apparaît en tant que démonstratif :

(40'') I think that: you're a liar.

La Théorie des Opérations Énonciatives exploite ce lien synchroniquement, retenant des divers emplois, d'une part la valeur de base de TH comme trace d'un fléchage déictique, et d'autre part le renvoi anaphorique à du préconstruit. En (40''), *that* présente (déixis) ce qui a déjà été pensé par l'énonciateur

[86] Même si DeLancey ne fait pas référence à la subordination.
[87] En français standard, la conjonction est obligatoire : **je pense tu es un menteur*. Cela n'est plus le cas en français non standard : *?moi j'pense t'es qu'un menteur*.

(anaphore), à savoir le contenu propositionnel *you're a liar*. Khalifa met toutefois en garde contre toute vision impressionniste :

> même si, au niveau des invariants profonds, on peut utiliser les analyses précédentes pour mettre en évidence cette complexité de l'opérateur THAT, il n'en demeure pas moins que, fonctionnellement, il sera dans l'énoncé soit « conjonctif » (complémenteur), soit « démonstratif » (déterminant ou pro-forme) (1999 : 74).

Il ajoute à juste titre que la prononciation de l'opérateur ne sera pas la même suivant sa fonction, (le démonstratif garde sa forme pleine, [ðæt], tandis que la conjonction prend le plus souvent la forme réduite [ðət]). Il apparaît néanmoins que la complexité synchronique de *that* est le résultat d'un processus de grammaticalisation dont les répercussions constructionnelles ont abouti à la formation d'un gradient synchronique parataxe > hypotaxe > subordination, qui admet des degrés de dépendance et d'enchâssement.

Nous comprenons malgré tout les motivations théoriques de Lightfoot et de ses collègues générativistes. À vrai dire, il serait incohérent de leur part de concevoir le changement syntaxique de façon abrupte tout en admettant un gradient dans les catégories syntaxiques. Mais au vu des problèmes que nous venons de décrire succinctement, nous avons du mal à voir dans le postulat de la nature abrupte des changements syntaxiques autre chose qu'une marque d'allégeance à un socle théorique. Nous ne manquerons pas de revenir sur ce débat dans nos études de cas et de développer la notion de *gradience*, trop souvent caricaturée en linguistique, car considérée à tort comme univoque. C'est ignorer qu'un gradient peut être intracatégoriel (définissant par exemple des degrés d'auxiliarité, d'adjectivité, de nominalité, etc.) ou transcatégoriel (on le pense alors en termes de continuum : verbe-nom, nom-adjectif, adjectif-adverbe, etc.)[88].

---

[88] Le concept de *squish* développé par Ross (1972) reprend ce double continuum. Un autre problème connexe est de savoir si le continuum réunit des unités discrètes (auquel cas il y a peut-être lieu de parler d'*échelle* plutôt que de *gradient*) ou non (dans ce cas, il est justifié de parler de *gradient*).

Pour l'heure, nous voyons que les structures syntaxiques sont bel et bien soumises au changement mais qu'une fois de plus il est difficile de se confiner dans un seul niveau d'analyse. La grammaticalisation des constructions syntaxiques fait appel à bien plus d'éléments que l'ordre des constituants phrastiques ou le comportement des verbes. Givón (1979, 1995), DeLancey (1994) et une communauté grandissante de linguistes pensent que les changements structurels sont motivés par des impératifs fonctionnels, ce avec quoi nous sommes d'accord. Nous pensons que l'unité de base du diachronicien doit en théorie pouvoir embrasser ces deux points de vue. C'est désormais possible grâce aux constructions telles que définies par les Grammaires de Constructions, que nous décrirons en détail au chapitre suivant.

2.3.5. Changement linguistique et représentation mentale : bilan.

Nous retenons des paragraphes qui précèdent qu'il est possible de caractériser les changements affectant indépendamment chaque niveau d'analyse (phonétique, phonologique, morphologique, sémantique et syntaxique[89]). La linguistique traditionnelle ne s'en est d'ailleurs pas privée. Cela n'a rien d'aberrant dans une logique descriptive, mais notre optique se veut explicative. De fait, il nous semble plus pertinent d'adopter une vision d'ensemble des phénomènes de changements.

Toutes les évolutions décrites ci-dessus (dont il nous a été impossible d'établir une liste exhaustive par manque de place) relèvent de principes généraux. Delbecque (2002) les a regroupés en quatre grands types suivant qu'ils se produisent à l'intérieur d'un réseau radial, entre réseaux radiaux, au niveau de la structure d'un schéma ou par analogie. Cette classification a des vertus de clarté, mais aussi l'inconvénient notoire de mélanger considérations descriptives (les trois premiers types) et explicatives (l'analogie n'est pas un type de changement structural mais bien un mécanisme). Un changement intra ou

[89] Nous n'incluons pas la pragmatique dans cette liste car nous considérons que c'est un domaine à la jonction entre forme, sens et interaction sociale, qui fait appel en soi à une multitude de facteurs. C'est certes un « niveau » d'analyse, mais il n'est en rien commun à ceux reconnus par la linguistique structurale.

inter radial peut très bien se faire sur le mode analogique, de même qu'une modification de l'architecture schématique. Nous préférons laisser de côté l'analogie pour le moment et y revenir dans un développement consacré aux causes du changement.

Notre but a été d'amorcer un questionnement de nature cognitive sur la description traditionnelle des changements linguistiques qui prend pour objet d'analyse des classes de mots (lexicaux ou fonctionnels) aux contours clairement délimités. Or, il apparaît que les représentations mentales des unités considérées sont souvent en léger décalage avec leurs réalisations au point que certaines finissent par poser des défis de taille à la catégorisation et l'analyse linguistiques en général. Au risque de caricaturer la grammaire chomskyenne, certains linguistes ont la conviction que chaque phrase est sujette à une interprétation unique de la part du locuteur (du fait de la binarité du canal de dérivation), et que chacun de ses composants appartient à une catégorie claire et distincte, évacuant ainsi les exemples problématiques de la représentation grammaticale. À l'inverse, d'autres chercheurs sont parvenus à exploiter le flou et l'instable rendant ainsi leurs systèmes d'analyses plus psychologiquement en prise avec la réalité. Jackendoff (1983), qui se dit pourtant générativiste[90], rompt avec une conception du sens décomposable en traits sémantiques primitifs (1983 : 112-115). Le flou est pour lui inhérent au langage (« an inescapable characteristic of the concepts that language expresses (1983 : 125) »). Bien avant Jackendoff, Bolinger (1961b : 1ère partie)[91] part du même constat et se demande si le phénomène de continuité est un objet d'étude approprié pour la linguistique :

> From the standpoint of what has become traditional in American Linguistics, the question is not whether there are such things as continuous phenomena in parts of human behaviour that lie close to linguistics – many would grant that there are – but whether

[90] De même qu'il existe des catégories floues, il est des linguistes difficiles à classer théoriquement : Jackendoff en est la preuve vivante !
[91] Nous renvoyons le lecteur à la reproduction de l'article publiée dans Aarts et al. (2004 : 311-325).

> such phenomena should be regarded as the object of linguistic study.

À l'époque, sa réponse est mesurée : il faut se consacrer en priorité aux études de cas pour lesquelles la question du continuum ne se pose pas afin de consolider l'appareil théorique pour ensuite se tourner vers des énoncés plus problématiques.

De même pour Langacker (1987), le caractère non-discret des catégories linguistiques ne pose pas de problème, bien au contraire, vu qu'il constitue la clé de voûte de l'édifice de la Grammaire Cognitive :

> Linguistic relationships are not invariably all-or-nothing affairs, nor are linguistic categories always sharply defined and never fuzzy around the edges. (...) Eventually, the predilections of the analyst must give way to the actual complexity of the empirical data. Nondiscrete aspects of language structure must be accommodated organically in the basic design of an adequate linguistic theory (1987 : 14).

En accord avec la Théorie des Prototypes, la tradition langackerienne considère qu'il y a peu de choses dans le langage et dans la langue qui ne soient une question de degré. Cette idée de continuum s'étend en fait à tout un ensemble d'oppositions rigides dont la linguistique traditionnelle s'est encombrée (1987 : 18) : compétence/performance, grammaire/lexique, morphologie/syntaxe, sémantique/pragmatique, grammatical/agrammatical, littéral/figuré, etc. Nous avons vu qu'un changement donné pouvait très bien faire intervenir simultanément des unités a priori distinctes dans différents domaines. A posteriori, les frontières s'estompent. Loin d'affaiblir l'analyse, l'idée de continuum, qui repose sur le concept de gradient, la renforce :

> (...) to posit a continuum is not to abandon the goal of rigorous description: we must still describe the individual structures in explicit detail, even as we articulate their parameters of gradation. Nor does recognizing a continuum render us impotent to make

> valid distinctions or interesting claims. It is perfectly reasonable, for instance, to speak of lexical morphemes as a group, so long as we avoid pointless questions deriving from the erroneous presupposition that they constitute disjoint sets (e.g. whether prepositions are lexical or grammatical). Rules and generalizations can perfectly well refer to such categories; we need only realize that predictions inspired by representative instances of a category, found near one pole of a continuum, hold with progressively less force as one moves away from that pole towards the opposite extreme. (1987 : 19).

En comparaison, c'est avec une grande maladresse que la linguistique traditionnelle traite les exemples problématiques du point de vue typologique. En effet, le choix d'unités segmentales telles que les allophones, les phonèmes, les unités syntaxiques, sémantiques, etc. est le fait du linguiste. Or, l'écrasante majorité des locuteurs n'a qu'une connaissance parcellaire (car profane) et non compartimentée des catégories. Quitte à paraître provocateur, on est en droit de se demander si les catégories traditionnelles (cloisonnées) sont nécessaires à l'analyse linguistique. La provocation a ses limites, et ce serait une erreur de croire que la grammaire est un ensemble chaotique de compétences non structurées. Ce que les paragraphes précédents tendent à montrer, c'est que la linguistique en général a besoin d'une plus grande transversalité.

Une chose est sûre : s'il est un domaine dans lequel la compétence des locuteurs est insurpassable, c'est celui de l'usage. Quiconque se livre à l'activité verbale procède à un découpage, mais celui-ci est motivé fonctionnellement. C'est pourquoi nous privilégierons l'étude des constructions, car elles nous semblent être un aboutissement plus plausible du travail de production et d'interprétation linguistiques de la part des locuteurs. Le fait est qu'elles sont plus transversales que les unités de l'analyse microlinguistique. Ce qui pose problème à l'échelle purement structurale (par exemple la combinaison de constituants incompatibles, fait très fréquent en situation de communication) peut très bien être acceptable à l'échelle constructionnelle.

Le choix de l'unité à partir de laquelle on observe l'évolution linguistique n'est que l'un des nombreux points sur lequel les théories du changement

divergent. L'autre grande pierre d'achoppement concerne les causes mises en avant pour expliquer les mutations de la grammaire.

3. Les causes du changement.

Peut-être plus centrale que le recensement des types de changement est la recherche de leurs causes. C'est sans doute pourquoi la recherche des mécanismes causaux a généré et génère toujours une pléthore d'ouvrages. Aussi, plutôt que de tenter de faire le tour du problème en quelques paragraphes, nous préférons présenter ici l'approche traditionnelle, ses avancées et ses limites.

Nous avons déjà évoqué quelques théories explicatives. Parmi elles figure notamment le modèle centré sur l'auditeur de Ohala. Nous avons également eu tendance à traiter la grammaticalisation comme un processus explicatif[92]. Or, au vu des mécanismes que nous allons décrire ci-après, cette théorie se situe en fin de compte plus du côté de la description que de la motivation. En définitive, très peu est dit sur ses facteurs déclencheurs de la grammaticalisation dans la littérature qui y est consacrée.

Les paragraphes qui suivent sont motivés par le questionnement suivant :

(i) Si l'on admet que la grammaire change à travers ses unités (que nous voulons transversales car non discrètes), comment et à partir de quand est-il possible de dire qu'il y a changement ? N'est-ce le cas qu'à partir du moment où les altérations de surface se répercutent au niveau symbolique des structures cognitives ?

(ii) Toutes les unités linguistiques ne sont pas concernées au même moment par le changement linguistique. Quels sont les critères qui font qu'à un moment donné une forme va évoluer plutôt qu'une autre ?

(iii) Inversement, quels sont les critères selon lesquels une forme ne va pas changer ?

(iv) Quelle est la part des facteurs externes au locuteur (relevant de sa condition matérielle, sociale, géographique, etc.) par rapport aux

[92] Inspiré en cela par Croft (2000 : 62).

facteurs internes (ayant trait au fait cognitif, aux structures mentales liées au langage) ?

(v) Faut-il concevoir les changements comme inhérents au langage, c'est-à-dire comme un processus naturel dû à des pressions extérieures – hors de portée des locuteurs – ou au faut-il au contraire y voir un phénomène déterminé par ces derniers ?

Nous espérons arriver à des réponses satisfaisantes au terme de cette thèse. Pour l'heure contentons-nous de voir comment les théories traditionnelles abordent ce questionnement.

3.1. Le saut générationnel.

Ce que nous choisissons d'appeler sous le nom générique de théorie du saut générationnel[93] regroupe en fait un ensemble d'hypothèses émises depuis la fin du XIXe siècle autour du principe suivant : chaque génération d'enfants élabore une grammaire légèrement différente de celle de la précédente. De fait, ce qui change, ce n'est pas une forme isolée, ni même un ensemble d'énoncés, mais les grammaires des locuteurs. Lorsque l'on passe d'une génération de locuteurs à une autre, certaines formes perdurent tandis que d'autres évoluent voire disparaissent. Il va de soi que la langue (et à travers elle, sa grammaire) change d'une génération à l'autre, ce sur quoi les différents courants linguistiques s'accordent. Là où des divergences majeures se font jour, c'est dans les modalités de transmission de la grammaire d'une génération à une autre.

Pour les linguistiques d'orientation générativiste, l'hypothèse du saut générationnel se situe dans la continuité de l'argument chomskyen de la « pauvreté du stimulus » (Chomsky 1980) : comment se fait-il que les enfants puissent apprendre une langue aussi rapidement et aussi bien, alors que le stimulus apporté par les parents est en définitive assez pauvre ? La réponse est à chercher du côté de la Grammaire Universelle (GU), qui n'est autre que l'état initial de la faculté de langage, à en croire cette citation de Chomsky :

---

[93] La tradition anglo-saxonne parle de *generation gap* tout autant que de *child-based theory*.

> The language faculty has an initial state, genetically determined; in the normal course of development it passes through a series of states in early childhood, reaching a relatively stable steady state that undergoes little subsequent change, apart from the lexicon. To a good first approximation, the initial state appears to be uniform for the species. Adapting traditional terms to a special usage, we call the theory of the state attained its *grammar* and the theory of the initial state *Universal Grammar* (UG) (1995: 14).

La GU contient l'information essentielle permettant à tout individu d'élaborer une grammaire ainsi qu'une langue. Le problème est alors le suivant : si l'on postule un état génétique initial pour tous, comment se fait-il que les locuteurs acquièrent des grammaires différentes ? Les générativistes répondent que cette information, qui se présente sous la forme de principes et de paramètres abstraits, est instanciée par l'apprenant à mesure que celui-ci s'expose à un environnement linguistique particulier. Les principes et les paramètres ne produiront pas la même grammaire dans des environnements différents. De ce point de vue, il existe une dichotomie entre changement dans la grammaire et changement dans la langue, qui n'est pas sans rappeler la célèbre distinction entre compétence (stable) et performance (reflet imparfait de l'état initial). Le diachronicien doit donc se détourner des facteurs de changement ayant trait à la performance pour se concentrer sur les données attestant d'une évolution dans la compétence. Dès lors, comment se fait-il que la GU, qui rappelons-le est stable, puisse changer, si l'on ne fait appel à aucune cause de distorsion liée aux conditions sociohistoriques de production ? Rejetant toute explication de type téléologique, Lightfoot (1979) émet l'hypothèse que les changements se produisent lorsque l'on passe d'une génération à la suivante. Selon lui, tout diachronicien doit examiner en détail les processus d'acquisition, car c'est là que se joue l'essentiel du changement linguistique. Les locuteurs viennent au monde sans rien connaître de l'histoire de leur langue, ce qui ne les empêche pas de l'acquérir en un temps record et sans grande difficulté. Cela est rendu possible par la présence dans la GU de principes et de paramètres ouverts dont la valeur est fixée par l'expérience. Le résultat est la création d'une langue particulière

interne propre à chaque génération (figure 6). Chaque locuteur construit ainsi sa grammaire optimale dans le cadre abstrait délimité par la structure interne de la GU. L'apport de la génération précédente (illustré plus haut par des flèches) se limite à la GU, génétiquement répliquée et à l'environnement linguistique (le stimulus de la langue-E). Le passage de la GU à la langue-I est le fait de chaque locuteur, indépendamment de l'héritage. Des changements se produisent car l'environnement linguistique est différent pour chaque génération, contrairement à la GU qui est stable. Lightfoot, et d'autres avec lui, séparent donc radicalement les changements affectant la grammaire (dignes d'intérêt) et les changements dans l'usage au cours d'une vie (moins intéressants car sans grande répercussion sur la GU).

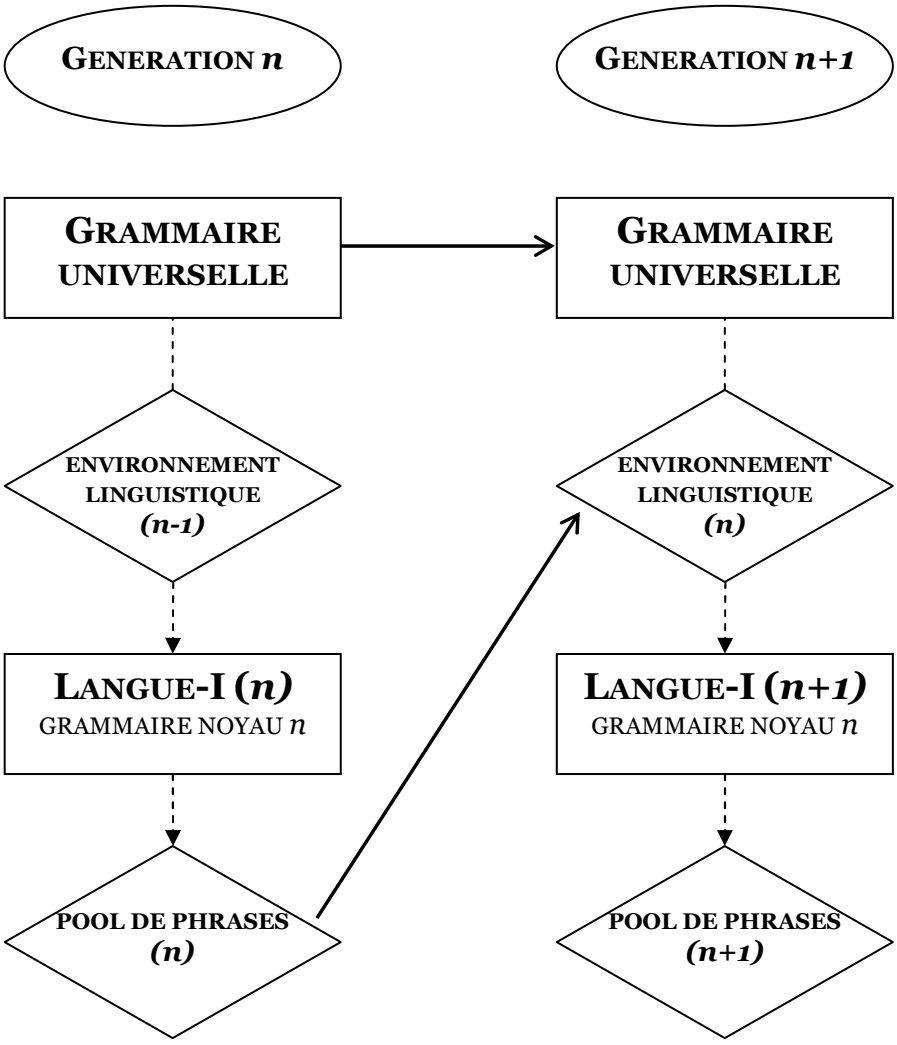

Figure 6. GU et changement linguistique.

Cette version du modèle du saut générationnel induit un certain nombre de corrélats. Le plus important est que le changement se fait de façon abrupte[94], dans la mesure où il se produit lors du passage d'une génération à l'autre. Il y a une autre raison, que Lightfoot (1979) résume sous le nom de *Principe de Transparence*. En vertu de ce principe, le degré de complexité assigné aux règles de dérivation doit toujours être réduit au strict minimum, de telle sorte que les structures sous-jacentes restent proches des structures de surface :

> The Transparency Principle requires derivation to be minimally complex and initial, underlying structures to be 'close' to their respective surface structures, and it must be conceived as part of the theory of grammar, and not as a component of a theory of (syntactic) change; it helps to define what constitutes a possible grammar of a particular natural language (Lightfoot 1979 : 121).

Contrairement à ce que pourrait laisser penser cette citation, le Principe de Transparence joue malgré tout un rôle dans le changement linguistique. En effet, une forme donnée peut acquérir de nouvelles caractéristiques suite à des développements phonologiques, morphologiques ou syntaxiques indépendants, entraînant un dérèglement progressif dans la transparence associée à la dérivation. À partir d'un certain seuil d'opacité (entre structure de surface et structure sous-jacente), la construction ou catégorie en question franchit les limites des anciennes règles de transparence suite à l'accumulation d'exceptions. Il se produit alors un changement abrupt :

> If the Transparency Principle characterizes the limits to the permitted degree of exceptionality or derivational complexity, then it will follow from this principle that as these limits are approached so some kind of therapeutic re-analysis will be necessary to eliminate the offending complexity (1979: 122).

[94] Ce point est dans la lignée du débat mentionné plus haut concernant la nature graduelle ou non des changements linguistiques.

Les anciennes règles de transparence sont alors remplacées par de nouvelles. Pour Lightfoot, l'histoire des modaux de l'anglais a d'abord vu les pré-modaux se modifier brutalement pour former une catégorie à part vers 1400. Cette analyse a été attaquée à plusieurs reprises.

Plusieurs études ont montré a contrario que différents traits d'une même forme n'évoluaient pas forcément en même temps. Par exemple, Tabor (1994) aborde le thème des changements syntaxiques en adoptant un point de vue plus localiste. Elle parvient ainsi à montrer que des variantes d'une même forme peuvent très bien coexister à un moment donné, parfois au sein d'un même texte. Loin d'accréditer la thèse d'une réanalyse radicale à la Lightfoot, elle postule l'existence prédominante de structures hybrides (Tabor 1994) :

> It seems likely, in fact, that contrary to earlier claims for the existence of *radical reanalysis* (e.g. Lightfoot 1979), the well-studied cases of major syntactic revision involve protracted, incremental processes (...) (1994 : 207).

L'étude diachronique réalisée par Plank (1984) révèle quant à elle que Lightfoot a sous-estimé le nombre de traits syntaxiques soumis au changement dans le domaine des modaux et que ces traits n'évoluent pas tous au même moment dans l'histoire de l'anglais.

Les autres corrélats de la version générativiste du saut générationnel sont les suivants : (i) les changements diachroniques quels qu'ils soient s'expliquent en référence à la problématique de l'acquisition de la langue maternelle par les enfants ; (ii) pour chaque génération donnée, les changements induits par l'acquisition de la langue maternelle par les enfants sont maintenus au cours de leur vie ; (iii) chaque locuteur dispose d'une grammaire stable et homogène, évacuant toute idée de gradient catégoriel. Plus généralement, Lightfoot récuse toute idée de changement transgénérationnel. Tous ces points ont été démontés un par un par les partisans d'une approche centrée sur l'usage, pour qui le stimulus linguistique n'est en définitive pas si pauvre. Bybee et Slobin (1982b) ont mis l'accent sur le fait que les changements attestés en linguistique historique n'étaient pas du même type que ceux attestés dans l'acquisition de la

langue maternelle. Les enfants produisent des erreurs que l'on ne retrouve pas chez les adultes[95]. Cela a été démontré dans chaque compartiment de l'analyse traditionnelle, que ce soit la phonologie (Dressler 1974), la morphologie (Hooper 1980) ou la syntaxe. Ce dernier point est particulièrement révélateur du syntactico-centrisme générativiste dont on trouve déjà la trace chez Kiparsky (1968). Selon lui, l'anglais parlé par les enfants en phase d'acquisition est à l'origine de la double négation en anglais. Cette hypothèse a été démentie à plusieurs reprises, notamment par Aitchison (1991), qui y voit l'effet d'une confusion syntaxique :

> A closer look reveals that double negatives within child language are not as surprising or as permanent as is sometimes presumed. An utterance such as *Nobody don't like me* is not a spontaneous natural process, but a blending of two similar adult sentences, *Nobody likes me* and *They don't like me*. The child is unsure whether to place the negative at the beginning, as with *nobody*, or in the middle, as with *don't*, and ends up putting it in both place in the same sentence (1991 : 170).

Ce phénomène de *blend*, sur lequel nous reviendrons longuement par la suite, ne se limite pas à la double négation et disparaît vers l'âge de cinq ans. D'un point de vue diachronique, la raison pour laquelle la double négation est apparue est très certainement à la fois stylistique et pragmatique. Il se peut en effet qu'elle soit une réponse au besoin d'emphase. En fait, il existe une explication bien simple au fait que les erreurs des enfants ne se transmettent pas aux adultes : parler a une dimension sociale, et l'on n'accorde pas la même crédibilité linguistique aux enfants qu'aux adultes. Les conventions de la grammaire des parents impriment malgré tout leur marque sur la grammaire de la génération suivante.

Dans l'ensemble, le problème avec la théorie du saut générationnel telle que postulée par Lightfoot est qu'elle laisse de côté toute considération ayant

---

[95] Soit que les adultes ne font pas du tout l'erreur, soit qu'ils la font mais dans des proportions infinitésimales.

trait à la directionnalité de l'évolution (quid de l'unidirectionnalité ?) ou la prédisposition de certaines formes au changement.

Il serait malhonnête de n'associer le saut générationnel qu'à la linguistique générative. Pour les linguistes dont l'approche est centrée sur l'usage (d'orientation fonctionnaliste et cognitiviste principalement[96]), l'énigme chomskyenne exposée plus haut est peut-être plus pertinente si on la prend à l'envers : comment se fait-il que les enfants désapprennent si vite les innovations non conventionnelles dont ils sont à l'origine dès leur plus jeune âge ? Le fait est que pour eux, l'impact de l'environnement linguistique (et de son caractère conventionnel) sur l'appareil cognitif du langage n'est pas négligeable. Les termes de la question de l'acquisition sont dès lors inversés : la grammaire des parents de la génération *n* produit des énoncés à partir desquels l'enfant de la génération *n+1* va construire la sienne. La grande différence vient de ce que, contrairement aux générativistes dont l'approche va du haut (la GU) vers le bas (langue-I puis langue-E), les cognitivistes-fonctionnalistes vont du bas (les énoncés) vers le haut (la grammaire puis, plus généralement, les structures cognitives). Les structures cognitives, bien que stables, sont en partie déterminées par la prégnance des énoncés en usage, et susceptibles de changer à long terme. Cette approche centrée sur l'usage est résolument la nôtre.

3.2. Facteurs sociohistoriques.

Lighfoot (1991) présente un modèle légèrement modifié de l'hypothèse du saut générationnel, plus compatible avec la nature graduelle des changements et de leur propagation. Sans changer de position quant à la supposée réorganisation des paramètres à laquelle se livre chaque enfant lors de l'acquisition de la LM, il prétend que ce que nous percevons comme relevant de la variation inhérente à un processus diachronique graduel n'est en fait que la manifestation d'un mélange de grammaires homogènes pour chaque locuteur. Lightfoot rejette donc toute variation grammaticale à l'échelle de l'individu. Pour lui, il n'y a de variation qu'à l'échelle de la communauté, lorsque l'on

[96] L'énonciativisme se place volontiers a priori dans ce cadre, mais on y dénombre encore trop peu d'études sur l'acquisition pour l'inclure dans nos réflexions sur le saut générationnel.

adopte une vision d'ensemble des grammaires des locuteurs (chacune caractérisée par son homogénéité interne). Cela va à l'encontre de tout un pan d'études sociolinguistiques qui se sont attachées à montrer que les développements économiques et technologiques ainsi que l'apparition de réseaux d'interactions sociales à plus où moins grande échelle étaient à même d'occasionner des changements sur la langue aux niveaux macro- et microscopiques (Weireich, Labov, et Herzog 1968, Labov 1972, Milroy 1980, Cheshire 1978, 1982, Eckert 1989, Chambers 1995, etc.).

Il est illusoire de tenter d'expliquer pourquoi une variable se propage plutôt qu'une autre sans avoir recours à l'analyse de type sociohistorique. Cependant, cette approche n'est pas à même de répondre à la question qui est de savoir pourquoi une variable apparaît dans un premier temps. Or, c'est là un point central dans notre travail de recherche. C'est pourquoi nous préférons nous concentrer sur les motivations d'ordre cognitif.

3.3. Modèles évolutionnistes.

La structuration interne de la langue se prête indéniablement au changement, sans quoi aucun des processus décrits plus hauts n'existerait. Mais la première des causes de changement n'est certainement pas à chercher dans la langue. Elle est plutôt dans ce que Claude Hagège nomme « l'irrésistible besoin de communiquer »[97]. C'est ce qui fait que l'acte énonciatif est éminemment social. Par opposition, le latin n'ayant plus de locuteurs natifs, la langue ne peut plus changer, et c'est en cela que c'est une langue morte. Dit simplement, la langue change parce que les locuteurs s'en servent. La variation n'est que la trace de ces processus en amont. Cependant, il serait faux de croire que les locuteurs contrôlent chaque étape du changement linguistique. La place de l'individu dans les causes de l'évolution des langues est en définitive assez difficile à évaluer.

Divers courants évolutionnistes de la linguistique historique récente (Haspelmath 1999a et 1999b, Kirby 1999, Croft 2000) ont choisi d'aborder le

[97] Cours prononcé au Collège de France le 1er février 2005.

problème sous l'angle de l'intentionnalité. Avant eux, l'application de la théorie évolutionniste au domaine de la diachronie se fondait le plus souvent sur une analogie assez grossière entre évolution darwinienne et évolution des langues, ce qui la rendait scientifiquement vulnérable. Lassègue (1996) y adresse deux critiques majeures qui sont, à vrai dire, assez justes. La première est que, dans le monde animal, la lutte pour la vie et l'équilibre instable qui en résulte sont à l'origine d'une imperméabilité entre les espèces. Or, la linguistique historique nous apprend que c'est tout le contraire qui se passe dans le domaine des langues, dont l'évolution se caractérise par une très grande perméabilité (en atteste la filiation entre les langues romanes ou les langues saxonne). La seconde, peut-être moins pertinente, est que l'explication darwinienne semble trop forte une fois appliquée aux langues dans la mesure où elle permet d'invoquer qu'une étape de l'évolution est franchie à chaque fois qu'un équilibre est atteint. Nous pensons pour notre part qu'il est toujours très délicat de quantifier ou qualifier cette notion d'équilibre.

Croft (2000 : 64sq), qui s'appuie à la fois sur le modèle évolutionniste de Hull (1988) et sur le concept de *meme*[98] (pendant mental et culturel du gène) proposé par Dawkins (1982), revient longuement sur la distinction entre intentionnalité et téléologie à cause des nombreux contresens qu'elle génère tant dans le domaine de l'évolution biologique que dans celui de la linguistique[99]. En règle générale, l'évolution ne saurait être assimilée à une suite de processus téléologiques. Les entités retenues pour la réplication[100] ne sont aucunement

---

[98] Le meme (sans accent) est une composante culturelle élémentaire et reproductible qui transcende l'individu et affecte sa conscience, la perception de ses pairs ainsi que sa vision du monde. Les memes comprennent tout ce qui a trait aux croyances (par exemple le devoir patriotique de mourir pour son pays) aux icônes (une croix, un croissant), ainsi qu'aux coutumes (les fêtes religieuses et païennes). Pour Croft, le lingueme est la manifestation linguistique du meme. Il peut se répliquer à l'identique ou être modifié au cours du processus de réplication, d'où l'intérêt de l'adopter comme unité de base en linguistique historique.

[99] Les linguistes qui rejettent les explications fonctionnalistes font, selon Croft (2000 : 64), l'erreur de confondre mécanismes intentionnels et mécanismes téléologiques.

[100] Chez Hull, les entités impliquées dans l'évolution peuvent appartenir à plusieurs niveaux structurels. Ce qui les unit est de nature fonctionnelle :

> I define the entities that function in the evolutionary process in terms of the process itself, without referring to any particular level of organization. Any entities that turn out to have the relevant characteristics belong to the same evolutionary kind. Entities that perform the same function in the evolutionary process are treated as being the same, regardless of the level of organization they happen to exhibit (Hull 1988 : 402).

sélectionnées par les organismes vivants en vue d'une fin préalablement établie. Ces entités sont autant d'*interacteurs* (terme que l'on retrouve chez Hull) dont les chances de survie dépendent de leur faculté à s'adapter à un environnement sans cesse changeant. Le vrai moteur de l'évolution est donc de nature adaptive. Il est tentant de croire que l'adaptation est téléologique. C'est oublier que les interacteurs ne peuvent pas décider de leur faculté d'adaptation. On ne connaît la configuration de survie optimale qu'après coup. C'est pourquoi les règles de l'évolution sont de nature probabiliste et non déterministe. Il en va de même en linguistique diachronique.

Il y a certes une part d'intentionnalité dans les changements linguistiques mais ces derniers ne sont qu'en de rares occasions de nature téléologique. Il faut pour cela qu'un locuteur soit conscient de la modification qu'il souhaite apporter au système linguistique, ce qui est rigoureusement impossible sans mobiliser l'ensemble de la communauté linguistique. L'attitude prescriptive qui anime des instances régulatrices, telles que la Real Academia en Espagne ou l'Académie Française lorsqu'elles décident de changer les règles de grammaire de l'espagnol ou du français afin de régulariser des exceptions, est résolument intentionnelle et téléologique. Mais la portée d'un tel acte elle limitée. Les évolutions qui affectent le système linguistique sont, pour la plupart, le fait de comportements non téléologiques, qu'ils soient intentionnels ou pas.

Le principal débat porte justement sur la possibilité d'évacuer ou non l'intentionnalité de la problématique de l'évolution linguistique. Nous sentons bien qu'aucune de ces options n'est vraiment satisfaisante. Il y a bien une part d'intentionnalité dans tout acte langagier, mais il serait vain de croire que nous puissions rendre compte de l'utilisation et de l'évolution du fait linguistique dans sa totalité. C'est là toute la pertinence de la théorie dite « de la main invisible » de Keller (1989, 1994), à laquelle fait déjà référence l'économiste libéral Adam Smith dans son célèbre ouvrage *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776)[101]. Keller (1989 : 115) cite le passage suivant :

[101] http://www.gutenberg.org/etext/3300

> By preferring the support of domestic to that of foreign industry, he intends only his own security; and by directing that industry in such a manner as its produce may be of the greatest value, he intends only his own gain; and he is in this, as in many other cases, led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention. (1776 : ch. II)

Le concept de main invisible pose les bases de l'un des points les plus saillants de la doctrine libérale : la recherche des intérêts particuliers contribue en fin de compte à l'intérêt général. En poursuivant son intérêt, chaque individu atteint en théorie un but qui n'est pas dans ses intentions initiales. Selon Keller, les changements linguistiques sont du même ordre. Contrairement à Lass (1980) pour qui le changement n'implique aucunement la recherche consciente d'un but, Keller y voit un phénomène intentionnel « du troisième type[102] » (1994 : 57) : si l'intention première du locuteur n'est pas de changer le système, il y contribue malgré tout vu que l'usage modifie la représentation des formes et des règles linguistiques. Cette théorie se situe à la charnière entre analyses micro- et macro linguistiques. Au niveau local, les locuteurs cherchent à atteindre certaines finalités sociales plus ou moins conscientes à travers leur interaction verbale avec leurs interlocuteurs. Ce faisant, ils n'ont pas nécessairement l'intention de changer le système dans son ensemble, au niveau global, même s'ils y contribuent dans une certaine mesure.

Selon Keller (1994 : 95-107), cinq maximes conditionnent l'acte langagier dans le modèle de « la main invisible » :

(i) « talk in such a way that you are socially successful, at the lowest possible cost »

(ii) « talk in such a way that you are understood »

(iii) « talk in such a way that you do not expend superfluous energy »

(iv) « talk like the others talk »

---

[102] Les changements du premier type sont naturels, et ne supposent aucune intervention humaine. Ils ne sont donc pas pertinents dans le domaine du langage. Les changements du deuxième type sont à l'opposé des artefacts. Appartiennent au troisième type les phénomènes qui répondent à la définition suivante : « phenomena which are the unplanned causal consequence of intentional actions (1989 : 115) ».

(v) « talk in such a way that you are noticed »

Cette liste prend tout son sens quand on sait que ces maximes sont en compétition les unes avec les autres : « Often we try to be understood, to get attention, to distance ourselves, all at the same time and with minimal effort (1989 : 121) ». Alors que les maximes stables sont de nature à renforcer la convention linguistique – (ii), (iii) et (iv) – d'autres (les maximes dynamiques) la remettent en cause – c'est le cas de (v)[103]. Cet ensemble de principes n'explique cependant pas tout. Si, par exemple, un seul locuteur innove linguistiquement en ne se comportant que conformément à (v), la nouveauté n'a aucune chance de se propager. Il faut que les conditions d'insertion du locuteur au sein d'un réseau (que Keller appelle les *conditions écologiques*) soient réunies pour que le changement linguistique puisse avoir lieu. Étant donné que le modèle de la « main invisible » se nourrit de ces conditions ainsi que des actes sociaux des membres d'une communauté linguistique donnée, étant donné également que ces actes sociaux ne sont jamais absolument prédictibles, Keller souligne que le pouvoir de prévision de sa théorie est très limité.

Il est difficile d'évaluer la pertinence scientifique de la théorie élaborée par Keller tant le nombre d'exemples sur lesquels il s'appuie est limité. Il en cite deux, tirés de l'allemand, à savoir *Frau* (remplacé par *Dame* dans des contextes moins péjoratifs), et *englisch*, auparavant associé à la fois à « anglais » et « angélique » mais à présent limité à la première acception. « Angélique » est désormais exprimé par *engelhaft*. La main invisible est à l'œuvre vu que la spécialisation sémantique de ces mots est la conséquence indirecte (donc non intentionnelle) d'une diversification lexicale suite à une réduction de la polysémie. Comme le souligne Croft (2000 : 62), tout ce que Keller parvient effectivement à montrer, c'est que l'explication de type « main invisible » est plausible dans le cas d'une réduction de sens dans le contexte d'une péjorativisation. Croft reproche également au modèle de Keller d'être trop restrictif dans l'inventaire des mécanismes rendant compte de la propagation d'une innovation. La « main invisible » fait du changement linguistique le résultat de la somme de comportements individuels. Mais rien n'est dit par

[103] La première maxime est à la fois garante de stabilité (« at the lowest possible cost ») et de mutations (« talk in such a way that you are socially successful »).

exemple des raisons qui font qu'*engelhaft* a été choisi plutôt qu'un autre mot du lexique. Keller semble ignorer les critères de sélection propres à l'approche sociohistorique selon laquelle les individus choisissent une variable préexistante au détriment d'une autre en fonction de facteurs sociaux. Le modèle de Keller repose trop sur une logique de dérive, qui a pour inconvénient de minimiser l'interaction sociale propre à toute activité langagière. Pour Croft, dont l'approche s'inspire clairement de Hull[104], évacuer la sélection (sur laquelle repose l'essentiel de la logique évolutionniste) pose problème.

Cependant, l'approche de Keller a ceci de nouveau qu'elle met en avant la tension entre inertie et dynamique propre aux échanges et aux changements linguistiques. La théorie de « la main invisible » permet également d'étayer des hypothèses séduisantes quant à la problématique de la (dé)grammaticalisation. Selon Haspelmath (1999b) la grammaticalisation est une conséquence indirecte de ce qu'il appelle la maxime d'extravagance (cf. (v) dans la liste de Keller plus haut) :

> (…) a grammatical construction is initially used for a special communicative effect that gives a short-term advantage to the innovator (…), but as more and more people are trying to get their share of this advantage (…), the advantage disappears, and the system has undergone a change. Thus, the parallel with other inflationary processes again demonstrates the importance of the maxim of extravagance. The extravagance effect is the short-term gain that sets the whole process in motion (1999b : 1061).

Haspelmath, et c'est là l'intérêt majeur de son article, se sert de cet argument pour prouver que la grammaticalisation est un processus unidirectionnel. Vu qu'il n'existe pas de maxime stable d'« anti-extravagance » et que la structure interne d'une expression grammaticalisée demeure opaque aux locuteurs[105], ceux-ci ne peuvent pas choisir parmi des variables en fonction de leur degré de grammaticalisation :

---

[104] C'est particulièrement clair lorsque Croft (2000 : 60) cite le passage suivant : « drift is differential replication in the absence of interaction Hull (1988 : 410) ».

[105] Ceci est vrai pour les constructions ayant atteint une étape avancée dans la grammaticalisation. Nous verrons que cela est moins vrai des constructions intermédiaires.

> I propose that degrammaticalization is by and large impossible because there is no counteracting maxim of "anti-extravagance," and because speakers have no conscious access to grammaticalized expressions and thus cannot use them in place of less grammaticalized ones (1999b : 1043).

L'hypothèse de la dégrammaticalisation n'a donc aucune pertinence aux yeux d'Haspelmath, qui privilégie ici le rôle des maximes dynamiques dans l'explication des changements linguistiques.

Les causes que nous venons de passer en revue, sont (a) intentionnelles, ou (b) téléologiques (rarement), et parfois (c) les deux. Il en est qui sont à la fois non intentionnelles et non téléologiques. Les mécanismes liés à l'acte de production et aux phénomènes de perception que nous avons traités précédemment entrent dans cette catégorie. Nous avons vu que dans la théorie de Lindblom (1963, 1983), l'*undershoot* était un mécanisme d'innovation articulatoire conscient. Or, il n'en va pas de même chez Labov (1994 : 221), pour qui le couple *undershoot/overshoot* n'a pas grand-chose à voir avec le principe d'économie articulatoire intentionnelle. Dans l'approche centrée sur l'auditeur d'Ohala (1981, 1983b, 1989, 1993), le changement linguistique est en partie conditionné par la complexité inhérente à la projection entre un son et sa représentation phonologique, ainsi que par les interférences propres à toute situation de communication (comme les phénomènes de coarticulation, les bruits, l'ajustement intersubjectif, etc.). Si Boyland (1996) préfère parler de distorsion, plutôt que de déformation, c'est précisément parce que le double décalage qui existe entre ce que le locuteur pense prononcer et ce que l'auditeur croit entendre d'une part, et ce que le locuteur pense prononcer et sa prononciation effective d'autre part est non intentionnel et non téléologique.

Dans cette thèse, nous souhaitons montrer qu'il existe des mécanismes non intentionnels et non téléologiques qui dépassent le seul point de vue mécaniste dont dépendent les phénomènes moteurs liés à la production et la perception de sons ou de tout autre unité significative. Nous entendons montrer qu'il y a des facteurs de changement de nature cognitive dont nous n'avons pas

forcément conscience (ils ne sont donc pas intentionnels) et qui sont le produit d'un processus de stabilisation de routines au sein de notre architecture mentale.

3.4. Bilan : ce qui change vraiment.

Indéniablement, toutes les causes que nous venons de passer en revue concernent les changements affectant la langue. Reste à savoir si l'on peut monter d'un échelon dans l'analyse en se demandant si les structures mentales et cognitives qui sous-tendent l'activité langagière ne sont pas soumises au même déterminisme (relatif). On trouve relativement peu d'éléments dans la littérature traditionnelle nous permettant d'y voir plus clair. C'est pourquoi dans ce travail de recherche nous nous proposons modestement d'aider à combler cette lacune récurrente en nous concentrant sur les motivations cognitives de l'évolution linguistique.

Par ailleurs, il est un point qu'oublient souvent de traiter les linguistes travaillant sur le changement linguistique : pour être complet, le modèle censé en rendre compte ne doit pas ignorer les forces d'inertie, qui font que le système conserve une certaine stabilité. De fait, on ne repère ce qui change qu'en comparaison à ce qui demeure inchangé. Pour reprendre une argumentation à la Hull (1988), nous pourrions dire qu'un papillon ne décide pas des couleurs de ses ailes ; il les met pourtant à profit pour se fondre dans son environnement et ainsi échapper à ses prédateurs. Ce faisant, et sans pour autant le décider, le papillon contribue à la perpétuation non seulement de son espèce, mais aussi du mode de défense propre cette espèce.

4. Changements, variation et cognition.

La plupart des linguistes distinguent au moins deux phases dans le changement linguistique : une phase d'innovation (ou d'*actuation* selon Weinreich et al. 1968) et une période de propagation (ou diffusion). La diffusion d'une variante ne peut se faire que si cette dernière est devenue une option parmi d'autres pour un nombre suffisant de locuteurs. C'est dire si la variation est un point de passage obligé dans l'étude de l'évolution linguistique. La raison

en est que les locuteurs, comme nous l'avons vu plus haut, ne restent jamais impassibles vis-à-vis de leur langue. Ils se livrent constamment à des comparaisons entre constructions plus ou moins équivalentes ainsi qu'à des choix en fonction d'objectifs énonciatifs. Denison résume cela de façon très convaincante, quoique triviale : « Change requires variation, the existence of an alternative way for saying roughly the same thing (2003 : 58) ». Il poursuit : « There would be no change at all unless there were some small advantages in the new form, whether structural or social (*ibid.*) ». Nous adhérons à cette vision des choses : une langue ne se définit pas seulement en termes structurels, mais en tenant compte également des facteurs espace-temps ainsi que des communautés qui la parlent, ce qui la rend intrinsèquement hétérogène. Les variables linguistiques sont marquées formellement tout autant que socialement, ce dont la cognition se fait très certainement l'écho.

4.1. Bref retour en arrière sur l'étude systématique de la variation.

L'une des caractéristiques de la linguistique contemporaine est de s'être attachée à intégrer la variation dans l'étude systématique des faits de langue[106]. Cela n'a cependant pas toujours été le cas au XXe siècle. En effet, aux yeux des structuralistes américains, encouragés par Bloomfield, la variation a été évacuée sous prétexte qu'elle n'était ni observable ni formalisable. Cette exclusion a été confirmée par le générativisme, théorie fondée sur la notion de locuteur idéal : « Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech-community, who knows its language perfectly[107] (Chomsky 1965 : 3) ». Même si la théorie a eu le temps d'évoluer et même si des auteurs comme Jackendoff nous assurent que cette idéalisation doit être tempérée, la variation reste une notion très marginale. Car une chose

[106] Voir notamment les travaux de William Labov desquels ressort le constat que toute production langagière, y compris issue d'une même personne, est soumise simultanément à des règles concurrentes.

[107] Nous ne rejetons pas totalement cette définition cependant et lui accordons du crédit au sens où elle décrit ce que devrait être une théorie linguistique achevée. Nous ne lui conférons pas pour autant de valeur méthodologique pour les raisons énoncées ci-dessus. En effet, le matériau de base du linguiste ne saurait être déconnecté de l'usage effectif.

est d'affirmer que le générativisme reconnaît la variation – « generative linguists have never hesitated to discuss situations where speakers do not all have the same cognitive structures associated with the utterances they present as linguistic output (Jackendoff 2002 : 35)» – une autre est de l'inscrire, au quotidien, dans les paramètres fondamentaux de l'analyse linguistique. La définition chomskyenne des conditions rendant possible la théorisation linguistique (une communauté linguistique « homogène ») exclut, dans les faits, la réalité de la variation à l'échelle de la population. La raison en est que les générativistes limitent leur domaine d'investigation à la grammaire mentale internalisée (*I-language*), c'est-à-dire à la compétence. Dès lors, il ne peut pas y avoir de variation inter individus dans la mesure où tout être humain est doté du même « programme » mental langagier. Tout changement ne peut alors se faire que lorsqu'une nouvelle génération de locuteurs apparaît (cf. *supra*). Cette position n'est toutefois plus aussi tranchée qu'avant. On a vu apparaître récemment des approches générativistes de la variation au niveau de l'individu (de la performance) dans une perspective diachronique. Les plus pertinentes s'appuient sur des données de performance (*E-language*) sans pour autant proposer des facteurs explicatifs liés à cette même performance (l'explication fait appel à la compétence), et c'est bien là leur défaut majeur. Kroch (1994) propose un modèle appelé « Competing Grammar » selon lequel tout locuteur dispose de variables appartenant à des grammaires mentales différentes. Chaque variable d'une grammaire donnée a son équivalent dans une autre grammaire, ce qui constitue un doublet. Les composants de ces doublets sont sémantiquement et fonctionnellement équivalents mais en aucun cas compatibles formellement, c'est pourquoi ils ne peuvent coexister dans la même grammaire. Lightfoot (1999) caractérise ainsi tout locuteur dans un état de « diglossie interne ». La variation n'est caractérisée que comme choix : le locuteur dispose d'un répertoire de formes équivalentes parmi lesquelles il peut choisir.

En réaction aux modèles structuralistes, Weinreich, Labov et Herzog (1968) ont remis l'étude de la variation au goût du jour en publiant un article montrant que les variables sont structurées et dignes d'intérêt pour un linguiste, pour ne pas dire un passage obligé. Une variable est alors reconnue lorsqu'il y a

deux façons de dire « la même chose » (« two ways of saying the same thing », 1968 : 162 ; Labov 1972 : 271). L'intérêt d'un tel constat, en apparence bien simple est en fait d'un grand intérêt pour la suite de notre démonstration. Qu'il existe deux façons de présenter le même contenu propositionnel implique que le changement linguistique n'est pas abrupt mais progressif[108]. En d'autres termes, pour qui reconnaît la valeur des variables, le passage d'un état A à un état B suppose une période de flottement caractéristique où deux possibilités (souvent plus en fait) coexistent[109]. Par la suite, Labov (1972, 1994, 2001) s'est attaché à définir, illustrer et développer un concept bien connu des sociolinguistes : la *variable sociolinguistique*. Celle-ci a été le plus souvent observée à l'échelle des allophones, c'est-à-dire des différentes réalisations d'un même phonème. Dans *Sociolinguistic Patterns* (1972 : 43-69), Labov s'attache notamment à décrire les changements en cours observables à l'échelle du (r) dans l'anglais new-yorkais après s'être rendu compte que dans des contextes similaires (par exemple à la fin de mots comme *car, floor, fourth, bear*), le (r) était parfois prononcé, parfois élidé. Labov s'est rendu compte que cette variation était motivée et plus complexe qu'on ne pouvait le croire. Il a montré qu'une étude complète de la variation devait faire intervenir des facteurs d'ordres interne (strictement linguistiques) et externe (liés à l'âge, au sexe, au lieu de résidence, à l'appartenance ethnique, au groupe social, etc.).

Nous apprenons de l'analyse sociohistorique que tout locuteur vit dans des environnements linguistiques disparates et que sa compétence consiste à faire usage de la langue dans ces conditions. Nous retenons également qu'au vu des changements spectaculaires amorcés il y a une cinquantaine d'année dans la diffusion de l'anglais, nous ne pouvons plus mener d'analyse de la variation (synchronique et diachronique) dans les mêmes termes qu'avant, ne serait-ce que parce que le concept de communauté linguistique ne recouvre plus la même réalité.

---

[108] On comprend mieux l'attitude traditionnellement hostile des générativistes à l'égard de la variation interindividus. Ces derniers conçoivent que le changement linguistique se fait, certes par paliers, mais de façon abrupte (Lightfoot 1979), vision incompatible avec la reconnaissance d'états de langue intermédiaires. A l'échelle de l'individu cependant Lightfoot (1999) et Kroch (1994) proposent une vision centrée autour de la variation.
[109] Nous verrons que cette période intermédiaire est en fait la norme.

4.2. Justifications cognitives de la variation.

L'explication sociohistorique est presque toujours de type environnemental ou naturaliste. La diversité interne à une langue y est présentée comme le produit du milieu dans lequel se trouvent placés les locuteurs. C'est sans compter sur le fait qu'il existe des motivations cognitives de la variation.

L'intérêt pour ce rapport entre variation et cognition n'est pas nouveau. Il a déjà été posé dans un cadre gestaltiste par Whorf (1956) d'une certaine manière, comme le rappelle Lassègue (1996)[110]. L'hypothèse Sapir-Whorf, selon laquelle les catégories linguistiques impriment leur marque sur la perception que nous nous faisons du monde, contient bien plus que le relativisme linguistique auquel on la résume d'ordinaire. Ce relativisme est d'ailleurs presque un contresens. En effet, il laisse à penser que les langues, à travers leurs catégories déterminent complètement les systèmes de pensée des individus ainsi que leurs comportements, au point qu'il devient impossible d'assigner à la pensée ou au langage des propriétés universelles :

> (...) the world is presented in a kaleidoscopic flux of impressions which has to be organized by our minds — and this means largely by the linguistic systems in our minds. We cut nature up, organize it into concepts, and ascribe significances as we do, largely because we are parties to an agreement to organize it in this way — an agreement that holds throughout our speech community and is codified in the patterns of our language (...) all observers are not led by the same physical evidence to the same picture of the universe, unless their linguistic backgrounds are similar, or can in some way be calibrated (Whorf 1956 : 212-214).

Or, ce n'est pas là le cœur de l'hypothèse. Certes, d'un point de vue méthodologique, Whorf nous apprend qu'il faut commencer par se débarrasser des réflexes grammaticaux des langues indo-européennes lorsque l'on sort de ce

[110] Nous renvoyons à l'article disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lassegue.net/.

cadre pour aborder d'autres lignées de langues. Mais le passage d'un groupe de langue à un autre sans parenté immédiate ne peut se faire que si l'on pose l'existence d'invariants perceptifs communs à l'ensemble de l'espèce humaine. Lassègue (1996) souligne à juste titre que chez Whorf, c'est la perception qui permet de définir les invariants cognitifs à partir desquels se construit la diversité des langues. En somme, Whorf postule que le monde est doté d'une certaine stabilité, qu'il existe des processus cognitifs généraux (universels) et que la variation vient du choix collectif d'éléments recrutés dans la perception. Le problème est que Whorf fait découler la variation de facteurs environnementaux. En définitive, l'intention est bonne (dégager des invariants cognitifs permettant de rendre compte de la variation et de la diversité des langues), mais au final, c'est une explication d'ordre naturaliste (au même titre que les analyses proposées par la sociolinguistique et l'anthropologie) qui l'emporte. Paradoxalement, on est assez proche des conclusions auxquelles arrive Chomsky (1995), alors que ses préoccupations initiales sont à l'opposé de celles de Whorf. Comme nous l'avons vu, l'approche modulariste rejette toute variation au niveau de la compétence. La variation n'intervient que de manière accidentelle et seulement à l'articulation entre l'appareil linguistique inné et l'instanciation des paramètres lors de l'exposition à un environnement particulier. Elle n'a aucune origine cognitive.

Le formidable essor des sciences cognitives, dont se sont inspirées dans des proportions similaires les linguistiques énonciative, fonctionnaliste et cognitiviste à partir des années 1970, a érigé la variation au rang de véritable constituant du fait cognitif. Les points communs à ces approches sont très bien résumés par Lassègue (1996) lorsqu'il écrit :

> Le rapport du linguistique au cognitif semble nécessiter la constitution d'espaces mentaux, dans lesquels des sujets peuvent se trouver en position d'énonciation et qui sont structurés comme de véritables scènes spatiales, utilisant les ressources du continu, des déplacements fictifs, du balayage d'un champ de vision virtuel, ou encore de la fusion de scènes simples en scènes complexes.

> C'est cette théâtralisation mentale de type perceptif qui doit pouvoir être justifiée cognitivement (1996 : §3).

Les sciences de la cognition ont fait le pari que la variation n'était pas appréhendée empiriquement sans forme, mais au contraire appelée par les structures cognitives. C'est pourquoi les théories linguistiques qui en résultent s'accordent pour adopter une approche centrée sur l'usage. Il s'agit pour elles de remonter de l'empirique au formel en admettant que la variation est au cœur de la compétence langagière.

Loin de voir le langage comme simple vecteur de sens à partir de correspondances toutes faites entre signifiant et signifié, ces cadres théoriques l'envisagent comme activité signifiante de représentation, c'est-à-dire de production et de reconnaissance de formes symboliques. La Théorie des Opérations Énonciatives est particulièrement claire à ce sujet. Culioli écrit :

> L'activité de langage renvoie à une activité de production et de reconnaissance de formes, or, ces formes ne peuvent pas être étudiées indépendamment des textes, et les textes ne peuvent être indépendants des langues (1990 : 14).

L'activité de langage ne va pas de soi. Elle suppose un effort de (re)construction des formes linguistiques. Pour Culioli, même les ratés de la communication sont à prendre en compte car ces malentendus, déformations, (ré)ajustements, sont autant de caractéristiques de l'activité discursive. Les négliger, c'est se barrer l'accès aux invariants cognitifs, qui est le but ultime de la linguistique. L'invariant n'est ici en aucun cas assimilable à une grammaire universelle : « Car c'est bien d'invariant qu'il s'agit et non pas de grammaire universelle, notion finalement assez obscure (1990 : 23) ». Les courants fonctionnalistes et cognitivistes ne démentent pas cette mise au point. Chez Culioli, les combinaisons d'unités[111] lexicales et grammaticales (entre lesquelles il existe un continuum) sont vues comme des agencements de marqueurs, qui sont la trace visible d'opérations énonciatives sous-jacentes à l'activité de langage. C'est à ce

[111] Le terme d'*unité* est suffisamment vague pour renvoyer à des morphèmes, des mots, voire des constructions.

niveau que se situent les invariants cognitifs, communs à toutes les langue. Dans la T.O.E., La synthèse entre variation empirique et invariant cognitif est rendue possible grâce à une théorie de l'observable ainsi qu'à un système de représentation métalinguistique. Le linguiste ne peut évidemment pas généraliser à partir de séquences textuelles à l'état brut. Il lui faut d'abord manipuler les énoncés afin d'en faire ressortir un problème linguistique commun à une classe de phénomènes :

> (...) le linguiste travaille sur des formes (...), et ces formes, il ne va pas les prendre telles qu'elles sont (...), mais il va les faire travailler sur elles-mêmes et les soumettre à cette forme d'évidence qu'est le jugement d'acceptabilité (1990 : 18).

Ce que Culioli ne précise pas, c'est qu'à partir de là, deux choix se présentent, en fonction du rôle que le linguiste assigne au locuteur. Soit le linguiste se livre à des manipulations savantes sur des énoncés authentiques dans l'espoir de remonter à un invariant par un chemin auquel le locuteur n'a pas du tout accès, soit il fait abstraction de son savoir pour tenter de remonter à de l'invariant cognitif par un itinéraire dont le locuteur n'est que partiellement conscient. La vérité est, comme bien souvent, entre ces deux pôles. Le problème est que les locuteurs profanes (non linguistes) se livrent bien à des jugements d'acceptabilité. Mais ceux-ci ne sont pas de même nature que ceux du linguiste. Or, ce sont bien les locuteurs qui construisent la langue. Toute la difficulté pour le linguiste consiste à connaître le moment précis à partir duquel il doit faire intervenir son savoir. Les générativistes, qui travaillent à partir de phrases qu'ils construisent eux-mêmes font peut-être l'erreur d'intervenir trop tôt.

D'un point de vue méthodologique, le système de représentation métalinguistique sur lequel s'appuie l'analyse des phénomènes linguistiques chez Culioli (1990 : 21-22) comprend trois niveaux. Le premier niveau est celui des représentations mentales proprement dites, c'est-à-dire du cognitif. Culioli est ici très proche de la linguistique d'orientation cognitiviste, notamment lorsqu'il précise que la cognition est entendue au sens large. Loin de n'appartenir qu'au domaine du rationnel, elle inclut ce qui a trait à l'affect. C'est

à ce niveau que s'effectuent les opérations énonciatives du langage (par exemple la mise en relation entre propriétés, la composition, l'enchaînement, la différenciation, etc.). Le problème de ce niveau est qu'il ne nous est pas directement accessible. On sait assez peu de choses quant à l'implication des aires corticales dans l'activité cognitive[112]. La plupart des hypothèses sont difficilement testables autrement que par le recours aux observables, ce qui amène parfois à revoir certains points de la théorie. Le deuxième niveau est celui des marqueurs, qui sont la trace des opérations de niveau 1. Les énonciativistes insistent cependant sur le fait qu'il n'y a pas de correspondance univoque entre un marqueur et une opération. À un marqueur peut correspondre un ensemble d'opérations et vice versa. Le troisième et dernier niveau est celui de la construction du système de représentation métalinguistique, qui se fait par un va-et-vient constant entre observation et théorisation :

> Les représentations de niveau 3 doivent être dans une relation d'extériorité par rapport au niveau 2, mais une extériorité 'engagée', de sorte que le formel soit de l'empirique formalisé, et que l'empirique, au fur et à mesure des généralisations, vienne mettre en question le formel (1990 : 23).

La métalangue se doit d'être généralisable, c'est-à-dire que son application ne se limite pas à un seul problème ou une seule langue. Il lui faut en outre réaliser la synthèse de l'empirique tout en annonçant les formes abstraites du niveau supérieur. Tout aussi importante que la tripartition en niveaux d'abstraction est l'orientation du système de représentation métalinguistique. Celui-ci va clairement du bas (les formes empiriques) vers le haut (les formes symboliques) :

> L'espoir, c'est que le niveau 3 sera dans une relation d'adéquation (de correspondance) au niveau 2, telle que, par le biais de cette relation explicite entre 2 et 3, nous puissions simuler la correspondance entre 1 et 2 (1990 : 23).

---

[112] En dépit d'articles aux grands effets d'annonce dans la presse scientifique à grand tirage.

L'idée même de variation doit être prise en compte dès le niveau le plus bas (niveau 3), sans quoi la « simulation » n'est pas fidèle, car la remontée aux niveaux supérieurs est défective. En dépit du petit nombre d'études diachroniques réalisées dans le cadre de la T.O.E., on est toutefois en mesure d'affirmer que la variation diachronique est un point de départ tout aussi légitime que la diversité synchronique dans la recherche des invariants.

Les théories énonciativiste et cognitive ont comme dénominateur commun d'aborder l'activité cognitive à travers le langage sur un mode représentationniste. Elles reposent sur un postulat de nature psychologique selon lequel le fonctionnement du système cognitif humain s'appuie sur la construction et la manipulation de représentations[113]. En psychologie cognitive, l'étude des représentations part du principe que celles-ci ne sont pas directement accessibles à l'observation mais peuvent être appréhendées par des opérations expérimentales portant sur des observables. L'énonciativisme et le cognitivisme sont les héritiers directs de cette attitude épistémologique dont on trouve déjà la trace chez Guillaume. L'opposition entre langage en puissance et langage effectif réapparaît quelques décennies plus tard dans le champ de l'expérimentation psychologique, lorsqu'il devient indispensable de distinguer deux états des représentations cognitives, à savoir (i) un état de disponibilité de la connaissance en mémoire à long terme, (ii) un état d'actualité, lorsque cette connaissance disponible est activée. La linguistique cognitive se singularise en ce qu'elle étend cette approche au-delà de la problématique de l'application des connaissances et des tâches de raisonnement. Ainsi, tout en ayant recours à une imagerie schématique pour symboliser les représentations du sens à travers les constructions, Langacker réintroduit la notion de représentation procédurale, déjà présente en psychologie. Les schémas sont le plus souvent constitués de processus infinitésimaux dont l'image résultante peut être appréhendée par le sujet cognitif au terme d'un parcours qui est soit récapitulatif (*summary scanning*), soit séquentiel (*sequential scanning*). Cette approche est éminemment représentationniste en ce qu'elle enracine les processus cognitifs

[113] La notion de représentation est apparue au moment où la psychologie cognitive a remis en cause les approches exclusivement comportementales. C'est pourquoi l'accusation selon laquelle la linguistique cognitive serait réductible à une sorte de behaviorisme moderne est infondée.

liés à l'interprétation dans les mécanismes de base de la perception. La représentation y est vue comme une structure symbolique porteuse de sens.

Cela vaut aujourd'hui à la linguistique cognitive des critiques appuyées en provenance de partisans d'une approche non-représentationnistes de la cognition (Cadiot & Visetti 2001a et 2001b, Visetti & Cadiot 2002, Lassègue & Visetti 2002). Ces auteurs reprochent notamment à la sémantique cognitive une confiance excessive accordée à des préjugés ontologiques :

> (...) there is a trend towards relying on a very general psychological prototype, according to which language, at its most fundamental level, encodes tangible and/or physical structures. (...) This idea leads in cognitive semantics, and also in grammaticalization theories, to a hierarchy of meanings, which starts from spatial or physical values, taken as literal meanings, up to temporal or abstract meanings, which are supposed to be derived from the previous ones by some kind of metaphorical transfer process (Visetti & Cadiot : 2002[114]).

Nous ne sommes pas sûr que cette vision des choses reflète fidèlement les divergences entre les figures de proue de la mouvance cognitiviste. Par exemple, Langacker n'accorde pas la même importance à la métaphore que Lakoff dans le passage d'une strate de sens à une autre. La principale critique porte à l'évidence sur la primauté accordée à l'invariant schématique qu'est l'espace[115] :

> As a consequence of this wrong starting point, some works in the field of grammar retain only a very poor and abstract schematism; while others, or even sometimes the same works, address only the spatial or physical uses, hoping that the thus created gap between these uses and all the others will be filled by an appeal to the magical notion of metaphor (*ibid.*).

---

[114] http://formes-symboliques.org/IMG/pdf/doc-14.pdf.
[115] En atteste le rappel constant par ces auteurs du premier nom donné par Langacker à ce qui est devenu la Grammaire Cognitive, à savoir la Grammaire Spatiale (*Space Grammar*).

C'est oublier que chez Langacker l'accent n'est pas tant mis sur la configuration topologique que sur la vision que s'en fait le sujet cognitif. Ce point fait également l'objet d'un rejet de la part de Cadiot et Visetti, qui mettent en avant le fait que les modèles perceptifs ne sont plus adéquats une fois prise en compte la nature différentielle du sens linguistique. Au soi-disant schématisme de la linguistique cognitive, ils opposent un modèle de stabilisation du sens en trois étapes (motifs, profils, thèmes), construit autour de cinq lignes de force :

(i) aucun privilège n'est accordé aux emplois spatiaux ou physiques des mots, ce qui entraîne un rejet de la métaphore comme mécanisme dynamique ;

(ii) le point de départ méthodologique consiste en la recherche de *motifs* (germes de sens), dépourvus de préjugés quant à la primauté de certains sens ;

(iii) acceptation de la nature paradoxale des motifs, qui sont à la fois instables et unifiés, et dans tous les cas l'unique moyen d'accéder aux formes sémantiques[116] ;

(iv) rejet de l'immanentisme du composant schématique.

(v) acceptation de l'hypothèse selon laquelle les germes de formes instables que sont les motifs ne se stabilisent que dans une interaction avec les constituants des syntagmes environnants.

Ce dernier point est emprunté à l'énonciativisme, qui n'est pas épargné par Cadiot et Visetti, mais trouve grâce aux yeux de ces chercheurs en ce qu'il s'articule autour d'une double problématique détaillée de l'instabilité et de la stabilisation :

> À l'opposé de cette « erreur » des linguistiques cognitives, l'école culiolienne, ou bien les sémantiques dynamiques inspirées de la théorie des catastrophes, ont décrit leurs propres schèmes comme des quasi-formes instables, aptes à se stabiliser en syntagme (...) (2001 : 13).

[116] En cela, Cadiot et Visetti se placent dans la démarche qui va de l'empirique au formel. Ces derniers se vantent de ce que leur prise en compte de l'empirique est plus rigoureuse (car reposant moins sur des préjugés ontologiques) que celle des linguistiques cognitives.

Tout en ne diminuant pas l'ampleur de la remise en cause de l'autonomie syntaxique réalisée par les linguistiques cognitives, Cadiot et Visetti (2001b) les attaquent cependant jusque dans leurs prétentions premières :

> En portant ainsi une attention exclusive au composant 'schématique', on méconnaît des affinités sémantiques essentielles, et l'on s'égare à la recherche d'invariants introuvables dans le cadre où on les cherche (2001b)[117].

Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer le fait qu'une critique aussi radicale, pour légitime qu'elle soit, s'appuie sur une vision aussi partielle (et partiale) de la linguistique cognitive, à tel point que le modèle de stabilisation sémantique à la Cadiot et Visetti semble faire double emploi au vu de la masse de recherches menées sur les schémas interprétatifs (*frames*) depuis de nombreuses années dans le sillage de Fillmore (1982), et sur le profilage[118] (Langacker 1987). Par ailleurs, le portrait parcellaire que dressent Cadiot et Visetti relève parfois du contresens :

> In short, we think that cognitive linguistics have up to now too strongly dissociated 'structure' (identified to the schematical dimensions of meaning) from 'content' (Visetti & Cadiot 2002)[119].

Ce jugement à l'emporte-pièce fait l'impasse sur l'un des principaux postulats des Grammaires de Constructions (dont la filiation vis-à-vis de la linguistique cognitive a été de nombreuses fois démontrées[120]) : selon lequel les constructions sont des assemblages symboliques plus ou moins complexes de forme et de sens. Visetti et Cadiot se contentent de mentionner brièvement les Grammaires de Constructions, mais sans vraiment exploiter cette piste fertile :

---

[117] http://formes-symboliques.org/IMG/pdf/doc-26.pdf.
[118] Par profilage il faut entendre ici la désignation d'une entité par la structure sémantique et sa promotion à un statut proéminent.
[119] http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=23
[120] Même si les travaux d'Ivan Sag sur la grammaire de constructions sont encore empreints de structuralisme modularisant.

> Les linguistiques cognitives sont ici dans une situation quelque peu indécise : ayant rejeté l'autonomie de la syntaxe façon grammaires génératives, elles tentent néanmoins de retrouver les fonctions 'syntaxiques' dans leur cadre de description, qui privilégie la plupart du temps, lui aussi, des concepts configurationnels. Cela ne va pas sans difficultés, que nous avons cherché à exposer (cf. CADIOT & VISETTI, [2001a], chap. 1). Les Construction Grammars (Fillmore, Kay, Goldberg ; voir notamment A. GOLDBERG, 1995), qui s'inscrivent dans la même mouvance, proposent toutefois une approche plus diversifiée, qui unifie d'emblée les organisations syntaxiques (que l'on peut considérer, en nos termes, comme une variété du configurationnel sur le plan de l'expression), à d'autres valeurs sémantiques non nécessairement configurationnelles (ex. construction ditransitive corrélée à la configuration syntaxique NP V NP NP) : l'ensemble constituant alors ce que nous appellerions un profil constructionnel (Cadiot et Visetti 2001b).

Nous pensons pour notre part que l'indécision mentionnée ci-dessus pousse en fait la linguistique cognitive à privilégier l'étude du sens plutôt que la syntaxe (elle tombe ainsi dans l'excès inverse vis-à-vis de la grammaire générative). Ce défaut est effectivement corrigé par les Grammaires de Constructions. Curieusement, Cadiot et Visetti ne mentionnent ni Lakoff (1987) ni Langacker parmi les auteurs ayant fortement influencé ce cadre de pensée. L'oubli est de taille lorsque l'on sait que Langacker a beaucoup travaillé sur le profilage de type constructionnel, qui apparaît chez Cadiot et Visetti (2001b) comme une nouveauté alors que ce n'en est pas une. Dans la Grammaire Cognitive, une construction opère un profilage sur la conceptualisation. À une échelle plus petite, une ou plusieurs composantes d'une construction peuvent également être profilées. Loin d'être un point secondaire, le profilage est une opération mentale centrale qui conditionne d'autres processus non moins incontournables, à savoir l'*activation de zones* (*active zone phenomena*) et l'*élaboration*.

Quitte à critiquer les avancées de la linguistique cognitive, il est possible de s'interroger sur les fondements scientifiques de la structuration interne des

catégories sémantiques en domaines sans pour autant devoir remettre en cause sa logique interne et refaire un travail qui a déjà été fait. Par ailleurs, l'accusation portée contre la primauté des schèmes visuels et spatiaux dans la description de l'appareil conceptualisant ne passe pas le test d'une lecture exhaustive des textes fondateurs de la Grammaire Cognitive. Langacker a le mérite d'être très clair sur ce point :

> I have never claimed, for example, that all conceptual or semantic structures are visuo-spatial in nature, nor should my frequent use of spatial diagrams be so construed (...). Moreover, while it is evident that space and vision play a major role in the metaphorical structuring of other domains, I make no specific claim concerning the nature of the extent of their primacy (1999 : 203).

Les diagrammes dont Langacker illustre la plupart de ses études de cas ont une valeur pédagogique quant à l'explicitation des schémas abstraits auxquels ils renvoient. Ils sont donc inattaquables quant à leur éventuelle allégeance à un schématisme représentationnel. À vrai dire, le seul point sur lequel l'attaque anti-représentationniste peut légitimement porter est la thèse symboliste, centrale en Grammaire Cognitive et amplement partagée dans la plupart des linguistiques cognitivistes :

> Language is symbolic in nature. It makes available to the speaker (...) an open-ended set of linguistic signs or expressions, each of which associates a semantic representation of some kind with a phonological representation (1987 : 11) .

Ce passage appelle plusieurs commentaires, ne serait-ce que pour le prémunir contre tout contresens. Premièrement, la représentation est forcément procédurale chez Langacker. Les constructions – unités symboliques de base à partir desquelles la grammaire est structurée – le sont également. Le point faible de ce type de schématisation est que le lien symbolique est assez flou. Hormis Croft (2001), on a du mal à trouver une caractérisation précise de ce que recouvre ce type de lien entre forme et sens dans la littérature cognitiviste

et plus précisément dans le domaine des Grammaires de Constructions, ce qui pose un problème de crédibilité scientifique. Deuxièmement, il y a dans toute unité symbolique une part de stabilité et d'instabilité, ce qui la rend (ré)analysable (Croft 2000 et 2001). Or, cette double problématique de l'instabilité et de la stabilisation est précisément ce pourquoi la T.O.E. trouve grâce aux yeux de Cadiot et Visetti, en dépit des critiques que ces auteurs adressent à la partition qu'opèrent les énonciativistes entre formes schématiques et notions (qui selon eux n'a pas lieu d'être). Pourquoi donc la linguistique cognitive n'aurait-elle pas droit au même traitement de faveur pour les mêmes raisons ?

Dans les chapitres ultérieurs, nous allons travailler à partir de l'unité de base qu'est la construction (entendue au sens d'assemblage symbolique de forme et de sens) précisément parce qu'elle nous permet de dépasser une conception purement représentative et immanentiste de la langue et du langage. L'assemblage symbolique est stabilisé conventionnellement, mais peut, de manière tout aussi conventionnelle, être réinterprété et réanalysé. Pour l'heure, le contre argument non représentationniste n'est pas (encore) opérationnel.

Quoi qu'il en soit des dissensions que nous venons de relever, la plupart des théories qui gravitent autour du paradigme cognitiviste (exception faite du générativisme) sont animées par la même recherche de l'invariant à travers la diversité du sensible. Nous souhaitons ultimement fournir les bases permettant de construire un modèle explicatif de la diachronie à l'aune de la variation synchronique. Cette tâche nous place au cœur de la problématique du fait cognitif.

5. Conclusion : une logique de l'interminable ?

À en croire George Steiner dans *Réelles Présences*, nous vivons à l'ère du commentaire. Il écrit :

> Dans le monde du discours interprétatif et critique, les livres (...) engendrent d'autres livres, les essais d'autres essais, les articles

> d'autres articles. La logique de l'interminable est le propre des sauterelles. (1991 : 62).

Un portrait tout aussi pessimiste pourrait être dressé à l'égard des chercheurs spécialisés dans l'étude des changements linguistiques. La raison pour laquelle tant d'ouvrages sont consacrés annuellement à cette problématique sans que pour autant des avancées significatives ne soient faites, tient à la difficulté de l'entreprise. Comme nous l'avons vu, celle-ci est due au type de langue étudiée, au choix de l'unité primitive à partir de laquelle il est décidé que se fait l'évolution et à la sélection des outils mis en œuvre dans l'analyse. À cela s'ajoute le fait qu'il n'est pas de modèle linguistique dynamique sans exploitation de la variation. Or, ce premier chapitre a montré que l'étude de la variation (synchronique et diachronique) posait des problèmes cognitifs appelant des réponses d'ordre cognitif. Tout l'intérêt d'une approche qui n'élude pas cette dimension mentale du fait empirique est de parvenir à trouver les outils adéquats qui permettent de faire le grand écart entre l'empirique (particulier et variable) et le cognitif (général et stable ; mais en aucun cas fixé).

Il nous faut pour cela construire un modèle qui nous permette d'examiner la diachronie à l'aune de la variation synchronique et vice versa tout en intégrant les domaines de la forme et du sens. L'autre difficulté de taille consiste à se placer dans une position intermédiaire, entre celle du linguiste (spécialiste) et du locuteur (profane), afin de proposer une caractérisation des changements linguistiques le plus conformément possible à une approche centrée sur l'usage. À trop vouloir penser en linguiste, on en oublie les mécanismes fondamentaux par lesquels l'individu profane modèle inconsciemment sa langue, au profit de la description d'un modèle certes idéal, mais imparfait, car en décalage avec la réalité. Nous ne sommes pas convaincu que la connaissance[121] de la langue par les locuteurs soit structurée en termes de phonèmes, de morphèmes, de syntagmes, ou tout autre entité clairement délimitée.

---

[121] Ce terme est des plus difficiles à définir en sciences du langage. Pour l'heure, nous nous contentons de souligner que la connaissance linguistique est structurée par des représentations procédurales.

L'unité de base qui sera la nôtre sera la construction. Nous justifions ce choix au chapitre suivant. Nous examinerons plus précisément l'évolution de constructions grammaticales d'un point de vue externe (celui de la variation) et tenterons de révéler leur potentiel structurant sous-jacent au niveau cognitif. En cela notre modèle sera constructionniste. Les études de cas s'attacheront à traiter des formes dites intermédiaires de l'anglais, c'est-à-dire problématiques d'un point de vue typologique, tant syntaxiquement que sémantiquement (puisque nous savons que cette bipartition est réduite à la portion congrue dans les grammaires des constructions). Ces constructions intermédiaires (« floues » dans une certaine mesure), ont pour caractéristique d'être en cours de stabilisation dans la « grammaire mentale »[122] des locuteurs. Il y a fort à parier que leur examen approfondi nous placera au cœur du processus d'élaboration d'une construction et nous en révèlera les mécanismes, formels tout autant que cognitifs. La diachronie repose donc sur la complexité du synchronique et s'élève au niveau des processus mentaux qui conditionnent l'évolution du système linguistique tout entier.

[122] L'expression est de Jackendoff (1994).

CHAPITRE 2
LES CONSTRUCTIONS AU CŒUR DE LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE

0. Introduction.

Nous avons vu que la compréhension des mécanismes du changement linguistique passait par une analyse détaillée de la variation et de l'émergence, qui sont au cœur de la pensée cognitiviste. Plusieurs options s'offrent à nous. La première consiste à rejeter l'émergence et la variation en prétextant que les locuteurs possèdent des catégories stables et indéformables – l'évolution se traduisant alors par des sauts extra-catégoriels abrupts. La deuxième, tout aussi radicale, est aux antipodes de la première. Elle suppose que la grammaire est dans un état d'instabilité permanente, ce qui engendre une matière linguistique flexible dont les catégories traditionnelles ont du mal à se faire l'écho. Tout en accordant plus de crédit à la deuxième option (parce qu'elle semble plus en accord avec les faits), nous souhaitons adopter une démarche sensiblement différente et ainsi définir une troisième alternative.

En vertu d'un postulat fonctionnaliste, nous partons du principe que la langue ne change pas par elle-même mais par le biais de l'activité discursive des

locuteurs en situation de communication. L'usage est fonction des représentations de la grammaire que se font les sujets parlants. Ces représentations constituent la compétence[123] linguistique de chacun et sont dotées d'une structuration interne ; en d'autres termes, elles sont procédurales. Comme la plupart des linguistes cognitivistes, nous sommes animé par la conviction que les connaissances linguistiques sont structurées par des jalons constructionnels reliés entre eux par un réseau non linéaire. Entre ces jalons existent des zones de flou constructionnel, qui ne sauraient être connotées négativement (en tant que défaut de connaissance par exemple). Ce flou correspond en fait à l'espace de « dialogue » productif entre constructions prototypiques. Cet espace (non-topologique) est crucial à nos yeux dans la mesure où s'y produisent la plupart des mécanismes qui président à l'apparition, à l'installation (*conventionalization*) ou à la modification des constructions grammaticales.

Le flou aura donc une place prépondérante dans notre modèle diachronique. Contrairement aux idées reçues, nous pensons que le changement n'implique pas forcément un processus abrupt de création ou de perte de forme linguistique. À un niveau plus local, l'évolution implique avant tout un réagencement de l'assemblage entre forme et sens (ou fonction), ce qui conditionne des changements à d'autres échelles. Nous nous situons au carrefour du stable et de l'instable. Le réagencement constructionnel, qui amène de l'instable, se fait à la lumière de jalons (stables) qui se caractérisent par une saillance cognitive dans l'esprit des locuteurs. En d'autres termes, au sein du stable est à l'œuvre un principe d'instabilité (ou de déformation), que nous caractériserons plus loin comme étant la *zone de développement potentielle* d'une construction.

Ces considérations liées à l'approche centrée sur l'usage et la cognition nous poussent tout naturellement à adopter la construction grammaticale comme unité de base dans notre analyse de la diachronie. Nous entendons *unité de base* au sens d'*unité primitive*, et non d'*unité atomique*. Une unité atomique ne peut pas être décomposée en éléments plus petits. En linguistique, il est

---

[123] C'est au sens non-générativiste que nous entendons ce terme ici.

difficile de savoir où s'arrêter dans la décomposition d'une forme pour parvenir à l'unité atomique. Il faut, de plus, reconnaître qu'il existe un seuil en deçà duquel ladite unité n'a plus de justification psycholinguistique. En comparaison, même si elle est décomposable en éléments plus petits, l'unité primitive est certainement plus pertinente au niveau psycholinguistique, vu qu'il s'agit de la plus petite unité structurante au niveau représentationnel, et donc procédural.

Dans les pages qui suivent, nous allons nous attacher à montrer que les Grammaires de Constructions prennent leur racine dans la variation et l'émergence, c'est-à-dire dans l'usage. À partir de là, nous serons en mesure d'en examiner la portée cognitive ainsi que diachronique.

1. Une approche centrée sur l'usage.

Pour les approches formelles de la linguistique (nous pensons en particulier au générativisme), les langues naturelles reposent sur un ensemble de principes algébriques abstraits indépendants du sens des éléments dont ils commandent la combinaison. C'est le lexique qui assure l'apport de sens en périphérie. Les principes abstraits de la grammaire sont donc le cœur de la compétence linguistique, tandis que la périphérie regroupe le lexique, tout ce qui a trait à la structure conceptuelle en général, ainsi que les irrégularités et les phénomènes pragmatiques. Plus récemment, une nouvelle approche du langage, de la langue et de la compétence linguistique est apparue. Elle est dans son principe à l'opposé des approches formelles. Loin d'être le produit de principes abstraits, la structure du langage émerge pour une grande part de l'usage.

1.1. Principes généraux.

Ce sont les linguistiques fonctionnaliste et cognitive qui se sont les premières inscrites méthodologiquement dans cette démarche. Mais nous avons vu au chapitre précédent que l'énonciativisme était en accord[124] avec ces

[124] Nous employons « en accord » au lieu de « d'accord avec » tant le manque de dialogue entre théories pourtant très proches est flagrant. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter cet état de fait.

courants dans sa recherche de l'invariant cognitif à partir d'énoncés empiriques. Cette plateforme commune, que nous avons déjà évoquée, prend le nom d'approche centrée sur l'usage, ou *usage-based model*[125]. Étant donné que ce modèle est conçu par opposition aux conceptions structuralistes[126]qui nient tout rapport entre usage (c'est-à-dire communication effective de formes linguistiques) et représentation mentale que le sujet parlant se fait de la grammaire, l'approche centrée sur l'usage va de l'énoncé à la règle, de l'empirique au formel. Langacker parle de « bottom-up orientation » (1999 : 92). Les théories formelles procèdent en sens inverse (*top-down*) car, comme nous venons de le rappeler, elles conçoivent la représentation grammaticale exclusivement en termes de règles et de principes universels abstraits (à l'image de la règle de formation du pluriel au niveau morphologique par inflexion en anglais : *boat-s*). Elles laissent ainsi de côté les particularismes empiriques qui doivent être appris à part (par ex. les pluriels irréguliers : *geese*, *lice*, *mice*, *feet*, etc.). Une telle vision s'articule autour d'une nette séparation entre *règles* et *listes* (les premières étant privilégiée aux dépens des secondes). Cette distinction est rejetée par la plupart des linguistes cognitivistes. Langacker ne pense pas que règles et listes s'excluent mutuellement : une information contenue dans une règle peut très bien être présente également au niveau du lexique et vice versa. À titre d'illustration, tout anglophone sait construire le prétérit par adjonction du marqueur *-ed* sur la base verbale[127]. Une fois acquise, cette règle s'applique sans difficulté particulière à chaque fois que le locuteur en a besoin, y compris pour les verbes rares ou totalement nouveaux. Cela n'empêche pas les verbes au prétérit de grande fréquence tels que *played*, *talked*, *walked*, *watched*, etc. d'être mémorisés tels quels au niveau, non pas d'un module procédural, mais du lexique. Lorsqu'il est poussé trop loin, l'impératif de généralisation des générativistes, semble problématique d'un point de vue

---

[125] Voir notamment Langacker 1987 : chapitre 10, Bybee 1988, 2001, Israel 1996, Barlow et Kemmer 1999, Bybee et Hopper 2001.

[126] Nous pensons en particulier au structuralisme à la Saussure, repris par Bloomfield (1933), et au générativisme. Bybee (2001 : 5) souligne très justement qu'à bien y réfléchir, les oppositions entre « langue » / « parole » (Saussure) et « compétence » / « performance » (Chomsky) n'ont d'autre but que d'évacuer l'usage et de consacrer l' « objet mental » (« mental object ») comme domaine exclusif de la linguistique.

[127] Ou, de façon plus technique, par affixation des suffixes allomorphes /t/, /d/ ou /id/.

psychologique. Aussi Langacker n'hésite-t-il pas à parler de « rule/list fallacy[128] » (1987 : 29).

On s'en doute, l'orientation méthodologique en linguistique (faut-il procéder du « bas » vers le « haut » ou du « haut » vers le « bas » ?) est un point sujet à débat. En ardent défenseur du générativisme, Newmeyer ne nie pas que l'usage puisse avoir un rôle à jouer dans l'architecture générale de la grammaire mentale. Il nie cependant que ce rôle soit central. C'est pourquoi, à l'occasion de son discours inaugural en qualité de président de la *Linguistic Society of America*[129], Newmeyer (2003) s'est proposé de démontrer le bien fondé d'un postulat générativiste d'inspiration saussurienne, à savoir l'autonomie de la compétence vis-à-vis de l'usage, qu'il nomme ailleurs *AUTOKNOW* :

> Knowledge of language ('competence') can and should be characterized independently of language use ('performance') and the social, cognitive, and communicative factors contributing to use (1998 : 24) [130].

Au sujet du phénomène de déplacement, il écrit :

> By the way, I regard the assumption that much of grammatical structure is motivated by external functional pressure as being a fairly uncontroversial one, even among the most doctrinaire formal linguists. Certainly, Chomsky has never questioned it. (...) in The Minimalist Program (Chomsky 1995) and in subsequent work (Chomsky 2000, 2001), he suggests that displacement phenomena (...) probably exist to facilitate language use, both in terms of parsing needs and the demands of information structure. So the issue is not whether grammars have functional motivation, but where and how much, and the centrality of focusing on this motivation in one's research program (2003 : 687).

---

[128] Voir aussi Bybee (2001 : 20-21) à ce sujet.
[129] Newmeyer, F. J. 2003. « Grammar is grammar and usage is usage ». *Language*, 79 (4), 682-707.
[130] L'hypothèse de l'autonomie du savoir linguistique s'accompagne de deux autres hypothèses concernant l'autonomie de la syntaxe (AUTOSYN) et l'autonomie de la grammaire comme système cognitif indépendant (AUTOGRAM) (*op. cit.*).

En somme, le recours à des arguments de nature fonctionnaliste ne suffit pas selon lui à remettre en cause le programme minimaliste auquel il adhère. Nous avons cependant affaire à une défense éclairée du générativisme. Alors que la ligne « orthodoxe » voit en la grammaire un ensemble de principes logiques abstraits non soumis au changement, Newmeyer parle de *grammatical change*. Afin d'étayer sa démonstration du principe d'AUTOKNOW, il cherche à prouver que le changement grammatical n'est pas paradigmatique mais bel et bien syntagmatique. Il le justifie en soulignant que la grammaire ne change pas dans le seul but de réduire l'ambiguïté dans le discours. Son raisonnement est néanmoins loin d'être convaincant. Certes, il n'hésite pas à faire appel aux idées de linguistes avec qui il n'a, a priori, aucune affinité théorique, comme Labov (1994), pour qui le choix d'une variable au détriment d'une autre est le fait de pressions phonétiques ou d'hostilité à l'égard des répétitions (ce sont des phénomènes syntagmatiques), ou Croft. Mais on se rend vite compte que les citations de ces auteurs ne sont pas représentatives de leurs pensées respectives. Newmeyer parvient néanmoins à la conclusion suivante :

> In summary, we have grammar and we have usage. Grammar supports usage, but there is a world of difference between what a grammar is and what we do – and need to do – when we speak (2003 : 695).

Selon lui, il faut distinguer changement grammatical (c'est-à-dire changement qui affecte la compétence) et simples ajouts ou effacements dans l'inventaire des énoncés potentiels du locuteur. La conséquence est de taille : l'usage est d'importance mais n'est pas représenté dans la grammaire.

Deux ans plus tard, Joan Bybee (icône du fonctionnalisme) répond à Newmeyer dans les mêmes circonstances que son homologue générativiste[131]. On assiste alors à un intéressant duel à distance. La polémique a pour avantage de positionner clairement les deux camps l'un par rapport à l'autre, tout en posant les bases d'un dialogue fructueux (même si, dans les faits, il ne l'est pas

[131] Bybee, J. 2005. « The impact of use on representation : grammar is usage and usage is grammar ». Transcription du discours prononcé le 8 janvier 2005.

autant qu'on pourrait le souhaiter). Nous retenons surtout que l'analyse des changements linguistiques ne se fait pas du tout de la même façon suivant la définition que l'on donne à la grammaire.

La thèse de Bybee (2005) est relativement nouvelle par rapport aux développements antérieurs. Son discours est clairement devenu constructionnel au sens où les constructions sont considérées comme des entités structurantes de la grammaire :

> I will focus on the implications of the fact that the use of language is lexically particular; certain words tend to be used in certain collocations or constructions. My goal will be to explore the implications of this fact for representation. (...) I will argue that in order to represent the facts of usage, as well as the facts of change that eventually emerge from this usage, we need to conceive of grammar as based on constructions and as having an exemplar representation in which specific instances of use affect representation (Bybee 2005).

Notons que la grammaire est également vue comme étant un système structurant dans l'organisation cognitive de l'expérience appréhendée à travers le langage, point déjà évoqué chez Langacker (1987 : 57). Même si l'approche constructionnelle est assez récente chez Bybee, la linguiste revient ici sur ses principaux thèmes de recherche tout en les étayant. Il est dans notre intérêt de rappeler ces faits dans la mesure où ils sont au cœur de la problématique du changement linguistique. La première observation est la suivante : les mots ou expressions dont l'occurrence est élevée ont tendance à être soumis à l'érosion phonétique plus rapidement que ceux dont la fréquence est moindre. La deuxième observation est que des séquences de mots ou de constructions fréquentes font montre d'une plus grande résistance morpho-syntaxique au changement que celles qui sont moins fréquentes. Les verbes irréguliers très fréquents ont ainsi tendance à demeurer réguliers (ex. *take*), tandis que ceux dont l'occurrence est moindre (ex. *weep*) finissent le plus souvent par être régularisés. Selon la troisième observation, une forme morphologiquement complexe et fréquente est susceptible de perdre sa transparence interne et les

liens étymologiques qui la rattachent aux éléments qui la composent. C'est ainsi que certains affixes dérivationnels finissent par perdre leur qualité d'affixes lorsqu'ils sont très souvent combinés avec le même radical.

Le discours inaugural de Bybee (2005) est également nouveau en ce que celle-ci fait appel à des explications tirées des neurosciences. Ainsi, elle énonce un possible pendant neurologique au constat initial, présenté plus haut :

> In production words and sequences of words are neuromotor patterns. When sequences of neuromotor patterns are repeated, their execution becomes more fluent. A repeated sequence is represented at a higher level as a single unit (2005).

Cela est d'autant plus remarquable que, jusqu'à récemment, les linguistiques fonctionnelles et cognitivistes ont eu très peu recours à de tels arguments, au grand dam de Lamb (1999) et de Peeters (2001) notamment. Les raisons d'une telle frilosité sont nombreuses. Les cognitivistes ont tendance à se restreindre à l'étude des structures mentales de la représentation liées au langage. Leur souci est d'être plausible sur le plan psychologique, et non neurocognitif. Autrement dit, la linguistique cognitive travaille sur l'esprit et non sur le cerveau. D'autre part, l'argument de l'insuffisance des connaissances actuelles sur le cerveau suffit à beaucoup pour repousser indéfiniment la recherche de correspondances entre structures mentales et structures cérébrales. Il est vrai que la découverte d'un gène du langage (si tant est qu'un tel gène existe), ne suffira pas à remettre en cause les recherches menées dans le cadre des linguistiques cognitives, mais cela ne doit pas constituer un frein au dialogue entre cognitivistes et neuroscientifiques. Ce dialogue est, selon nous, ce qui manque aux linguistes cognitivistes, pour être non seulement entendus, mais aussi écoutés par les représentants des sciences cognitives[132].

---

[132] Pour l'heure, la liste des linguistes cognitivistes cités par les chercheurs en sciences cognitives est assez limitée. On y recense Langacker, Talmy, Vandeloise, Fauconnier, Turner et, de moins en moins, Lakoff.

1.2. Le rôle de la convention.

Dans une approche centrée sur l'usage, l'occurrence d'une forme linguistique donnée [133] (*token frequency*) joue un grand rôle dans son enracinement (*entrenchment*) en tant qu'unité grammaticale conventionnelle (Langacker 1999 : 93). Ainsi, plus cette forme est employée, plus elle a de chances d'être intégrée dans la représentation grammaticale du locuteur, partant de la communauté linguistique. Les occurrences diffèrent des types ; ces derniers se situant plutôt du côté de la langue. Ainsi, fréquence et convention sont liées.

Le concept de *convention* (ou de *norme* en sociolinguistique) est central dans l'analyse systématique des variations synchroniques tout autant que dans l'étude des changements linguistiques. Il désigne en linguistique la plateforme commune à une population de locuteurs donnée dans la résolution de problèmes de coordination issus de l'acte communicatif (Lewis 1969, Clark 1996, repris par Croft 2000 : 95sq). Afin de communiquer, deux énonciateurs (souvent plus) se doivent de trouver un terrain d'entente linguistique de nature conventionnelle. Ce principe est en accord avec la définition langackerienne de la grammaire en tant que « structured inventory of conventional linguistic units » (1982 : 25, 1987 : 57). De même Croft (2000 : 99) voit en toute langue vivante un « système conventionnel de signes » utilisé dans l'acte social de communication. Peut-être devrions-nous parler plutôt d'acte social d'*intention* de communication tant la correspondance entre le contenu informationnel et le vecteur de ce contenu (les formes linguistiques) est loin d'être exacte[134]. Une convention quelle qu'elle soit n'a de pertinence qu'en rapport à un groupe de locuteurs donné (et vice versa), à savoir une communauté linguistique. Labov écrit : « La communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation conjointe à

---

[133] Par forme linguistique nous entendons toute entité phonétique, morphologique ou syntaxique.

[134] Nous tirons parti de la définition du sens proposée par Grice et rappelée par Croft (2000 : 87) : « *A* intended the utterance of *x* to produce some effect in an audience by means of the recognition of that intention (Grice 1948/1989 : 220) ».

un ensemble de normes (1976 : 187) ». Ces normes sont établies dans l'usage par les acteurs sociaux.

Tout énoncé, quel que soit le degré de nouveauté des constructions qui le composent, est nécessairement interprété à la lumière de ce qui est déjà connu. Ce phénomène est rendu possible par le fait que les locuteurs font appel à un précédent (Clark 1996 : 81). Pour Croft (2000 : 101), il s'agit là d'un vecteur de coordination non conventionnel. C'est pourquoi il met en garde contre toute exagération du rôle de la convention dans les changements linguistiques :

> The role of nonconventional coordination devices in language use may appear to be a marginal one, found in the first novel uses of words and constructions, or in the language learning process. But, in fact, nonconventional coordination devices pervade the apparently ordinary, conventional use of language (*ibid*).

Plus une structure est conventionnelle, moins elle nécessitera de moyens pour être interprétée correctement. De fait, *baked bread*, *a two-legged person* et *a seven-day week* n'ont guère de chances de trouver grâce aux yeux des anglophones tant ces syntagmes sont redondants. Conventionnellement, les propriétés adjectivales sont reconnues comme faisant partie intégrante de la définition de chaque nom. L'adjectif est, dans ces cas précis, superflu. Cette économie de moyen n'en fait pas pour autant le mode exclusif d'accession au sens. Elle peut parfois cacher des complexités sémantiques, à l'image de la *référence indirecte* évoquée par Clark, souvent exprimée sous forme métonymique (Panther & Thornburg 2003), et illustrée par l'exemple suivant, emprunté à Croft et Cruse (2004 : 48)[135] :

(1) That french fries is getting impatient.

L'exemple n'est pas conventionnel car il est inédit. Le GN *french fries*, au pluriel, désigne communément une entité de type [- animé], et n'est pas un moyen conventionnel pour profiler un être [+ animé] [+ humain], au singulier. Ce qui

[135] Pour d'autres exemples de ce type, voir, entre autres références, Nunberg (1995 : 115), Langacker (1990 : 189 et 1999 : 198-201) et Panther & Thornburg (2003).

permet de comprendre la référence est à chercher du côté du contexte. Le procédé, quant à lui, est conventionnel : il est fréquent, dans le contexte de la restauration, de faire référence à un client via le plat qu'il a commandé.

Ainsi, l'acte communicatif ne saurait être réduit au seul respect d'une convention qui, à la réflexion, joue le rôle d'un pôle attracteur jamais atteint. C'est la raison pour laquelle nous tenons à être méfiant vis-à-vis d'une conception exclusivement centrée sur la convention. La remarque de Langacker ci-après a valeur de mise en garde :

> Creating a novel expression is not necessarily different in fundamental character from problem-solving activity in general, and the speaker's knowledge of linguistic convention is but one of the many resources he brings to bear in finding a solution; others include memory, the capacity to plan and organize, the ability to compare two structures and judge their degree of similarity, and so forth. We must examine this interface between convention and usage in some detail, for it is the source of language change and the crucible of linguistic structure (1987 : 65).

Nous verrons dans nos analyses de cas que la convention (i.e. la *norme* en sociolinguistique) est une notion qui n'a rien à gagner à être idéalisée. L'interaction verbale est une activité qui requiert la coopération de la part des participants ainsi qu'un constant ajustement intersubjectif. Clark parle de *shared expertise*, concept à mi-chemin entre la compétence linguistique et la compétence sociale. Les conventions linguistiques ne sauraient être confondues avec un ensemble de règles immuables. Tout ce qu'une langue comme l'anglais a de conventionnel est négocié en fonction des acteurs de la communication.

1.3. Thèse symbolique et représentation.

Adopter l'approche centrée sur l'usage, c'est reconnaître que la compétence du locuteur n'est ni algébrique, ni de même nature que celle du linguiste. L'unité de base sur laquelle nous devons construire notre modèle doit

se conformer à cette exigence. C'est pourquoi nous adhérons à la définition de l'unité proposée par Langacker ci-après :

> A unit is a structure that a speaker has mastered quite thoroughly, to the extent that he can employ it in largely automatic fashion, without having to focus his attention specifically on its individual parts or their arrangement. Despite its internal complexity, a unit constitutes for the speaker a "prepackaged" assembly; because he has no need to reflect on how to put it together, he can manipulate it with ease as a unitary entity. It is effectively simple, since it does not demand the constructive effort required for the creation of novel structures. Psychologists would speak of a "habit", or say that "automatization" has occurred. (1987 : 57).

Cette caractérisation de l'unité linguistique nous semble juste, mais appelle quelques précisions, sans quoi elle risque de nous induire en erreur. Alors que pour un linguiste une construction complexe est nécessairement décomposable en éléments fondamentaux, pour un locuteur il n'est nul besoin de procéder à une telle analyse ni même d'avoir accès à la complexité interne de cette unité linguistique pour en faire usage[136]. La construction est dans ce cas perçue globalement, ce qui ne veut aucunement dire qu'elle soit non analysable et non décomposable, bien au contraire. Les unités linguistiques sont des constructions stabilisées mais très rarement figées[137].

Les linguistiques cognitives, nous l'avons vu, accordent un grand crédit à la thèse symboliste, d'inspiration néo-saussurienne, puisque celle-ci met l'accent sur la nature mentale et conventionnelle (culturellement négociée) du signe linguistique. Ce dernier n'a cependant pas de référent objectif dans la réalité. Le concept et l'image acoustique (ou graphique) qui y est associée sont tous deux des entités mentales, présentes dans l'esprit du locuteur. La thèse symboliste est une réponse au problème persistant de la représentation mentale

---

[136] La grammaire du linguiste est nécessairement plus savante, car plus détaillée, plus explicite, que la grammaire du locuteur. La tâche de la première est d'expliquer la seconde, tout en demeurant psychologiquement réaliste, d'où l'impression pour le linguiste d'être cerné entre deux exigences qu'il lui faut à tout prix concilier : celle de l'exhaustivité et celle de la plausibilité.
[137] Il existe des degrés de figement plus ou moins forts pour les constructions idiomatiques (*idioms*).

du langage. Ce dernier est abordé par Chomsky dans *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) mais ne semble pas réglé trente ans plus tard dans *The Minimalist Program* (1995). Chomsky (1995) développe deux idées minimalistes, à savoir l'*économie de dérivation* et l'*économie de représentation*. En vertu de l'économie de dérivation, les mouvements syntaxiques n'ont d'autre but que de faire correspondre un trait interprétable à un trait ininterprétable. La marque du pluriel régulier appliquée aux noms en anglais – par exemple *car**s*** – permet d'assigner une valeur référentielle au substantif (plusieurs voitures et non une seule). Le syntagme est rendu interprétable. L'économie de représentation suppose que la structure de la grammaire est nécessairement motivée. Ainsi, la structure d'une phrase ne doit excéder ni en taille, ni en complexité la configuration optimale à sa grammaticalité. Ces principes économiques sont, en définitive, assez vagues. Ce qui importe aux yeux de Chomsky, c'est que la modélisation à laquelle parvient le linguiste doit être dotée d'une pertinence (pour ne pas dire réalité) psychologique, et ainsi dépasser son statut de simple outil dans l'analyse linguistique. La représentation d'une phrase est censée être à l'image de ce qui se produit dans l'esprit de qui la produit ou l'entend. Ce type de modèle pose la question de la pertinence d'une approche représentationniste, qui, comme nous l'avons vu, ne va pas de soi. Comme le fait très justement remarquer Jackendoff :

> The problem is that the term representation suggests that it represents *something*–and for something to represent something else, it must represent it *to someone* (2002 : 19)[138].

Formulé en ces termes, le problème vient de ce que, dans ce cas, c'est le locuteur qui se représente mentalement la structure de la phrase, alors qu'il n'a, toujours selon Jackendoff, pas d'accès conscient à l'intégralité de ladite structure. La représentation est ainsi limitée. L'effort introspectif du locuteur est jugé insuffisant. Tout en conférant une pertinence indéniable à cette mise en garde, nous pensons malgré tout que le locuteur a un accès, fut-il partiel, de type introspectif, non pas à la structure congnitive et langagière, mais à son produit

[138] C'est l'auteur qui souligne dans tous les cas.

symbolique. Nul besoin pour cela d'adhérer à la thèse de l'homonculus cartésien, « the little person in the brain », comme a pu le qualifier ironiquement Dennett (1991)[139].

2. Première justification des Grammaires de Constructions.

2.1. Les idiomes constructionnels.

C'est dans l'optique de la résolution des problèmes liés à la représentation que se situe la thèse symboliste des cognitivistes, qui a véritablement pris son essor lorsque sont apparus les courants constructionnistes (avec Fillmore, Kay, Lakoff, et Langacker notamment). Dès l'origine, les constructions linguistiques ont été pensées comme des symboles signifiants[140]. La compétence linguistique ne se réduit donc pas à la seule maîtrise de principes régulateurs abstraits. Elle englobe un ensemble bien plus complexe de composantes qui participent d'un mode de représentation procédural. Ainsi, tout locuteur natif de l'anglais met en œuvre non seulement des constructions très abstraites mais aussi des constructions plus ancrées dans le lexique.

Parmi les constructions abstraites figurent la construction active (2) et la construction passive (3) :

(2) [Si V-tps Oj]

(3) [S_j *be*-TPS V-EN *by* O_i]

On peut également y inclure le schéma de formation du pluriel lexical régulier en anglais (la liste est longue). La rupture avec Chomsky est ici évidente. Pour un générativiste, tout ce qui est arbitraire et particulier (idiomatique

[139] Dennett (1991) dénonce le recours à ce type d'explication métaphorique. Il va jusqu'à parler de « homonculus fallacy ».
[140] À titre d'exemple, la construction passive est utilisée lorsque l'on veut communiquer au sujet d'une entité affectée par le procès auquel renvoie le verbe.

notamment) relève du lexique et est à exclure du système de généralisation syntaxique. C'est pourquoi les constructions en tant que telles n'y ont pas leur place : « The notion of grammatical construction is eliminated, and with it, construction-particular rules (Chomsky 1993 : 4) ».

La construction associée à la voix passive en anglais comprend un ensemble de principes syntaxiques très généraux présents dans bien d'autres constructions. Ces principes sont les suivants : (i) le sujet précède le verbe (comme dans les constructions actives et comparatives, les propositions relatives, adverbiales et conditionnelles) ; (ii) l'auxiliaire qui suit est à une forme finie, contrairement au verbe qu'il gouverne (comme avec une construction aspectuelle au *present perfect*, en BE + V-ING ou comprenant un auxiliaire modal) ; (iii) le groupe prépositionnel suit le groupe verbal qu'il modifie et conditionne l'emploi du cas oblique pour le groupe nominal (comme c'est le cas pour la plupart des constructions prépositionnelles employées dans la complémentation).

A priori, les constructions plus lexicales ont encore moins leur place que les constructions abstraites dans le système génératif, même s'il admet des exceptions. Celles-ci ont trait au fonctionnement des idiomes. Nous savons qu'en grammaire générative, l'information spécifique est placée dans le lexique. Or, une construction idiomatique comprend nécessairement de l'information lexicale[141]. Plusieurs critères définitoires proposés dans différents ouvrages permettent à présent non seulement de caractériser les idiomes mais aussi d'en distinguer plusieurs types. Il faut certes établir une distinction entre les idiomes purs, extrêmement figés – *let's call it a day*, *break a leg*, *hit the hay/sack*, *cut it out* – et les constructions idiomatiques partiellement productives[142] – *the X-er, the Y-er*, *(X) blow X's nose*, etc. Parmi les travaux les plus approfondis sur la question, on trouve Fillmore et al. (1988), article dans lequel la construction *the*

[141] L'insertion du lexique dans un schéma abstrait rend ce dernier plus figé, donc nécessairement moins productif qu'un schéma abstrait prototypique.
[142] À des degrés divers encore une fois.

X-er, the Y-er, citée ci-dessus, a été traitée en profondeur, et Nunberg, Sag & Wasow (1994)[143].

Le travail de classification de Fillmore et ses collègues est d'autant plus important qu'il a permis de poser les bases d'une grammaire de constructions. Il postule quatre couples de traits définitoires :

(a) l'encodage/le décodage,

(b) le grammatical/l'extragrammatical,

(c) substantif/formel,

(d) absence/présence de pertinence pragmatique.

Un idiome est dit « encodant » (*encoding*) lorsque son interprétation ne fait appel à aucune autre règle que celles mises en œuvre pour interpréter le sens des énoncés en général. Même si son interprétation est quasiment littérale, il est pourtant arbitraire au sens où la combinaison d'éléments qui le constituent a, dans cette configuration précise, une interprétation spécifique. Ainsi, *answer the door* et *ask for trouble* sont-ils des idiomes encodants dans la mesure où ils sont interprétables de par les éléments qui les composent, mais arbitraires car ce sont des moyens conventionnels d'exprimer le fait d'ouvrir une porte d'entrée en réponse à un appel ou de provoquer quelqu'un. Par contraste, il est impossible de déduire le sens global d'un idiome « décodant » (*decoding idiom*) à partir des éléments qui le composent. Parmi les exemples célèbres figure *kick the bucket*, dont le sens global (*mourir*) n'est pas normalement associé au fait de donner un coup de pied (*kick*) dans un seau défini (*the bucket*). En dépit de cette différence, idiomes encodants et décodants sont toutefois unis par leur dimension arbitraire (conventionnelle). En ce qui concerne le second couple d'idiomes, Fillmore et al. définissent les idiomes grammaticaux par la possibilité de les décomposer en fonction des règles syntaxiques canoniques. De fait, les idiomes encodants et décodants sont tous également grammaticaux : *he kicked the bucket*, *she spilled the beans*, participent du même schéma syntaxique de type SVO. Ce qui les rend idiomatiques, c'est principalement leur irrégularité sémantique. Les idiomes extragrammaticaux quant à eux ne sont pas

[143] La littérature consacrée aux formes/constructions/tournures idiomatiques est vaste et ne saurait se limiter à ces deux exemples. Si nous voulions être exhaustif, il nous faudrait inclure les études de type phraséologique ainsi que tout ce qui a trait aux collocations.

décomposables régulièrement du point de vue de la syntaxe. Fillmore cite les exemples suivants : *sight unseen*, *by and large*, *so far so good*, etc., auxquels nous pouvons ajouter *no can do*, *be that as it may*, etc. (la liste est longue). Le dernier couple établit une distinction entre les idiomes substantifs, dont l'instanciation des places lexicales est complètement figée – comme en (4) – et les idiomes formels, plus flexibles au niveau du lexique et des modifieurs associés, comme en (5) :

(4) It was a piece of cake.
*They were two pieces of cake.
*It was a piece of a sponge cake.

(5) (X) blows X's nose.

En (5), le choix du possessif coréférentiel dépend de l'instanciation de X (***I*** *blew* ***my*** *nose*, ***Doris*** *blew* ***her*** *nose*, etc.). Cette catégorie d'idiomes formels (abstraits et productifs) est d'autant plus intéressante qu'elle fait écho à ce que Langacker entend par « schématique ». La distinction entre substantif et formel est souvent mise à mal par certains exemples intermédiaires du type *the X-er the Y-er*. Comme le soulignent Fillmore et al., il est des cas où cette construction est schématique. Elle se montre en effet productive dans les cas suivants :

(6) The richer the people, the bigger the crates they erected (BNC).

(7) The harder they pulled the louder it became (BNC).

En revanche, la construction est figée en (8) :

(8) The bigger they are, the harder they fall.

Enfin, les idiomes à pertinence pragmatique, en plus d'avoir un sens idiomatique, sont utilisés dans des contextes particuliers. Ainsi, *see you later* est utilisé rituellement pour finir une conversation ou congédier quelqu'un. Globalement, l'intérêt de l'étude de Fillmore et al. est de révéler la diversité

interne dans la catégorie des idiomes, tout en reliant cette variation (syntaxique, sémantique et pragmatique) à des degrés de productivité.

L'autre raison pour laquelle nous abordons les idiomes vient de ce qu'ils sont éminemment conventionnels. C'est là un critère définitoire indispensable selon Nunberg et al. :

> Their meaning or use can't be predicted, or at least entirely predicted, on the basis of a knowledge of the independent conventions that determine the use of their constituents when they appear in isolation from one another (492).

Si les constructions idiomatiques sont à ce point conventionnelles, alors il y a de grandes chances pour qu'elles soient « stockées »[144] telles quelles dans la mémoire des locuteurs. Or, nous venons de voir que certains aspects de ces constructions, justement parce que ces dernières sont conventionnelles, ne peuvent pas être expliqués par le seul recours à des facteurs combinatoires (ceux-là même qui se situent à la jonction entre forme et sens). L'approche combinatoire est donc problématique. Jackendoff (2002) tend à confirmer cela lorsqu'il montre que le problème est également présent si l'on adopte le point de vue de la neuroscience récente :

> (...) contemporary neuroscience tends to see transient (short-term) connections among items in memory as instantiated either by spreading activation through synapses or by the "binding" relation, often thought of in terms of firing synchrony. By contrast, lasting (long-term) connections are usually thought of as encoded in terms of strength of synaptic connections (2002 : 65).

Comme nous l'avons vu plus haut, et comme le souligne très justement Jackendoff, le problème émane du fait que – si l'on pense le langage uniquement exclusivement en termes combinatoires – une même

[144] Qu'il nous soit permis ici de nous dissocier de la tradition qui voit l'esprit du locuteur comme un espace de stockage semblable à celui du disque dur d'un ordinateur. Nous pensons que le concept métaphorique de stockage fait l'erreur de réifier des connaissances, qui par nature, sont procédurales.

construction[145] peut être encodée par la mémoire de travail tout en étant stockée dans la mémoire à long terme. En fonction du degré d'idiomaticité, tout ou partie d'une construction sera répartie dans la mémoire à court ou à long terme. A priori, une construction du type *kick the bucket* a, de par son haut degré d'idiomaticité, sa place dans la mémoire à long terme. Mais sa structure SVO est construite de façon combinatoire. Et Jackendoff de conclure :

> It does not seem correct to posit that the connections of *kick the bucket* are encoded as synaptic weights and those of *lift the shovel* as firing synchrony (2002 : 66).

C'est pour échapper à l'aporie d'une approche componentielle et combinatoire de la grammaire que Fillmore et al. ont posé les bases d'une grammaire de constructions. Plutôt que de postuler une distinction entre le lexical et l'abstrait (le grammatical), peut-être est-il plus pertinent de voir en la grammaire un système structuré par des constructions qui ne se distinguent que par leur degré de schématisme. Comparons les exemples ci-dessous :

(9) (...) there's no need to **blow a fuse** (BNC).

(10) Yeah, yeah, don't **get your knickers in a twist**, it's in one piece (BNC).

(11) (...) few Asian adults even think about integration, **let alone** want it (BNC).

(12) The plate umpire **roared and punched a batter out** (*Strong Motion*, Jonathan Franzen).

En (9), si l'on ne tient pas compte des possibilités inflexionnelles (*he's blowing a fuse*, *she blew a fuse*, etc.), la construction est entièrement figée. En (10), la constructions *X get X's knickers in a twist* est moins figée, car, en plus d'afficher la même flexibilité inflexionnelle que (9), elle inclut une place d'argument ouverte. En (11), la construction *let alone* joue le rôle de connecteur et laisse toutes les places ouvertes dans les propositions qu'elle relie. La construction en

[145] Jackendoff parle de « relations », vu que la neuroscience travaille sur les connexions synaptiques.

(12) est résultative. Les résultatives ont fait l'objet de traitements approfondis dans le cadre des Grammaires de Constructions (Goldberg 1995, Boas 2003) – nous y reviendrons. Leur but est de proposer une représentation globale du savoir linguistique tel qu'il est ancré dans l'esprit du locuteur. Nous en revenons donc au problème de la représentation, mentionné plus haut. Nous avons cependant avancé dans la résolution de ce problème. La représentation n'est pas symbolique au sens où elle reflèterait une entité spécifique dans l'esprit du locuteur. Ce qui la définit comme telle, c'est qu'elle est le produit stabilisé de routines linguistiques. Elle est en cela dotée d'une dynamique interne.

2.2. Des représentations procédurales.

D'aucuns déduiront que, si la construction grammaticale est de nature procédurale, elle contient nécessairement de l'information linguistique. Dans le cas des constructions, celle-ci ne se limite pas au contenu propositionnel mais concerne également, par exemple, les modalités d'instanciation d'arguments en contexte. Or, pour Jackendoff (2002 : 20), cela ne permet pas d'échapper au problème mentionné plus haut. En effet, le terme d'*information*, tout comme celui de *représentation*, ne peut pas être pensés sans référence à l'intentionnalité (Searle 1983). Une information suppose un destinataire à informer. C'est pourquoi aux termes sémantiquement biaisés de « représentations », « symboles » et « information » Jackendoff préfère les concepts plus neutres selon lui d'« entités cognitives » (*cognitive entities*) ou d'« éléments structuraux » (*structural elements*). Malgré cette précaution terminologique, il n'en demeure pas moins qu'il manque à ce modèle une entité intermédiaire entre la structure cognitive et son produit langagier. C'est pourquoi nous pensons que, pour l'heure, il est dangereux de se débarrasser de la représentation, du moins en linguistique.

Parmi les plus célèbres détracteurs de la représentation figure James Gibson (1979). Celui-ci adhère à la thèse suivante : dans le cas de la vision, le cerveau perçoit, à partir de l'environnement, des propriétés qui pourraient être bien plus complexes que l'impact des intensités lumineuses sur la rétine. La perception est donc une sorte d'entonnoir sélectif peu fidèle. Gibson pense que

la complexité informationnelle est déjà constituée dans le monde. On lui a beaucoup reproché de simplifier la question de la perception par l'esprit des objets ou des scènes. Marr (1982) a critiqué Gibson pour avoir ignoré la complexité des computations liées à la vision. Marr postule au contraire que la vision est le résultat d'un processus d'interprétation ou de construction à partir des données partielles fournies par l'image rétinienne. En dépit du débat qui entoure la représentation, nous ne souhaitons pas abandonner cette notion, sous peine de nous éloigner de notre approche linguistique. Contrairement au point de vue des neuroscientifiques, la linguistique assimile la représentation à un signe (une construction par exemple). Nous pouvons très bien penser le contenu symbolique d'une représentation comme l'ensemble des règles négociées permettant de l'utiliser et de l'interpréter.

On ne s'étonnera pas de voir que, pour les linguistes cognitivistes, la compétence linguistique (et, au-delà, langagière) d'un individu s'appuie sur un inventaire structuré de constructions reliées par un réseau qui admet des centres et des périphéries. Si les linguistiques cognitives s'accordent à dire que l'unité fondamentale est constructionnelle et que les constructions participent d'un mode de représentation procédural, il est difficile de décrire précisément de quel ordre est la représentation en linguistique. Dire qu'elle est symbolique fournit certes les motivations qui président à son élaboration, mais ne dit finalement pas grand-chose quant à son contenu. Par ailleurs, le véritable problème pour le linguiste n'est peut-être pas tant *à qui* représenter mais *que* représenter. Il existe dans la tradition linguistique deux positions extrêmes à ce sujet[146]. La première est celle des structuralistes, qui postulent une structure préexistante. Dans ce cas, la tâche du linguiste est double. Il lui faut d'abord trouver cette structure, puis la décrire le plus économiquement et le plus clairement possible[147]. La deuxième voit en la langue une masse informe dont il faut faire émerger la structure par un travail linguistique qui ne soit bien

---

[146] Il semblerait, à en croire Peeters (2001), que la tradition ait retenu deux noms pour ces courants. Le premier serait la théorie « de la vérité divine », et le second la théorie « de la baguette magique » (respectivement « the "God's truth" » position » et « the "hocus-pocus" position »).

[147] On retrouve ici le souci de certains mathématiciens pour qui une modélisation est d'autant plus vraie qu'elle est élégante, car économique.

évidemment pas en conflit avec les données empiriques. L'approche centrée sur l'usage est dans cette mouvance. De nos jours, nombreux sont les modèles qui, à l'opposé, s'appuient sur la conviction qu'il existe bien une réalité structurale de la langue. On est en droit de douter de leur pertinence, lorsque l'on se rend compte d'une part que leur nombre ne cesse d'augmenter, et d'autre part qu'ils sont tellement différents qu'ils ne peuvent pas tous avoir le même degré de vérité. C'est notamment sur ce critère que Tomasello fonde sa distinction entre les modèles imposés de l'extérieur et l'approche centrée sur l'usage :

> (...) the principles and structures whose existence it is difficult to explain without universal grammar (such Chomskian things as the subjacency constraint, the empty category principle, and the binding principles) are theory internal affairs and simply do not exist in usage-based theories of language – full stop (2003 : 7).

L'angle d'attaque choisi par Tomasello est acquisitionnel. Si l'on aborde l'acquisition d'une langue maternelle en y incluant les problèmes liés à la modélisation d'une grammaire universelle quelle qu'elle soit, il devient très difficile d'expliquer les changements liés au développement. En effet, comment le développement est-il possible si l'on postule une grammaire immuable ? On retrouve cette aporie en diachronie : comment peut-on penser l'évolution de la grammaire si, à la base, celle-ci repose sur des fondements universels ?

L'unité symbolique est donc procédurale. Elle n'a que peu à voir avec une autre acception de l'adjectif *symbolique* tel que l'utilisent certains chercheurs dans d'autres branches des sciences cognitives. En mathématiques comme en logique, un symbole est une variable (x et y dans le premier cas, p et q dans le second) qui représente un nombre indéfini de valeurs. Dans ce cas, une opération symbolique s'exécute au niveau de la représentation (non procédurale), indépendamment des valeurs particulières. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'application symbolique des règles syntaxiques et morphologiques chez Pinker (1999). Par exemple, la formation du prétérit régulier en anglais est, selon lui, une opération symbolique (*symbol processing*) :

> (...) irregular inflection depends on *memorized* words or forms *similar* to them, but regular inflection can apply to *any* word, regardless of whether the word is readily retrievable from memory. Regular inflection has that power because it is computed by a mental operation that does not *need* access to the contents of memory, namely, a symbol-processing operation or rule, which applies to any instance of the symbol "verb" (1999 : 119).

La règle qui gouverne l'ajout de l'inflexion du prétérit est ici décrite comme s'appliquant au niveau du verbe indépendamment de son sens et de sa forme (phonologique notamment). Cette théorie ne résout malheureusement pas les problèmes liés à la mémoire, en particulier en ce qui concerne des unités problématiques, car intermédiaires, c'est-à-dire à la fois abstraites et lexicalement instanciées. Là où les linguistiques cognitives auront tendance à se distancier de Pinker, c'est dans leur refus de postuler l'existence de symboles intrinsèquement vides de contenu sémantique et phonologique (ou, plus généralement, formel). L'unité de base des linguistiques centrées sur l'usage possède une trame procédurale. Elle est en cela dotée d'une dynamique interne. L'une des (nombreuses) tâches du linguiste est de parvenir à la modéliser.

3. Les Grammaires de Constructions.

Le principe selon lequel la compétence grammaticale s'appuie sur un réseau structuré d'unités symboliques est connu de longue date en linguistique cognitive (en particulier en Grammaire Cognitive[148]). Il a été repris et développé par la Grammaire de Constructions. Derrière cette appellation théorique unitaire se cachent en fait plusieurs variantes (Fillmore et al. 1988, Lakoff 1987, Langacker 1987, 1991, Goldberg 1995, Croft 2001). Toutes admettent cependant qu'une construction est un assemblage conventionnel de forme et de sens. Ce couplage est de nature symbolique : c'est le produit d'une routine ancrée (*entrenched*) par l'usage dans la compétence des locuteurs d'une communauté linguistique.

---

[148] Langacker (1987 : 57-63).

Les Grammaires de Constructions (GxC) sont un produit direct de l'approche centrée sur l'usage. Nous avons vu que ce cadre théorique partait du fait que la communication langagière repose sur l'échange d'énoncés en situation[149]. Lorsque les locuteurs utilisent la même chaîne de symboles linguistiques dans des situations similaires, il y a de fortes chances pour que finisse par émerger un automatisme relatif schématisé dans l'esprit sous la forme de constructions.

3.1. Des unités porteuses de sens.

Comme le font très justement remarquer Croft et Cruse (2004 : 257), les GxC ne sont pas apparues dans un vide théorique. Elles constituent en fait la réponse cognitiviste aux approches générativistes des phénomènes de syntaxe. Dans l'approche constructionniste, les unités primitives de base ne sont plus les règles linguistiques considérées comme des procédures abstraites (algébriques) pour combiner des symboles eux-mêmes indépendants du sens. Plutôt que de postuler l'existence de règles modulaires en interaction, les GxC effectuent un retour à la primauté du signe saussurien en caractérisant la langue à partir de l'unité de base qu'est la construction, c'est-à-dire un symbole intrinsèquement porteur de sens. Voilà un point qui a été particulièrement développé par Goldberg dans les constructions résultatives et certaines causatives :

> By recognizing the existence of *meaningful constructions*[150], we can avoid the claim that the syntax and semantics of the clause is projected exclusively from the specifications of the main verb.(1995 : 224).

Les constructions sont également qualifiées d' « entités indépendantes » :

> (...) the constructions suggested here can be viewed as free-standing entities[151], stored within the lexicon alongside lexical

[149] Ce principe est en soi suffisamment large pour concerner à la fois les énonciativistes et la linguistique cognitive-fonctionnelle.
[150] C'est nous qui soulignons.
[151] C'est nous qui soulignons.

> items, idioms, and other constructions that may or may not be partially lexically filled (1995 : 221).

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'exemple suivant, suggéré par Tomasello (2003 : 99) :

(13) X V-*ed* Y *the* Z

Indépendamment de la spécification du verbe, et en dépit de son haut degré d'abstraction, la construction en elle-même parvient à exprimer le transfert (métaphorique ou littéral) de (Z) d'une entité (X) à une autre (Y). Ce sens est présent quel que soit le verbe choisi :

(13') He wintched me the salt.

Dans le cas présent, le verbe a beau ne pas exister, on comprend malgré tout qu'il y a un transfert de l'entité *salt* de *he* vers *me*[152]. Ce principe de la construction comme unité intrinsèquement porteuse de sens permet également de rendre compte de la possibilité de trouver des exemples tels que (14) et (15) :

(14) He sneezed the napkin off the table (Goldberg 1995 : 224).
(15) She baked him a cake (*ibid.*).

Selon Goldberg, les verbes des exemples ci-dessus possèdent des propriétés sémantiques spécifiques qui leur permettent de fusionner ponctuellement avec le sens de la structure argumentative des constructions dans lesquelles ils apparaissent. Alors que *sneeze* est à l'origine un verbe intransitif, il prend ici un objet[153]. Initialement, *bake* est monotransitif ; il devient ditransitif en (15).

Les exemples que nous venons de voir sont rétifs à toute analyse fondée sur la sémantique compositionnelle. En (14) par exemple, le verbe *sneeze* n'a

---

[152] Tomasello (2003) fait état d'expériences similaires auprès de jeunes enfants pour s'assurer de la signifiance de constructions indépendamment du verbe choisi.
[153] Ce qui ne veut pas dire qu'il devient transitif. La transitivité provient de la structure argumentative de la construction qui reçoit le verbe.

plus le même sens une fois inséré dans la construction dite « du Déplacement Provoqué »[154] (*Caused Motion Construction*). La contribution sémantique du verbe à l'énoncé se limite à la spécification de la nature du procès et du participant. Le déplacement provoqué ainsi que les participants supplémentaires sont déduits à partir de la construction. La figure 1 est une représentation simplifiée de la CDP à la manière de Goldberg (1995 : 160) :

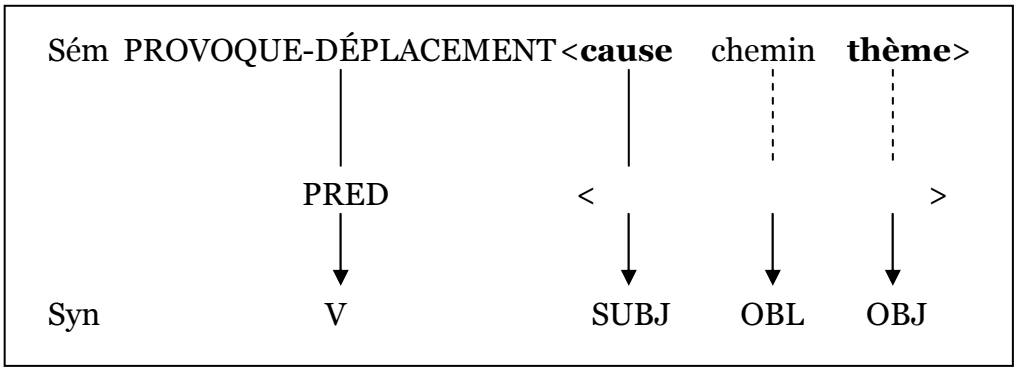

Figure 1. La « Construction du Déplacement Provoqué », d'après Goldberg (1995 : 160).

Il apparaît en figure 1 que la CDP est le produit de la fusion des rôles de la trame constructionnelle et de ceux du verbe. On distingue trois niveaux. Le premier est celui du sens intrinsèque de la construction (Sém). Il précise les rôles constructionnels, c'est-à-dire les participants sémantiques de la structure argumentative de la construction, ainsi que les liens qui les unissent. Les rôles indiqués en gras sont profilés, au sens où on l'entend en Grammaire Cognitive :

> Lexically profiled roles are entities in the frame semantics associated with the verb that are obligatorily accessed and function as focal points within the scene, achieving a special degree of prominence (Langacker 1987). These profiled participant roles correspond to those participants which are obligatorily brought into perspective, achieving a certain degree of "salience" (Fillmore 1977).

[154] Ci -après CDP.

Le verbe *sneeze* n'a qu'un seul participant, à savoir <*sneezer*>. Ce dernier est nécessairement profilé lexicalement dans le cadre conceptuel du verbe[155]. Sachant que trois rôles sémantiques interviennent dans la CDP, on peut affirmer que le sens global de la construction est le suivant : X PROVOQUE LE DÉPLACEMENT Z DE Y. Lorsque le verbe est intégré à la construction, sa contribution se résume au rôle profilé <*sneezer*> ainsi qu'à la nature de la cause du déplacement (*sneeze*). La construction, quant à elle, complète le sens du verbe en apportant un thème (profilé) ainsi qu'un itinéraire ou une destination (*path*/*goal*). Les flèches continues qui vont du niveau sémantique au niveau syntaxique indiquent que les rôles constructionnels fusionnent avec les rôles d'actants du verbe, au niveau intermédiaire. Les lignes discontinues indiquent les rôles supplémentaires introduits par la construction. Le troisième niveau (Syn) est celui des réalisations syntaxiques des arguments sémantiques (ces derniers étant le résultat de la fusion des rôles verbaux et des rôles constructionnels).

La thèse de Goldberg selon laquelle les constructions sont porteuses de sens, indépendamment du sens du verbe avec lequel elles fusionnent a été remise en cause par Boas (2002, 2003). Ce dernier a montré (i) que les verbes *sneeze*, *talk*, *cough* ou *laugh* pouvaient dénoter le déplacement en dehors de la CDP, (ii) que la CDP ne pouvait pas ajouter d'arguments supplémentaires à tous les verbes intransitifs, y compris ceux dont le sens est proche de celui de *sneeze* ou *laugh*. Concernant la première objection, il est clair que les verbes employés dans les exemples suivants hors de la CDP dénotent une certaine dynamique des forces, ou directionalité :

(16) Like not being able to sneeze on the cheese (BNC).

(17) Parry complained that someone coughed on his backswing and another dropped a chair a few holes later (Cobuild).

(18) She and her husband and children laughed at me a great deal (...) (Cobuild).

---

[155] Le *cadre conceptuel* (*frame*) renvoie à la théorie de Charles Fillmore (1982), *Frame Semantics*. Dans cette théorie, toute unité lexicale est associée à un ensemble de connaissances culturelles, d'expériences et de croyances propres à une communauté dans laquelle cette unité est employée.

(19) Sneezing in his fucking beer (BNC).

(20) All I'll say is that only a foolish dog barks at a flying bird (BNC)[156].

Boas (2003 : 112) remarque que tous ces verbes impliquent un flot (d'air, de son) émis dans une certaine direction, ce qui va à l'encontre de l'observation de Goldberg selon laquelle ces verbes n'ont pas de sens de mouvement en dehors de la CDP. Et Boas d'objecter l'argument suivant :

> These data suggest that intransitive verbs like *sneeze*, *laugh*, and *cough* do indeed have some sort of lexical semantic information attached to them that independently informs us about their inherent force-dynamics.(2003 : 112-113).

Selon lui, le déplacement fait bien partie du cadre conceptuel du verbe. Mais ce sens n'est pas profilé conventionnellement. La plupart du temps, ces verbes sont employés alors que l'énonciateur désire mettre l'accent sur la nature même du procès, et non sur ses possibles conséquences.

Concernant la deuxième objection, il est indéniable que les cadres conceptuels sur lesquels s'appuie Goldberg ont l'inconvénient de ne pas fournir suffisamment d'information pour rendre compte des blocages suivants[157] :

(21) The audience laughed the poor guy off the stage.

(75') The audience ?giggled/??smiled/??pouted/??grinned the poor guy off the stage.

(22) Frank sneezed the napkin off the table.

(22') Frank ?breezed/??wheezed/??belched/??yawned the napkin off the table.

Par conséquent, la contrainte suivante n'est pas suffisante : « The semantics associated with the construction defines a semantic frame, and the verb must inherently designate a particular salient aspect of that frame (Goldberg 1995 :

---

[156] Tous ces exemples sont de Boas (2003 : 112).
[157] Boas (2003 : 111).

65) ». Pour Boas, il faut faire appel à une représentation plus complète de l'information sémantique contenue dans chaque verbe. Ainsi, au lieu d'analyser la polysémie au niveau constructionnel, comme le fait Goldberg (1995 : chapitre 7), il analyse la distribution de la CDP en termes de polysémie verbale représentée par des réseaux sémantiques lexicaux (Boas 2002). Il a pour cela recours à un modèle centré sur l'usage :

> In my approach, each conventionalized sense of a verb is represented in terms of a lexical mini-construction containing semantic, pragmatic, and syntactic information about its conventionalized usage patterns. The advantage of this proposal is twofold. First, by replacing constructional polysemy with lexical semantic networks, the number of abstract constructions is reduced which means that the architecture of Construction Grammar is simplified. Second, by encoding individual verb senses in terms of mini-constructions, it becomes possible to arrive at much more precise descriptions about the distribution of verbal arguments (2002).[158]

Ce modèle est étendu à l'application des résultatives (Boas 2003), que Boas sépare en deux groupes : d'un côté les constructions résultatives conventionnalisées, de l'autre les résultatives non conventionnalisées. Conformément à ce qui a déjà été postulé, le sens de chaque verbe attesté dans ce type de schéma constitue une mini-construction conventionnalisée qui définit la structure argumentative de l'ensemble. *A contrario*, ce sont les constructions résultatives non conventionnalisées qui confèrent aux verbes employés dans ce schéma un nouveau sens ainsi qu'un nouveau cadre syntaxique. Dans ce cas de figure, la construction non conventionnelle est influencée par un processus associatif à une construction conventionnelle ainsi qu'à de l'information contextuelle. Il se produit alors un chevauchement sémantique.

Nous reviendrons sur ces types de constructions ainsi que sur les problèmes qui viennent d'être soulevés. Pour l'heure, retenons que les

[158] Nous citons le manuscrit.

constructions se situent au cœur de la problématique du changement linguistique, étant donné qu'elles sont le support d'extensions sémantiques tout autant que formelles. Il nous reste à savoir dans quelle mesure forme et fonction interagissent, et sur quel mode.

3.2. Degrés d'abstraction.

Les GxC diffèrent également de la tradition générativiste dans leur rejet de la modularité et de la dérivation. L'intérêt de penser en termes de constructions par rapport à une vision modulariste est de ne pas être gêné par l'adjonction d'unités au système si les données empiriques le demandent. Le réseau des constructions est en effet suffisamment souple pour pouvoir en accueillir de nouvelles dès lors que aucune construction préexistante ne permet déjà de rendre compte des données de manière satisfaisante.

L'une des principales conséquences du rejet du modularisme est qu'il n'y a pas de distinction entre la syntaxe et le lexique. Cela veut dire que tous les assemblages de forme et de sens ont le même statut théorique : ce sont des constructions[159] à part entière : « The constructional tail has come to wag the syntactic dog: everything from words to the most general syntactic and semantic rules can be represented as constructions (Croft 2001 : 17) ». La seule différence qui puisse exister entre une construction principalement syntaxique et une construction lexicale tient à leurs degrés respectifs de schématisme. Nous y avons déjà fait référence plus haut. Une construction se caractérise nécessairement par un seuil minimum de schématisme qui en conditionne la productivité. Fillmore et al. (1988) distinguent différents degrés de *formalisme*, terme équivalent à celui de *schématisme* présent chez Langacker (1999) et Croft (2005a). Ainsi, une construction syntaxique est d'autant plus formelle que sa structure est complexe et que le nombre de ses composants morphémiques et lexicaux est réduit au minimum, contrairement à celui de ses composants abstraits (tels que les rôles syntaxiques ou sémantiques). La construction passive entrevue plus haut ne comporte que deux composants instanciés

[159] Kay et Fillmore (1999) utilisent le terme de *construct*, que nous pourrions traduire par *artefact*.

spécifiques : l'auxiliaire *be* et la préposition *by*. Le reste consiste en un ensemble de rôles syntaxiques (S, V, O), d'un marqueur de temps (TPS) et d'aspect (-EN) :

(3) [S_j *be*-TPS V-EN *by* O_i]

Cette construction est hautement schématique. Il faut noter que la notation linéaire en (3) n'est pas conventionnelle[160]. Dans la plupart des grammaires constructionnelles, il n'est nul besoin de spécifier l'ordre linéaire des composants. À vrai dire, l'assemblage forme/sens qui caractérise chaque construction n'est aucunement linéaire. La seule linéarité intervient dans la combinaison des constructions au sein d'un énoncé (figure 2).

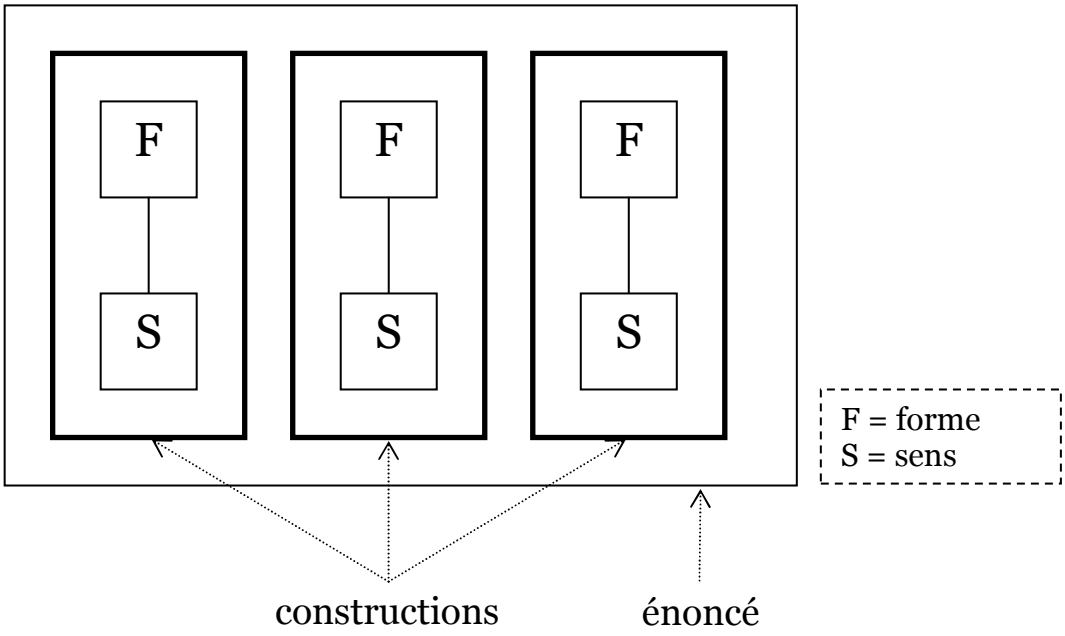

Figure 2. Séquence constructionnelle en énoncé.

[160] Même s'il faut se garder de toute description normalisante des grammaires de constructions. Il n'y a pas, à proprement parler, de notation conventionnelle propre à ce cadre théorique. C'est pourquoi la notation est à chaque fois sensiblement différente en fonction des auteurs : Lakoff (1987), Langacker (1987), Goldberg (1995), Kay et Fillmore (1999), Croft 2001, etc. Il faut toutefois garder à l'esprit que ces constructions sont toutes compatibles, en dépit du manque d'unité dans le système de notation.

Les idiomes constructionnels[161], entrevus plus haut, sont moins schématiques, comme on le voit dans l'exemple (23) :

(23) [S *kick*-TPS *the bucket*]

Hormis la présence de l'inflexion verbale et du rôle syntaxique sujet, les autres constituants (référents du verbe et de l'objet) sont, quant à eux, lexicalement instanciés et fixes. Cette construction n'est que partiellement productive[162].

La linguistique cognitive (la Grammaire Cognitive en particulier) a étendu la notion de constructions à tout un ensemble d'unités plus petites que celles que nous venons de décrire. On trouve, en morphologie, des unités symboliques complexes à des degrés divers de schématisme : ainsi [V-TPS] est une construction totalement schématique tandis que [N-*s*] est à la fois schématique et substantive. Au plus bas degré de schématisme on trouve le lexique ([dog], [that], etc.) qui est totalement substantif. Croft (2003 : 17) a regroupé les principaux types de constructions au sein d'un continuum syntaxe-lexique. Nous en reproduisons une version très légèrement modifiée dans le tableau 1. D'autres découpages en niveaux d'analyse sont possibles[163]. Quoi qu'il en soit, toutes les GxC se rejoignent dans leur reconnaissance commune d'un continuum de constructions depuis le niveau morphémique à celui de séquences syntaxiques. Quel que soit leur degré de schématisme, toutes ces constructions sont porteuses de sens intrinsèquement, dans les limites que nous avons entrevues plus haut.

---

[161] Les idiomes constructionnels ont été particulièrement développés par Fillmore et al. (1988) et Jackendoff (2002).

[162] La construction est dite « semi-productive », tout comme (à des degrés divers) les *way-constructions* (Goldberg 1995, Israel 1996) ou celles du type *What's X doing Y?* (Kay et Fillmore 1999)

[163] La Grammaire Cognitive reconnaît trois types de constructions : les constructions phonologiques ([kɑːʳ]), les constructions sémantiques ([RED CAR]), et les constructions symboliques ([RED CAR]/[red kɑːʳ]).

NATURE DE LA CONSTRUCTION	DOMAINE TRADITIONNEL	ILLUSTRATIONS
COMPLEXE ET PRINCIPALEMENT SCHEMATIQUE	syntaxe	[S_j *be*-TPS V-EN *by* O_i]
COMPLEXE ET PRINCIPALEMENT SPECIFIQUE	idiome	[*pull*-TPS GN*'s leg*], [S *kick*-TPS *the bucket*]
COMPLEXE ET LIEE	morphologie	[N-*s*], [V-TPS]
ATOMIQUE ET SCHEMATIQUE	catégorie syntaxique	[Adj], [Det], [Num]
ATOMIQUE ET SPECIFIQUE	lexique	[*dog*], [*green*], [*there*]

Tableau 1. Le continuum constructionnel syntaxe/lexique d'après Croft (2005 : 17).

3.3. Schémas constructionnels.

Fillmore et al. (1988 : 501) font plus que reconnaître l'existence du continuum syntaxe/lexique : ils vont jusqu'à dire que les règles syntaxiques et sémantiques sont elles-mêmes des constructions. Goldberg adhère à cette logique. Elle considère que la règle syntaxique qui forme la transitivité ([S V O]) se résume en fait à la construction transitive (1995 : 116-119). Ce principe est également admis en Grammaire Cognitive, dans laquelle il n'y a, pour ainsi dire, quasiment aucune différence entre une règle grammaticale et une construction dès lors que l'on caractérise cette dernière comme étant schématique. Langacker écrit :

> No distinction is drawn in this framework between grammatical rules and grammatical constructions. Rules are simply schematizations of symbolically complex expressions, or constructions, and can thus be described as *constructional schemas*[164]. Abstracted from some array of specific expressions

[164] C'est l'auteur qui souligne.

> (both fixed and novel), a constructional schema is a template that mirrors their symbolic complexity and captures whatever commonality they exhibit (Langacker 1999 : 19).

Ce rapprochement entre la Grammaire Cognitive et le courant des GxC n'a, à vrai dire, rien de surprenant. Comme l'a lui-même rappelé Ronald Langacker lors de l'ICLC 8 (Langacker 2003b), les principes définitoires des GxC sont en germe dès l'origine de la Grammaire Cognitive, même si au départ le terme de *construction* apparaît nettement moins que l'expression *unité linguistique conventionnelle*. Ce changement de point de vue, radical si on le compare à l'analyse distributionnelle traditionnelle, n'implique pas forcément une réorganisation de fond en comble de l'analyse grammaticale :

> For instance, the same constructs needed for lexical semantics – domains, scope, background, perspective, profiling, etc. – also characterize the meanings of novel expressions, regardless of their size (phrases, clauses, entire sentences) (1999 : 20).

La différence principale entre la Grammaire Cognitive et la plupart des GxC, c'est l'accent mis par la première sur une caractérisation à la fois sémantique et symbolique d'unités qui relèvent traditionnellement de la syntaxe pure. Voilà pourquoi Langacker n'hésite pas à appliquer aux constructions l'ensemble de l'appareil descriptif consacré aux unités sémantiques, à savoir les phénomènes de profilage, de saillance, le lien entre composant et structure composite, l'élaboration, etc.

Les constructions ne sont donc pas uniquement syntaxiques. Elles sont doublement cognitives :

(i) l'élaboration d'une construction relève de phénomènes d'interprétation (*construal*) et de perception. Chaque construction est une abstraction schématique fondée sur l'observation de régularités dans l'usage. Certaines constructions fondamentales parviennent à capturer un tel degré de généralité qu'elles sont susceptibles d'être traitées sur le mode d'un archétype conceptuel.

(ii) en retour, une construction est également au cœur de la cognition en ce qu'elle sert de « grille de lecture » dans la conceptualisation unifiée de l'expérience. Leur rôle est d'autant plus incontournable que les sujets cognitifs catégorisent toujours l'expérience en référence à des schémas établis (c'est d'ailleurs ce qui en fait des sujets cognitifs).

En somme, parce que les constructions relèvent d'une caractérisation sémantique et symbolique, et parce qu'elles jouent un rôle dans la conceptualisation unifiée de l'expérience – ainsi que dans la catégorisation des formes de la langue – elles sont au cœur de la cognition.

Les constructions sont également des primitives appropriées dans l'étude des relations entre variation synchronique et développements diachroniques (autrement dit de la dynamique langagière). La raison principale en est que les schémas constructionnels font appel à la problématique de la compositionnalité, qui caractérise d'ordinaire la description d'unités lexicales complexes :

> Grammar resides in patterns of composition, which take the form of constructional schemas. Collectively, these patterns sanction the progressive assembly of expressions of any size and degree of symbolic complexity (1999 : 20).

Concrètement, les schémas constructionnels se trouvent ainsi placés au cœur des processus compositionnels qui structurent la grammaire, et surtout ses développements. Une construction, en tant que structure composite, est le produit d'une composition. Mais elle peut tout aussi bien être recrutée en tant que composante dans la composition d'une autre construction. Cela pose la question (non résolue à ce jour) des liens qui constituent le réseau constructionnel ; nous y revenons plus bas.

Nous retenons à présent qu'une construction a un double statut quant à son schématisme. D'une part, elle est liée à un schéma qui, quel que soit son degré d'abstraction, capture les régularités issues de l'expérience linguistique. D'autre part, ce schéma a la capacité de sanctionner de nouvelles tendances dès lors que celles-ci sont conformes aux spécifications schématiques. Les

constructions sont donc à l'intersection de la stabilité et de la flexibilité linguistique, ce qui en fait des primitives particulièrement appropriées pour notre champ d'étude.

3.4. Couplages symboliques forme/sens.

Nous avons vu que le lexique et la syntaxe, reposaient sur des assemblages symboliques de forme et de sens. Ce postulat du couplage symbolique se retrouve dans quasiment toutes les représentations conventionnelles de constructions, que nous résumons en figure 3.

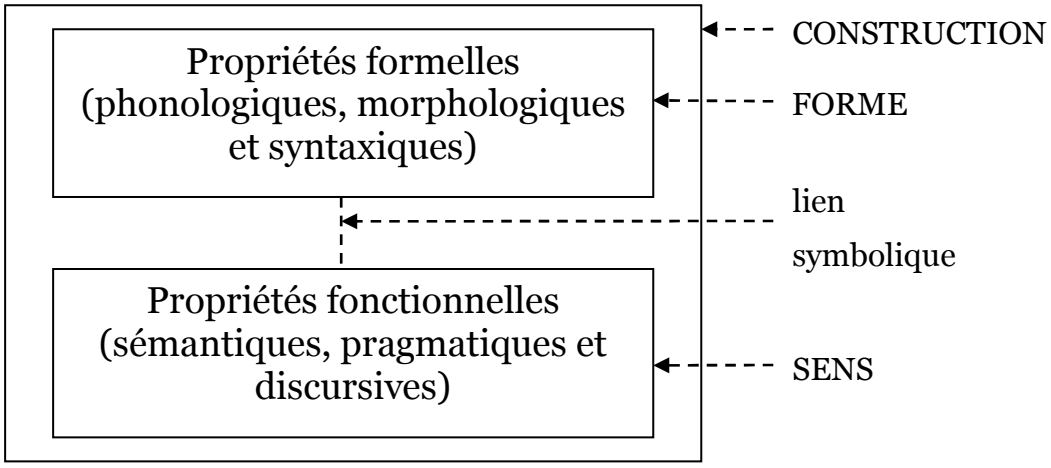

Figure 3. Représentation conventionnelle d'une construction.

Dans les GxC, chaque primitive se caractérise par une composante formelle (phonologique, morphologique ou syntaxique) et une composante fonctionnelle ou sémantique associée à cette forme. Le modèle constructionniste se distingue tout particulièrement de la tradition générativiste. Cette dernière sépare nettement les composantes symboliques qui font partie du niveau formel de la grammaire (syntaxe, morphologie, lexique) des composantes fonctionnelles. Par conséquent, Croft (2001) suggère que la grammaire componentielle est organisée à l'horizontale (figure 4), contrairement aux GxC qui considèrent que la grammaire possède une structure verticale (figure 5).

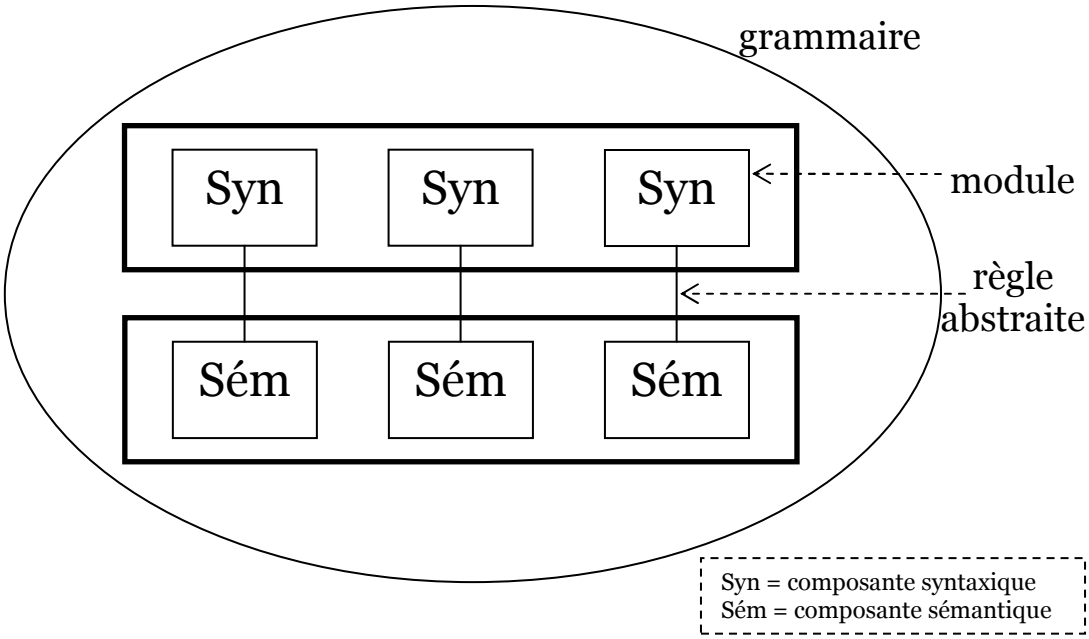

Figure 4. Modèle componentiel (horizontal) de la grammaire.

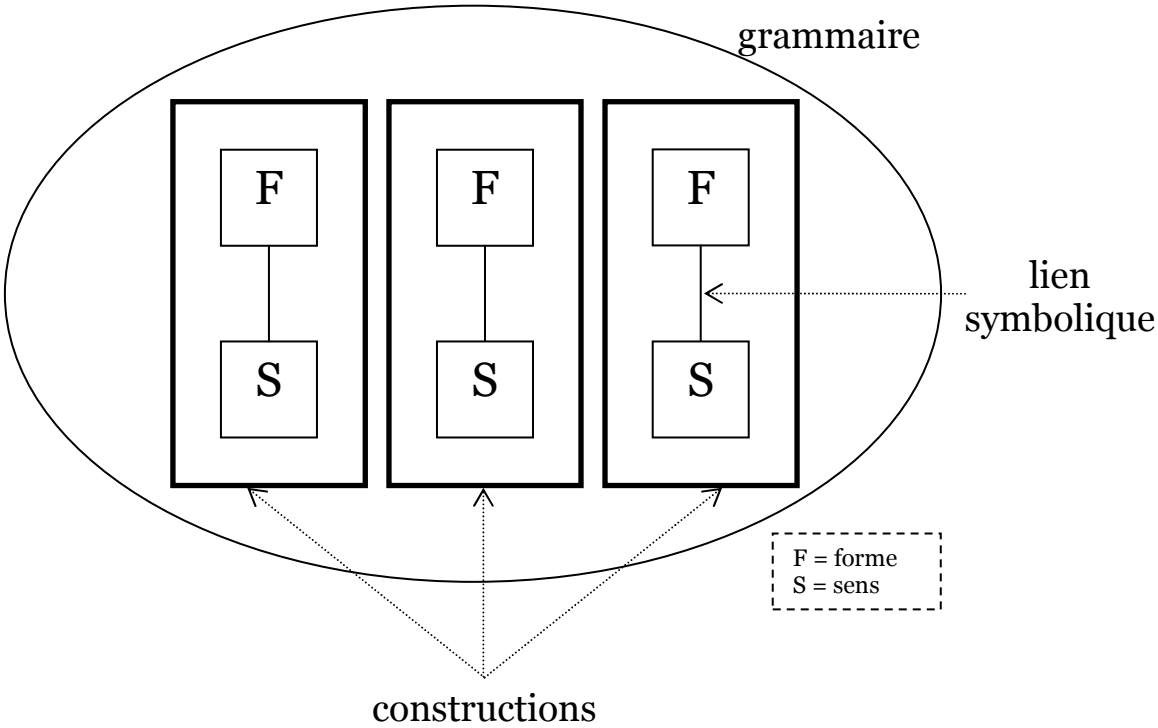

Figure 5. Organisation constructionnelle (verticale) de la grammaire.

Dans le modèle componentiel, le lien entre la forme et le sens est externe, tandis qu'il est interne aux constructions dans les GxC (Croft et Cruse 2004 : 258).

Preuve de la flexibilité notationnelle et théorique, toutes les GxC ne couplent pas le sens avec la même composante formelle. Chez Goldberg (1995 : 50 -55), la forme est principalement syntaxique, comme l'atteste la figure 1, conforme à la description suivante : « (...) a pairing between a semantic level and a syntactic level of grammatical functions (1995 : 51) ». Chez Langacker, la forme est principalement phonologique (1987 : 76-77). À propos du verbe dérivé *sharpen*, il écrit :

> The two component structures are *sharp* (an adjective) and *–en* (a schematic causative/inchoative verb). The composite structure subsumes both the semantic and the phonological content of these components : its semantic pole comprises the integrated conception of the specific causative/inchoative process of sharpening; and the phonological pole, which symbolizes this conception, is the full sequence *sharpen* (1999 : 13).

Nous tirons de cet exemple la représentation suivante (figure 6) :

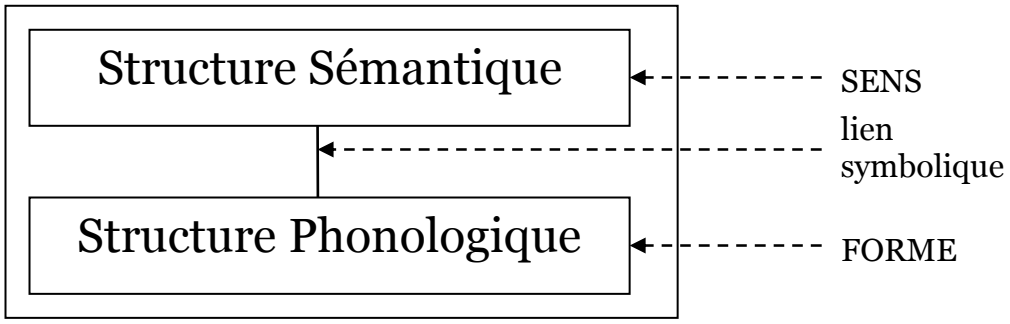

Figure 6. Représentation de la construction en Grammaire Cognitive.

Ce type de représentation est repris dans l'extension la plus récente de la GxC, à savoir la Grammaire de Constructions Radicale de Croft (2001) : « Radical Construction Grammar retains the symbolic relations of the parts of constructions as in other construction grammar models, in particular Cognitive Grammar (...) (2001 :59) ». La composante formelle (que Croft nomme *element*,

par opposition à *component*, qui relève de la composante fonctionnelle) a donc un corollaire phonologique, même si elle est au départ morphosyntaxique. Nous avons donc la représentation suivante (figure 7).

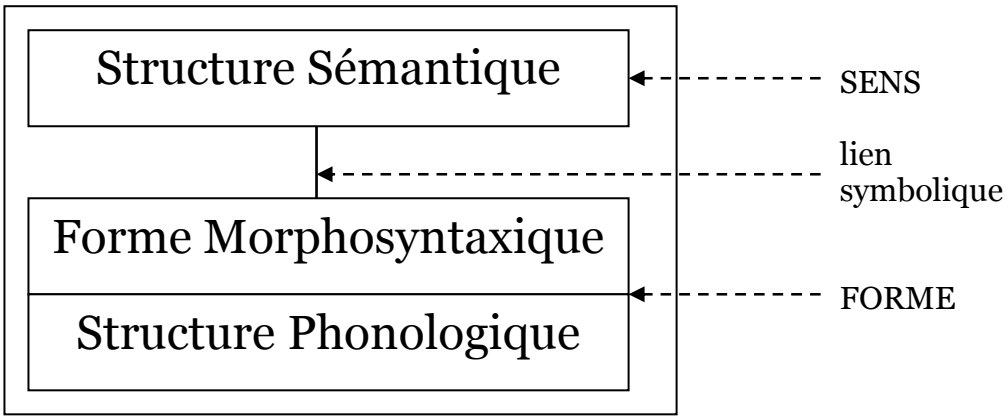

Figure 7. Représentation de la construction dans la Grammaire de Constructions Radicale (Croft 2001).

De même qu'on distingue en physique les molécules des atomes qui les composent on différencie (sans les dissocier), en GxC, la forme de la fonction, composantes atomiques de la construction.

Toutes les GxC intègrent le lien symbolique à la représentation. L'importance de ce lien est telle que l'on pourrait regretter qu'il ne soit pas décrit plus précisément dans la littérature cognitive. C'est parce que les constructions s'élaborent sur ce lien symbolique qu'elles sont centrées sur l'usage. En effet, le lien symbolique permet d'expliquer à lui seul que les changements linguistiques ne peuvent se produire qu'à l'échelle de la communauté linguistique. Le symbole est ce qui caractérise non seulement toute forme de communication (pas seulement langagière), mais également la pensée et la culture. Ce point a été souligné à de nombreuses reprises en psychologie, par Donald (2001) notamment :

> We acquire our symbolic skills from the outside in. Therefore, we had to evolve them in the same way. Symbolic thought and language are inherently network phenomena. Thus their existence cannot be explained in a solipsistic manner (2001 : 252).

Reliant très justement d'un même élan langage, connaissance, ressenti et culture[165], Donald ajoute : « The evolutionary origins of language are tied to the early emergence of knowledge networks, feeling networks, and memory networks, all of which form the cognitive heart of culture (2001 : 253) ». De même, parce que les constructions sont symboliques, leur développement ne peut se faire en dehors de tendances observables au sein du cadre communautaire. L'assemblage forme/sens n'est pas immuable : il est négocié implicitement par les locuteurs à l'échelle collective, et, plus important encore, *re*négociable à la même échelle. Chez Croft, ce phénomène porte le nom de réanalyse de la forme et du sens (*form/function reanalysis*). Vu que cette renégociation porte sur un signe symbolique, il y a fort à parier qu'elle relève de l'émergence : un série de modifications locales (et progressives) dans l'assemblage peuvent aboutir à une réorganisation plus large. Les constructions semblent donc une nouvelle fois particulièrement indiquées pour l'étude de la variation et du changement dans une approche centrée sur l'usage.

3.5. Un réseau structuré.

Les constructions constituent un réseau structuré (Langacker 1987 : 63-76) au sein de la connaissance qu'a le locuteur des conventions linguistiques. Il y a eu plusieurs tentatives pour caractériser ce réseau (Lakoff 1987, Langacker 1987, Goldberg 1995), toutes se rejoignant dans leur nature taxonomique (Croft 2005a), c'est-à-dire dans la reconnaissance de leurs affinités.

Lakoff applique aux constructions le même schéma organisationnel (radial) que celui à l'œuvre dans les catégories conceptuelles : « Grammatical constructions are organized via prototype theory, using radially structured constructional categories (1987 : 584) ». Il a en particulier appliqué ce schéma aux constructions en *there*. Goldberg (1995 : chapitre 3) s'inspire du travail de Lakoff (1987) sur la prototypicalité, la structure en catégories radiales ainsi que sur la motivation lorsqu'elle propose un modèle d'héritage (*inheritance*). Ainsi,

[165] La dernière version lakovienne en date de la GxC, la Grammaire de Constructions Incarnée (*Embodied Construction Grammar*), met justement l'accent sur ce lien entre connaissance et ressenti. Nous n'avons pas développé cette version de la GxC ici vu qu'elle n'en est qu'à ses balbutiements et n'apporte pas pour l'instant de grandes nouveautés au cadre théorique général.

une construction est motivée dans la mesure où elle hérite sa structure d'autres constructions préexistantes. Il existe deux modes d'héritage : le mode d'héritage complet et le mode d'héritage normal. Le premier est non-redondant : l'information n'est représentée qu'une fois dans le réseau, au niveau le plus abstrait (schématique) qui soit. C'est ce mode d'héritage qui est retenu dans la GxC de Fillmore et Kay (1999 : 30-31). Chez Lakoff (1987) et Goldberg (1995 : 73), le premier mode est reconnu, mais c'est le second qui s'applique par défaut (d'où son nom). Le mode d'héritage normal [166] est retenu lorsqu'une construction se fonde sur une autre construction (*based-on relation*) : elle en reprend alors les propriétés tout en apportant de nouvelles caractéristiques. À la différence du premier, ce second mode d'héritage est redondant : l'élaboration d'une construction présente un assemblage nouveau tout en s'appuyant sur du déjà construit, qui est préservé. Voilà qui ne va pas sans déplaire aux partisans d'une interprétation rigide du principe d'économie connu sous le nom de *rasoir d'Ockham* : « *pluralitas non est ponenda sine necessitate* »[167]. Appliqué dans son sens le plus strict à la linguistique[168], ce principe voudrait qu'une fois le schéma dévoilé, on peut sans risque ignorer toutes les formes qui en dérivent. Or, c'est faire fi du rôle de la saillance cognitive de ces constructions dérivées et du rôle de jalon[169] qu'elles jouent dans la structuration interne de la grammaire. Cette attitude a été souvent dénoncée en Grammaire cognitive sous le nom de « rule/list fallacy » (Langacker 1987 : 29)[170].

Plus une construction est redondante dans ses propriétés, plus elle est motivée. À titre d'illustration, dans son étude sur les constructions en *there*, Lakoff (1987) estime que la construction déictique présentationnelle (24) se fonde sur la construction déictique centrale (25), qui a ici valeur de prototype :

---

[166] Flickinger et al. (1985).
[167] « Les choses essentielles ne doivent pas être multipliées sans nécessité »
[168] Comme le font les linguistes de la mouvance générativiste.
[169] Nous verrons plus bas qu'une construction saillante dans l'esprit du locuteur peut jouer le rôle de *jalon* (ou repère) dans l'élaboration d'autres constructions. Il apparaîtra qu'une construction jalon fournit tout ou partie de sa *trame* pour la constitution d'un nouvel assemblage symbolique.
[170] Voir également Tuggy (1993 : 280).

(24) There on that hill will be built by the alumni of this university a ping-pong facility second to none (1987 : 483).

(25) There's Harry with the red jacket on (1987 : 482).

Dans la construction déictique centrale en *there*, le verbe doit être au présent simple, précisément parce que l'acte déictique a pour cible un référent dans la situation d'énonciation. La construction présentationnelle reprend les propriétés de base de la construction centrale mais n'hérite pas de la contrainte temporelle : le verbe peut porter des marques temporelles ou aspectuelles :

(26) There in my favourite chair sat a fat man with a monocle (1987 : 521).

(27) There happy at last could be seen the smiling refugees (1987 : 521).

L'héritage est sélectif. D'aucuns affirment qu'il est compositionnel : nous le vérifierons dans nos études de cas.

Goldberg (1995) a développé les liens entre schémas d'héritage et motivation :

> To capture relations of motivation, asymmetric *inheritance links*[171] are posited between constructions which are related both semantically and syntactically. That is, construction A motivates construction B iff B inherits from A (1995 : 72).

Les schémas d'héritage sont au nombre de quatre :

(i) liens polysémiques (*polysemy links*) : « *Polysemy links*[172] capture the nature of the semantic relations between a particular sense of a construction and any extension from this sense (1995 : 75) ».

(ii) liens d'extension métaphorique (*metaphorical extension links*) : « when two constructions are found to be related by a metaphorical mapping, a *metaphorical extension link* is posited between them (1995 : 81) ».

---

[171] C'est l'auteur qui souligne.
[172] C'est l'auteur qui souligne dans tous les cas.

(iii) liens d'inclusion (*subpart links*) : « A *subpart link* is posited when one construction is a *proper subpart* of another construction and exists independently (1995 : 78) ».

(iv) liens d'exemplification (*instance links*) : « *Inheritance links* are posited when a particular construction is a special case of another construction (1995 : 79) ».

Ces liens sont utiles dans la caractérisation de constructions relativement simples : *Where's X*? est un exemple de construction interrogative en *where*, voire en *wh-* ; la construction du participe passé (V-EN) est incluse dans la construction passive. Le problème est qu'en certains cas, ces liens peuvent se chevaucher[173]. Il est parfois difficile de voir ce qui distingue une extension polysémique d'une extension métaphorique. De même, l'exemplification implique d'une certaine manière l'inclusion. Le problème est que, si ces liens se recouvrent mutuellement, la modélisation perd en pouvoir explicatif. Même si cette répartition en quatre types s'applique bien aux exemples que fournit Goldberg, il n'en va pas de même pour d'autres types de constructions moins basiques, telles que celles que nous aborderons dans notre deuxième étude de cas. Nous sommes cependant en accord total avec Goldberg lorsqu'elle écrit : « Inheritance allows us to capture the fact that two constructions may be in some ways the same and in other ways distinct (1995 : 79) ». Nous sommes là au coeur de la dynamique variationnelle : le changement linguistique n'opère pas aveuglément ni de façon désordonnée mais se produit au niveau des constructions. L'évolution constructionnelle n'est pas abrupte mais progressive en ce qu'elle implique de concert un repérage par rapport à une construction saillante et une légère déviation vis-à-vis de celle-ci. Il nous appartient par la suite de redéfinir les liens pouvant relier synchroniquement les constructions au regard de leur évolution. Il ne s'agira pas tant pour nous de remettre en cause les relations internes au réseau constructionnel telles qu'elles ont déjà été décrites, mais d'en proposer de nouvelles, notamment compositionnelles. C'est ce que nous tâcherons de montrer dans nos études de cas.

---

[173] Problème que nous avons abordé dans notre mémoire de D.E.A.

3.6. Une nouvelle approche de la catégorisation.

L'un des principaux apports de la GxC selon nous est d'avoir introduit un regard nouveau sur l'analyse traditionnelle de la catégorisation. Nous avons vu au premier chapitre que l'analyse des changements s'accordait mal avec une vision catégorielle trop compartimentée. Un changement implique bien souvent plus qu'une simple catégorie, que celle-ci soit phonologique, morphologique, syntaxique, ou sémantique. À titre d'exemple, la contraction, observable phonologiquement, est généralement le résultat de phénomènes phonétiques *et* morphosyntaxiques. Les constructions permettent d'adopter un point de vue plus large et de dépasser les limites de l'analyse distributionnelle en analysant la dynamique langagière au niveau de l'interaction forme/sens. Les catégories traditionnelles se prêtent difficilement à la description d'états intermédiaires, même s'il est possible (et souhaitable) de postuler l'existence d'un gradient. La variation synchronique ou les développements diachroniques ne sont aucunement un problème à l'échelle constructionnelle étant donné que le couplage forme/sens est flexible (d'un point de vue centré sur l'usage, on peut dire que l'assemblage est renégociable).

Le débat sur l'universalité des catégories linguistiques issues de l'analyse distributionnelle n'a pas vraiment eu de répercussions sur la plupart des GxC jusqu'à ce que Croft (2001) présente sa Grammaire de Constructions Radicale (GCR). Sa GxC est radicale en ce qu'elle va jusqu'à nier l'existence des catégories conventionnelles telles que le nom, le verbe, le sujet, l'objet, etc. Selon Croft, ces catégories n'ont pas de légitimité en soi. Elles ne doivent leur existence que relativement aux constructions dans lesquelles elles sont attestées. Prenons le cas de la fonction sujet :

(28) Mary slapped Stephen across the face.
(29) Mary was run over by a truck.
(30) There is Mary.

Dans chacun des énoncés ci-dessus, *Mary* occupe la fonction de sujet. Cette dénomination unitaire ne saurait occulter le fait que le sujet a des propriétés

différentes en fonction de la construction dans laquelle il apparaît, à savoir la construction transitive (28), la construction passive (29) et la construction en *there* (30). Dans le premier cas, *Mary* est agent, dans le deuxième patient et dans le troisième actant repéré dans l'espace. Ces constructions ont en commun de fonctionner à partir d'un sujet, mais se distinguent par les propriétés spécifiques attribuées à chaque instanciation de ce rôle syntaxique. Croft (2001) tente de rassembler ces similitudes et ces dissemblances en postulant que les constructions illustrées ci-dessus ont respectivement un sujet transitif, un sujet passif et un sujet de constructions en *there*. La GCR va plus loin : aucune construction ne peut prétendre à l'universalité. Les constructions varient d'une langue à l'autre. Ce dernier point est à vrai dire tout à fait logique dans une perspective centrée sur l'usage : une construction est le produit d'une tendance observée à l'échelle d'une communauté spécifique. On peut d'ailleurs s'étonner que cette caractéristique n'ait pas été soulignée auparavant.

De plus en plus de linguistes se rallient à la position selon laquelle l'analyse linguistique peut être entièrement constructionnelle. Dans l'optique qui est la nôtre, il nous faut justifier l'intérêt d'adopter la construction comme primitive dans l'étude de la variation (synchronique et diachronique). Nous pouvons pour cela nous inspirer des études de cas récentes.

3.7. La construction comme primitive.

La projection symbolique forme/sens qui constitue une construction n'est pas immuable : elle opère tout autant à l'intérieur d'une construction qu'à partir de composantes d'autres constructions. Cette interaction est le fruit d'un travail de réanalyse de la part des locuteurs. Au vu de ce phénomène ainsi que des propriétés que nous venons de décrire, il n'est guère surprenant de voir que la très grande majorité des études de cas dans lesquelles la construction est choisie comme primitive relèvent du domaine de l'analyse de la variation ou du changement.

Nous en trouvons une illustration parfaite dans l'analyse du développement des constructions en *way* (CW) en anglais par Israel (1996). Cette étude est doublement intéressante pour nous. Premièrement, elle montre

à quel point l'émergence est liée à l'usage. Deuxièmement, elle met l'accent sur la pertinence psychologique de la construction auprès des locuteurs. Les exemples ci-dessous sont des réalisations contemporaines de ladite construction :

(31) Rasselas dug his way out of the Happy Valley.

(32) The wounded soldiers limped their way across the field.

(33) ?Convulsed with laughter, she giggled her way up the stairs.

Plusieurs raisons motivent la reconnaissance d'une construction à part entière. La structure syntaxique [GN_j [V GN_j*'s way* OBL]] est associée à un sens idiomatique, à savoir le déplacement du référent du sujet le long d'un itinéraire. La contribution sémantique du verbe à l'ensemble de la construction est variable. Dans tous les cas, elle demeure extérieure au cœur conceptuel de la construction. Le verbe peut ainsi renvoyer à une description quant à la nature du déplacement ou au moyen mis en œuvre pour sa réalisation. Il peut également décrire une activité parallèle qui n'est pas nécessairement liée au mouvement. Ainsi, en (31), le procès /DIG/ est le moyen permettant le déplacement le long de l'itinéraire (et par lequel l'agent atteint un point d'arrivée, *out of the Happy Valley*). En (32), le verbe renvoie à la manière par laquelle s'effectue le déplacement (/LIMP/). Enfin, en (33), le procès /GIGGLE/ décrit une activité parallèle qui n'a aucune influence quant à la réalisation ou la nature du déplacement. Cette construction se caractérise par son haut degré de schématisme étant donné qu'elle autorise de nombreux verbes dynamiques. Sa productivité n'est toutefois pas aussi grande qu'il n'y paraît dans la mesure où elle bloque certains verbes d'action : Israel précise que l'exemple (33) est difficilement acceptable pour certains groupes de locuteurs. À l'époque où Israel écrit son article, Goldberg est sur le point de publier sa monographie sur les constructions (Goldberg : 1995). Son idée selon laquelle chaque construction définit un réseau polysémique minimal circule déjà depuis quelque temps

auprès de la communauté cognitiviste[174]. Le problème est que, définie en termes minimaux, la polysémie s'accorde mal avec les exemples ci-dessus :

> Still, there is reason to think that the simple polysemy hypothesis does not go far enough. As Goldberg herself points out, a survey of attested examples reveals that usage tends to cluster around certain narrowly defined semantic verb classes. Thus we commonly find examples with verbs of winding motion (*pick*, *thread*, *wind*, *wend*, *worm*, *snake*, *serpent*, *weave*) and laborious motion (*plod*, *crawl*, *grind*, *slog*, *stumble*); with fighting verbs (*fight*, *force*, *claw*, *elbow*, *knee*, *push*) and cutting verbs (*cut*, *hack*, *plow*, *dig*, *tunnel*, *eat*, *chew*); and with noisy verbs (*crash*, *crunch*, *clang*, *warble*, *sob*, *snarl*) among others (Israel 1996 : 220).

Autrement dit, le réseau polysémique a beau se constituer autour de verbes dont le sens est très spécifique, il n'en demeure pas moins que leur sphère d'extension opère dans un rayon très large. Cela est dû au fait que les locuteurs ne sont pas insensibles à la présence de schémas syntaxiques généraux et à leur immense champ d'application. L'extension est d'autant plus facilitée qu'elle fonctionne sur le mode analogique. Israel va plus loin que Goldberg : il n'y a pas selon lui que les schémas constructionnels à être productifs. Les instanciations spécifiques jouent à leur tour un rôle central dans la structuration de la grammaire et dans son évolution.

Israel fonde ses recherches sur une étude de corpus[175]. Il apparaît que la CW contemporaine a émergé progressivement à partir de trois CW plus spécifiques : la construction de manière, de moyen et de possession. Les développements respectifs des deux premières constructions ont eu une influence bien plus grande sur l'apparition de la CW contemporaine étant donné que la troisième ne s'est pas vraiment développée, au contraire[176]. La CW de

---

[174] Israel est d'autant plus au courant des idées-force de Goldberg (1995) que les deux linguistes se connaissent très bien.
[175] Il utilise deux sources principales : l'*Oxford English Dictionary* et le corpus d'anglais contemporain d'*Oxford University Press*.
[176] Israel précise en note que ce type de constructions n'apparaît aujourd'hui qu'avec de rares verbes (signe de son manque de productivité). Parmi ceux-ci, on trouve notamment *find* : *you'll find your way along the route by following the orange waymarkers* (BNC).

manière est une extension spécifique de la construction [*go your path*] attestée en MA. *Go* est ici générique : il indique qu'à l'époque, la construction peut apparaître avec un verbe de mouvement tel que *run* ou *leap*[177]. Le sens du verbe concerne alors la manière du déplacement. Les corpus révèlent qu'au XIXe siècle la construction recrute d'autres verbes, en particulier dans le domaine du déplacement entravé (*plod*, *totter*, *churn*, *fumble*, flouder, sap, etc.) ou du chemin tortueux (*wend*, *wind*, *worm*, voire *crockscrew* ou *serpentine*). À la fin du XIXe, la CW de manière s'étend aux verbes encodant le bruit associé à certains types de déplacements[178] (*toot*, *pipe*, *crunch*, *crash*, etc.). On notera une certaine continuité dans le développement de cette construction.

La CW de moyen n'apparaît pas avant la deuxième moitié du XVIIe siècle. Avant son expansion (au XVIIIe siècle), les verbes qui l'instancient renvoient aux travaux de voirie (*pave*, *smooth*), au défrichement ou déblaiement (*cut*, *furrow out*, *poke out*, *eat out*), ainsi qu'au déplacement forcé (*force out*). L'expansion s'amorce à la deuxième moitié du XVIIIe siècle ; la construction fait alors appel à d'autres verbes du domaine des travaux de voirie et, fait nouveau, apparaît avec des verbes indiquant un combat (*battle* et *fight* principalement)[179]. Dans la première moitié du XIXe apparaissent des verbes indiquant des moyens plus indirects pour accomplir le déplacement (*knave*, *smirk*, *plumb*, *blot*, *write*) :

(34) Not one man in five hundred could have spelled his way through a psalm (Israel 1996 : 224 ; *History of England* iii. I. 405, Macaulay, 1849).

La construction commence à se distancier clairement de l'expression d'un déplacement. Cela est à mettre en relation avec le fait que les emplois anciens (travaux, combat) ont atteint un degré conséquent de conventionalité et de stabilité dans l'usage. Cette stabilité, en plus de l'ancrage de la CW de manière, a permis l'extraction d'un schéma productif, applicable à des cas de plus en plus

---

[177] Avant le XVIIIe siècle, la liste de verbes apparaissant dans cette construction ne dépasse pas la quinzaine (Israel 1996 : 221).
[178] Principalement entravés ou difficiles.
[179] Un siècle plus tard, la liste s'est considérablement allongée : *push*, *elbow*, *struggle*, *jostle*, *shoulder*, *knee*, *shoot*, etc.

éloignés de la configuration d'origine. C'est pourquoi on trouve les premiers exemples de CW avec un verbe exprimant une action extérieure au déplacement (« *incidental activity* ») dès la deuxième moitié du XIXe siècle :

(35) He..whistled his way to the main front-door (Israel 1996 : 225 ; *Cradock Nowell* xvi, Blackmore, 1866).

(36) He ahs and ers, and hums and hawes his way through an incredibly fatuous pronouncement (*ibid.* ; *Time & Tide* 12 Sept. 1057).

Selon Israel, il est difficile de dire de quelle construction (manière ou moyen) dépendent ces deux exemples. Il précise qu'il n'y a en vérité aucun besoin de choisir entre l'une ou l'autre :

> The growth of the two threads had inevitably led to areas of overlap between them, and the extreme range of established usages naturally led speakers to reanalyse the categories that underlay them (Israel 1996 : 225).

Deux mots attirent ici notre attention : *overlap* et *reanalyse*. Que deux constructions puissent se chevaucher ou être réanalysées montre bien (i) qu'elles connaissent des états intermédiaires, (ii) que leur émergence est progressive. Il semble donc que la CW contemporaine soit le produit d'une fusion de deux autres constructions similaires. Israel fait appel à la terminologie de Fauconnier et Turner (1996) et considère que la CW est ni plus ni moins qu'un cas de *blend* syntaxique : « (…) a specialized grammatical pattern serving to combine disparate conceptual contents in a single compact linguistic form (1996 : 226) ». Notons que l'article de Fauconnier et Turner sur le *blend* grammatical paraît dans le même volume que celui d'Israel, en 1996. Le concept de *blend* grammatical n'est donc pas encore popularisé sous ce nom. Dès lors, ce que Israel qualifie de *blend* syntaxique est en fait un *blend* constructionnel vu que l'émergence de la CW concerne la syntaxe tout autant que le sens : « Essentially, the modern construction provides a way to blend the conceptual content of an activity verb with the basic idea of motion along a path (*ibid.*) ».

Le recours à l'outil analytique qu'est le *blend* est d'autant plus justifié que la CW est un cas de compression conceptuelle[180] : deux procès (le déplacement et une activité parallèle, pas nécessairement en relation) sont présentés en une seule séquence événementielle.

Deux logiques contraires ont conditionné l'émergence de la CW. D'un côté, la construction s'est élargie conceptuellement au point de fonctionner avec des verbes sans relation aucune avec l'idée d'un déplacement. D'un autre côté, la configuration syntaxique d'ensemble s'est progressivement figée au point de bloquer un autre nom que *way* et d'imposer l'expression d'un itinéraire sous forme oblique.

L'étude réalisée par Israel sur la CW est remarquable pour plusieurs raisons. La première est que ce dernier est parvenu à montrer que contrairement à ce qui était communément admis jusqu'alors, une nouvelle construction ne se développe pas forcément à partir de schémas abstraits. La CW a émergé à partir d'exemples spécifiques d'un schéma constructionnel existant. Plus généralement, une construction spécifique issue d'un schéma constructionnel peut servir de repère ou de jalon dans l'élaboration d'une construction nouvelle[181]. Si cette dernière finit par s'établir dans la convention, elle peut à son tour définir un nouveau schéma constructionnel[182]. La deuxième raison est que Israel a réussi à prouver l'existence psychologique d'une construction auprès des locuteurs. L'apparition de la CW n'aurait pas été possible sans un minimum d'interprétation (ou plutôt de *ré*interprétation) de la part de la communauté des sujets parlants :

> Since the growth of the *way*-construction only makes sense if speakers somehow kept track of which verbs were used in it and how frequently they were used, it follows that such information

[180] Sur les liens entre intégration conceptuelle et compression, voir Fauconnier et Turner (2000).
[181] Ce principe a été confirmé dans le domaine de l'acquisition. Tomasello et Brooks (1999) ont montré que les premières constructions manipulées par les enfants se fondent sur des mots et des phrases précis issus des énoncés qu'ils entendent et non sur des catégories abstraites. Le processus d'abstraction linguistique par lequel l'enfant se crée des catégories ou des constructions est lent et progressif.
[182] Nouveau dans la mesure où il définit un nouvel assemblage de forme et de sens.

> must be available to speakers as part of their knowledge of a language (Israel 1996 : 227).

Nous sommes entièrement d'accord avec Israel pour dire qu'une construction n'est pas un outil abstrait inventé par les linguistes pour rationaliser les données linguistiques empiriques. Les constructions sont des outils manipulés plus ou moins consciemment par les locuteurs pour structurer leur savoir langagier. Nous ne voulons pas dire que la compétence linguistique nous est entièrement accessible (c'est loin d'être vrai[183]). Ce sur quoi nous souhaitons mettre l'accent, c'est la structuration de la grammaire par l'usage. C'est au travers des constructions que cet usage est appréhendé.

Fait intéressant, Israel (1996 : 228) conclut son article en énonçant deux principes qui, selon lui, conditionnent l'émergence d'une construction :

(i) le Principe de Production,

(ii) le Principe de Compréhension.

Le premier principe est paraphrasable comme suit : « les énoncés doivent rappeler ce que le locuteur a déjà entendu ». Quant au second, il se glose de la façon suivante : « les représentations doivent reprendre les similitudes observées empiriquement dans l'usage ». La juxtaposition de ces deux principes résume parfaitement la nature ambivalente des constructions. Ces dernières sont en effet animées par deux dynamiques contradictoires. La première est une tendance au conservatisme (le Principe de Production) qui veut que les locuteurs adoptent le code symbolique de la communauté à laquelle ils se rattachent[184]. La seconde est une tendance à l'innovation (le Principe de Compréhension) : les locuteurs s'efforcent de déduire un maximum de sens des énoncés, y compris des plus obscurs. Nous verrons que la coexistence de ces deux principes garantit à la langue sa dynamique et sa flexibilité.

---

[183] C'est pourquoi nous ne sommes que partiellement d'accord avec Goldberg lorsqu'elle écrit : « A 'what you see is what you get' approach to syntactic form is adopted: no underlying levels of syntax or any phonologically empty elements are posited (2003 : 219) ». Nous ne pouvons qu'adhérer à la thèse selon laquelle les constructions ne reposent pas sur des principes algébriques abstraits. Mais il est présomptueux de dire que les mécanismes constructionnels sont accessibles dans leur intégralité au linguiste comme au locuteur.

[184] La communauté (au singulier) peut renfermer une multitude de micro-communautés tels que les réseaux socio-professionnels.

4. Bilan.

Notre but a été de montrer en quoi la construction était un outil particulièrement approprié pour l'étude de la variation synchronique et diachronique d'un point de vue cognitif.

Il y a deux façons d'aborder les constructions. La première consiste à les considérer comme des outils linguistiques élaborés par des linguistes dans un but purement descriptif, indépendamment de la perception qu'en ont les locuteurs. À l'inverse, la seconde approche, que nous adoptons, insiste sur la qualité représentationnelle des constructions. Les GxC sont ainsi vues comme étant des systèmes de représentation de la compétence grammaticale liés à l'usage. Dans ce cas, les constructions ont une double pertinence psychologique auprès des locuteurs. Elles existent tout d'abord en tant qu'unités concrètes (dotées d'une épaisseur phonologique, graphique), au sein d'énoncés en situation. À un niveau plus schématique, elles jouent également le rôle de jalons. Ce rôle est également double : une construction est un jalon dans la mesure où elle jouit d'une certaine stabilité dans l'usage, ce qui lui permet de garantir une structuration solide (et conservatrice) des connaissances grammaticales du sujet parlant. Cette stabilité est également ce qui permet à la construction de servir de modèle schématique dans l'élaboration d'autres constructions, ce qui la prédispose à faire évoluer le système grammatical.

Les constructions sont donc à la fois conservatrices et innovantes. On a généralement tendance à associer innovation et changement. Or, le rôle du principe conservateur est tout aussi important. Il est rare que des locuteurs décident soudainement de changer la grammaire de leur langue en modifiant unilatéralement les assemblages propres aux constructions. La plupart du temps, ils contribuent malgré eux au changement, l'innovation résultant d'une tentative manquée pour respecter la convention. Croft rappelle cela en ces termes : « innovations result from speakers attempting to conform to convention » (2000: 118) ». Loin d'être exceptionnel, cet « échec » est tout à fait normal : il serait illusoire de réduire les sujets parlants au rang de simples

robots répétiteurs[185]. Par ailleurs, les écarts par rapport à la norme sont parfois voulus : « there is some leeway for speakers/listeners to reanalyze the form-meaning mapping in a grammatical construction (*ibid.*) ». Il est donc impossible d'isoler la pression conservatrice de la dynamique innovatrice si l'on cherche à comprendre pourquoi la langue change. La différence entre ces deux principes définit un différentiel créatif que nous développerons plus avant dans nos études de cas sous le nom de *zone de développement potentiel*[186]. Cette zone est précisément ce qui confère à une langue vivante sa nature dynamique. Sans différentiel, la mécanique évolutive s'arrête : évoluer suppose un changement par rapport à un état stable. C'est pourquoi notre approche cognitive de l'évolution à travers la variation adoptera la construction comme primitive.

Dans une récente contribution à une revue de sciences cognitives, Goldberg a rappelé les principales caractéristiques des GxC, parmi lesquelles figure celle-ci : « Constructions are understood to be learned on the basis of the input and general cognitive mechanisms (they are constructed), and are expected to vary crosslinguistically (2003 : 219) ». Le but de notre modèle cognitif du changement sera précisément de dévoiler les mécanismes cognitifs qui président à l'élaboration (littéralement à la *construction*[187]) d'une construction. Ce faisant, nous parviendrons à une vision plus complète des ressorts de la diachronie et des liens qu'elle entretient avec la variation synchronique. Pour ce faire, nous choisirons des exemples de constructions en cours de changement car nous pensons que c'est en étudiant les constructions intermédiaires de l'anglais que l'on parviendra le mieux à saisir les mécanismes de la créativité et de l'innovation linguistique.

Nous venons de justifier le choix de notre primitive. Il nous faut à présent la replacer dans un modèle cognitif que le chapitre suivant va s'attacher à mettre

---

[185] Pour reprendre les termes d'Israel : « (…) not everyone is a perfect mimic (…) (1996 : 228) ».
[186] La proximité terminologique avec les ZOPED (*Zones of Proximal Development*) n'est que partiellement recherchée. Chez Vigotsky une zone de développement proximal est l'espace de développement optimal pour un enfant à une période donnée de son apprentissage. Ce que nous appelons *zone de développement potentiel* ne concerne pas le locuteur mais sa représentation de la grammaire sous forme d'assemblage symbolique forme/sens. Ainsi, le couplage est susceptible d'être modifié – restreint, élargi, décomposé puis recombiné – par les membres d'une communauté linguistique si les besoins communicatifs l'exigent.
[187] Le choix du terme de *construction* et non d'*unité* (même si une construction est une unité symbolique) n'est pas innocent. Une construction n'est pas une unité toute faite, innée. Elle est le produit de l'usage et est susceptible de modifications, d'adaptations au fil du temps.

en place. Un certain nombre d'hypothèses sur la représentation grammaticale ont été émises dans l'approche cognitive-fonctionnelle (par définition centrée sur l'usage). Il nous appartient de faire le point sur celles qui nous semblent les plus utiles pour notre projet.

CHAPITRE 3
VERS UN MODÈLE COGNITIF DE LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE : *BLEND* CONSTRUCTIONNEL ET CONCEPTUALISATION DE L'ÉMERGENCE

0. Introduction.

Le premier chapitre s'est attaché à montrer que l'étude des mécanismes du changement linguistique engageait la cognition. Le deuxième chapitre a révélé que le choix de la construction grammaticale comme primitive fournissait un point d'accès privilégié dans l'étude des phénomènes cognitifs. Dans les pages qui suivent, nous allons nous fonder sur ces acquis pour poser les bases théoriques d'un modèle cognitif dynamique permettant de rendre compte de la variation et du changement linguistiques perçus à travers l'évolution des constructions grammaticales.

Pour être cohérent, ce modèle sera centré sur l'usage. Il devra permettre d'examiner la variation synchronique à la lumière de la diachronie et vice versa, avec une attention particulière portée aux phénomènes de polysémie et de

compositionnalité. Ce modèle devra également être constructionnel. Pour cela, nous mettrons en regard deux théories de la linguistique cognitive-fonctionnelle qui ont beaucoup à gagner à être combinées, sans nier leurs intégrités respectives, à savoir la Théorie de l'Intégration Conceptuelle[188] (*Blending Theory/Conceptual Integration Networks*) et la Grammaire de Constructions[189].

Dans les chapitres ultérieurs, nous ne manquerons pas de tester le modèle auprès de plusieurs études de constructions émergentes en anglais. Loin d'être considérées comme des obstacles, l'émergence et son corrélat synchronique, l'intermédiarité, sont des phénomènes clés dans la compréhension des mécanismes du changement. C'est pourquoi nous avons tout intérêt à les systématiser.

1. Modéliser la dynamique du changement.

Peu de théories ont entrepris d'intégrer le principe dynamique aux systèmes de conceptualisation linguistique et de montrer par quels moyens il se perpétuait à travers les âges, garantissant aux langues un statut « vivant ». C'est là une lacune à combler.

1.1. Qu'est-ce que le principe dynamique ?

L'analyse de la diachronie et l'étude de la variation synchronique ont en commun d'être au cœur de la problématique de la dynamique langagière. Celle-ci comprend (i) une structure transmise d'un état A à un état B, (ii) un principe dynamique qui rend la transmission possible et se transmet lui-même. Sans ce principe, une langue ne connaîtrait qu'une seule vague de changements, après quoi, faute de « moteur », de principe différentiel, elle n'évoluerait plus. Or il existe toujours, à tous les stades de l'évolution d'une langue, un hiatus entre ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être, dans la mesure personne ne sait ni ne saura

[188] Que nous appellerons également *Théorie du Blending*, terme également en usage parmi les linguistes francophones travaillant dans ce domaine.
[189] Appellation unitaire qui, rappelons-le, cache en fait plusieurs variantes. Aussi préférons-nous parler de Grammaires de Constructions.

jamais ce que devrait être une langue vivante, n'en déplaise à ceux qu'anime la recherche de la langue « parfaite »[190].

Quel que soit l'angle d'approche choisi en linguistique, on ne peut faire l'économie du principe dynamique, qui est présent au sein de chaque composante de l'activité langagière. Si l'on considère que le langage est le niveau des opérations mentales, on comprendra que la dynamique vient de ce que les structures cognitives ne sont pas statiques mais procédurales. Langacker formule cela dans les termes suivants :

> A speaker's "knowledge" of his language[191] is therefore procedural rather than declarative, and the grammar of a language is equated with certain linguistic abilities (mental, perceptual, and physical) (1987 : 57).

Les guillemets dont Langacker pare le concept de savoir (*knowledge*) sont liés au souci de se distancier du générativisme (et, en particulier, de la *compétence* telle que définie dans ce cadre). Grâce à eux, il n'est pas non plus besoin de préciser de quel ordre est cette connaissance, tâche que nous devinons très épineuse. Que les structures cognitives soient de nature procédurale n'est, en définitive, pas très surprenant, si l'on adhère au fait que celles-ci sont les représentations conventionnelles de processus stabilisés par des facteurs liés à l'usage (la fréquence notamment). Cette stabilisation n'est cependant qu'un équilibre temporaire. Dès lors, toute perspective synchronique n'est qu'un arrêt sur image, ce que l'on sait depuis Saussure et Guillaume.

---

[190] La langue parfaite est un mythe tenace dans la culture européenne. Nombreux sont les érudits qui ont tenté de retrouver la langue « adamique », celle-là même dans laquelle, selon la tradition biblique, Dieu et Adam auraient conversé. Umberto Eco a prononcé une série de conférences sur ce thème au Collège de France, en 1992 et 1993. Ce cycle s'intitule : « La quête d'une langue parfaite dans l'histoire de la culture européenne ». Il est résumé dans Eco (1994). Mentionnons également Leibniz, chez qui il ne s'agit nullement de retrouver une langue perdue. Pour lui, une langue parfaite (commune à tous les peuples) permettrait d'ouvrir la voie à la concorde entre les hommes.

[191] Lorsque l'on passe du français à l'anglais, se pose toujours la question de savoir à quoi renvoie le mot *language*, qui est ambigu. Dans cet extrait, *language*, pris isolément, a clairement le sens de *langue* (interprétation confirmée par l'emploi du déterminant possessif, qui restreint la portée référentielle du concept : il ne s'agit pas de la faculté mentale commune à tous les individus, mais de la réalisation de cette faculté dans une communauté linguistique donnée). Mais c'est tout aussi bien du langage, au sens de « "connaissance" que le locuteur a de sa langue », dont parle ici Langacker. Ce qui est procédural, ce sont les structures cognitives qui constituent la compétence linguistique (au sens non chomskyen du terme).

1.2. Le principe dynamique comme produit de dualités oppositives.

La diachronie n'est pas le seul domaine caractérisé par la dynamique. La synchronie est tout autant concernée. La description synchronique du système ne peut être statique si l'on y intègre le travail du sujet parlant sur la langue que ce dernier a intériorisée. Nombreuses sont les théories linguistiques (énonciatives, fonctionnalistes et cognitives) à avoir soulevé ce point, le plus souvent sous forme dialectique[192].

1.2.1. Unité contre diversité.

Les buts de la linguistique sont nombreux, mais s'il en est un qui fait l'unanimité, c'est sans aucun doute la recherche d'universaux liés au langage. Tout le problème consiste désormais à savoir où les chercher. Pour les générativistes, les universaux du langage prendront la forme de principes abstraits contenus dans les gènes. Pour les fonctionnalistes et, encore plus, les cognitivistes, dont nous adoptons le point de vue, il existe un lien très fort entre les universaux de la cognition et ceux du langage. Dès lors, comment penser le changement si l'on postule qu'il existe un substrat cognitif commun sur lequel se fondent les homologies entre les diverses langues du globe ?

Chez certains linguistes, il est illusoire de vouloir trouver des universaux linguistiques quels qu'ils soient, tant les divergences topologiques entre les langues sont insurmontables. C'est la position défendue par Hagège (1998a et 1998b), pour qui ni la recherche des universaux de substance, ni celle des universaux de forme n'aboutissent à un résultat plausible. Les universaux de substance sont du type « toutes les langues ont des adverbes signifiant "toujours" et "seulement" (Hagège 1998a : 65) ». Les universaux de forme renvoient quant à eux aux principes abstraits du générativisme :

---

[192] C'est particulièrement clair dans la systématique énonciative de Gustave Guillaume. La langue, autrement dit le « savoir-dire », rassemble les conditions d'énonciation. Ce qu'elle contient est à l'état de puissance, au sens aristotélicien du terme. L'énonciation (le « dire ») est le passage de la puissance à l'effet. Ces éléments s'agencent dialectiquement dans une chaîne de causations.

> Les universaux de forme, de par leur abstraction, sont des procédures peu opérantes pour l'élucidation des langues en elles-mêmes. Les universaux de forme sont en réalité non des universaux des langues, mais des conditions générales de cohérence de la linguistique, des exigences d'ordre épistémologique. Ils peuvent nous apprendre quelque chose sur les systèmes logiques, sur les méthodes utilisables en sciences humaines, et sur l'ingéniosité de celui qui les façonne, mais non sur les langues elles-mêmes comme manifestations de la faculté de langage, ni sur l'homme, qu'elles contribuent à caractériser (Hagège 1998a : 67).

Il est vrai que, bien souvent, la frilosité à l'égard des universaux est motivée par le rejet de l'abstraction autant que par celui de la thèse innéiste, corrélée à la croyance en une grammaire universelle.

Plus intéressante est, à notre avis, la position d'un linguiste tel que Heine, qui parvient à réconcilier l'unité et la diversité linguistiques au sein d'un même système de pensée. Heine montre que certaines cultures expriment l'orientation à l'aide de termes cardinaux (équivalant à « nord », « sud », « est », « ouest ») alors que d'autres préfèrent s'appuyer sur des déictiques (« à côté de », « devant », « après », etc.). Alors que l'on pourrait légitimement conclure à la diversité indépassable des langues à travers leurs cultures respectives, Heine explique, pour sa part :

> Such findings are remarkable: they give an impression of the wealth of cognitive patterns that can be observed in the cultures of the world. No doubt, such differences must have an impact on the structure of the languages concerned. It would seem, however, that this diversity does not pose an insurmountable problem for a theoretical framework like the present one, which is based on the claim that the major patterns of human conceptualization are universal in nature (Heine 1997b).

Pour ce linguiste, l'hypothèse relativiste est compatible avec la recherche d'universaux cognitifs. Selon Heine, pour comprendre véritablement certains

domaines de la grammaire, il faut faire appel à des structures plus complexes que des entités simples telles que les mots ou les morphèmes[193]. Ces domaines sont élaborés à partir de structures schématiques qui prennent la forme de propositions. Heine nomme ces structures *schèmes événementiels* (1993). Lorsqu'il analyse le domaine de la possession, Heine (1997a, 1997b : 83-108) dénombre pas moins de huit schèmes de ce type (tableau 1). Trois variantes constructionnelles cibles sont dérivées de ces schèmes : les constructions de type « avoir », les constructions de type « appartenir à » et les constructions attributives.

schème source	**intitulé**	**constructions possessives dérivées**		
		CONSTRUCTIONS DE TYPE « AVOIR » (*HAVE*-CONSTRUCTIONS)	**CONSTRUCTIONS DE TYPE « APPARTENIR » (*BELONG*-CONSTRUCTIONS)**	**CONSTRUCTIONS ATTRIBUTIVES**
X prend Y	action	✓	✓	-
Y est situé en X	localisation	✓	-	✓
X est avec Y	accompagnement	✓	-	✓
le Y de X existe	génitif	✓	-	-
Y existe pour X	but	✓	✓	✓
Y existe à partir de X	source	-	-	✓
Quant à X, il y a Y	topique	✓	-	✓
Y est (le Y) de X	équation	-	✓	-

Tableau 1.

Dans une même langue, plusieurs schèmes peuvent coexister. L'argument qui va dans le sens d'une conception universaliste des structures cognitives (vues ici sous forme de schèmes) est d'ordre constructionnel et non plus simplement morphologique ou morphosyntaxique. Il existe des structures sémantiques transversales (non limitées à une langue) pour exprimer des fonctions

[193] Cette perspective est en accord avec notre remise en cause des catégories grammaticales traditionnelles, au chapitre précédent.

grammaticales répandues[194]. Les systèmes synchroniques des diverses langues du monde sont obtenus par des processus dynamiques généraux, voire universaux (si tant est que l'on puisse le prouver). L'intérêt du modèle de grammaticalisation à partir de schèmes événementiels est de fournir des pistes solides pour l'élaboration de notre modèle cognitif de la diachronie. La reconstruction à laquelle Heine procède est rendue possible par la transparence de chaque construction et par la rémanence de structures cognitives.

On peut donc penser le changement linguistique tout en postulant la stabilité de structures cognitives. Nuyts (1992) va même jusqu'à affirmer que ces deux points de vue sont inséparables :

> (...) a "macro phenomenon" such as diachronic language change can only be understood as a change occurring in the knowledge of the language in individual members of the community speaking it. It starts in one or a few individuals, and due to all kinds of factors it gradually spreads among the other members of the community. There is nothing else to "carry" the language change than individual cognition, even though it does not remain restricted to the cognition of one individual (1992 : 13).

Paradoxalement, c'est parce que le langage repose sur des structures cognitives stables que la langue peut changer. Le passage d'une structure à une autre se fait cependant progressivement, lorsqu'il existe suffisamment de points communs entre l'une et l'autre.

Ces remarques sont cruciales pour l'élaboration de notre modèle. Elles vont d'ailleurs dans le sens de la méthodologie proposée par Bybee :

> (...) the true universals of language are the dynamic mechanisms that cause language to change in certain systematic ways as it is used and as it is transmitted to new generations (Bybee 2001 : 189).

---

[194] Même s'il ne le dit qu'indirectement, Heine considère que l'expression de la possession est universelle : « I am not aware of any language that would not dispose of some explicit means for expressing, for instance, "my children" or "I have a dog" 1997b : 83) ».

Nous sommes également convaincu qu'un modèle dynamique peut intégrer le stable et l'instable, le particulier et le général.

1.2.2. Particulier contre général.

La distinction communément admise entre le système linguistique et ses effets est une simplification si l'on considère, comme le fait Guillaume, que la langue est plus qu'un système au sens saussurien du terme. C'est en fait un « système de systèmes » (Guillaume 1964 : 220-240 et 1973 : 177). La systématique guillaumienne est ainsi plus dynamique que sa contrepartie saussurienne :

> Un caractère obligé de ce qui est système est d'être *un*, par loi régnante, et *plusieurs* intérieurement, par positions incluses. Il n'est pas de système qui ne soit intérieurement qu'une seule chose. L'idée de système emporte celle de binarité obligée. Il faut au moins 2 au-dedans pour qu'il y ait système (1973 : 175).

Chez Guillaume, la langue est à l'intersection du particulier et du général. Il écrit :

> La langue est un entier systématique embrassant l'étendue du pensable et recomposé de systèmes se rapportant chacun à une seule partie définie du pensable. Ces systèmes partiels ont une tendance naturelle à s'individuer et à constituer des entiers faisant partie intégrante de l'entier total plus vaste qu'est la langue (1973 : 177).

La véritable originalité de Guillaume vis-à-vis de Saussure est d'introduire la distinction classique entre *matière* et *forme* dans l'étude du langage. C'est pourquoi, dans la dialectique guillaumienne, la nature du signifié est double – matérielle et formelle – alors que cette distinction n'apparaît pas chez Saussure, pour qui le signifié est conceptuel. L'unité du mot constitue un psycho-système en deux parties, ou plus exactement en deux mouvements. Le premier de ces mouvements est l'*idéogénèse*. Il s'agit une idéation particularisante, c'est-à-dire

une opération particularisante de *discernement*, au terme de laquelle apparaît la base matérielle du mot, à savoir le lexème. Le second de ces mouvements est la morphogénèse, ou genèse de forme. Il s'agit d'une opération généralisante d'*entendement*, à partir de la base matérielle obtenue précédemment. Alors que la matière est particularisante, la forme est généralisante. Les « parties du discours » sont donc définies comme des formes d'entendement que prennent les lexèmes (morphèmes de discernement).

Si nous avons, l'espace de quelques lignes, privilégié le point de vue de la psychomécanique du langage, ce n'est pas tant par allégeance théorique que parce que Gustave Guillaume est l'un des premiers à avoir proposé aussi clairement un modèle linguistique dynamique. Nous comptons nous inspirer de ses postulats (plus que du modèle en soi) dans l'élaboration de notre modèle diachronique.

1.2.3. Économie contre prolixité.

L'économie est un facteur explicatif communément avancé pour rendre compte des changements linguistiques (Haiman 1983, Croft 1990 : 156). Contrairement à certaines théories mises en avant au XIXe siècle, l'économie n'est plus, de nos jours, associée à des concepts moraux tels que la paresse ou la négligence. Il est vrai que plus une forme est utilisée, moins la quantité de codage nécessaire à sa transmission et à sa réception est grande. C'est l'une des raisons pour laquelle les mots dits « grammaticaux » sont bien plus souvent réduits (phonétiquement, morphologiquement) que les mots lexicaux[195]. C'est là, une fois encore, une simplification dont il faut se méfier. Tout acte de communication est soumis à deux exigences contraires. La première est, certes, de transmettre du contenu (sémantique et pragmatique) en mettant en œuvre le moins d'effort possible de la part du locuteur et de l'interlocuteur. Cela se traduit logiquement par un souci de brièveté et de concision. La deuxième est de transmettre ledit contenu de la manière la plus claire qui soit, ce qui se traduit par un souci d'exhaustivité, voire de redondance. Tout énoncé se trouve donc

[195] Cette distinction est bien évidemment artificielle vu qu'il existe un continuum entre grammaire et lexique.

pris dans la tenaille contradictoire de ces deux forces. C'est la tension qui en résulte, plus que l'économie elle-même, qui semble être un moteur conséquent du changement.

On retrouve ce principe chez les fonctionnalistes, qui postulent que la structure linguistique est façonnée non seulement par l'usage, mais aussi par la recherche de l'équilibre entre ces deux pressions. Pour qui étudie les changements linguistiques au niveau des sons en situation de communication informelle, la prépondérance des phénomènes de réduction et d'assimilation devient très vite évidente. Mowrey & Pagliuca (1995) en ont déduit que les changements sonores étaient réguliers et affectés par des réductions dans la durée de la séquence gestuelle mise en œuvre pour produire un son. La réduction et l'assimilation jouent effectivement un rôle crucial dans les changements linguistiques, comme nous le verrons dans nos études de cas. Mais on se rend très vite compte que le recours à ces phénomènes explicatifs atteint nécessairement une limite tôt ou tard, sans quoi, comme le souligne avec humour Aitchison (1991 : 124), tout énoncé se réduirait à : « euh ».

Pour bien comprendre la nécessaire tension entre économie et prolixité, et son rôle dans les changements linguistiques, sans pour autant tomber dans la simplification ou le contresens, il faut faire appel aux représentations mentales. Ces dernières années, les avancées en psycholinguistique ont permis de montrer que plus une séquence était utilisée dans un contexte précis, plus le locuteur y accédait rapidement lorsqu'il en planifiait l'utilisation ou qu'il la percevait. Ce processus n'est pas sans effets sur les changements linguistiques, comme a pu le montrer Boyland (1996 : 33-36) :

> When some idea needs to be expressed repeatedly within some language community, the means of expression becomes increasingly efficient. One way in which this comes about is that a speaker, realizing that their listener is familiar with the content, can begin to pack more semantic content into a shorter stretch of speech without losing communicative power (1996 : 33).

Lorsque l'on passe du plan sémantique au plan morphologique, on se rend compte qu'une unité complexe fréquemment utilisée a de grandes chances

d'être réanalysée en tant qu'unité globale. Ce processus est connu sous le nom de *chunking* :

> It is the essential insight of Miller's chunking (Miller, 1956) that, given a stretch of material that originally was encoded in separate chunks, if this stretch of material is accessed repeatedly, then it is more efficient to decrease the number of chunks required by increasing the size of chunks (Boyland 1996 : 34).

L'une des nombreuses illustrations de ce processus de coalescence est à chercher du côté des contes et des fables qui, à force d'avoir été racontés, regorgent de formules ayant progressivement acquis une certaine indépendance morphosyntaxique :

(1) And the young man said that the tailor had offered him kindness, and should live with them both in the castle and be **happy ever after** (BNC).

(2) So give him Dentinox for starters, and he'll be **happy ever after** (BNC).

(3) (...) you'll win your worldly battle and have **a happy ever after** in your emotional life too (BNC).

En (1) et (2), les éléments de la séquence « happy ever after » conservent leurs fonctions d'origine (V Adv Adv). La cohérence syntaxique vient de ce que l'ensemble complémente le verbe *be*. En (3), le complément verbal forme à présent un syntagme nominal non décomposable.

1.3. Intégrer le principe dynamique au modèle du changement.

Parce qu'elles s'appuient sur des structures stables mais flexibles, les linguistiques cognitives (dans lesquelles nous incluons la plupart des Grammaires de Constructions) sont particulièrement appropriées pour modéliser le changement de façon dynamique. Or, c'est précisément sur ce point

qu'elles ont été attaquées par Nuyts (2000), qui appartient pourtant à la mouvance des fonctionnalistes-cognitivistes. Selon lui, la Grammaire Cognitive serait en opposition avec ses propres principes. Il écrit :

> (...) it appears paradoxical that precisely the Cognitive Linguistics movement is even more radical than traditional functionalist linguistics in presenting a static or passive view of grammar. Models such as Cognitive Grammar (Langacker 1987) or Construction Grammar (à la Lakoff 1987 or à la Fillmore 1988, Fillmore et al. 1988) heavily rely on fixed constructions to account for linguistic structure, up to the level of the sentence (2000 : 16).

Pour Nuyts, il faut intégrer la dimension processuelle (*processing dimension*), soi-disant rejetée par Langacker, car hors du champ d'étude de la linguistique et traditionnellement associée au générativisme. Il est vrai qu'à la lecture du premier volume de *Foundations of Cognitive Grammar* (Langacker 1987), il semble que Langacker rejette cette acception de la dimension processuelle :

> As conceived in the present framework, the grammar of a language is simply an inventory of linguistic units. A grammar is not a "generative" description, providing a formal enumeration of all and only the well-formed sentences of a language. Nor do I employ the **process metaphor**[196] and speak of the grammar as a device that carries out a series of operations and gives well-formed sentences as its outpout (1987 : 63).

Ce qu'oublie de noter Nuyts, c'est que le terme de *process* tel que l'entendent les générativistes est sans grand rapport avec la dynamique des fonctionnalistes et des cognitivistes. Pour appuyer sa critique, Nuyts (2000 : 17) cite également un passage tiré de Langacker (1997 : 239-240), que nous reproduisons partiellement ci-dessous :

[196] Emphase dans le texte original.

> The object of investigation must instead be entities that emerge in processing and represent higher (perhaps considerably higher) levels of cognitive organization. We can examine such entities either from the standpoint of the processing activity per se, or else phenomenologically, i.e. in terms of the experience it constitutes (as well as its behavioral correlates and consequences). The former – comprising the study of neural connections, patterns of activation, etc. – is the province of neuroscientists. Linguistic and psychological research deals primarily with the latter.

Ce à quoi Nuyts oppose l'argument suivant :

> so even if one accepts the basic philosophy behind Langacker's notion of the phenomenological and the biological, if the phenomenological object is dynamic, procedural, the phenomenological model accounting for the object should be dynamic, procedural as well (2000 : 16).

Le point de vue de Nuyts rejoint celui de cognitivistes convaincus de la pertinence de l'apport des neurosciences en linguistique. Il est en cela assez proche de Lamb (1999). Cependant, une telle critique ne se justifie plus à la lecture de *Grammar and Conceptualization* (Langacker 1999), qui a le mérite d'exprimer une position épistémologique claire quant à la *conceptualisation dynamique* :

> In presenting CG, I have often encountered the supposition that conceptual representations are necessarily static and insular entities, hence unable to accommodate the dynamics of connected discourse emerging from contextually grounded social interaction. In fact, however, I have never regarded conceptualization as being either static or insular. (...) I have also consistently emphasized its inherently *dynamic* nature: conceptual structure emerges and develops through *processing time*; it resides in *processing activity* whose temporal dimension is crucial to its characterization (1999 : 361).

Les critiques adressées à l'encontre des représentations proposées par Langacker visent souvent la trop grande importance accordée aux illustrations schématiques dans ses travaux de recherche. Or, pour Langacker, ces schémas ne sont rien de plus que ce qu'ils sont, à savoir des approximations de processus dynamiques.

Même s'il ne repose pas sur des bases claires, ce débat a le mérite de montrer à quel point il est difficile d'élaborer un modèle linguistique aussi dynamique que son objet d'étude, à savoir des unités en perpétuelle émergence. D'une certaine manière, la Grammaire Émergente de Hopper (1987) est, en théorie, apte à relever le défi. Loin d'être une vision chaotique de la compétence grammaticale des locuteurs, la Grammaire Émergente considère que la structure est toujours transitoire et négociable, car soumise à l'usage. La grande carence de cette construction théorique est qu'elle ne fournit pas les bases permettant de modéliser ces postulats. Autrement dit, elle est très difficile à tester et à exploiter telle quelle. Cognitivement pertinente, elle a le défaut de ne pas représenter la structure émergente sur laquelle elle s'appuie. On pourrait croire que cela vient du fait que la Grammaire Émergente est non-représentationniste. Il n'en est rien. Ce qu'elle rejette, ce sont les représentations de règles abstraites. L'intégration des constructions grammaticales semble être en mesure de combler cette lacune tout en préservant le respect du principe dynamique dans un cadre cognitivement plausible.

C'est la raison pour laquelle nous souhaitons mettre à profit les conseils méthodologiques de Bybee :

> Grammars are not static entities, but constantly in the process of change resulting from the way that language is used. Thus, a model of language must include the mechanisms by which change occurs as an integral part of its architecture (2001 : 57).

Pour ce faire, nous allons passer en revue la plupart des théories cognitives et constructionnelles qui nous semblent pertinentes dans l'élaboration de notre modèle du changement linguistique. Si ce modèle est véritablement dynamique,

nous n'aurons pas à spécifier s'il est diachronique ou synchronique. Il participera nécessairement des deux points de vue.

2. Les théories cognitives à l'épreuve du changement.

2.1 Que doit intégrer un modèle diachronique pour être *cognitif* ?

Depuis l'avènement des sciences cognitives, la fréquence d'utilisation du terme de *cognition* et de l'adjectif *cognitif* a augmenté de façon spectaculaire, à tel point que leur sens a fini par perdre en concision. Selon Lamb (1999), il faut, en linguistique, distinguer deux domaines de recherche qui gravitent autour du fait cognitif. Le premier de ces domaines recouvre ce que nous connaissons aujourd'hui sous l'appellation de linguistique(s) cognitive(s) (dont nous nous inspirons dans cette thèse). À propos de l'adjectif *cognitif*, Lamb écrit :

> Most linguists nowadays apply the term to their work if they are considering semantic or conceptual information. For them, the term 'cognitive' is roughly synonymous with 'conceptual' (Lamb 1999 : 13).

Lamb pense que ce type de linguistique n'apporte rien de cognitif, et ne se distingue en rien de la linguistique analytique traditionnelle. Il reproche à ce courant une définition imprécise et fausse du fait cognitif, réduit à « quelque chose de mental » (« mind stuff »). Il ajoute :

> It is of course interesting to look at conceptual relationships. But just to treat them analytically is not enough to qualify such endeavors as cognitive in the second sense, that of the original definition of 'cognitive linguistics' (*ibid.)*.

Selon lui, ne serait véritablement concernée par le fait cognitif que la linguistique dite *neurocognitive*, c'est-à-dire une linguistique qui s'intéresse aux

systèmes mentaux sous-jacents aux schémas découverts par la linguistique analytique. Lamb considère donc que les deux approches sont complémentaires :

> For *all* levels of linguistic structure we have to recognize both the external and the internal aspect – the external is what analytic linguists study, the internal comprises the mental structures responsible for the external phenomena (*ibid.*).

Cette mise au point terminologique n'est pas récente. Elle remonte en fait à la fin des années soixante, lorsque les premiers travaux de ce qui allait devenir la linguistique cognitive se sont arrogés le terme de *cognition*, au détriment de la linguistique générativiste, dont c'était jusque-là le domaine réservé. Depuis, le débat a progressivement changé d'apparence. Il prend désormais la forme d'une opposition entre partisans d'une étude de l'esprit (*mind*) et partisans d'une étude du cerveau (*brain*).

Que la neurologie puisse éclairer les découvertes faites par la linguistique cognitive nous semble indéniable. Que les linguistes cognitivistes se montrent trop frileux vis-à-vis des progrès en neurolinguistique nous semble tout aussi vrai. Mais considérer que l'on n'a accès à la cognition que lorsque l'on s'intéresse au cerveau relève de l'exagération. La critique de Lamb s'articule sur un constat incomplet : la linguistique cognitive n'étudierait que les structures conceptuelles, sans tenir compte de faits concrets d'ordre biologique. C'est oublier tout le travail fait sur l'incorporation (*embodiment*) de la conceptualisation par les chefs de file du cognitivisme (voir, en particulier, Lakoff 1987 et Lakoff et Johnson 1999).

En outre, les deux points de vue nécessitent des compétences tellement poussées et tellement différentes qu'il nous semble très difficile de les réunir en l'état actuel des choses. Le risque pour un linguiste cognitiviste qui investit sans trop d'assurance (ou, au contraire, par excès de confiance) le champ de la neurolinguistique est de sombrer dans l'amalgame et l'approximation. D'ailleurs, les tentatives récentes de Lakoff pour s'aventurer sur le terrain de la neuroscience n'ont pas été couronnées par le même succès que celui qui avait marqué ses premiers travaux sur la sémantique et la conceptualisation. Il nous

semble possible de faire certaines observations quant au traitement de l'information par le sujet parlant sans pour autant faire appel à une cartographie précise du cerveau humain et de ses connexions neuronales, même si nous sommes d'accord avec Lamb pour dire que le dialogue entre cognitivistes et neurolinguistes est indispensable à terme. Nous nous distancions de Lamb lorsqu'il pose son équation cognition = structures cérébrales. La cognition concerne selon nous tout ce qui a trait à un mode de représentation dynamique (procédural) et symbolique. Le culturel est peut être plus pertinent dans le champ de la cognition que le cérébral, du moins aujourd'hui.

2.2. Les approches formelles.

Le terme d'*approche formelle* n'est pas univoque. Il peut désigner aussi bien un courant qui ne conçoit la langue qu'à travers un jeu de formes indépendantes du sens (c'est le cas du générativisme), qu'une approche qui prend en compte les deux composantes, mais part d'une étude de la morphosyntaxe pour les relier à des préoccupations sémantiques et pragmatiques. Parmi ces deux options méthodologiques, la deuxième est certainement plus proche de la problématique cognitive du changement linguistique que la première.

2.2.1. Travaux d'orientation générativiste.

Pour deux raisons, il peut sembler surprenant d'évoquer le générativisme dans un chapitre dédié à l'explication cognitive des changements linguistiques. Premièrement, il s'agit d'une théorie éminemment formelle : la générativité trouve sa source dans la syntaxe et non dans la composante sémantique ou phonologique : « I am assuming throughout that the semantic component of a generative grammar, like the phonological component, is purely interpretive (Chomsky 1965 : 108) ». Autrement dit, la structure sémantique est entièrement dérivée de la structure syntaxique. La primauté accordée à la syntaxe ne se dément pas depuis *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) jusqu'à *The Minimalist Program* (1995). Deuxièmement, l'objet d'étude du générativisme

est, par essence, non soumis à l'évolution. La description de l'état initial d'une grammaire, entendue comme organe mental autonome permettant d'identifier toutes les langues accessibles à l'homme dans le temps et dans l'espace, est a priori incompatible avec tout système gravitant autour d'« universaux du changement » pour ainsi dire. Pourtant, les générativistes sont parmi les tout premiers à avoir abordé des thèmes qui ont animé (et continuent d'animer) les sciences cognitives (la question des représentations mentales, la recherche des universaux, etc.). Les linguistiques cognitives sont en fait nées d'une déception face au contraste entre les buts du générativisme et ses réalisations. Plutôt que de partir des universaux, la Grammaire Cognitive a préféré travailler à partir de la variation, ce qui la rend entièrement compatible avec l'analyse du changement linguistique.

Des travaux à orientation diachronique ont cependant été réalisés dans le cadre du générativisme. Parmi les plus récents, on trouve Hale (2003) et Kiparsky (2003)[197] en phonologie. Il s'agit là de deux visions du changement qui sont radicalement opposées, en dépit d'un objectif commun : rendre compte de manière systématique des exceptions aux règles du changement mises en avant par les Néogrammairiens. Les deux linguistes ont une vision *nativiste* du changement (par opposition à une approche centrée sur l'usage). Kiparsky voit en la grammaire un organe indépendant que le locuteur acquiert telle qu'elle est, et qui ne change que modérément. Hale accorde au contraire un plus grand rôle à l'acquisition : les exceptions aux règles du changement phonétique viennent de ce qu'il nomme « l'apprentissage imparfait ». Chaque locuteur construit une grammaire différente de celle de la génération précédente car l'environnement dans lequel sont instanciés les principes abstraits (innés) est à chaque fois différent. Hale considère qu'il est impossible pour un enfant d'accéder à la grammaire mentale de ses parents. Selon lui, les Néogrammairiens font l'erreur de penser que, pour chaque génération de locuteurs, la grammaire se construit sur celle de la génération précédente (cf. chapitre 1). Kiparsky pense que les exceptions au niveau des sons peuvent être incluses dans des généralisations liées à la diffusion lexicale, notamment au phénomène d'analogie. Le processus

[197] Il s'agit en fait d'un article déjà publié (Kiparsky 1995).

par lequel le son voyelle /ū/ a été raccourci comporte deux étapes (Kiparsky 2003 : 316-317). Dans un premier temps, le contexte de la règle se généralise. Par exemple, la règle de raccourcissement du son se propage du contexte [- antérieure] __ [- antérieure, - coronale] au contexte [- antérieure] __. Les mots qui conservent, dans de tels contextes, des occurrences longues du son en question sont alors considérés comme des exceptions. Dans un deuxième temps, la diffusion s'opère progressivement, non plus en fonction des contextes phonologiques, mais au niveau du lexique, selon un processus d'analogie. Kiparsky ne se démarque pas de la position des Néogrammairiens. Il ne fait qu'expliciter ce qui, jusqu'à présent, demeurait obscur[198].

Cette explication a depuis été plusieurs fois critiquée – par Hale (2003) notamment, mais pas seulement. L'explication au raccourcissement de /ū/ proposée par Hale (2003) est d'ordre acquisitionnel et, en définitive, compatible avec l'existence de facteurs physiologiques liés à la production et la perception du son (Boyland 1996, Ohala 1981, 1983a, 1983b). La voyelle longue est peut-être difficile à prononcer ou à reconnaître dans certains contextes, ce qui pousse certains locuteurs à l'erreur, ou certains enfants en phase d'apprentissage à construire des représentations sous-jacentes déviantes. La critique qu'adresse Hale au modèle de Kiparsky est toutefois assez vague. Kiparsky (2003) précise par exemple que seuls certains traits phonologiques sont susceptibles d'être diffusés (en particulier ceux de la phonologie lexicale), mais Hale ne semble pas le prendre en compte. De plus, l'analogie touche parfois des mots appris tels quels (non décomposés phonologiquement, comme les emprunts lexicaux) ; or, dans ce cas précis, la diffusion ne concerne pas forcément la représentation phonologique sous-jacente.

La deuxième grande mise au point effectuée par Kiparsky vis-à-vis des Néogrammairiens concerne la nature prétendument aveugle des changements linguistiques. Kiparsky (2003) propose un modèle du changement à deux niveaux, d'inspiration darwinienne (on y retrouve les concepts de variation et de sélection, comme chez Croft 2000). Au premier niveau, les changements

---

[198] La plupart des principes décrits par les Néogrammairiens pour expliquer le changement sont en soi assez convaincants, mais il est difficile de repérer exactement ce qui change dans leurs théories, et à quel niveau.

phonétiques sont bel et bien aveugles, au sens d'imprévisibles. Le deuxième niveau est celui de la Grammaire Universelle, qui joue le rôle de filtre. La GU organise les données en une grammaire cohérente lors de la phase d'acquisition par l'enfant. C'est ce qui se passe, par exemple, dans le cas suivant :

> *Priming effect*. Redundant features are likely to be phonologized if the language's phonological representations have a class node to host them (2003 : 348).

Là encore, Hale (2003) objecte que cet effet est difficile à prouver empiriquement. Par ailleurs, il lui semble impossible pour un enfant de se rendre compte que les représentations phonologiques disposent d'un nœud catégoriel pour accueillir un trait redondant. Cette critique est surprenante dans la mesure où l'effet mis en avant par Kiparsky est vraisemblablement inconscient. En somme, ce qu'il y a de plus intéressant dans ce débat n'est pas tant l'opposition en elle-même que le point d'accord. En effet, Kiparsky et Hale se rejoignent malgré tout dans leur souci d'examiner la synchronie à la lumière de la diachronie, et vice versa. Pour être plus précis, disons que Kiparsky utilise la synchronie pour mieux comprendre la diachronie, tandis que Hale procède en sens inverse. Nous pensons que les deux orientations sont nécessaires.

D'autres travaux générativistes sur le changement linguistique ont été réalisés. Les contributions principales dans ce domaine s'appuient sur le modèle des grammaires en compétition (*competing grammars*), qui n'est autre qu'un modèle de changement syntaxique, mis en place par Kroch (1989a, 1989b), décrit au premier chapitre. Le principe fondateur de ce modèle est le suivant : de même que, dans le domaine du lexique, un nouveau mot va se trouver temporairement en concurrence avec celui qu'il finit par remplacer, en syntaxe, une nouvelle construction entre en concurrence avec une autre, plus ancienne, avant de s'y substituer complètement. Les locuteurs disposent alors d'une pluralité de grammaires, ce qui a pour effet de les placer dans une sorte de « diglossie interne ». Kroch s'attache donc à enrichir l'analyse grammaticale en cherchant à décrire la variabilité interne des textes et, à partir de là, la propagation d'un changement grammatical à travers une population donnée.

Ses recherches tendent à montrer que lorsque deux types de constructions syntaxiques sont gouvernés par la même configuration paramétrique, leurs fréquences respectives changent parallèlement.

> (...) when one grammatical option replaces another with which it is in competition across a set of linguistic contexts, the rate of replacement, properly measured, is the same in all of them (Kroch 1989b)[199].

Autrement dit, le rythme du changement est lent aux premières occurrences de la nouvelle forme. Il s'accélère brutalement lorsque les deux constructions syntaxiques sont de fréquences similaires, puis ralentit lorsque la nouvelle construction est sur le point de saturer le contexte d'occurrences. Si l'on schématise ce changement sur un graphique, on obtient une courbe « en S » (cf. chapitre 1).

L'originalité de Kroch est d'avoir su adapter une fonction mathématique définissant une courbe logistique (4) pour l'appliquer à la modélisation des changements linguistiques (5) :

(4) $$p = \frac{e^{k+st}}{1 + e^{k+st}}$$

(5) $$\ln \frac{p}{1 - p} = k + st$$

En (4), *p* représente la fraction de la forme en évolution, *t* est la variable du temps, tandis que *k* et *st* sont des constantes. En (5), la constante *s* correspond au coefficient de la pente, c'est-à-dire au rythme selon lequel la nouvelle forme remplace l'ancienne. La constante *k* indique la fréquence d'occurrence de la nouvelle forme pour un point donné de *t*. Cette fonction permet à Kroch de définir « l'Hypothèse du Rythme Constant » (*Constant Rate Hypothesis*). Il s'appuie sur plusieurs études de cas pour étayer cette hypothèse, dont

[199] http://www.ling.upenn.edu/~kroch/online.html

l'émergence du *do* périphrastique, que nous avons décrite au chapitre 1. Quel que soit le contexte dans lequel se produit le changement syntaxique, la courbe conserve la même forme. Pour les générativistes, l'avantage de ce modèle est qu'il ne se prononce pas quant à l'origine de l'innovation (peu importe qu'elle provienne du système ou d'une situation de contact interdialectal). Or, cet avantage est perçu comme un inconvénient par les opposants à cette théorie (par exemple Tabor 1994).

Dans le sillage de l'approche variationniste de Kroch (1989a, 1989b), citons l'intéressante contribution de Yang (2000, 2002), qui reprend le problème des grammaires en concurrence sous l'angle probabiliste. Ses recherches sont bien d'inspiration générative, pour plusieurs raisons. La première est que son approche est nativiste :

> (...) ultimately, language changes because learners acquire different grammars from their parents. In addition, as children become parents, their linguistic expressions constitute the acquisition evidence for the next generation (2000 : 231).

Voilà qui se situe, en partie, dans l'héritage de Lightfoot (1991, 1999), pour qui les grammaires changent lorsqu'un seuil est atteint dans les modifications affectant les données empiriques à partir desquelles l'apprenant règle les paramètres abstraits de sa grammaire[200]. Rien d'étonnant à ce que Yang s'appuie sur une autre hypothèse, chère aux générativistes, en corrélation avec la précédente :

> For the purpose of this article, we assume that all speakers in a linguistic community are exposed to identical linguistic experience, and that a speaker's linguistic knowledge is stable after the period of language acquisition (i.e., there is no generational overlap) (2000 : 240).

---

[200] Parmi les divers problèmes qui émaillent le discours générativiste, celui qui nous gêne le plus concerne le manque de précision quant au caractère conscient ou inconscient de l'apprentissage. Dans de nombreux cas, la formulation laisse à penser qu'il s'agit d'un processus conscient alors qu'en principe les générativistes affirment le contraire.

De fait, Yang ne considère pas que la structure interne d'une grammaire puisse changer. La question fondamentale à laquelle il tente de répondre est donc la suivante : « (…) what makes generation $n + 1$ attain knowledge of language that differs from that of generation n? (2000 : 236) ». Le point de vue de Yang soulève de nombreux problèmes. Premièrement, une telle conception est tellement abstraite qu'elle est impossible à prouver empiriquement. L'approche centrée sur l'usage (qui est empirique) tend même à prouver le contraire de ce qui est affirmé ici. Deuxièmement, cette position est difficilement conciliable avec une approche variationniste, que Yang maintient après s'être assuré de la pertinence biologique du concept. Il s'appuie pour cela sur des ouvrages évolutionnistes (Mayr 1963, Lewontin 1983), à partir desquels il déduit les points suivants : (i) il existe bien une variation inter-individus, et celle-ci n'est pas le résultat d'un apprentissage imparfait[201] ; (ii) l'évolution est un processus variationnel au cours duquel les génotypes changent dans le temps sans que les individus puissent avoir sur eux une quelconque influence. Ainsi, Yang considère que le changement linguistique est motivé par un processus concurrentiel au sein d'une population de grammaires incompatibles (d'où l'angle variationniste). La figure 1 schématise l'environnement hétérogène dans lequel deux grammaires sont en compétition. Yang (2000, 2002) met en place un modèle mathématique permettant d'expliquer ce phénomène de concurrence (plus précisément de sélection) parmi un pool de grammaires. Son objectif est de formaliser l'interaction entre, d'une part, les contraintes de l'environnement biologique sur la grammaire et, d'autre part, les propriétés de l'environnement linguistique au cours de l'acquisition. Les changements linguistiques sont provoqués par l'altération de la distribution des grammaires dans le temps. La distribution des grammaires évolue en fonction des réponses adaptives des apprenants vis-à-vis des preuves empiriques.

---

[201] Yang donne trois raisons de rejeter le motif de l'apprentissage imparfait. Tout d'abord, les enfants s'avèrent des apprenants compétents, individuellement tout autant que collectivement. Ensuite, les recherches en linguistique historique tendent à montrer que le changement se produit à l'échelle de la communauté et non de l'individu. Enfin, le recours à des explications telles que l'apprentissage imparfait, en dépit d'une apparente véracité dans certaines langues, ne permet pas de dire pourquoi d'autres langues demeurent très stables (en particulier du point de vue de la syntaxe).

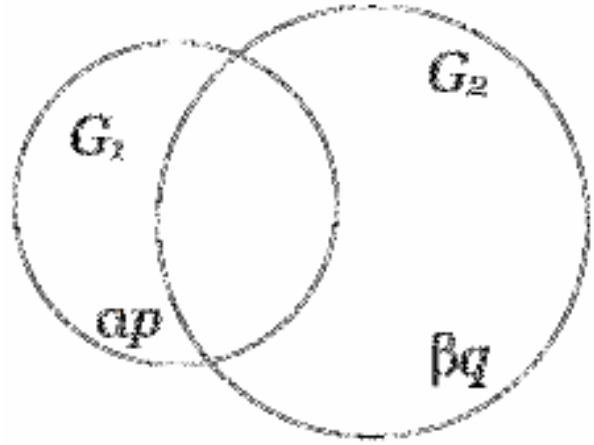

Figure 1. Grammaires en compétition (d'après Yang 2002 : 373).

Yang parvient donc, par un tour de force, à réconcilier générativisme et behaviorisme en faisant appel à des modèles mathématiques d'acquisition par récompense-punition :

> (...) when an input sentence is presented, a grammar is selected; the probability with which it is selected is determined by its weight. The grammar is then used by the learner to analyze the sentence. If the analysis is successful, (i.e., the sentence is successfully parsed), the selected grammar is rewarded, and all the other grammars are indirectly punished; otherwise, the selected grammar is punished, and all the other grammars are indirectly rewarded (2000 : 235).

Dans un environnement hétérogène comme celui décrit dans la figure 1 (E_{G_1, G_2}), une expression donnée peut être un mélange d'expressions produites par deux grammaires idéales (G_1 et G_2). Il existe, pour chaque grammaire, une proportion d'expressions incompatibles avec l'autre grammaire (α pour G_1 et β pour G_2). Sachant qu'aucune grammaire n'est entièrement compatible avec l'environnement linguistique, le modèle d'acquisition en récompense-punition tend vers une combinaison des deux grammaires. La contribution que chacune

apporte est fonction du coefficient de pénalité[202]. On aboutit à la formalisation suivante (fig. 2), dans laquelle G_2 remplace G_1 :

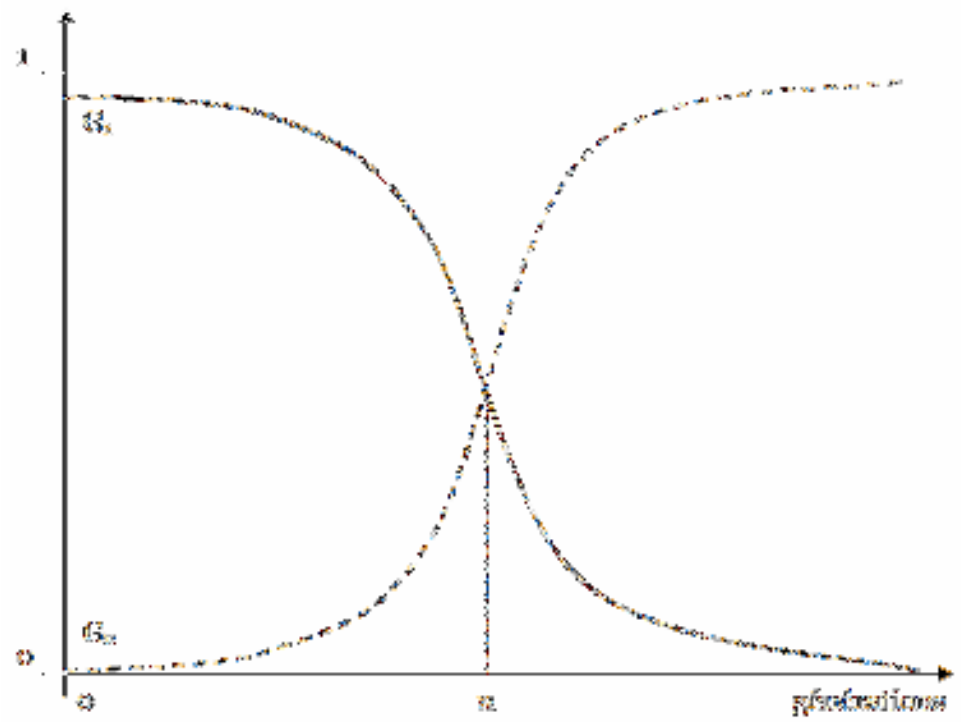

Figure 2 (d'après Yang 2000 : 240)

Cette tendance, qui se dessine sur plusieurs générations, est assez surprenante, voire en contradiction avec le postulat, émis par Lightfoot (et repris par Yang), selon lequel chaque génération ne dispose que d'une seule grammaire (« there is no generational overlap (2000 : 240) »). Nous ne comprenons pas pourquoi Yang admettrait dans son schéma évolutionniste qu'une génération (*n* dans notre graphique) puisse acquérir un chevauchement de deux grammaires, alors que c'est une option qu'il rejette explicitement ailleurs. Peut-être qu'une combinaison de grammaires ne forme finalement qu'une seule et même

[202] Yang est en cela très proche de la Théorie de l'Optimalité (Prince & Smolensky 1993), où l'on retrouve le concept de *concurrence* avec, certes, plusieurs nuances. Dans la TO, une structure linguistique *S* est considérée comme grammaticale dans une langue *L* si elle remplit de façon optimale la hiérarchie de contraintes propres à *L*. Même si *S* ne remplit pas toutes les contraintes universelles, il se trouve qu'elle en viole moins que chaque alternative possible. Une grammaire optimale comprend un inventaire de groupes de structures linguistiques qui sont autant de candidats en concurrence. Ce phénomène est censé être universel ; seule la hiérarchisation des contraintes varie d'une grammaire à l'autre.

grammaire pour une génération donnée, auquel cas il n'est pas logique d'affirmer que le processus d'acquisition est progressif, puisque le passage d'une grammaire à une autre demeure brutal.

En somme, notre jugement vis-à-vis des travaux de Yang est mitigé. D'un côté, nous sommes convaincu par le bien-fondé d'une approche variationniste, et séduit par la possibilité de prévoir des tendances futures en matière de changements linguistiques en prenant en compte un environnement linguistique hétérogène. De l'autre, il nous semble dommage de vouloir imposer des schémas abstraits quasiment impossibles à tester empiriquement. Il nous paraît intenable de vouloir intégrer la variation (qui, au final, reste théorique chez Yang) à un modèle tout aussi abstrait, fondé sur l'hypothèse que tous les locuteurs ont accès au même environnement linguistique, et qu'ils disposent d'un savoir stable pendant toute la période d'apprentissage. Nous savons, au demeurant, peu de choses sur la correspondance individu/grammaire.

D'une manière générale, les modèles qui se fondent sur des grammaires en concurrence ne permettent pas de lever les objections traditionnellement adressées au générativisme, notamment dans le domaine de la linguistique historique. En effet, si l'on prend pour point de départ le très large éventail des procédés de représentation et de dérivation, on se rend compte que l'appareil théorique auquel on aboutit alors est bien trop généralisant pour être appliqué avec satisfaction. Il est, dans les faits, impossible de déterminer avec quelle probabilité certains changements se produisent et d'autres pas, si l'on ne postule pas dès le départ que des contraintes s'appliquent dans l'évolution de la grammaire et que les représentations portent sur des domaines précis. Une telle critique a déjà été formulée par Tabor (1994) dans son étude sur les changements syntaxiques. Le problème reste qu'une théorie, aussi séduisante soit-elle, ne vaut que si elle est (i) testable, (ii) applicable, sans quoi elle se condamne à n'être qu'un « fantôme élégant » (Donald 2001 : 281).

2.2.2. Connexionnisme et structures hybrides.

Pour autant, il n'est pas impossible de formuler des prédictions diachroniques à partir des représentations synchroniques. Nous partageons en

cela l'optimisme de Tabor (1994), dont la thèse est très utile pour notre modèle dans la mesure où elle ne sépare pas l'étude de la diachronie et celle de la synchronie.

Tabor (1994) rejette partiellement l'Hypothèse du Rythme Constant de Kroch (1989a et 1989b), évoquée plus haut. Pour Kroch, des éléments appartenant à la même classe syntaxique sont soumis à des changements parfaitement synchrones pour ce qui est de leur fréquence d'emploi. Tabor parvient à montrer que cela n'est vrai que lorsque les éléments d'une même classe ont des comportements distributionnels identiques. Lorsque la classification est la même mais que l'on reconnaît que certains éléments sont des membres plus typiques que d'autres, l'hypothèse ne tient plus. À la place, Tabor propose un modèle « Restrictif de Continuité » (*Restrictive Continuity Model*), plus précis quant à la caractérisation des changements impliquant des éléments de mêmes classes distributionnelles. Ce modèle est restrictif au niveau des représentations : des contraintes s'appliquent auprès d'éléments appartenant au même paradigme représentationnel (catégoriel). Ceux-ci changent de façon corrélée. Chez Tabor, les représentations délimitent un espace. Deux structures appartenant au même paradigme représentationnel sont donc proches au sens spatial du terme. La continuité formalisée par le modèle vient de ce que le changement linguistique y est vu comme progressif, au niveau de l'occurrence des catégories grammaticales, comme à celui de leur représentation :

> The gradualness is evident both at a categorical level, in that successively emerging types tend to be similar to one another, and at a quantitative level, in that constructions appear and disappear via long periods of probabilistic alternation, with the probabilities varying gradually (1994 : 1).

Ce modèle se présente ainsi comme une tentative sérieuse pour réconcilier le quantitatif (l'usage) et le qualitatif (la représentation), tout en demeurant une approche formelle[203].

---

[203] À la fois structurale et formalisante.

Le Modèle Restrictif de Continuité admet trois corrélats empiriques. Les deux premiers sont une réponse directe à Kroch. Le premier (« Frequency Linkage », 1994 : 111-137) postule que les éléments qui appartiennent à une même classe n'ont d'évolution corrélée que lorsqu'ils ont un certain degré de similitude. Le deuxième principe établit une corrélation entre changements quantitatifs et qualitatifs (« Q-Divergence », 1994 : 169). Le modèle des Grammaires en Concurrence dissocie ces deux domaines, ce qui est une erreur. Ces deux premiers points permettent à Tabor (1994 : 133-137) de reprendre et corriger l'analyse de l'émergence du *do* périphrastique faite par Kroch (1989a et 1989b). Elle affirme ainsi que la similitude entre les représentations de *do*, en contexte assertif d'un côté et interrogatif/négatif de l'autre, n'a pu être entretenue que tant que la fréquence des emplois périphrastiques était basse. Lorsque la fréquence des formes interrogatives et négatives à commencé à croître, il n'est plus demeuré pertinent de conserver les occurrences de *do* assertif dans le même paradigme représentationnel, d'où une divergence menant à l'apparition du *do* périphrastique vers la fin du XVIe siècle. On ne trouve chez Kroch aucune mention du degré de similitude entre les représentations, ce qui rend son analyse imprécise et surtout inapte à prévoir dans quels contextes le changement peut se produire[204]. Le troisième corrélat est celui de l'existence de « Structures Hybrides » (« Hybrid Structures », 1994 : 170-184). Ce sont des assemblages (« splicings together », 1994 : 188) de constructions typiques d'un état de transition grammaticale où deux structures syntaxiques parentes sont utilisées en alternance.

L'approche de Tabor est explicitement connexionniste. Tout comme la plupart des disciplines en sciences cognitives, le connexionnisme travaille sur l'idée de représentation. À la différence de celles-ci, il analyse l'activité cognitive non plus en termes de manipulation de symboles, mais comme un calcul parallèle, distribué sur l'ensemble d'un réseau connexionniste. Ce dernier est constitué de nœuds et de connexions orientées entre ces nœuds. À chaque nœud est associée une valeur chiffrée (son *activation*). Il en va de même pour chaque connexion (on parle alors de *poids*). Un réseau est généralement décrit sous la

[204] Ce manquement est d'autant plus préoccupant que le modèle de Kroch se veut prédictif.

forme d'un graphe orienté. Il existe cependant de grandes disparités dans les graphes, en fonction des modélisations. Le plus souvent, les nœuds sont disposés en couches, la première (l'entrée) recevant le signal et la dernière (la sortie) fournissant le résultat. L'intérêt d'un tel réseau est sa dynamique. L'état global du réseau est conditionné par son état précédent. Plus une connexion entre nœuds est sollicitée, plus son poids est important, et plus la jonction est rapide. Lorsque Tabor décrit les changements grammaticaux sous l'angle connexionniste, elle s'appuie sur le réseau récurrent d'Elman (1990 et 1991), représenté figure 3.

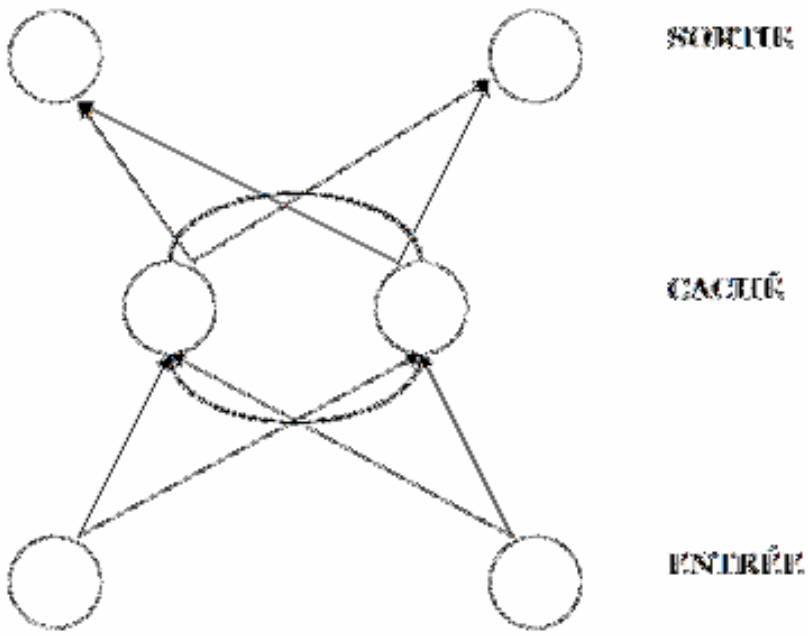

Figure 3. Réseau récurrent d'après Elman (d'après Tabor 1994 : 78).

Le fonctionnement du réseau récurrent est en partie ascendant, allant du signal vers l'interprétation, mais pas seulement. Tabor s'inspire d'Elman, qui suggère d'approvisionner le modèle en mots dans l'ordre où ils apparaissent en contexte, et d'entraîner le réseau à prévoir, pour chaque mot dans la couche d'entrée, quel mot va suivre. Le rôle des unités cachées est d'encoder des informations concernant les états précédents du réseau (notamment concernant les mots précédemment entrés). Il leur faut donc avoir accès à ces renseignements. Une façon de le faire est de permettre à chacune de ces unités de recevoir sa propre

activation ainsi que l'activation des autres unités, à chaque fois qu'un mot est introduit dans le réseau :

> This way, the hidden unit state at time step t can serve as a representation of prior-context for time step t+1 (...). The connections that loop back on each other are called *recurrent connections* and the resulting network is called a *recurrent network* (Tabor 1994 : 78)[205].

Le réseau récurrent est à la fois ascendant et descendant. Cette dynamique interne, teintée d'introspection, rend le réseau biologiquement plus plausible que s'il n'était qu'ascendant.

Le modèle sur lequel s'appuie Tabor encode la structure des phrases en fonction des dépendances des mots entre eux, au sein de séquences contextuelles. Jackendoff (2002 : 62-63) émet des réserves vis-à-vis de cette analyse. Selon lui, les dépendances séquentielles ne suffisent pas à expliquer la compréhension de phrases ou leur grammaticalité. Il cite l'exemple suivant :

(6) Does the little boy in the yellow hat who Mary described as a genius like ice cream?

Le fait que *like* soit à l'infinitif est determiné par la présence de l'auxiliaire *does* quatorze mots avant. Ce qui compte, selon Jackendoff, c'est la distance, non pas en termes de mots, mais en termes de syntagmes nominaux, indépendamment de leur taille. Dans ce cas, *does* et *like* ne sont séparés que par un seul GN. Pour Jackendoff, on ne peut pas raisonner à partir du contexte et de l'espace. Les règles linguistiques dépendent de la structure grammaticale. Le modèle à la Elman/Tabor, qui ne repose que sur des séquences de mots, ne parvient pas, selon lui, à rendre compte de cette généralisation.

Nous n'aurons pas recours à des réseaux de ce type, dans la mesure où une modélisation connexionniste, pour pertinente qu'elle soit, privilégie la

[205] C'est l'auteur qui souligne.

problématique computationnelle au détriment de la perspective symbolique[206]. C'est l'inverse que nous souhaitons faire. La modélisation de Tabor (1994) nous intéresse toutefois par sa capacité à intégrer et à formaliser synchroniquement les représentations intermédiaires :

> By « intermediate representations », I mean representations that can be specified as a weighted sum of other representations with positive weights. Intermediacy in this sense implies that there is a distance measure associated with the representation space and hence that the space can be interpreted as a metric space (1994 : 190).

Les représentations intermédiaires sont le résultat synchronique d'épisodes de transition historique. Nous sommes particulièrement convaincu par l'analyse de l'apparition de *sort/kind of* en tant que modifieur de degré (Tabor 1994 : 140-148). L'analyse traditionnelle y voit une construction de type *nom + préposition*, comme en (7) :

(7) Many other religious sites have also been doing this sort of work for decades. (*The Guardian*).

Parallèlement, une étude sur corpus révèle une augmentation de fréquence dans concernant la construction syntaxique *sort/kind of* avant des adjectifs. Tabor (1994 : 143) mentionne les exemples suivants :

(8) Their finest and best, is a kind of coarse red cloth… (Helsinki).

(9) Yet was there a sort of indefinite, half-attained, unimaginable sublimity about it. (*Moby Dick*).

Cette tendance s'étale sur plusieurs siècles, mais finit par déstabiliser la représentation de la séquence *nom + préposition*, associée à l'analyse traditionnelle. Finalement, la représentation de ces emplois de *sort/kind of*

---

[206] D'aucuns considèrent que le connexionnisme peut apporter des réponses au problème de l'ancrage des symboles dans les perceptions.

change et intègre celle des modifieurs de degré. Tabor pense qu'il y a dû y avoir une période durant laquelle *sort of* et *kind of* se sont progressivement distanciés, au plan qualitatif, du schéma syntaxique traditionnel, même si certains cas ambigus demeurent. Ces résultats font écho aux travaux de Bybee sur l'influence de la fréquence dans la représentation catégorielle, développés dans Bybee (1995, 2001) et Bybee et al. (1994).

Le connexionnisme est de nature à apporter un éclairage nouveau en linguistique sur le paradigme symbolique dès lors qu'il parvient à se détacher quelque peu de la modélisation des dynamiques fondamentales du pur esprit. C'est ce que parvient à faire Tabor, même si par *symbole*, on reste en définitive assez loin de ce qu'entendent les linguistiques cognitives lorsqu'elles emploient ce terme (Tabor & Terhesiu 2004). Le modèle diachronique a ceci d'intéressant qu'il établit des ponts entre les modèles probabilistes – comme celui des Grammaires en Concurrence (Kroch 1989a et 1989b) – et l'approche cognitive-fonctionnelle, notamment les domaines des Grammaires de Constructions et de la grammaticalisation :

> In this regard, the network representation is consistent with the thesis of Construction Grammar (...) which distinguishes itself by "not requiring strict separation between lexicon and grammar, or between the idiomatic and the general" (...) (1994 : 206).

> Work in the domain of Grammaticalization (...) has also provided a major motivation for it indicates that there are strong structural constraints on the changes any particular language can undergo (1994 : 186).

Parmi ces contraintes, on trouve notamment l'abstraction (à l'interface sémantique/pragmatique), condition préalable à tout changement qualitatif. La recherche en linguistique cognitive-fonctionnelle a montré que lorsque des unités devenaient plus abstraites, leurs fréquences respectives augmentaient systématiquement. L'approche de Tabor demeure formelle, même si l'innovation syntaxique n'y est pas vue comme une réorganisation globale de paramètres abstraits.

2.3. Changement et grammaticalisation.

Nous ne voudrions pas ici opposer trop brutalement les approches formelles (que nous venons d'illustrer par quelques travaux jalons plus haut) et les approches conceptuelles. L'approche formelle n'évacue pas toujours (totalement) le sens, sauf peut-être dans une perspective distributionnelle ou générativiste orthodoxe (mais pas chez Jackendoff par exemple). De même, approche conceptuelle ne veut nullement dire que la forme ne tient aucune place dans les raisonnements. Tout est question de priorité ou, plus exactement, de saillance. Nous avons vu au chapitre précédent qu'à cette division faussement binaire s'ajoutait un paradigme constructionnel, qui accordait la même priorité à la forme et au sens. De même, la grammaticalisation n'est, à proprement parler, ni une théorie de la forme, ni une théorie du sens (est-elle seulement une théorie, se demande Newmeyer ?). Elle établit cependant une hiérarchie méthodologique entre ces deux points de vue. Les phénomènes de forme (tels que la réduction, la contraction, etc.) y sont décrits comme le résultat de phénomènes sémantico-pragmatiques.

2.3.1. Définitions et principes de base.

Nous n'aborderons que brièvement la grammaticalisation en tant que mécanisme du changement, dans la mesure où nous avons évoqué ce point au premier chapitre. Cependant, l'importance que nous accordons à ce phénomène est telle qu'il convient d'en rappeler certains éléments. Fréquemment étudiée au XIXe siècle (en particulier dans l'analyse de l'agglutination), l'étude de la grammaticalisation a connu un renouveau, au point de se voir attribuer de multiples définitions et de donner lieu à un nombre croissant d'articles et d'ouvrages. Ces derniers ne sont pas nécessairement en accord les uns avec les autres. C'est dire si ce champ d'étude est aussi populaire que sujet à débat.

Parmi les définitions les plus connues figure celle de Meillet (1912), remise au goût du jour par Kuryłowicz (1965), selon laquelle la grammaticalisation se traduit par un passage du lexical au grammatical (le grammatical devenant, quant à lui, encore plus grammatical). Notons, au

passage, que de nombreux linguistes se montrent réticents devant ce phénomène, pensant qu'il oblige à séparer lexique et grammaire. C'est faire là un contresens. Si le passage du lexical au grammatical est si fréquent, c'est qu'il existe bien un point de passage (donc un continuum) entre le lexique et la grammaire. Certes, il est difficile d'identifier précisément le point à partir duquel on passe du sens lexical (celui des verbes, noms et adjectifs) au sens grammatical (celui des *grams*[207], par exemple, Bybee et al. 1994).

Tout aussi intéressant est le point de vue de Marchello-Nizia (2000), selon qui la grammaticalisation permet d'expliquer comment une nouvelle unité est introduite dans un paradigme préexistant de la grammaire d'une langue donnée (comme un verbe qui s'auxiliarise, par exemple). Deux éléments retiennent ici notre attention. Le premier est la prise en compte de contraintes dans la description des changements linguistiques. Ceux-ci ne se font pas de manière chaotique, dans des directions aléatoires. Il leur faut un terrain favorable. Le deuxième est que la grammaticalisation propose une remise en cause salutaire des catégories grammaticales traditionnelles issues d'une analyse distributionnelle un peu trop rigide.

De récents développements dans la recherche sur la grammaticalisation font remarquer que la définition de Meillet est insuffisante. C'est pourquoi Traugott (2001) s'est récemment livrée à une mise au point :

> Grammaticalization is the change whereby lexical items and constructions come in certain grammatical contexts to serve grammatical functions or grammatical items develop new functions (2001)[208].

La nouveauté est que Traugott inclut les constructions parmi les unités linguistiques susceptibles d'entrer dans ce type de changement. Cela est dû aux progrès réalisés dans les Grammaires de Constructions, et au nombre croissant d'études réalisées sur des constructions en cours de grammaticalisation (Boyland 1996, Haspelmath 1999, Bybee et Scheibman 1999, Bybee 2001 et

---

[207] C'est-à-dire les morphèmes grammaticaux (Bybee et al. 1994).
[208] http://www.stanford.edu/~traugott/papers/Freiburg.Unidirect.pdf.

2003b, Croft 2005b). En effet, depuis quelques années, on se rend compte que ce type d'évolution n'est pas réservé aux seuls morphèmes, mais qu'il englobe des unités plus larges, aux contours variables. La plupart des recherches récentes s'attachent à montrer que la grammaticalisation affecte aussi les constructions. Bybee abonde dans ce sens en mettant l'accent sur les effets de la fréquence sur les représentations cognitives. Ceux-ci sont centraux dans son approche et rendent nécessaire la formulation d'une nouvelle définition de la grammaticalisation :

> (...) I will argue for a new definition of grammaticization, one which recognizes the crucial role of repetition in grammaticization and characterizes it as the process by which a frequently-used sequence of words or morphemes becomes automated as a single processing unit (Bybee 2003a : 603).

On retrouve cette idée développée substantiellement dans Bybee (2001 : 10-14).

Dans le même esprit, Haiman (1994) voit en la grammaticalisation un processus de « ritualisation », qui comprend quatre composantes :

(i) l'*habituation*, qui se traduit par une réduction sémantique (donc une perte d'impact) due à la répétition. Haiman en donne la définition suivante : « a decline in the tendency to respond to stimuli that have become familiar due to repeated or persistent exposure (1994 : 7) ».

(ii) la *réduction*, c'est-à-dire l'équivalent de l'habituation, mais au niveau de la forme. Elle implique l'atténuation de chacun des gestes articulatoires ainsi que le regroupement, en un seul, de gestes auparavant indépendants.

(iii) l'*automatisation*, en fonction de laquelle une séquence complexe d'unités est traitée comme un tout. Chacune de ces unités perd alors son indépendance sémantique.

(iv) l'*émancipation*, par laquelle un sens symbolique vient se superposer au sens littéral d'une forme par inférence à partir du contexte.

La conséquence principale de l'habituation a pris de nombreuses appellations, dont la plus connu reste celle de *semantic bleaching*[209] (dilution sémantique), même si le terme est tombé quelque peu en désuétude. Lorsqu'un lexème subit cette dilution sémantique, il est étendu à d'autres contextes, y compris ceux dans lesquels le sens d'origine ne s'applique pas. Le phénomène d'habituation est très fréquemment évoqué dans la littérature cognitive-fonctionnelle, sans pour autant être défini avec précision. Il demeure en effet une zone d'ombre quant aux conditions de son déroulement. La plupart du temps, les linguistes se contentent de souligner qu'un lexème (ou un morphème) passe par une phase d'habituation lorsque son occurrence est élevée, sans vraiment s'interroger sur les conditions qui président à l'augmentation de la fréquence. Il est frappant de voir que l'augmentation de fréquence n'affecte pas tant des lexèmes ou des morphèmes individuels que les constructions dans lesquels ils se trouvent. La confusion vient de ce que l'on réduit trop systématiquement le sens d'une construction à celui du lexème ou du morphème sur lequel elle s'appuie. C'est oublier qu'une construction a aussi une plus ou moins grande part d'autonomie sémantique (Goldberg 1995).

Le même constat peut être dressé à l'égard de la réduction (ou *érosion*). C'est l'impression que nous avons à la lecture de l'approche constructionnelle de Bybee et Scheibman (1999). Les auteurs s'appuient sur une étude de la variation phonétique liée à *don't* en situation de conversation informelle auprès de locuteurs américains. Leur analyse révèle que l'ampleur de l'érosion dépend fortement de la collocation dans laquelle se trouve *don't*. Les tableaux 2 et 3 ci-dessous reprennent partiellement les résultats de l'étude sur corpus[210] :

---

[209] Heine, Claudi et Hünnemeyer (1991: 40) mentionnent également les concepts suivants : « semantic weakening », « semantic fading », « desemanticization », « generalization or weakening of semantic content ».

[210] Nous limitons la liste d'éléments présents dans le contexte à gauche et à droite aux plus représentatifs quantitativement. Bybee et Scheibman incluent dans le contexte à gauche les types suivants : « GN lexicaux », « pause », « adverbe », « négation impersonnelle », « interrogatifs » (1999 : 581) et, dans le contexte à droite, 25 verbes au total (1999 : 582).

Élément à gauche	occlusive + o	vibrante battue + o	vibrante battue + ə	ə	total	%
I	16	22	38	12	88	63
you	7	7	-	-	14	10
we	2	6	-	-	8	6
they	1	3	-	-	4	3

Tableau 2.

élément à droite	occlusive + o	vibrante battue + o	vibrante battue + ə	ə	total
know	2	8	24	5	39
think	7	6	6	1	20
have	1	7	1	-	9
have to	1	2	1	-	4
want	1	1	3	-	5
see	3	1	-	-	4

Tableau 3.

La forme réduite *don't* apparaît le plus souvent dans les constructions *I don't know* et *I don't think*, dont les fréquences d'occurrence respectives sont les plus élevées[211]. Bybee (2003a) nous apprend que la réduction sert à indiquer à l'interlocuteur que le mot qui est utilisé est supposé connu de lui (soit il est très fréquent, soit il a été utilisé auparavant). Le fait est que lorsque le sens se généralise, sous l'effet de l'émancipation, la pertinence informationnelle de la construction grammaticalisée décroît de concert avec le coefficient de la courbe intonative :

> As Scheibman (i.p.) has shown there is a high correspondence between the reduced version of *I don't know* and a special discourse function that is independent of the meaning of the phrase as a sum of its parts. A similar case can be made for the phrase *I don't think*, which is not used to literally mean that the

[211] Bizarrement, peu de choses sont dites sur le fait que ces constructions reposent sur des verbes de type « PCU » (pour *perception, cognition, utterance*) de Givón (1993).

> speaker has failed to generate cognitive activity, and for why don't you when used in making suggestions (1999 : 584).

Les principales composantes de la grammaticalisation ont tout intérêt à être abordées à l'échelle des constructions, et non celle des seuls lexèmes ou morphèmes. Les collocations pour lesquelles on trouve le plus haut degré de réduction sont celles dont la fréquence d'occurrence est la plus élevée. Or, ce sont les mêmes qui, corrélativement, se trouvent dans une phase avancée de grammaticalisation. Cela n'a rien de surprenant dans la mesure où, par définition, ce sont les *grams* et les constructions dans lesquelles ils figurent, qui ont la fréquence textuelle la plus haute.

2.3.2. Universaux du changement, variation et usage.

En dépit des divergences définitoires, quiconque travaillant sur la grammaticalisation est conduit à admettre qu'elle trouve son origine dans l'usage. Même si des désaccords subsistent, les chercheurs s'accordent sur le postulat selon lequel le contenu grammatical n'est pas détaché du sens de la construction ni de la fonction de l'ensemble.

Depuis les travaux de Traugott et König (1991), on reconnaît le rôle de facteurs pragmatiques tels que l'*inférence*. Ce concept provient de la Théorie de l'Inférence, de Levinson (1983). Cette dernière s'articule autour d'une série d'étapes diachroniques :

(i) le sens littéral et la force initiale d'un énoncé sont reconnus auprès des participants de la situation de communication.

(ii) des signes indiquant que ce sens littéral est inapproprié dans certains contextes apparaissent et occasionnent des actes de langage indirects.

(iii) des principes généraux permettent de déduire le sens indirect à partir du sens littéral et du contexte.

Dans ce cas, le sens grammatical émerge de l'usage. Il est d'ailleurs dans la nature de la situation d'énonciation de procéder par inférence :

> (...) hearers are commonly working to infer as much as possible about the relations of narrated descriptions to the current speech situation and to the speaker's subjective evaluation of it (Bybee 2003b : 156-157).

Traugott (1989 et 1995) a pu identifier plusieurs schémas d'inférence grâce auxquels une construction à contenu propositionnel concret[212] sert de base dans l'élaboration d'une construction au sémantisme plus abstrait (car renvoyant à des situations internes). Il existe une échelle de complexification des schémas d'inférence. Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, pour l'élaboration de notre propre modèle cognitif du changement, c'est que si un même schéma d'inférence est fréquemment associé à une construction spécifique, alors le sens déduit peut finir par être intégré au noyau sémantique de ladite construction.

Relever des tendances n'indique pas toujours quel est le véritable point de départ d'un phénomène. Concernant l'origine de la grammaticalisation, des explications d'ordre pragmatique ont été avancées (nous en avons évoqué quelques-unes au premier chapitre). Parmi celles-là, figure le fait que les locuteurs font preuve d'innovation dans un but d'expressivité (Lehmann 1985) ou tout simplement afin de s'assurer d'être compris (Keller 1994). Pour Croft (2000 : 159-164, et 2005b), ces mécanismes ne suffisent pas à expliquer la cause première du changement, a fortiori de la grammaticalisation. La véritable origine de la grammaticalisation est à chercher du côté de la variation :

> Variation is thus the source and result of language change. When first-order variants acquire a social value, they can be propagated through the speech community. When these second-order social variants become established as the different conventions of diverging speech communities, third-order variation is produced. The three orders of variation represent different phases of the language change process (Croft 2005b).

[212] Par sens concret, il faut entendre ici renvoi au mouvement ou à une position dans l'espace.

Croft, qui assimile clairement grammaticalisation et changement linguistique, reprend à Keller (1994) [213] la tripartition en trois phases diachroniques : périphrase > fusion > érosion. La grammaticalisation débute selon lui lors d'une phase périphrastique, au cours de laquelle un locuteur produit une construction explicite, partant complexe, pour communiquer à propos d'une situation. Si la construction vient à être conventionnalisée, elle est alors traitée en tant qu'unité complexe (ses éléments fusionnent). La dernière phase conduit à la perte d'indépendance syntaxique de l'ensemble et à l'affixation phonologique des éléments invariants de la construction. Chez Croft, la grammaticalisation est ancrée dans l'usage.

Travailler sur ce phénomène implique de réconcilier le particulier – la variation – et le général, à savoir les directions prises par le changement, connues sous le nom de *grammaticalization paths* dans la linguistique cognitive-fonctionnelle. Ces chemins, ou voies, indiquent qu'à travers le changement perdurent des structures cognitives, que certains qualifieront d'invariants. Nous ne manquerons pas de vérifier ces tendances dans nos études de constructions en cours de grammaticalisation.

2.3.3. Processus diachronique ou épiphénomène ?

Le recensement des phénomènes de changement participant effectivement de la grammaticalisation est assez homogène. Plus problématique est le statut accordé à ce processus. Newmeyer (1998a : 232) pose la question en ces termes : faut-il voir dans la grammaticalisation un processus indépendant requérant une théorie à part entière pour l'expliquer, ou un épiphénomène qui n'est lui-même que la conséquence d'autres mécanismes distincts ? Pour Newmeyer, la deuxième hypothèse ne fait aucun doute. C'est pourquoi, selon lui, le terme de *processus* (« process ») ne devrait pas s'appliquer aux développements diachroniques :

[213] Keller fut lui-même inspiré par Lüdke (1986).

> But I feel that the term 'process' is dangerous when applied to a set of *diachronic*[214] developments. The reason for the danger is that it invites one to conceive of such developments as being subject to a distinct set of laws that are independent of the minds and behaviours of individual language users (1998a : 238).

Selon lui, l'histoire d'une forme linguistique quelle qu'elle soit n'est pas accessible aux locuteurs. Quitte à prendre en compte la perception d'une forme par un locuteur, il vaut mieux, toujours selon Newmeyer, se pencher sur les mécanismes synchroniques (tels que la réanalyse) qui seraient les seuls à être dotés d'une pertinence cognitive. Nous rejetons partiellement cet argument pour deux raisons. Premièrement, comme nous l'avons vu précédemment, les locuteurs autochtones ne sont pas insensibles à la profondeur historique des constructions qu'ils manipulent (au sens propre comme au sens figuré). Deuxièmement, la critique de Newmeyer évacue dangereusement l'existence de constructions grammaticales intermédiaires (par exemple une construction verbale en voie d'auxiliarisation du type *be going to*). Or, ces constructions sont à la jonction entre (au moins) deux stades de développement. Leur analyse est d'autant plus importante qu'elle plonge le linguiste au cœur du processus de genèse des formes linguistiques et qu'elle révèle l'interdépendance de la variation synchronique et du développement diachronique. L'argument de Newmeyer (1998a : 238) repose sur le postulat générativiste suivant : le changement ne se produit qu'au niveau de l'acquisition lorsque l'on passe d'une génération à la suivante (cf. *supra*). Si nous prenons le cas d'un clitique, celui-ci n'apparaîtra pas aux yeux d'enfants en phase d'acquisition comme l'aboutissement d'un processus historique d'affixation à partir d'un groupe nominal. Mais nous ne sommes pas obligé d'adhérer à la thèse nativiste. Certes, un enfant n'a pas accès tout de suite à la diversité des emplois d'une forme donnée. Tomasello (2003) a montré que les enfants commencent par utiliser un verbe dans un seul contexte constructionnel avant de passer au suivant. L'ordre d'apprentissage ne suit pas forcément la chronologie étymologique. Par exemple, l'emploi évidentiel de *I think*, marquant une modulation du contenu

[214] C'est l'auteur qui souligne.

propositionnel (dans les cas où le locuteur n'est pas sûr de lui) est apparu après les emplois de *think* comme verbe introduisant un complément propositionnel et renvoyant bien à l'activité intellectuelle de penser. Pourtant, les enfants semblent apprendre en premier la construction dérivée, car elle est bien plus fréquente dans leur champ d'expérience discursif (Tomasello 2003 : 279). Tomasello n'adhère cependant pas à la thèse nativiste. Tout porte à croire que ce sont les locuteurs adultes qui procèdent aux extensions de sens, et peuvent ainsi avoir accès aux changements en cours lorsqu'ils sont en présence d'une construction intermédiaire.

S'il faut chercher querelle à la linguistique cognitive-fonctionnelle, ce serait plutôt pour un léger manque de cohérence quant à l'emploi des termes *grammaticalisation* et *changements linguistiques*. Dans certains cas, aucune distinction ne semble vraiment établie entre ces deux concepts (cf., par exemple, Croft 2005b). Dans d'autres cas, ils ne sont pas confondus, la grammaticalisation étant vue comme un cas possible de changement linguistique, voire une composante parmi d'autres. Globalement, nous ne voyons pas ce qui enlève son originalité à la grammaticalisation, ni ce qui ôte toute pertinence au recensement des mécanismes qui lui sont propres. Si la littérature fonctionnaliste ne s'attarde pas sur la différence entre processus et théorie, c'est peut-être parce que cette différence n'est pas aussi pertinente qu'il y paraît. Nous verrons par la suite qu'une construction en cours de grammaticalisation fait intervenir des mécanismes du changement d'ordre cognitif propres à la dynamique constructionnelle. Les caractéristiques de la grammaticalisation seront ainsi intégrées à un modèle fédérateur.

2.4. Changement et extension métaphorique.

2.4.1. La Théorie de la Métaphore Conceptuelle.

À l'aube des années 80, la formulation de la Théorie de la Métaphore Conceptuelle par Lakoff et ses collaborateurs (Lakoff et Johnson 1980, Lakoff 1987) a durablement imprimé sa marque sur l'étude du sens, du raisonnement ainsi que des comportements humains. Elle a largement contribué à établir la

linguistique cognitive en tant que discipline crédible, assurant ainsi sa diffusion[215]. Lakoff part du constat que les énoncés authentiques fourmillent d'expressions métaphoriques qui, loin de n'être que de simples procédés stylistiques, sont la marque de processus cognitifs cruciaux dans le fonctionnement de l'entendement. Ces processus prennent la forme de relations métaphoriques, c'est-à-dire de *projections* (*mappings*) entre divers domaines conceptuels. Il faut retenir que la métaphore ainsi définie ne se réduit ni à son expression linguistique ni à son sens, mais englobe les domaines conceptuels entre lesquels elle établit des liens. Ces domaines se décomposent en *domaines sources* (qui comprennent le sens littéral de l'expression) et *domaines cibles* (qui précisent le sens en contextuel final de l'expression en question). La métaphore est asymétrique dans la mesure où son expression profile une structure conceptuelle du domaine cible et non du domaine source. Elle prend ainsi la forme LE DOMAINE CIBLE EST LE DOMAINE SOURCE. Par exemple, (10) est du type LE TEMPS EST L'ESPACE[216], (11) du type L'AMOUR EST UN VOYAGE, et (12) du type LA COLERE EST UN FLUIDE CHAUFFE :

(10) Weave through the day, unweave at night (BNC).

(11) Our relationship isn't going anywhere/is off the track.

(12) Feelings of shame and anger boiled up inside me (BNC).

Malgré sa formulation théorique, la métaphore conceptuelle est bel et bien un produit de l'usage, partant de la convention au sein d'une communauté donnée[217]. En linguistique, la métaphore tient sa pertinence de sa capacité à

---

[215] Avec le recul, on se rend compte que le retentissement de la Théorie de la Métaphore Conceptuelle a dépassé son champ d'application initial. En effet, depuis sa création, elle a été successivement appliquée à la littérature (Lakoff et Turner 1989) la philosophie (Lakoff et Johnson 1999), les mathématiques (Lakoff et Nuñez 2000), ou la politique (Lakoff 2004). Nous déplorons pour notre part un essoufflement inévitable de la théorie au fil des publications, ce qui se traduit par un manque de rigueur conceptuelle, ainsi qu'une perte sensible de crédibilité sur la scène scientifique.

[216] On est en droit de se demander s'il n'est pas possible d'inverser les deux domaines en question ici. En effet, la métaphore à l'œuvre dans *I live in a village about* ***two days' walk from here*** opère à partir d'une projection du domaine source ESPACE sur le domaine cible TEMPS. Voilà qui constitue un contre-exemple à l'argument de l'asymétrie de la projection inter-domaines.

[217] En dépit des similitudes qui apparaissent d'une langue à l'autre, à partir d'un certain niveau d'abstraction.

conceptualiser l'effet de la récurrence d'expressions conventionnelles, dans lesquelles des éléments de sens premiers et métaphoriques se combinent grammaticalement.

Dotée d'une certaine stabilité (car conventionnelle) la métaphore est aussi productive. Toutes les métaphores n'ont pas le même degré de productivité. (13) et (14) ci-dessous sont obtenus par projection du domaine source INTERACTION SOCIALE sur le domaine cible INTEGRITE PHYSIQUE :

(13) At present, you have what many covet: **a sound marriage** and a secure family around you (*The Observer*).

(14) Their friendship is **dead**.

Le choix des termes qui instancient chaque domaine est nettement moins contraint que dans les exemples suivants :

(15) The man himself is more than happy to **spill the beans/*peas** about how he goes about capturing a memorable guitar sound on tape (BNC).

(16) Now that Viola had **let the cat/*dog out of the bag**, she felt she had no option but to smile weakly at them and concur (BNC).

(15) et (16) partagent le même domaine cible, à savoir REVELER UN SECRET. Dans les deux cas, le choix de l'élément qui l'instancie est très fermé. Par ailleurs, la productivité d'une métaphore est également fonction de son niveau de schématisme. Ces niveaux s'illustrent particulièrement bien dans le cas de L'AMOUR EST UN VOYAGE, que l'on peut décomposer en métaphores plus spécifiques –L'AMOUR EST UN VOYAGE EN VOITURE (17)/EN TRAIN (11)/EN BATEAU (18) (Lakoff et Johnson 1980 : 44-45) – ou inclure dans un niveau d'abstraction supérieur, tel que UNE VIE PLANIFIEE EST UN VOYAGE (Lakoff 1993 : 222) :

(17) Scott Pilgrim's Precious Little Life tells the tale of a Canadian nerd in **a dead-end relationship** who finds himself bewitched by an enigmatic rollerblader (*The Guardian*).

(18) His marriage had been officially "**on the rocks**" for nearly twenty-three years (BNC).

Ainsi, la métaphore UNE CARRIERE PROFESSIONNELLE EST UN VOYAGE, illustrée par (19) ci-dessous, se situe au même niveau de schématisme que L'AMOUR EST UN VOYAGE :

(19) What about promotion? It sounds such a **dead-end** job (BNC).

Le passage d'un domaine à l'autre ne va pas forcément de soi. Des contraintes s'appliquent différemment aux domaines en fonction de la métaphore considérée. Une métaphore primaire n'opèrera pas sur le même mode qu'une métaphore plus complexe.

2.4.2. Contraintes applicables à la projection métaphorique.

Lakoff (1990) a regroupé les contraintes qui s'appliquent à la projection entre domaine source et domaine cible sous le concept d'Hypothèse de l'Invariance (*Invariance Hypothesis*). Elle stipule que l'organisation topologique interne du domaine source doit être préservée : « Metaphorical mappings preserve the cognitive topology (that is, image-schematic structure) of the source domain (1990 : 54) ». Turner (1990 : 252) précise que la structure schématique du domaine cible doit également être préservée. La projection est un processus sélectif : « what is mapped preserves image-schematic structure, though not all image-schematic structure need be mapped (1990 : 72) ». En termes langackeriens, cela reviendrait à dire que le transfert se fait d'une zone active de la structure du domaine source à une zone active de la structure du domaine cible.

L'approche traditionnelle (« lakovienne ») de la métaphore conceptuelle a généré un certain nombre de critiques qui se sont cristallisées autour de l'exemple suivant : THEORIES/ARGUMENTS ARE BUILDINGS. Lakoff et Johnson

(1980 : 46) illustrent de façon convaincante cette projection métaphorique à l'aide des exemples regroupés en (20) :

(20) Is that the foundation of your theory?
The theory needs more support.
The argument is shaky.
We need to buttress the theory with solid arguments.
The theory will stand or fall on the strength of that argument.
The argument collapsed.
They exploded his latest theory.
We will show the theory to be without foundation.
So far we have put together only the framework of the theory.

Les critiques ont été adressées principalement par Grady (1997a et 1997b) et par Clausner et Croft (1997). Ces derniers relèvent que la formulation de la métaphore THEORIES/ARGUMENTS ARE BUILDINGS ne prend pas en compte la nature sélective de la projection du domaine cible du bâtiment sur le domaine source des théories. C'est pourtant un point relevé plus tard par Lakoff (1990 : 72) : « what is mapped preserves image-schematic structure, though not all image-schematic structure need be mapped ». Les édifices ont prototypiquement des ouvertures (portes, fenêtres) ainsi que des réseaux internes (plomberie, électricité), or ils ne sont pas profilés dans la projection. Grady (1997a : 40) fait remarquer que les exemples ci-dessous sont difficilement interprétables tels quels (en d'autres termes, ils ne sont pas conventionnels) :

(21) a. ?This theory has French windows.
b. ?The tenants of her theory are behind in their rent.

Le deuxième reproche est le suivant : étant donné que les éléments du domaine de l'édifice peuvent être recrutés dans d'autres projections (voir (22) et (23) ci-dessous), il se peut que la métaphore THEORIES/ARGUMENTS ARE BUILDINGS donne l'impression d'être trop restrictive. Afin de bien comprendre la portée de ce reproche, il faut garder à l'esprit que le projet initial de Lakoff est de révéler

les métaphores les plus minimales qui sont à l'origine de l'entendement. Or, une métaphore ne peut pas être basique, ou minimale, si elle est elle-même décomposable en constituants qui peuvent à leur tour être recrutés dans d'autres projections :

(22) The property market has softened, but not collapsed (BNC).

(23) The first generation establishes the foundations of the family's wealth (BNC).

Le troisième reproche est ainsi formulé : il est des éléments du domaine cible qui n'ont aucune contrepartie dans le domaine source, ce qui va à l'encontre de l'Hypothèse de l'Invariance. Une théorie, tout comme une argumentation, comporte des prémices, un développement, des illustrations, une conclusion[218]. Ces points, pourtant au cœur du concept de théorie, sont absents du domaine source.

Pour Grady, le problème de projections telles que THEORIES ARE BUILDINGS et IDEAS ARE FOOD est leur manque de spécificité. THEORIES ARE BUILDINGS est par exemple décomposable en deux métaphores plus spécifiques, mais tout aussi schématiques :

- ORGANIZATION IS PHYSICAL STRUCTURE
- VIABILITY IS ERECTNESS.

Ces deux composantes sont ce que Grady nomme des *métaphores primaires* (« Primary metaphors », Grady 1997a : 45). Elles établissent des projections entre concepts minimaux basiques. Le domaine source est construit autour de *concepts primaires sources* (« primary source concepts ») dont le contenu schématique est imagé[219], c'est-à-dire directement en prise avec la perception et la sensation (1997a : 139). Le domaine cible est, quant à lui, construit autour de *concepts primaires cibles* (« primary target concepts »). Ces derniers sont dénués de contenu schématique imagé en prise avec les sensations, et renvoient

[218] On notera, comme le font Clausner et Croft (1997), que les différentes étapes impliquées dans toute argumentation ou toute théorie, se comprennent mieux à la lumière de la métaphore du voyage.
[219] Le terme d'*image* est emprunté principalement à Damasio (1994).

à des opérations cognitives de base[220], « at or just below levels to which we have direct conscious access » (1997a : 152). Le tableau (4) reprend une liste de concepts sources ainsi que les concepts cibles avec lesquels ils sont conventionnellement associés (1997a : 140) :

CONCEPT PRIMAIRE SOURCE	CONCEPT PRIMAIRE CIBLE
démangeaison	compulsion à agir
faim	désir
chaleur	compassion
grand	important
proche	similaire
relié a	causalement relié à
dressé/debout	viable/fonctionnel
visible	connu
se battre	lutter contre l'adversité
saisir	comprendre
avaler	accepter

Tableau 4.

On obtient ainsi des métaphores primaires telles que UNDERSTANDING IS GRASPING (1997a : 297) :

Metaphor	understanding is grasping.
Motivation	correlation between close manipulation of an object and access to information about it.
Examples	I'm trying to *grasp* the meaning of this verdict.
	I think I finally have a *handle*[221] on the statistical principles.

[220] Autrement dit, ces concepts cibles sont le pendant subjectif au phénomène de perception.
[221] C'est l'auteur qui souligne dans les deux cas.

Les associations de concepts sources et de concepts cibles, sur lesquelles reposent ces métaphores, sont motivées par des *scènes primaires*, définies comme des éléments récurrents d'expériences subjectives :

> Primary metaphors do not seem based on individual moments in our lives or on spontaneous connections between concepts, but on everyday experiences which bring these concepts together in a consistent way (1997a : 100).

L'intérêt de cette révision de la métaphore conceptuelle traditionnelle est de révéler que la structure du langage se fonde sur une conceptualisation dynamique de l'expérience : les métaphores primaires sont motivées par des représentations cognitives de scènes qui ont une épaisseur temporelle.

La critique de Clausner et Croft (1997) est sensiblement différente de celle de Grady. Ils reprochent à la métaphore THEORIES ARE BUILDINGS d'être trop schématique. Tel que formulé par Lakoff, le domaine source est trop général. Il est plus pertinent de projeter l'intégrité de la structure de l'édifice dans la métaphore qui, une fois reformulée, devient : THE CONVINCINGNESS OF AN ARGUMENT IS THE STRUCTURAL INTEGRITY OF A BUILDING (1997 : 260). Ainsi, on n'obtient une véritable estimation du degré de productivité d'une métaphore que lorsque celle-ci est formulée à un degré convenable de schématisme.

Dans tous les cas, il apparaît que la métaphore conceptuelle est intimement liée à la dynamique. Celle-ci concerne tout autant les effets de sens que la structuration du langage et, plus largement, de la pensée. C'est à ce titre un outil explicatif approprié dont l'intégration à notre modèle diachronique est justifiée. Que dire cependant de son application à la problématique de la diachronie ?

2.4.3. Projection métaphorique et extension sémantique.

A priori, la métaphore conceptuelle ne répond que partiellement aux besoins d'une étude diachronique, en dépit de sa très grande pertinence cognitive. Les projections de concepts entre domaines sont de l'ordre de la

coactivation et non de la succession dans le temps. Il n'y a donc pas, dans quelque théorie de la métaphore conceptuelle que ce soit, de lien diachronique entre un domaine source, qui viendrait avant, et un domaine cible, qui apparaîtrait après. Si l'on admet, comme Croft (2000), que le changement linguistique se fait en deux étapes complémentaires – une phase d'innovation, à laquelle succède une phase de propagation – alors la métaphore ne semble concerner que la première phase. Quelle que soit la version de la théorie de la métaphore conceptuelle considérée, un schéma métaphorique n'est productif que dès lors qu'il est établi (*entrenched*), ce qui ne peut se faire qu'à travers le processus de conventionnalisation. On reconnaît qu'une métaphore est productive par sa capacité à créer une série ouverte d'expressions qui l'illustrent.

2.4.3.1. Extension sémantique et schémas abstraits.

Pourtant, force est de constater que la métaphore a des applications dans certains domaines du changement linguistique. L'extension métaphorique est reconnue comme mécanisme du changement dans la Grammaire Cognitive de Langacker (1987). Il se fonde pour cela sur une tendance marquée des locuteurs à déduire des schémas abstraits à partir de concepts plus concrets. Il prend pour exemple l'extension très fréquente de termes renvoyant au mouvement dans l'espace (ainsi que d'autres relations spatiales) à des domaines non spatiaux. C'est le cas du verbe *go* en anglais. Les exemples ci-dessous sont tirés in extenso de Langacker (1987 : 168) :

(24) a. A train went through the tunnel.
b. It takes only five seconds to go through the alphabet.
c. I went through the book in just three hours.
d. He can go quickly from one mood to another.
e. This milk is about to go sour.

En (24a) le verbe *go* a une référence clairement spatiale (le train se déplace dans l'espace instancié par le tunnel). Les exemples (b)-(e) sont tout aussi conventionnels, mais la référence à l'espace physique n'est plus évidente du tout.

Langacker émet quelques réserves sur l'analyse traditionnelle, qui verrait en (b)-(e) des extensions métaphoriques réalisées à partir de la projection du domaine spatial sur des domaines non spatiaux. Si nous posons, comme le fait Langacker, *A* comme étant le domaine spatial, et *B* comme le domaine non spatial, nous nous rendons compte que l'extension *A* → *B* repose sur une conceptualisation abstraite de l'espace qui autorise, voire impose, une représentation assez imagée de la scène qui sous-tend l'énoncé. Ainsi, interpréter (24c) requiert une conceptualisation physique du livre en question (envisagé à la manière d'une route ou d'un chemin à parcourir), ainsi que du sujet de *go*, dont la lecture (implicite) s'apparente au déplacement le long d'un itinéraire. Même si Langacker ne rejette pas cette interprétation, il ne pense pas que ce genre de conceptualisation soit systématique. Tout en reconnaissant que la métaphore joue un rôle indéniable dans la dynamique évolutive du sens de *go*, il précise qu'elle n'explique pas tout. Elle n'est prise en compte que dans la mesure où elle rend possible la projection de sens. Mais à partir d'un certain degré de conventionnalisation et d'ancrage (*entrenchment*) dans les structures cognitives du sujet parlant, la coactivation du domaine A et du domaine B n'est plus requise. En d'autres termes, il est possible de concevoir indépendamment et directement le domaine cible (non spatial), c'est-à-dire sans passer par une extension du domaine source :

> (...) once *B* is established as a conventional value of the expression, it may sometimes be activated in this role without the coactivation of *A*: metaphors gradually fade and eventually lose their metaphorical character (1987 : 169).

Cette analyse repose sur le recours au concept général d'*extensionalité*, présent dans une multitude de domaines. Étant donné que l'abstraction de schémas à partir de concepts plus concrets est un phénomène très fréquent, il est fort probable que les schémas en question, quel que soit leur degré d'abstraction, puissent être utilisés comme point de référence sémantique dans l'élaboration d'unités linguistiques. L'extensionalité est une propriété schématique de ce type :

> By making this distinction between extensionality in general and physical space in particular, we can characterize "motion" in abstract terms applicable to any extensional domain, without prejudging the extent to which spatial metaphor is constitutive of these domains (1987 : 170).

Pour Langacker, il est important de ne pas surestimer l'extension métaphorique comme mécanisme du changement sémantique. La similarité entre le domaine *A* et le domaine *B* a une influence incontestable, mais celle-ci est circonscrite au début du processus. Notons, pour conclure, que Grady (1997a) ne pense pas que la similarité entre domaine source et domaine cible soit une condition *sine qua non* du changement :

> In the primary metaphor framework (and on other accounts of conceptual metaphor as well), similarity between source and target concepts is not the basis of mappings, and is not necessarily present at all, in the sense that is usually intended (1997a : 194).

Pour lui, le lien entre les deux domaines est établi lorsque ces derniers se trouvent corrélés au sein d'une série d'expériences récurrentes.

2.4.3.2. Projections métaphoriques discontinues.

Dans son ouvrage sur les changements sémantiques, Sweetser (1990) consacre un chapitre à la modalité. Elle postule qu'il est possible de conceptualiser la relation entre les modalités radicale (en particulier déontique) et épistémique en termes de projections métaphoriques de schèmes mentaux. En ce qui concerne le modal *may*, le domaine de l'obligation sociophysique est projeté métaphoriquement sur le domaine du raisonnement et, au-delà, sur celui des interactions discursives (actes de langage), ce que résume la figure 4 :

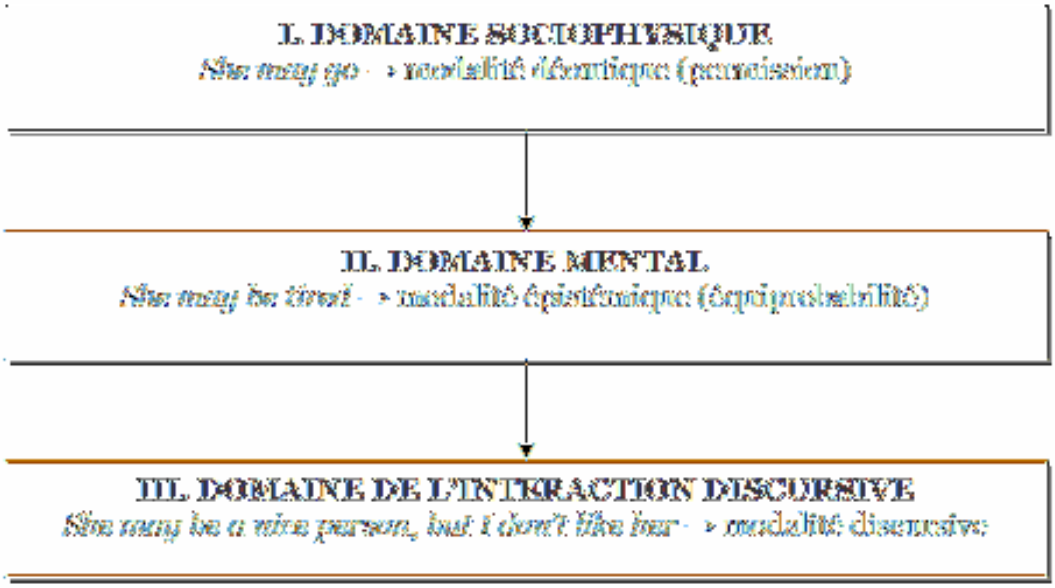

Figure 4. Projection à partir de schèmes mentaux dans le cas de *may* (d'après Sweetser 1990).

Chez Sweetser, le passage d'un domaine à l'autre a une dimension historique (il est de l'ordre de l'émergence)[222] : les modaux ont acquis un sens épistémique *après* l'emploi radical/déontique. Ce mécanisme du développement diachronique est motivé par la capacité – déjà relevée chez Langacker (cf. *supra*) – des sujets parlants à établir une correspondance schématique entre des domaines concrets et des domaines plus abstraits. Sweetser formule ce point de la manière suivante :

> My proposal is that root-modal meanings are extended to the epistemic domain precisely because we generally use the language of the external world to apply to the internal mental world, which is metaphorically structured as parallel to that external world (1990 : 50).

Le passage d'un domaine à l'autre se fait par un double processus de perte et de gain. La perte peut prendre la forme d'une dilution sémantique (*semantic*

[222] Même si, synchroniquement, il est des cas qui impliquent une coactivation des domaines. Chez Sweetser, c'est le résultat de l'évolution historique, tandis que chez d'autres auteurs (Papafragou 2000), l'ambiguïté est présente dès le départ, et la désambiguïsation se produit en contexte.

bleaching), comme nous l'avons vu plus haut. Ce processus apparaît chez Givón (1973)[223], dont l'approche a été qualifiée de « containment hypothesis » par Willett (1988 : 80) pour la raison suivante : dans le développement des verbes en tant que marqueurs de temps, d'aspect et de modalité, les sens grammaticaux (ou grammaticalisés) sont en grande partie prévisibles, vu qu'ils sont déjà contenus dans le sens verbal. La figure 5, inspirée de Heine et al (1991) ci-dessous, schématise cette relation de contenant/contenu :

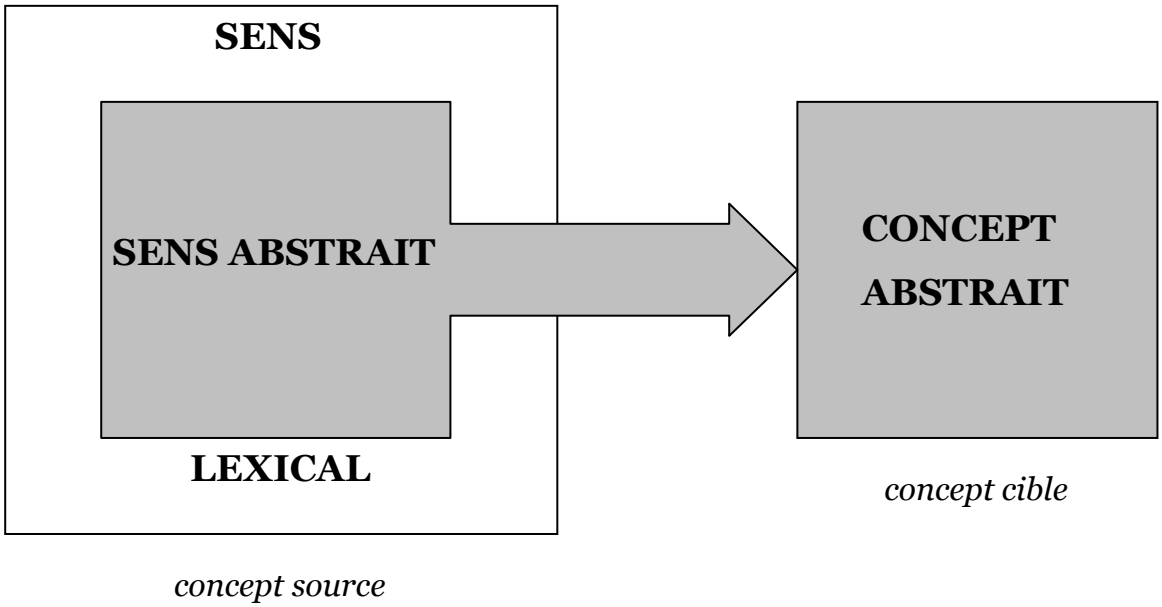

Figure 5. Le modèle « contenant/contenu » de dilution sémantique.

Dans ce cas, le sens plein « disparaît » dans le passage du concept source au concept cible. Mais le phénomène de dilution sémantique n'explique pas tout[224]. Sweetser (1988) souligne que la grammaticalisation n'implique pas que des pertes de sens du type *semantic bleaching* :

[223] Givón (1989) a présenté une conception assez proche de l'extension sémantique à base d'analogie et de métaphore. La différence majeure est que, selon lui, la transition ne s'effectue pas d'une catégorie à l'autre, mais à l'intérieur même d'une catégorie. Le changement débute par l'altération ou l'extension à partir d'une catégorie prototypique.

[224] Dans certains cas, il est même déroutant. L'apparition du marqueur de négation *pas* n'a rien à voir avec le marqueur d'origine (historiquement parlant) *ne*. Si *pas* est devenu l'élément central de la négation en français (à tel point que, dans certains contextes informels, *ne* est élidé), c'est pour une raison de fréquence collocationnelle.

> When an image-schematic structure is abstracted from a lexical meaning – there is potential loss of meaning. The image-schema does not have the richness of the lexical meaning in the source domain (...). But if the abstracted schema is transferred from the source domain to some particular target domain, then the meaning of the target domain is *added*[225] to the meaning of the word (Sweetser 1988 : 400)[226].

Heine et al. (1991) qualifient cette approche de « modèle de la perte et du gain », illustré schématiquement par la figure 6 :

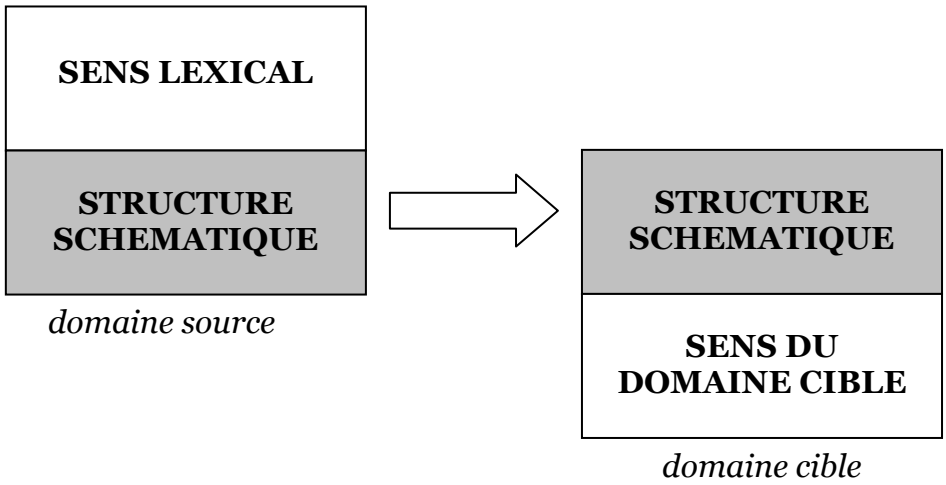

Figure 6. Le modèle de la perte et du gain (d'après Heine et al. 1991 : 110).

Si nous reprenons le cas de *may* afin d'illustrer ce modèle, nous voyons que le passage d'un domaine au suivant est rendu possible par la persistance d'un élément commun à tous les niveaux, à savoir la structure schématique (*image schematic*) ou topologique de la *dynamique des forces* (*force dynamics*), concept largement développé par Talmy (1988, 2000a et 2000b). Sweetser l'applique à la sémantique des modaux. Ainsi, les modaux radicaux renvoient-ils à une dynamique des forces à l'œuvre dans le monde extérieur. La particularité de *may* (déontique) est d'exprimer l'existence d'une barrière potentielle ou d'un

[225] C'est l'auteur qui souligne.
[226] Passage cité dans Heine et al (1991 : 110).

obstacle. Cette barrière est levée en (25) – l'énonciateur, de qui émane la contrainte, fait ici une suggestion – mais présente en (26), car le marqueur de négation porte sémantiquement sur la permission :

(25) You may forget about this entirely, or you may spend some time exploring possibilities in a rather inconsequential way (BNC).

(26) (...) you may not deposit more than £3,000 in the first year (...) (BNC).

La dynamique des forces est étendue métaphoriquement au domaine interne du raisonnement, de la logique ou du bon sens. Les contraintes ne sont plus le fait de relations interpersonnelles mais se résument à un ensemble d'obstacles qui contraignent le raisonnement de la part du sujet parlant ainsi que les conclusions auxquelles il arrive.

(27) Leonard may have acted audaciously in determining his book's format (BNC).

En (27), *may* renvoie à l'évaluation de l'énonciateur quant à la probabilité de la réalisation de l'événement /ACT AUDACIOUSLY/[227]. Une absence d'obstacle fait que la réalisation de l'événement est possible. Chez Sweetser (1990), la modalité des actes de langage (*speech-act modality*) est le produit d'une projection supplémentaire de la dynamique des forces à partir du domaine du raisonnement sur celui de l'interaction conversationnelle. L'exemple ci-dessous illustre cette modalité avec l'emploi de *may* :

(28) He may be a lord but he's no gentleman (BNC).

Une paraphrase de l'énoncé (28) nous permet d'accéder à l'acte de langage auquel se livre l'énonciateur : « je reconnais qu'il a le titre de *lord* tout en reconnaissant qu'il n'a pas les qualités d'un homme bien élevé ». À travers la

[227] Dans la terminologique énonciativiste (de la T.O.E. en particulier), *may* exprime le fait que la validation de la relation prédicative est de l'ordre de l'équipossible.

dynamique des forces, la modalité ne s'applique pas ici au monde des représentations mais à celui de l'interaction conversationnelle : « the speaker (or people in general) is forced to, or (not) barred from, *saying* what the sentence says (Sweetser 1990 : 73) ».

La projection métaphorique est un mécanisme convaincant pour l'étude des motivations cognitives du changement linguistique. Cependant, dans cette optique, il n'est pas sûr qu'elle s'applique uniformément[228], ni qu'elle parvienne à rendre compte de tout.

2.4.3.3. Extension métaphorique ou subjectification ?

L'extension métaphorique a souvent été retenue parmi les mécanismes possibles de la grammaticalisation. Sa portée a cependant été relativisée par de nombreuses études qui soulignent qu'elle n'explique qu'une partie des phénomènes cognitifs en jeu dans le changement linguistique.

Langacker (1999 : 308-309) reconnaît que les modalités radicale et épistémique partagent une plateforme commune, à savoir la dynamique des forces. Posé dès le deuxième tome de *Foundations of Cognitive Grammar*[229], ce point est lié à une distinction établie entre la conception que les individus se font du « monde » et de ce qui s'y produit :

> There is an essential force-dynamic aspect to our conception of [the world's] structure, which we see as constraining and influencing the events that unfold within it. Part of what it means for the world to have a particular structure is that it is biased toward the occurrence of certain events and event sequences as opposed to others (1991 : 276).

De fait, la singularité des modaux dans leurs emplois épistémiques, par rapport à leurs emplois radicaux, ne vient pas tant de la dynamique des forces, qui est

---

[228] Par exemple, que dire du modal *can*, qui n'a pas d'emploi épistémique quand il n'est pas associé à un marqueur de négation ?
[229] C'est-à-dire avant Talmy (2000) et en même temps que Sweetser (1990).

présente à chaque niveau, mais de la manière d'appréhender celle-ci. En (26) ci-dessus, l'emploi déontique de *may* indique que la force est dirigée vers la (non) réalisation de l'événement par quiconque est concerné par la référence de *you*. La dynamique des forces est toujours présente lorsque *may* est utilisé épistémiquement, mais dans ce cas, elle est appréhendée plus subjectivement. L'exemple (29) ci-dessous est emprunté à Langacker (1999 : 309) :

(29) There may be some rain tonight.

Tout en observant le déroulement de la réalité jusqu'au moment de l'énonciation, le locuteur (qui, dans la Grammaire Cognitive, est aussi sujet conceptualisant) estime la probabilité avec laquelle elle va évoluer jusqu'à atteindre le procès cible. En (29), cette probabilité est de l'ordre de l' équipossible. Chez Langacker, le processus cognitif sous-jacent prend le nom de *subjectification* :

> This is basically equivalent to saying that the conceptualizer carries out a *mental extrapolation* of ongoing reality, projecting into the future, and senses the degree of force impelling this mental extrapolation in the envisaged direction, or the degree of resistance encountered in projecting it through to the target (1999 : 309)[230].

Il y a lieu de parler de subjectification dans la mesure où la dynamique des forces est interne à l'activité mentale du sujet parlant/conceptualisant. Ainsi, dans la Grammaire Cognitive, pour décrire correctement le changement linguistique (la grammaticalisation en particulier), il faut faire appel à d'autres mécanismes que la simple projection d'un domaine à un autre. La subjectification est l'un de ceux-là.

Il s'agit bien d'un processus diachronique. Ce n'est ni plus ni moins que le pendant historique au concept descriptif de *subjectivité* en synchronie, sans

[230] Cette interprétation fait indirectement référence à un modèle précédemment décrit dans *Foundations of Cognitive Grammar* (tome 2) et construit autour de la dynamique évolutive de la réalité (« the Dynamic Evolutionary Model », 1991 : 275-281).

laquelle Benvéniste affirme que l'on ne peut penser le langage : « Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans le discours (1966 : 260) ». D'un point de vue épistémologique, on se rend compte que la notion de subjectivité a été considérablement développée avant celle de subjectification (c'est-à-dire l'augmentation du degré de subjectivité dans le temps). Le nombre d'articles qui lui sont consacrés montre que cet outil explicatif est à présent pleinement exploité.

Traugott (1989, 1995, 2003) a également beaucoup contribué à décrire la subjectification. Sa définition est très proche de celle que l'on trouve chez Langacker. Elle voit en la subjectification « (...) the development of a grammatically identifiable expression of speaker belief or speaker attitude to what is said (Traugott 1995 : 32) ». Toutefois, sa position ne recoupe que partiellement l'approche de Langacker. Pour ce dernier, chaque développement sur la subjectification est étroitement relié à l'intégration dans la grammaire du point de vue du sujet parlant/conceptualisant sur l'événement. Sa priorité est donc sur la perspective adoptée par le sujet grammatical. Traugott, quant à elle, privilégie de plus en plus le rôle des facteurs discursifs et pragmatiques sur le changement, et délaisse l'élaboration d'un modèle cognitif de la perception. Nous en voulons pour preuve ses recherches récentes sur le phénomène d'*intersubjectification* (Traugott 2003). Il s'agit d'un mécanisme du changement qui se traduit par un marquage linguistique explicite lorsque l'énonciateur prend en compte les conditions de réception de l'énoncé par un auditoire spécifique. L'intersubjectification est liée à la subjectification dans son fonctionnement :

> There cannot be intersubjectification without some degree of subjectification because it is SP/W who designs the utterance and who recruits the meaning for social deictic purposes. Since it is part of the same mechanism of recruiting meanings to express and regulate beliefs, attitudes, etc. as subjectification, intersubjectification can be regarded as an extension of

subjectification rather than as a separate mechanism (Traugott 2003)[231].

Parmi les exemples d'intersubjectification figure le cas de *let's* en anglais :

(30) Let us go, will you, > Let's go, shall we, > Let's take our pills now, Johnny (Traugott 2003).

Diachroniquement, la construction en *let's* est passée d'un emploi impératif à un emploi exhortatif, puis mitigateur. Dans un premier temps, il est possible d'y voir la marque de la subjectification : en termes langackeriens, la position du sujet parlant est de plus en plus extérieure à la scène de l'événement (*offstage*). Dans *Let's take our pills,* l'énonciateur n'est pas un participant du procès /TAKE PILL/. Selon Traugott, la dernière étape porte la marque de l'intersubjectification, car le locuteur, qui s'inclut dans le sujet grammmatical, prend en compte l'objection possible de l'interlocuteur quant à l'événement projeté.

La subjectivité (propriété synchronique), le processus (diachronique) de subjectification et, dans une certaine mesure, l'intersubjectification, ne sont pas des épiphénomènes[232]. C'est pourquoi ils sont fréquemment cités dans la littérature cognitive-fonctionnelle sur le changement linguistique en général, et la grammaticalisation en particulier.

2.4.3.4. Métaphore et polysémie ou monosémie et pragmatique ?

À l'approche polysémique de Sweetser (1990), Papafragou (2000) substitue une approche plus monosémique de la modalité. Selon elle, il n'est pas besoin de postuler un transfert métaphorique de schèmes mentaux pour rendre compte des différents sens des modaux en anglais. Sa monographie tente de présenter un compte rendu unifié des emplois radicaux et épistémiques en montrant qu'ils se fondent sur un seul et même sens. L'enrichissement

[231] http://www.stanford.edu/~traugott/ect-papersonline.html.
[232] Nous rappellerons ce point dans notre étude de cas sur les modaux émergents.

sémantique se fait de façon contextuelle et pragmatique. Papafragou s'appuie majoritairement sur la « Théorie de la Pertinence », initiée par Sperber et Wilson (1995)[233]. Elle part d'un postulat monosémique de la modalité, inspiré en partie par Kratzer (1991), selon lequel chaque verbe modal possède un cœur sémantique suffisamment flexible pour couvrir un vaste éventail d'interprétations dépendantes du contexte. Ainsi, Papafragou considère que le sémantisme des auxiliaires modaux s'articule autour d'une relation logique R (de l'ordre de la conséquence ou de la compatibilité) ainsi qu'un domaine (D) de propositions (p). Elle aboutit à la formulation schématique R (D, p). Les modaux expriment le fait qu'une proposition p est dans une relation logique R vis-à-vis de l'ensemble de propositions dans un domaine D (Papafragou 2000 : 40). Les différents domaines servent de restricteurs (*restrictors*) pour les énoncés à sens modal. Elle dénombre trois types de domaines : (1) factuels[234] ; (2) régulatoires[235] ; (3) interprétatifs[236]. Une fois appliquée à la sémantique des modaux, cette répartition en domaines, donne la classification suivante (2000 : 43) :

Can:	p is compatible with $D_{factual}$
May:	p is compatible with $D_{unspecified}$
Must:	p is entailed by $D_{unspecified}$
Should:	p is entailed by $D_{normative}$

[233] Dans cette théorie, la pragmatique est décrite comme un processus dont le moteur est le principe de pertinence : chaque énoncé est produit avec la présomption de sa pertinence optimale. Celle-ci se calcule en fonction (i) de l'effort accompli pour interpréter l'énoncé, (ii) des effets produits par l'énoncé dans le contexte par rapport auquel il est interprété. Ainsi, chaque énoncé est interprété relativement à un contexte qui se construit énoncé après énoncé, et il est sélectionné via le principe de pertinence. Par contexte, il faut entendre non seulement les propositions issues de l'interprétation des énoncés précédents (récents), mais aussi des connaissances encyclopédiques de chaque individu sur le monde ainsi que les connaissances immédiatement disponibles, acquises par la perception de l'environnement dans lequel se déroule la communication. Le principe de pertinence a deux rôles principaux : celui de gouverner le choix des propositions qui entrent dans le contexte, et celui d'arrêter le processus interprétatif une fois atteinte une interprétation cohérente.

[234] « Propositions describing the actual world (...) (Papafragou 2000 : 41) ».

[235] « Regulatory domains include legal rulings, social regulations, religious rules, chess rules, etc. (2000 : 42) ».

[236] « Finally, propositions can be entertained and stored as abstract representations (i.e. hypotheses), or abstract representations of representations (...) (*ibid.*) ».

Le but de cette caractérisation logico-monosémique est de rendre compte des spécificités initiales des modaux les uns par rapport aux autres. Il apparaît que *may* et *must* sont sémantiquement plus généraux que *can* et *should*, puisque les premiers ne sont limités à aucun domaine. Leur emploi suppose donc une sélection de domaines. En revanche, l'emploi des seconds est de l'ordre de la restriction de domaines (2000 : 44). En contexte, la principale différence entre les modaux radicaux (déontiques) et les modaux épistémiques vient de ce qu'ils impliquent une catégorisation différente des faits. Les interprétations radicales impliquent des propositions qui sont des descriptions factuelles, tandis que les emplois épistémiques concernent des propositions par lesquelles l'énonciateur se livre à une activité d'évaluation sur la base des éléments de la situation auxquels il a accès. Papafragou fait l'hypothèse que les emplois épistémiques traduisent une activité métareprésentationnelle de la part du sujet parlant (2000 : 70). Lorsqu'il a recours à la modalité épistémique, ce dernier fait montre de sa capacité à réfléchir sur le contenu de ses propres croyances et à les distinguer clairement de la réalité. De même, l'interlocuteur perçoit les implications de l'interprétation épistémique et il est à même de comprendre que l'énoncé transmet les croyances du locuteur.

L'argument représentationnel conduit Papafragou non seulement à relativiser l'importance de l'extension métaphorique, mais à redéfinir l'hypothèse de la dilution sémantique (*semantic bleaching*). Dans un très court chapitre consacré aux aspects diachroniques de la distinction entre modalité radicale et épistémique, Papafragou (2000 : chap. 3) prend l'exemple de *must*. Lorsque ce modal fut utilisé pour la première fois de façon épistémique, la spécification d'un domaine radical disparut. Ce qui a permis aux emplois épistémiques d'apparaître et de se maintenir, c'est que le sens modal de « nécessité » a perduré à partir du sémantisme original. À force de répétition, ce dernier a subi une modification majeure : le restricteur radical (vu plus haut) a fait place à un restricteur non spécifié (mais pragmatiquement spécifiable). Le sémantisme fondamental de *must* a donc été appauvri, ce qui est compatible avec l'hypothèse de la dilution sémantique, à une différence près :

> (...) generalisation does not characterise the relation between the root and epistemic interpretations but between the initial, root reading and the final, indeterminate semantic entry for *must* (2000 : 147).

Si Papafragou propose une alternative théoriquement viable aux modèles polysémiques (notamment au transfert métaphorique inter-domaines), son modèle demeure difficile à étayer empiriquement. Son argumentation repose presque exclusivement sur des preuves relevant du domaine de la psycholinguistique de l'acquisition. Elle remet en cause les études longitudinales sur l'acquisition selon lesquelles la modalité radicale est apprise avant la modalité épistémique (cette dernière n'apparaîtrait que vers l'âge de trois ans). Les données qu'elle exploite indiquent que les enfants maîtrisent des marqueurs épistémiques (comme ceux qui relèvent de la croyance) bien avant l'âge évoqué par les études développementales d'inspiration piagétienne.

Mais Papafragou ne se pose pas la question de l'acquisition de formes émergentes, qui impliquent plusieurs interprétations concomitantes. Cette lacune vient de la nature de l'étude de cas. Les formes qu'elle étudie sont fortement conventionnelles, ce qui peut influencer l'acquisition. L'apprentissage d'un enfant ne va pas nécessairement suivre l'évolution historique d'une forme, mais plutôt sa fréquence d'occurrence. En règle générale, nous ne pensons pas que les données acquisitionnelles reflètent parfaitement les développements diachroniques. C'est pourquoi il n'est pas sûr que les résultats de l'approche monosémique passent le test des cas émergents. À ce titre, il serait intéressant de savoir ce que Papafragou pense du phénomène de chevauchement (*overlap*), typique du changement, et très souvent associé à la grammaticalisation.

2.5. Classifications sémantiques de l'intermédiarité.

Nous avons jusqu'ici mis l'accent sur la nature éminemment progressive du changement linguistique ainsi que sur les modalités du transfert d'un domaine/concept à un autre (par extension métaphorique, subjectification, dilution sémantique, etc.). Nous souhaitons à présent en examiner les

conséquences d'un point de vue typologique, en posant la question de l'intermédiarité des catégories conceptuelles puis, plus tard, de celle des catégories grammaticales.

2.5.1. Applications typologiques des ensembles flous.

Si, pour certains, les catégories sont discrètes, pour d'autres, il n'existe entre elles que des continuums. Dans ce débat, Coates (1983) parvient à intégrer les deux points de vue. Dans sa monographie consacrée au sémantisme des auxiliaires modaux de l'anglais, elle affirme que la distinction entre modalités radicale et épistémique est double. D'un côté, cette différenciation est discrète pour trois raisons :

(i) il existe des cas ambigus, dont le sens tient dans une relation binaire en soit/soit.

(ii) les deux catégories, radicale et épistémique, ont des propriétés syntaxiques et sémantiques distinctes.

(iii) les marqueurs de la modalité donnent lieu à des paraphrases différentes.

D'un autre côté, le couple radical/épistémique se caractérise par un assez fort degré d'indétermination, dont la prise en compte (et surtout la modélisation) est nécessaire. Coates a tout d'abord considéré que cette indétermination était due à la « gradience » : « An indeterminate example is said to exhibit gradience when it fits neither category a nor category b but has elements of both (1983 : 11) ». Ce faisant, elle a, dans son premier élan, suivi fidèlement Palmer (1979 : 172), pour qui la compréhension de la sémantique des modaux passe par la modélisation d'un continuum. Ce dernier implique une zone d'indétermination importante, en dépit de pôles clairs et distincts aux extrémités. C'est le « Modèle de Gradience » (figure 7) :

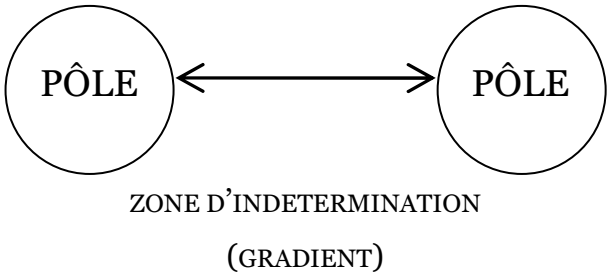

Figure 7. Le Modèle de Gradience (d'après Coates 1983 : 111).

Toutefois, deux observations sont venues porter atteinte à la validité du modèle. Tout d'abord, Coates s'est rendu compte que si l'un des pôles était effectivement clair, il en allait rarement de même pour l'autre. Ensuite, la majorité des exemples a tendance à se regrouper entre les pôles, plutôt que sur ces points extrêmes, ce qui amène à s'interroger sur la pertinence de ces derniers. C'est pourquoi, dans sa quête d'une modélisation plus fidèle de l'indétermination, Coates a tenté d'adapter à la linguistique le modèle logico-mathématique des ensembles flous de Zadeh (1965). La Théorie des Ensembles Flous permet de modéliser les catégories affectées d'un gradient telles que *a tall man*. Dans la théorie classique des ensembles, un élément est soit inclus dans un ensemble (il est affecté de la valeur d'appartenance 1), soit hors de lui (la valeur d'appartenance est alors de 0). Zadeh introduit dans son modèle des valeurs comprises entre 0 et 1. Soit x un élément de l'ensemble A. Dans ce cas, Ax = 0,7 indique un plus grand degré d'appartenance de x à A que Ax = 0,2. De fait, il est des hommes qui sont grands ou petits de taille sans aucun doute, mais également des hommes avec un certain degré de grandeur. Une fois schématisé, l'ensemble flou comprend un cœur, une périphérie et, entre les deux, une frontière[237] (figure 8). Cette conceptualisation s'applique autant à des adjectifs (*tall*, *red*, *rich*, etc.) qu'à des noms (*bird*, *cup*, *chair*, *computer*, etc.). Coates l'étend à des notions plus abstraites (plus grammaticales aussi). L'ensemble flou rend compte aisément de la majorité des exemples, qui se trouvent à la frontière et à la périphérie. Il n'affiche qu'un seul pôle, aussi n'y a-t-il pas besoin de postuler un autre pôle dont la pertinence n'est pas garantie.

[237] Dans un autre domaine, on est ici très proche de la caractérisation du domaine notionnel par les partisans de la Théorie des Opérations Énonciatives de Culioli.

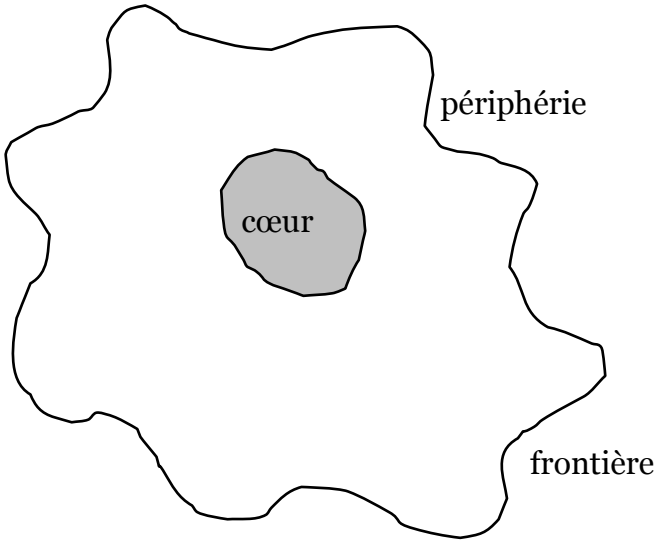

Figure 8. Représentation d'un ensemble flou (d'après Coates 1983 : 12).

L'indétermination prend trois formes chez Coates, à savoir la gradience, l'ambiguïté et la fusion – ou *merger* – (1983 :14). Il existe un gradient pour chaque modal de l'anglais, à l'intérieur même de chaque emploi (radical et épistémique). Dès lors, *must* radical est affecté d'un gradient qui va de « l'obligation forte » à un degré plus faible de « nécessité ». *May* radical est affecté d'un gradient interne qui va de la « permission » à la « possibilité ». Ce qui nous intéresse plus particulièrement dans notre réflexion sur l'intermédiarité constitutive des formes en changement (et eu égard à la constitution de notre modèle), ce sont les deux cas suivants, à savoir l'ambiguïté et la fusion. À propos de l'ambiguïté, Coates écrit : « An indeterminate example is said to be ambiguous when it is not possible to decide which of the two meanings is intended (1983 : 15) ». (31) ci-dessous est un cas d'ambiguïté interprétationnelle de *must* :

(31) (…) he must know that if there is a war, his political future depends on it being short and decisive (BNC).

Hors contexte (ou dans un contexte très limité) *must* peut recevoir une interprétation épistémique (« il est certain qu'il sait ») ou radicale (« il est dans l'obligation de savoir »). Une fois en situation, le modal est nécessairement

désambiguïsé (tout comme l'énoncé qui le contient). Autrement dit, l'une des deux catégories sémantiques finit toujours par être choisie, ce qui confirme la nature discrète de la distinction radical/épistémique. Les cas de fusion se caractérisent par l'absence de désambiguïsation :

> Examples of merger, like those of ambiguity, are indeterminate in the sense that the context fails to exclude one of the two possible meanings. However, merger differs from ambiguity in that it is not necessary to decide which meaning is intended before the example can be understood; with merger the two meanings involved are not in certain contexts mutually exclusive (1983 : 17).

La fusion ne remet pas en cause la distinction entre les catégories. Elle renvoie juste aux cas où cette différence est neutralisée et se produit lorsque les deux interprétations ne sont pas incompatibles. Schématiquement, la zone de fusion est représentée par la zone en gris foncé, figure 9 :

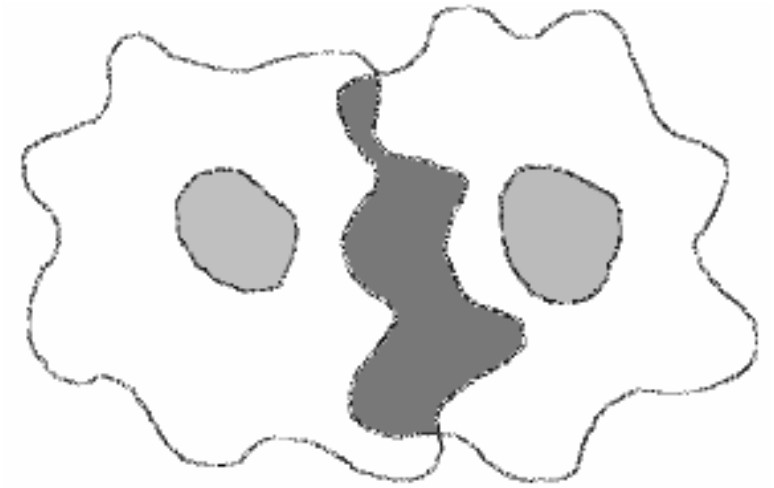

Figure 9. Fusion d'ensembles flous (d'après Coates 1983 : 16).

Coates cite l'exemple suivant (*ibid.*) :

(32) Rutherford suggested to Marsden that he should follow this up.

En (32), *should* est un cas de fusion sémantique entre, d'un côté, une interprétation déontique (obligation mitigée) et, de l'autre, un emploi quasi-

subjonctif. Ce qui nous gêne dans cet exemple, c'est que Coates mélange une catégorie sémantico-pragmatique (qui relève d'une thématique interprétative) et une problématique sémantico-syntaxique. Cela ne retire pas sa pertinence au concept de fusion. Quitte à prendre de l'avance sur notre étude de cas portant sur les modaux émergents, nous pouvons faire remarquer que la construction en *want to* présente des aspects de fusion :

(33) This *[sic]* the sort of thing you want to know? (BNC)

Mais la fusion dont *want to* semble être la marque ici est plus complexe qu'il n'y paraît, ce qui explique que sa représentation à partir d'ensembles flous s'accorde mal avec la figure 9. Étymologiquement, *want* exprime le manque, signification qui perdure idiomatiquement dans des constructions telles que *for want of anything better*. À partir de là, *want* a été étendu à l'expression de la nécessité, du fait notamment de la proximité logique des deux concepts (on a besoin de ce dont on manque). Désormais, *want* est utilisé principalement dans l'expression de la volonté. Il n'est pas absurde de dire que ces emplois – mutuellement compatibles – sont tous présents en (33) : « this is the sort of thing you don't know » > « this is the sort of thing you need to know » > « this is the sort of thing you want to know ». On voit ici les limites d'un modèle binaire de conceptualisation de l'intermédiarité.

2.5.2. Le Modèle du Chevauchement.

Le modèle que nous venons de rappeler n'est pas sans faire écho à d'autres tentatives de conceptualisation de l'intermédiarité. Nous avons signalé plus haut (en 2.4.3.1.) que l'extension d'un domaine A à un domaine B, selon un procédé d'abstraction schématique, n'imposait plus, à partir d'un certain degré de conventionnalisation de B, de passer par A pour accéder à B (Langacker 1987 : 169). Langacker reconnaît cependant que A et B peuvent être coactivés, ce qui suggère une motivation en partie métaphorique du transfert. Il reconnaît également qu'en certains cas, A et B peuvent fusionner (*merge*) pour ne plus former qu'une conceptualisation « hybride ».

(34) He'll go berserk one of these days and murder the lot of them (BNC).

Ici, *go* n'a plus vraiment son sens spatial, mais étant donné qu'il indique de façon abstraite un changement d'état de la part du sujet *he*, on peut concevoir que ce dernier « se déplace » métaphoriquement d'un état X à un état Y. Autrement dit, il se peut que *go* ait une signification hybride, au sens où la construction exprimant le changement d'état reçoit une interprétation spatialisée. Nous verrons plus loin qu'une notion hybride ne reçoit pas la même quantité d'information des différents domaines dont elle hérite. Il nous faudra pour cela penser un modèle qui puisse caractériser avec précision les schémas d'héritage à partir de zones actives. Pour l'heure, après avoir montré qu'il existait des structures hybrides en syntaxe (cf. Tabor 1994), nous voyons que l'intermédiarité est également pertinente en sémantique.

Selon Heine, cette phase intermédiaire, durant laquelle un concept source et un concept cible coexistent, est typique du processus de grammaticalisation :

> One characteristic of [grammaticalization] is that it involves an overlap stage, where the expression concerned can be interpreted simultaneously with reference to both the source meaning and the target meaning – that is, where there is ambiguity between the two meanings (Heine 1997b : 107).

Ce linguiste propose, pour la conceptualiser, le modèle dit « du chevauchement » (*Overlap Model*), figure 10. Cette représentation n'est pas sans rappeler la fusion d'ensembles flous (figure 9). Les approches de Coates et de Heine se distinguent cependant par l'interprétation que chacun donne à son modèle. Pour Coates, il faut établir une différence entre l'ambiguïté (A et B sont confondus hors contexte, mais le contexte n'en retient qu'un) et la fusion (même en contexte, il n'est pas nécessaire de distinguer A et B, dont les sens respectifs sont compatibles).

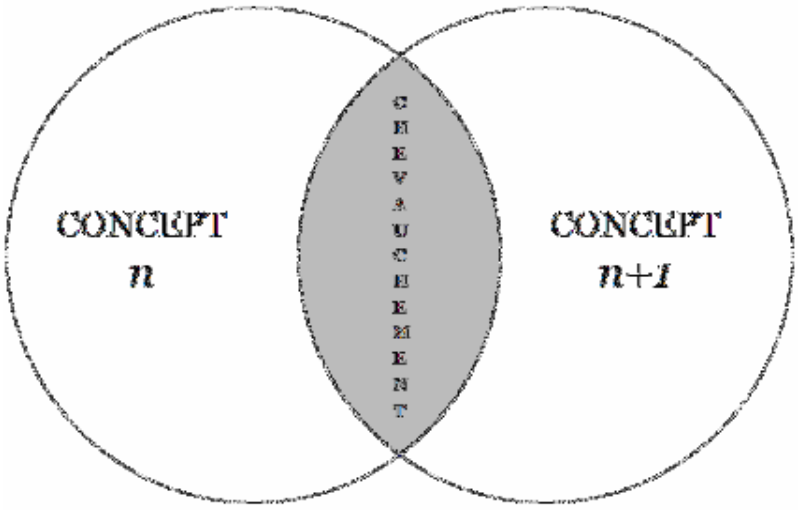

Figure 10. Le modèle du chevauchement.

Pour Heine, l'étape du chevauchement se traduit synchroniquement par une période d'ambiguïté (étape II, tableau 5) :

STRUCTURE	ÉTAPE DU DÉVELOPPEMENT		
	I	II	II
source	A	A	
cible		B	B

Tableau 5. Les étapes du modèle du chevauchement (d'après Heine 1997a : 82).

Or, ce que Heine entend par ambiguïté (AB) est en fait très proche de la fusion telle que définie par Coates. Une autre différence majeure vient de la nature des concepts. Pour Coates, les catégories impliquées dans le changement sont discrètes, alors que, pour Heine, l'ambiguïté est la marque d'une transition entre catégories graduées.

Heine a illustré son modèle à l'aide de plusieurs études de cas, parmi lesquelles le développement de l'article indéfini à partir d'un numéral (1997b : chap. 4), et l'évolution de l'expression grammaticale de la possession (1997a et 1997b). Cinq étapes ont, selon lui, jalonné l'apparition de l'article indéfini[238] :

[238] Cette généralisation s'étend au-delà des langues indo-européennes, mais nous nous limiterons, pour les besoins de l'étude, à l'anglais.

(i) *phase initiale* : emploi d'une forme –*one* en anglais – dans un sens exclusivement numéral.

(ii) *deuxième phase* : l'article est utilisé de manière « présentative », comme en (35)[239], en début d'énoncé :

(35) **One** time, Dionne brought Jay a huge bunch of plaited purple garlic from the Breton onion man who hung around in Islington from time to time (BNC).

(iii) *troisième phase* : l'article est appliqué pour déterminer des noms dont le référent est connu de l'énonciateur (ces noms sont donc définis), mais pas du coénonciateur. Ces noms sont par ailleurs au singulier et dénombrables. Pour Heine, l'article est alors utilisé en tant que marqueur de spécificité. Nous pensons qu'il est préférable de dire que l'article marque ici la « définitude », car telle est la propriété d'un référent connu du locuteur[240]. En anglais, *one* et *a* jouent ce rôle.

(iv) *quatrième phase* : l'article est utilisé comme marqueur de « non-spécificité » (*sic*). Il détermine des noms indéfinis, dont les référents ne sont connus ni de l'énonciateur, ni du coénonciateur.

(v) *cinquième phase* : l'emploi de l'article se généralise à tout type de nom dénombrable non défini. En anglais, *one* et *a* sont utilisés pour déterminer les noms au singulier. En espagnol *unos* s'applique aux noms pluriels.

Heine (1997b : 74) souligne que ces phases successives sont dans une relation de continuité, comme en attestent les multiples chevauchements de sens qui marquent l'histoire des articles indéfinis, ainsi que leur synchronie. En effet, il n'est pas rare, dans un registre familier, de rencontrer des cas « ambigus » (au sens de Heine) :

---

[239] L'exemple ne date bien évidemment pas de l'époque où un tel usage est apparu. Il n'en est que la trace. Par ailleurs, cet emploi n'est pas très répandu en anglais, comparé à d'autres langues (africaines notamment).

[240] La spécificité renvoie à la singularité de l'occurrence dans une situation donnée (par opposition à la généricité).

(36) "Lost **a** buck and found **a** dollar," he murmured (BNC).

En (36), l'article indéfini *a* joue dans les deux cas (*a buck*, *a dollar*) le rôle d'un numéral[241] et d'un marqueur indéfini (extraction simple d'une occurrence de *buck* et *dollar* à partir de la classe des *bucks* et des *dollars*).

Heine fait du Modèle du Chevauchement la clé de voûte des *chaînes de grammaticalisation*, dont la figure 11 est une représentation simplifiée :

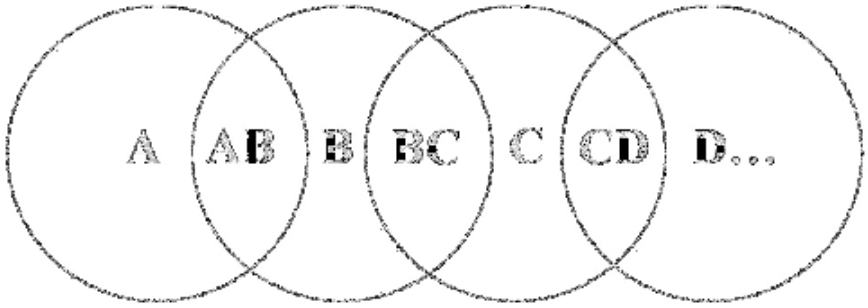

Figure 11. Prolongation linéaire du Modèle du Chevauchement.

Le problème de ce type de représentation vient de sa linéarité. Celle-ci s'accorde mal avec les faits. La figure 11 tend à laisser croire que pas plus de deux interprétations simultanées peuvent coexister synchroniquement. Concernant par exemple le développement des articles indéfinis à partir des numéraux, Heine écrit que les sens précédents peuvent tous coexister dans un emploi synchronique particulier :

> The model can be interpreted in a dual way. On the one hand, it may be viewed as a synchronic implicational scale. This means, for example, that *an indefinite article of a given stage also has, or may have, the properties of all preceding stages*[242], but not vice versa. On the other hand, it is claimed to reflect diachronic evolution, where the initial stage represents the oldest and the final stage the most recent situation (Heine 1997b : 71).

[241] Il est à noter que dans ce cas, l'emploi de *one* serait pragmatiquement marqué : le numéral indique met l'accent sur la valeur unitaire, par opposition à toute valeur plurielle.
[242] C'est nous qui soulignons.

Cette remarque est donc en porte-à-faux avec la caractérisation restrictive du modèle ci-dessus[243]. La correspondance entre développement diachronique et polysémie (synchronique par définition) n'est pas bien représentée par une version linéaire du Modèle du Chevauchement qui, schématiquement, ne tolère que des combinaisons de sens du type AB, BC ou CD. En théorie (toujours selon Heine), il faudrait pouvoir aussi conceptualiser les cas suivants : AC, BD, ACD, etc. En somme, si l'on considère que les chevauchements ne peuvent être que binaires, il faut se résoudre à pouvoir modéliser leurs possibles superpositions. C'est pourquoi il nous faut aller dans le sens d'un modèle permettant d'intégrer des cas complexes de chevauchement.

Un autre problème de taille se pose avec le chevauchement. Dire que deux phases du développement sont concomitantes ne dit rien quant aux éléments de chaque domaine effectivement impliqués dans l'étape intermédiaire. Or, le transfert (qu'il soit métaphorique ou autre) est de toute évidence sélectif. Nous avons besoin d'une théorie permettant de rendre compte à la fois de l'intermédiarité et de la sélectivité à l'œuvre dans celle-ci. Il nous faudra donc aborder la question de la compositionnalité. Nous avons des raisons de croire qu'une exploitation diachronique des schémas d'intégration conceptuelle à la Fauconnier et Turner (1996, 2002 inter alia ; Fauconnier 1997 ; Coulson et Oakley 2000, Coulson 2001) nous aidera à y voir plus clair dans notre cartographie dynamique des changements linguistiques sous l'angle cognitif.

3. *Blend* et changement linguistique.

Le *blend* – ou *intégration conceptuelle*[244] – est une extension de la Théorie des Espaces Mentaux développée par Gilles Fauconnier en 1985[245]. En

---

[243] Plus récemment, Heine s'est orienté vers une analyse constructionnelle de la grammaticalisation (Heine et Kuteva 2002 : 2). Ce modèle, plus complet, ne soulève plus les problèmes liés à l'approche exclusivement sémantique.

[244] Cette deuxième expression est de Mark Turner (première leçon au Collège de France, prononcée le 6 juin 2000). Dans les développements qui vont suivre, nous utiliserons les termes *blend(ing)* et *intégration conceptuelle* pour désigner (i) le processus cognitif en lui-même ; (ii) la théorie construite autour de ce phénomène cognitif. Au sein même de cette théorie, le *blend* peut aussi renvoyer à l'espace qui incorpore des éléments sélectionnés à partir de deux espaces d'entrée. Dans ce cas, afin de nous prémunir contre toute ambiguïté, nous utiliserons les concepts *espace de mélange* ou *espace d'intégration*.

vingt ans, les applications de ce cadre théorique ont pris de l'ampleur en même temps qu'elles se sont diversifiées à tel point qu'on a pu y voir une alternative crédible à la métaphore conceptuelle[246]. Cette dernière est même considérée par de nombreux linguistes comme un aspect du *blend*. Cela n'est cependant pas toujours vrai. Il est des exemples de *blend* non métaphoriques. Si le *blend* est à présent reconnu comme un principe de créativité à part entière, on ne compte quasiment pas d'application diachronique de cet outil. Pourtant, il est à même de répondre potentiellement à nos attentes : l'intégration conceptuelle repose sur des mécanismes de projection non linéaire ainsi que sur des simulations dynamiques pour développer des structures émergentes et contribuer à l'apparition de nouvelles formes de conceptualisation. Nous pensons qu'en modifiant quelque peu ce modèle, il est possible d'exploiter le processus auquel il renvoie dans l'explication cognitive des changements linguistiques.

3.1. Des espaces mentaux au *blend* conceptuel.

3.1.1. Point de départ.

Le *blend conceptuel* se situe dans le prolongement des recherches initiales de Gilles Fauconnier (1994) sur les *espaces mentaux*, même si aujourd'hui les domaines d'application de chacune de ces théories ont fini par se différencier. Leur point de départ est le même : l'information linguistique d'un énoncé est loin d'en recouvrir la portée référentielle. Selon Fauconnier, la construction du sens passe par l'intervention en arrière-plan d'un système cognitif élaboré pour combler les vides référentiels de la grammaire. Ces vides ne doivent pas être perçus comme un défaut. Ils reflètent au contraire la capacité de la grammaire à faire appel à l'appareil cognitif de façon optimale dans la construction du sens :

> (...) languages are designed, very elegantly it would seem, to prompt us into making the constructions appropriate for a given

---

[245] Fauconnier (1994).
[246] En dépit des critiques formulées par Grady (1997).

> context with a minimum of grammatical structure. Language does not itself do the cognitive building – it "just" gives us minimal, but sufficient, clues for finding the domains and principles appropriate for building in a given situation (Fauconnier 1994 : xviii).

Ce qui rend possible la construction (pourtant complexe) du sens, et sa réception, c'est tout un ensemble de dispositifs mentaux, parmi lesquels des connaissances générales tout autant que de l'information disponible à partir du contexte discursif immédiat et des capacités cognitives générales (qui ne se limitent pas au traitement de l'information verbale). Espaces mentaux et *blending* ont aussi en commun le fait de reposer sur la capacité de chaque individu à établir des projections entre espaces. Cela nous amène à définir ce qu'il faut entendre par *espace*.

3.1.2. Espaces et projections.

Les Espaces Mentaux sont conçus dans le cadre d'une théorie de la sémantique cognitive, en réponse aux apories de la sémantique vériconditionnelle. Cette dernière s'attache à déterminer la vérité des énoncés et des conditions dans lesquelles le langage peut dire le vrai. Elle pose la signification en termes de relation entre un symbole et son référent dans trois mondes possibles : le monde de ce qui est (c'est-à-dire le monde réel), le monde possible, et le monde contrefactuel. De ce point de vue, un énoncé tel que (37) va de soi, étant donné qu'il renvoie à une situation assertée dans le monde du réel :

(37) Mark bought an elephant, Tara, for £4000 (...) (BNC).
(38) Gilles believes that Mark bought an elephant.
(39) Mark wants to buy an elephant.
(40) If Mark buys an elephant, then he will need a zoo.

En revanche, les énoncés (38)-(40) sont métaphysiquement problématiques. En (38), la même situation est repérée par rapport à l'opinion du sujet de l'énoncé.

En (39), le repérage s'effectue non plus par rapport à la croyance mais à la volonté du sujet. En (40), la réalisation du premier procès est hypothétique ; dès lors, la réalisation du procès repéré l'est également. En sémantique vériconditionnelle, les mondes possibles renvoient principalement aux croyances, souhaits, ou autres attitudes mentales du sujet conceptualisant. La difficulté est que d'un point de vue métaphysique, il n'y a pas moyen de savoir si de tels mondes existent, ni à quoi ils ressemblent. Par ailleurs, ce type de sémantique dira que la relation <Mark, buy an elephant> est vraie en (37), fausse en (39), et incertaine en (38) et (40). Si l'intérêt philosophique de cette approche est grand, ses vertus explicatives sont limitées.

De telles questions ne surgissent plus dans la Théorie des Espaces Mentaux. La nouveauté de l'approche de Fauconnier (1994, 1997) est de ne plus insérer de façon permanente la connaissance dans des mondes réels ou possibles, mais dans des espaces mentaux (1994 : 16). Un espace mental est une structure cognitive dont les éléments constitutifs ne renvoient qu'indirectement à des objets du monde. Il s'agit en fait d'objets sis dans la représentation du locuteur. Leur existence réelle n'a pas à être démontrée. Les espaces mentaux renferment des éléments constitutifs d'entités ou de relations faisant partie de scénarios imaginés, perçus, remémorés, etc., c'est-à-dire interprétés par le sujet cognitif. Ainsi, le repérage d'une situation ou d'un procès par rapport à un désir, une volonté, une croyance ou une hypothèse, à un premier niveau, se fait finalement par rapport à l'esprit du locuteur et non pas par rapport à un point de repère métaphysique obscur. L'interprétation de l'énoncé (37) est assez simple dans la mesure où un seul espace mental est créé, à savoir l'espace de base (*base space*). Cet espace de base est censé correspondre à l'espace de la réalité[247] ou, plus précisément, au monde dont les interlocuteurs partagent la connaissance. Ici, aucune projection inter-espaces n'est donc requise. Tel n'est pas le cas des autres énoncés ci-dessus. Ainsi, (39) conduit l'interlocuteur à construire deux espaces mentaux, l'un étant l'espace de base, l'autre l'espace de désir. L'énoncé entier évoque le schéma interprétatif[248] de la transaction monétaire, présent dans notre culture générale, à savoir « X buys Y ». Ce

[247] C'est d'ailleurs sa première appellation (Fauconnier 1994).
[248] *Frame*, au sens fillmorien.

schéma met en avant deux rôles (l'acheteur, X, et l'entité achetée, Y) ainsi que l'information de base associée au modèle cognitif idéalisé dudit schéma. L'expression *Mark wants* déclenche la création de l'espace de désir *M* par rapport à l'espace de base *B* ; elle a donc une fonction de constructeur d'espace (*space builder*). L'espace de base renferme les éléments a et b associés respectivement au nom propre *Mark* et au nom *elephant*. Les éléments a' et b' dans l'espace du désir de Mark sont la contrepartie de a et de b dans l'espace de réalité. L'accès à a' et b' se fait par la base, à l'aide les noms de a et b (*Mark* et *elephant*) en vertu du Principe d'Accès : « If two elements a and b are linked by a connector F(b=F(a)), then element b can be identified by naming, describing, or pointing to its counterpart a (Fauconnier 1997 : 41) ». De fait, a et b sont reliés à a' et b' par des *connecteurs* d'identification. La structuration interne de l'espace *M* nouvellement créé est assurée par le schéma interprétatif « X buys Y », dont les rôles sont instanciés par a' et b'. Conventionnellement, le schéma se note : BUY a'b'. Tout cela est repris sous forme de diagramme, figure 12. Sachant qu'un même scénario peut être interprété de plusieurs manières, l'intérêt des espaces mentaux est de pouvoir organiser l'information en provenance des différents éléments de l'énoncé et de la répartir en plusieurs niveaux de cohérence.

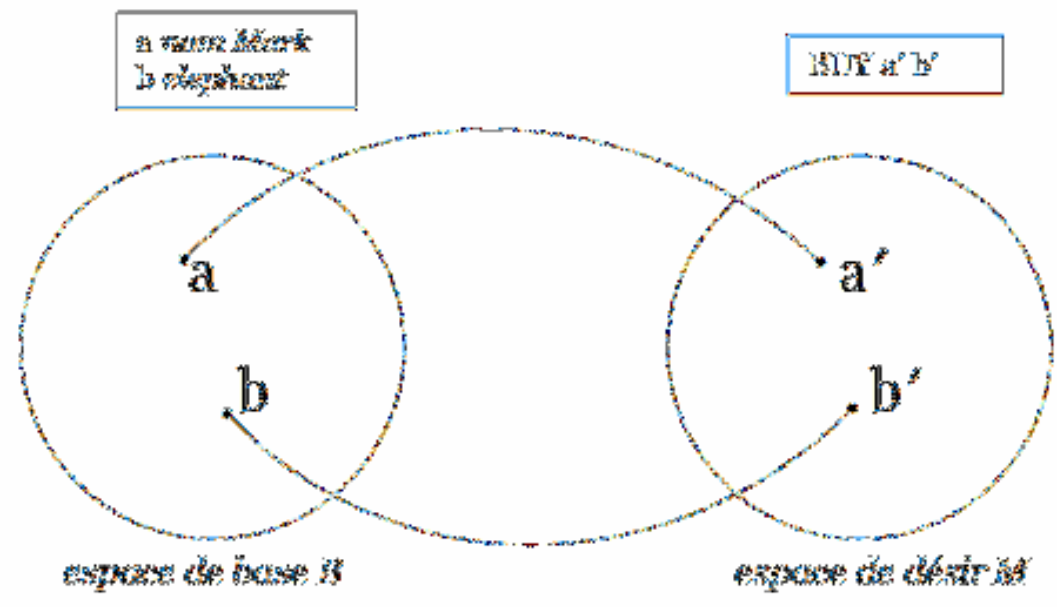

Figure 12. Projections entre espaces mentaux : *Mark wants to buy an elephant*.

(41) I had my first car when I was 10, with a chauffeur (BNC).

Dans l'énoncé (41) ci-dessus, le complément adverbial *when I was 10* construit un espace de l'événement à côté de l'espace de la situation d'énonciation[249]. La correspondance entre le participant principal (*I*) dans l'espace de base et sa contrepartie dans l'espace de l'événement est représentée par un connecteur d'identité. La répartition de l'information contenue dans l'énoncé en deux espaces mentaux permet d'organiser l'information référentielle en deux niveaux de pertinence. Que la possession de la voiture avec chauffeur ne soit plus d'actualité au moment de l'énonciation ne porte pas atteinte à la vérité de cet état de fait dans l'espace représentant l'enfance du sujet participant. Cela peut paraître évident dans un cas comme (41), mais la répartition en espaces mentaux est très utile[250] dans un cas d'opacité référentielle comme (42) :

(42) Lady Olivia has fallen in love with Viola.

Si l'on se réfère à la pièce de Shakespeare, *Twelfth Night*, cet énoncé est vrai du point de vue du spectateur qui sait, en vertu de l'ironie dramatique, que Cesario, (l'homme dont Olivia est tombée amoureuse) n'est autre que Viola, déguisée en page et émissaire du duc Orsino. Mais ce même énoncé est faux du point de vue du participant principal, Olivia, qui ignore le déguisement. De toute évidence, la sémantique vériconditionnelle se trouve devant un problème insoluble, à moins d'énoncer deux conditions de vérité, ce qui, dans ce cadre de pensée, est un pis-aller. Rien de tel avec la Théorie des Espaces Mentaux, qui s'accommode parfaitement de ce genre d'exemples. Concernant la structuration interne de chaque espace, Fauconnier établit un distinguo entre *rôles* et *valeurs*. Un rôle est la description linguistique d'une catégorie. Une valeur est une entité pouvant

---

[249] La liste des constructeurs d'espaces est longue et ne s'arrête pas aux marqueurs temporels :

> Space buiders take on a variety of grammatical forms, such as prepositional phrases, adverbials, subject-verb complexes, conjunctions + clause; for example, *in 1929, in that story*, *actually*, *in reality, in Susan's opinion*, *Susan believes…*, *Max hopes…*, *If it rains…* (Fauconnier 1997 : 40).

En (38), le constructeur est *Gilles believes*, tandis qu'en (40), il s'agit de *If Mark buys*.

[250] Par ailleurs, cette conceptualisation présente une économie de moyens non négligeable.

correspondre à la description de ladite catégorie. En (42), la valeur à laquelle est associé le nom *Viola* n'instancie pas le rôle *Cesario* dans l'espace correspondant à la croyance d'Olivia. En revanche, c'est le cas dans l'espace de base, qui est celui des connaissances du public. Schématiquement, nous obtenons la configuration suivante :

Figure 13. Représentation schématique de l'exemple (42).

Du point de vue du spectateur, la description du rôle *Cesario* attribuée à la valeur *v* en B, s'applique également à *v'* en O, en vertu du Principe d'Accès. Du point de vue du personnage d'Olivia, le rôle *Cesario* ne s'applique pas à *v'*.

3.1.3. Exploitation grammaticale du modèle.

Les exploitations grammaticales de la Théorie des Espaces Mentaux sont nombreuses. Les espaces mentaux permettent de rendre compte de plusieurs lectures motivées grammaticalement. Si nous reprenons l'exemple (39), deux interprétations sont possibles, en fonction de si *elephant* a un référent ou non dans l'espace de base. Si Mark a vu un éléphant particulier, la référence est spécifique. Si, au contraire, il ne pense à aucun éléphant précis, alors la

référence est non-spécifique (elle est générique). Dans le premier cas, la configuration de l'énoncé sera comme en figure 14 :

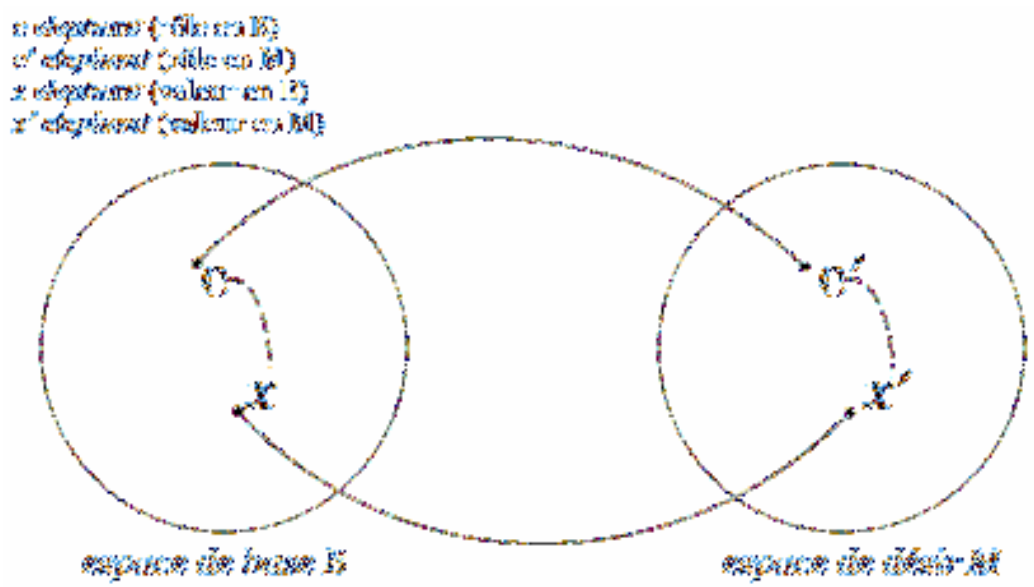

Figure 14. Espaces mentaux et interprétation spécifique.

Dans le deuxième cas (lecture non spécifique), elle sera comme en figure 15 :

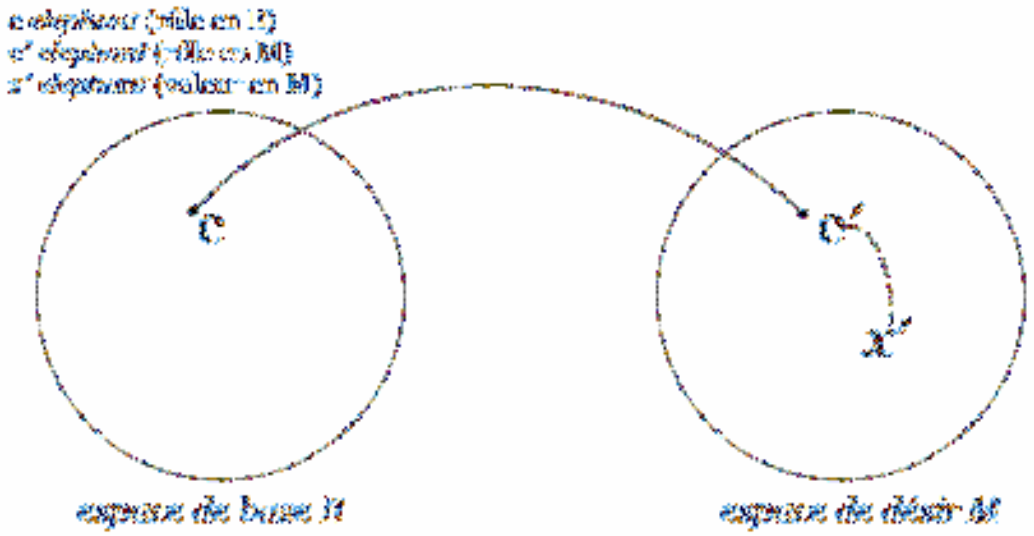

Figure 15. Espaces mentaux et interprétation non-spécifique.

Afin de bien saisir le sens d'un énoncé ainsi que la portée grammaticale de ses composants, il nous faut donc faire appel à des phénomènes interprétatifs qui dépendent des connaissances des participants de la situation d'énonciation. Le point de vue est également très important pour comprendre la stratégie grammaticale d'un énoncé.

D'autres applications intéressantes ont vu le jour. Nous pensons aux travaux de Fauconnier sur le temps et le mode (1997 : chap. 3), mais aussi sur les conditionnels contrefactuels – *If P, (then) Q* (1997 : chap. 4). Ce dernier cas a été abordé à deux reprises par Fauconnier (1994 : chap. 4 ; 1997 : chap. 4), qui a posé la question suivante : quelles sont les structures de l'espace de base qui demeurent dans l'espace construit ? La raison pour laquelle ce type de constructions est très flexible vient de la sélectivité du transfert à partir de l'espace de base. Parmi les exemples qu'il analyse figure celui-ci :

(43) If Napoleon had been the son of Alexander, he would have won the battle of Waterloo (Fauconnier 1994 : 118).

En (43), la proposition en *if* construit un espace dans lequel le contenu de la protase (Napoléon est le fils d'Alexandre) exprime explicitement le contraire du contenu de l'espace de base (Napoléon n'est pas le fils d'Alexandre). Alors que l'approche vériconditionnelle cherche à évaluer la valeur absolue de l'énoncé, cherchant ainsi à transférer le plus de structure possible de l'espace de base sur l'espace contrefactuel, Fauconnier affirme que seule la structure suffisante pour que le raisonnement contrefactuel puisse se faire est nécessaire. Après avoir présenté une série d'exemples semblables à (43), Fauconnier écrit :

> It would not make sense to evaluate the 'absolute truth' of these statements, but they can all be used to make some point, which requires only very partial structuring of *H*[251] (1994 : 118).

Ainsi, en (43), n'est transféré dans l'espace créé qu'un ensemble de connaissances et de lois reconnues comme valides dans l'espace de base : la

[251] *H* symbolise l'espace hypothétique.

défaite de Napoléon à Waterloo, le succès sans limite des campagnes d'Alexandre le Grand, l'adage « tel père, tel fils », etc.

Les constructions conditionnelles ont également été traitées par Dancygier et Sweetser (1997 et 2005) dans le cadre de la Théorie des Espaces Mentaux. Ces dernières ont montré que les possibilités référentielles et pragmatiques de la construction IF X, Y excédaient largement l'information linguistique mise en œuvre. De fait, la même construction permet de construire une multitude de configurations à base d'espaces mentaux. Dancygier et Sweetser (2005) reviennent plusieurs fois sur l'exemple suivant :

(44) If I tie my handkerchief around it, it'll stick.

La proposition en *if* déclenche la création d'un espace hypothétique[252], dans lequel l'actant principal (l'agent *I*) noue son mouchoir autour d'une plaie[253]. La structuration interne de cet espace s'appuie également sur les connaissances générales de l'énonciateur et du coénonciateur à propos du monde, de son fonctionnement, de ses lois, mais aussi à propos de la situation à laquelle il est fait référence. Le sujet énonciatif effectue alors une prédiction (le mouchoir va coller à la plaie) qui ne s'applique qu'à cet espace et à aucune autre situation. Dans ce cas, la construction conditionnelle s'appuie sur du contenu représenté mentalement (*mental content*). Il existe d'autres emplois impliquant le type d'espace mental construit par la proposition en *if* :

(45) And by the way, if you think that all homeless people have it as easy as I had it, then you are living in dream world (BNC).

(46) If I don't see you before Thursday, have a good Thanksgiving ! (Dancygier et Sweetser 2005 : ch. 1).

(47) If I may say so your sister was particularly emphatic on the point (BNC).

---

[252] Hypothétique au sens ou l'événement /TIE HANDKERCHIEF/ est possible mais pas réalisé.
[253] Le contexte est le suivant : il s'agit des conseils d'un frère à sa petite sœur concernant le traitement d'une plaie.

En (45) *if* déclenche la construction d'un espace épistémique, structuré par le raisonnement de l'énonciateur. En (46), l'espace créé se fonde sur un acte de langage. En (47), *if* déclenche la construction d'un espace métalinguistique : l'énonciateur s'y interroge sur la pertinence de l'expression qu'il/elle emploie pour qualifier l'attitude de la sœur du coénonciateur.

Dancygier et Sweetser s'éloignent de l'approche traditionnelle des conditionnels car, selon elles, la sémantique fondée sur les espaces mentaux[254] permet d'établir des généralisations que la sémantique traditionnelle n'est pas parvenue à révéler. Parmi ces généralisations figure le fait que la construction conditionnelle (IF X, Y) est communément associée à des contextes non conditionnels. Ces analyses sont une bonne source d'inspiration pour notre modèle dans la mesure où elles se fondent sur des mécanismes cognitifs à l'œuvre sur des *constructions*. Nous souhaitons poursuivre dans cette voie en mettant l'accent sur la genèse et l'évolution des constructions plutôt que sur leur diversité.

La conceptualisation à base d'espaces mentaux est dynamique : tout ce qui relève des projections ou de la configuration des espaces est assigné localement. La grammaire, et plus spécifiquement les formes linguistiques, ont un rôle dynamique dans le déclenchement de la construction d'espaces et dans le modelage des projections entre ces derniers, même si localement le sens final dépasse de loin le codage initial. La Théorie des Espaces Mentaux a le mérite de révéler la flexibilité des structures cognitives mises en œuvre dans l'accession au sens. Les énoncés n'évoquent pas seulement des schémas interprétatifs mais impliquent des espaces qui représentent le statut des connaissances vis-à-vis de la réalité. Ces connaissances sont de l'ordre des convictions, des croyances, des désirs, de l'hypothétique, du contrefactuel, etc. La problématique de la référence ne concerne plus seulement l'accès à un point dans un domaine sémantique mais un va-et-vient entre espaces. Même si les espaces mentaux n'ont pas, à proprement parler, d'application diachronique directe, nous souhaitons retenir la redéfinition du sens qu'ils impliquent, et que l'on retrouve dans la Théorie de l'Intégration Conceptuelle.

---

[254] En aucun cas cependant Dancygier et Sweetser ne pensent que la sémantique des espaces mentaux est la seule possible.

3.1.4. Des espaces mentaux au *blend*.

Les constructions conditionnelles sont également au cœur de la Théorie de l'Intégration Conceptuelle (Fauconnier 1997 : ch. 6 ; Fauconnier et Turner 2002). Le réseau d'intégration conceptuelle est un modèle plus récent que celui que nous venons de décrire, et repose également sur un arrière-plan cognitif qui organise, partitionne l'information à l'aide d'espaces mentaux et de projections entre ceux-ci. Il est cependant plus complexe vu qu'il repose sur au moins quatre espaces différents, à savoir :

(i) au moins deux espaces d'entrée (*input spaces*), structurés par l'information en provenance de domaines différents.

(ii) au moins un espace générique (*generic space*), qui englobe ce que les espaces d'entrée ont de commun. Il facilite ainsi les correspondances entre les éléments profilés dans ceux-ci.

(iii) un espace d'intégration (*blended space*) qui comprend non seulement les éléments profilés à partir de la structure des espaces d'entrée, mais aussi – et c'est là son intérêt principal – une structure émergente qui lui est propre, c'est-à-dire que l'on ne trouve dans aucun des espaces d'entrée.

Alors que la Théorie des Espaces Mentaux se préoccupe de redonner toute sa dimension au sens (en le replaçant dans des processus cognitifs généraux et en indiquant à quel point il peut fluctuer d'un espace à un autre), la Théorie du *Blending* met l'accent sur la production de nouvelles structures conceptuelles à partir de la combinaison d'information linguistique en provenance de divers domaines. Le *blend* est potentiellement un outil pertinent dans l'étude de la diachronie. C'est la raison pour laquelle nous ne saurions trop mettre l'accent sur la structure émergente de l'espace d'intégration. Cette structure apparaît schématiquement sous la forme de points blancs dans l'espace de mélange, figure 16, qui est une représentation diagrammatique conventionnelle du réseau d'intégration conceptuelle.

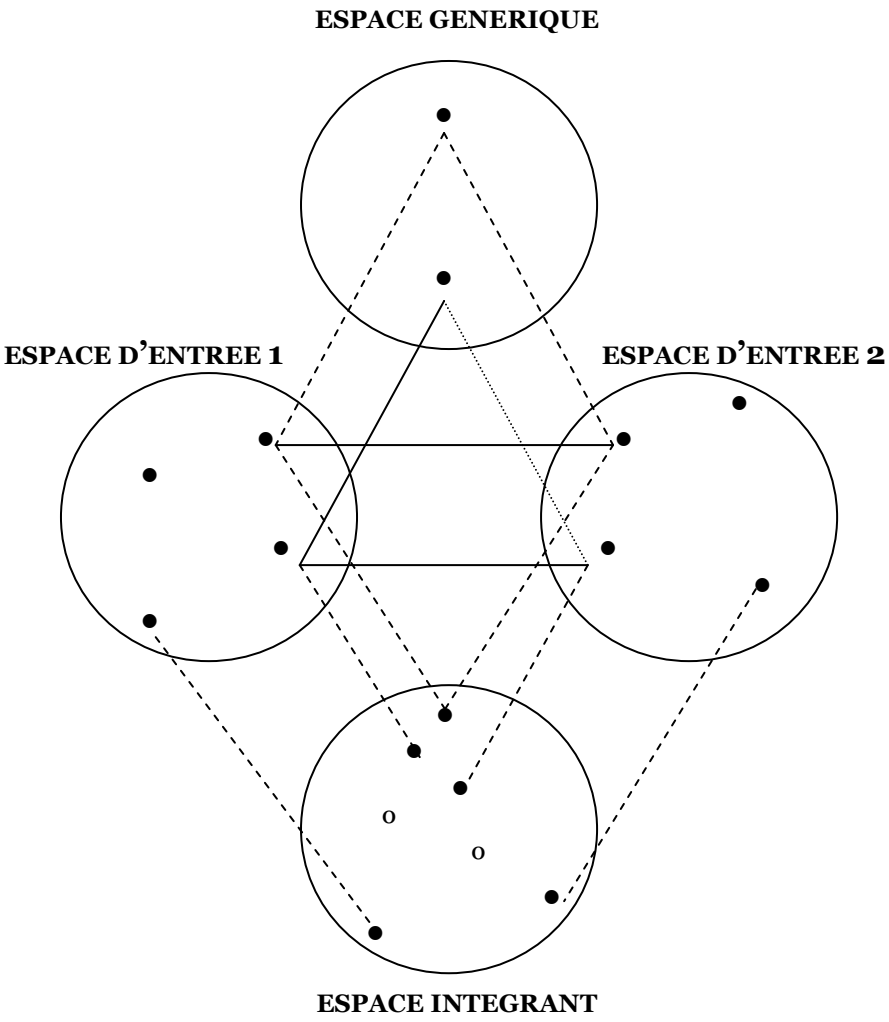

Figure 16. Réseau d'intégration conceptuelle (d'après Fauconnier 1997 : 151).

L'exemple (48) revient fréquemment dans la littérature consacrée aux espaces mentaux[255] :

(48) This surgeon is a butcher.

Le fait est qu'il est particulièrement parlant quant à l'émergence d'une structure inédite. L'énoncé repose sémantiquement sur un espace de mélange qui contient non seulement une sélection de propriétés et d'éléments empruntés à

[255] Voir l'analyse approfondie proposée dans Grady et al. (1999).

deux espaces d'entrée (celui du chirurgien et celui du boucher[256]), mais également du matériau conceptuel nouveau : comparer métaphoriquement un chirurgien à un boucher revient à dire que le premier est incompétent alors que cette propriété n'est présente notionnellement dans aucun espace d'entrée.

Trois phénomènes entrent en jeu dans l'apparition de la structure émergente : la *composition*, la *complémentation* (ou *achèvement*), et l'*élaboration* (Fauconnier 1997 : 150 ; Fauconnier et Turner 1998). En vertu du principe de composition, des liens, qui n'existaient pas jusqu'alors, peuvent s'établir entre certains éléments des espaces d'entrée. La structure émergente dans l'espace intégrant peut aussi dériver de l'achèvement : la structure composite acquiert alors une cohérence interne. Cet ensemble est recruté pour compléter le *blend*. Enfin, ce dernier peut être élaboré lorsqu'il est traité comme une simulation dynamique qui se développe selon sa propre logique émergente (Turner 2000b).

L'exemple suivant est tiré de Fauconnier (1997 : 161) :

(49) If I were you, I would hire me.

Cet énoncé semble simple (il se comprend aisément) et il est assez courant. Pourtant, son sens s'appuie sur un réseau d'intégration complexe et sélectif. La projection s'effectue à partir d'un espace de réalité dans lequel le coénonciateur – *you* – est dans le rôle de l'employeur, sur un espace contrefactuel, dans lequel l'énonciateur transfère son intention (mais pas son statut de demandeur d'emploi) sur ce même coénonciateur. L'utilisation du pronom personnel *I* pour renvoyer à la fois à l'énonciateur dans l'espace de réalité et au coénonciateur dans l'espace contrefactuel est rendue possible par le Principe d'Accès, vu plus haut. Dans les deux espaces il existe la même structure commune : un employeur dispose d'un poste à offrir à un demandeur d'emploi. Le premier attribue l'emploi à la personne qui selon lui présente les compétences les plus adaptées au poste. Cette structure commune facilite l'inversion des rôles sur une

[256] Une fois de plus, le Principe d'Accès fonctionne analogiquement. Parmi les éléments qui se font écho d'un espace à l'autre, on trouve : le bloc opératoire/la boucherie, le scalpel/le couteau, l'incision/la découpe, le patient/l'animal.

base analogique. Dans le réseau d'intégration conceptuelle, elle constitue l'espace générique. Mais le sens de l'expression *I would hire me* ne se réduit pas à « je m'embaucherais moi-même », contrairement à ce que laisserait croire un déchiffrage terme à terme. La portée référentielle de l'énoncé est bien plus complexe que le codage linguistique ne le laisse supposer. La meilleure façon de la cerner est d'envisager une intégration conceptuelle à partir de projections analogiques et sélectives en provenance des deux espaces d'entrée.

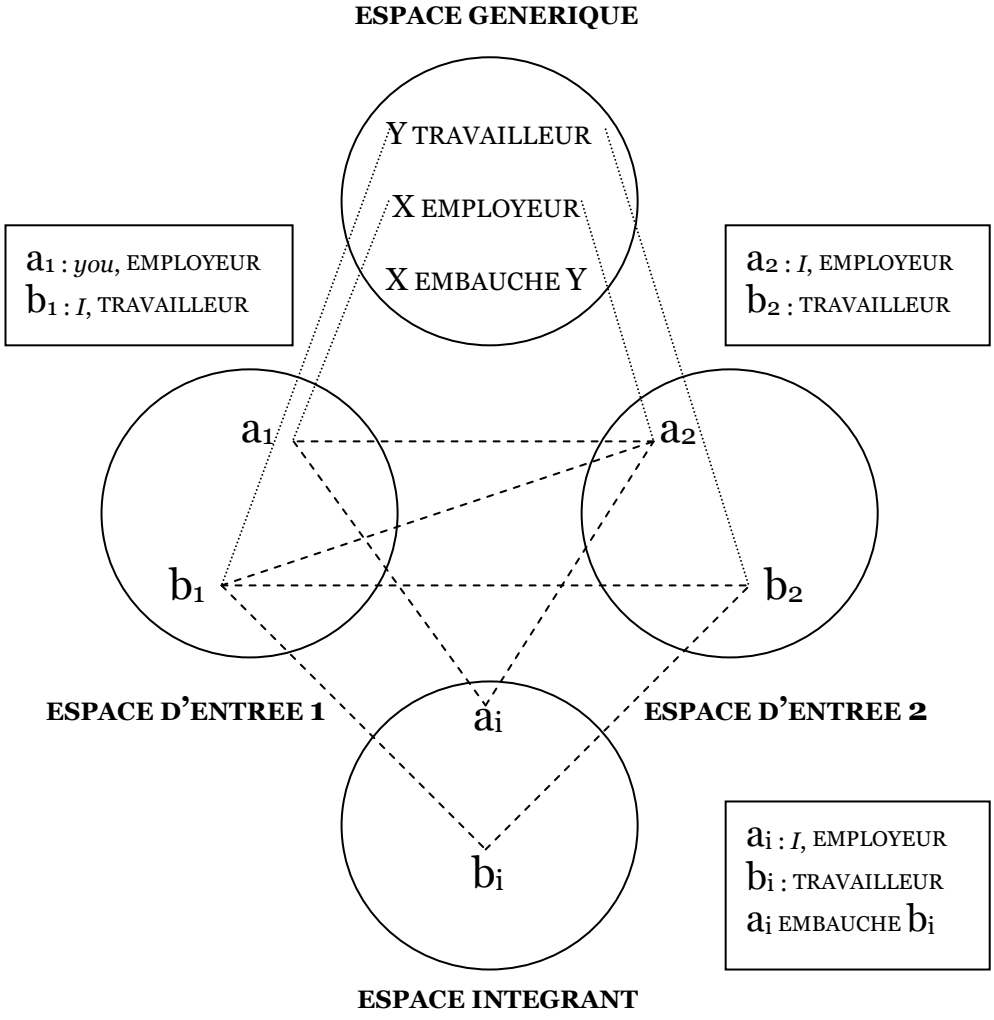

Figure 17. Représentation de l'intégration conceptuelle pour l'énoncé (49) (d'après Fauconnier 1997 : 162).

L'espace d'entrée 1 exporte dans l'espace intégrant l'employeur et le demandeur d'emploi. L'espace d'entrée 2 exporte l'intention et la décision de l'énonciateur. L'ensemble est représenté sous forme de diagramme, figure 17. Pour chaque *blend*, plusieurs configurations sont possibles selon le schéma interprétatif choisi. En (49), le *blend* serait sémantiquement plus riche (car plus complexe) si l'énonciateur faisait un commentaire sur sa propre stupidité. Le sens de l'énoncé serait alors le suivant : « je suis tellement stupide qu'à votre place, je m'embaucherais ». Le *blend* permet de comprendre pourquoi l'analyse terme à terme d'un énoncé n'en épuise pas les possibilités sémantiques et pragmatiques. Les réseaux d'intégration à la Fauconnier et Turner permettent à la fois de modéliser et de simuler la créativité conceptuelle. C'est l'une des raisons pour lesquelles la Théorie de l'Intégration Conceptuelle est couramment utilisée dans l'analyse de l'extension métaphorique.

3.2. *Blend* et métaphore.

Nous avons évoqué plus haut le rôle de la métaphore conceptuelle dans l'extension sémantique et dans le changement linguistique. On a parfois reproché à cette théorie de ne proposer qu'une description approximative de la phase de genèse d'une métaphore, avant que celle-ci ne soit conventionnalisée (ce qui correspond à peu près à la période durant laquelle elle est encore assez flexible) :

> Lakoff's model does not capture what is perhaps the most characteristic feature of metaphor: a metaphor involves not only the activation of two domains, not only correspondences, but also a species of blending of two domains. This blending becomes weakened, eventually to disappear altogether, as a metaphor becomes established, but is a vital feature of a novel metaphor, whether it is totally fresh, or is a revitalization of a conceptual metaphor by using original linguistic means (Croft et Cruse 2004 : 206).

Le *blend* permet effectivement d'avoir accès au cœur des mécanismes de l'innovation linguistique et conceptuelle. C'est pourquoi nous pensons que la Théorie de l'Intégration Conceptuelle offre un intérêt réel dans l'étude du changement linguistique. Mais c'est aussi la raison pour laquelle certains y ont vu une alternative à la théorie lakovienne de la Métaphore Conceptuelle[257]. Cette critique ne fait toutefois pas l'unanimité. La position de Grady et al. (1999) est plus conciliante. Ils ne voient pas dans la Théorie de l'Intégration Conceptuelle une théorie rivale de la métaphore conceptuelle. Pour eux, la deuxième fait partie de la première. Effectivement, il est tout à fait possible d'intégrer les deux. Dans ce cas, le réseau d'intégration conceptuelle comprend les éléments suivants :

- deux espaces d'entrée : le premier correspond au domaine source et le second au domaine cible.
- l'espace générique : il capture les similitudes schématiques des deux espaces d'entrée. Il peut s'agir de schèmes mentaux, de dynamiques des forces, de mouvement abstrait, etc.
- l'espace intégrant : il réalise la fusion sélective d'éléments profilés à partir des espaces d'entrée.

Une fois de plus, il apparaît que l'espace intégrant présente le plus souvent une dynamique qui lui est propre. Le *blend* métaphorique à l'œuvre en (50) illustre cela :

(50) The arrested soldier turned out to be a mole.

En anglais, la métaphore s'est conventionnalisée au point que le sens d'*espion* a fini par intégrer le cœur notionnel du concept *mole*. C'est pourquoi (50) apparaîtra aux yeux de beaucoup comme un simple cas de polysémie. Avant que cet emploi contextuel n'intègre la définition du mot, il a bien fallu que le transfert de l'espace source (soldat) à l'espace cible (taupe) se fasse une première fois et ce, de façon visible (non transparente). La représentation à l'aide d'un réseau d'intégration conceptuelle permet de remonter d'autant plus

[257] Même si le blend conceptuel ne fonctionne pas qu'à partir d'exemples métaphoriques.

facilement à la genèse de cette métaphore qu'elle est demeurée relativement transparente[258]. En dépit des différences qui existent entre le mode opératoire d'un soldat espion et le mode de vie (plus particulièrement le biotope) d'une taupe, il existe suffisamment de points communs pour établir des analogies entre le domaine source et le domaine cible. Ces points communs sont rassemblés dans l'espace générique :

-évolution au sein d'un environnement abrité des regards,

-discrétion recherchée car gage de réussite et de survie,

-quiconque est extérieur à l'environnement est un ennemi potentiel.

L'espace d'entrée 1, correspondant au domaine source, retient les éléments suivants :

-*Rôle principal* : soldat

-*Rôle connexe* : ennemi

-*Situation* : guerre

-*Mode opératoire* : non spécifié

-*But* : vaincre l'ennemi.

L'espace d'entrée 2 comporte les éléments suivants :

-*Rôle principal* : taupe

-*Rôle connexe* : prédateurs potentiels

-*Situation* : sous la terre

-*Mode opératoire* : évolue dans un réseau de galeries souterraines

-*But* : survivre.

L'espace intégrant est le résultat d'un processus sélectif et analogique qui importe les éléments suivants :

-*Rôle agent* : espion

-*Rôle patient* : milieu infiltré

-*Situation* : sous couvert d'un rôle factice

-*Mode opératoire* : infiltration

-*But* : obtenir des renseignements, pour vaincre l'ennemi infiltré.

Avant que la métaphore n'entre dans l'usage, l'inférence de l'espionnage se produit au niveau du *blend*, et non des espaces d'entrée. À partir de là, toute

---

[258] Nettement plus que *I have been working like a dog*, par exemple.

métaphore construite sur ce modèle se fait par élaboration du *blend*, en reconstruisant imaginairement une scène dans laquelle le soldat est assimilé à une taupe dans son réseau de galeries. Notons qu'en français, le concept de taupe est également recruté dans une métaphore, comme en (51) :

(51) C'est une vraie taupe : il n'y voit rien sans ses lunettes.

Mais le profilage des éléments recrutés dans le *blend* à partir des espaces d'entrée n'est pas le même. La propriété /AVEUGLE/, présente dans l'espace source, n'est pas activée en (50), alors qu'elle l'est en (51).

L'intégration conceptuelle nous permet, à partir d'un exemple de métaphore conventionnalisée, de révéler les mécanismes qui ont présidé à sa création et à son élaboration. Fauconnier et Turner (2002) insistent sur l'importance des réseaux d'intégration conceptuelle dans le raisonnement en général, et la pensée métaphorique en particulier. Mais cette théorie ne se limite pas au traitement des métaphores conceptuelles.

3.3. Une gestion économique de la complexité.

3.3.1. Conceptualisation et compositionnalité.

Dès l'origine, le *blend* conceptuel a été appliqué avec succès à des exemples d'une grande complexité compositionnelle, qui ne sont d'ailleurs pas tous métaphoriques :

(52) At this point, *Great America II* is barely maintaining a 4.5 day lead over *Northern Light* (Fauconnier 1997 : 155).

(53) In France, Monicagate would not have hurt Clinton (Turner 2000d).

En (52), l'énonciateur compare le même trajet effectué à deux époques différentes par le catamaran *Great America II* en 1993 et le clipper *Northern Light* en 1853. Le *blend* permet d'effectuer une comparaison entre les deux

voyages sur la base d'éléments que les deux situations ont en commun (de toute évidence, la date n'en fait pas partie). Quatre espaces mentaux sont ici requis. Les deux espaces d'entrée contiennent chacun des éléments des deux voyages, l'un en 1853, l'autre en 1993. Ce sont des espaces temporels. L'espace générique regroupe les points communs aux deux situations, à savoir l'itinéraire des bateaux, la distance parcourue, le temps mis pour parcourir cette distance, etc.). L'espace d'intégration produit l'image inédite d'une course entre deux navires qui ne se sont jamais affrontés, mais dont le rapprochement est très pertinent, et surtout très expressif. C'est pour cette raison que les *blends* abondent dans la prose journalistique. En (53), les espaces d'entrée ne sont pas temporels, mais géographiques. Dans cet exemple, le *blend* est parfaitement possible et facilement compréhensible, en dépit de l'incompatibilité qui existe entre les deux espaces d'entrée. Le premier de ces espaces d'entrée comprend le président des États-Unis, les éléments du scandale, ainsi que les conséquences négatives qu'il a eu sur Clinton. Le deuxième espace comprend la situation de la France, des suppositions quant aux mœurs des Français et leur perception des mœurs des politiciens. N'y apparaît ni le président des États-Unis, ni le scandale politico-sexuel. L'espace d'intégration est le résultat d'une composition très sélective. Ne sont importés des espaces d'entrée que le rôle du chef de l'état (sans valeur particulière) et le scandale. Les conséquences négatives de ce dernier ne sont pas prises en compte. Selon Turner, l'originalité de ce *blend* est la suivante :

> Ce réseau d'intégration présente une intégration conceptuelle bilatérale. En anglais, il présente une intégration à "double-scope." Dans une intégration bilatérale, comme celle-ci, les cadres conceptuels qui organisent les espaces d'entrée ne sont pas compatibles, mais l'espace intégrant emprunte la partie de sa structure centrale à chacun de ces cadres (2000d).

La véritable innovation, c'est que l'espace intégrant repose sur un sens et un cadre conceptuel (*frame*) qui ne sont en aucun cas les produits d'une simple extension à partir des espaces d'entrée. Ainsi, on assiste à une sorte de saut

qualitatif dont aurait peine à rendre compte la Théorie de la Métaphore Conceptuelle.

Enfin, le *blend* peut être appliqué dans la résolution de problèmes logiques ou mathématiques, comme l'énigme désormais célèbre du moine bouddhiste, posée par Koestler (1964) :

> A Buddhist monk begins at dawn one day walking up a mountain, reaches the top at sunset, meditates at the top for several days until one dawn when he begins to walk back to the foot of the mountain, which he reaches at sunset. Making no assumptions about his starting or stopping or about his pace during the trips, prove that there is a place on the path which he occupies at the same hour of the day on the two separate journeys.

Fauconnier et Turner (1998 [2001]) s'appuient une fois de plus sur les réseaux d'intégration conceptuelle pour proposer une modélisation simple de ce problème complexe. Pour résoudre cette énigme, il faut se représenter la scène mentalement et imaginer que le moine rencontre son double à un endroit précis de la montagne. Cet endroit correspond, sur son itinéraire, au lieu où le moine se trouve au même moment de la journée. Pour parvenir à conceptualiser cela, il faut se livrer à un exercice de compression temporelle et imaginer que les doubles effectuent le voyage à pied en même temps. Cette situation imaginaire constitue la structure émergente du *blend* (elle n'est présente dans aucun des espaces d'entrée). La figure 18 est une représentation simplifiée du *blend* auquel nous nous livrons pour amorcer une résolution de l'énigme[259] :

[259] L'espace générique est laissé de côté.

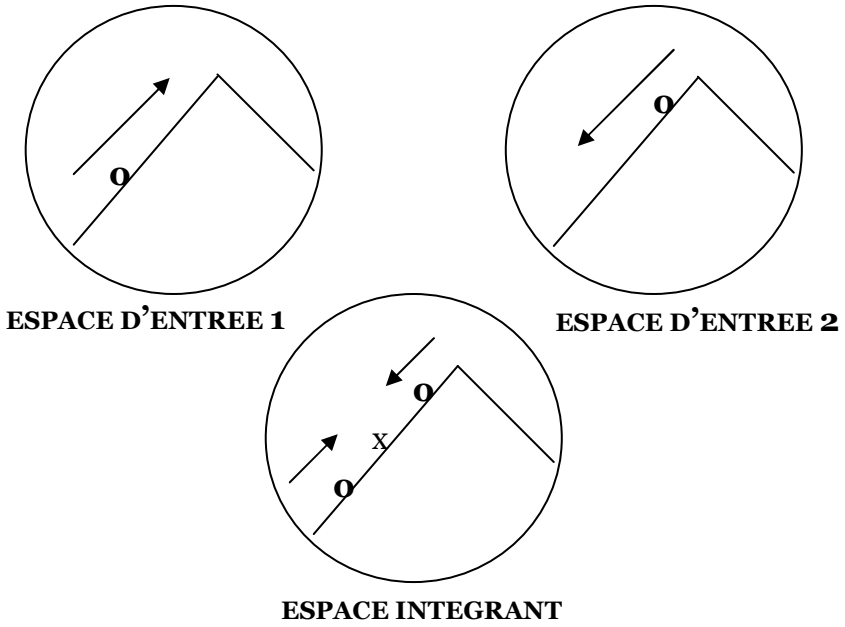

Figure 18. L'énigme du moine bouddhiste.

L'espace générique n'est pas représenté ici par souci de concision. Il contient un individu en mouvement le long d'un itinéraire ascendant, l'itinéraire lui-même, la position de l'individu, et la coordonnée temporelle. Dans l'espace intégrant, les deux journées, distinctes dans les espaces d'entrée car correspondant au moment de chacun des voyages, fusionnent, ainsi que les deux itinéraires. En revanche, la progression temporelle inhérente à chaque voyage est préservée. La composition propre au *blend* est sélective, dans la mesure où la valeur calendaire de chaque journée n'est pas importée. La structure de l'espace d'intégration est obtenue par complémentation (voir plus haut la définition de ce concept), c'est-à-dire par référence à une scène familière dans laquelle deux personnes marchent l'une vers l'autre. Autrement dit, la structure émergente s'appuie sur du connu. Le *blend* est ainsi au croisement de la créativité et de la stabilité. Il implique une part de reconnaissance dans l'accès à du contenu nouveau. C'est là un autre élément en sa faveur en vue d'une utilisation dans le domaine de la diachronie.

3.3.2. Sémantique lexicale, composition et cognition.

L'intégration conceptuelle a reçu dès son apparition un accueil très favorable de par sa faculté à rendre compte efficacement de phénomènes structurellement simples mais sémantiques complexes. Fauconnier (1998) cite le cas de *land yacht*. Structurellement, la construction est des plus simples : nous avons un GN composé d'un nom à fonction adjectivale (*land*), qui modifie le noyau *yacht*. Sémantiquement, l'ensemble est nettement plus complexe à analyser. Pour comprendre *land yacht*, il ne suffit pas de trouver le produit de l'intersection de l'ensemble des yachts et des choses terrestres ; ce procédé induit même en erreur. Le GN est en fait le produit d'un *blend* qui intègre des éléments en provenance de deux espaces mentaux activés simultanément, à savoir un espace de navigation (associé à *yacht*) et un espace de conduite (associé à *land*). L'espace d'intégration renvoie à la situation dans laquelle le conducteur d'une voiture de luxe est associé au pilote d'un yacht. L'intégration conceptuelle a permis une avancée dans le domaine de la composition nominale en dépassant les apories d'une approche centrée sur l'intersection d'ensembles (la sémantique intersective).

Sweetser (1999) a repris en détail la problématique de la composition sémantique à partir de la construction simple Adj N, afin d'en tirer toutes les conséquences sur le plan cognitif. Si l'étude de cas est en apparence élémentaire, le programme est, quant à lui, ambitieux :

> I put forward this case study as a rich example of the ways in which mental space structures, inter-space mappings and counterpart relationships interact with frames, metonymic and categorial relationships, active-zone phenomena, profiling, viewpoint, and speech-act interactional context (1999 : 131).

Parmi les exemples qu'elle traite figurent *fake gun*, *likely candidate*, *rampant polysemy*, *usual suspect*, *professional suicide*, *safe beach*, ou encore *intellectual sleeping pills*. Elle parvient à dégager une formule compositionnelle globale en s'appuyant notamment sur les travaux de Langacker (1987, 1991) sur les *zones*

actives (*active zones*)[260] et leur rôle dans le traitement de la modification sémantique. Sweetser adhère à l'analyse selon laquelle la référence du nom profile[261] une entité comme faisant partie d'une catégorie donnée, alors que l'adjectif élabore une zone – qui de ce fait devient active – de l'entité profilée par le nom. La nouveauté de la contribution de Sweetser est qu'elle étend le champ d'application des zones actives : sont concernés non plus seulement des parties d'entités profilées par le nom mais plus largement les schémas interprétatifs (*frames*) associés à la situation d'énonciation. C'est ce qui se passe dans le cas de *sermons are intellectual sleeping pills*, qui est un cas de *blending*. Pour comprendre cet énoncé, il faut réaliser l'intégration de l'espace correspondant au domaine physiologique évoqué par les somnifères et de l'espace correspondant au domaine intellectuel. L'analogie entre les deux domaines est établie métaphoriquement : le médicament, tout comme le sermon, fait passer d'un état de conscience à un état d'inconscience ou d'inactivité intellectuelle. Cet exemple est particulièrement intéressant, non pas tant pour la composition interne de *sleeping pills*[262] que pour le rôle joué par l'adjectif *intellectual* dans la constitution de l'espace intégrant à partir de zones actives. L'adjectif élabore non pas une facette constitutive du sermon contenue dans l'espace mental d'entrée mais l'ensemble du schéma (*frame*) conditionnant son interprétation, c'est-à-dire le domaine intellectuel. L'adjectif *intellectual* nous permet d'établir que le référent ultime de *sleeping pills* n'est pas appréhendé dans son cadre physiologique initial, mais bien dans le cadre intellectuel. C'est ce que résume la figure 19 (l'espace générique est laissé de côté) :

---

[260] Chez Langacker, une zone active correspond à la facette d'une entité particulièrement concernée dans une situation donnée :

> Entities are often multifaceted, only certain facets being able to interact with a particular domain or play a direct role in a particular relationship. Those facets of an entity capable of interacting directly with a given domain or relation are referred to as the **active zone** of the entity with respect to the domain or relation in question (1987 : 272-273).

Dans *He then punched Dr Henry in the face six times* (BNC), l'événement /PUNCH/ fait interagir deux participants : un agent (*he*) et un patient (*Dr Henry*). Mais en y regardant de plus près, on note que seules certaines facettes de *he* et *Dr Henry* sont impliquées dans cette situation, à savoir la face antérieure du poing de l'agent et une partie indéterminée du visage (cf. *in the face*) du Dr Henry.

[261] C'est-à-dire sélectionne tout en accordant un certain degré de proéminence.

[262] Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, ne serait-ce que parce que cet exemple suffit à lui seul à poser des difficultés à la sémantique intersective.

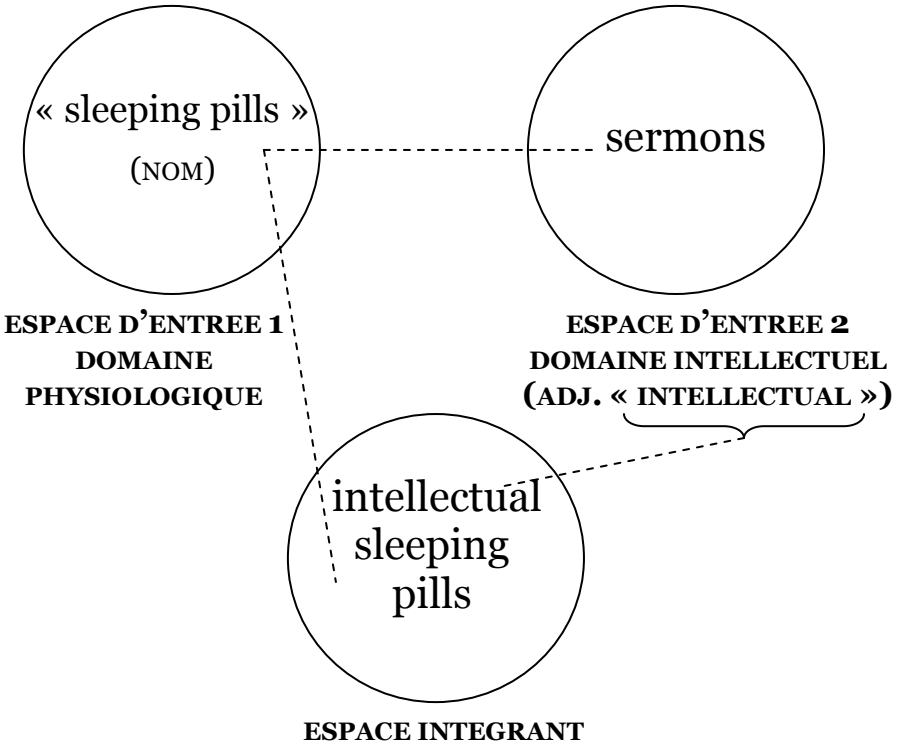

Figure 19. Intégration et composition : *sermons are intellectual sleeping pills*.

Le modèle du *blend* permet de décrire de façon satisfaisante la compositionnalité qui caractérise la plupart des constructions Adj N. Sweetser (1999 : 155) souligne cependant qu'il faut se garder de croire que tous les phénomènes de combinaison sémantique sont compositionnels.

Même si le contenu d'un espace mental est sans lien apparent avec le contenu de l'autre espace d'entrée, le *blend* fonctionne tant que les deux ont une trame générale en commun, aussi infime soit-elle. À vrai dire, le recours à l'intégration conceptuelle est d'autant plus pertinent que le décalage entre les deux espaces d'entrée est grand, comme le souligne à juste titre Harder (2003 : 94) :

> The main factor that prompts space building (...) is thus potential contradiction, as in the *fake gun* case. When you interpret a less sophisticated case like *black gun*, you can add the property *black* without interfering with the "gunhood" of the gun, so you can stay within the same space – which, as a default case, I suggest you do.

En définitive, soit le *blend* est flexible, soit il n'a pas lieu d'être.

Nous retenons que les réseaux d'intégration conceptuelle permettent avec une économie de moyens conséquente de modéliser et de simuler des mécanismes de créativité conceptuelle d'une grande complexité. Notre champ d'application n'est cependant pas (uniquement) conceptuel. Le *blend* ne nous est utile que si nous parvenons à l'appliquer au domaine grammatical, et ce dans une perspective ontogénétique.

3.4. Le *blend* grammatical.

Nous avons vu plus haut que la Théorie des Espaces Mentaux pouvait être appliquée avec succès à des problématiques non pas seulement conceptuelles, mais aussi grammaticales. Il en va de même pour la Théorie du *Blending* en morphophonologie, mais aussi et surtout en morphosyntaxe.

3.4.1. Épistémologie : l'histoire (oubliée ?) du *blend*.

3.4.1.1. Le phénomène de *blend* en morphologie.

Le *blend* n'est pas apparu avec Fauconnier et Turner (1994) et Fauconnier (1997). Il est connu depuis plusieurs décennies en morphologie et en syntaxe, même s'il n'a pas reçu alors le traitement qui est à présent le sien en linguistique cognitive. En morphologie, le terme de *blend*, est depuis longtemps utilisé pour décrire la formation de mots valises tels que *motel* (*motor* + *hotel*), *brunch* (*breakfast* + *lunch*), *pulsar* (*pulsating* + *star*), *Londonistan* (*London* + *Pakistan*). Pour beaucoup, ce type de composition lexicale ne pose pas de problèmes particuliers, vu qu'il ne s'agirait que de cas de mélanges formels et de cumul sémantique. Mais on se rend bien vite compte des subtilités qui régissent ces combinaisons. Parmi les questions qui se posent figurent celles-ci : quelle est la part respective de sens importée à partir de chaque élément source ? Quelle est la motivation des affinités formelles entre les formes sources ? Quelle est l'ampleur du phénomène en grammaire ? Que révèle-t-il quant à notre façon de

penser ? On trouve, dès les années soixante des éléments de réponse concluants[263].

En morphophonologie, le *blend* est souvent indiqué par des lapsus tels que *don't frowl like that !* (*frown/scowl*), ou *she chuttled at the news* (*chuckle/chortle*). Le problème avec le terme de *lapsus* (*slip of the tongue*), c'est qu'il est associé à l'erreur, et traité de fait comme une exception. Pourtant, de tels exemples de composition n'ont rien d'exceptionnel. De plus, leurs implications cognitives sont telles qu'il serait dommageable de les passer sous silence. La très intéressante contribution de Hockett (1961) dans la revue *Language* abonde dans ce sens. Sa problématique de départ est la suivante :

> There are, in fact, certain types of utterances that should raise serious doubts about the assumption [that any utterance in a language, occurring in a specific context involving specific speaker and hearers, has IN THAT CONTEXT a determinate grammatical structure, involving an integral number of grammatical elements in specifiable structural relations with one another] (1961 : 52).

Se pose ici, en filigrane, la question chère aux fonctionnalistes de la correspondance entre forme et fonction en grammaire (voir Bolinger 1961b). Hockett aborde également, sans le dire explicitement, la question de la compression informationnelle, à savoir le besoin courant d'exprimer le maximum de sens avec un minimum de moyens, si possible avec un même marqueur. L'exemple sur lequel il s'appuie est le suivant :

(54) Don't shell so loud!

Il s'agit d'une exclamation que Hockett a lui-même proférée à l'adresse de ses enfants surexcités et, de ce fait, très bruyants. Le verbe *shell* est, selon lui, un cas de *blend*, à savoir un mélange de *shout* et de *yell*. Comme il le fait très justement remarquer, des exemples de ce type sont très fréquents et ne doivent pas être considérés comme de simples erreurs : « They occur not only as 'slips of the

[263] Même si, selon nous, il faut attendre Sweetser (1999) pour avoir la réponse la plus convaincante à la première de ces questions.

tongue' (whatever that means), but as planned puns, double entendres, plays on words, and variously in poetry and advertising (*ibid.*) ». Trois attitudes sont possibles face à ces *blends*. La première consiste à les traiter comme agrammaticaux et à les ignorer, La deuxième consiste à les considérer comme des déviations d'exemples grammaticaux et la troisième à s'en servir comme point d'accès à une nouvelle théorie de la genèse du discours qui rend compte en même temps des exemples « déviants » comme des exemples « réguliers ». Hockett pense que la troisième hypothèse est la seule recevable : « I believe we must seriously consider the third alternative, no matter how radical may be the revisions that are required in our ways of thinking (*ibid.*) ». En 1961, il dresse le constat suivant : « (...) no existing system of grammatical analysis or theory makes provision for the building of a grammatical form by 'blending' (*ibid.*) ». Trente ans plus tard, on peut dire que le modèle de l'intégration conceptuelle est en mesure, au moins en partie, de combler ce manque, même s'il n'y répond qu'indirectement et implicitement. Prenons le cas de *not in the slightest*. Ce lapsus peut être analysé facilement et de manière convaincante dans le cadre du *blending*. Les deux espaces d'entrée sont constitués par les deux formes en concurrence, à savoir *not in the least* et *not the slightest*. L'espace générique reprend les points que les deux formes ont en commun du point de vue de la morphophonologie et du sens (notamment la trame constructionnelle « marqueur de négation + *the* + adjectif superlatif »). L'espace intégrant, enfin, est une sélection d'éléments pris dans les espaces d'entrée.

Le fait que ces *blends* morphophonologiques soient des lapsus n'autorise pas à les évacuer sous prétexte que ce sont de simples erreurs. Non seulement ces exemples de créativité sont assez fréquents, mais certains se conventionnalisent et finissent par intégrer le lexique. Quand bien même il s'agirait d'erreurs, nous ne pouvons pas ignorer qu'elles sont des fenêtres ouvertes sur l'esprit, comme l'a très justement dit Fromkin (1973), et comme le révèle l'application pertinente des réseaux d'intégration conceptuelle.

3.4.1.2. Bolinger et le *blend* syntaxique.

Le terme de *blend* a surtout été utilisé en syntaxe. Nous pourrions même aller jusqu'à dire que c'est avec Bolinger (1961a) que ce concept est entré sur la voie d'un traitement cognitif-fonctionnel. « Syntactic blends and other matters » a été publié dans *Language* en réaction à un article de Lees (1960), « Multiply ambiguous adjectival constructions », paru dans la même revue un an auparavant. Bolinger se propose d'illustrer trois faits (1961a : 366) :

1) le manque de rigueur dans la collecte de données pour appuyer certaines généralisations.
2) l'existence de *blends* syntaxiques rendant difficile voire impossible la tâche de ceux qui, à l'instar des générativistes, ont pour objectif d'isoler l'origine transformationnelle unique de certaines constructions.
3) la présence envahissante de séries d'idiomes dans la structure de la grammaire.

Bolinger propose là un programme qui ne nous est pas étranger. Son deuxième objectif est dans la lignée de notre intégration constructionnelle et le troisième aborde un thème cher aux constructionnistes (notamment Kay et Fillmore), à savoir les idiomes.

Lees (1960) dénombre huit types syntaxiques. Le huitième constitue un groupe de constructions condensées que Bolinger analyse en détail et illustre à l'aide de l'exemple (55) :

(55) What's that man's nationality?
He must be English to be wearing a hat like that.

Il écrit :

> (...) it makes no difference whether we view the answer as implying result ('Only Englishmen wear hats like that, he is wearing one, therefore he is an Englishman') or purpose ('In

order to be wearing a hat like that you have to be an Englishman') (1961a : 370).

Phonologiquement, la construction fait un tout. Selon Bolinger, cela est dû en partie à l'existence d'un *blend* syntaxique de la construction causative et de la construction résultative. Plus loin, Bolinger compare deux énoncés en apparence identiques d'un point de vue constructionnel :

(56) He is clever to make such money.
(57) I'm just sick to hear you can't come.

Ces deux constructions sont du type S *be* ADJ *to* GV. Pourtant des différences se font jour lorsqu'on insère des paraphrases avec *make* et *because* :

(58) His making so much money **makes** him clever.
(59) My hearing that you can't come **makes** me sick.

(60) **Because** he makes so much money he is clever.
(61) **Because** I hear that you can't come I am sick.

La différence vient du fait que *He is clever to make such money* est un syllogisme condensé, du type « X classifies you Y/makes us infer that you are Y » :

People who make money are clever
He makes money
} He is clever to make money.

En revanche, avec *I'm just sick to hear you can't come*, nous ne sommes pas dans l'interprétation classifiante, mais plutôt dans l'interprétation causative du type « X makes you Y ». La différence entre les deux énoncés de départ est encore plus évidente lorsque l'on fait apparaître les phrases sources (ou « composantes » pour adopter la terminologie de Langacker) :

He is clever He makes money	He is clever to make money.
I become sick I hear the news	I am (become) sick to hear the news.

Et Bolinger de conclure :

> So a construction that is fundamentally an enthymeme (expressing the minor premise and the conclusion of a syllogism), and is therefore so loosely hung together that it cannot take an imperative (**Be clever to make money*), is patterned on a tighter construction (*Be grateful to hear the news*) that enjoys a high frequency. An into this is wedged a third construction, the impersonal *His making so much money is clever*—a truly complicated crossover, but one to be expected where there is as much ambiguity as there is with infinitives (1961a : 371).

Bolinger rejette les schémas transformationnels de Lees et adopte une démarche qui ne serait pas pour déplaire aux constructionnistes d'aujourd'hui : « It would seem that transformational grammar needs at times to recognize the possibility of more than one set of source sentences for a given construction.(1961a : 374) ».

Le septième type syntaxique de Lees (1960) est, selon Bolinger (1961a : 373), un mélange (« blend ») de constructions personnelle et impersonnelle :

(62) He is hard to convince.

Lees paraphrase l'énoncé (62) comme suit :

(62') It is hard to convince him.

Bolinger voit en (62) la marque d'un *blend* syntaxique. La construction impersonnelle en (62') s'est insérée dans la construction personnelle prototypique du type *He's homely to look at,* mais pas de façon suffisamment conventionnelle pour qu'un adjectif impersonnel puisse être utilisé à droite du pronom, c'est pourquoi (62") est impossible :

(62") *He is imperative to convince.

En fait, il faut que l'adjectif de la construction intermédiaire (produit du *blend*) S_{pron} *be* ADJ *to* GV puisse qualifier à la fois le sujet et l'événement. Bolinger cite d'autres exemples, parmi lesquels :

(63) He is all right to employ
= he is all right/employing him is all right.

(64) This place is dangerous to explore
= this place is dangerous/exploring this place is dangerous.

Jespersen fait également référence à ce type de constructions dans sa *Modern Grammar of English* (III.11.6 et V.17.). Bolinger cite le passage suivant :

> Next, the point of view may be shifted so that the person is made the subject: *He is easy to deceive*, in which *he* besides being the subject is also virtually the object of *deceive*. *He* may therefore also be conceived as the subject of a passive infinitive: *He is easy to be deceived*. Further, we may have a finite verb in the passive with the adjective turned into an adverb: *He is easily deceived*.

Cette remarque se situe, avant l'heure, dans la problématique des relations entre point de vue du sujet cognitif et grammaire (Langacker 1999). Certes, le *blend* est plus complexe que ne le pense Jespersen. Bolinger souligne notamment que la plupart des exemples mentionnés sont à la tournure négative (par ex. *These facts are not to be taken lightly*), ce dont il faut rendre compte. Mais Jespersen observe très justement que dans ces constructions à montée de l'objet en

position sujet, l'adjectif n'a pas qu'une fonction qualifiante : il renvoie également au rôle conceptualisant de l'énonciateur. Ce rôle n'est généralement pas prédominant dans les constructions où l'objet monte en position de sujet, comme a pu le montrer Langacker (1999 : 352-357). Il l'est pourtant dans les exemples ci-dessus dans la mesure où la paraphrase en *it* est possible (cf. 62'), alors qu'elle ne l'est pas dans les cas de structures prototypiques à montée de l'objet en position sujet :

(65) *It is easy for me to expect to rain (Langacker 1999 : 320).

À en croire Langacker (1999 : 356), les tournures impersonnelles en *it* et *there* sont impossibles ici parce que ces pronoms sont trop subjectifs. Un tel raisonnement peut surprendre quand on sait que ces constructions sont souvent qualifiées d'impersonnelles, car les pronoms *it* et *there* ne renvoient pas à des participants [+ animés]. Elles sont cependant personnelles dans la mesure où elles expriment le point de vue du sujet parlant sur la situation abstraite de la scène ainsi conceptualisée. La propriété interactionnelle de l'adjectif est donc subjectivement interprétée par le sujet conceptualisant. La conceptualisation de l'énonciateur est importée dans la construction intermédiaire (le « *blend* syntaxique » de Bolinger) à partir de la construction impersonnelle (illustrée par l'énoncé (62)). Cette construction intermédiaire a aussi les propriétés d'une structure prototypique à montée de l'objet en position de sujet. Langacker (1999 : 353-354) pense que la caractéristique principale de l'adjectif dans ce type de constructions est d'indiquer que le sujet influence quelque peu l'expérience du procès exprimé dans le complément verbal. De ce fait, la validité de (63') ci-dessous est douteuse, contrairement à (63") :

(63') ?He is all right to employ, he lost his job last week.
(63") He is all right to employ, he is an easy going type of guy.

En effet, en (63"), la personnalité de *he*, sur laquelle le référent a bien évidemment une influence directe, est perçue par l'énonciateur comme n'étant pas un obstacle à son embauche. Par contre, la disponibilité de *he* suite à son

licenciement (sur lequel il n'a eu aucune influence) s'accorde mal avec le sens de l'adjectif *all right*.

L'avantage de la construction intermédiaire (mélange des constructions personnelle et impersonnelle) est de souligner que la conceptualisation de l'énonciateur est à prendre en compte tout autant que la responsabilité du participant auquel renvoie le pronom. Il ajoute que l'expression des émotions est particulièrement compatible avec ce type de *blend*, même si les exemples qu'il choisit ne sont pas toujours très pertinents :

(66) He was mad at me.

Le rôle du sujet est rendu ambigu par la polysémie du verbe. En effet, deux sens sont possibles : (i) le coénonciateur est irrité suite à un acte répréhensible de la part de l'énonciateur ; (ii) le coénonciateur passe sa colère sur l'énonciateur, sans raison apparente. Mais ici, nous imaginons difficilement une coexistence des deux sens possibles dans une même situation d'énonciation. Le contexte viendra le plus souvent désambiguïser la portée sémantique du verbe. Nous ne sommes pas tant dans un cas de *blend* (qui suppose un certain degré de fusion et d'indétermination) que dans un cas d'ambiguïté extra contextuelle.

En fin de compte, les *blends* syntaxiques ne sont pas uniquement formels ; ils ont des fondements éminemment cognitifs. Même si Bolinger ne pousse pas son raisonnement jusque-là, il pose néanmoins les bases d'une réflexion originale pour l'époque :

> The result is the blending of attitudinal, ultimately passive subjects (*I am sick to hear the news ~ Hearing the news sickens me*) with adjective ones (*I want to hear the news*, *I am anxious to hear the news*), because they occupy the same spot in the sentence (1961a : 380).

Certes, c'est véritablement avec Fauconnier et Turner (1994, 1996, 2002) que les implications cognitives de ce phénomène grammatical ont été véritablement développées. Mais on ne peut qu'être surpris de ne rencontrer chez eux (ainsi que chez la plupart des cognitivistes) que de (trop) rares mentions des travaux

antérieurs sur le *blend* (Bolinger n'est pas cité chez Fauconnier et Turner). Notons que chez Bolinger, tout comme chez Fauconnier et Turner, le *blend*, même s'il n'a pas exactement le même sens à chaque fois, n'est conçu que comme une propriété de la dynamique synchronique :

> A grammar that hopes to reflect the creativity in language should not overlook the genuinely active zones where the coordinates themselves are yielding – not in a diachronic sense, but dynamically, here and now. These are syntactic blends (1961a : 381).

Nous montrerons dans les chapitres ultérieurs que cette dynamique synchronique possède malgré tout des fondements diachroniques. Un moyen de s'en assurer est d'examiner l'étymologie des formes en question.

3.4.2. Le *blend* grammatical est-il pleinement exploité ?

La Théorie de l'Intégration Conceptuelle a été rapidement étendue à l'analyse grammaticale (Fauconnier et Turner 1996, Fauconnier 1997). Dans les faits, on remarque cependant que la plupart des études privilégient les phénomènes sémantiques au détriment de la forme. Par ailleurs, l'étendue des applications n'est, pour l'heure, pas très variée, ce qui pourrait laisser supposer par certains que le *blending* n'est pas aussi central en grammaire qu'on l'a cru initialement. Dans cette thèse, nous souhaitons consolider la pertinence grammaticale du modèle d'intégration en l'appliquant à des exemples qui, a priori, ne se prêtent pas aisément à un traitement de ce type. Nous souhaitons par là nous protéger de l'accusation (parfois légitime) de facilité.

3.4.2.1. *Blend* et constructions.

Fauconnier et Turner (1996) présentent une exploitation très convaincante du *blend* en grammaire à partir d'une étude de la construction syntaxique GN_1 V GN_2 GP (S V O Obl) en anglais, à laquelle est associé le sens

suivant : « *a* provoque le déplacement de *b* en *c* à l'aide de *d* ». Cette construction est également appelée « Construction du Déplacement Provoqué »[264] (*Caused Motion Construction*) par Goldberg (1995 : 152-179). L'étude de Fauconnier et Turner est d'autant plus prometteuse que, en choisissant comme unité de base la construction (à la Goldberg (1995) et Fillmore et al. (1988)), elle se propose d'étendre le phénomène d'intégration à l'analyse de cas qui ne relèvent pas exclusivement de la sémantique.

Goldberg (1995) postule l'existence de constructions indépendantes. Ces constructions sont des assemblages symboliques de forme et de sens (chapitre 2). La structure sémantique des constructions est composée de types événementiels minimaux (*event types*) pertinents auprès des êtres humains. La structure sémantique de la CDP se fonde sur le schéma suivant : « X causes Y to move Z ». L'agent X provoque le déplacement du patient Y en Z. Les places syntaxiques de la construction sont conventionnellement associées à des rôles sémantiques dans le schéma événementiel : le sujet est associé au rôle agentif, tandis que l'objet est associé au patient. Le groupe prépositionnel est quant à lui associé au rôle locatif. (67) et (68) ci-dessous sont des exemples prototypiques de CDP :

(67) Mary threw the ball into the basket (Mandelblit 2000 : 200).

(68) Mr Major - whose statesmanship **has hoisted the Tories into a two-point poll lead over Labour** - was the first Western leader to visit the Kremlin since the failed Red coup (FLOB).

En (67), le déplacement provoqué est transmis directement par le sémantisme du verbe *throw*. En (68), c'est le sens de *hoist* qui renvoie à la causalité. Goldberg (1995) propose une hiérarchie de liens qui unissent la construction syntaxique au sens verbal. Selon cette hiérarchie, (67) et (68) sont des exemples dans lesquels le sens du verbe est un « sous-type » (*subtype*) de celui de la construction. Ce lien sémantique est de loin le plus fréquent. Mais la CDP fonctionne tout aussi bien avec des verbes dont le sémantisme n'indique pas

[264] Ci-après CDP.

notionnellement le déplacement provoqué. C'est le cas des constructions résultatives suivantes :

(69) Frank sneezed the tissue off the table (Goldberg 1995 : 153).

(70) The sergeant waved the tanks into the compound (Fauconnier 1997 : 173).

Ici, le sens causal est présent même s'il n'est pas marqué par le sens du verbe. Selon Fauconnier et Turner (1996), Fauconnier (1997) et Mandelblit (1997 et 2000), les constructions qui constituent ces énoncés sont les produits de *blends* grammaticaux motivés par le principe suivant :

> The general driving force behind this phenomenon is the linguistic pressure to represent complex integrations of events by making maximum use of existing grammatical constructions (Fauconnier 1997 : 173).

Voilà un point crucial que nous souhaitons conserver dans notre modèle diachronique. Nous avons déjà mis l'accent sur le fait que le changement linguistique ne s'effectuait jamais *ex nihilo* mais à partir de formes préexistantes. La pertinence du *blend* vient précisément de ce qu'il fait interagir le connu et l'inédit. Voilà une raison de plus pour en tester la pertinence dans un système diachronique, ce d'autant plus que les *blends* ci-dessus ont beau être ancrés dans l'usage, ils n'en demeurent pas moins sujets à l'évolution.

Les énoncés (69) et (70) sont construits sur la base d'une intégration à la fois conceptuelle et constructionnelle. L'espace d'entrée 1 est constitué d'éléments (connus) constitutifs de la CDP prototypique, notamment la construction syntaxique ainsi que les rôles associés à chaque argument :

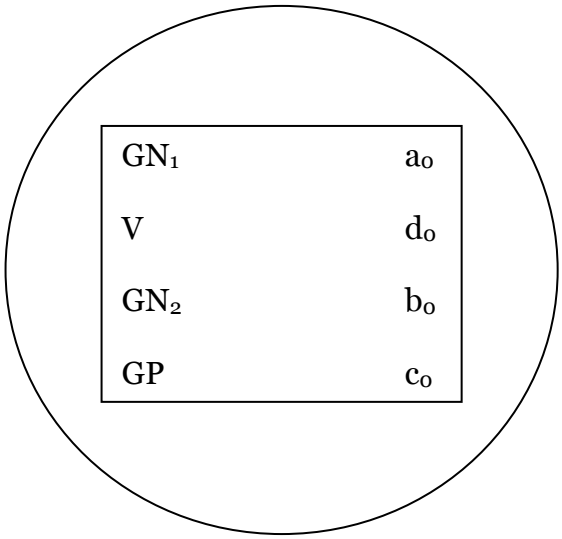

Figure 20.

L'espace d'entrée 2 contient une représentation schématique (et partielle) du nouvel événement perçu par l'énonciateur.

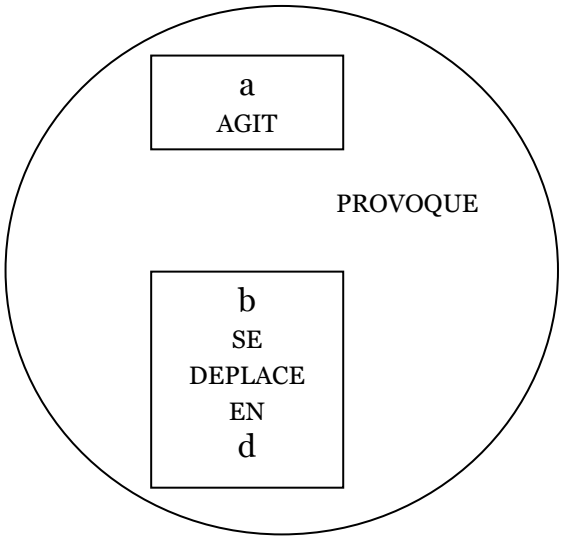

Figure 21.

Cet événement se décompose en deux sous-événements, à savoir un sous-événement causal – en (69), Frank éternue – et un sous événement provoqué – le mouchoir s'envole de la table. L'énonciateur perçoit ces deux sous-événements comme reliés par un lien de cause à effet. Dans l'espace intégrant, l'énonciateur projette le prédicat causal (qui renseigne sur l'action de l'agent)

sur la place syntaxique du verbe de la construction intégrante. L'énoncé (69) pourra être conceptualisé comme en figure 22 :

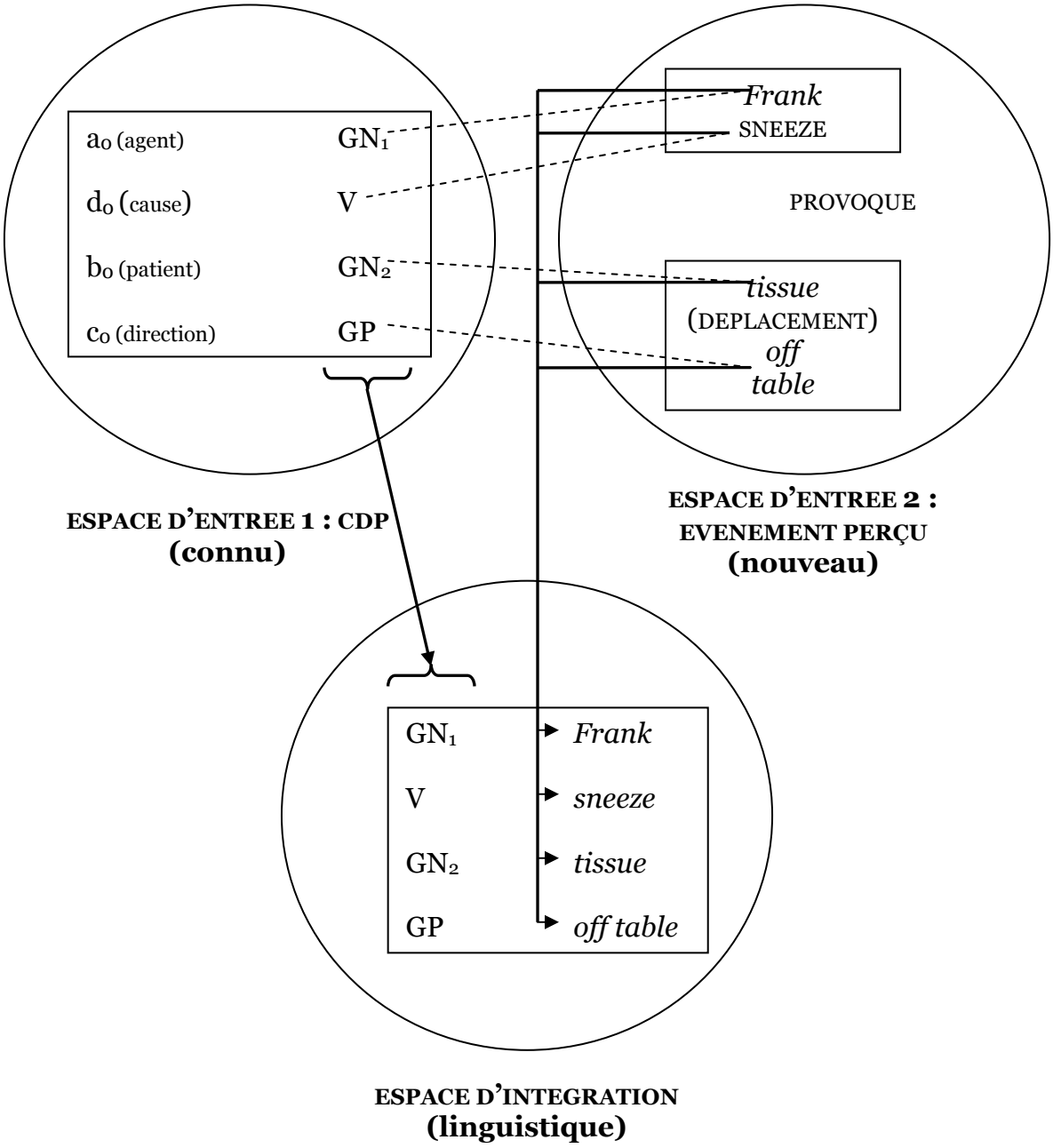

Figure 22. *Blend* grammatical : *Frank sneezed the tissue off the table.*

Cette construction est flexible à plusieurs égards. Dans les exemples (69) et (70), le sens causal n'a pas besoin d'être encodé par le verbe. Cela s'explique par le fait que dans l'espace d'intégration la connexion causale entre l'action et le déplacement demeure non spécifiée (mais présente). Il existe d'autres marques

de flexibilité. Dans les exemples ci-dessus, le déplacement est concret (physique). Il peut tout aussi bien être plus abstrait :

(71) They fled to Iran and Turkey, leaving Iraqi Kurdistan all but deserted and suffering the catastrophe **which has finally embarrassed the US and its allies into taking action** (FLOB).

(72) Mary frowned Jack out of playing a nasty trick on her.

La causalité est ici plus indirecte. Dans le premier cas, l'intervention militaire est une conséquence indirecte de la fuite des réfugiés. Dans le second, c'est le regard réprobateur de Mary qui pousse Jack à déduire qu'il n'est pas dans son intérêt de mettre son projet à exécution. Ces constructions relèvent malgré tout du *blend* grammatical. L'espace intégrant importe, à partir de l'espace d'entrée 2, la causalité conventionnellement associée à la construction de l'espace d'entrée 1, et l'applique au schéma syntaxique du verbe, qui en était jusque-là dépourvu.

Dans l'étude de cas détaillée par Fauconnier et Turner (1996) ainsi que par Fauconnier (1997), la structure syntaxique reste la même. Nous sommes donc en présence d'une innovation sémantique affectant une construction de manière compositionnelle. Cette étude a été complétée par la suite, notamment parce que toutes les conclusions n'ont pas été tirées sur le plan du développement sémantique et du rôle joué par le *blend*.

3.4.2.2. *Blend* et extensions constructionnelles.

À un degré d'abstraction supérieur, on rencontre également des cas où la trame constructionnelle de la CDP est étendue à des énoncés de sens non causal :

(73) The butler bowed the guests in (Broccias 2005).

(74) The supporters booed Newcastle off at the interval (*ibid.*).

(75) The audience booed the actor off the stage (*ibid.*).

(76) The plate umpire roared and punched a batter out (*Strong Motion*, Jonathan Franzen, p.189).

Broccias (2003 et 2005) adopte une vision plus globale de la construction que Goldberg (1995) ou Fauconnier (1997). Tous les exemples mentionnés ci-dessus font partie de ce qu'il appelle « le réseau du changement » (*the change network*), qui s'appuie notamment sur la structure transitive S V O C, « orientée sur l'objet » (*transitive object-oriented change construction*). En (73), la construction encode une causation atténuée. Le geste du majordome peut être interprété par les convives comme un signe qu'ils peuvent entrer, provoquant ainsi leur déplacement. En revanche, la causation est totalement absente de la construction en (74) : les huées des supporters ne font qu'accompagner la sortie (prévue) des joueurs à la mi-temps. On est dans un cas de pure coextension temporelle des deux événements, sans relation de cause à effet. Les énoncés (75) et (76) sont plus difficiles à interpréter en contexte. En (75), les huées du public peuvent tout aussi bien provoquer la sortie prématurée de l'acteur (interprétation causale), que l'accompagner alors que sa sortie est prévue en fin de scène (coextension temporelle des deux événements sans relation de cause à effet). L'énoncé (76)[265] est tiré d'une description d'une partie de baseball au cours de laquelle le batteur est éliminé. Cette phase de jeu s'accompagne de la part de l'arbitre principal, d'une gestuelle qui prend la forme d'un coup de poing symbolique dans le vide, ainsi que d'une notification verbale (« roared »). Plusieurs interprétations sont ici possibles. Il faut savoir que dans ce sport, le lanceur doit envoyer la balle dans un espace précis (à la portée du batteur). La validité du lancer est laissée à la seule appréciation de l'arbitre. Ce dernier joue donc un rôle clé : le batteur est éliminé à la suite de trois lancers jugés valides et non interceptés. Si, d'un côté, le joueur sait, sans aucun doute possible, qu'il n'a pas réussi à frapper la balle, il doit, d'un autre côté, attendre la confirmation de l'arbitre (quant à la validité du lancer) pour savoir s'il est officiellement éliminé. Dans ce cas, le code de l'arbitre est essentiel et l'énoncé reçoit une interprétation causative (au moins en partie). On peut aussi supposer qu'un joueur professionnel possède une très bonne perception du jeu, et qu'il sait distinguer un bon lancer d'un mauvais. Dans ce cas, le code gestuel et verbal de l'arbitre

[265] Le raisonnement qui suit reprend une discussion que nous avons eue avec C. Broccias.

peut n'avoir qu'une influence minime sur sa sortie du terrain. En (76), le code arbitral possède une dose partielle et variable de causation.

Broccias (2003 et 2005) propose une solution élégante pour rendre compte de la variation concernant ce type de construction. Il commence par modéliser la complexité interne de la construction causale prototypique[266], qui, de ce fait, est au cœur de ce qu'il appelle, en termes langackeriens, le « Schéma du Changement Forcé » (*the Force Change Schema*). Cette caractérisation initiale lui fournit une base solide pour examiner les extensions réalisées à partir du schéma. Ce dernier est le produit d'un *blend* (figure 23).

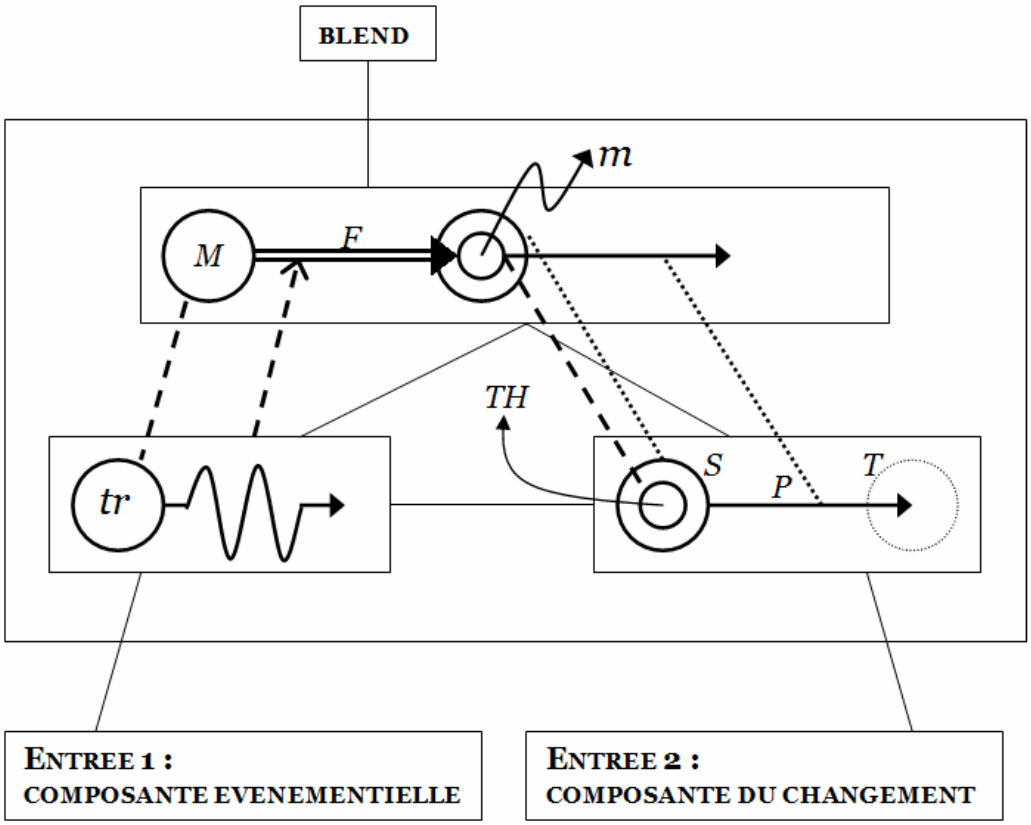

Figure 23. *Blend* et Schéma du Changement Forcé (d'après Broccias 2003 et 2005).

[266] Selon Broccias, la raison pour laquelle la construction causale est jugée prototypique est la suivante : « The very fact that the non-causal (i.e. temporal) interpretation of the transitive, object-oriented change construction has largely gone unnoticed in the literature should suffice to convince us that the causal reading is primary or prototypical (...) (Broccias 2003b) ».

Broccias applique (habilement selon nous) l'outil du *blend* aux constructions, dans le cadre de la Grammaire Cognitive. Référence est faite au modèle dit des « billes de billard », décrit par Langacker comme suit :

> We think of our world as being populated by discrete physical objects. These objects are capable of moving about through space and making contact with one another. Motion is driven by energy, which some objects draw from internal resources and others receive from the exterior. When motion results in forceful physical contact, energy is transmitted from the mover to the impacted object, which may thereby be set in motion to participate in further interaction (1991 : 13).

Si l'on privilégie l'interprétation causale de (75), la construction est le résultat d'un processus d'intégration constructionnelle de la composante événementielle et de la composante du changement. La première décrit un événement générique instancié par le procès /BOO/, dont le trajecteur[267] est *the audience*. La seconde comprend un thème (TH) – *the actor* – qui se déplace physiquement ou métaphoriquement le long d'un itinéraire (*path*, P) d'un point de départ ou d'un état initial (*state*, S) – *the stage* – à un point ou état d'arrivée (*target*, T) – *off the stage*. L'agencement linéaire des deux composantes est censé représenter le lien de cause à effet entre la première (à gauche) et la seconde (à droite). Le *blend* (en haut) réalise l'intégration des deux composantes, avec tout ce que cela implique en termes de composition, d'achèvement et d'élaboration. Une dépense d'énergie (F) s'effectue à partir du manipulateur (M) sur l'entité manipulée (m), ce qui occasionne un déplacement (physique ou métaphorique) de cette dernière. En (75), le flot d'énergie se fait par l'entremise des huées (F) du public (M) envers l'acteur (m). L'événement

[267] Le *trajecteur* (*tr*) est un concept clé dans la Grammaire Cognitive qui, rappelons-le, unifie la question de la perspective dans la conceptualisation et la grammaire. Le trajecteur se conçoit par rapport à un *repère* (*landmark*, noté *lm*) au sein d'un *domaine* (*domain*). L'ensemble constitue un *profil relationnel* (*relational profile*), dans lequel le trajecteur est l'entité la plus proéminente (elle reçoit le plus haut degré d'attention dans le processus de conceptualisation), alors que le repère ne reçoit qu'une attention secondaire. Ainsi, dans *the picture above the sofa*, *the picture* est le trajecteur, tandis que *the sofa* est le repère. Dans *the sofa below the picture*, c'est *the sofa* qui est trajecteur, et *the picture* qui est repère. La distinction trajecteur/repère est un exemple de l'organisation plus générale en *figure/site* (*figure/ground*).

/BOO/ est conceptualisé par l'énonciateur (ou sujet cognitif) en tant que force provoquant le déplacement de l'entité *actor*. Cette opération cognitive, que Broccias nomme *force construal*, est symbolisée par la flèche en tirets qui va de l'entrée 1 jusqu'au *blend*. Elle permet d'établir une correspondance entre le trajecteur *the audience* et le manipulateur (M) ainsi qu'entre le thème (TH) de la composante de l'entrée 2 et celui de l'espace intégrant.

À partir de cette caractérisation dynamique de la construction prototypique (c'est-à-dire à sens causal), Broccias s'attache à rendre compte des emplois non causaux, qui se situent dans le prolongement du schéma initial – cf (74) ci-dessus :

> (…) non-causal examples can be regarded as originating from the (progressive) bleaching of the force construal of the event component within an integrated (i.e. blended) scene where the two subevents (i.e. those captured by the event and change components) unfold together (Broccias 2005)[268].

On retrouve ici un processus évoqué dans le domaine de la grammaticalisation, à savoir la dilution sémantique (*semantic bleaching*), à ceci près qu'elle est ici fortement colorée dans son application par la Grammaire Cognitive. Dans ce cadre, une même scène peut être perçue (visuellement ou mentalement) de plusieurs manières, c'est-à-dire en fonction de différentes configurations qui gravitent autour de l'opposition figure/site :

> Impressionistically, the **figure**[269] within a scene is a substructure perceived as "standing out" from the remainder (the **ground**) and accorded special prominence as the pivotal entity around which the scene is organized and for which it provides a setting (Langacker 1987 : 120).

À une même scène n'est pas forcément associée une seule et unique configuration figure/site. La dilution, telle qu'elle vient d'être évoquée, s'appuie

---

[268] Nous nous référons au manuscrit.
[269] C'est l'auteur qui souligne dans les deux cas.

sur la faculté du locuteur à opérer une discrimination entre la figure et le site. Selon Broccias, la construction SVOC encode prototypiquement une relation de causalité, la composante temporelle n'étant qu'optionnelle : présente en (72), elle est absente en (77) :

(77) She danced her legs stiff.

Inversement, lorsque l'interprétation temporelle est choisie, c'est le sens causal qui est optionnel : il est soit dérivé, comme en (73), soit absent, comme en (74) ou en (78) :

(78) We've just got to sit it out; it's all we can do (BNC).

Par ailleurs, une même construction peut être perçue d'au moins deux manières en fonction du contexte. Ainsi, l'expression *cry oneself to sleep* insistera sur la temporalité si elle signifie « pleurer jusqu'à ce que l'on s'endorme ». En revanche, c'est la causalité qui prédominera si le sens est le suivant : « s'endormir à force d'avoir pleuré ».

Broccias (2005) définit ainsi un continuum à double orientation, schématisé figure 24. Les cercles concentriques reprennent chacun l'une des deux interprétations possibles : le cercle extérieur symbolise l'interprétation causative tandis que le cercle intérieur renvoie à l'interprétation temporelle. Un cercle en gras indique l'interprétation privilégiée pour la construction, tandis qu'un cercle en pointillé montre que l'interprétation est quasiment absente. Le trait continu indique une interprétation présente mais sur laquelle l'énonciateur porte un degré d'attention moindre que lorsque le trait est en gras. Les configurations A, B, C et D sont illustrées par les exemples (77), (72), (73) et (74) respectivement. Ce schéma appelle plusieurs remarques. La première est que l'extension d'un emploi à partir d'une construction prototypique (en l'occurrence l'interprétation temporelle à partir de l'interprétation causale) ne se fait pas nécessairement par le sens du verbe. En (78), l'interprétation temporelle de la construction n'est pas liée au sémantisme du verbe *sit*, qui par ailleurs ne dérive aucunement d'un sens causal.

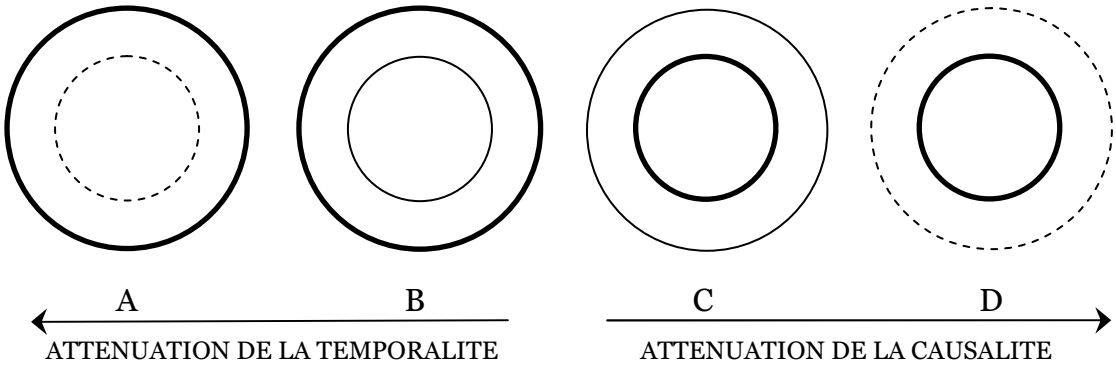

Figure 24. Extension constructionnelle et ségrégation causalité/temporalité (adapté de Broccias 2005).

Deuxièmement, les études réalisées sur l'unidirectionnalité dans le domaine de la grammaticalisation (voir par exemple Hopper et Traugott 1993) indiquent qu'en fait, c'est la causalité qui dérive de la temporalité et non le contraire. Broccias (2005) est conscient de ce problème et suggère la solution suivante : « One way of implementing an alternative solution could be to regard both the causal and the temporal uses as deriving from the 'simplification' of a more elaborate, possibly temporal, structure ». C'est ce qu'il appelle la « solution de la paraphrase temporelle » (*temporal paraphrase solution*, ou *TPS*). Cette issue n'est pas exempte de problèmes[270] mais n'est pas non plus dénuée d'intérêt, notamment parce qu'elle souligne le rôle interprétatif de l'énonciateur dans la spécification fonctionnelle d'une construction, partant de son évolution.

La contribution de Broccias a ceci d'intéressant qu'elle confirme la pertinence du *blend* grammatical parmi les mécanismes cognitifs possibles du changement linguistique. Il s'agit là d'un phénomène central, qui atteste du fait que les locuteurs se reposent sur du connu pour pénétrer dans l'inconnu linguistique. Preuve est faite que le changement est progressif et non abrupt. Par ailleurs, le modèle d'intégration nous permet de saisir la relation qui existe entre compression perceptive et compression grammaticale[271]. La compression perceptive se produit lorsque le sujet cognitif conceptualise deux événements séparés (cf. les constituants des deux espaces d'entrée) en un seul événement

[270] Parmi les objections possibles figure le fait que la grammaticalisation se traduit le plus souvent par un passage du lexical au grammatical. Ce n'est pas le cas ici.
[271] Sur le lien entre blend et compression, voir Fauconnier et Turner (2000).

complexe (contenu dans l'espace d'intégration). Le *blend* perceptif se traduit, iconiquement, par un *blend* constructionnel. Mais Broccias nous montre que d'autres phénomènes sont à l'œuvre. Parmi ceux-ci figure la capacité du sujet cognitif, dont la flexibilité du focus attentionnel permet de spécifier une acception à partir d'un noyau sémantique, opérant par là même une ségrégation figure/site.

3.4.4. Bilan : qu'y a-t-il de (véritablement) grammatical dans le *blend* ?

Si l'on s'en tient à la description initiale du *blend* grammatical par Fauconnier et Turner (1996), on relève un certain décalage par rapport au titre ambitieux de l'article – «Blending as a central process of grammar ». Le plus souvent, les études de cas choisis par ces auteurs sont syntaxiquement et/ou sémantiquement binaires et s'accordent dès le départ avec la bipartition des espaces d'entrée. La CDP comprend deux événements, sémantiquement parlant : un événement causal, qui reprend globalement l'information encodée par le sujet et le verbe, et un événement provoqué, dont les participants sont les référents de l'objet et du complément. De même, l'analyse en termes de *blending* de constructions contrefactuelles sur le modèle de *If I were you, I would hire me*[272] est facilitée dès le départ par sa structure duale. Le même constat s'impose concernant les constructions ditransitives analysées dans la version augmentée de Fauconnier et Turner (1996)[273]. Nous avons du mal à percevoir la centralité du phénomène à partir d'un seul type d'études de cas, surtout si ces dernières sont soigneusement choisies en fonction de leur capacité à s'insérer dès le départ dans une structure pré-établie.

Harder (2003) fait pourtant le reproche inverse : le *blend* serait, selon lui, appliqué, à tort, à des exemples qui ne se prêtent pas au départ à cette structure duale. Il soutient que le *blend* ne s'applique que lorsque l'on est en présence d'une binarité :

---

[272] Voir énoncé (49) ci-dessus.
[273] http://markturner.org/centralprocess.WWW/centralprocess.html.

> « (…) the ability to blend mental spaces must presuppose the ability to entertain two pictures of the same thing simultaneously; otherwise the issue of integrating them would not arise (2003 : 93) ».

Ce que Harder oublie, c'est que plusieurs *blends* peuvent se combiner. Un espace d'intégration peut parfaitement être recruté en tant qu'espace d'entrée dans l'élaboration d'un autre espace d'intégration. Par ailleurs, les théoriciens de l'intégration conceptuelle et grammaticale s'accordent pour dire qu'il est aussi des cas où plus de deux espaces d'entrée interagissent. Là où nous sommes d'accord avec Harder, c'est dans le souci d'utiliser le *blend* à bon escient, en dépit du fait que c'est une formidable machine à décrire, voire à simuler la créativité.

Enfin, pourquoi avoir choisi l'adjectif *grammatical* pour qualifier ce type de *blend* si l'on s'en tient, comme Fauconnier et Turner (1996), à des situations dans lesquelles seule la composante sémantique d'une construction change ? Il nous semble que le terme *grammatical* doit pouvoir être appliqué au sens tout autant qu'à la forme. C'est pourquoi, avant de pouvoir conclure à la centralité du *blend* en grammaire, il faut pouvoir justifier d'exemples d'interaction compositionnelle entre la fonction *et* la forme. Peut-être est-ce là une spécificité de l'anglais, car au vu d'autres études sur le *blend* grammatical, l'équilibre semble mieux respecté – nous pensons en particulier aux travaux de Mandelblit sur la syntaxe et la morphologie de l'hébreu (1997 et 2000). Mais l'argument du particularisme linguistique est une fausse excuse pour qui se propose de révéler de l'invariant cognitif. Nous verrons que l'anglais présente des cas de *blends* constructionnels tout aussi intéressants.

4. Conclusion : le *blend* constructionnel comme outil de conceptualisation des formes émergentes et du changement linguistique.

Nous venons de passer en revue quelques objections possibles à l'égard de l'intégration conceptuelle en général, et du *blend* grammatical en particulier. Ces critiques ne sauraient faire oublier que nous sommes en présence d'un formidable outil explicatif, pour peu qu'on l'étende à l'assemblage forme/fonction et non au seul domaine sémantique. Les études de cas qui vont suivre n'ont d'autre but que d'adapter le modèle dans ce sens, dans l'espoir d'en étendre le champ d'application et de faciliter la compréhension des mécanismes de la créativité et du changement linguistique.

4.1. Vers un modèle diachronique cognitif.

Nous n'avons eu, dans ce chapitre, aucune prétention à l'exhaustivité dans l'inventaire des outils cognitifs. Nous n'avons, pour l'heure, retenu que ceux qui nous ont permis de constituer une base de départ solide dans l'étude du changement et du caractère intermédiaire des constructions impliquées dans ce changement. Certains outils complémentaires de la linguistique cognitive, pas forcément associés de prime abord à la thématique du changement linguistique, trouveront toutefois une application concrète et indispensable dans notre modèle. Nous les développerons en temps voulu.

Le problème avec la plupart des théories cognitives-fonctionnelles (ce qui inclut celles que nous venons de décrire), c'est que la nature graduelle du changement n'est démontrée que sur le plan sémantique. Voilà qui est insuffisant. On pourrait objecter, comme le fait Newmeyer (1998a), que les changements catégoriels sont abrupts syntaxiquement mais progressifs sémantiquement. Cela ne serait d'ailleurs pas du tout en conflit avec l'un des grands principes de la linguistique fonctionnelle selon lequel les changements sémantiques précèdent les changements de forme.

4.2. Conceptualisation de l'intermédiarité à partir de constructions émergentes.

Gibbs (2000) remarque que le *blend*, en dépit de son très grand pouvoir explicatif, manque de fondements psychologiques. Il s'avère en effet que le *blend* n'est souvent appliqué qu'a posteriori pour rendre compte d'énoncés, certes inédits, mais déjà constitués. Si l'on veut s'assurer de la pertinence psychologique du modèle, c'est-à-dire de sa capacité à formaliser les processus mentaux impliqués dans l'innovation conceptuelle du point de vue de la production comme de la création du sens, il faut procéder autrement.

Du point de vue grammatical, nous suggérons que, pour pénétrer dans les arcanes de la création et de l'évolution d'une construction, le meilleur moyen est de l'analyser alors qu'elle est encore au stade de l'émergence, c'est-à-dire en cours de grammaticalisation, ou tout simplement syntaxiquement et/ou sémantiquement instable. Les constructions émergentes ont pour particularité de poser des difficultés de traitement au niveau typologique. Les études d'inspiration modulaire ont tendance à les connoter négativement. Pourtant, ces formes instables sont si fréquentes que nous sommes en droit de nous demander si, en fin de compte, elles ne constituent pas la norme. Dans les faits, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer des réserves quant aux modèles diachroniques construits sur une symétrie parfaite. Ces modèles postulent qu'une construction passe par plusieurs épisodes de stabilité fonctionnelle, et qu'entre chacune de ces périodes existe une étape intermédiaire caractérisée par la multifonctionnalité de la forme en question. Il va sans dire que, dans ce cas, la modélisation est en porte-à-faux avec la réalité.

Étudier les changements en cours n'est pas chose facile, comme l'a rappelé Denison (2000). Il faut pouvoir décider ce qui constitue réellement un cas de changement linguistique, par opposition à une variation d'ordre sociolinguistique ou une simple erreur[274]. Un emploi non standard peut tout aussi bien être annonciateur d'un changement à grande échelle que demeurer circonscrit au rang d'idiosyncrasie dialectale. Plusieurs options s'offrent au

[274] Même si l'erreur en soi est d'un grand intérêt sur le plan cognitif.

linguiste. La première est d'étudier a posteriori l'évolution historique d'une forme qui a fini par acquérir un degré de stabilité, après être passée par plusieurs périodes d'instabilité formelle et fonctionnelle. Cela passe par l'exploitation de corpus historiques et la sélection de périodes charnières, au cours desquelles une construction donnée est plurifonctionnelle. Plus difficile est l'étude de changements contemporains, car nous ne disposons que de données partielles concernant le cheminement de leur évolution. Il est cependant possible à ce niveau de s'inspirer des tendances du passé pour éclairer celles du présent, d'autant plus que, a priori, les mécanismes cognitifs du changement perdurent à travers les âges.

4.3. Poser les bases d'une grammaire de constructions floue.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous allons décrire et appliquer le *blend* constructionnel dans une optique diachronique. Ce modèle, résultant de la combinaison de l'intégration conceptuelle à la Fauconnier et Turner et des Grammaires de Constructions ne sera pas considéré comme une fin en soi, ni comme une formalisation définitive, permettant de rendre compte de tout ce qui conditionne les changements linguistiques d'un point de vue cognitif. Le *blend* constructionnel n'aura d'autre but que de poser les bases d'une grammaire de constructions *floue*. Nous entendons par là une théorie qui non seulement s'accommode parfaitement de constructions problématiques dans d'autres théories (notamment structuralistes), mais qui les prend pour point de départ. Nous verrons que la formalisation que l'on en retire n'en est que plus juste.

La nature floue de la grammaire n'a donc rien à voir avec son manque d'exactitude. Elle est d'autant plus exacte que le flou nous amène à prendre en considération le point de vue de l'énonciateur en tant que sujet cognitif. Ce dernier n'est pas nécessairement linguiste, ce qui fait que sa compétence est généralement plus flexible que les règles strictes qu'un spécialiste de la langue pourra dégager des énoncés. L'importance de la perception dans l'activité conceptuelle et langagière n'est plus à démontrer depuis l'avènement de la

Grammaire Cognitive. C'est pourquoi nos analyses feront appel, le cas échéant, aux schémas constructionnels langackeriens.

La première étude de cas concernera la construction associée au génitif de mesure (GN_1 *'s* GN_2). A priori, cette construction est d'un intérêt limité d'un point de vue sémantique, vu que sa fonction (l'expression d'une mesure, exprimée par GN_1) ne varie quasiment pas. En dépit de cette simplicité fonctionnelle, la variation syntaxique de la construction est assez large. Sa structure syntaxique canonique est, en fait, assez souvent malmenée par les locuteurs/auditeurs, du fait que la construction est en effet assez complexe à traiter à l'oral comme à l'écrit. Cela est dû à l'ambiguïté de la portée du déterminant et à la multifonctionnalité de <*s*> (qui peut être marqueur de pluriel, affixe du cas possessif, ou <*s*> de liaison morphologique). C'est précisément la raison pour laquelle elle a retenu notre attention. Nous montrerons que ce qui motive cette variation est de nature cognitive. Dans la production d'une construction complexe (quelle que soit la raison de la complexité), les locuteurs/auditeurs ont tendance à faire appel à une construction similaire plus simple d'utilisation, d'où des phénomènes d'interférence constructionnelle. En l'occurrence, les constructions des génitifs déterminatif et générique, plus simples d'emploi (car plus fréquentes ?), interagissent de façon compositionnelle avec le schéma du génitif de mesure. Nous verrons que les constructions intermédiaires sont des *blends* grammaticaux qui s'appuient sur des matrices constructionnelles cognitivement saillantes. Nous examinerons l'origine de cette saillance et le rôle joué par les matrices dans le changement linguistique.

La deuxième étude de cas concerne ce que Krug (2000) a appelé les « modaux émergents » (*emerging modals*) : *have (got) to/hafta/gotta*, *going to/gonna*, et *want to/wanna*. Ces formes ont pour particularité d'occuper une position intermédiaire sur le continuum syntaxique verbe-auxiliaire ainsi que sur le continuum fonctionnel sens lexical-sens modal. Dans ce groupe de constructions en cours de grammaticalisation, nous examinerons tout particulièrement le cas de *want to/wanna*, dont le statut intermédiaire est d'autant plus marqué que la construction ne présente pas un degré aussi avancé d'auxiliarisation et de modalisation que *have (got) to* et *going to*. Par ailleurs,

les emplois modaux de la construction en *want to/wanna* sont presque exclusivement déontiques, alors que les autres constructions peuvent être déontiques ou épistémiques. Nous faisons le pari que plus une forme est hybride, plus son analyse détaillée aura de chances de révéler les mécanismes d'extension constructionnelle. De fait, les emplois déontiques pourront être décrits comme des cas de *blends* constructionnels, et non de simples manifestations sémantiques du phénomène de chevauchement.

Nous souhaitons montrer qu'une grammaire de constructions floue est à même de rendre compte de la variation synchronique tout autant que de l'évolution diachronique, et ce de façon psycholinguistiquement réaliste.

CHAPITRE 4
LE GÉNITIF DE MESURE.
PREMIERS ARGUMENTS EN FAVEUR D'UNE GRAMMAIRE DE CONSTRUCTIONS FLOUE

0. Introduction.

Nous venons de plaider en faveur d'un traitement cognitif global du changement linguistique sur la base d'un modèle d'intégration constructionnelle. Ce modèle se veut unitaire pour deux raisons : premièrement il analyse la forme à la lumière du sens (et inversement) ; deuxièmement, il réconcilie points de vue synchronique et diachronique en rendant compte de la dynamique langagière, visible au niveau de la variation synchronique, en relation avec les développements diachroniques. Rappelons que cette dynamique est rendue possible par la double nature des constructions. D'un point de vue centré sur l'usage, ces dernières sont tout à la fois stables et innovantes. D'un côté, les locuteurs possèdent et partagent un certain nombre de conventions portant sur l'assemblage forme/sens, fruit d'un travail d'abstraction à partir d'expériences linguistiques. D'un autre côté, la double projection forme/sens est flexible et

innovante dans la mesure où (i) les locuteurs n'ont pas accès exactement aux mêmes assemblages de forme et de sens (la conformité aux conventions linguistiques n'est pas parfaite), (ii) le couplage est renégociable à l'échelle collective.

Notre modèle constructionnel repose principalement sur l'existence d'une *zone de développement potentiel* pour chaque construction. Cette zone est précisément ce qui permet à la grammaire de s'adapter à la flexibilité linguistique[275]. De fait, les constructions sont décomposables en éléments (formels et/ou fonctionnels) qui interagissent selon des schémas cognitifs réguliers. Parmi ces schémas figure en bonne place le *blend* constructionnel, dont nous avons déjà souligné le rôle dans l'émergence de nouvelles constructions. Nous soutenons qu'une construction saillante dans l'esprit des locuteurs d'une communauté linguistique donnée peut être recrutée en totalité ou en partie afin de servir de *trame* dans l'élaboration d'une autre construction. Elle peut également jouer un rôle de *jalon* dans l'accès à une construction plus complexe. En principe, une construction est cognitivement saillante lorsqu'elle est conventionnelle (fortement ancrée symboliquement) et *perçue*[276] comme étant facile à traiter.

Rappelons ici notre hypothèse de travail : c'est en étudiant les cas de constructions typologiquement problématiques (car en cours de grammaticalisation) que nous parviendrons à mieux saisir les mécanismes du changement linguistique. C'est pour cette raison que la construction associée au génitif de mesure (CGM) en anglais contemporain, qui fait l'objet du présent chapitre, a tout naturellement retenu notre attention (Desagulier 2004b, 2005b) :

(1) He was sentenced to Ø twenty years' imprisonment on the manufacturing charge (www.dpa.state.ky.us).

[275] Flexibilité qui est, comme nous l'avons vu, incontournable.
[276] Une construction peut être complexe dans les faits mais suffisamment conventionnelle pour être perçue comme simple à traiter.

(2) The seats outside us were occupied by two middle aged women who were going to London for a week's holiday (Larreya 1995 : 108 ; M. John Harrison, *The Course of the Heart*).

(3) Afternoon 13:30 start from the Crown for a 5½ miles' walk through Brackmills Woods (www.northamptonra.org.uk).

A priori, cette construction ne semble pas poser de problème : sa configuration canonique est relativement simple ([Ø Dét$_1$ GN$_1$*'s* GN$_2$][277]) et la fonction de l'ensemble clairement délimitée (l'expression d'une mesure). Pourtant, si l'on adopte le point de vue d'un locuteur non-linguiste en situation de discours authentique, on se trouve vite confronté à une ambiguïté quant à la portée des déterminants (à l'oral comme à l'écrit) et à la fonction précise du relateur <*s*> (surtout à l'oral). Étant donnée sa multifonctionnalité, il est possible d'hésiter entre le marqueur du pluriel, du possessif ou une entité plus vague, à savoir le « *s* »[278] de liaison morphologique que l'on trouve dans des mots tels que *menswear*, *craftsman/craftswoman*, *spokesman/spokeswoman*[279]. À cela s'ajoute l'instabilité de l'apostrophe <'> à l'écrit. Cette dernière n'apparaît pas dans l'exemple suivant :

(4) The criminal penalties, however, are draconian: up to **twenty years imprisonment** and up to $25,000 fine for each count (BNC).

À y regarder de près, on se rend compte que cette construction est susceptible de poser des problèmes face auxquels les locuteurs peuvent proposer (plus ou moins consciemment) une réaction cognitive telle qu'une réanalyse à la lumière d'une construction plus accessible. Par conséquent, on n'est guère étonné de constater une très grande variation dans les réalisations de la CGM quant à

[277] Ø renvoie ici à l'article « zéro ».
[278] Nous faisons un distinguo entre le marqueur générique <S> et le graphème <*s*>.
[279] Il y a débat quant à la véritable nature de ce <s> morphologique. Certains y voient un vestige de la marque du génitif. Mais cette analyse ne tient pas lorsque l'on compare par exemple bridesmaid et bridegroom (Taylor 1996 : 307).

l'usage des déterminants, de la ponctuation et à la construction des noms dans chaque GN (dénombrables/indénombrables).

La question à laquelle nous souhaitons répondre s'inspire directement de Goldberg (2003 : 219) : quels sont les mécanismes qui président à la construction d'une construction (sic) ? La formulation du problème est simple, mais appelle une réponse complexe. Nous pensons pouvoir apporter des éléments de réponse en réhabilitant le concept de flou dans l'analyse linguistique[280]. Nous suivons en cela les remarques de Jackendoff :

> (…) fuzziness must not be treated as a defect in language; nor is a theory of language defective that countenances it. Rather, fuzziness is an inescapable characteristic of the concepts that language expresses. To attempt to define it out of semantics is only evasion (Jackendoff 1983 : 125).

Nous montrerons que le flou est un composant central des Grammaires de Constructions vu qu'il renvoie notamment au différentiel entre le principe de stabilité et le principe d'innovation. Dans certaines constructions intermédiaires, le flou pourra aussi renvoyer à l'indétermination quant aux modalités de l'assemblage forme/sens. Dans tous les cas, nous verrons qu'il peut être plus judicieux de parler de grammaire de constructions floue.

1. Le génitif de mesure : une construction intermédiaire.

1.1. Les constructions génitives.

Plusieurs raisons ont motivé le choix de cette étude de cas. Tout d'abord, nous avons été sensible au haut degré d'indétermination quant à la syntaxe et la portée sémantique des déterminants dans la CGM. Par ailleurs, on trouve relativement peu d'informations concernant cette forme de génitif en *'s* dans les

[280] Celui-ci est traditionnellement décrié dans toute approche qui ne se fonde pas sur l'usage, mais est intégré dans les autres cas.

ouvrages de linguistique en général. La plupart des études se concentrent sur la distinction entre les constructions clitiques en *'s* et les constructions périphrastiques en *of*. (Delmas 1983 ; Quirk et al. 1985 : 321 ; Deane 1987 ; Rosenbach 2002), ou sur le lien entre le concept de possession et ses réalisations en termes de schèmes mentaux (Heine 1997 : chapitre 5) ou de phénomènes de repérage (Langacker 1999 : 174-188). La CGM est également le parent pauvre de la catégorie des génitifs *en s* : les grammaires linguistiques de l'anglais traitent principalement du génitif déterminatif et du génitif générique.

Les constructions génitives ont toutes une forme minimale en commun, que l'on peut résumer de la manière suivante : GN_1*'s* GN_2. Le nombre de fonctions associées dépend grandement du degré de précision voulu par le linguiste. La liste établie par Quirk (1985 : 326-330) compte pas moins de six types de génitifs *en 's* :

(i) Le génitif déterminatif (« *genitive as determinative* ») :
[Jenny's] desk (1985 : 326),

(ii) Le génitif modifieur (« *genitive as modifier* ») :
He wants to become a ship's doctor when he grows up (1985 : 327),

(iii) Le génitif collectif (« *the group genitive* ») :
The Museum of Modern Art's Director (1985 : 328),

(iv) Le génitif indépendant (« *the independent genitive* ») :
My car is faster than John's (1985 : 329),

(v) Le génitif de lieu (« *the "local genitive"* ») :
We'll meet at Bill's (1985 : 329),

(vi) Le génitif postposé (« *the "post-genitive"* ») :
some friends of Jim's (1985 : 330).

Les critères retenus pour établir ces six catégories ne sont pas homogènes. Certains sont principalement syntaxiques (iv, vi) tandis que d'autres sont sémantiques (ii, iii, v), voire les deux (i). En fait, la plupart des génitifs *en 's* répertoriés par Quirk et al. (1985) peuvent être ramenés à deux grands groupes : le génitif déterminatif et le génitif générique (ou classifiant).

1.2. Le génitif déterminatif.

Comme son nom l'indique, le génitif déterminatif relève de la catégorie fonctionnelle de la détermination.

(5) The season's climax is far from irrelevant for Arsenal (BNC).

Dans cet énoncé, le génitif est déterminatif parce que le segment *The season's* détermine le nom *climax*. Pour s'en convaincre, il suffit de le remplacer par un autre déterminant (*a*, *the*, *this*, *that*, etc.). De ce principe découlent deux propriétés syntactico-fonctionnelles (Larreya 1995 : 105-106). Tout d'abord, le premier groupe nominal (GN_1) est déterminé par le déterminant situé immédiatement à sa gauche ($dét_1$). Dans l'exemple (5), l'article défini *the* détermine le nom *season*. Le schéma de détermination est donc le suivant : $[[[\textit{the}]_{DET1}$ [season's$]_{GN1}]_{DET}$ [climax$]_{GN2}]_{GN}$. Ensuite, s'il y a un adjectif devant GN_1, alors le premier qualifie le second :

(6) There are a number of cheating methods ranging from the tried and tested, looking over **the clever student's shoulder**, to the more contemporary and perhaps daring, little pieces of paper rolled into the inside of the pen or the answers written up your arms in ink. (...) (www.bigrag.co.uk).

Dans cet exemple, l'adjectif *clever* qualifie bien évidemment *student* et non pas *shoulder*. Ces comportements syntaxiques sont relativement stables. La relation sémantique entre GN_1 et GN_2 est peut-être plus délicate à décrire. En règle générale, elle est du type « GN_1 *possède* GN_2 » ou « GN_2 *est une action effectuée par* GN_1 ». Il faut cependant se garder de trop généraliser l'interprétation possessive, car celle-ci n'est pas toujours très heureuse, comme en (5) ou en (6). Dans ces deux exemples, la relation entre GN_1 et GN_2 est méronomique (elle exprime une relation tout/partie). Dans d'autres cas, cette relation relève de la parenté. La valeur de base de ce type de génitif est peut-être plus abstraite : les

énonciativistes de la T.O.E. pensent que le marqueur complexe <'S> indique une opération de repérage : GN_1 est le repère de GN_2.

1.3. Le génitif générique (ou classifiant).

La fonction principale du génitif générique est d'exprimer l'appartenance à une sous-catégorie à l'intérieur de la catégorie définie par le nom du GN_1 :

(7) He realised that in the centre of the soft fake torso was a hard real butcher's hook.

Le crochet dont il est question ci-dessus appartient à la sous-catégorie des crochets de bouchers, à l'intérieur de la catégorie générale des crochets. Comme pour le génitif déterminatif, deux propriétés syntactico-fonctionnelles se dégagent (Larreya 1995 : 105-106). Le déterminant situé immédiatement à gauche de GN_1 détermine en fait GN_2.

(8) Your reporter's card should never be a license to bore the readers (www.angelfire.com).

Dans cet énoncé, le déterminant possessif *your* détermine le GN_2 *card* et non *reporter* (GN_1). De même, si GN_1 est précédé d'un adjectif, ce dernier qualifie GN_2 :

(9) His body immediately went limp as his blue postman's cap fell to the ground (www.critpath.org).

L'adjectif *blue* qualifie non pas *postman* (GN) mais bien *cap* (en fait, il qualifie l'ensemble *postman's cap*, dont *cap* est le noyau).

À un niveau d'analyse plus détaillé, il faut faire attention au rôle et à la place précise de l'adjectif :

(10) She bought [the old lady's] house after she died.

(11) She said she wouldn't finish her life in the local [old people's] home.

Le découpage syntaxique n'est pas le même en (10) et en (11). Le génitif est déterminatif dans le premier cas et générique dans le second. L'accentuation permet dans la plupart des cas de lever l'ambiguïté : avec le génitif générique, l'accent primaire porte le plus souvent sur GN_1[281] : *the local old p**eo**ple's home*. Mais en général, les génitifs *en 's* appellent un traitement constructionnel. Une analyse formelle ne suffit pas à elle seule à déterminer si l'on a affaire à un génitif déterminatif ou générique :

(12) I have a lady's umbrella. She said I could keep it.

(13) I'm not going out. All I have is a lady's umbrella, and I don't want people to make fun of me.

Les deux exemples de génitifs ci-dessus ont exactement la même configuration syntaxique : [a GN_1's GN_2]. Par contre, leur organisation fonctionnelle interne est différente. Dans le premier cas nous avons un génitif déterminatif : le référent de GN_1 est une femme qui existe bien dans la situation de l'énonciateur. L'ensemble [*a lady's*] détermine *umbrella*. En revanche, le génitif de l'énoncé (13) est générique. La séquence *a lady's* joue un rôle qualifiant vis-à-vis de GN_2.

1.4. Le génitif de mesure.

Le fonctionnement du génitif de mesure est plus délicat à caractériser, partant à manier. Deux propriétés caractérisent la CGM selon Larreya (1995 : 106-109). Tout d'abord, GN1 renvoie à une mesure de temps, de distance, ou d'argent (auquel cas il est associé à *worth*) :

(1) He was sentenced to Ø twenty years' imprisonment.

(14) There are two areas a few miles' drive away which offer a wider selection of restaurants (http://calico.mth.muohio.edu).

[281] Ce qui fait que ce type de génitif a un comportement proche de celui d'un adjectif.

(15) (…) okay that the utility that comes from ten thousand dollars' worth of retirement benefits, is probably greater than the utility that comes from ten thousand dollars' worth of earnings (…) (MICASE).

À cela s'ajoute le fait que GN_2 fonctionne comme un indénombrable. La preuve en est que, dans l'exemple (1), comme la plupart des prédicats nominalisés, *imprisonment* est incompatible avec l'article indéfini *a* (qui fonctionne avec des noms dénombrables[282]). Que se passe-t-il à présent lorsque GN_2 peut être construit soit comme dénombrable, soit comme indénombrable ? Dans ce cas de figure, Larreya affirme que c'est le fonctionnement indénombrable qui est choisi.

(16) This is a holiday, or hadn't you noticed? (BNC)

(2) The seats outside us were occupied by two middle aged women who were going to London for a week's holiday.

En théorie, *holiday* peut fonctionner de deux manières. En (16), le nom est dénombrable, ce qui le rend compatible avec *a*. En (2), il semble bien qu'en dépit des apparences (la présence de l'article indéfini dans le contexte à gauche) *holiday* soit indénombrable, auquel cas il est défini par l'article zéro (Ø) : *for Ø a week's holiday*. L'article indéfini, quant à lui, détermine *week*. Cela est confirmé lorsque nous mettons *week* au pluriel :

(17) Hampshire gave Smith **two weeks' holiday** on his return from the World Cup, to allow him to get to know his 17-month-old son Harrison and his new house near Salisbury (BNC).

L'article défini est remplacé par le numéral *two*.

Cet ensemble de comportements conventionnels nous permet de définir une construction à part entière (la CGM), que nous représentons en figure (1) :

[282] Rien d'étonnant à cela vu que l'article *a* vient du numéral singulier *one*.

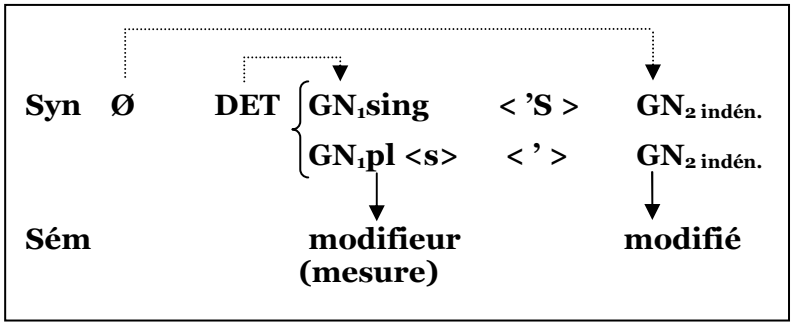

Figure 1. La construction du génitif de mesure.

Un comportement régulier n'exclut cependant pas l'existence parallèle d'exceptions ou de déviations. Elles sont en fait plus conséquentes qu'il n'y paraît.

2. Du flou syntaxique au flou constructionnel.

2.1. Problèmes liés à l'approche traditionnelle.

La caractérisation prototypique de la CGM comporte néanmoins quelques zones d'ombre. Dans l'exemple (17), GN_1 est précédé de (et déterminé par) le numéral *two*. En toute logique, il est possible de remplacer ce dernier par tout autre élément partageant la même distribution, comme par exemple un autre numéral. Tous les numéraux cardinaux conviennent également, à l'exception de *one* :

(17') ?(...) Hampshire gave Smith one week's holiday.

Techniquement (c'est à dire distributionnellement), rien ne bloque l'occurrence du numéral singulier. Pourtant, *one* est très rare dans la CGM, contrairement à l'article indéfini *a/an*. Nous avons comparé l'occurrence des séquences <*a week's holiday*> et <*one week's holiday*> dans deux corpus : le BNC et le moteur de recherche Google. Les résultats figurent dans le tableau 1 :

	BNC	GOOGLE
one week's holiday	1	672
a week's holiday	41	17200

Tableau 1.

Le contraste est saisissant. Les locuteurs ont plus facilement recours à l'article indéfini là où nous pourrions tout aussi bien avoir le numéral singulier. Il y a plusieurs raisons à cela. La première vient de ce que les valeurs de base de *a* et de *one* ne se recouvrent pas totalement. Les deux déterminants ont en commun de marquer ce que les énonciativistes de la T.O.E. nomment une opération d'extraction[283]. Mais *one* met l'accent sur l'aspect quantitatif de l'extraction (« *one and only one »),* tandis que pour *a*, c'est l'aspect qualitatif qui prévaut (« *one occurrence/quantity is extracted from the class* »). Autrement dit, en plus de marquer l'extraction, *one* précise la quantité extraite, ce qui veut dire qu'il y a fléchage sur l'occurrence extraite. Le numéral *one* est donc plus contraignant que l'article indéfini *a*, ce qui peut expliquer son emploi moins fréquent. Cela se vérifie en dehors de la CGM (tableau 2) :

	BNC	GOOGLE
one holiday	16	60800
a holiday	995	4550000

Tableau 2.

Cette tendance se vérifie quel que soit le nom dénombrable considéré.

[283] Dans la T.O.E, il s'agit d'une opération de détermination qui consiste, pour l'énonciateur, à isoler soit un ou plusieurs éléments d'une classe d'occurrences (lorsque le nom est dénombrable et renvoie à du discontinu), soit une quantité à partir d'une classe de quantités (lorsque le nom est indénombrable et qu'il renvoie à du continu quantifiable). Dans *a dog*, *a* est la marque d'une extraction de l'occurrence *dog* à partir de la classe *dogs*. Dans *some milk*, l'énonciateur extrait une quantité indéfinie à partir de la classe de quantités *milk*.

La deuxième raison permettant d'expliquer l'emploi de l'article indéfini est proprement constructionnelle. Elle est aussi liée à l'usage, c'est-à-dire à la perception de la construction par les locuteurs qui, rappelons-le, ne sont pas (tous) des linguistes. Par conséquent, leur vision de la CGM a toutes les chances de ne pas correspondre à la description précise que nous en avons faite plus haut. En l'occurrence, les locuteurs profanes n'ont peut-être pas conscience de l'existence de l'article zéro (figure 1) ni une idée très précise du schéma complexe de détermination à l'intérieur de la CGM. Selon Larreya (1995 : 108), il y a bien une zone de « syntaxe floue » typique de la détermination dans les constructions génitives. En fait, c'est surtout le cas lorsque GN_2 est au singulier : « *a/an* est peut-être perçu par l'énonciateur et le co-énonciateur comme se rapportant d'une certaine façon au second nom ». Du point de vue d'un linguiste, la situation est claire : dans l'exemple (2), l'article *a* qualifie le nom dénombrable *week*. *Holiday*, qui est ici considéré comme un indénombrable, est quant à lui déterminé par Ø. Si l'on se met à la place d'un locuteur non-linguiste, ce fonctionnement est nettement moins évident, surtout dans une situation de communication authentique, soumise à un certain rythme. Dans ces conditions, le locuteur n'a pas le temps de penser au fonctionnement interne précis d'une construction, surtout si celle-ci n'est pas très fréquente, donc pas fortement ancrée en tant qu'unité. Il se peut que l'article indéfini *a* soit considéré comme étant le déterminant de GN_2, d'autant plus que ce dernier peut être construit comme dénombrable (il est potentiellement compatible avec l'article indéfini). Il se peut aussi qu'en l'absence de certitudes quant au schéma de détermination le locuteur veuille préserver l'ambiguïté. Or, avec *one*, il devient plus clair que le numéral porte sur GN_1, de par sa parenté avec d'autres numéraux cardinaux à portée non-ambiguë tels que *two*, *three*, etc. En effet, dans *two weeks' holiday*, *weeks* est au pluriel, ce qui fait que *two* est son seul déterminant possible. *One* appartient à la même catégorie de déterminants que *two*, ce qui le rend, par analogie, moins ambigu que *a*. Avec l'article indéfini, tout se passe comme si l'énonciateur n'avait pas à faire de choix[284] quant à la fonction du déterminant visible à gauche de GN_1. La GCM se caractérise dans

[284] Ce cas de figure correspond à ce que Bolinger (1961) appelle *généralité* : l'ambiguïté n'est pas levée. Elle est au contraire recherchée.

certains cas par une zone de flou, c'est-à-dire une sous-spécification quant à la portée du déterminant explicite. La perception (*perception/construal*) de la construction est donc à prendre en compte pour qui veut comprendre le fonctionnement de la GCM. Pour Larreya (1995), l'interprétation n'a qu'une influence marginale dans le fonctionnement syntaxique du génitif de mesure. Nous pensons au contraire qu'elle joue un rôle central.

Il suffit pour s'en convaincre à nouveau d'observer les déviations relatives à la deuxième propriété de la GCM. Il existe en effet une source importante de contre-exemples à la règle selon laquelle GN_2 est obligatoirement traité comme indénombrable. En voici quelques-uns :

(18) He went further, saying: "We have reached the stage in the Conservative Party where if we have **a week's conference**, and in that we have a 10-minute row about the euro, that will be all that is reported (http://news.bbc.co.uk).

(19) Each expedition starts with **a week's training period** (http://www.raleigh.org.uk).

(20) Initially she purchased CMSI services, and after **a week's session**, she switched to IBIS facilitation available in-house from SCE (http://www.touchstone.com).

(21) Afternoon 13:30 start from the Crown for **a 5½ miles' walk** through Brackmills Woods

(22) No application, however, shall be denied unless an opportunity for a hearing has been given the applicant by **a ten days' notice** in writing (...) (www.hermosabch.org)

(23) **a ten days' absence** (Quirk et al. 1985: 1333).

Dans chacun de ces exemples, GN_2 est un nom exclusivement dénombrable. Dans ce cas, Larreya (1995 : 109) observe que le génitif de mesure est impossible : « Avec les noms intrinsèquement dénombrables, seule est possible la construction avec un nom composé (...) ». Pourtant, *a week's conference*, *a week's training period*, *a week's session*, *a 5½ miles' walk*, *a ten days' notice* et *a ten days' absence* relèvent tous de la CGM alors que pour chacun de ces

exemples GN_2 est dénombrable[285]. Deux solutions s'offrent à nous : soit nous considérons que les énoncés ci-dessus sont agrammaticaux, soit nous reconnaissons que la CGM admet une zone d'indétermination. C'est bien évidemment la deuxième option que nous retenons.

En règle générale, les génitifs en anglais se caractérisent par leur haut degré de variation. Cela est dû principalement à l'instabilité de l'apostrophe, à la multifonctionnalité du <*s*>, ainsi qu'au flottement quant à la perception de la construction des GN. L'instabilité est tout autant due à l'incertitude des locuteurs vis-à-vis des conventions orthographiques qu'au flou inhérent à la catégorie du génitif de mesure et à sa construction associée. Concernant la place fluctuante de l'apostrophe, Taylor (1996 : 305) fait appel aux explications historiques de Sklar (1976). Il s'avère que l'apostrophe comme marqueur du possessif auprès de noms au singulier est fréquente au XVIIe siècle, et conventionnalisée vers la moitié du XVIIIe siècle. Il n'en va pas de même pour les noms au pluriel : l'usage de l'apostrophe est pour eux incertain jusqu'à la fin du XIXe siècle. Sklar (1976) révèle également que la plus ancienne fonction de l'apostrophe est de marquer l'élision d'une lettre ou d'un son[286]. Au XVIIIe siècle, l'apostrophe est également utilisée comme morphème du pluriel dans les cas où l'adjonction d'un pluriel régulier est étrange (*genius's*)[287]. Ces deux fonctions de l'apostrophe ont très certainement interféré avec l'emploi du <*s*> en position médiane dans certains noms composés que nous avons mentionné en introduction, au point de générer plusieurs stratégies de la part des énonciateurs (Taylor 1996 : 306). La première consiste à généraliser l'emploi de l'apostrophe dès qu'il y a besoin de séparer le nom de l'affixe <*s*>, que ce soit dans la construction du pluriel ou dans celle du possessif. La deuxième consiste à éviter l'apostrophe purement et simplement (en particulier au pluriel).

---

[285] Il est vrai que dans certains cas, la CGM semble maladroite, voire totalement incorrecte, lorsque GN_2 est indéniablement dénombrable : **Ø fifteen thousand dollars' car*.

[286] Usage toujours en vigueur de nos jours dans certaines formes contractées en anglais (*I'm*, *you're*, *ain't*, etc.) ainsi qu'en français (*l'eau*) et en italien (*Uniti nell'Ulivo*). En anglais, certains diachroniciens pensent que l'élision a joué un rôle dans l'émergence de l'apostrophe en tant que marqueur du possessif avec des noms au singulier. Ainsi, *the king's daughter* viendrait de l'élision de *his* dans *the king his daughter* (Taylor 1996 : 306).

[287] Cet emploi est toujours d'actualité : *the pro's and con's*, *p's and q's*, *in the early 1990's*, etc.

L'instabilité du <*s*> est à l'image de celle de l'apostrophe, ce d'autant plus qu'il y a souvent un décalage entre la graphie et la prononciation. La même séquence entendue par différents locuteurs peut ainsi donner lieu à plusieurs découpages phonologiques ou graphiques. On ne s'étonnera donc pas de voir que la réalisation du génitif de mesure se caractérise par sa grande variabilité. Nous avons répertorié ci-dessous les variables attestées (sur internet[288] et en corpus) d'un exemple prototypique de génitif de mesure :

(24) for two weeks' holiday
(a) for two weeks holiday,
(b) for a two(-)week's holiday,
(c) for a two week holiday,
(d) for a two-week holiday,
(e) for a two weeks holiday,
(f) for two week's holiday.

Voilà qui appelle plusieurs commentaires. Tout d'abord, les exemples (a) et (f) sont vraisemblablement issus de la même séquence phonologique. Ils se distinguent par un découpage différent. On remarque également que (c), (d), et (e) sont les formes les plus fréquentes. En plus d'être proches de la CGM, elles sont dans la nébuleuse du schéma de composition nominale. Cela tend à montrer que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la CGM et la construction de la composition nominale (CCN) ne sont pas toujours en distribution complémentaire. Il y a des chevauchements constructionnels partiels entre elles. Cette interférence mutuelle ne vient peut-être pas tant de l'ignorance des locuteurs que du flou inhérent à chacune des constructions. Cet argument est d'autant plus convaincant qu'à la lecture de Taylor (1996 : 301-312), on se rend compte que la construction syntaxique de la composition nominale est tout aussi fluctuante que la CGM telle que nous l'avons décrite. On y retrouve les mêmes motifs d'instabilité, à savoir le rôle et la place de

[288] Nous nous sommes assuré que ces exemples provenaient bien de locuteurs pour qui l'anglais est la langue maternelle.

l'apostrophe ainsi que du <*s*>. Taylor effectue un très juste rapprochement entre les possessifs composés et les noms composés :

> The orthographic variability exhibited by *magistrate's court*, *magistrates' court*, and *magistrates court* is not simply a consequence of people's ignorance of the prescriptive rules, or their failure to abide by them, it also reflects the absence of clear-cut criteria for distinguishing a possessive from a non-possessive compound, and, in the case of a possessive compound, one with a singular possessor from one with a plural possessor (1996 : 306-307).

La CCN prototypique – illustrée ci-dessous par l'exemple (25) – admet en effet quelques variantes[289], mais en nombre moins important que pour la CGM :

(25) If the individual has more than **a three-year break** in service he or she must meet current training standards (www.post.ca.gov).
(a) In the consequence of **a three years break**, I could reset my own style completely (http://www.cargorecords.co.uk).
(b) After **a three years' break**, Crematory, leading band of its genre in Germany from the beginning of the 1990s until 2001, is back with a fine new album (http://shopping.theendrecords.com).

Les déviations sont pour la plupart marginales et réduites dans leurs possibilités. Cependant, fait très important, l'assemblage forme/sens de la CCN affiche un certain degré de flexibilité, ce qui signifie que ses composantes sont susceptibles d'être recrutées dans d'autres assemblages.

La CGM et la CCN se rejoignent dans le flou qui les caractérise, même si l'indétermination est nettement plus grande dans le cas de la première. Soulignons une nouvelle fois que le flou n'est pas synonyme de chaos. Concernant le cas particulier du <*s*> dans les noms composés, Taylor ajoute :

---

[289] La spécification du numéral n'a pas été prise en compte ici. Il peut néanmoins jouer un rôle minime dans le figement de la construction et altérer sa variabilité.

> The distribution of the possessive morpheme in nominal compounds is essentially a question of how speakers (or, more accurately, writers) interpret a compound. (...) Patterns in the construal of compounds are certainly discernible (1996 : 307).

L'usage intervient dans l'atténuation des distinctions entre les deux constructions. L'interaction constructionnelle est ainsi accentuée par l'activité interprétative des sujets parlants/cognitifs. Au vu des similitudes dans la nature des variables observées au voisinage de la CGM et de la CCN, nous avons toutes les raisons de penser que ces deux constructions ne sont pas indépendantes l'une de l'autre.

2.2. L'influence du schéma de composition nominale.

Tout se passe comme si l'assemblage forme/sens de la CGM était progressivement réanalysé par les locuteurs à la lumière de la CCN, notamment lorsque cette dernière exprime une mesure (figure 2) : *a three-day trip*, *a one-month tour*, *a one million pound reduction*, *a three thousand dollar pay rise*, *a three hundred acre plant*, etc.

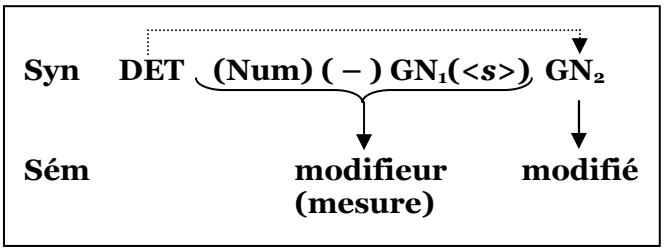

Figure 2. Expression de la mesure dans la CCN.

Parmi les motivations cognitives de ce rapprochement figure le fait que les deux constructions sont compatibles du point de vue de la forme et du sens. On trouve pour chacune d'entre elles un élément modifieur (comportant une notion de mesure) ainsi qu'un élément modifié supportés par deux GN. Les seules différences viennent du nombre de déterminants (deux en théorie dans la

CGM[290], un seul dans la CCN) ainsi que de la présence ou absence du morphème du génitif. Ce dernier point est d'ailleurs très difficile à expliquer. Taylor (1996) y consacre plusieurs pages sans parvenir réellement à une systématisation satisfaisante. Parmi les critères qui expliquent, selon lui, l'absence du morphème possessif figure le manque de référentialité du GN modifieur :

> To say that a person is a 'child molester' is to characterise them as a certain kind of person, it is not to invoke the notion of any particular child, or children, who have been molested. (...) Likewise with *woman doctor* and *student nurse*. Here the modifier has a purely descriptive function, *woman*, in *woman doctor*, being roughly equivalent to 'female' (1996 : 309).

Mais dans ce cas, que dire de (26a) ?

(26) (a) women's college
(b) *womens college
(c) *women college

Il ne semble pas que *women* ait une valeur référentielle ici et pourtant la présence de <*'s*> est obligatoire : l'institution en question est réservée aux femmes en général. C'est donc la fonction qualifiante qui est retenue ici. Il existe une alternative qui consiste à dire que dans ce cas, <*s*> ne joue pas le rôle de marqueur du génitif mais celui d'un repérage abstrait, ce qui tend à brouiller encore plus la frontière entre construction génitive et construction de la composition nominale.

La CCN est d'autant plus susceptible de jouer le rôle de jalon constructionnel que son schéma est très productif : l'élément modifieur peut être instancié par un nom, un GN plus complexe, voire un génitif :

[290] Dans la pratique (et dans une perspective centrée sur l'usage), il est légitime de se demander si un article non reconnu par le sujet cognitif fait réellement partie de la construction (y compris en structure dite « profonde »).

(27) [Cat] milk.

(28) A [ham and cheese] sandwich.

(29) The [spider's web] layout of the streets (Taylor 1996 : 302).

Il semble bien que ce soit la CCN qui influence la CGM plus que le contraire. En effet, le schéma de composition nominale est cognitivement saillant (du fait de sa plus grande fréquence) et perçu comme plus facile à traiter que le schéma associé au génitif de mesure. Preuve en est qu'en théorie[291], ni l'apostrophe, ni le <*s*> ne sont requis auprès de GN_1. Ce dernier ayant une fonction qualifiante, ses propriétés syntaxiques sont semblables à celles d'un adjectif : il est a fortiori invariable et ne prend pas de <*s*>, ce qui, en retour, diminue les possibilités d'insertion de l'apostrophe. Cette remarque s'inspire du principe d'économie cognitive, décrit comme suit par Rosenbach dans sa monographie consacrée aux génitifs[292] : « Given two structural alternatives, the option demanding less mental effort is more likely to be chosen than that option requiring more mental effort (Rosenbach 2002: 238) ». Il faut se garder de tout contresens sur ces concepts d'*économie* et de *moindre effort mental*. En aucun cas il n'est question de paresse ou de négligence (ces notions n'ont pour ainsi dire aucun sens en linguistique). L'économie cognitive fait référence à une pratique très commune dans l'activité langagière : dans la production d'une construction complexe, les locuteurs/auditeurs peuvent faire appel à une construction similaire qui leur est plus accessible (surtout dans les conditions « normales » de communication). Or, nous avons vu que la CGM était complexe à traiter à l'oral comme à l'écrit de par l'ambiguïté de la portée des déterminants (il se peut que l'existence de l'article zéro ne soit même pas reconnue) et de la multifonctionnalité de <*s*>. Adopter l'approche centrée sur l'usage, c'est accepter que la perception (certes partielle) des constructions par les locuteurs joue un rôle dans leurs réalisations en discours. C'est aussi reconnaître que la caractérisation scientifique d'une construction par un linguiste ne correspond pas toujours à l'idée que s'en font les locuteurs qui, rappelons-le, ne sont pas tous linguistes. Dans des conditions profanes de production et de perception, la représentation mentale que se fait le

[291] Dans les faits, nous avons vu qu'il en allait autrement.
[292] Elle n'aborde quasiment pas les génitifs de mesure.

locuteur d'une construction donnée peut ne pas correspondre à la représentation mentale que se fait l'auditeur de la même unité linguistique. Par exemple, à l'oral, l'<*s*> peut très bien être *conçu* comme affixe du génitif mais *perçu* comme la marque du pluriel.

On retrouve ce type d'indétermination liée à la variabilité dans le cas de la CCN. Cependant, cette dernière est non seulement plus fréquente, mais également perçue comme plus facile à manier (comme nous l'avons dit, elle se passe généralement d'apostrophe et de morphème supplémentaire comme l'<*s*> du possessif). Même si, dans les faits, la CCN présente une multitude de configurations – sans qu'il soit toujours possible d'en rendre compte de manière satisfaisante – sa représentation mentale (constructionnelle) est plus simple et peut-être plus stable que pour la CGM. Dès lors, on n'est guère surpris de constater que les réalisations prototypiques de la CCN sont plus fréquentes que celles de la CGM. Par exemple, une recherche détaillée sur le moteur de recherche Google[293] a permis de révéler 5 390 correspondances pour *a three-week holiday* (CCN prototypique) contre 917 pour *Ø three weeks' holiday* (CGM prototypique). De même, nous avons trouvé 105 000 occurrences de *a two(-)hour drive* (CCN) contre 546 de *two hours' drive* (CGM). Il nous faut noter que ces 546 occurrences incluent des cas intermédiaires tels que *it is about a two hour's drive*, à mi-chemin entre *two hours' drive* et *a two hour drive*. Il existe bien une zone de flou entre les deux pôles constructionnels que nous avons définis, ce qui se traduit par des amalgames syntactico-sémantiques. Même si certains exemples attestent d'une « contamination » de la CCN par la CGM, c'est bien la première qui a le plus de chances de jouer le rôle de jalon constructionnel dans l'accès à la seconde.

2.3. Compositionnalité constructionnelle.

C'est parce que la trame constructionnelle de chacune des constructions est suffisamment lâche et perméable que se produisent des amalgames

[293] Il faut se méfier des principaux moteurs de recherche sur internet. Leurs critères ne sont souvent pas adaptés aux investigations linguistiques. Par contre, ce sont des outils appropriés lorsque l'on cherche à dévoiler de grandes tendances.

fréquents. Taylor (1996 : 294) parle de « *fudging* ». Il écrit : « (…) from the point of view of their external syntax, the distinction between compounds and possessives can blur (1996 : 301) ». Il n'est pas dit que les locuteurs aient une vision cloisonnée de la grammaire (distinguant clairement syntaxe et sens). C'est pourquoi nous pensons que le flou est constructionnel plutôt que syntaxique.

Ainsi, dans certains cas, la CCN va servir d'accès à la CGM par une sorte de jalonnement constructionnel[294], phénomène que nous développerons au chapitre suivant. En d'autres termes, lorsque deux constructions sont proches dans leur forme et leur fonction, la plus simple et/ou la plus ancrée fait parfois office de jalon dans l'accès intellectuel à la seconde. Une partie de la trame de la construction jalon est alors projetée pour former la construction cible.

Lorsque l'on parcourt la plupart des grammaires de l'anglais[295], on a souvent l'impression qu'il existe une frontière claire et nette entre les constructions génitives et la structure des noms composés. Cela est dû au choix des exemples. Cette position est difficilement tenable lorsqu'on mène des recherches auprès de corpus d'anglais authentique. Tous les exemples mentionnés en (24) sont attestés, mais ils ont peu de chance de figurer dans les ouvrages grammaticaux. Le fait est qu'il existe un ensemble important de variables entre les pôles constructionnels bien définis. Chacun de ces pôles se caractérise par une flexibilité et un schématisme qui lui permettent de définir une zone d'influence que nous avons choisi d'appeler la zone de développement potentiel. Tous les exemples intermédiaires mentionnés plus haut font partie de cette zone, d'autant plus importante que c'est à ce niveau qu'opèrent les mécanismes du changement.

L'exemple (24b) paraîtra sûrement étrange auprès de locuteurs « lettrés ». Le fait est qu'il est attesté auprès de locuteurs anglophones[296] :

---

[294] Traduction du terme *constructional grounding* (Johnson 1999).
[295] Qu'il s'agisse des grammaires de langue ou des grammaires linguistiques.
[296] Information vérifiée à chaque fois. Lorsque les exemples sont pris sur des forums, il est assez aisé d'avoir accès à des informations personnelles les concernant.

(30) (...) so she had her hair cut for **a two week's holiday** in a country where it was only marginally hotter than in her own (http://thorntree.lonelyplanet.com).

(31) The boat's fuel tank with ordinarily hold more than enough for **a two week's holiday** (http://www.canals.com).

(32) In other words, if you arrive on 1 Jan 2002 and have **a two week's holiday** outside Australia in the meantime, you will be eligible for citizenship on 15 Jan 2004 (http://britishexpats.com).

Cet exemple s'avère être un cas de *blend* constructionnel. Nous l'avons représenté en figure 3.

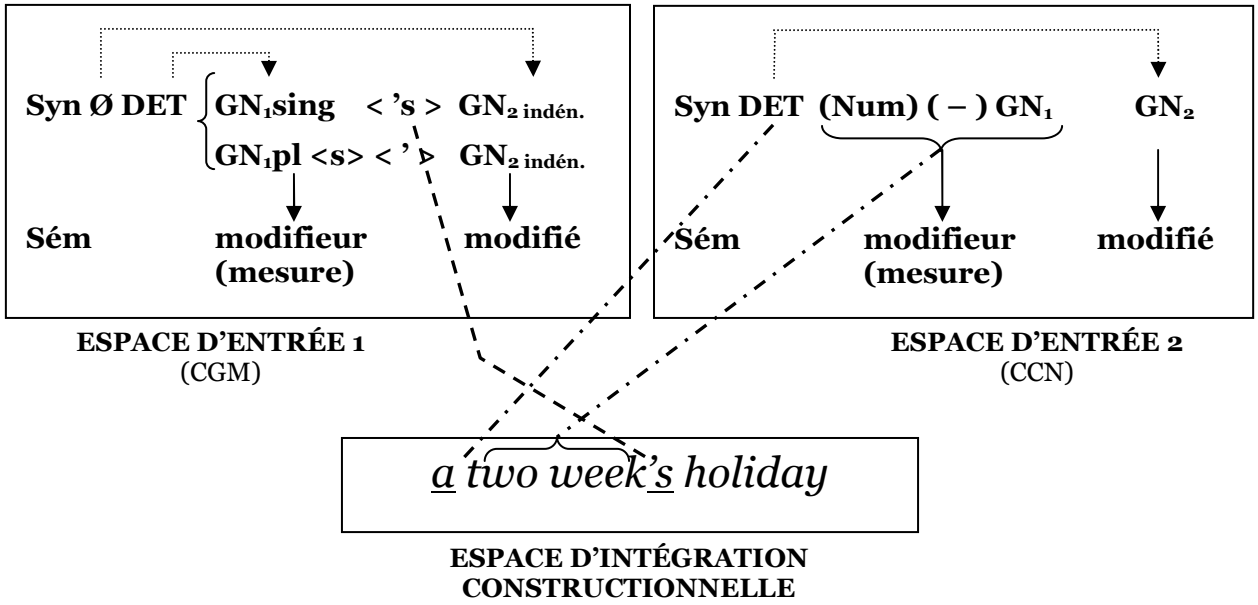

Figure 3. *Blend* constructionnel et intermédiarité : *a two week's holiday*.

Concrètement, *a two week's holiday* est à mi-chemin entre la construction génitive prototypique (*Ø two weeks holiday*) et le schéma canonique de composition nominale (*a two-week holiday*). Cet amalgame (*fudging*) est le résultat de projections partielles (compositionnelles) réalisées à partir de deux trames constructionnelles : celle de la CGM, et celle de la CCN. De la CGM, la construction intermédiaire *a two(-)week's holiday* retient principalement :

- le marqueur du possessif <*'s*>[297],
- le couple modifieur/modifié.

De la CCN, le *blend* constructionnel sélectionne :

- l'usage du déterminant,
- le trait d'union (optionnel),
- le couple modifieur/modifié et, à l'intérieur de celui-ci, l'invariabilité du modifieur.
- le fonctionnement dénombrable du nom.

On notera dans cet exemple une asymétrie dans l'héritage : la trame de la CCN est plus influente que celle de la CGM.

L'avantage du *blend* constructionnel est qu'il s'adapte parfaitement à la variation. Alors que les variantes (24a-f) posent des problèmes d'ordres typologique et catégoriel, toutes s'expliquent aisément en référence aux mécanismes d'intégration constructionnelle. Prenons un autre exemple : tout comme (24b), (24f) est difficile à catégoriser. La construction apparaît en contexte dans l'exemple (33) :

(24f) for two week's holiday.

(33) I'm off for two week's holiday! (http://www.bloglines.com)

On remarque un haut degré d'amalgame dans la composition de la construction. D'un côté, le nom modifieur (GN_1) fonctionne sur le mode de la CCN vu que *week* est au singulier. D'un autre côté, *holiday* est construit comme un indénombrable, déterminé par Ø : c'est là une caractéristique de la CGM. Il est tout simplement impossible de décider si la construction appartient à la catégorie du génitif de mesure ou à celle des noms composés. Pourtant, la genèse de *for two week's holiday* ne pose aucun problème de conceptualisation d'un point de vue constructionnel : il s'agit d'un *blend* constructionnel qui se singularise par son schéma d'héritage (figure 4) :

[297] La configuration *for a two weeks' holiday* (GN_1 au pluriel + apostrophe seule) est quant à elle très rare à l'écrit.

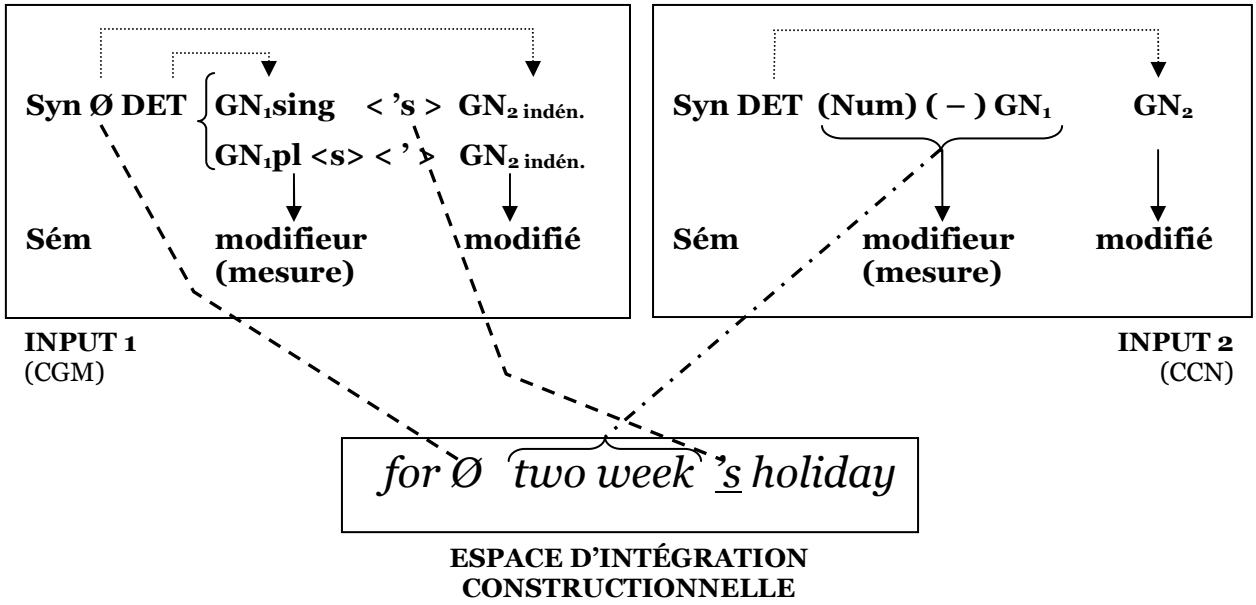

Figure 4. *Blend* constructionnel et intermédiarité : *for Ø two week's holiday*[298].

Cette fois-ci, il apparaît que la trame de la CGM fournit plus d'éléments au *blend* que la CCN. La construction *for two week's holiday* demeure donc assez proche du pôle génitif, un peu plus proche en tout cas que *for two weeks holiday* (exemple (24a)), même si à l'oral ces deux exemples sont identiques. À l'écrit cependant, dans l'exemple (24a) l'<s> est ambigu : il peut renvoyer à la marque du génitif tout autant qu'au pluriel voire au relateur morphologique présent dans certains noms composés. Le même composant d'un *blend* constructionnel peut donc être le produit d'un héritage multiple (figure 5).

[298] Par souci de clarté, nous avons simplifié la représentation de ce blend grammatical. Nous avons choisi de ne pas faire figurer le transfert commun du couple modifieur/modifié.

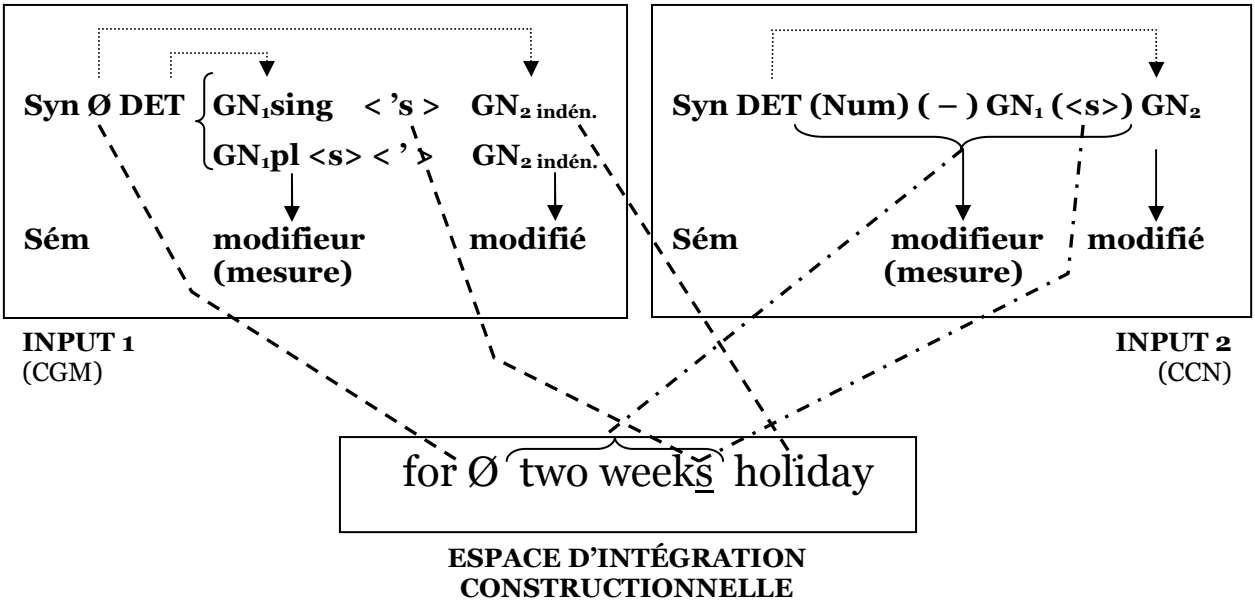

Figure 5. *Blend* constructionnel et intermédiarité : *for Ø two weeks holiday*.

Les pôles constructionnels définissent autour d'eux une nébuleuse de cas intermédiaires. Nous avons particulièrement développé quelques exemples indéterminés de génitif de mesure, qui sont en fait des *blends* constructionnels intégrant des éléments à partir de deux espaces d'entrée. Ces derniers sont des schémas constructionnels (ou trames) associés d'une part au génitif de mesure et d'autre part à la composition nominale prototypique. Les cas que nous avons analysés témoignent de l'existence d'un phénomène de repérage constructionnel (ou de prise en charge[299]) qui intervient au niveau de la structuration interne de la grammaire des locuteurs.

3. Bilan : implications cognitives du traitement de la variation par le *blend* constructionnel.

Notre analyse pourrait s'étendre à l'ensemble des constructions génitives. Il nous a semblé plus utile de nous concentrer sur la CGM qui est très souvent laissée de côté dans les ouvrages portant sur cette catégorie. Cette construction

[299] Les linguistes anglophones auront sûrement recours au terme de *piggybacking*.

a une zone de développement potentiel très large. Cela s'explique par un fonctionnement interne complexe à manipuler pour les locuteurs et à un assemblage forme/sens très flexible.

Bien souvent, il très difficile de savoir si une construction en contexte relève de la CGM ou de la CCN. Cela ne va pas sans poser d'immenses problèmes typologiques si l'on travaille à partir de catégories immuables et clairement délimitées. Nous pensons qu'il est plus juste de raisonner en termes de pôles constructionnels flexibles, c'est-à-dire réanalysables. Les constructions ne sont pas des modules grammaticaux indépendants auxquels les locuteurs n'ont pas accès. Elles jouent toutes plus ou moins un rôle de jalon dans l'exploration de possibilités nouvelles. Cette extensionalité, qui est au cœur des mécanismes de l'innovation linguistique, est rendue nécessaire par les exigences constamment renouvelées issues de la situation de communication. Notre approche constructionnelle fournit donc des arguments en faveur d'une vision progressive du changement.

Nous avons vu que la CGM était plus instable que la CCN en raison de sa plus grande complexité. De fait, les réalisations prototypiques de la CGM sont plutôt rares, tandis que celles de la CCN sont assez fréquentes. Nous pensons avoir montré que les locuteurs avaient néanmoins accès à la CGM par un chemin détourné, c'est-à-dire en référence à la CCN, une construction plus stable, mais suffisamment lâche dans sa trame pour que certains de ses éléments constitutifs puissent être importés dans une construction intermédiaire en vertu d'un phénomène d'intégration constructionnelle. Le *blend* constructionnel est rendu possible par (tout autant qu'il rend possible) la double nature des constructions (stables et flexibles). Les cas intermédiaires ne sont pas tant la marque de l'incompétence linguistique des locuteurs que de leur faculté à s'appuyer sur des schémas stables pour accéder à des assemblages symboliques plus complexes. Ce qui, linguistiquement, peut passer pour la recherche du moindre effort (ce que laisse entendre une interprétation erronée du principe d'économie linguistique) se traduit cognitivement par une recherche créative et jalonnée de l'optimalité. En somme les sujets parlants/cognitifs ne refusent pas la difficulté linguistique : ils choisissent le chemin le plus stable et

le plus efficace[300] pour arriver à leurs fins. L'activité cognitive des locuteurs est donc loin d'être marginale dans les mécanismes de la variation et, plus largement, du changement linguistique.

Le flou est doublement présent dans une approche constructionnelle. Il est tout d'abord lié au fait que l'assemblage symbolique forme/sens d'une construction est potentiellement réanalysable. Cette réanalyse n'est pas totalement prévisible, ni obligatoire, même si l'affinité entre la CGM et la CCN laisse prévoir des interférences mutuelles. Le couplage symbolique porte en lui une part d'indétermination incompressible. Le flou provient également du fait que c'est l'usage qui modèle la grammaire et non les analyses menées par des linguistes. L'interprétation des constructions par les locuteurs est fluctuante. Tous n'ont pas accès aux mêmes assemblages de forme et de sens. Ce flottement est loin d'être un défaut : il est au contraire le garant de l'adaptation de la langue à la multiplicité des situations de communication. Le flou est donc indépassable et nécessaire, à tel point qu'il y a lieu de se demander si une grammaire de constructions n'est pas intrinsèquement floue. Nous en avons la conviction, c'est pourquoi nous avons déjà argumenté à deux reprises en faveur d'une Grammaire de Constructions Floue (Desagulier 2004b et 2005b).

Cette première étude de cas, très succincte, n'a d'autre but que de préparer la seconde, qui fait l'objet du chapitre suivant. La variation de la CGM est surtout visible au niveau de la syntaxe, même si une réanalyse formelle a forcément des conséquences du point de vue du sens et de la fonction. Dans les pages qui vont suivre, nous allons poursuivre le développement de notre modèle de *blend* constructionnel auprès de formes émergentes plus complexes, car impliquant tout autant la syntaxe que le sens, et ce dans un cadre pragmatique très subtil.

[300] C'est-à-dire le plus susceptible de satisfaire à leurs intentions communicatives.

CHAPITRE 5
INTÉGRATION CONSTRUCTIONNELLE ET MODÉLISATION DE L'ÉMERGENCE

0. Introduction.

Ce chapitre est le produit d'une réflexion amorcée dans notre mémoire de D.E.A. (Desagulier 2002) consacré à ce que Krug (2000) nomme les « modaux émergents », à savoir *have (got) to/hafta/gotta*, *going to/gonna*, et *want to/wanna* :

(1) You have to read between the lines (BNC).

(2) We hafta have a picture of a Mr Boyd Stych as well (*ibid.*).

(3) We have got to reinforce the fact that we are the party of sound money (*ibid.*).

(4) (...) you know you gotta (Santa Barbara Corpus).

(5) I'm never going to find the spirit of true Englishness there (BNC).

(6) (...) we're gonna have to find somewhere (Santa Barbara Corpus).

Ces constructions ont pour particularité d'être en cours d'auxiliarisation et de modalisation. Ce double processus s'est amorcé dès le moyen anglais et se poursuit encore sous nos yeux, parfois. Tel est le cas de *want to* :

(7) You do not want to appear brash or pushy (*The Times*).
(8) It is 10.30 am, so we'll want to go easy (*San Francisco Chronicle*).
(9) You might not want to take those drugs if you're driving.

Nous avons déjà montré que le *blend* conceptuel permettait aisément de rendre compte de la complexité associée à la production et à l'interprétation de ces constructions émergentes (2002). Ce faisant, nous n'avons cependant fait qu'effleurer la problématique cognitive de l'intégration conceptuelle et avons privilégié l'analyse des motivations pragmatiques et fonctionnelles dans l'émergence de ce type de modaux. À l'époque, nous n'avions pas songé à intégrer le *blend* à l'unité de base qu'est la construction, ce qui limitait la portée de notre modèle. Ce n'est que par la suite, au cours de plusieurs communications et publications, que nous avons pris la pleine mesure de l'enjeu cognitif du phénomène d'émergence[301]. Cette recherche en plusieurs étapes nous a permis de poser les bases d'un modèle unifié de représentation de mécanismes cognitifs complexes. Par *modèle unifié*, nous entendons un système explicatif capable à la fois de relier la forme et le sens et d'expliquer la variation synchronique par la diachronie et vice versa. C'est pourquoi nous avons cherché à combiner les avantages des différentes théories de l'extension conceptuelle et de la Grammaire de Constructions. Nous nous sommes rendu compte qu'en comparaison à une approche constructionnelle, les modélisations reposant sur une représentation linéaire du changement sémantique[302] atteignaient vite leurs limites face à des exemples complexes. En effet, lorsqu'on analyse des cas (assez nombreux en fait) où l'évolution ne concerne ni le sens ni la forme pris isolément, mais les deux simultanément, alors la variation synchronique est de

[301] Desagulier 2003a, 2003b, 2004a, 2004b, 2005a et 2005b.
[302] Le Modèle du Chevauchement décrit par Heine en est un.

l'ordre de la compositionnalité constructionnelle plus que de la polysémie verbale (Desagulier 2004a). C'est ce souci de se confronter à la complexité empirique qui nous a fait choisir les modaux émergents, dont l'intérêt (supérieur par rapport à l'étude de cas précédente) réside dans le fait qu'ils présentent un cas de changement mêlant de façon plus intriquée aspects formels et fonctionnels. Le *blend* constructionnel sous-jacent est plus complexe, mais également plus riche d'enseignements (2003a, 2003b, 2004b).

Les modaux émergents se caractérisent par leur nature hybride : ils occupent tous une place intermédiaire sur le gradient syntaxique verbe-auxiliaire[303] ainsi que sur le continuum fonctionnel sens lexical-sens modal. Dans ce portrait général, le cas de *want to/wanna* se détache du fait de sa plus grande intermédiarité. En effet, cette construction est en retard vis-à-vis de *have (got) to/hafta/gotta*, *going to/gonna* en ce qui concerne l'auxiliarisation tout autant que la modalisation. Les emplois modaux de la construction en *want to* sont dans leur écrasante majorité déontiques (ils renvoient à l'expression d'un conseil) et sont semblables à l'exemple (10). Par ailleurs, ces usages modaux ne sont pas aussi répandus que pour *have (got) to* et *going to*, qui ont acquis des sens déontiques – (11) et (13) – tout autant qu'épistémiques – (12) et (14) :

(10) You want to be careful of that fellow, you know (*Small World*, D.Lodge).
(11) I have to find out whether I can do it or not (*The Guardian*).
(12) Well, chaps it has to be Tony Currie (BNC).
(13) I am going to talk to the public (*The Times*).
(14) We're going to have a new mum (Coates 1983: 198).

Nous verrons que la construction en *want to* ne possède pas toutes les propriétés syntaxiques définitoires d'un auxiliaire prototypique, ce qui fait que *want* est classé comme verbe lexical dans la plupart des grammaires de l'anglais.

[303] Cela a également été montré par Okazaki (2002).

Nous soutenons que les constructions intermédiaires sont des révélateurs privilégiés des mécanismes de la créativité et de l'innovation linguistiques. L'étude des constructions en cours de grammaticalisation liées aux modaux émergents semble donc toute désignée pour nous fournir une voie d'accès aux motivations cognitives du changement linguistique. Nous nous concentrerons tout particulièrement sur le cas de la construction en *want to/wanna*, du fait de sa plus grande complexité interprétative et de sa plus grande « intermédiarité » relativement aux autres membres du paradigme. En effet, il nous semble que plus une forme[304] est hybride, plus elle est à même d'exhiber les mécanismes de l'évolution constructionnelle.

Nous avons employé le terme de *mécanisme* à plusieurs reprises et ce en écho à notre souci d'aboutir à une forme de conceptualisation dynamique des changements linguistiques. L'équation entre mécanisme et dynamique peut sembler évidente. Elle soulève néanmoins des questions d'ordre méthodologique d'une grande complexité. Comment par exemple la grammaire parvient-elle à s'accorder avec la flexibilité linguistique ? L'étude des modaux a ceci de particulier qu'elle est l'une des plus sensibles à traiter dans une optique typologique. La profusion des marqueurs de modalité dans une même langue[305] est telle que la catégorisation grammaticale semble inapte à capter l'intégralité du spectre empirique. En ce qui concerne la modalité en anglais, la démultiplication des catégories linguistiques pour décrire les cas intermédiaires prouve que ceux qui les ont créées ne s'appuient pas sur une description appropriée des mécanismes génétiques à l'origine de cette apparente diversité synchronique. C'est d'autant plus criant que certaines appellations se recoupent sans pour autant avoir les mêmes critères définitoires[306] : « semi-modaux », « semi-auxiliaires », « modaux marginaux », « quasi-modaux », etc. En définitive, il devient difficile de se repérer dans la jungle des catégories de modaux en anglais. À cela s'ajoute le fait que les catégories grammaticales traditionnelles sont rarement dynamiques dans leur définition. Or, plutôt que

---

[304] En l'occurrence un assemblage symbolique de forme et de sens.
[305] Nous ne parlons même pas des différences entre les langues.
[306] Voir en particulier les différences de vues entre Quirk et al. (1985 : 137) et Palmer (1979 [2001]).

d'étendre artificiellement certaines catégories dépassées ou de créer des catégories très détaillées afin de coller au plus près à la variation, nous pensons qu'il est plus profitable de systématiser les principes qui occasionnent le changement et de les intégrer dans la représentation catégorielle. Cela nous amène à modifier notre vision traditionnelle de la catégorisation.

Il est une autre question tout aussi cruciale que la précédente : que doit intégrer un modèle pour être dynamique ? Nous souhaitons profiter de cette étude de cas pour y répondre en présentant un modèle qui a le mérite d'intégrer les facteurs du changement linguistique que l'analyse traditionnelle sépare, à savoir, d'un côté la synchronie et la diachronie, et de l'autre la forme et le sens. Ce faisant, nous nous plaçons dans le sillage de Heine (1997b), pour qui une catégorie intègre forcément des propriétés relatives à sa genèse et à son évolution[307]. Nous partageons également ce jugement de Bybee : « (...) a model of language must include the mecanisms by which change occurs as an integral part of its architecture (2001 : 57) ».

1. L'émergence à l'aune du paradigme.

1.1. Modaux émergents et auxiliarisation.

1.1.1. Typologie syntaxique des modaux prototypiques en anglais contemporain.

Il existe un consensus relatif autour des modaux prototypiques de l'anglais. Quirk les appelle les « modaux centraux » (1985 : 137) et les définit presque exclusivement en termes morphosyntaxiques. Ces propriétés formelles s'associent à l'expression du concept fonctionnel de modalité. Définir un auxiliaire modal, c'est donc se placer au croisement de considérations morphosyntaxiques et fonctionnelles. Dans l'étude des modaux, peut-être plus

[307] Heine vise à définir le modèle suivant : « (...) a model that explains linguistic categories with reference to their genesis and evolution (1997b : 81) ».

que dans toute autre analyse de marqueurs grammaticaux, l'approche constructionnelle se justifie tout naturellement.

Les modaux prototypiques forment un groupe clairement délimité de cinq auxiliaires (*can*, *will*, *shall*, *may* et *must*), dont quatre possèdent des formes au passé (*could*, *would*, *should* et *might*). Ils possèdent tous les propriétés syntaxiques générales des auxiliaires traditionnels de l'anglais (tels que *do*, *be*, et *have*), que Huddleston (1976 : 333)[308] a popularisées sous l'acronyme N.I.C.E. (**n**égation, **i**nversion, **c**ode et **e**mphase). Ces propriétés sont au nombre de quatre :

(i) *négation* : les modaux se combinent directement avec un marqueur de négation clitique.

(15) What kinds of things **can't** be copied? (*New York Times*).

(ii) *inversion* : l'inversion sujet/auxiliaire ne fait pas intervenir *do*.

(16) How **can we** make money out of this (*ibid.*)

(iii) *code* : l'auxiliaire modal peut être utilisé sans que le verbe lexical qu'il régit n'apparaisse. Ce dernier est alors récupéré à partir du contexte en vertu du principe de cohérence.

(17) Books will always stay and so they **should** (*The Guardian*).

(iv) *emphase assertive* : le modal peut recevoir l'accentuation marquant l'emphase assertive.

(18) Books **wi<u>l</u>l** stay.

L'intonation permet ici de réasserter positivement la relation prédicative <books, stay> en réponse à une éventuelle remise en cause de la validation.

[308] D'après Palmer (1974 : 15).

Comme le souligne Coates : « [the N.I.C.E. properties] very clearly draw a line between auxiliaries and main verbs, a line which would be far from clear if we tried to use semantic characteristics (1983 : 4) ». Mais les auxiliaires modaux de l'anglais possèdent également des propriétés syntaxiques spécifiques qui les distinguent des autres auxiliaires. Ces propriétés sont également au nombre de quatre :

(v) les modaux ne se combinent pas avec d'autres modaux[309].

(19) *Books must will always stay.

(vi) les modaux ne prennent pas la marque de la troisième personne du singulier au présent simple[310].

(20) *The book musts stay.

(vii) les modaux n'apparaissent pas à la forme non-finie.

(21) *to shall, *shalling, etc.

(viii) les modaux n'ont pas de forme impérative.

(22) *Must do this!

Palmer (2001 : 91-92) ajoute à cela deux propriétés :

(ix) il fait observer que certains modaux ont ce qu'il appelle une « forme négative supplétive » : « the negative forms for epistemic

---

[309] Par contre, c'est tout à fait possible en danois. L'exemple suivant est emprunté à Torben Juel Jensen, de l'Université de Copenhague :

Han vil	*skulle*	*kunne*	*latin for at forstaa*	*Ciceros taler.*
He will+PRES	should+INF	could+INF	Latin to understand	Cicero's orations.

« Il lui faudra connaître le latin pour comprendre les discours de Cicéron. »

[310] Palmer fait cependant la remarque suivante : « [t]he form *wills* exists, but as a form of the lexical verb, as does *cans*, in entirely different senses (2001 : 100) ». Il ajoute : « DARE has forms both with and without *-s* : *he dares to come, Dare he come ?* This suggests that it functions both as a lexical verb and as a modal" (*ibid.*) ». Les modaux émergents ont un comportement syntaxique qui se rapproche de *dare* et *need*. Cependant, dans certains de ses emplois, *want (to)* se comporte *simultanément* comme un verbe lexical et un modal. Il ne faut donc pas l'assimiler aux verbes dits « défectifs ».

necessity are provided, suppletively, by the forms for epistemic possibility ».

(23) Muslim radicalism *may* have its roots in poverty and political oppression (*East Bay Express*).

(23') Muslim radicalism *cannot* have its roots in poverty….

En (23'), *may not* n'exprime plus la modalité épistémique. Cette propriété peut être transposée au cas des modaux déontiques, mais la situation est plus complexe. La possibilité et la nécessité déontiques peuvent chacune se combiner sémantiquement à la négation de deux manières. D'un côté, on peut alterner entre la négation de la possibilité de l'événement et la possibilité de la négation (ou non validation) de l'événement. D'un autre côté, on a le choix entre la nécessité de la négation de l'événement ou la négation de la nécessité de l'événement.

(x) dans le prolongement de (ix), Palmer indique des différences de forme dans le marquage des sens déontiques et épistémiques ainsi que dans l'expression de la négation et du temps.

Par exemple, *must* déontique a une forme de négation qui lui est morphologiquement affiliée (*mustn't*) en plus de *needn't*. Ces deux formes ne sont pas sémantiquement équivalentes. *Must* épistémique ne possède pas d'équivalent négatif morphologiquement affilié :

(24) There must be a dirty story behind the story (*East Bay Express*).

(24') There cannot/can't/*mustn't be a dirty story…

Enfin, si l'on cherche à atteindre un niveau d'analyse détaillé, signalons cette propriété mise en avant par Quirk et al. (1985 : 137) :

(xi) référence temporelle anormale (« abnormal time reference »).

(25) You could leave this evening.

(26) You hoped to leave last evening.

En (25), V-ED ne renvoie pas à du révolu, contrairement à ce qui se passe en (26).

1.1.2. Des cas problématiques.

Il serait illusoire de croire que les propriétés des auxiliaires modaux prototypiques dégagées ci-dessus suffisent à définir un paradigme aux contours nettement délimités et au comportement syntaxique uniforme. La catégorie des auxiliaires modaux de l'anglais – comme toute généralisation imposée sur du matériau empirique – n'est pas « étanche », pour reprendre la célèbre remarque de Sapir[311]. L'a-t-elle seulement été un jour ? On est en droit d'en douter. En moyen anglais, les verbes lexicaux, connus aujourd'hui sous le nom de modaux, ont, dans un premier temps, été difficiles à classer dans les paradigmes de l'époque (Visser 1973, Denison 1993). Aujourd'hui, la zone problématique s'est déplacée vers un autre groupe de formes intermédiaires. Par exemple, *ought* est communément suivi du marqueur de l'infinitif *to*. Cependant, dans un contexte non assertif – c'est-à-dire lorsque la réalisation de l'événement n'est qu'une possibilité – *to* est n'est pas obligatoire. À en croire Duffley (1992 : 114), la cause est d'ordre syntaxique : « it can cease to constitute a before-position with respect to the event expressed by the infinitive and be followed by the bare infinitive ». De même, *need* et *dare* peuvent fonctionner soit comme auxiliaire modal, soit comme verbe lexical – contrairement à *can*, *will*, *shall*, *may* et *must* (Palmer 2001 : 100) – ce qui leur a valu d'être qualifiés de *verbes défectifs* dans les grammaires de l'anglais[312]. La raison est de nouveau fonctionnelle et syntaxique : « the modal construction is restricted to non-assertive contexts, i.e. mainly negative and interrogative sentences (Quirk et al. 1985 : 138) ». Il est intéressant de remarquer que la sémantique de *need* et *dare* est liée à leur

---

[311] « All grammars leak », (Sapir 1921).

[312] L'adjectif *défectif* a l'inconvénient d'être assorti d'une connotation négative : il laisse à penser que ces verbes ont des défauts, si on les examine à la lumière des modaux prototypiques. Le plus souvent, cet adjectif s'applique à un verbe dont la conjugaison est dite incomplète, c'est-à-dire qui n'est pas conjugué à toutes les formes ou ne prend pas toutes les désinences. Jusqu'à preuve du contraire, c'est aussi le cas des modaux prototypiques. Il apparaît que les verbes associés à la problématique de la modalité restent marqués par les problèmes typologiques qu'ils ont pu poser à leur apparition.

syntaxe, ce qui montre que l'interface syntaxe/sémantique est cruciale dans l'analyse des modaux.

Face aux problèmes typologiques soulevés par certains modaux[313], plusieurs linguistes ont avancé l'idée d'un continuum verbe-auxiliaire (modal). Les zones de flou syntaxiques ne semblent pas constituer d'obstacle à la classification, bien au contraire :

> In fact, it is, and always was, unprofitable to take a rigid stance on the question whether auxiliaries really are or are not main verbs. It is far more realistic to accept that there is a gradience between them (see Quirk et al. 1985 : 147-8), even though, for the purpose of description some classification is required. (Palmer 1990 : 201).

Le concept de gradient remonte en fait à un article de Bolinger (1980b), « *Wanna* and the gradience of auxiliaries ». Il est l'un des premiers à inclure un gradient dans la catégorisation grammaticale. Dans le même article, il applique pas moins de neuf critères définitoires pour décider si une forme verbale relève du pôle verbal ou du pôle modal :

(a) complément à l'infinitif sans *to*
(b) inversion du sujet
(c) contraction du marqueur de négation
(d) marquage
(e) non subordination par rapport à un verbe principal
(f) conjugaison défective
(g) effacement du groupe verbal
(h) sens épistémique, aspectuel, ou modal
(i) fusion avec *to* ou *have* (contraction).

Cette approche souligne l'importance d'adopter un point de vue suffisamment large pour obtenir une idée complète de ce qu'est un modal en anglais. Ces critères, dont certains ont été vus dans les paragraphes précédents, relèvent de différents domaines d'analyse linguistique : la morphophonologie (c, i), la

[313] Encore une fois, posons-nous la question de savoir si les problèmes typologiques sont dus à la profusion de formes empiriques ou à l'inadéquation des catégories censées les représenter.

syntaxe (a, b, d, e, f, g) et la sémantique (h). La frontière entre ce qui est un auxiliaire modal prototypique et ce qui n'en est pas un n'est pas nette, c'est pourquoi tous les critères ne sont pas nécessairement remplis. Cependant, leur satisfaction, même partielle, est une indication sérieuse quant à leur position sur le continuum verbe/auxiliaire, comme le résume le tableau 1.

statut ⇩	**critère** ⇨	**a**	**b**	**c**	**d**	**e**	**f**	**g**	**h**	**i**
Auxiliaire modal prototypique										
↕	*should*	✔	✔	✔	✔	✔	✔	✔	✔	✔
	ought to	✓	✔	✔	✔	✔	✔	✔	✔	✔
	used to		✓	✓	✓	✔	✔	✔	✔	✔
	got to					✔	✔	✔	✔	✔
	be supposed to					✔	✔	✔	✔	✔
	have to				✓			✔	✔	✔
	be going to					✓	✓	✔	✔	✔
	want to							✓	✓	✔
	try to									✔
	regret to									
Forme verbale en cours d'auxiliarisation										

Tableau 1. Le gradient des auxiliaires en anglais (d'après Bolinger 1980b).

Dans le sillage de Bolinger, Quirk et al. (1985 : 137) ont également présenté une typologie générale qui s'appuie sur un gradient, ce que résume la figure 1 :

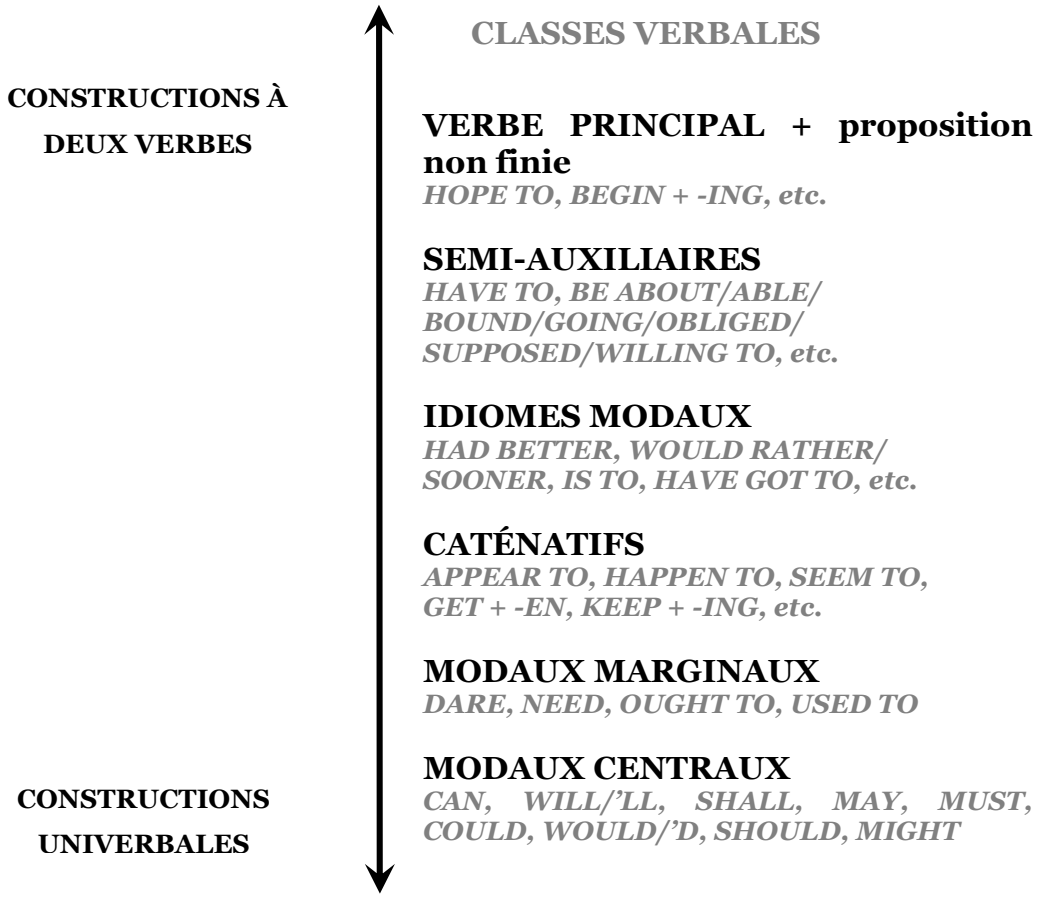

Figure 1. L'échelle du verbe au modal (d'après Quirk et al. 1985 : 137).

Si les classifications de Bolinger et de Quirk et al. ont été élaborées autour du concept de gradient, permettant ainsi de réconcilier les verbes modaux et les constructions modales, des problèmes taxonomiques demeurent. Certains termes sont en effet aussi flous (au sens péjoratif du terme) que ce qu'ils tentent de classifier – nous pensons en particulier aux catégories suivantes : semi-auxiliaire, modal marginal, idiome modal et quasi-modal. *Need*, *dare* et *ought to* sont effectivement « marginaux », mais ne peut-on pas affirmer que les semi-auxiliaires ou autres idiomes modaux sont également marginaux à leur manière ? Par ailleurs, il est assez déroutant de voir que les « quasi-modaux » de Lightfoot (1979) – *be going to*, *have to* et *be able to* – ne recoupent pas exactement les

« expressions modales quasi-auxiliaires » (« quasi-auxiliary modal expressions ») de Perkins (1983), à savoir *have (got) to*, *need to* et *had better*. Le principe de regroupement de ces trois dernières formes est d'ailleurs assez vague : « [they are] fairly close in meaning to certain modal auxiliaries, and do not fit into any of the other categories to be proposed (1983 : 65) ». Huddleston (1976 : 361-362) va jusqu'à se demander si la distinction entre le verbe et l'auxiliaire est nécessaire. Palmer insiste, au contraire, sur le maintien de cette distinction : « the absence of generality and the need for 'arbitrary' divisions result from the nature of the language itself, and nothing is to be gained by disguising it (1990 : 201) ».

Les modaux émergents figurent parmi les cas problématiques de taxinomie. Typologiquement, *have (got) to*, *going to*, *want to* ainsi que leurs formes contractées (*hafta*, *gotta*, *gonna* et *wanna*) sont difficiles à classer du fait de leur statut intermédiaire. Ainsi, *have to* et *be going to* ont été répertoriés parmi les « semi-auxiliaires » par Quirk et al. (1985 : 143) et parmi les « quasi-modaux » par Lightfoot (1979 : 112) et Coates (1983 : 5), tandis que *have got to* fait partie des « idiomes modaux » selon Quirk et al. (1985 : 137). La différence entre *have to* et *have got to* est particulièrement délicate à caractériser. Ces deux formes sont assez proches sémantiquement mais cette proximité s'estompe si l'on applique quelques critères morphosyntaxiques. Par exemple, la négation s'applique sous forme clitique dans la construction en *have got to*, mais plus rarement (voire jamais) dans celle en *have to* :

(27) You have to believe the flourishes will arrive by themselves (*San Francisco Chronicl*e).

(27') ?You haven't to believe the flourishes will arrive by themselves.

(27'') You don't/do not have to believe the flourishes will arrive by themselves.

Par ailleurs, les réalisations monosyllabiques dues à la contraction sont possibles pour *have got to*, mais nettement moins probables pour *have to* :

(27''') ?You've to believe the flourishes will arrive by themselves.

(27’’’’) You’ve got to believe the flourishes will arrive by themselves.

En dépit de ces différences syntaxiques, Krug (2000) a choisi d’intégrer ces deux formes au sein du même paradigme, celui des modaux émergents, au même titre que *going to* et *want to*. Encore plus délicat à traiter est le cas de *want to/wanna*, qui est la plupart du temps classé en tant que verbe lexical si l’on s’en tient aux critères syntaxiques de Quirk et al. (1985 : 148). A priori, rien ne relie ce verbe à *have (got) to* et *going to*. Pourtant, de récentes études ont montré que la construction en *want to/wanna* était en cours de grammaticalisation, plus précisément en cours d’auxiliarisation et de modalisation (Krug 2000, 2001, Okazaki 2002). On est en droit de se demander ce qui motive la création d’un nouveau paradigme, et en quoi les catégories traditionnelles sont jugées insuffisantes. Nous verrons plus bas que l’intérêt de l’approche de Krug (2000) est d’être implicitement constructionnelle ; les formes émergentes y sont en effet abordées en termes formels tout autant que sémantiques.

Pour résumer, on se rend compte que la classification syntaxique des éléments modaux qui se situent dans le continuum décrit plus haut dépend éminemment du point de vue du linguiste et du nombre de critères mis en œuvre dans la nomenclature. Les difficultés posées par cette zone floue est révélatrice du besoin d’adopter un point de vue typologique différent et de définir de nouveaux réseaux de filiation entre les éléments du système des modaux – système en cours de réorganisation. Soit nous acceptons le désaccord entre spécialistes de la langue et reprenons les raisons données par Palmer (1990 : 201), soit nous tentons de chercher un mode de classification plus unitaire. Nous faisons le deuxième choix. Pour cela, il nous faut connaître les raisons d’un tel désaccord. Ces dernières sont peut-être à chercher du côté de la diachronie.

1.1.3. Facteurs diachroniques.

1.1.3.1. Échelle ou continuum ?

Bolinger (1980b) utilise le terme de gradient pour renvoyer au hiatus qui existe entre le pôle verbal et le pôle auxiliaire. Quirk et al. (1985) préfèrent le terme d'*échelle* (*scale*), ce qui implique que nous ne sommes pas dans un continuum, dans lequel le passage d'une forme à une autre se fait imperceptiblement, mais dans un système d'entités nettement délimitées. Krug (2000) utilise indistinctement les termes d'*échelle* ou de *continuum*, soit pour rester neutre, soit parce qu'il n'établit pas de différence entre eux. En syntaxe, c'est généralement le terme d'*échelle* qui s'impose, par opposition à *continuum*. Dans un article consacré à la comparaison du gradient nominal et des propositions en WH-, Khalifa (2001) s'est livré à la mise au point terminologique suivante :

> Il est préférable de faire la différence entre d'une part ce concept de gradient, qui renvoie à du continu, et d'autre part celui d'échelle, qui quant à lui renvoie à du discontinu, à un ensemble ordonné d'unités discrètes. En ce qui concerne les degrés de nominalité, c'est beaucoup plus ce dernier modèle qui nous paraît opératoire, dans la mesure où les formes ne se fondent pas les unes dans les autres (comme par exemple le prisme des couleurs de l'arc-en-ciel, pour prendre l'analogie la plus fréquemment utilisée en la matière), mais on l'on peut distinguer des seuils et des hiatus entre les unes et les autres (2001)[314].

Khalifa montre, à l'aide d'une batterie de tests syntaxiques (l'insertion d'une préposition, l'extraposition, etc.), que les distinctions internes à la classe nominale sont une question d'échelle plus que de continuum, étant donné que la transition d'une forme nominale à une autre est tout aussi imperceptible que le passage d'une couleur à une autre dans le spectre d'un arc-en-ciel.

---

[314] Article disponible à l'adresse suivante : http://www.univ-pau.fr/ANGLAIS/alaes/khalifa.htm.

La même question terminologique se pose pour ce qui est de qualifier la dynamique interne au paradigme des modaux émergents. D'un point de vue morphosyntaxique, *want to* est dans une situation intermédiaire (bien plus que *have (got) to* et *going to*), car la construction s'étend du pôle verbal au pôle auxiliaire. A priori, les différentes configurations syntaxiques dans lesquelles le verbe se trouve impliqué ne se recouvrent pas. Mais dans les faits, les frontières syntaxiques s'estompent : il y a bien un hiatus catégoriel. La conceptualisation de cette zone de flou ainsi que son importance dans le changement linguistique sont les éléments sur lesquels porte précisément ce mémoire de thèse.

L'une des façons de mieux comprendre ce magma linguistique entre le pôle modal et le pôle verbal est de sonder l'histoire syntaxique qui a conduit de l'un à l'autre. Le développement historique de la classe des modaux est l'un des points les plus traités en linguistique anglaise. Les grammairiens sont à présent en mesure de déterminer à partir de quels types de verbes les modaux ont émergé, et quels changements se sont produits. En revanche, le débat subsiste quant à savoir si le réagencement des propriétés syntaxiques dont sont issus les modaux s'est fait brutalement, de façon discontinue, ou graduellement.

1.1.3.2. La position radicale.

Lightfoot (1979), que nous avons déjà évoqué au premier chapitre, soutient que les verbes lexicaux du vieil anglais, connus sous le nom de *pré-modaux*, ont subi au XVIe siècle une restructuration radicale. Cette réorganisation spectaculaire, par laquelle les pré-modaux se sont vus conférer le statut d'auxiliaires modaux, se serait faite en deux étapes. Vers la fin du XVe siècle, cinq changements ont affecté les pré-modaux au point d'en faire une classe à part (1979 : 101-109) :

(i) perte de la complémentation par objet direct,

(ii) la classe inflexionnelle du prétérit présent disparaît, sauf dans le cas des pré-modaux,

(iii) la valeur temporelle du prétérit des pré-modaux devient opaque,

(iv) les pré-modaux épistémiques disposent d'un marquage spécifique afin d'éviter les conflits syntaxiques.

(v) apparition de l'infinitif en *to* ; il se combine avec toutes les classes verbales, à l'exception des modaux.

Une fois établis en tant que classe indépendante, les pré-modaux ont été réanalysés sur la base de leurs caractéristiques inflectionnelles, syntaxiques et sémantiques, et ont formé une nouvelle catégorie : les modaux. Selon Lightfoot, la grammaire a accumulé tellement d'exceptions que la nouvelle classe verbale a cessé d'être analysée selon les critères de l'ancien paradigme verbal. Cela a occasionné une nouvelle série de changements au XVIe siècle (1979 : 110-112) :

(vi) les anciens pré-modaux cessent d'apparaître dans des constructions infinitives,

(vii) les anciens pré-modaux cessent d'être employés avec la forme -ING.

(viii) vers le milieu du XVIe siècle, pas plus d'un seul modal ne peut régir un verbe dans les dialectes standard,

(ix) les anciens pré-modaux cessent d'être employés avec la forme aspectuelle *have* + V-EN,

(x) apparition d'une nouvelle règle de placement de la négation : la particule négative est attachée à droite du modal (auparavant, elle se plaçait à la suite du verbe, y compris pour les pré-modaux),

(xi) l'inversion du sujet n'antépose plus le verbe, mais l'auxiliaire,

(xii) vu que les anciens pré-modaux ne dérivent plus de prédicats supérieurs, une nouvelle classe de verbes apparaît, que Lightfoot qualifie de *quasi-modaux* : *be going to*, *have to*, et *be able to*. Ces quasi-modaux sont toujours des verbes à part entière selon Lightfoot.

Lightfoot reconnaît que son point de vue sur l'émergence des modaux est influencé par les travaux de Ross (1969), pour qui les auxiliaires et les verbes lexicaux sont des sous-classes de la catégorie globale des verbes. Les modaux sont, quant à eux, une sous-classe de la catégorie des auxiliaires. Puisque Lightfoot est convaincu que des changements syntaxiques abrupts se sont produits au XVIe siècle, sa vision de la réanalyse implique une échelle et non un continuum. Selon cette conception, il semble que dès qu'une forme se rapproche ou intègre la catégorie des modaux centraux, un autre groupe de constructions

verbales prend la position intermédiaire ainsi libérée. Il est intéressant de voir que Lightfoot a senti que sa catégorie de quasi-modaux possède des traits propres à la fois aux verbes et aux auxiliaires. Cependant, il ne dit rien quant à la place exacte des quasi-modaux sur l'échelle de l'évolution linguistique. Il ne précise pas non plus dans quelles proportions les éléments constitutifs du nouveau paradigme modal ont conservé leurs propriétés d'origine.

1.1.3.3. Des changements progressifs.

La position de Lightfoot (1979) a été plusieurs fois mise à mal (cf. Tabor 1994). La remise en cause la plus récente vient de Fisher et al. (2000). Sans toutefois rejeter l'intégralité de la démonstration de Lightfoot, ils mettent en doute l'importance du Principe de Transparence (évoqué au chapitre 1). La raison est la suivante : « it is not clear what opacity in a derivation really is (2000: 16) ». Si, d'un côté, ils adhèrent à la thèse selon laquelle l'histoire des modaux est liée à un changement de classe de mots rendu possible par la perte de propriétés verbales, ils adoptent une vision plus complète de la réanalyse catégorielle en la combinant avec d'autres changements grammaticaux. Ces derniers concernent le placement du verbe ainsi que des modifications dans l'accord sujet-verbe :

> This makes it clear that the historical fate of the English modals was not necessarily shaped as a random accumulation of exception features, leading to a change in category forced by the Transparency Principle. The changes affecting the modal verbs interacted with other, independent changes. (Fisher et al. 2000 : 10).

Fischer et al. (2000) vont dans le sens d'une interprétation graduelle de l'apparition des modaux et des changements à l'intérieur du paradigme. Ce point de vue est partagé par Warner (1990)[315]. Le changement de comportement des pré-modaux au XVIe est bel et bien abrupt, mais il n'a pas occasionné de

[315] Cité par Boyland (1996 : 47).

réorganisation radicale des paramètres fondamentaux de la grammaire anglaise. Selon Fischer et al., les changements n'ont affecté que les propriétés lexicales des verbes concernés. Le processus de réanalyse par lequel les verbes modaux sont passés d'une sous-classe verbale à celle des auxiliaires s'est fait par une divergence graduelle. Fondamentale sur ce point est la contribution de Denison (1993), qui montre que les pré-modaux de Lightfoot forment déjà une catégorie à part avant la série de changements du XVIe siècle. Leur trait distinctif est alors le suivant : ils ont presque tous leur propre schéma de conjugaison, à savoir ce que Lightfoot appelle le prétérit présent (cf. principe ii plus haut), par opposition au schéma traditionnel, partagé entre conjugaisons régulières et irrégulières. Boyland (1996), qui s'appuie sur Denison, ajoute :

> Further, much of the drastic divergence that was supposed to have occurred in the sixteenth century was actually due to changes in the ordinary lexical verbs, and not changes in the modals themselves (1996 : 47).

Autrement dit, ce sont les modifications du paradigme d'origine qui auraient rendu le changement possible. La catégorie d'accueil ne jouerait, en somme, qu'un rôle restreint. Nous sommes en droit de nous demander si l'évolution des modaux émergents est due à leurs propriétés verbales d'origine, ou aux caractéristiques du pôle auxiliaire duquel ils se rapprochent. Nous verrons que les Grammaires de Constructions présentent des outils adaptés pour résoudre l'énigme. En effet, nous avons vu que les constructions étaient plus ou moins indépendantes des propriétés syntaxiques et sémantiques des verbes qu'elles contiennent. Dans ce cas, un type événementiel (*event type*) encodé par le verbe peut très bien se combiner à un type événementiel encodé par l'auxiliaire pour ne plus faire qu'un type hybride encodé par le schéma constructionnel.

Pour l'heure, nous voyons bien que, quelle que soit leur nature (abrupte ou progressive), les changements qui ont conditionné l'apparition des modaux prototypiques d'aujourd'hui ne suffisent plus à rendre compte des extensions les plus récentes du paradigme modal. D'autres formes d'auxiliarisation sont en cours.

1.1.4. Une auxiliarisation progressive.

Aujourd'hui, *have to*, *have got to* et *be going to* ont conservé la pluralité fonctionnelle et syntaxique dont ils ont hérité au XVIe siècle. Mais ils se rapprochent de plus en plus du pôle auxiliaire, ce qui, selon Krug (2000), va de pair avec l'augmentation de fréquence de leur emploi modal. Il en va de même, dans une moindre mesure, pour *want to*. En revanche, *be able to*, qui dans les classifications ci-dessus apparaît parmi les formes modales intermédiaires, ne semble pas avoir pris le train de l'auxiliarisation, en dépit d'un sens partiellement modal (modalité dynamique). Pour Krug, les formes *hafta*, *gotta*, *gonna*, et *wanna* sont la traduction phonographématique du processus d'auxiliarisation. Les auxiliaires prototypiques se construisent en effet avec l'infinitif sans *to*. Dans le cas des modaux émergents, la séquence V + *to* est donc affectée par des phénomènes de réduction phonologique, de contraction morphologique et d'univerbation syntaxique, tous motivés cognitivement.

1.1.4.1. L'érosion morphophonologique de V + *to*.

Want to est, selon toute évidence, le modal émergent qui est le plus affecté par la variation phonétique :

1) [ˈwɒnt ˌtʰuː]/[ˈwɒnt ˌtʊ]
2) [ˈwɒntʊ]/[ˈwɒntə]
3) [ˈwɑ̃nə] (US)/[ˈwɒ̃nə] (GB)
4) [ˈwɒnə]/[ˈwənə]
5) [wɒn]
6) [wɑ̃] (US)/[wɒ̃] (GB)

Si l'on se réfère à *l'Oxford English Dictionary*[316], [ˈwɒntə] est une prononciation américaine non standard qui se transcrit par le graphème <*wanta*> :

[316] OED online, http://dictionary.oed.com.

(28) Folks you **wanta** drive somebody crazy? (*The New Yorker*, 12/09/77).

Les séquences phonétiques 1, 2, 4, et 5 sont mentionnées par Krug (2000 : 152). La séquence 5 est suggérée par Bolinger (1980b : 296). La séquence 2 est une adaptation simplifiée de ce que Pullum (1997 : 81) transcrit [wãɾa].

Pour qui maintient une distinction stricte entre compétence et performance, il y a un très faible décalage entre le stockage phonologique de la séquence <*want to*> et sa réalisation phonologique en 1. Ce décalage est nettement plus marqué aux niveaux suivants. On est en droit de penser que la progression de 1 à 6 suit l'évolution de la construction. Cependant, aucune des réalisations phonétiques ci-dessus ne présuppose un parcours des prononciations antérieures : elles coexistent synchroniquement.

La réduction phonologique se fait à la fois de manière substantielle (on assiste à une réduction des gestes articulatoires) et temporelle (la durée de la séquence est réduite). Par ailleurs, les règles phonologiques qui font passer du niveau 1 au niveau 6 sont ordonnées et cumulatives. Le passage de 1 à 2 se fait par dégémination : le cluster consonantique composé de deux occurrences consécutives de l'occlusive alvéolaire sourde /t/ est réduit à une consonne. Cela est lié à la perte de l'accent tonique secondaire. Au niveau 2, la centralisation de [uː] et [ʊ] n'est pas systématique puisque [ʊ] et [ə] sont également attestés. En revanche, la réduction et l'antériorisation de [uː] sont systématiques. Même s'il se comporte morphosyntaxiquement comme un clitique, *to* n'est pas phonologiquement réduit à ce niveau. Il a en fait une double fonction : au niveau syntaxique, il indique que le verbe à droite est gouverné par *want* ; au niveau conceptuel, il révèle que la relation prédicative organisée par le verbe est dans une zone de transition entre la validation et la non validation. Lorsqu'on passe aux niveaux 3 et 4, la voyelle finale est centralisée et la consonne /t/ disparaît. C'est à ces niveaux que se produit la réduction de *to*, qui est traité dès lors comme un morphème clitique rattaché à la base verbale *#want#*. L'évolution morphophonologique entre les niveaux 1 et 4 peut se résumer de la manière suivante : #wɒnt# #tʊ# → #wɒnt + tʊ# → #wɒ̃nə# → #wɒnə#. Alors

qu'en 1 *want* et *to* sont séparés par des bornes de mots (#), il ne sont plus séparés que par des bornes de morphèmes en 2. Les bornes disparaissent au niveau suivant. Lorsqu'on passe au niveau 5, /ə/ est élidé. *To* n'apparaît plus en surface, mais demeure présent, implicitement, en tant que marqueur de l'infinitif. Enfin, lorsqu'on passe du niveau 5 au niveau 6, /n/ est élidé, mais contribue à la nasalisation de la voyelle antérieure. Il peut sembler étrange que la nasalisation se produise en 3 et en 6, mais pas en 4 ou en 5. Il faut croire que les mêmes effets n'ont pas forcément les mêmes causes.

Parmi les facteurs permettant d'expliquer la réduction morphophonologique figurent des principes d'ordre psychologique tels que ceux énoncés par Boyland (1996), évoqués au chapitre 1 : « [p]sychological principles have been found to be important in sound change as they have in semantic change (1996 : 8) ». Trois principes sont susceptibles d'influencer les changements de sons. Nous les rappelons brièvement ci-dessous :

(i) facteurs articulatoires : plus des segments sont articulés rapidement, moins leur réalisation sera idéale, car les organes impliqués dans l'articulation ont moins de temps pour se remettre en place entre chaque segment.

(ii) facteurs acoustiques : les bruits inhérents à l'espace sonore dans lequel se fait une conversation peuvent modifier le rendu phonétique et ainsi altérer sa réception.

(iii) phénomène de distorsion : il existe un double décalage entre, d'une part, ce que le locuteur pense prononcer et ce que l'auditeur croit entendre, et, d'autre part, entre ce que le locuteur pense prononcer et sa prononciation effective (cf. chapitre 1). Par conséquent, « a listener might not recognize a distorsion for what it is, and interpret the distorsion as the norm (Boyland 1996 : 8) ». Si l'erreur perceptive n'est pas corrigée, et si elle devient fréquente, alors un changement sonore peut se produire.

Boyland a appliqué ces trois critères dans une étude proche de la nôtre puisqu'elle porte en partie sur le parfait modal. Boyland montre que le degré d'affinité morphophonologique et morphosyntaxique entre *would* et *have*

augmente en discours. De même, le degré d'affinité entre la base verbale et le marqueur de l'infinitif est élevé pour ce qui est des modaux émergents. Les facteurs articulatoires, traduction vocale de l'intention lexico-syntaxique du locuteur, ont très certainement leur rôle à jouer. Cette intention est fonction de l'estimation par le locuteur de la quantité d'information sonore dont a besoin l'interlocuteur pour comprendre l'énoncé. En théorie, plus un mot, une séquence de mots ou une construction est prévisible, moins l'effort articulatoire sera grand. Le processus articulatoire par lequel on obtient la réduction de la séquence /ˈwɒnt ˌtʰuː/ est possible, voire souhaité, pour des raisons d'efficience. En effet, la réduction est une manière d'optimiser la communication en faisant en sorte que la délivrance d'information se fasse avec le moins d'effort articulatoire possible, et la plus grande efficacité qui soit, c'est-à-dire dans un temps très court. A priori, à registre équivalent, la réalisation phonétique [ˈwənə] apparaît dans un contexte où la construction en *want to* est plus prévisible que lorsqu'elle est réalisée [ˈwɑ̃nə]. Les facteurs auditifs ont également une influence dans la réduction. La perception du signal vocal implique que le cerveau de l'auditeur procède à des groupements de sons. Dans le cas des modaux émergents, et de *want to* en particulier, la perte de l'accent secondaire, associée à la proximité temporelle du verbe et du marqueur de l'infinitif (proximité due à la réduction articulatoire), facilitent la coalescence. En discours, les deux syllabes sont très probablement perçues en tant qu'unité indissociable[317]. Boyland (1996 : 38) a très certainement raison lorsqu'elle affirme : « general auditory processes create perceptual units ». Enfin, le troisième facteur (la distorsion), est, à vrai dire, assez difficile à mesurer. De plus, il nous semble improbable que la réduction morphophonologique soit le résultat du renforcement d'une mauvaise interprétation. Cependant, la distorsion est à l'œuvre dans les formes intermédiaires de contraction.

En dépit de la validité de ces facteurs psycholinguistiques, la réduction morphophonologique ne pourrait pas se produire sans l'existence de causes fonctionnelles. Dans le domaine de la grammaticalisation, Bybee (2003b) a

[317] Elles sont d'autant moins séparées par une pause que, syntaxiquement, cela impliquerait un *split infinitive*, très peu fréquent dans cette configuration.

rappelé l'importance de la fréquence sur la contraction. De fréquentes combinaisons de morphèmes finissent par être stockées en mémoire et traitées en bloc. L'étude sur corpus réalisée par Krug (2000) va dans ce sens. Elle révèle que les formes contractées des modaux émergents sont apparues au cours de périodes d'augmentation de la fréquence d'emploi. *Want*, suivi du marqueur de l'infinitif est une séquence attestée dès le XVIIe siècle[318]. Krug montre, à partir d'une analyse quantitative sur le corpus Archer[319], que ce n'est qu'à partir du XIXe siècle que la construction s'est véritablement développée. Elle a ensuite connu un développement spectaculaire tout au long du XXe siècle, en particulier dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. C'est à peu près à cette période que les premiers cas de contraction ont été répertoriés de manière significative.

En ce qui concerne les réalisations phonétiques du marqueur de l'infinitif, on se rend compte que celui-ci est plus souvent réduit qu'élidé. Dans les deux cas, l'infinitif demeure présent sur le plan fonctionnel. En effet, dans les cas où /ˈwɒnt ˌtʊ/ se prononce [ˈwɑ̃nə], [ˈwɒnə] ou sous toute autre forme réduite, la construction indique un infinitif sans *to*, tout comme dans les constructions avec des modaux prototypiques. Cela est en accord avec un principe énoncé par Bolinger (1980b) : l'auxiliarisation d'un verbe simple est déclenchée dès que celui-ci reçoit un complément à l'infinitif. Dans le sillage de Bolinger, Fischer écrit :

> (…) the addition of an infinitive to a verb may (it doesn't have to) indeed be the first step on the road to auxiliariness, much more to threatening to the independence of this verb, however, is the juxtaposition of verb and infinitive. It is this contact which practically seals the fate of the verb in question. (Fisher 1994 : 137)[320].

---

[318] Nous n'avons trouvé que 3 occurrences de <*want to*> sur le Helsinki Corpus of English Texts.
[319] Archer est une banque d'environ 1,7 millions de mots, regroupant des textes en anglais représentatifs des registres écrits et oraux entre 1650 et aujourd'hui. Ces textes sont tirés de pièces de théâtre et d'œuvres de fiction.
[320] Cité par Krug (2000 : 81).

De même, les modaux émergents ont fini par acquérir une plus grande indépendance morphosyntaxique et sémantique vis-à-vis de leur base lexicale. En ce qui concerne ces constructions, nous pouvons même aller jusqu'à dire que, lorsque *to* est réduit, l'infinitif est marqué par un clitique, comme cela fut jadis le cas[321]. En moyen anglais, l'auxiliaire *can* porte la marque de l'infinitif sous forme clitique : *cunn**an***. Il y a eu depuis une dissociation fonctionnelle qui a donné d'un côté le modal que nous connaissons et de l'autre le verbe transitif *con* (apprendre) (Warner 1993 :200). Aujourd'hui, la même dissociation fonctionnelle s'applique également aux modaux émergents.

1.1.4.2. Phonographématique.

La réduction phonologique n'est pas sans conséquences à l'écrit. Il faut toutefois se garder d'établir des correspondances rigides entre d'une part [ˈwɒnt ˌtʰuː] et <*want to*>, et d'autre part [ˈwɑ̃nə] et <*wanna*>. Vu que nous avons reconnu l'existence d'une zone floue sur le gradient verbe-auxiliaire, il faut en toute logique s'attendre à la retrouver sur le plan phonographématique. Afin de déterminer les correspondances les plus exactes possibles entre la prononciation et la graphie, il faut prendre en compte non seulement la conceptualisation cognitive de la construction par l'énonciateur et le coénonciateur, mais également des facteurs purement formels.

[ˈwɑ̃nə]/[ˈwɒ̃nə], ainsi que [ˈwɒnə] et [ˈwənə] sont certainement les cas les plus intéressants, car ils confirment l'hypothèse selon laquelle nous avons affaire à une construction formellement hybride dans le cas de *want to*. Dans la plupart des cas, l'érosion affecte le marqueur de l'infinitif *to*. Ainsi, les réalisations phonétiques [tə] et [ə] sont bien plus fréquentes que [tuː] et [tʊ]. C'est pour cette raison que [ˈwɒnt ˌtuː] est une prononciation réservée à des situations dans lesquelles le locuteur est très conscient de ses choix

---

[321] *Wanna* semble apporter un démenti au principe d'unidirectionnalité mentionné précédemment. En vieil anglais, l'infinitif est présent sous la forme clitique *-an*. Il se détache peu à peu du verbe en moyen anglais au point d'être aujourd'hui indiqué par un lexème grammatical indépendant. Dans le cas présent, tout se passe comme si l'infinitif redevenait clitique.

linguistiques[322]. En (29), la séquence *want to* a toutes les chances d'être réalisée dans sa forme réduite :

(29) I didn't *want to* waste a tree's life (Santa Barbara Corpus).

En revanche, la réduction du marqueur de l'infinitif est très peu probable en (30) pour des raisons syntaxiques et prosodiques évidentes :

(30) Well I would think you wouldn't *want to* (Santa Barbara Corpus).

Want to, utilisé elliptiquement, est ici en position de focus final. La forme contractée est fort improbable ici.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, <*wanna*> et ses diverses prononciations ne se limitent pas à l'anglais américain. On en trouve des exemples dans des corpus britanniques. Par ailleurs, *wanna* est une forme stigmatisée comme faisant partie d'un registre relâché et les jugements des locuteurs à son égard sont généralement marqués par l'insécurité linguistique. Par conséquent, des réalisations phonétiques telles que [ˈwɒnə] sont souvent affublées d'une représentation idéalisée, /wɒnt tʊ/, transcrite <*want to*>. En d'autres termes, la réduction phonologique, effective et attestée, n'est pas toujours acceptée et reconnue comme telle. C'est la preuve qu'il existe une part de distorsion tant chez le locuteur que l'interlocuteur.

Pour toutes ces raisons, nous proposons le gradient phonographématique résumé dans le tableau 2 :

[322] Dans une situation très formelle par exemple.

PRONONCIATION	ORTHOGRAPHE	REPRÉSENTATION PHONOLOGIQUE
[ˈwɒnt ˌtʰuː]/[ˈwɒnt ˌtʊ]	<*want to*>	/wɒnt tʊ/
[ˈwɒntʊ]/[ˈwɒntə]	<*want to*>, <*wanta*>[323]	/wɒnt tʊ/
[ˈwɑ̃nə]/[ˈwɒ̃nə]/([ˈwɒnə])	<*want to*> ou <*wanna*>	/wɒnt tʊ/ ?
[ˈwɒnə]/[ˈwənə]	<*wanna*>	/wɒnə/
[wɒn]/[wɑ̃]/[wɒ̃]	<*wanna*>	/wɒnə/

Tableau 2. Correspondances phonographématiques pour *want to/wanna*.

Plus deux morphèmes apparaissent côté à côte, plus ils ont tendance à fusionner, ce qui se répercute dans la graphie. Selon Boyland, cela se produit dans la situation suivante : « only when a collocation is strongly associated with some function, being used more frequently than the other options (1996 : 32) ». Ce phénomène est connu sous le nom de *morphologisation*.

1.1.4.3. Le débat sur la contraction.

Sur le plan morphosyntaxique, la construction en *want to/wanna* pose plusieurs problèmes. Nous en retenons trois principaux. Le premier nécessite un examen comparatif des énoncés (31) et (32) :

(31) Who do you want to paint?
(31') Who do you want as the subject of your painting?
(31'') Who do you want to do the painting?
(32) Who do you wanna paint?
(32') Who do you want as the subject of your painting?

Alors que l'on pourrait ne croire qu'à une différence de registre entre (31) et (32), on se rend compte que le premier énoncé peut recevoir deux interprétations (31'

[323] Nous pourrions également mentionner <*wanner*>, équivalent britannique de <*wanta*>. Notons que <*wanner*> renvoie plus précisément à la perception britannique de la prononciation américaine de *want to*, ou de *want a*, comme dans l'exemple suivant : *You don't wanner cab to London by any chance ?* (*Small World*, D. Lodge). L'accent américain est ici retranscrit en fonction de l'accent britannique.

et 31''), suivant que la question porte sur l'agent ou le patient du procès, alors que le second une seule (32'). La contraction bloque l'interprétation selon laquelle la question porte sur l'agent. Elle bloque également les cas dans lesquels il n'y a pas de coréférentialité entre le sujet de la proposition principale et le sujet de la subordonnée. En (32), il y a forcément coréférentialité entre le sujet de *want* et le sujet de *paint*.

Le deuxième problème nous amène à comparer deux autres énoncés :

(33) Who does he want to/*wanna attend the meeting?

(34) Who does he think is/think's attending the meeting?

En (34), la contraction est possible (même si elle est peu courante dans les faits). En revanche, elle est impossible en (33). Pourtant, les deux constructions apparaissent dans des contextes syntaxiques similaires. Nous devons en déduire que d'autres contraintes sont à l'œuvre. Notons qu'une analyse générativiste traditionnelle se trouve en difficulté sur ce point.

Enfin, le troisième problème concerne la difficulté de trouver une règle unifiée pour le phénomène de contraction. *Gonna*, *hafta*, *gotta* et *wanna* sont courants de nos jours. Pourtant, d'autres verbes morphologiquement identiques ne se contractent pas, en dépit de leur fréquence : *intend to/*intenna*, *love to/*lofta*, *mean to/*meanna*.

Plusieurs solutions ont été proposées. La plupart sont répertoriées, et critiquées par Pullum (1997), qui a ainsi ranimé le « débat sur la contraction », lancé par Postal et Pullum (1982). Il écarte tout d'abord un traitement unifié de <*wanna*>, <*hafta*>, <*gonna*>, <*gotta*>, <*oughta*> <*usta*> et <*sposta*>[324] sur la base de leur seule ressemblance phonographématique, celle-ci étant le résultat d'une cliticisation au niveau morphosyntaxique. Pullum est en fait critique à l'égard de l'explication purement syntaxique des générativistes.

Il rejette également l'approche selon laquelle les formes contractées sont le résultat d'un processus de lexicalisation, qui suppose par exemple que *wanna*

[324] Ce sont ce que Pullum appelle de façon imagée les *therapy verbs*. Sa justification est tout aussi impressionniste : « I take it that the reader will not find this nonce term obscure. There are surely few of us who have never experienced a conflict between their wannas and their haftas (1997 : 82) ».

et *hafta* sont synchroniquement distincts de *want* et *have*. Selon Pullum, on perd le lien synchronique entre la construction verbale et le verbe. De plus, cette explication ne tient pas car elle ne parvient pas à démontrer que *wanna* est devenu un verbe lexical indépendant. Or, **She wannas go* est agrammatical, ce qui semble indiquer que la lexicalisation est, somme toute, très limitée.

Pourtant, Pullum maintient qu'une règle morpholexicale est à l'œuvre dans la suffixation de /tʊ/~/tə/ au lexème original. Les formes contractées répertoriées ci-dessus sont donc des morphèmes dérivés :

> These to-derivatives are headed morphological structures (...). They inflect on their heads, not their edges; they are synonymous with their bases but have different subcategorization and more colloquial style associations. Various morphological and phonological idiosyncrasies indicate that the derived lexemes are morphologically compound, but their sharing of the lexical idiosyncrasies of the base lexemes shows that they contain those bases as heads (1997 : 79).

Tout en acceptant en partie l'hypothèse de la lexicalisation selon laquelle *wanna* et *want* sont des lexèmes distincts en anglais américain courant, Pullum la corrige en affirmant que ces derniers sont synchroniquement apparentés par dérivation morphologique (1997 : 83). Une règle morphologique s'applique à la base verbale *want* pour dériver un lexème synonyme, appartenant à la catégorie V [-AUX] ou, plus précisément, à la sous-catégorie V [-AUX] + complément à l'infinitif. La même règle morphologique s'applique aux sept verbes mentionnés ci-dessus, dont la caractéristique commune est de régir un seul complément à l'infinitif. Cette règle est bloquée avec *want to* lorsqu'il n'y a pas de coréférentialité entre le sujet de la principale et le sujet de la proposition imbriquée. La construction définit alors un schéma transitif complexe du type S WANT X TO Y, construit autour de deux événements distincts. Iconiquement, la coalescence morphosyntaxique s'accorde mal avec la disjonction de ces deux événements.

En dépit de sa richesse, l'approche morphologique souffre de plusieurs défauts. Le premier est de ne pas reconnaître, comme nous l'avons fait, des

degrés de contraction pour la construction *want to*. Boas (2004) estime que le raisonnement de Pullum est circulaire. En effet, la règle morphologique ne s'applique qu'à la contraction observée pour les *therapy verbs*, ce qui présuppose l'existence d'une contrainte justifiant l'application exclusive de cette règle à ces exemples. Mais Pullum demeure flou quant à l'existence d'une telle contrainte. De plus, Boas (2004) montre qu'il existe en fait une règle phonologique générale qui dépasse le simple cadre des *therapy verbs*, et permet d'expliquer la forme réduite *wanna* en référence à des phénomènes de fréquence (Bybee 2001). Chez Pullum, il n'est nulle part question de la relation entre réduction morphophonologique, fréquence d'occurrence et découpage syntaxique. C'est d'autant plus gênant que la solution aux problèmes morphologiques énumérés plus haut passe par la reconnaissance d'un faisceau de causes à plusieurs niveaux, comme nous avons commencé à le montrer. Le second reproche que Boas (2004) adresse à Pullum est de traiter la forme indépendamment de la fonction. Telle qu'elle est formulée, la règle morphologique qui fait dériver *wanna* de *want to* repose sur le principe que ces deux formes sont synonymes. Or, Boas souligne à juste titre des singularités pragmatiques cruciales, qui dépassent la simple différence de registre[325]. Rien n'est dit chez Pullum sur les différences syntaxiques et sémantiques qui existent entre les variantes phonologiques de *want to*. Nous ajoutons que ce n'est pas parce que des constructions ont une part de synonymie qu'elles dérivent de la même règle morphologique. La contraction n'a, a priori, pas les mêmes causes en fonction des usages. Dans le cas où *want to* a un sens volitionnel, la construction doit certainement sa forme contractée à sa très grande fréquence, étant donné que *want* est alors utilisé dans son sens prototypique. Les emplois modaux sont nettement moins fréquents, aussi la contraction (qui se traduit morphologiquement par une univerbation croissante) relève-t-elle plus de l'auxiliarisation qui, dans ce cas, va de pair avec la modalisation (sémantique et pragmatique).

En somme, Pullum corrige la tendance générativiste qui consiste à ne suivre que la syntaxe (autonome), mais il tombe dans l'excès modulaire inverse

[325] En définitive, l'argument de la différence de registre a un pouvoir explicatif très limité.

en ne retenant que des facteurs morphologiques. Pour déterminer si une structure verbale est en voie d'auxiliarisation, il faut pouvoir représenter l'intégration simultanée de critères au croisement de plusieurs niveaux d'analyse : la phonologie, la morphologie, la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. La description de la distribution de la forme contractée n'en est que plus juste.

1.1.5. L'auxiliarisation d'un point de vue syntaxique.

On se rend compte qu'il est difficile d'examiner l'évolution formelle d'une construction sans prendre en considération des facteurs fonctionnels. C'est particulièrement criant dans la caractérisation syntaxique de *want*, laquelle révèle un plus fort degré d'intermédiarité que les autres modaux émergents.

1.1.5.1. Comportement syntaxique de *want* dans la proposition imbricante.

Parmi les verbes fréquemment employés dans des structures complexes (notamment dans des propositions imbricantes), *want* présente l'intérêt de pouvoir recevoir plusieurs interprétations syntaxiques et sémantiques. Les énoncés (31) – entendu au sens de (31') – et (32) sont les illustrations d'un schéma d'effacement équi-sujet. *Want* est alors considéré en tant que verbe *aspecto-modalisant*. On retrouve le même schéma en (35), ci-dessous :

(35) Lewinsky wants to be alone (*The Times*).

Le prédicat *want* renvoie ici à une attitude modale du sujet de l'imbricante (*Lewinsky*) vis-à-vis du procès de l'imbriquée (*be alone*). L'attitude modale en question relève de la volition. La syntaxe générativiste représenterait un tel exemple comme suit :

(35') Lewinsky wants [PRO to be alone].

En (35'), la co-indexation entre PRO et le sujet de l'imbricante souligne la coréférence. Lorsque le verbe de l'imbricante est aspecto-modalisant, celui de l'imbriquée est non fini, le plus souvent sous la forme *to* + V, comme en (35).

Lorsque (31) est interprété au sens de (31"), *want* est un verbe manipulatif. À la forme affirmative, le sujet de la proposition régie (ou imbriquée) est forcément exprimé. Ce cas de figure apparaît à deux reprises dans l'exemple (36), tiré d'un corpus américain :

(36) (...) I **wanted** Larry **to** tell me how he thinks he's gonna do, and I **wanted** him **to** talk with Matt, (...) (Santa Barbara Corpus).

Le prédicat renvoie à une manipulation du sujet de l'imbriquée (*Larry*) par le sujet de l'imbricante (*I*). La reprise de *Larry* par *him* nous montre que le sujet de l'imbriquée est à l'accusatif, ce qui reflète son rôle syntaxique d'objet direct du verbe manipulatif supérieur *want*. Le verbe de l'imbriquée est quant à lui à une forme non finie : l'infinitif.

Les dénominations *aspecto-modalisant* et *manipulatif* renvoient à des catégories sémantiques. Chacune d'elles correspond à un fonctionnement syntaxique bien particulier. D'un côté, (35) relève d'un schéma d'effacement équi-sujet et de l'autre, (36) est un cas de montée du sujet en position objet (*subject-to-object raising*). La singularité de *want* est de rendre cette montée du sujet obligatoire dans tous les cas où il n'y a pas effacement par coréférence.

Concernant *want* en tant que verbe manipulatif, la question est de savoir d'une part ce qui motive l'accusatif du sujet de la proposition infinitive complément et, d'autre part, ce qui explique la présence de l'infinitif (et non d'une forme verbale finie) dans cette imbriquée. Les deux questions sont liées. Selon la théorie des cas, le nominatif s'applique au cas sujet. Or, en (36), *Larry* et *him* sont respectivement sujets des verbes *tell* et *talk*, et ne sont pas des arguments de la relation prédicative organisée autour de *want*. En fait, ce sont plutôt les séquences [*Larry to tell me how he thinks he's gonna do*] et [*him to talk with Matt*] qui jouent ce rôle d'argument objet, ce qui nous amène à penser qu'il s'agit de cas de complémentation de procès par d'autres procès plus que

d'une proposition par une autre[326]. Par conséquent, une relation prédicative s'insère dans une autre :

(36') <I, want, <Larry, tell me how...>>

Nous sommes en présence d'un procès complexe. Plus qu'un simple schéma transitif ou ditransitif, il s'agit d'un schéma transitif complexe. La comparaison avec un verbe de sens voisin, *expect*, nous permet d'étayer cette affirmation. À partir de l'exemple (37), pratiquons deux transformations :

(37) [Brady says] he expects to start Sunday.

Nous avons ici un schéma d'effacement équi-sujet. En (37'), la coréférentialité est supprimée :

(37') [Brady says] he expects her to start Sunday.

Enfin, en (37''), la complémentation infinitive est remplacée par la complémentation en *that* :

(37'') [Brady says] he expects that she will start Sunday.

Si, à présent, nous remplaçons *expect* par *want*, et procédons aux mêmes manipulations, nous obtenons :

(38) [Brady says] he wants to start Sunday (www.msnbc.com).
(38') [Brady says] he wants her to start Sunday.
(38'') *[Brady says] he wants that she (will) start Sunday.

L'intérêt d'une telle comparaison est de voir qu'avec *want*, la complémentation en *that* + V fini est impossible, ce qui nous permet de faire deux déductions importantes. La première est de nature sémantique : *want* exprime un plus fort

[326] Idée suggérée par Khalifa (1999).

degré de coercition du sujet de l'imbricante sur celui de l'imbriquée qu'*expect*. Par conséquent, en (38'), *her* renvoie à un actant moins autonome et moins agentif que *he*. D'ailleurs, la syntaxe de l'imbrication reflète cette plus ou moins grande autonomie, dans la mesure où le sujet de l'imbriquée ne saurait se présenter à la forme nominative (qui serait ici *she*) pas plus que le verbe à une forme finie. La syntaxe de l'imbriquée [*her to start on Sunday*] est dans une situation de dépendance vis-à-vis de celle de l'imbricante [*he wants*]. Cela découle d'un constat déjà fait au niveau des opérations énonciatives : la relation prédicative <*she, start on Sunday*> et sa validation éventuelle son conditionnées par <*he, want*>.

La deuxième déduction est de nature syntaxique : les générativistes avancent l'hypothèse selon laquelle le complémenteur *for* est présent dans l'énoncé en structure profonde. Ils s'appuient sur le fait qu'en anglais américain un énoncé tel que (39) est possible[327]:

(39) You want *for* your friend to be careful.

L'interaction entre *for* et *to* est ancienne en anglais. Lorsque l'infinitif était marqué par la désinence *-an*, il était de nature nominale. À ce titre, il pouvait prendre une flexion casuelle, comme le datif *-enne*, qui apparaissait après la préposition *to*. L'association fréquente de *to* et de l'inflexion a fait que la préposition a progressivement été réanalysée comme marqueur de l'infinitif. Par conséquent, une autre préposition, *for*, est apparue pour préserver la nature nominale de l'infinitif traditionnel. Dès le XIIIe siècle, *for* intègre la morphologie de l'infinitif, au point que la construction *for to V*, en début de proposition, est la norme au XVIe siècle (*for to go is necessary*[328]). De nos jours, cette construction n'est plus très fréquente, aussi faut-il souligner l'origine éminemment dialectale de (39). Toutefois, *for* réapparaît obligatoirement si l'on insère un adverbe entre *want* et le sujet de l'imbriquée :

(40) You want very much for (*Ø) your friend to be careful.

---

[327] La même observation peut être faite avec *need* : *I need for you to sign here*.
[328] Lightfoot (1979 : 186-187).

Khalifa (1999 : 77) postule que *for* est présent dans tous les cas, et qu'il est parfois optionnellement effacé, comme en (38). Ce serait alors *for* qui assignerait au GN *your friend* le cas objet.

Une autre hypothèse[329], en accord avec notre analyse selon laquelle la relation principale s'établit entre deux procès, consiste à dire que la séquence qui sert d'objet à *want* est un constituant S et non S'[330], ce qui permet à ce même verbe (et non au complémenteur) d'assigner à *your friend* le cas objet (figure 2).

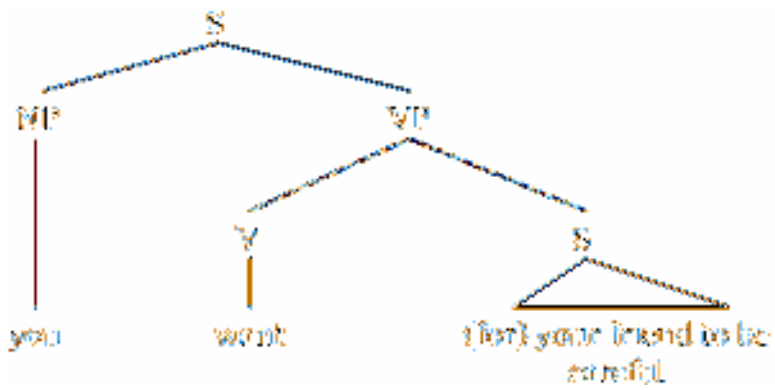

Figure 2.

Pour ce qui est à présent de justifier la présence de l'infinitif, l'approche la plus plausible se situe, selon nous, au niveau des opérations énonciatives. Le marqueur de l'infinitif *to* est un opérateur de visée. En tant que tel, il indique que la relation prédicative – par exemple (*he, start*), en (38) – est posée comme validable mais non validée. Cette valeur de *to* est en accord avec le sémantisme de *want* tel que nous l'avons déjà décrit et comme nous le verrons plus en détail plus bas. Qu'il soit aspecto-modalisant ou manipulatif, ce prédicat a pour trait sémantique constant de construire un point de vue antérieur à l'actualisation du procès. Comme celui-ci n'est qu'envisagé, *to* constitue logiquement sa complémentation privilégiée.

---

[329] Suggérée également par Khalifa (1999).
[330] Dans la théorie X-barre, toutes les propositions sont des CP (*complementizer phrase*), introduites par des complémenteurs tels que *that*, *if*, *whether*, *for*. Les principales intègrent dans leur structure syntaxique le complémenteur Ø.

Maintenant que nous avons une idée plus précise des caractéristiques générales de *want* en tant que verbe de l'imbricante, nous disposons d'une base nous permettant de mieux appréhender l'auxiliarisation au niveau syntaxique.

1.1.5.2. Comportement syntaxique « auxiliarisé » (avec accrétion).

Il s'agit ici pour nous de voir ce qui motive la contraction au niveau syntaxique. Krug (2000 : 139) procède au test de l'insertion d'un adverbe entre le verbe et le marqueur de l'infinitif afin d'estimer le degré de fusion entre les deux. Il part du constat que, statistiquement, *actually* et *really* sont les deux adverbes qui modifient le plus communément *want to* dans le British National Corpus (section parlée, 10 millions de mots). En tant qu'adverbes, ils sont susceptibles d'apparaître sur différents créneaux syntaxiques, soit au cœur, soit en périphérie de la construction. Il existe trois créneaux possibles pour *want to* et deux pour *wanna* (figure 3).

SUJET _____ **WANT** _____ **TO** _____ **PROP. CPLT**

SUJET _____ **WANNA** _____ **PROP. CPLT**

Figure 3. Places syntaxiques pour *want to/wanna*.

En règle générale, des éléments pouvant être séparés facilement se caractérisent par un faible degré d'affinité morphosyntaxique, tandis que ceux qui ont tendance à être adjacents affichent un fort degré d'affinité. Concrètement, si des adverbes s'intercalent régulièrement entre *want* et *to* (créneau 2), alors *to* a plus d'affinité syntaxique avec le verbe de l'imbriquée qu'avec le verbe de l'imbricante. Si les adverbes se placent le plus souvent sur les créneaux 1 ou 3, alors *want* et *to* forment une collocation privilégiée. Nous pouvons aller jusqu'à penser que *wanna* est la trace morphologique et phonographématique de cette contiguïté. Autrement dit, les créneaux 1 et 2 pour la construction en *wanna* sont les équivalents des créneaux 1 et 3 pour *want to*.

Le tableau suivant résume le comportement de *want to* dans les cas d'interpolation adverbiale avec *actually* et *really*, d'après Krug (2000 : 139).

	actually/really *want to*	**actually/really *wanna***	***want to* actually/really**	***wanna* actually/really**	***want* actually/really *to***
Total (*actually/really*)	**267** (*54/213*)	**30** (*2/28*)	**24** (*14/10*)	**2** (*1/1*)	**3** (*1/2*)

Tableau 3. Interpolation de l'adverbe pour *want to* et *wanna*.

On se rend compte, sans surprise, que l'interpolation adverbiale avec la séquence *wanna* est bien moins fréquente qu'avec *want to*. Le nombre d'interpolations relevées ci-dessus avec *wanna* ne représente qu'environ 10% de l'ensemble des occurrences adverbiales constatées avec *want to*. C'est que, en règle générale, *wanna* résiste plus que *want to* à l'interpolation. Il y a donc une dépendance interne plus forte au niveau de la structure sujet-verbe pour *wanna*. Cependant, et c'est là notre deuxième constat, la plus grande dépendance interne concerne l'ensemble <verbe + *to*> telle qu'on peut l'observer dans *want to* : seuls 3 énoncés sur 326 (soit 1% des énoncés) attestent de la présence d'un adverbe entre le verbe et *to*. C'est là le signe d'un processus d'univerbation, pour reprendre un concept développé par Bolinger. On peut penser que c'est ce processus qui s'est répercuté dans la graphie et qui a donné <*wanna*>. Krug dresse le même constat pour *have got to/gotta* :

> (...) it seems certain that *got* and *to* enjoy a much higher degree of bonding than to and the following infinitive – perhaps up to the point of a strict-adjacency constraint. (...) *got* and *to* show the tightest bonding: interruptability for deontic GOT TO indeed tends towards zero. This proves that the spelling <*gotta*> is not an *ad hoc* formation but explainable on cognitive grounds (2000 : 67-68).

Il montre également que la même hiérarchie de contiguïté peut être observée avec *have to/hafta*.

Nous avons déjà vu qu'il était peu judicieux d'analyser les énoncés complexes, tels que ceux entrevus plus haut, en termes de complémentation d'une proposition par une autre, mais qu'il fallait y voir une complémentation inter-procès. L'argument de l'interpolation verbale renforce une analyse qui fait état d'une proposition unique mais à deux procès. Une telle analyse selon laquelle la contraction se produit dans une proposition à deux procès, est impossible dans les cas où *want* n'introduit pas de complément à l'infinitif. Postal & Pullum (1982 : 131) donnent plusieurs exemples :

(41) One must want (in order) to become an effective overconsumer.
(42) I want (to be precise) an orange four-door De Ville convertible.
(43) I don't want anyone (who continues to want) to stop wanting.

Ainsi, la possibilité et la fréquence de la forme contractée *wanna* constituent la preuve que, dans l'écrasante majorité des cas, une lecture unipropositionnelle est privilégiée par rapport à une analyse bipropositionnelle.

Certains linguistes voient dans ce type de relecture la marque d'une réanalyse. Langacker définit ce processus comme suit : « [It is a] change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve an immediate or intrinsic modification of its surface manifestation (1977 : 58) ». Cette définition se fonde sur une vision non modulaire. La réanalyse repose en effet sur l'interaction de facteurs phonémiques, morphologiques, syntaxiques et sémantiques (1977 : 64). Krug rejette l'hypothèse de la réanalyse spécifiquement syntaxique dans le cas de *want to*, qui laisserait entendre que, sémantiquement, la construction a contenu l'idée de but à un moment donné de son histoire. Or, il n'en est rien : même dans les énoncés complexes les plus anciens (XVIe et XVIIe siècles), la fusion propositionnelle est attestée. Boyland (1996) considère quant à elle que la réanalyse morphosyntaxique est un facteur cognitif majeur du changement linguistique. Ainsi, du matériau linguistique connu est réinterprété sur la base d'une perception nouvelle, ce qui n'est pas sans influencer le comportement lié à la production dudit matériau. Dans son examen approfondi du parfait modal (ex. *would/should have* + V-EN), Boyland fournit la preuve que le modal et *have* sont entrés dans un schéma d'interdépendance. Cette

conclusion est dictée par l'hypothèse de l'agglutination[331] (*chunking*) et du groupement perceptuel[332]. Elle confirme également les recherches sur corpus de Krug quant à l'interpolation adverbiale. On n'est guère surpris de voir que *would have* + V-EN et *should have* + V-EN ont donné les formes contractées <*woulda*> et <*shoulda*> au fil du temps. La réanalyse, vers laquelle les locuteurs sont poussés, se produit à différents niveaux et se répercute inévitablement sur la graphie. Ainsi, des similitudes se font jour entre <*wanna*>, <*hafta*>, <*gotta*>, <*gonna*>, <*shoulda*> et<*woulda*>.

1.1.5.3. Syntaxe et phonographématique.

Il est révélateur que les premières attestations écrites des formes fusionnées de *(have) got to/gotta*, *be going to/gonna* et *want to/wanna*, telles qu'elles sont répertoriées dans l'*Oxford English Dictionary*, remontent à la période pendant laquelle leur usage s'est développé de façon significative, à savoir les XIXe (pour *want to*) et XXe siècles (*have to*, *going to*, *got to*). Concernant *wanna*, l'*OED* remonte jusqu'à 1896 : « S. CRANE Maggie v. 42, I see he had a still on, an' I didn' **wanna** give 'im no stuff ». Pour *hafta*, il faut attendre 1941 : « B.SCHULBERG What makes Sammy Run ? v.80 That's a honey…I'll **hafta** remember that one ». *Gonna* apparaît dès 1913 : « C.E. MULFORD Coming of Cassidy ix. 149 Yo're **gonna** get a good lickin' ». Quant à *gotta*, l'illustration écrite la plus ancienne relevée par l'*OED* date de 1924 : « J. BUCHAN Three hostages xviii. 263 He…went forward as if to take her arm. 'You **gotta** come along,' I heard ». La représentation écrite de l'accrétion se retrouve dans d'autres formes – *oughta/oughter/orter* – attestées dès 1864 : « HOTTEN Slang Dict. 196 Where's the party as 'ad a **orter** be lookin' arter this 'ere 'oss ? ». Ces formes ont toutes en commun d'être intégrées à l'écrit (et par l'écrit) en tant que retranscriptions de prononciations familières. Dès lors, la graphie ne semble retranscrire la phonie que dans les usages non standard des formes en question.

---

[331] « Chunking accounts for cases in which recurring sequences of items eventually come to be represented as a whole sequence, not just as individual items (Boyland 1996 : 1) ».
[332] « Perceptual grouping accounts for hierarchical representation of auditory stimuli based on acoustic properties of sequences of items (*ibid.*) ».

Considérons les paires d'énoncés suivantes :

(44) I (...) want to know how to improve the drainage. (*The Times*)
(44') I wanna know how to improve the drainage.
(45) You want to be careful.
(45') You wanna be careful.

En (44) et (44'), *want to* et *wanna* peuvent très bien renvoyer à la même prononciation, à savoir [ˈwɑ̃nə] (US) ou [ˈwɒ̃nə] (GB), en dépit de graphies différentes[333]. Ici, *want to* et *wanna* sont interprétés de façon volitionnelle. En (45), une double interprétation (volitionnelle/déontique) est possible, mais ce n'est plus vraiment le cas en (45'), où la forme contractée fait ressortir les facteurs pragmatiques favorisant l'interprétation déontique. Preuve en est que la graphie peut refléter un choix sémantique et pragmatique en plus d'une orientation sociolinguistique.

Même si la forme écrite <*wanna*> ne fédère pas tous les usages, elle est révélatrice d'une auxiliarisation visible à plusieurs niveaux :

- phonologique : l'attrition,
- morphologique : la contraction,
- syntaxique : l'univerbation.

Notre hypothèse jusqu'ici a été de montrer que l'auxiliarisation accompagnait la modalisation croissante de *want to/wanna*. Cependant, il est des cas où *want* affiche un sens modal (certes moins explicitement) sans pour autant qu'aucun des critères ci-dessus ne soit rempli.

1.1.5.4. Le grain de sable dans l'engrenage de l'auxiliarisation.

Jusqu'à présent, nous n'avons traité que *want* + complément à l'infinitif avec *to* parce que nous sommes parti de l'accrétion au niveau phonologique, qui rattache voire fusionne *to* à la base verbale, ce qui est rendu évident par des

[333] <*Wanna*> marque un registre sous-standard.

phénomènes d'élision et d'assimilation. Nous souhaitions montrer que ces changements observables aux niveaux phonologique, morphologique et syntaxique témoignaient d'une modalisation toujours plus grande de *want to/wanna* dans certains contextes.

Or, il est un autre contexte dans lequel *want* est utilisé avec un sens modal, à savoir lorsqu'il est suivi d'une forme en -ING.

Considérons tout d'abord l'énoncé suivant :

(46) Your shoes want polishing.

Le fonctionnement syntaxique de l'énoncé ci-dessus ne saurait être réduit à celui des énoncés où *want* est suivi d'un complément à l'infinitif. En (46), la forme en -ING place le verbe *polish* en position intermédiaire sur le continuum nom-verbe (en plus de renforcer le repérage par rapport à la situation d'énonciation). En effet, *polishing* est proche du pôle verbal si l'on interpose un adverbe comme en (46') mais proche du pôle nominal quand on le modifie par un adjectif comme le montre (46"):

(46') Your shoes want polishing **scrupulously**.
(46") Your shoes want **scrupulous** polishing.

La fusion catégorielle est rendue possible en (46) par l'absence d'adjectif ou d'adverbe. Elle reflète la coexistence de deux caractéristiques de *want* :

(i) ce verbe possède, à l'origine, un complément nominal :

(47) Eyn the qwyche stare alwey, gret off qwantyte, thei **wantynge chylde** (Helsinki).

(ii) le complément en -ING de *want* peut être paraphrasé par une proposition, soit *to be polished* (construction passive) soit *someone to polish them* (construction active, phénomène de diathèse), ce qui nous empêche d'en rejeter les caractéristiques verbales.

Cette paraphrase en *to* ne doit pas nous faire dire que *want to* et *want* + V-ING ont des comportements syntaxiques équivalents. En effet, *to* + V et V-ING (ainsi que leurs fonctionnements linguistiques associés) ne renvoient pas aux mêmes opérations énonciatives. Leur différence est visible en (48).

(48) I don't want them going (*The Guardian*).

Nous avons vu qu'avec *want to* dans l'imbricante, il y avait effacement du sujet de l'imbriquée dans les cas de coréférentialité. Ce n'est pas possible avec *want* + V-ING :

(48') *I don't want going.

D'autres différences apparaissent entre les deux schémas de complémentation lorsqu'on compare les exemples suivants :

(49) Your hair wants cutting (L. Carroll, *Alice in Wonderland*).
(49') Your hair needs cutting.
(49'') *Your hair wants to be cut.
(50) (...) we don't want to be left out (*The Guardian*).
(50') *we don't want being left out.
(50'') we don't need to be left out.

En (49), *want* et *need* sont équivalents lorsqu'ils ont un complément en -ING et que la propriété notionnelle /non-animé/ est associée au sujet (en position de premier argument). En (49''), la complémentation infinitive est impossible puisque le sujet est /non-animé/. A contrario elle est possible en (50), car le sujet est /animé/. En (50'), ce même sujet /animé/ bloque la complémentation en -ING. De même (par symétrie pour ainsi dire), on pourrait s'attendre à ce que *need* ne combine pas avec sujet animé et complément verbal en *to* + *infinitif*. Il n'en est rien, comme l'indique (50''). En fait, pour bien comprendre la complémentation syntaxique de *want*, il faut faire appel à des critères sémantiques. L'énoncé (50) condense des caractéristiques volitionnelle et

déontique (expression d'un conseil). En (49), seul le besoin est exprimé. En somme, la complémentation infinitive de *want* est compatible avec l'expression de la volition et, le cas échéant, du conseil. Cela est confirmé par la sélection du sujet. Lorsque celui-ci est animé et renvoie à un argument doté de ses pleines qualités agentives (la volonté, en premier chef) il est compatible avec *want to* dans l'expression de la volonté et/ou du conseil (*need* est possible). Lorsque celui-ci est inanimé et renvoie à un argument dépourvu de qualités agentives, il est incompatible avec *want to* mais compatible avec *want* + V-ING dans l'expression de la nécessité seulement (*need* est également possible).

Malgré ces différences, *want to* et *want* + V-ING ont pour point commun de pouvoir exprimer un certain type de modalité. En effet, nous venons de voir que, le contexte aidant, (49) et (50) se recoupaient dans l'expression de la nécessité/du conseil, celle-la même à laquelle renvoie le semi-modal *need*. Cela est d'autant plus troublant que si dans le cas de *want to* l'accrétion, la contraction, l'univerbation (synthétisées par la graphie <*wanna*>) sont autant de marques d'auxiliarisation, nous ne pouvons pas aboutir à la même conclusion dans le cas de *want* + V-ING où seule l'univerbation est observable (dans les cas où le complément verbal en -ING est plus proche du pôle verbal que du pôle nominal).

De fait, peu de linguistes s'avancent à dire que *want* + V-ING est en voie d'auxiliarisation en dépit d'emplois modaux possibles. Cela veut dire que la modalisation n'est pas l'unique déclencheur de l'auxiliarisation. D'autres facteurs interviennent, comme la fréquence (cf. Bybee 2001). Quoi qu'il en soit, les causes de l'auxiliarisation sont multiples. Les modaux émergents ne remplissent pas tous les mêmes conditions.

1.1.6. L'intermédiarité de *want to*.

Nous avons désormais une idée plus précise des caractéristiques syntaxiques générales de *want* en tant que verbe de la proposition imbricante. Nous disposons ainsi d'une base pour en interpréter le fonctionnement modal à l'aune d'autres modaux plus prototypiques. Dans certains énoncés, on considère souvent que *want to*, *should* et *need* se valent au plan sémantique. Or, c'est faire

fi des différences syntaxiques. C'est en prenant en compte les disparités de ces verbes que l'on parvient le mieux à comprendre ce qui les relie.

Should se comporte comme un auxiliaire modal prototypique. Il remplit l'intégralité des propriétés des auxiliaires (les *N.I.C.E. properties*, vues plus haut). Ainsi, il se combine avec :

-la négation :

(51) There's no reason why they should**n't** get what they want (*San Francisco Chronicle*).

-l'inversion :

(52) I know you're busy; how best **should I** handle this? (*ibid.*).

-le code :

(53) (...) maybe I shouldn't go there then. /Yeah, maybe **you shouldn't** (Santa Barbara corpus).

-l'emphase à la forme assertive, possible dans l'énoncé suivant :

(54) Gee, America **should** be ashamed! (*East Bay Express*).

En outre, *should* possède les propriétés propres aux modaux centraux en anglais comme :

-la combinaison impossible avec un autre auxiliaire modal :

*how best must should I ...?

-l'absence d'<*s*> à la 3ème personne du singulier :

*He shalls do it.

-l'incompatibilité avec une forme non finie :

*to shall, *shalling.

-l'absence de forme impérative :

*Should handle this.

En comparaison, *need* a un statut ambigu. Si l'on considère trois des *NICE properties*, la négation, l'inversion et l'emphase, *need* peut fonctionner comme un auxiliaire. De plus, l'absence d'inflexion à la troisième personne du singulier au présent simple ainsi que la possibilité d'apparaître avec l'infinitif sans *to* le rapprochent du paradigme des modaux, comme dans l'exemple suivant :

(55) But most music, like most photography, **needn't** *appeal* to everyone (*New York Times*).

Cependant, *need* peut également afficher des caractéristiques verbales sans en afficher aucune des auxiliaires :

(56) He needs the bang, not the respect (*SF Weekly*).
(57) The accompanying letter needs to be personal and brief (...) (BNC).

Cette ambiguïté catégorielle a conféré le nom de *verbe défectif* à *need*, au même titre que *dare*. En contexte, les deux emplois (modal ou verbal) sont toutefois nettement distingués. *Need* fonctionne *soit* comme verbe lexical, *soit* comme verbe modal.

Avec *want to*, nous n'avons pas toujours de distinction aussi nette : l'auxiliarité n'est qu'émergente, ce qui fait qu'elle est difficile à distinguer des propriétés verbales de base. D'ailleurs, *want to* est une structure verbale qui se comporte généralement plus comme un verbe lexical que comme un auxiliaire (a fortiori modal). En effet, si l'on compare *want* et un verbe comme *seem*, on se rend compte que ces deux formes présentent des similitudes révélatrices. Elles n'ont en commun avec les modaux prototypiques que leur incompatibilité avec l'impératif. *Want* (y compris dans son sens déontique) et *seem* peuvent précéder

des infinitifs en *to*[334], prendre l'<*s*> à la 3ème personne du singulier et être précédés d'autres modaux prototypiques. Fait intéressant, ces deux verbes sont très fréquemment régis par *may* ou *might* :

(58) You **may want to** have a costume change at this point. (*The Guardian*)

(59) You **might want to** use those a little later (BNC).

(60) Evolutionary theory **may seem to** belong more properly in a different book (BNC).

(61) Coming home so early **might seem to** be confronting Moran (BNC).

Le sémantisme de *want* et *seem* joue très certainement un rôle dans cette combinaison, mais peut-être pas de la même façon. *Seem* est doté d'une part de valeur modale (épistémique) dans la mesure où le verbe s'inscrit dans l'expression de la position de l'énonciateur vis-à-vis de la validation de l'ensemble de la relation prédicative en question. Par conséquent, le verbe est compatible avec *might* et *may* qui, dans les énoncés (60) et (61), sont eux-mêmes des modaux épistémiques exprimant la possibilité. Dans les exemples (58) et (59), *want* est utilisé dans l'expression déontique d'un conseil poli et amical. La combinaison avec *may*, et encore plus avec *might*, permet d'accentuer la distance épistémique de l'énonciateur vis-à-vis du conseil donné et lui évite de paraître trop contraignant. Paradoxalement, la combinaison avec un modal prototypique (qui est exclue des propriétés définitoires des modaux) renforce la valeur modale de la construction *want to* lorsqu'elle est utilisée dans un contexte déontique.

Syntaxiquement, l'intermédiarité de *want to* porte les marques d'un *blend* (morpho-) syntaxique, ou plus précisément une construction hybride, au sens où pourrait l'entendre Tabor (1994 : 170) : « a splicing-together of a construction associated with its old behavior and one associated with its old behavior ». Il existe, pour cette construction un continuum syntaxique qui est

---

334 Même si *seem* accepte également la complémentation en *that/Ø* + forme finie, dans les clivées ou les complétives.

fonction de ses emplois. On se rend compte que l'emploi modal favorise l'apparition de caractéristiques propres aux auxiliaires modaux. C'est ce que résume le tableau 4.

	VERBE LEXICAL	**MODAL**
***want to* volitionnel**	+	-
***want to* modal**	+/-	+/-
***wanna* volitionnel**	+/-	+/-
***wanna* modal**	-	+

Tableau 4. Propriétés syntaxiques de *want to/wanna*.

Certains linguistes demeurent malgré tout sceptiques quant à l'intégration de *want to* (modal) dans le système des modaux, voire dans celui des semi-modaux (comme *ought to* et *used to*). Il est vrai que *want to* n'est pas à un stade d'auxiliarisation aussi avancé que les modaux prototypiques : dans l'absolu, la construction conserve l'<*s*> de la 3ème personne du singulier au présent simple et peut être régie par l'auxiliaire *do*. Cependant, dans la mesure ou ses emplois déontiques se font avec un sujet à la deuxième personne du singulier ou du pluriel[335], voire à la première personne du pluriel, l'<*s*> n'apparaît pas. L'auxiliaire *do*, quant à lui, n'est compatible avec l'usage modal de *want to* que lorsque la construction est à la tournure négative[336] :

(7) You **do not want to** appear brash or pushy.

Enfin, lorsque *want to* est déontique, sa conjugaison est défective. Si le verbe est au prétérit, la construction perd son sens modal :

(45") You want**ed** to be careful.

[335] Le conseil, adressé à un tiers en présence de celui-ci (*you*) peut également être prodigué à un groupe auquel on appartient (*we*).
[336] La négation joue un grand rôle dans l'acception modale de l'ensemble vu qu'elle introduit une contrainte émise par l'énonciateur vis-à-vis du coénonciateur.

Want to n'est donc pas si en retard que cela dans l'auxiliarisation. En effet, l'<*s*> apparaît également dans les constructions modales *have to* (cf. la graphie *hasta*) et *have got to* :

(62) The critic necessarily **has to** take a manifesto into account (BNC)[337].

(63) But one **has got to** be realistic (BNC).

L'auxiliaire *do* n'apparaît qu'avec *has to* :

(64) well, what **do** you **have to** do?

Tout comme *want to*, *have to* se combine également avec d'autres modaux :

(65) The device **may have to** be removed by a small operation (BNC).

Eu égard à ces critères, *going to/gonna* et *gotta* semblent être les formes émergentes les plus avancées dans le processus d'auxiliarisation : elles ne se combinent ni aux autres modaux prototypiques ni à *do* et ne prennent pas l'<*s*> à la troisième personne du singulier. Fait intéressant, alors que les modaux émergents peuvent se combiner entre eux, dans un registre familier (le plus souvent dans la recherche d'un effet de style), les plus auxiliarisés occupent presque toujours la position d'auxiliaire principal :

(66) I'm **gonna hafta** put the hustle on my students.

La séquence *gonna hafta* est toutefois extrêmement rare[338], pour des raisons sémantiques tout autant que syntaxiques.

En somme, *want to* n'est peut-être pas la construction émergente la plus développée, mais elle présente de plus en plus de signes indéniables d'auxiliarisation. L'énoncé (67) est très révélateur :

---

[337] Notons dans cet exemple que l'énonciateur éprouve le besoin de renforcer le sens modal de la construction à l'aide de l'adverbe *necessarily*.
[338] Seuls quelques exemples douteux apparaissent au gré des forums sur internet.

(67) You **wanna've seen** your face, your face, you didn't know what had hit you, you just went Oh dear. (BNC).

Wanna calque ici sa distribution point par point sur celle de *should*, modal prototypique avec lequel la construction émergente est le plus associée. Par ailleurs, les signes de contraction de *want to* sont une marque d'auxiliarisation d'autant plus indéniable que d'autres constructions similaires ne se contractent pas :

(68) I didn't **wanna** move (BNC).
(69) ?I didn't **intenna** move.
(70) ?I didn't **planna** move.

Vu la fréquence des réalisations phonétiques contractées de *want to* ([ˈwɒ̃nə], [ˈwɒnə] and [ˈwənə]) associées à une fonction déontique de l'ensemble, la construction est de plus en plus prononcée [ˈwɒ̃nə], c'est-à-dire en tant qu'unité insécable, à la manière d'un auxiliaire prototypique régissant un infinitif sans *to*. Okazaki (2002) a montré que le même phénomène était à l'œuvre pour *gonna*, *hafta* et *gotta*.

1.2. La modalisation émergente.

À partir de la description que nous venons de faire, il nous faut montrer comment l'invariant schématique de chaque construction a permis l'évolution sémantique des modaux émergents. Car, si l'auxiliarité est définie structurellement, la modalité est une question de sémantique et, dans une très large mesure, de pragmatique.

1.2.1. L'extension du système de la modalité en anglais.

L'opposition la plus couramment reconnue fait s'opposer la modalité épistémique et la modalité déontique. L'*American Heritage Dictionary* définit la racine *deont-* comme suit : « Greek *deon* (stem *deont-*) that which is binding or needful (influenced in meaning by *dein*, to bind), from *dei*, it is necessary, from *dein*, to need, want, lack (...) (Morris 1981 : 354). ». L'adjectif *épistémique* est, quant à lui, derivé du grec *epistēmē* : « (...) knowledge, understanding, from *epistanai*, "to stand upon," understand : *epi-*, upon + *histanai*, to stand, place (...)" (1981 : 441). ». La modalité épistémique concerne principalement le statut de la proposition, et plus particulièrement l'attitude de l'énonciateur quant à la probabilité de la validation de la relation prédicative. En discours, cela se traduit par l'expression de la probabilité, de la nécessité logique ou de la possibilité.

Concernant *want to*, se pose la question de savoir à quelle modalité la volition se rattache. Krug écrit : « A minor issue is that not all analysts agree as to whether or not 'volition' (also called 'desire') should be included within the semantic domain of modality (2000 : 41) ». Il décide malgré tout de subsumer la volition sous la modalité déontique, contrairement aux linguistes qui s'appuient sur le fait que dans des langues romanes comme le français ou l'espagnol, la volition est une affaire de mode plus que de modalité (Palmer 2001 : 4). Dans les exemples suivants, le verbe indicateur de volition est suivi d'un complément au subjonctif :

(71) Je veux que tu *saches* la vérité.

(72) Quiero que *sepas* la verdad.

Ce que Krug qualifie ici de « minor issue » n'est à vrai dire pas dépourvu d'intérêt. Si la volition est une forme de modalité déontique, c'est un signe quant à sa position sur le schéma de projections unidirectionnelles de la modalisation.

Palmer reconsidère l'opposition déontique/épistémique à l'aune d'une distinction plus générale entre la modalité propositionnelle et la modalité de l'événement :

> In summary, epistemic modality and evidential modality are concerned with the speaker's attitude to the truth-value or factual status of the proposition (Propositional modality). By contrast, deontic and dynamic modality refer to events that are not actualized, events that have not taken place but are merely potential (Event modality) (2001 : 8).

La distinction entre *épistémique* et *évidentiel* ne nous concerne pas au premier plan, aussi n'entrerons-nous pas dans les détails. La distinction entre modalités déontique et dynamique est certainement plus importante pour notre étude : la première repose sur un principe de contraintes émises à partir d'une source extérieure. C'est pourquoi elle s'articule autour de sens tels que la permission ou l'obligation. La modalité dynamique repose, quant à elle, sur les dispositions (physiques ou intellectuelles) propres à un individu. Dans ce cas, la volition est peut-être plus une sous-catégorie de la modalité dynamique que de la modalité déontique.

Cependant, Palmer met en garde contre une interprétation trop rigide de son système. Concernant la modalité déontique, il précise que la source externe de contrainte est le plus souvent à chercher du côté de l'énonciateur. Ce dernier fait alors valoir son autorité sur le coénonciateur. Palmer ajoute qu'on est alors dans le domaine de ce que Searle appelle les usages directifs (*directives*), à savoir : « Where we try to get [others] do things (1983 : 166) »[339]. De ce point de vue, la source d'autorité est la même dans les exemples (7) et (7') :

(7) You do not want to appear brash or pushy.
(7') You should not appear brash or pushy.

Malgré tout, ces énoncés sont pragmatiquement différents. Il y a, pour ainsi dire, de multiples façons de pousser quelqu'un à faire des choses, pour paraphraser Searle. En (7), le sujet *you* est perçu comme étant un participant doté de tout l'éventail des propriétés agentives (volition, responsabilité, conscience).

[339] Lyons a également évoqué les « directifs » : « utterances which impose, or propose, some course of action or pattern of behaviour and indicate that it should be carried out (1977 : 746) ».

Autrement dit, *you* est apte à provoquer le déclenchement du procès et à contrôler son déroulement. On est ici dans le domaine de la modalité dynamique. En (7'), l'énonciateur n'apparaît pas explicitement non plus, mais sa présence symbolique, en tant que source d'autorité, est rendue plus forte par l'emploi du modal *should*. Ce dernier encode explicitement un faible degré d'obligation (c'est-à-dire un conseil) à l'intention du sujet *you* qui, en tant que participant, possède en apparence moins de propriétés agentives qu'en (7). Il semblerait que nous soyons là dans le domaine de la modalité déontique. La synonymie entre (7) et (7') n'est que partielle. La frontière entre modalité déontique et modalité dynamique est encore plus floue dans l'exemple suivant :

(73) Now I wanna sniff some glue (*Pitch Weekly*, Kansas City).

Ici, *want to* est utilisé de façon prototypique, dans l'expression de la volition de la part d'un sujet aux propriétés agentives limitées : *I* est un drogué en manque. Par conséquent, ce sont des conditions externes qui poussent l'agent à déclencher le procès. *Need to* permettrait d'exprimer cet état de fait plus directement. *Wanna* permet de combiner l'expression du manque à la rémanence (peut-être illusoire) de propriétés agentives. La confusion (parfois recherchée) vient de ce que la modalité est moins systématique et compartimentée qu'on ne l'affirme, d'où les mises en garde de Palmer.

C'est pourquoi, dans le sillage de Palmer (1979), Bybee et al. (1994) ont élaboré un système à quatre entrées dans lequel la modalité déontique est, dès le départ, divisée en « modalité orientée sur l'agent », et « modalité orientée sur l'énonciateur ». La première est caractérisée de la manière suivante : « [it] reports the existence of internal and external conditions on an agent with respect to the completion of the action expressed in the main predicate (1994 : 177) ». Quant à la seconde : « [it] include[s] [some] directives as well as utterances in which the speaker grants the addressee permission (1994 : 179) ». En fait, le concept même de modalité déontique n'apparaît pas dans cette

classification. Les deux autres entrées sont la modalité épistémique[340] et la modalité subordonnante[341]. Fait intéressant, Bybee et al. classent le *désir* et la *nécessité* dans la même catégorie, à savoir la modalité orientée sur l'agent. La raison en est leur origine historique commune :

> (...) necessity can develop into a sense of desire as for instance in the English word *want*, which came from an Old Norse verb meaning 'to lack or miss', from which it developed the sense of 'need'; only beginning in the eighteenth century has it been used to express desire (1994 : 178).

Selon cette définition, (73) relève de la modalité orientée sur l'agent. En revanche, c'est nettement moins clair pour (7), en dépit du fait que nous y trouvons la construction *want to* associée en partie à l'expression du désir agentif. En partie seulement, car (7) semble être un exemple de modalité orientée sur l'agent tout autant que sur l'énonciateur. Cela est lié à la relation intersubjective entre l'énonciateur et le sujet de l'énoncé. En (73), la situation est claire dans la mesure où l'énonciateur correspond au sujet de l'énoncé. En (7), ce n'est pas le cas. L'énonciateur, source d'autorité, cherche à contraindre le sujet à agir : le premier prive le second d'une partie de ses attributs agentifs, en particulier du pouvoir de déclencher l'événement (on est donc dans le domaine de la modalité orientée sur l'énonciateur). Mais pour ce faire, l'énonciateur décrit un besoin à combler chez l'agent et crée une scène imaginaire dans laquelle l'agent comble ce besoin, d'où une part de modalité interprétée comme étant orientée sur l'agent. Le contexte aidant, l'une ou l'autre des deux interprétations peut devenir prépondérante.

Les systèmes classificatoires de la modalité ont leur limite. Une façon de les dépasser consiste à remonter aux origines sémantiques des modaux. On perçoit ainsi mieux les mécanismes du changement, qui ont valeur d'invariant.

---

[340] « [it] applies to assertions and indicates the extent to which the speaker is committed to the truth of the proposition (1994 : 179) ».
[341] « the same forms that are used to express the speaker-oriented and epistemic modalities are often also used to mark the verbs in certain type of subordinating clauses (concessives, purposives, suggestions, etc.) (1994 : 180) ».

1.2.1. Développements diachroniques et modalisation.

Dans le sillage de Sweetser (1990), de nombreux linguistes reconnaissent que le changement sémantique va du concret (*content*) à l'abstrait, et au-delà à l'acte de langage (*speech-act meaning*). Elle montre également que les variations synchroniques d'une même forme sont diachroniquement reliées. Dans le domaine de la modalité, nous apprenons que la modalité épistémique est une extension diachronique de la modalité radicale :

> There is strong historical, sociolinguistic, and psycholinguistic evidence for viewing the epistemic use of modals as an extension of a more basic root meaning, rather than viewing the root sense as an extension of the epistemic one, or both as sub-sets of some more general superordinate sense. Historically, the English modals developed from non-modal meanings (such as physical strength or force, e.g. OE *magan* "be strong, be able") to "deontic" modal meanings, and later still broadened to include the epistemic readings as well (...) (1990 : 50)

On peut dire que les mêmes projections sémantiques unidirectionnelles ont conditionné les extensions des constructions en *have*, *go*, et *want*.

L'évolution des constructions *have to* et *have (got) to* a été fortement influencée par l'histoire de *have*, que nous illustrons par les exemples suivants :

(74) (...) we constantly **have** new immigrants (*New York Times*). [POSSESSION]

(75) we **have (got) to** secure the future of new immigrants. [OBLIGATION]

(76) new immigrants **have to** be in a difficult position, I guess. [PROBABILITÉ]

Schématiquement, l'évolution sémantique de *have* est résumée en figure 4.

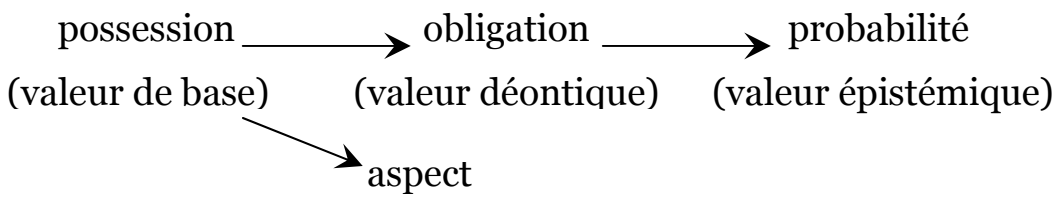

Figure 4. Évolution sémantique de *have (got) (to)*.

Les énonciativistes français (l'école de Culioli en particulier) postulent un double invariant schématique de base pour *have*, à savoir le marquage d'une différenciation (X ≠ Y) et d'un lien entre X et Y. Par conséquent X *has* Y indique que, quel que soit le sens ou la fonction retenus (possession, obligation, etc.), X est le repère de Y[342].

Des trois verbes (*have*, *go*, et *want*), *go* est vraisemblablement celui qui a été le plus souvent traité en linguistiques cognitive et fonctionnelle. La figure 5 reprend les étapes diachroniques traditionnellement reconnues sous le nom de *Movement Path*.

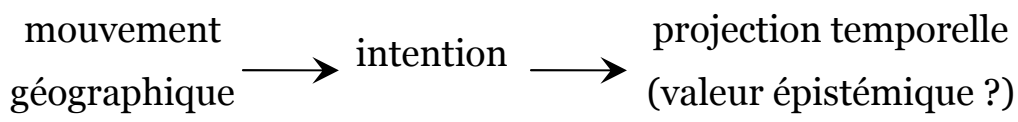

Figure 5. Évolution sémantique de *go (to)* (*The Movement Path*).

Ces étapes sont illustrées ci-dessous :

(77) Here, you know that just **going to** [MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE] the corner store you're not **going to** [PROJECTION TEMPORELLE] see some crazy altercation (*New York Times*).

(78) I am **going to** dye my hair red (*ibid.*). [INTENTION]

---

[342] On retrouve cette valeur de repère dans la forme aspectuelle *have* + V-EN (non développée ici). Ainsi, dans *George has stolen the microphone*, la validation de la relation prédicative (George, steal, microphone) est repérée par rapport au moment du point de vue, c'est-à-dire le moment d'énonciation. Ce repérage est rendu possible par le fait que le moment du point de vue et le moment de l'événement sont distincts mais reliés.

À première vue, l'évolution de *go* se prête en tous points à une analyse lakovienne à base de métaphores construites sur le sens de base (le déplacement géographique). Ainsi, une construction métaphorique telle que *go berserk* est-elle construite métaphoriquement sur le modèle spatial de *go from X to Y*, où X et Y représentent des points dans l'espace. Par extension, ces coordonnées renvoient à des états, en vertu de la métaphore conceptuelle suivante : LES ETATS SONT DES POINTS DANS L'ESPACE/UN CHANGEMENT D'ETAT EST UN CHANGEMENT DE LIEU. En (77), la projection épistémique se fait sur le mode abstrait : l'énonciateur projette la (non) réalisation de la relation prédicative <you, see some crazy altercation> dans le temps. La projection spatiale de *you* vers *the corner store* est, quant à elle, concrète, même si elle est de l'ordre du virtuel et qu'elle n'est que pensée. En (78), l'énonciateur, également sujet de l'énoncé, se projette temporellement (abstraitement) dans la réalisation d'un événement, faisant ainsi part de son intention.

Jackendoff (1983, 1990) pense qu'il est possible de se passer de la métaphore conceptuelle et des projections entre domaines. Il postule l'existence de relations thématiques générales, c'est-à-dire de structures conceptuelles qui demeurent les mêmes au gré des situations pour une forme donnée. C'est l'Hypothèse des Relations Thématiques, en vertu de laquelle [GO] est une fonction qui projette une entité [CHOSE] et un [CHEMIN] sur un [EVENEMENT]. Jackendoff formalise cette relation fonctionnelle comme suit :

$$[_{\text{Event}}\ \text{GO}\ ([_{\text{Thing}}\ \text{X}], [_{\text{Path}}\ \text{Y}])]$$

Ce qui change en contexte, ce n'est pas ce schéma abstrait, mais son *champ sémantique* d'application (1983 : 188)[343]. Alors que l'extension d'un domaine à l'autre impose de choisir un domaine de départ (en l'occurrence, celui du déplacement géographique), dans la théorie de Jackendoff, l'extension se fait par application conceptuelle d'une valeur schématique abstraite à des champs sémantiques. Ainsi, dans sa valeur de base (mouvement géographique), la fonction de *go* se note [$\text{GO}_{\text{Spatial}}$], « spatial » renvoyant au champ sémantique.

[343] Le *champ sémantique* est étrangement proche du *domaine sémantique* de la Grammaire Cognitive.

Lorsque le verbe apparaît dans la construction *go berserk*, la structure cognitive est associée au champ « identificationnel » et se note : [GO$_{\text{Ident.}}$]. Jackendoff insiste bien sur le fait que le nombre de structures conceptuelles est extrêmement réduit comparé au nombre de domaines sémantiques. Ces structures sont de nature ontologique – [CHOSE], [LIEU], [ETRE], [ALLER], [CHANGER], [DEMEURER], etc.— et plus centrales dans la pensée que la métaphore conceptuelle. Une telle critique est surprenante, vu que la Théorie de la Métaphore Conceptuelle repose également sur des notions ontologiques de base. Aucune des deux théories ne parvient cependant à rendre compte aisément des limitations dans l'extension. Comment expliquer que *go* est inapproprié dans le contexte de l'exemple (80), alors qu'il l'est en (79)[344] ?

(79) (...) he had stopped taking milk: he never got through half a bottle before it **went sour** (BNC).

(80) *The bread **went baked**.

Dans la Théorie de la Métaphore Conceptuelle, la métaphore mentionnée plus haut[345] s'applique pour (79), mais, de façon surprenante, pas pour (80). Pourtant, les deux constructions impliquent un changement d'état, normalement compatible avec *go*. Le problème vient du fait que la métaphore conceptuelle est élaborée à un niveau trop haut de schématisme, et ne s'adapte donc pas à toute l'étendue des sens possibles. De fait, lorsque *go* exprime un changement d'état psychologique, il faut faire appel à une métaphore spécifique pouvant prédire le passage à un état spécifiquement pathologique (*go mad*, *go insane*, *go crazy*). Faire appel à un ensemble de métaphores plus spécifiques présente l'inconvénient de porter atteinte à l'économie de l'ensemble. Pour Jackendoff, le niveau conceptuel est indépendant de la structure syntaxique[346]. Ainsi, la fonction [GO] n'a pas besoin de refléter le comportement syntaxique du verbe lexical *go* pour que la théorie soit confirmée. C'est pourquoi [GO] s'applique à tous les cas de changement d'état quels qu'ils soient. Le problème

---

[344] Il existe un nombre incalculable d'oppositions de ce type : *go mad*/**go unhappy*, *go soggy*/**go crisp*, *the phone went dead*/**the patient went dead*, etc.

[345] LES ETATS SONT DES POINTS DANS L'ESPACE/UN CHANGEMENT D'ETAT EST UN CHANGEMENT DE LIEU.

[346] Sa position s'est atténuée depuis.

majeur, c'est que la Théorie des Relations Thématiques n'explique pas pourquoi certains champs sémantiques s'appliquent à la fonction générale et d'autres non. De plus, nous ne savons rien quant au lien qui unit [GO] à ses variables contextuelles ([GO_{Poss}], [$GO_{Spatial}$], etc.).

Tout comme Jackendoff, Langacker rejette l'explication selon laquelle les expressions de changement d'état sont fondées sur les métaphores. Nous avons déjà fait référence à son approche précédemment. Lorsqu'il traite des exemples semblables à (79) (1987 : 168sq), il ne lui semble pas judicieux de devoir conceptualiser une scène dans laquelle le lait passe d'une région spatialisée à une autre pour percevoir le changement de qualité du liquide. Cependant, les similitudes entre les emplois spatiaux et non spatiaux de *go* poussent à croire que les deux sont liés. Afin de motiver ce lien, Langacker (1987 : 169) prend le cas d'une entité en mouvement *m*, qui en plusieurs points successifs du temps t_0, t_1, t_2, ..., t_n, occupe les positions l_0, l_1, l_2, ..., l_n. Si l'on pose $[m/l_0]t_0$ pour désigner la position de *m* en t_0, alors le mouvement de *m* à travers les coordonnées espace/temps peut être formalisé comme suit :

$$[m/l_0]t_0 > [m/l_1]t_1 > [m/l_2]t_2 > \ldots > [m/l_n]t_n$$

Une fois conceptualisé (C) dans le temps (T) par le sujet cognitif[347], on obtient la formule générale :

$$\left(\begin{matrix}[m/l_0]t_0 \\ C\end{matrix}\right)T_0 > \left(\begin{matrix}[m/l_1]t_1 \\ C\end{matrix}\right)T_1 > \left(\begin{matrix}[m/l_2]t_2 \\ C\end{matrix}\right)T_2 > \ldots > \left(\begin{matrix}[m/l_n]t_n \\ C\end{matrix}\right)T_n$$

À partir de là, il devient aisé de définir un mouvement schématique abstrait. Il suffit de remplacer *l* (la valeur spatiale) par une autre valeur. Ainsi, au lieu d'occuper une série de positions, *m* peut être caractérisé par une série d'états ou de degrés (d'aigreur, de luminosité, d'intensité de couleur, etc.) conceptualisés dans le temps subjectif. Le modèle est si général qu'il s'applique en théorie à

[347] La conceptualisation peut se faire en même temps que l'événement (à quelques millisecondes près) ou bien après. Dans tous les cas, il existe un décalage incompressible qui impose une distinction entre le temps *t* de l'événement (*conceived time*, chez Langacker) et le temps T du traitement (*processing time*).

toute forme de changement. Il y a toujours lieu de parler d'extension à partir d'un sens de base (spatial), mais celle-ci n'est pas métaphorique : elle se fait sur le mode schématique. L'expérience cognitivement saillante du déplacement dans l'espace fournit une base pour l'émergence d'une notion plus schématique, dont les instanciations sont des extensions du prototype[348]. Il peut exister un lien métaphorique entre une valeur schématique de base et son extension dans les exemples qui s'y prêtent :

(81) I am going to make the climb downwards (BNC).

(82) Wrap up, it's going to snow (BNC).

En (81), nous pouvons aller jusqu'à dire que l'énonciateur (également sujet de l'énoncé) se « déplace » métaphoriquement dans une situation future, correspondant à la descente de la montagne. Par contre, l'extension métaphorique ne peut pas s'appliquer à (82) : il est en effet très difficile de concevoir ce qui se déplace dans le futur dans ce cas précis (certainement pas le référent de *it*). Le mouvement abstrait est le fait du sujet cognitif qui par son activité intellectuelle se représente le déroulement d'une situation dans le temps (*conceived time*). Par rapport à la Théorie des Relations Thématiques, l'approche de Langacker présente le double avantage d'être plus argumentée que celle de Jackendoff (elle repose moins sur des a priori théoriques), et de motiver le lien entre la valeur schématique et ses variables contextuelles. Elle n'explique cependant pas tout. La question des restrictions sémantiques du type *go mad*/**go sane* (en dépit du fait que ces deux constructions renvoient à un mouvement/changement abstrait) reste en suspens.

La valeur schématique de base de *want (to)* n'apparaît pas aussi facilement que dans le cas de *going (to)*. L'étymologie du verbe et des constructions associées peut nous fournir des indices. À partir de l'étude sur corpus de Krug (2000) et du recoupement de données issues des principaux dictionnaires historiques de l'anglais, nous proposons la synthèse illustrée figure 6.

---

[348] Nous avons fait référence à cela précédemment dans un paragraphe sur l'*extensionalité* (au sens où l'entend Langacker).

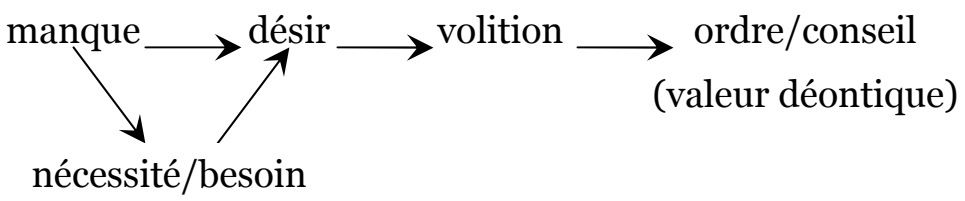

Figure 6. Évolution sémantique de *want (to)*.

Les exemples ci-dessous illustrent chacune des étapes du développement diachronique de *want (to)* :

(83) there was no **want** of respect in the young man's address. (Jane Austen, exemple cité dans l'*American Heritage Dictionary*). [MANQUE]

(49) Your hair **wants** cutting, said the Hatter. (L. Carroll) [BESOIN]

(84) What do you **want** for Christmas? [DÉSIR]

(85) I **want to** eat an apple. [VOLITION]

(86) You do not **want to** drink that milk [it is sour]. [CONSEIL]

(87) Then you **want to/wanna** take the left lane. [CONSEIL]

La distinction entre *désir* et *volition* est ténue mais mérite d'être maintenue. Par rapport au désir, la volition possède un trait définitoire supplémentaire, à savoir une tension agentive vers la réalisation de l'événement. Il est en effet possible de juger qu'une chose, une personne ou une situation est désirable (une villa sur la Côte d'Azur, une voiture de luxe, etc.), sans pour autant vouloir la posséder. Dans l'exemple (84), la question de l'énonciateur porte sur un souhait statique, de l'ordre de l'état d'esprit. La réalisation de ce souhait n'est pas profilée ici, contrairement à ce qui se passe en (85). Nous sentons que le souhait est ici plus intimement lié à sa concrétisation plus ou moins imminente. En d'autres termes, il y a une tension agentive vers la réalisation de l'événement /EAT/. C'est ce qui nous fait dire que *want* est volitionnel dans ce deuxième cas.

On se rend compte a posteriori qu'il est assez difficile de déterminer la valeur schématique de base de *want (to)* tant sa polysémie est grande. C'est à se demander si (i) une telle valeur existe, (ii) elle joue un aussi grand rôle dans

l'évolution de la construction qu'on pourrait le croire. Qu'une telle valeur existe est fort probable. Dans le cas de *have* et de *go*, la valeur schématique trouve sa meilleure expression dans une abstraction réalisée à partir du sens de base étymologiquement parlant. Pour *want to*, il est peu probable que l'expression du manque soit le centre organisateur du prototype abstrait, qui s'instancie en contexte par extension. Certes, le manque provoque le désir, qui à son tour est la condition de la volition. Mais le manque, aussi abstrait soit-il, n'est pas assez général pour rendre compte par lui-même de toutes les extensions. D'autres motivations, d'ordre sémantico-pragmatique, entrent en jeu.

1.2.3. Motivations sémantico-pragmatiques.

Comme nous venons de le voir, la projection unidirectionnelle caractéristique du changement linguistique qui, selon Sweetser (1990), va du concret au mental et au discursif, se vérifie pour les modaux émergents. C'est particulièrement flagrant dans le cas de *want (to)* : l'évolution de la construction suit le passage du domaine sociophysique au domaine mental, puis au-delà au domaine de l'interaction discursive :

(i) Domaine sociophysique (*content*) :

(88) for wante of mylke (Helsinki). [MANQUE, BESOIN]

(ii) Domaine mental (*reasoning*) :

(89) There is nothing he wants to use the quintet for (BNC). [DESIR/VOLITION]

(iii) Domaine de l'interaction discursive (*speech acting*) :

(86) You don't want to drink that milk. [CONSEIL]

Il nous faut à présent motiver cette évolution sémantique, et tenter d'expliquer pourquoi le changement affiche une telle régularité.

1.2.3.1. Extension sémantique et scènes primaires.

Même si nous avons vu que le recours à la métaphore comme moteur des changements sémantiques ne devait pas être systématique, la projection entre domaines fournit une base de départ intéressante. Nous pensons en particulier aux recherches de Grady (1997a et 1997b) sur les métaphores et les scènes primaires. En toute logique, le désir ne se conçoit que par rapport à un manque. Peut-être faut-il y voir la marque d'une projection entre un concept source (le manque) et un concept cible (le désir, la volition). À propos des concepts primaires sources, Grady écrit : « Primary source concepts are a class of universal, experientially basic properties, relations, actions, and processes, which have particular significance in our interaction with the world (1997a : 151) ». Ils sont particulièrement associés à l'expérience sensorielle, contrairement aux concepts primaires cibles, qui sont plus subjectifs : « [They] are more subjective than source concepts, in the sense that they are more strongly tied to internal states (1997a : 164) ».

Dans le cas de *want (to)*, le manque peut être considéré comme un concept primaire source dans la mesure où il renvoie à une impression sensorielle (*input*) du monde physique. En revanche, le désir est un bon exemple de concept cible dans la mesure où il renvoie à la réponse provoquée par l'input sensoriel. On peut dès lors concevoir que le passage de l'un à l'autre se fait par projection métaphorique primaire, ce qu'illustre la figure 7.

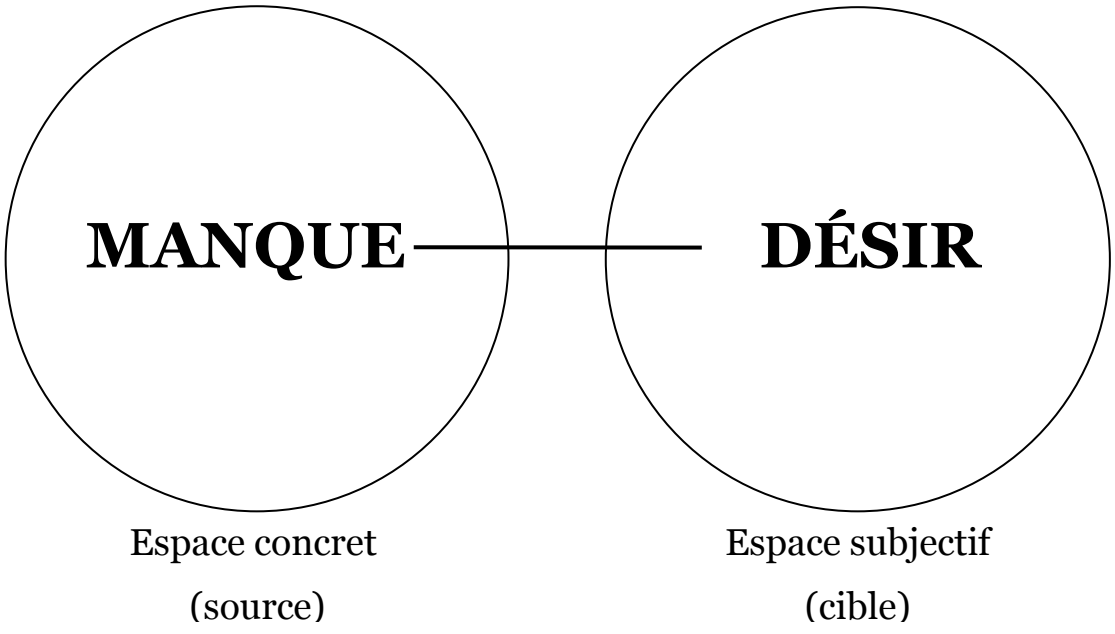

Figure 7. Projection concept primaire source/concept primaire cible.

Le concept primaire source du manque se trouve également associé au concept cible du besoin dans une autre projection métaphorique primaire impliquée par le sémantisme de *want to*. Cela est tout aussi logique : on désire, ce dont on manque, car on peut en avoir besoin.

Ces projections trouvent leur motivation dans le fait qu'elles sont liées à notre expérience physique du manque et à la réponse subjective qu'on y oppose, plutôt qu'au manque objectif en tant que tel. Nous retenons ce mécanisme étant donné qu'il met l'accent sur la dynamique conceptuelle. Les concepts primaires sont vécus et interagissent. Le problème, c'est que cette version de l'extension métaphorique trouve vite sa limite lorsqu'il s'agit d'expliquer les sens plus récents et leur interaction. Le jeu de correspondances entre stimulus sensoriel et réponse subjective n'est pas systématique. D'un côté, il semble naturel de dire que le manque crée un besoin et que ce besoin est à l'origine d'un désir. Ce désir peut alors occasionner une tension agentive vers sa réalisation, à savoir la volition. Mais si l'on y regarde de plus près, on se rend compte que le manque ou le besoin n'engendrent pas forcément du désir : un patient peut très bien avoir besoin d'un vaccin contre la grippe sans pour autant se réjouir à l'idée de recevoir la douloureuse injection. Par ailleurs, la volition ne repose pas

obligatoirement sur du désir : le patient peut se rendre malgré tout chez son médecin et lui faire part de sa volonté de se voir administrer un vaccin. Dans ce cas, ce qui est désirable, ce n'est pas le vaccin en soi, mais la seule perspective d'un bénéfice futur, c'est-à-dire rester en bonne santé. Inversement, nous avons vu que le désir ne débouchait pas toujours sur de la volition : on peut trouver une entité désirable sans que cela ne provoque de tension vers l'obtention de cette entité. Autrement dit, les projections entre domaines (par exemple d'un état d'esprit sur une action) ne sont pas automatiques.

Le passage de la volition à l'expression du conseil est encore plus complexe et nécessite de replacer l'évolution sémantique dans un système de contraintes pragmatiques.

1.2.3.2. Facteurs pragmatiques.

Des recherches menées dans le cadre de la grammaticalisation ont montré que les changements sémantiques étaient conditionnés par des facteurs pragmatiques[349]. Par exemple, Traugott (1989, 1995), qui s'est attachée à révéler les principaux schémas de déduction, postule que le sens propositionnel concret – le plus apte à décrire des événements ou situations externes comme le déplacement ou la localisation – est souvent appliqué par extension déductive à des situations internes ayant trait à l'évaluation, la perception, ou, plus généralement, la cognition. C'est la raison pour laquelle on passe d'un sens géographique à un sens intentionnel ou prédictif avec *be going to*. Cette tendance fournit une autre explication plausible pour expliquer le passage du manque au désir dans le cas de *want to*.

Pour rendre compte de la transition entre le désir et la volition, puis de la volition à l'expression d'un avertissement ou d'un conseil, il est utile de faire appel au concept d'*inférence*. Nous avons vu que la Théorie de l'Inférence de Levinson (1983) reposait sur une série d'étapes fondamentales. Ces dernières se vérifient assez bien dans les extensions les plus récentes des modaux émergents.

---

[349] D'autres courants l'ont également montré. Nous pensons en particulier à la Théorie de la Pertinence de Sperber et Wilson (1995). Voir également Papafragou (2000).

Elles trouvent une illustration parfaite dans l'emploi déontique de *want to* (Desagulier 2005a) :

(87) Then you *want to/wanna* take the left lane.

a. Le sens littéral et la force de l'énoncé sont directement accessibles aux participants de la situation d'énonciation. L'énonciateur reconnaît les qualités agentives du coénonciateur et fait appel à sa volition. Il y a, dans cette situation, une entité désirée, qui est assez abstraite : prendre la voie de gauche. Le bénéfice futur est d'arriver à destination.

b. Certains signes montrent qu'il existe une inadéquation entre le sens littéral et l'impact énonciatif d'origine : le coénonciateur a-t-il vraiment le choix ?

c. Il existe un principe nous permettant de dériver le sens indirect pertinent à partir du sens littéral et du contexte : « you should desire to take the left lane because it is in your interest to do so ».

L'énoncé (87) est un bon exemple d'extension sémantique avec perte de sens primaire et décatégorisation progressive. Le contexte est le suivant : l'énonciateur se fait raccompagner en voiture par le coénonciateur. Ce dernier ne connaît pas le chemin, et se fie aux conseils de l'énonciateur. L'énoncé en question est une indication qui prend la forme d'un conseil. Dans cette situation précise, il ne semble pas justifié de dire que l'énonciateur fait appel au désir ou à la volition du coénonciateur qui, en fin de compte, n'a pas vraiment le choix (à moins de vouloir se perdre). On imagine difficilement le conducteur répondre *what if I don't want to?*, sauf peut-être s'il cherche à faire de l'humour[350]. Ce qui motive ici l'emploi déontique de la construction *want to/wanna* et son interprétation appropriée, c'est la reconnaissance feinte de la part de l'énonciateur que le coénonciateur (*you*) est sa propre autorité[351]. Dans les faits,

[350] L'effet comique viendrait alors du non respect du schéma normal d'inférence pragmatique. L'emploi déontique a beau reposer sur un acte de langage indirect, il ne pose aucun problème de compréhension. C'est bien la preuve qu'il est conventionnel.

[351] Une enquête informelle auprès d'anglophones américains a révélé que l'emploi de *need* à la place de *want* (*you need to take the left lane*), était plus contraignant vis-à-vis du coénonciateur.

c'est l'énonciateur qui demeure la source d'autorité et qui confère à l'énoncé une valeur modale.

Voilà qui rejoint la caractérisation de la modalité déontique en termes de force directive par Palmer (2001 : 10) : « Where we try to get [others] do things (Searle 1983 : 166) ». Le recours à la pensée de Searle par Palmer, l'un des plus grands spécialistes de la modalité, nous montre à quel point la déduction pragmatique joue un rôle important dans le passage de la volition à divers degrés d'ordres ou de conseils. Le fait est que les emplois déontiques de *want to/wanna* s'inscrivent dans des *actes de langage indirects*. La philosophie analytique définit un acte de langage indirect comme étant un acte de langage accompli par l'entremise d'un autre acte de langage. La plupart des actes de langage indirects ont un sens idiomatique fondé sur un sens plus littéral.

(90) A. Let's go to the restaurant tonight.
B. I have to study for an exam.

En (90), le locuteur B choisit de ne pas répondre par une négation directe. Il fait comprendre son refus au locuteur A par la description (à la forme affirmative) d'un obstacle à la proposition de sortie. Il incombe au locuteur A de procéder à la déduction du refus (acte de langage visé) à partir de la réponse (acte de langage source). Le refus est jugé plus poli[352] dans la mesure où l'énonciateur commence par en mettre en avant la cause, ce qui le rend plus acceptable. Ce type de négation indirecte est tout à fait courant, et ne nécessite pas d'effort particulier pour être compris tel quel par les membres de la communauté anglophone[353]. Avec *want to*, l'ordre, le conseil ou la suggestion sont accomplis par un énoncé descriptif d'apparence anodine. L'énoncé (87) peut être paraphrasé de la manière suivante :

- acte de langage apparent :

[352] Searle souligne que la politesse est la principale motivation d'un acte de langage indirect, même si son explication demeure assez floue.
[353] Par contre, une personne extérieure à cette culture (un apprenant étranger par exemple) aura de grandes chances d'éprouver des difficultés à comprendre (et produire) un acte de langage indirect.

« you want to take the left lane because it is in your (and our) interest to do so ; it is therefore natural for you to take that lane ».

- acte de langage visé :

« I want you to take the left lane ».

L'argument de la politesse se vérifie ici étant donné que l'énonciateur laisse, en apparence, plus de choix au coénonciateur. Cette liberté est plus ou moins limitée en fonction du contexte[354].

1.2.4. Conséquences au niveau de l'interface syntaxe/sémantique.

En linguistique cognitive-fonctionnelle, il est généralement admis que les changements fonctionnels déclenchent des changements de forme. Incontestablement, La modalisation de *have (got) to*, *going to*, et *want to* n'est pas sans entraîner des restrictions au niveau des temps, de la sélection des arguments, des marqueurs de négation.

1.2.4.1. La référence temporelle.

Comparons les exemples suivants :

(91) I want to go home again (*Washington Post*).

(10) You want to be careful of that fellow you know (*Small World*).

En (91), la construction *want to* est utilisée dans l'expression d'un souhait, tandis qu'en (10), c'est la valeur déontique (l'expression d'un conseil) qui prévaut. Quirk et al (1985 : 148) remarquent très justement que ce qui renforce la valeur intrinsèquement pragmatique de *want to*[355] dans un énoncé tel que (10), c'est l'impossibilité d'obtenir un sens équivalent si on met le verbe au passé ou à la forme progressive :

---

[354] Formellement, le ratio contrainte/liberté est surtout fonction de l'intonation et de la syntaxe.
[355] Selon Quik et al. (1985 : 148), *want to* joue ici le rôle d'une « particule pragmatique ».

(10') ?You **are** want**ing** to be careful (...)

(10'') You want**ed** to be careful.

La forme aspectuelle *be* + V-ING ou le marqueur de rupture temporelle ED ont pour point commun de dépourvoir le verbe et sa construction de leur impact illocutoire[356]. L'énonciateur s'exclut de la relation intersubjective et ne fait que décrire l'événement. Notons que dans le cas de *go*, cela est moins vrai :

(92) you are not going!

Dans cet énoncé, la construction a clairement une valeur modale, liée tout autant au marqueur *be* + V-ING qu'à la négation et la sélection des arguments.

1.2.3.3. Sélection de l'argument.

Au vu de ce que nous venons d'exposer, il n'est pas étonnant de voir que l'extension modale (principalement déontique) repose sur la sélection des arguments. Pour ce qui est de *want to*, plusieurs cas sont possibles :

(10) You want to be careful of that fellow you know.

(10''') I want you to be careful.

Dans les deux cas, nous avons deux participants distincts, en dépit du fait qu'un seul apparaît en (10). Cette séparation est essentielle si l'on veut que le sens déontique soit préservé.

Ce n'est qu'en (10) que *want to* est un modal émergent stricto sensu. Dans le premier cas, l'interpolation du pronom est un obstacle à la contraction, partant à l'auxiliarisation. Lorsque *want to* est un modal émergent recruté dans l'expression de la modalité, le choix du premier argument est presque toujours un sujet à la deuxième personne *you*. Cela est d'autant plus logique que le

[356] Il en va de même lorsque *want to* est utilisé dans une construction en WH-.

vecteur[357] d'autorité est presque toujours l'énonciateur. Il se joue donc une relation intersubjective de l'ordre de la dynamique des forces (Talmy 1988, 2000, Sweetser 1990) propre à ce type de modalité, entre l'énonciateur, qui n'apparaît pas en surface[358], et le coénonciateur. L'effet pragmatique est moins subtil en (10'''), où le vecteur de l'autorité apparaît. Dès lors, le sens modal est plus évident et contraignant.

La fréquence de *you* comme premier argument dans la construction déontique *want to* est telle que nous pourrions aller jusqu'à intégrer le pronom à la représentation constructionnelle du verbe. Ainsi, c'est la construction *you want to/wanna* qui serait considérée comme modale et émergente. Cependant, on trouve des exemples de construction déontique avec la première personne du pluriel. À vrai dire, nous en avons déjà mentionné un exemple :

(8) It is 10.30 am, so **we**'ll want to go easy (*San Francisco Chronicle*).

L'énonciateur émet ici un ordre ou un avertissement à l'adresse d'un groupe tout en s'y incluant, pour atténuer la force de cet ordre. Rien d'original, ni de schizophrène ici : il est commun pour un sujet parlant de se dédoubler[359], pour se parler à lui-même ou se conseiller. Dans l'absolu, nous pouvons penser que la construction déontique peut aussi intégrer des premiers arguments à la troisième personne : le conseil, en provenance de l'énonciateur se fait alors à une tierce personne via le coénonciateur.

Quoi qu'il en soit, les emplois modaux restreignent considérablement la sélection des arguments, à plus forte raison dans la construction déontique *want to* ; Le premier argument se limite alors le plus souvent à la première et à la deuxième personne.

---

[357] Nous utilisons ici le terme de *vecteur* au lieu de *source* ou *origine* pour souligner le fait que l'énonciateur n'est pas forcément l'instance première d'autorité. Il peut très bien faire part au coénonciateur d'une contrainte qu'il n'a pas créée.
[358] Au sens non générativiste du terme.
[359] Pour les énonciativistes, ce dédoublement est le cas par défaut : l'énonciateur est en même temps un coénonciateur.

1.2.3.4. Subjectification[360].

Ces tendances observées sur l'interface syntaxe/sémantique/pragmatique sont révélatrices d'un phénomène courant (pour ne pas dire systématique) dans le domaine des modaux prototypiques, à savoir ce que Langacker a nommé *la subjectification* : « Subjectification is a semantic shift or extension in which an entity originally construed objectively comes to receive a more subjective construal (1991 : 215) ». Comme il est précisé ici, le concept de subjectification est lié à la problématique de la perception (en particulier la visualisation) et de l'interprétation. Nous touchons là au cœur de la Grammaire Cognitive : le sujet parlant (S, figure 8) est aussi et avant tout un sujet cognitif conceptualisant[361].

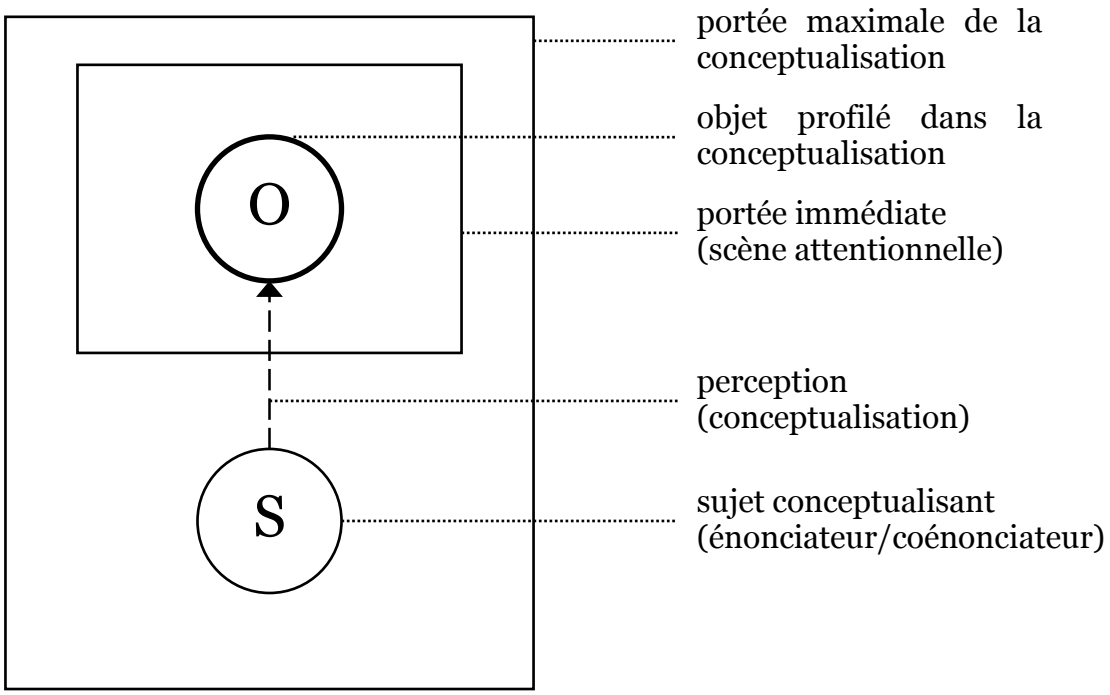

Figure 8. Cognition et conceptualisation dans la Grammaire Cognitive (d'après Langacker 2003a).

[360] En France, les linguistes semblent hésiter entre *subjectification* et *subjectivisation*. Aucun des deux termes n'est attesté dans les principaux dictionnaires francophones (Larousse, Petit Robert). C'est pourquoi, en l'absence d'autorité en la matière, nous choisissons le premier terme, plus proche de son équivalent anglais.

[361] Dans la Théorie des Opérations Énonciatives, le rôle conceptualisant de l'énonciateur est tout aussi essentiel. En atteste le système de repérage dans la topologie de Culioli, qui est étonnamment proche de la description langackerienne des phénomènes de points de référence (*reference point phenomena*).

Il existe deux niveaux de conceptualisation : la portée immédiate (*onstage region/immediate scope*), qui correspond à la région sur laquelle le sujet porte son attention, et la portée maximale (*maximal scope*), qui indique les limites de la perception. En Grammaire Cognitive, l'objectivité renvoie à la perception de l'objet et la subjectivité à la perception par le sujet. Une entité[362] (O, figure 8) est interprétée objectivement lorsqu'elle apparaît sur la scène attentionnelle[363] (*onstage region*) en tant qu'objet sur lequel porte explicitement l'attention du sujet (portée immédiate) Une entité est interprétée subjectivement lorsqu'elle reste en dehors de la scène attentionnelle en tant que sujet implicite de conceptualisation. La subjectification implique un glissement de la scène attentionnelle vers l'extérieur de celle-ci. On comprend mieux pourquoi Langacker écrit : « subjectivity/objectivity is a matter of vantage point and role in a viewing relationship (1999 : 297) ».

Langacker pense que la subjectification caractérise l'extension de *go* à l'expression du futur (1990 : 330-333, 1999 : 302-306)[364].

(93) I'm going [to Spain] to deliver a paper[365].

En (93), la construction est ambiguë[366] : *be going to* exprime tout aussi bien un déplacement spatial (en Espagne) du sujet agent qu'un sens futur, c'est à dire une projection dans l'avenir de la réalisation de l'événement exprimé par le verbe à l'infinitif. L'ambiguïté sera levée en contexte. On aura donc soit la configuration schématique indiquée en figure 9, soit celle illustrée figure 10.

---

[362] Le même raisonnement s'applique à une relation.
[363] Même si *onstage region* se traduit plus élégamment par *foyer attentionnel*, nous préférons conserver le sens théâtral de l'expression anglaise d'origine tout en l'explicitant quelque peu. C'est pourquoi nous traduisons par *scène attentionnelle*.
[364] Lapaire (2004) a également souligné le lien entre expression du futur et perception visuelle.
[365] L'indication entre crochets est implicite et n'a d'autre but que de contextualiser l'énoncé Cet exemple a été analysé lors de notre présentation à l'ICLC 8 (Desagulier 2003a).
[366] Langacker (1999 : 302) s'appuie lui-même sur un énoncé ambigu. Nous reprenons sa méthode.

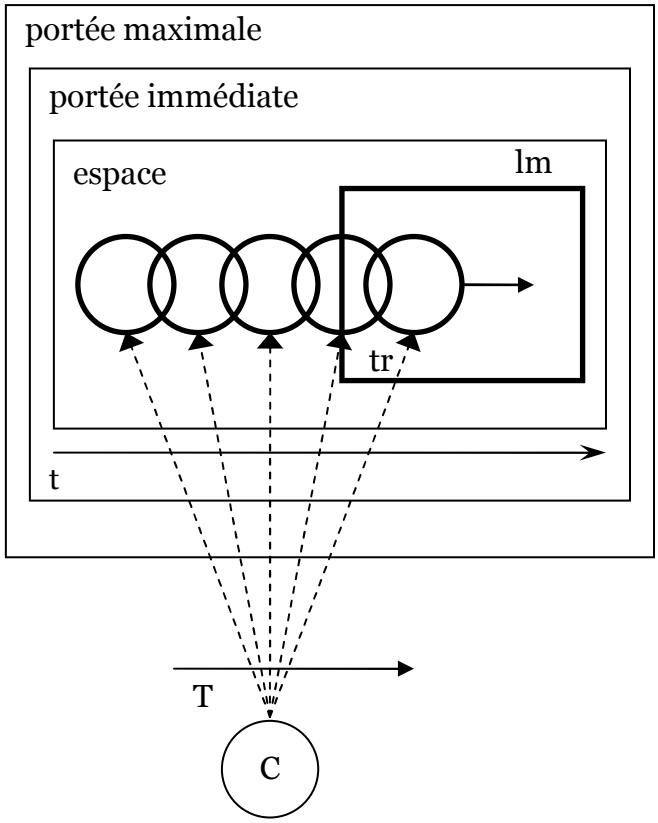

Figure 9. Conceptualisation objective du mouvement (Langacker 1999 : 303).

En figure 9, le trajecteur (indiqué par un cercle en gras, pour marquer le profilage) suit un itinéraire spatial à la fin duquel il prévoit de déclencher l'événement /DELIVER A PAPER/. Le mouvement se déroule dans le temps *t*, cependant que la conceptualisation se produit dans le temps *T*. Lorsque *be going to* est utilisé avec un sens futur (figure 10), il n'y a plus lieu de parler de déplacement (voir plus haut). Il y a bien un chemin, mais celui-ci est parcouru mentalement le long de l'axe temporel *t* par le sujet conceptualisant. Ainsi, le déplacement est non seulement abstrait, mais également subjectif. La réalisation de l'événement /DELIVER A PAPER/[367] est prévue à la fin de ce cheminement mental. Langacker maintient une flèche en pointillés et en gras dans la deuxième configuration pour indiquer que la relation n'est pas entièrement subjective : « (…) some vestiges remain of the original objective basis for the conceptualizer's mental path (1999 : 303) ».

[367] L'événement implique une relation (R sur le schéma).

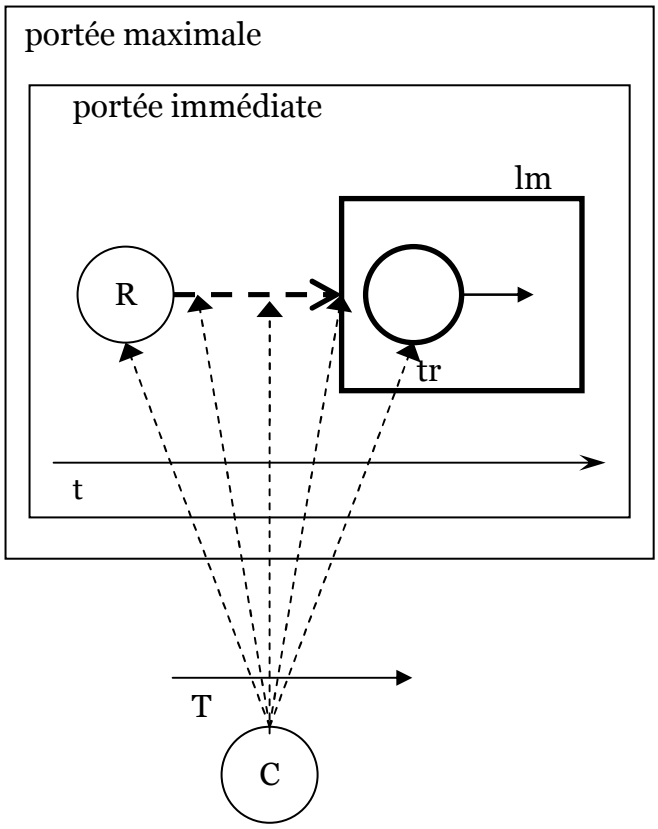

Figure 10. Subjectification de *be going to* à sens futur (*ibid.*).

La représentation de la subjectification par Langacker prend en compte l'intermédiarité des développements d'une construction, ce qui en accentue la pertinence. Il reconnaît pour *be going to* une zone de flou dans laquelle les sens peuvent s'entremêler, sans que le contexte ne lève l'ambiguïté. Dans tous les cas, l'amorce de la subjectification implique une perte de contrôle quant au déclenchement de l'événement de la part du trajecteur : son rôle est *atténué*.

Plus généralement, on retrouve ce lien entre subjectification, grammaticalisation et atténuation du contrôle exercé par le sujet agent dans le domaine de la modalité, traité à de nombreuses reprises par Langacker (1990 : 333-337, 1991 : 269-275, 1999 : 307-309, 2003a). L'apparition des modaux est, selon lui, le produit de la subjectification des verbes lexicaux dont ils sont issus. Ainsi, *will* provient de *want*, *can* d'un verbe exprimant le savoir ou la capacité, et *may* d'un verbe dont le sujet est doté d'une certaine force. Premièrement, à chacun de ces verbes est associée une activité. On ne peut pas vouloir, savoir ou

pouvoir dans l'abstrait. On veut/sait/peut (faire) quelque chose : « Thus each verb makes schematic reference to another process, which serves as a landmark and as an e-site[368] for a relational complement (1991 : 270) ». Ces verbes sont conformes à la configuration présentée en figure 11.

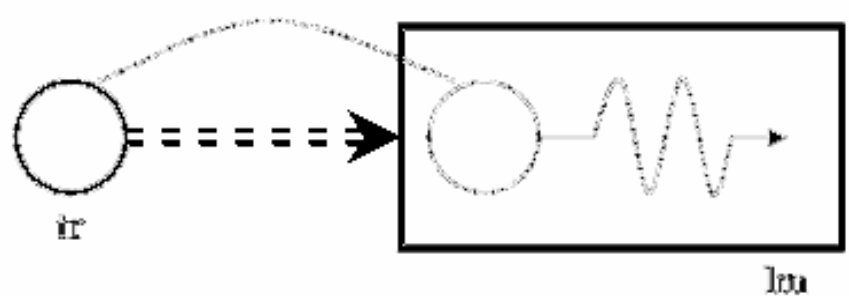

Figure 11. Relation schématique entre procès.

Deuxièmement, le trajecteur global (*tr*, figure 11) est également celui du procès repère (*landmark process*). Troisièmement, le sujet est dépositaire d'un pouvoir (qui prend la forme d'une force mentale ou physique) représenté par la ligne en pointillés, figure 11. La réalisation du procès repère (*lm*) est soumise au déploiement de cette force. Cette potentialité est illustrée par la double flèche en pointillés. Enfin, le procès repère est en puissance, plutôt qu'actuel.

Les modaux actuels ont conservé une part du comportement décrit figure 11, et des propriétés énumérées ci-dessus. La différence vient de la subjectification du siège de la force :

> In fact, if we abstract away from the idiosyncrasies of individual forms and consider the modals as a class, the semantic contrast between the original content verbs and the contemporary grounding predications can be summarized in a single word: subjectification (1991 : 270).

La subjectification concerne tout autant la modalité radicale que la modalité épistémique. Pour ce qui est de la modalité déontique, la dynamique des forces

[368] C'est-à-dire elaboration site : « In a construction, those facets of one component structure that the other component serves to elaborate (1991 : 548) ».

opère au niveau de l'interaction sociale. La subjectification se traduit alors par le fait que le siège de la force est nettement plus diffus :

> (...) the source of potency is no longer identified with the subject, but is implicit and subjectively construed. It may be the speaker, but need not be (...). It is not necessarily any specific individual, but may instead be some nebulous, generalized authority. In other words, the source of potency is highly diffuse (1999 : 308).

Le sujet n'est pas non plus nécessairement la cible de la force. Cette dernière est exclusivement dirigée vers la réalisation (ou la non réalisation) de l'événement, indépendamment de qui l'appréhende. Pour résumer, le siège de la force glisse de la scène attentionnelle vers le site (*ground*), comme le montre la figure 12.

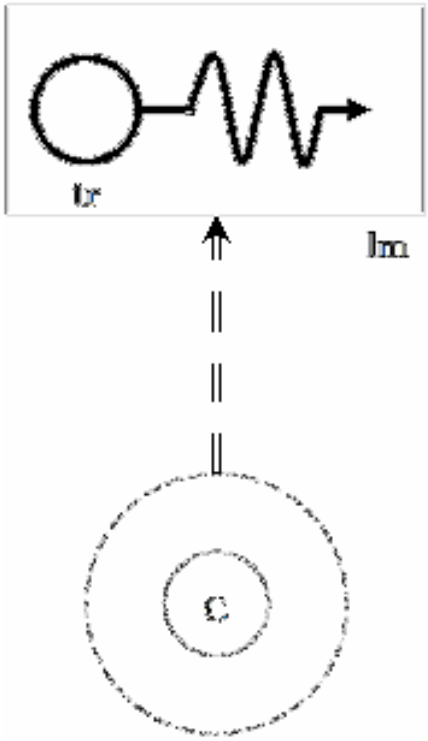

Figure 12. Subjectification et dynamique des forces.

Ici, la dynamique des forces est interprétée subjectivement par le biais de l'activité mentale conceptualisante du sujet cognitif (C)[369]. Cela est tout aussi vrai de la modalité épistémique. Dans ce cas, à partir d'une analyse de l'élan évolutif (*evolutionary momentum*) de la réalité en déroulement, l'énonciateur (sujet cognitif) se livre à une extrapolation mentale afin d'estimer la probabilité de réalisation de l'événement dans les conditions propres à la réalité considérée :

> This is basically equivalent to saying that the conceptualizer carries out a *mental extrapolation* [370] of ongoing reality, projecting into the future, and senses the degree of force impelling this mental extrapolation in the envisaged direction, or the degree of resistance encountered in projecting it through to the target (1999 : 309).

La dynamique des forces interprétée subjectivement n'opère plus dans le domaine de l'interaction sociale mais dans celui des conditions de réalisation de l'événement profilé.

Le même phénomène de subjectification caractérise *want to* dans le passage de l'expression du désir et de la volition à celui du conseil. Dans ses emplois traditionnels (non modaux), la construction *want to* est de la forme *X wants (X) to Y*, où Y désigne le procès potentiel à l'infinitif :

(85) I want to eat an apple.

(94) So you want to skip school? Fine.

La relation schématique entre procès est identique à ce que nous avons vu plus haut en figure 11.

---

[369] Dans certaines de ses schématisations, Langacker (1991 : 270) reste volontairement flou sur la localisation de l'origine de la force. Celle-ci est issue du site, symbolisé par G. Suite aux développements récents dans le domaine de la subjectification, nous pouvons à présent préciser que la force trouve son origine dans l'activité conceptualisante du sujet cognitif, que nous représentons par C (au lieu de G), figure 12.

[370] C'est l'auteur qui souligne.

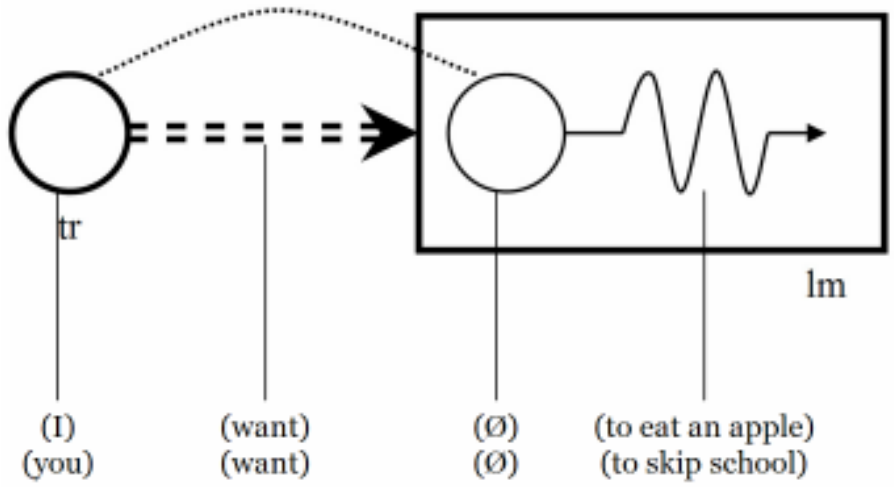

Figure 13. Relation schématique entre *want* et le procès repère.

Nous retrouvons quatre caractéristiques mentionnées plus haut, à savoir :

(i) dans la construction *want to/wanna*, le verbe fait référence schématiquement à un autre procès (le procès repère).

(ii) le trajecteur principal (le participant primaire focalisé) est aussi le trajecteur du procès repère.

(iii) le sujet est le dépositaire d'un certain pouvoir orienté vers le procès repère.

(iv) la réalisation du procès repère est potentielle (d'où la flèche discontinue).

Cette même construction devient modale dès lors qu'intervient la dynamique des forces dans le domaine intersubjectif :

(10''') I want you to be careful.

Il n'y a plus de coréférentialité entre le sujet principal de l'énoncé (c'est-à-dire le sujet du verbe de l'imbricante *want*) et le sujet de l'imbriquée. Schématiquement, le trajecteur principal est distinct du trajecteur du procès repère, ce qu'indique l'absence de trait en pointillés entre les deux (figure 14).

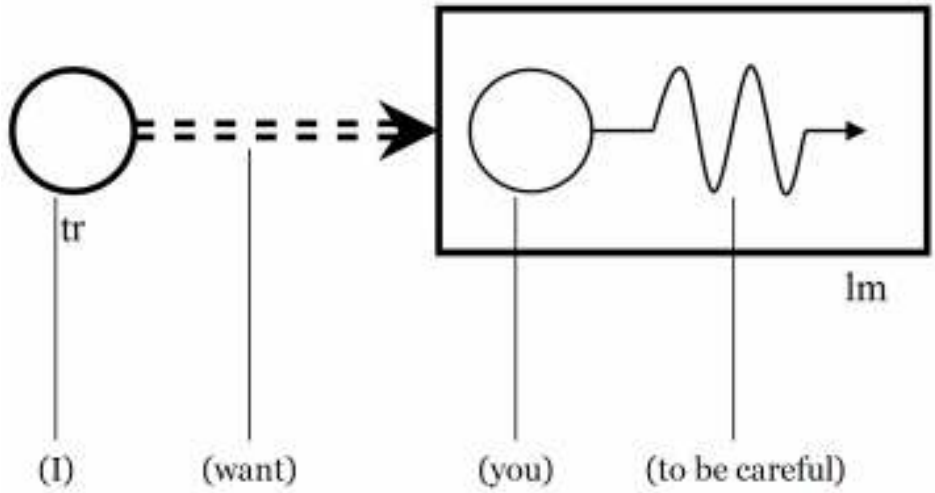

Figure 14. Relation modale entre procès sans coréférentialité.

Notons que dans ce cas de figure, la source de pouvoir (*the locus of potency*) est clairement identifiée : en (10'''), il s'agit de l'énonciateur. Cette source est délibérément dissimulée lorsque la construction adopte le schéma formel propice à l'auxiliarisation : X *wants* Y.

(95) You want to be careful when you're throwing those accusations (ITV).

Conformément à ce que nous avons vu plus haut, la construction se caractérise ici par un acte de langage indirect. (95) se paraphrase ainsi :

- « you want to be careful because it is in your interest to be so »,
- « it is therefore natural for you to desire to be careful »,
- « in fact I (the speaker) want you to be careful ».

La source de contrainte n'est plus le trajecteur (contrairement à ce que nous avions en figures 13 et 14). Elle est en fait subjectivement interprétée par l'énonciateur/sujet cognitif (C). Celui-ci impose la contrainte auprès du trajecteur profilé (jusque-là participant secondaire dans la relation profilée) tout en prétendant objectivement que le trajecteur est le siège de la force. Indéniablement, *want to* évolue vers un nouveau schéma manipulatif, plus subtil car plus subjectif (figure 15).

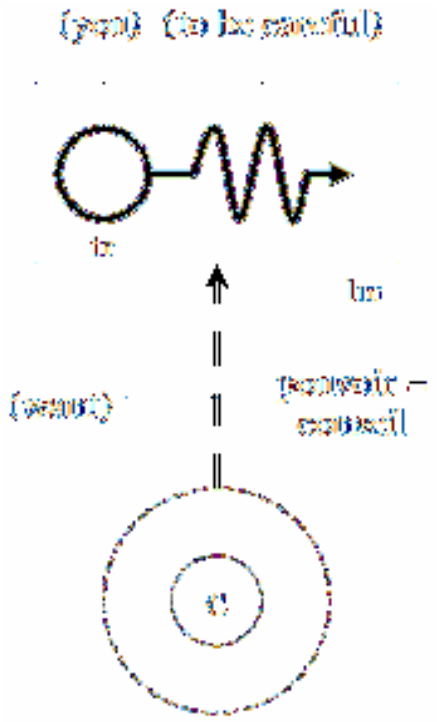

Figure 15.

Comparons à présent (95) à (96) :

(96) You want to be careful. There will be no more warning.

La contrainte est ici nettement plus forte qu'en (95), en raison d'une menace explicite. De fait, l'illusion que le trajecteur est le siège de la force, l'effet pragmatique qui en résulte, et la subtilité discursive de la construction sont de moindre ampleur car le rôle du trajecteur est atténué. C'est là une caractéristique des modaux prototypiques. C'est aussi un signe que la construction déontique a atteint un certain degré de transparence. La force modale a quitté la scène attentionnelle pour intégrer le site, ce que résume la figure 16.

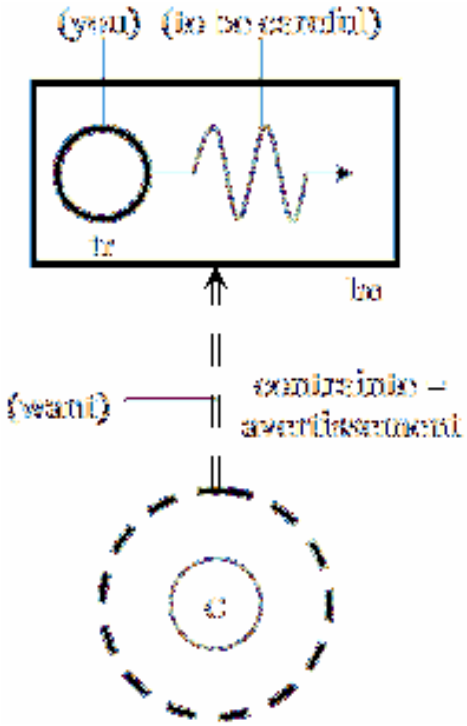

Figure 16. Atténuation du rôle du trajecteur.

Il existe des degrés de subjectification. En (96), ce degré est plus fort qu'en (95). Ainsi, en figure 16, c'est la relation modale qui est profilée dans le site, et non le procès sur lequel la contrainte est dirigée. En (97), le degré de subjectification est peut-être moins fort qu'en (95) et en (96).

(97) San Francisco passengers, you wanna board this train.

Cet énoncé authentique a été entendu dans le train suburbain qui parcourt la Baie de San Francisco, au niveau de l'intersection d'Oakland. Les voyageurs désirant poursuivre vers l'est de la baie peuvent rester dans le train. Ceux qui désirent se rendre à San Francisco doivent prendre le train sur le quai opposé. L'énonciateur (le conducteur) applique une contrainte modérée sur le trajecteur de l'événement (les voyageurs). Libre à eux de changer de train ou non. La force modale est donc partagée entre le sujet conceptualisant et le trajecteur. Lorsqu'elle est déontique, la construction *want to/wanna* donne lieu à un jeu subtil entre figure et site.

L'analyse de la subjectification est une étape utile dans la révélation de l'intermédiarité des modaux émergents et, au-delà, de toute forme en

développement. On pourrait aller jusqu'à dire que c'est une composante incontournable du changement. Langacker (1999 : chap. 10) ne s'y est pas trompé en associant (sans les confondre) subjectification et grammaticalisation.

1.2.3.5. Bilan.

Nous avons montré que le contenu de la grammaire – la modalité et les différentes extensions modales telles que l'expression du conseil, du futur, de l'obligation, de la forte probabilité, etc. – émergeait de l'acte de communication. Pragmatiquement, c'est le cas par défaut : communiquer, c'est avant tout procéder par inférences (Bybee 2003b : 156-157). Il est clair que lorsqu'un schéma d'inférence se répète fréquemment dans une même construction, le sens déduit finit par intégrer le cœur notionnel de ladite construction. Dans le cas de *want to*, la construction a commencé à intégrer l'expression du conseil ou d'un avertissement dans son sens global. Concernant *be going to*, l'intention et la « futurité » ont également fini par intégrer le cœur schématique de la construction. Pour ce qui est de *have (got) to*, le lien entre le sens de base (la possession) et les sens modaux (obligation, probabilité) est moins évident : c'est bien la preuve que le transfert métaphorique a des limites. Dans ce cas, le changement a vraisemblablement été rendu possible par extension de la valeur schématique[371]. Quoi qu'il en soit, il faut garder à l'esprit que la modalisation ne s'est faite que parce qu'elle a trouvé un terrain structurel favorable.

1.3. Synthèse : des constructions hybrides.

Il semble illusoire de vouloir analyser l'histoire des modaux émergents de façon rigoureuse sans mettre en relation (i) la forme et le sens, (ii) la variation synchronique et les développements synchroniques[372]. Nous venons de voir

---

[371] La subjectification de *have* a été démontrée par Langacker dans le passage de l'expression de la possession au marquage de l'aspect. Nous ne nous sommes pas étendu sur le cas de *have (got) to* car il n'apportait rien de nouveau par rapport au traitement de *want to*. C'est cette dernière construction que nous privilégions dans ce chapitre pour sa plus grande intermédiarité.

[372] La thèse de Tabor (1994), que nous avons déjà évoquée, a le mérite de ne pas séparer diachronie et synchronie dans le changement linguistique : « if we seek a structural model that

qu'une construction pouvait être dans une période de transition entre, d'une part, un état syntaxique ancien et un autre plus récent, et d'autre part, entre une fonction d'origine et une multitude d'extensions fonctionnelles.

On se trouve clairement face à l'émergence d'un paradigme nouveau. Linguistiquement, deux attitudes aussi valables l'une que l'autre sont possibles. La première consiste à créer une nouvelle catégorie grammaticale, la seconde à étendre une catégorie préexistante. Krug (2000) a une attitude ambivalente en ce qu'il voit dans *have to/hafta*, *have got to/gotta*, *be going to/gonna* et *want to/wanna* une nouvelle catégorie de modaux : il relie ainsi des formes émergentes à un paradigme existant. Il se fonde pour cela sur le fait que les modaux émergents ne remplissent pas l'intégralité des critères traditionnels définis par Quirk, Huddleston, Palmer et autres autorités en la matière. Parallèlement, Krug perçoit que le paradigme d'accueil est inapproprié, ce qui le pousse à modifier la représentation du continuum modal et à présenter un modèle gravitationnel, reproduit en figure 17.

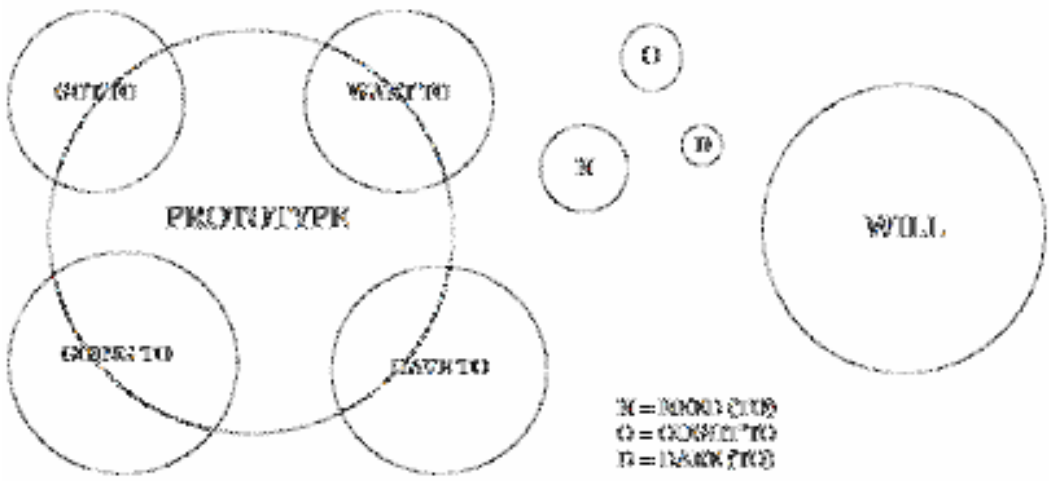

Figure 17. La place des modaux émergents dans un modèle gravitationnel (d'après Krug 2000 : 239).

makes diachronic prediction easier, then we will also learn something useful about synchronic representation (1994 : 1) ».

Cette modélisation a l'intérêt de souligner que la dynamique interne d'un paradigme n'est pas nécessairement linéaire[373]. Il s'inscrit par ailleurs dans une logique de rationalisation et de légitimation des cas intermédiaires : « One of its advantages over other models is its capacity to account for syntactic oddities which in formal grammars have to be explained away as performance errors (2000 : 239) ». L'objectif est de montrer comment, en dépit d'une stabilité indéniable, un prototype catégoriel parvient à intégrer des formes nouvelles, c'est-à-dire comment la grammaire s'adapte à l'usage.

L'analyse sur corpus de Krug est très convaincante, mais peut-être ce dernier n'en tire-t-il pas toutes les conséquences. Certes, les modaux émergents présentent des similitudes vis-à-vis d'un paradigme ancien, mais ils se caractérisent également par des associations de forme et de sens d'un type nouveau. Sachant que la grammaire n'évolue pas aujourd'hui comme il y a plusieurs siècles, on ne peut plus attendre des nouveaux modaux qu'ils se comportent conformément à des règles qui étaient motivées par le passé mais ne le sont plus aujourd'hui (ou le sont mais beaucoup moins). Aussi, peut-être serait-il temps de juger l'émergence de ces nouvelles constructions non pas à l'aune de l'auxiliarisation et de la modalisation telle qu'elles se sont pratiquées par le passé, mais plutôt de les considérer comme de nouvelles tendances susceptibles de définir de futurs prototypes. D'un côté, la catégorie des *modaux émergents* a l'avantage de révéler la double nature de ces nouvelles constructions, au carrefour de comportements formels et fonctionnels anciens et contemporains. D'un autre côté, elle reste assez floue sur les caractéristiques précises de l'émergence. C'est ce sur quoi nous voudrions mettre l'accent à présent.

2. Conceptualiser les propriétés émergentes.

Désormais, notre priorité est de parvenir à conceptualiser les propriétés émergentes des nouvelles constructions modales. Nous porterons une attention particulière à *want to* étant donné que le verbe n'a pas atteint un degré de

[373] Ce point est très important pour les développements qui vont suivre.

transparence et d'auxiliarisation aussi avancé que les autres modaux émergents. Par conséquent, l'extension modale interfère considérablement avec les autres usages, ce qui complexifie la représentation de l'émergence. Cette plus grande complexité va nous permettre de révéler plus efficacement les limites des modèles traditionnels de l'intermédiarité. Il nous appartiendra alors de proposer une conceptualisation plus juste (car plus complète) des formes émergentes.

2.1. Le Modèle du Chevauchement.

Nous avons déjà fait référence au Modèle du Chevauchement dans le domaine du changement sémantique propre à la grammaticalisation. Ce modèle, en apparence unitaire, regroupe en fait plusieurs approches de l'intermédiarité, dont la fusion d'ensembles flous, décrite par Coates (1983). Il découle d'une tendance propre à la grammaticalisation résumée par Heine, que nous rappelons ci-dessous :

> One characteristic of [grammaticalization] is that it involves an overlap stage, where the expression concerned can be interpreted simultaneously with reference to both the source meaning and the target meaning – that is, where there is ambiguity between the two meanings (Heine 1997b : 107).

La question est de savoir si le Modèle du Chevauchement s'applique aisément aux modaux émergents. Plus largement, le chevauchement tel qu'il a été défini permet-il de rendre compte de l'émergence constructionnelle ?

Plus haut, nous avons conceptualisé les propriétés modales émergentes en termes de projections sémantiques successives (figures 4, 5 et 6). Quelle que soit la nature de ces projections (métaphorique ou schématique), il n'en demeure pas moins qu'elles font interagir des concepts basiques distincts, mais reliés sémantiquement et pragmatiquement. Nous avons déjà perçu intuitivement que ces parcours sémantiques incluaient des périodes de chevauchement ou de fusion. Dans la plupart des énoncés dans lesquels *want to* est déontique, le verbe n'est pas complètement transparent : l'expression du

conseil s'appuie dans une plus ou moins large mesure sur l'expression du manque, du désir et de la volition (cf. notre analyse de l'énoncé 87). La fusion sémantique de plusieurs concepts au sein de la même construction est loin de constituer un obstacle à la compréhension de l'énoncé. Nous allons jusqu'à croire que cette indétermination fait partie de la représentation[374] de la construction. L'ambiguïté interprétationnelle, qui résulte historiquement des périodes de chevauchement, n'est pas nécessairement levée en contexte. Il s'agit malgré tout d'une constante dans le développement de nouvelles constructions, c'est pourquoi il ne faut surtout pas l'évacuer.

Have et *go* sont devenus presque complètement transparents dans la plupart de leurs constructions les plus grammaticalisées. Cependant, la polysémie synchronique de ces verbes nous montre que différentes étapes de la grammaticalisation de *be going to* et *have (got) to* ont pu coexister. L'indétermination sémantique a affecté *have to* au début de l'anglais moderne[375] (bien plus tard pour *have got to*) et *going to* un peu plus tard au cours de la même période (même si l'évolution s'est amorcée vers le XVe siècle). Des vestiges de ces périodes de chevauchement perdurent aujourd'hui, sous forme d'indétermination polysémique :

- *have (got) (to)* :

(98) I *have* a book.
[étape I : POSSESSION]

(99) I *have* a book *to* read
[étape II : chevauchement POSSESSION/NÉCESSITÉ]

(100) An American lady has already been complaining about her day and the fact that she *has a train to catch* after the show (*The Guardian*).
[étape III : NÉCESSITÉ[376]]

(101) I *have to* buy a book.

---

[374]En linguistique cognitive, on parle de *stored image*.
[375] XVIe-XVIIe siècles.
[376] Dans ce cas, la possession est présente mais non profilée.

[étape III : NÉCESSITÉ + auxiliarisation possible (*hafta*)]

- *going to* :

(102) I am *going to* Spain.
[étape I : SENS SPATIAL]

(103) I am *going* [=leaving] *to* give a paper.
[étape II : chevauchement 1 SENS SPATIAL/INTENTION]

(104) I am *going to* give a paper.
[étape III : chevauchement 2 INTENTION/SENS FUTUR + contraction possible]

(105) Tomorrow I am *going to* give a paper.
[étape IV : SENS FUTUR + contraction possible]

En (103), le chevauchement n'est possible que si *going to* signifie *partir* (Hopper et Traugott 1993 : 3), c'est-à-dire si le verbe est utilisé à la fois dans l'expression d'une l'intention et d'une direction avec un complément à une forme non finie : le sujet agentif se déplace vers un point spatial précis dans le but d'accomplir le procès. Il n'y a pas de chevauchement stricto sensu si *going to* est interprété dans un sens uniquement spatial, avant un adverbe ou un complément de lieu, comme dans *we're going to Spain [to give a paper]*. À partir de l'étape II, *to* perd sa valeur directionnelle et sa fonction prépositionnelle pour être réanalysée en tant que marqueur de l'infinitif.

Si l'on suit scrupuleusement le Modèle du Chevauchement tel que Heine a pu le décrire, on est amené à reconnaître qu'une étape donnée dans la chaîne de grammaticalisation sert de fondement dans l'émergence de l'étape suivante. C'est assez juste pour *have (got) (to)/hafta/gotta* et *going to/gonna*. C'est nettement moins évident dans le cas de *want to/wanna*. En raison de sa linéarité, le modèle traditionnel se révèle inapte à rendre compte de l'évolution de cette construction. En fait, nous l'avons vu, la polysémie est bien plus complexe dans le cas de *want to*, quel que soit le chevauchement sémantique considéré. Les différents sens qui ont jalonné l'histoire de la construction ne se

cumulent pas forcément de manière linéaire dans la synchronie. En fonction des énoncés et de la situation d'énonciation, une ou plusieurs extensions vont être activées.

Jusqu'à présent, pas moins de cinq grandes étapes ont jalonné la grammaticalisation de *want to/wanna*, ce qui est plus que ce que nous avons avec *have (got) to* et *(be) going (to)* (environ trois, cf. figures 4 et 5). Nous reconnaissons qu'il y a bien des périodes historiques de chevauchement dans la transition d'une étape à une autre. Mais l'indétermination qui caractérise chaque transition peut inclure plus de deux stades de développement à chaque fois. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'exemple suivant :

(106) You want to cruise the various meetings, looking out for the subjects that are likely to interest her (*Small World*, D. Lodge).

Le pronom personnel *you* renvoie au personnage principal du roman dont est tiré cet exemple. Il s'agit d'un jeune maître de conférences parti à la recherche d'une femme dont il est tombé amoureux. Il se trouve qu'elle travaille également dans le milieu universitaire et qu'elle participe à des colloques internationaux. Dans le court extrait que nous citons, le jeune enseignant reçoit les recommandations d'un collègue (l'énonciateur) sur la meilleure façon de retrouver l'élue de son cœur. Par conséquent, la construction *want to* a ici une valeur de conseil. L'expression du désir et de la volition n'est pas absente non plus, vu que la présence assidue aux colloques conditionne l'obtention d'un bénéfice futur : il est naturel pour lui de désirer parcourir les colloques puisque c'est dans son intérêt. L'énonciateur est en droit de présupposer que le coénonciateur cherche à concrétiser le désir par une tension agentive vers la réalisation de l'événement. De plus, l'énonciateur présente la démarche comme une étape indispensable dans la réussite de la quête, c'est pourquoi il ne faut pas écarter non plus la nécessité. Le manque est également retenu, vu que le fait d'assister à des colloques ne portant pas sur les sujets de prédilection du jeune homme ne fait pas partie de ses projets initiaux. Bien entendu, notre interprétation analytique est extrême ; chaque valeur doit être pondérée (c'est la valeur de conseil qui prédomine ici). On peut néanmoins dire que jusqu'à cinq

valeurs sémantico-fonctionnelles se chevauchent avec *want to*. Une conception linéaire du chevauchement telle que celle que nous avons décrite au chapitre 3, et que nous rappelons ci-dessous, n'est pas adaptée pour la conceptualisation de chevauchements complexes :

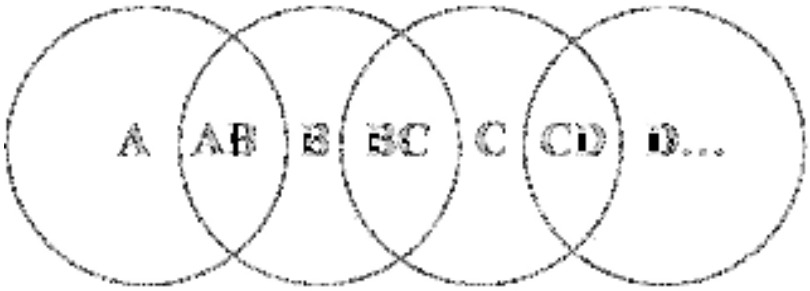

Figure 18. Prolongation linéaire du Modèle du Chevauchement.

Si l'on assigne à chaque valeur de *want (to)* une lettre (A = manque, B = nécessité, C = désir, D = volition, E = conseil), il est impossible de représenter linéairement des chevauchements du type ABC, ACD, BD, ABCD, etc. en fonction des schémas de pondérance contextuelle. Il nous faut donc chercher un modèle non linéaire pour représenter des chevauchements simultanés.

2.2. *Blend* et chevauchement complexe.

Les relations entre polysémie synchronique et développements diachroniques peuvent donner lieu à des chevauchements interprétationnels complexes. C'est le cas pour *want to/wanna* dans la plupart des emplois volitionnels et surtout déontiques. Nous pensons qu'il est possible de rendre compte de ces chevauchements complexes en termes de *blends*, au sens où l'entendent Fauconnier et Turner (1996).

Nous souhaitons ici reprendre et développer l'application de ce modèle à *want to/wanna* (Desagulier 2004a, 2005a). Notre postulat est le suivant : chaque étape dans le développement diachronique du modal émergent évoque un espace mental structuré par un cadre conceptuel (*frame*, cf. Fillmore 1982). Chaque emploi est le produit synchronique d'une intégration conceptuelle à partir d'espaces d'entrée structurés par l'interaction sémantico-pragmatique de

concepts primaires traditionnellement associés à la construction (manque, nécessité, désir). Le recours à des cadres conceptuels est motivé par le fait que la volition et le conseil sont d'une complexité interne trop grande[377] pour être considérés comme relevant de scènes primaires. À propos des cadres conceptuels, Grady écrit :

> Frames are typically represented as collections of related knowledge and experiences, whereas primary scenes are on a much more local scale, and may crosscut many such collections (1997 : 197).

Ces cadres conceptuels présentent également l'avantage de pouvoir être appliqués à l'étude des changements linguistiques, comme l'a souligné Sweetser à juste titre : « frame structure is a powerful cognitive mechanism which underlies many instances of meaning extension (...) (1999 : 134) ».

Nous faisons l'hypothèse que chaque emploi de la construction *want (to)* est associé à un cadre conceptuel, c'est-à-dire un scénario de base comprenant des participants fondamentaux (Desagulier 2004a). Le cadre volitionnel comprend un agent potentiellement bénéficiaire, une entité désirable (et désirée) ainsi qu'un hiatus entre ces deux participants. Le cadre déontique, propre à l'expression du conseil, fait quant à lui appel à une contrainte, (une règle physique ou sociale), une source (dépositaire d'un certain pouvoir) et une cible (sur laquelle s'applique la contrainte).

Ainsi, lorsque le cadre volitionnel est sélectionné, nous obtenons schématiquement un *blend* tel que représenté en figure 19.

[377] Ces concepts sont le produit de mécanismes sémantico-pragmatiques complexes, comme nous venons de le voir.

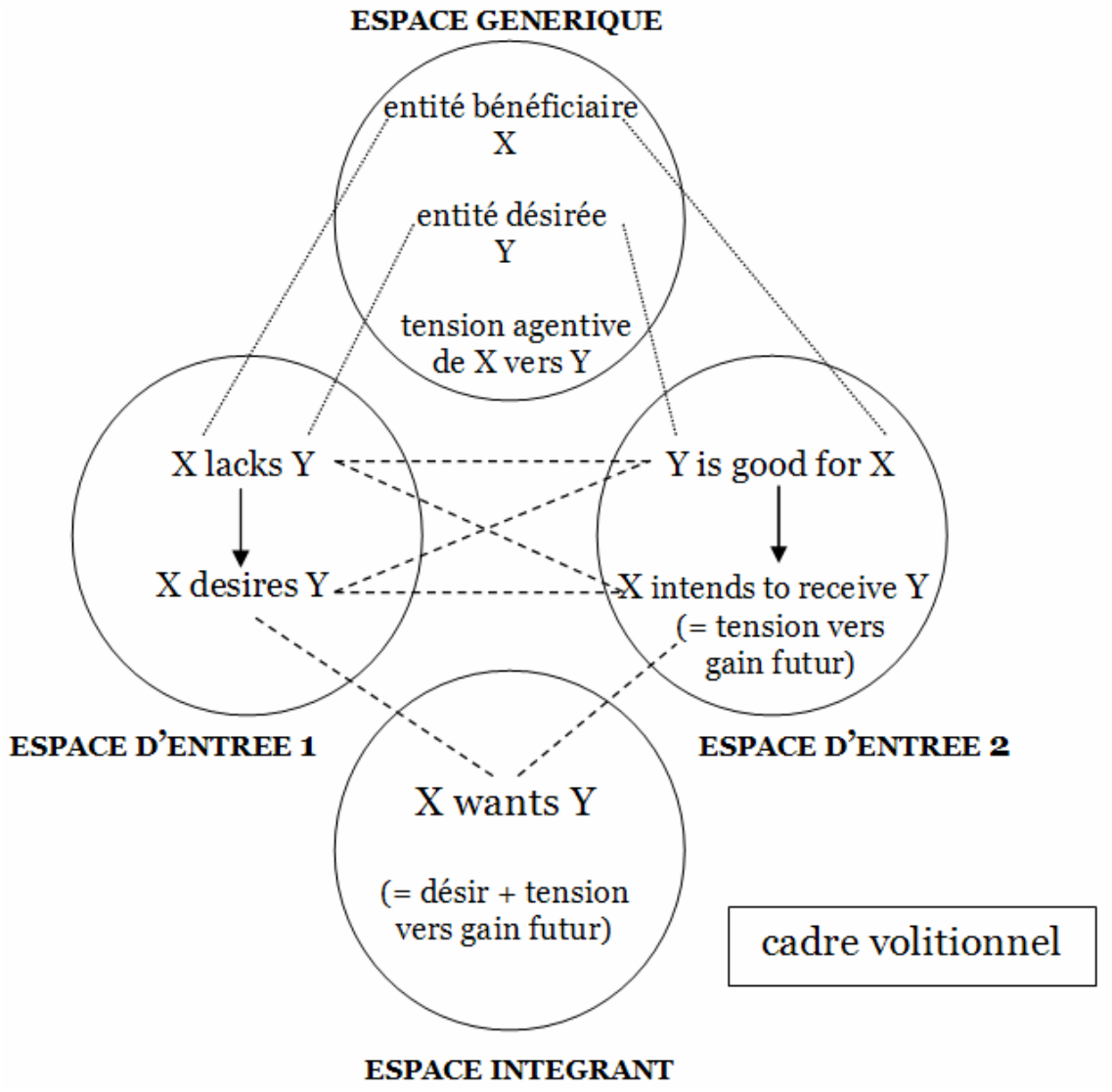

Figure 19. La construction volitionnelle *want to* comme produit d'un *blend* (d'après Desagulier 2004a).

L'espace générique reprend les principaux composants du scénario volitionnel. L'espace d'entrée 1 est une compression de la scène primaire décrite en figure 7. L'espace d'entrée 2 reprend quant à lui la déduction sémantico-pragmatique selon laquelle il est naturel de tendre vers l'obtention d'une entité ou la réalisation d'un procès qui peut nous apporter un bénéfice futur. Le *blend* réalise une intégration sélective à partir de ces deux espaces d'entrée. Vu que, dans son emploi volitionnel, la construction *want to* a acquis une certaine transparence, il n'est pas sûr que le composant de l'espace d'entrée 1 *X lacks Y*

par exemple soit toujours profilé, même s'il demeure présent en arrière-plan. Nous pouvons illustrer ce modèle à l'aide d'un exemple concret :

(35) Lewinsky wants to be alone.

La construction *want to* est ici volitionnelle. Nous parvenons à cette interprétation en associant le désir de Lewinsky d'être seule (espace d'entrée 1 : *X desires Y*)[378] – parce que justement ce souhait n'est pas comblé (*X lacks Y*) – à la réalisation agentive de ce désir (espace d'entrée 2 : *X intends to receive Y*). Cette dernière est motivée par le fait que la réalisation du procès est perçue comme quelque chose de profitable (espace d'entrée 2 : *Y is good for X*). Bien entendu, le nombre de zones activées dans le *blend* à partir des espaces d'entrée dépend du contexte et de la quantité d'information que l'énonciateur cherche à transmettre. En (35), la zone active principale est vraisemblablement *X intends to receive Y*.

L'espace intégrant du *blend* volitionnel (figure 19) intervient en tant qu'espace d'entrée dans l'intégration qui se produit lorsque le cadre déontique est sélectionné (figure 20 – en gras figurent les zones actives par défaut). Dans ce cas, l'énonciateur/sujet cognitif (S) relie par identification le *blend* volitionnel (figure 19, ici espace d'entrée 1) à sa propre perception de la situation (espace d'entrée 2). Le *blend* présente en apparence une description neutre de la volition de X, alors qu'en fait, le choix de l'entité bénéficiaire est contraint. L'énonciateur est le vecteur (pas nécessairement la source) de cette contrainte. L'intérêt de cette représentation est multiple. Ce qui est activé cognitivement n'est pas forcément ce qui est mis en valeur syntaxiquement. En figure 20, c'est le point de vue de l'énonciateur qui est activé, à savoir ce qu'il pense (espace d'entrée 2) et ce qu'il dit (espace intégrant). Or, l'énonciateur n'apparaît pas en surface dans la construction *X wants Y*, pas plus que la contrainte :

(10) You want to be careful of that fellow, you know.

[378] Nous posons les équivalences suivantes : X = *Lewinsky*, Y = *be alone*.

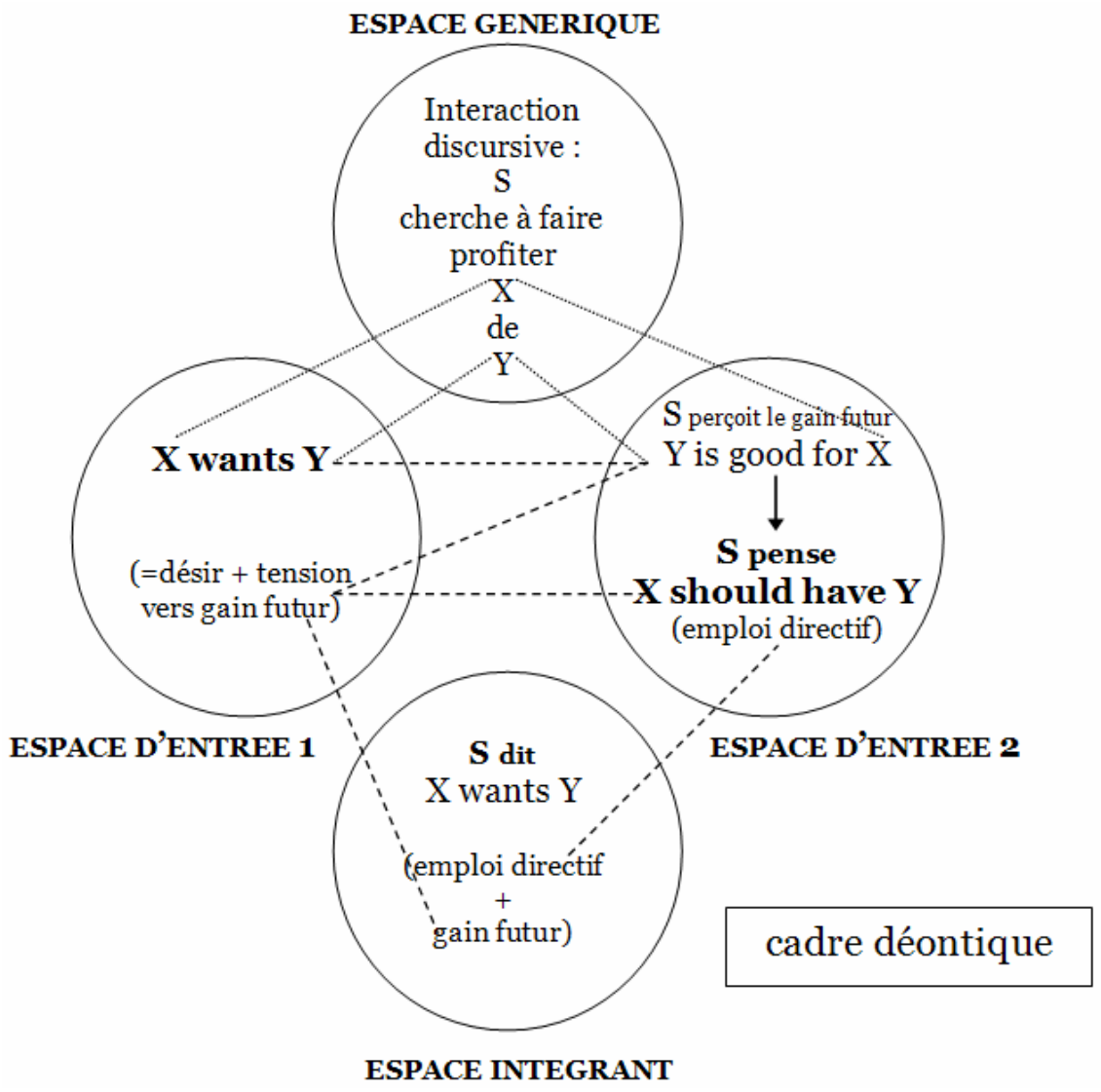

Figure 20. La construction déontique *want to* comme produit d'un *blend* (d'après Desagulier 2004a).

Dans l'exemple (10), S perçoit que l'obtention de Y (c'est-à-dire la validation du procès /BE CAREFUL/) est potentiellement bonne pour X (*you*) et qu'il est donc dans l'intérêt de X de se méfier. La zone de contrainte sera plus ou moins activée en fonction de l'effet recherché par l'énonciateur. L'énoncé (87), dont nous avons présenté une analyse détaillée plus haut, fait montre d'un degré de contrainte assez faible de la part de l'énonciateur :

(87) Then you want to/wanna take the left lane.

C'est pourquoi l'équilibre entre le point de vue de S et celui de X est respecté.

Dans tous les cas, il semble que la valeur de politesse attachée à ce type de construction déontique ait un fondement cognitif, dont la représentation à l'aide d'espaces mentaux parvient à rendre compte très efficacement. Comme nous l'a suggéré Ronald Langacker[379], l'énonciateur (S) construit mentalement une scène dans laquelle X (le coénonciateur) veut obtenir/réaliser Y. La construction *X wants Y* est présentée comme étant une simple description non contraignante de l'état d'esprit de X. Tout se passe comme si S devançait X dans un raisonnement que ce dernier devait naturellement finir par faire, parce que c'est dans son intérêt.

(97) San Francisco passengers, you wanna board this train.

En (97), S (le conducteur) élabore une scène dans laquelle X (le passager) veut monter dans le train (Y), parce que c'est dans son intérêt (s'il veut se rendre à destination). Par l'énoncé *you wanna board this train*, l'énonciateur présente cet état de fait au voyageur. Il appartient au passager de valider ou non la scène mentale qui vient de lui être proposée. Le procédé qui aboutit à la création de cette scène mentale n'est pas éloigné de celui par lequel on obtient le *blend*, figure 20.

La construction *want to*/wanna n'est pas la seule à reposer sur l'élaboration d'une scène mentale par S. Suzanne Kemmer[380] nous a fait part d'un énoncé idiomatique prononcé par un parent à l'adresse de son enfant :

(107) Don't make me come up to you and give you a spanky!

Dans ce cas de figure, le parent menace l'enfant en lui présentant une scène mentale dans laquelle il le punit. Cette scène est présentée comme une conséquence inévitable si l'enfant ne change pas de comportement. La stratégie est la suivante : c'est en présentant à l'enfant une image (aussi mentale soit-elle) de la punition qui l'attend qu'on l'assagira. Le recours à l'image mentale n'est en

---

[379] Communication personnelle (Bordeaux, mai 2005).
[380] Communication personnelle (Bordeaux, mai 2005).

aucun cas limité à la communication avec des enfants et n'a aucune prétention à la simplification. Il y a d'ailleurs fort à parier que les emplois déontiques en *want to/wanna* auront du mal à être perçus comme tels par de très jeunes enfants en phase d'apprentissage linguistique (2-3 ans). La raison est que le cheminement mental pour parvenir à l'acte de langage est complexe et subtil. Il faut pouvoir superposer plusieurs sens du verbe, ce qui ne se fait qu'assez tard dans l'enfance[381].

Les espaces mentaux nous permettent de représenter des interactions sémantiques complexes avec une économie de moyens non négligeable. Nous nous rendons compte que les développements diachroniques ne suivent pas forcément des chemins linéaires. En effet, l'usage déontique de la construction *want to/wanna* a émergé de façon compositionnelle à partir de composantes elles-mêmes caractérisées par une complexité interne le plus souvent. Le *blend* parvient à intégrer les sens émergents de *want to* au cœur de sa représentation schématique. En cela, la Théorie de l'Intégration Conceptuelle est supérieure au Modèle du Chevauchement.

Cependant, le *blend*, dans sa configuration initiale, n'explique pas tout. Pour l'instant, notre modèle cognitif parvient à rendre compte de la synchronie à la lumière de la diachronie, et vice versa. Il lui reste à réconcilier la forme et le sens, ce qui n'a pas été le cas jusqu'à présent. L'inconvénient du *blend* conceptuel est de ne représenter que des intégrations sémantiques[382]. Or, *blends* morphosyntaxiques et *blends* sémantiques sont liés. Il nous faut donc les représenter ensemble au sein de la même structure explicative. C'est pourquoi nous suggérons un modèle d'intégration non plus seulement conceptuel, mais aussi constructionnel. Nous soutenons que la complexité variationnelle engendrée par les changements linguistiques ne se comprend pleinement qu'en référence aux modalités d'assemblage et de réassemblage de la forme et du sens.

---

[381] Tomasello (2003).
[382] Le même reproche peut être adressé à l'encontre du Modèle du Chevauchement, qui privilégie l'étude de la polysémie et de l'ambiguïté sous l'angle nécessairement exclusif de la sémantique.

3. Conceptualisation de l'émergence dans un cadre constructionnel.

Nous cherchons à montrer qu'il est difficile d'étudier les changements linguistiques (tels que la grammaticalisation) en dehors du cadre constructionnel dans lequel la forme en évolution apparaît. Le *blend* a souvent été décrit par ses auteurs comme une modélisation ambitieuse des phénomènes de créativité conceptuelle et grammaticale (Fauconnier et Turner 1996, Fauconnier 1997). Nous sommes convaincu de la centralité du *blend* dans le domaine de la créativité conceptuelle. Nous le sommes moins pour ce qui est de la démonstration menée sur les phénomènes grammaticaux, pour des raisons déjà évoquées. Jusqu'ici, la majorité des études de cas censées illustrer la centralité du *blend* grammatical ont été soigneusement choisies pour s'insérer sans difficulté dans le schéma à double entrée. C'est pourquoi, à quelques exceptions près[383], l'accent a été mis dès l'origine sur l'analyse des structures résultatives et causatives, qui sont sémantiquement et syntaxiquement (donc constructionnellement) binaires.

Toutefois, nous avons la certitude que le *blend* grammatical est central, et nous souhaitons le prouver en montrant qu'il est possible de rendre compte des interactions entre changements formels et fonctionnels au sein d'un même schéma d'intégration constructionnelle. Nous proposons donc une nouvelle définition du *blend* grammatical, qui intègre la construction comme primitive dans la modélisation proposée par la Théorie de l'Intégration Conceptuelle. C'est pourquoi par *grammatical* nous entendons précisément *constructionnel* : la créativité et l'innovation, sur lesquelles s'appuie le changement linguistique, impliquent dans un même élan la forme et la fonction. Ainsi, dans ses emplois les plus récents, la construction *want to/wanna* est le produit d'une interaction entre un processus (formel) d'auxiliarisation et un processus (fonctionnel) de modalisation.

---

[383] Mandelblit 1997.

3.1. Un cas de compositionnalité constructionnelle.

Nous avons vu en détail que l'étape la plus récente dans le développement de *want to* prenait la forme d'une extension fonctionnelle à l'expression déontique du conseil, ainsi que d'une auxiliarisation concomitante de la séquence morphologique #wɒnt# #tʊ#. Nous obtenons un assemblage de forme et de sens définissant la construction déontique *want to/wanna* (figure 21).

STRUCTURE TRANSITIVE

Sym X WANTS TO/WANNA Y

SENS MODAL (déontique : conseil)

Sém S wants X to Y

Figure 21. La construction déontique *want to/wanna*.

Cette construction reprend schématiquement la plupart des propriétés émergentes (formelles *et* fonctionnelles) de *want to*. Il a été montré, en accord avec Langacker (1999 : 308), que dans une configuration déontique prototypique, la source de contrainte n'est plus ramenée au sujet, mais est subjectivement interprétée par le sujet conceptualisant. L'énonciateur/sujet cognitif est donc le vecteur principal de la force modale. Or, les emplois déontiques de *want to/wanna* s'appuient sur l'illusion que le sujet[384] est à l'origine[385] de la force modale dirigée vers la réalisation du procès. Certes, c'est la contrainte transmise par l'énonciateur (S) qui s'applique au final, ce sous la forme d'un acte de langage indirect. Cette illusion n'en est plus une dès que S apparaît dans la syntaxe de la construction, comme dans l'exemple (10''') :

---

[384] C'est-à-dire le trajecteur de la relation profilée, selon la terminologie en vigueur dans la Grammaire Cognitive

[385] En fait, soit la source, soit le vecteur principal.

(10''') **I want** you to be careful.

Notons que dans ce cas précis, la construction ne peut pas être auxiliarisée : l'univerbation est bloquée par l'interpolation du pronom entre la base verbale et le complément à l'infinitif. Pourtant, le sens modal est bien là. Le schéma syntaxique S WANTS X TO Y à sens modal est éminemment conventionnel (figure 22).

STRUCTURE TRANSITIVE COMPLEXE

Syn **S WANTS [X TO Y]**

SENS MODAL (contrainte, ordre)

Sém **Ag_1 wants Ag_2/Pa to Y**

Figure 22. Construction S WANTS X TO Y.

Cette construction est bien plus fréquente que celle du modal émergent. Ce n'est ni plus ni moins qu'une extension de la construction transitive à sens volitionnel X WANTS Y (figure 23).

STRUCTURE TRANSITIVE

Syn **X WANTS Y**

SENS NON DÉONTIQUE

Sém **Ag/Rec wants Pa**

Figure 23.Construction volitionnelle X WANTS Y.

Il y a cependant des différences entre S WANTS X TO Y et X WANTS [(TO) Y]. Dans la construction volitionnelle, Y peut être une entité (chose, personne, etc.) ou un procès à accomplir. Dans la construction modale où S apparaît, Y est forcément un procès. Avec S WANTS X TO Y, la volition du participant S a bien pour objectif la réalisation de Y, mais elle est ici appliquée sous forme de contrainte à un participant secondaire (X) à qui il incombe de réaliser le procès (X est donc à la fois agent et patient). Nous avons donc une relation prédicative complexe, tel que décrite en (36') : <S, wants <X, Y>>. Formellement S WANTS X TO Y est une structure transitive complexe (deux participants principaux), à la différence de X WANTS Y, dont le schéma transitif est simple (un seul participant principal). Dans la construction modale émergente, le schéma transitif simple est naturellement préféré à celui, plus complexe, de S WANTS X TO Y, pour les raisons pragmatiques que nous venons d'évoquer : pour que l'acte de langage soit indirect, il ne faut pas que S apparaisse comme participant explicite.

Nous avons donc des raisons de croire que la grammaticalisation du modal émergent *want to/wanna* implique un schéma d'intégration constructionnelle. Ce schéma intègre d'un côté la structure transitive et une partie du sens de la construction volitionnelle (espace d'entrée 1), et de l'autre le sens modal sous-jacent de la construction S WANTS X TO Y (espace d'entrée 2). Nous obtenons le *blend* constructionnel représenté en figure 24. L'auxiliarisation (manifeste dans l'univerbation de *want to* en *wanna*) est rendue possible dans le nouvel assemblage de forme et de sens (structure transitive/sens modal)[386]. En contexte, en fonction de la force modale que l'énonciateur cherche à transmettre, différentes zones du *blend* seront activées à partir des espaces d'entrée. Si, par exemple, le conseil est appuyé (autrement dit s'il prend la forme d'un ordre déguisé), l'indétermination concernant le rôle actantiel de X dans l'espace 2 (Agent/Patient, voir figure 22) sera levée car les propriétés agentives du sujet seront très limitées. De plus, le sens volitionnel projeté à partir de l'espace 1 sera marginal (voire inexistant). Il y a donc dans le *blend* constructionnel une part d'indétermination ou plutôt un ensemble de

[386] La contraction n'a donc pas les mêmes causes que dans les emplois relâchés du type : *Polly wanna cracker?*

potentialités qui ne demandent qu'à se réaliser en contexte. Cet ensemble de potentialités est la composante floue d'une construction en voie de conventionnalisation. Le différentiel entre le principe de stabilité (la convention) et le principe de flexibilité (le possible réarrangement forme/sens) caractérise la zone de développement potentiel de la construction.

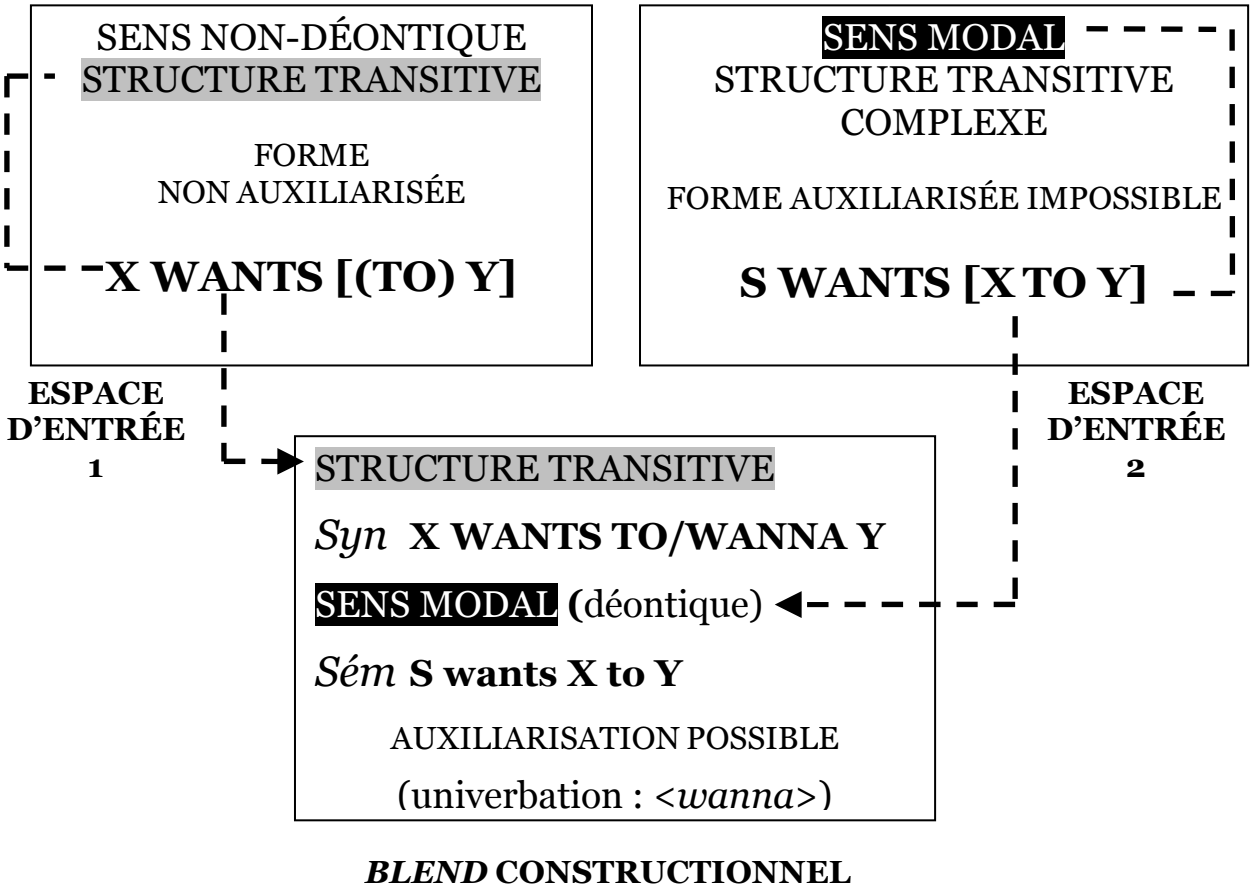

Figure 24. Compositionnalité constructionnelle du modal émergent *want to/wanna* (Desagulier 2005a)[387].

Ce modèle cognitif rejoint les travaux sur la *conflation* en Grammaire Cognitive[388]. Langacker (1999 : 372-373) a montré que certaines constructions

[387] L'espace générique a été laissé de côté par souci de clarté. Il comprend la valeur schématique de *want*, commune à tous les emplois en contexte.
[388] Langacker (1999 : chapitre 12). Kumashiro et Langacker (2003) porte spécifiquement sur la construction à double sujet en japonais.

syntaxiques imbriquées telles que (108') ci-dessous, représentaient des cas de *conflation* :

(108) Lawyers, I really admire them.
(108') Lawyers I really admire.

À propos de la deuxième construction, il écrit :

> The construction in question is thus a conflation of two others which exist independently. This conflation appears at the composite structure level as the coexistence of two distinct relationships, in both of which *lawyers* participates: the profiled relation of admiring, where it functions as a landmark; and the unprofiled reference point relation which, as a discourse topic, it bears to the clause containing it (1999 : 373).

Tout comme notre *blend* constructionnel, la *conflation* relie en quelque sorte un *blend* syntaxique et un *blend* conceptuel. Une analyse conflationnelle du modal émergent *want to* est d'ailleurs possible (figure 25). Le *blend* syntaxique visible dans le schéma de complémentation complexe fait écho à l'imbrication de plusieurs schémas conceptuels. Le modèle du *blend* constructionnel sur lequel nous nous appuyons fait apparaître explicitement les configurations syntaxiques et conceptuelles en interaction. Il repose sur l'hypothèse que les locuteurs ont un accès partiel à la structure de certaines constructions saillantes qu'ils manipulent lorsqu'ils en créent de nouvelles (sans que la création ne soit consciente pour autant). C'est pourquoi les primitives à partir desquelles nous avons construit notre modélisation sont moins schématiques que celles de la figure 25. Selon nous, adopter la perspective centrée sur l'usage implique de se mettre à la place d'un locuteur lorsque ce dernier réagit vis-à-vis de ses compétences. Le travail mental du locuteur sur ses propres représentations provoque une interaction fertile entre constructions.

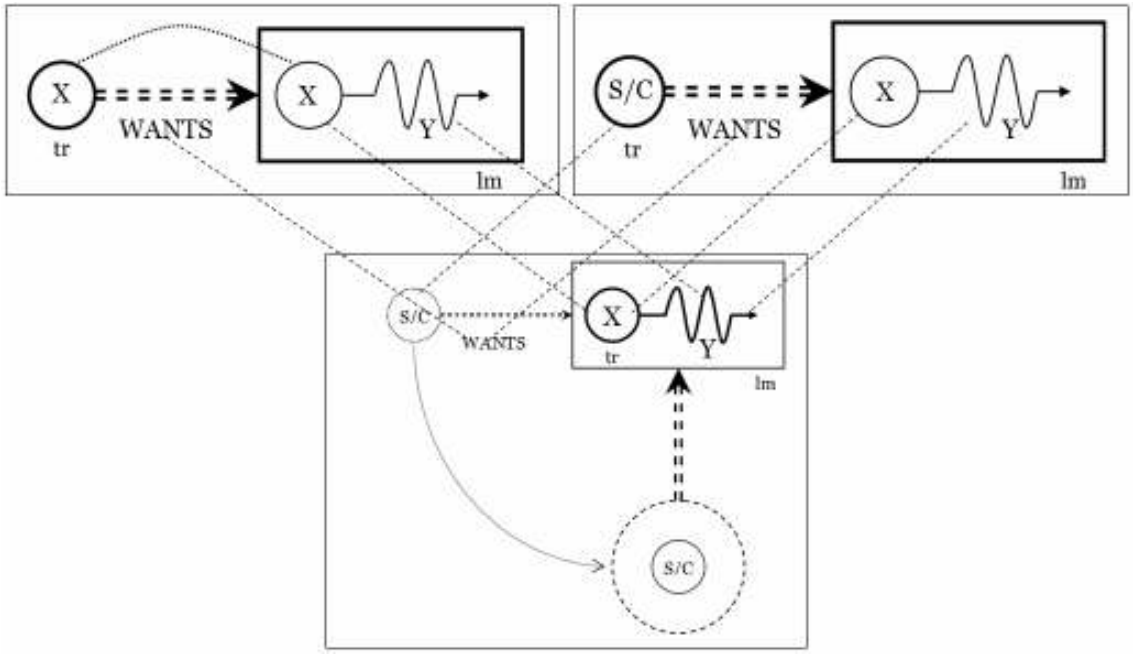

Figure 25. Interprétation conflationnelle du modal émergent *want to*.

Nous retenons que le changement linguistique n'implique pas forcément de création ou d'innovation ex nihilo. L'étape la plus récente dans l'évolution de *want (to)* consiste en un nouvel assemblage de formes et de sens préexistants. Ce qui est inédit dans la structure composite, ce ne sont donc pas les composantes du *blend* constructionnel, mais leur combinaison. Une fois conventionnalisée, la structure composite peut être recrutée à son tour en totalité ou en partie dans la création d'une nouvelle construction. Le *blend* est rendu possible précisément parce que les deux espaces d'entrée sont conventionnels et cognitivement saillants dans l'esprit du locuteur. Il semble que le phénomène de compositionnalité constructionnelle nous ouvre une perspective nouvelle dans l'analyse des changements linguistiques.

3.2. Réanalyse forme/fonction.

L'évolution de *want to/wanna* semble donc impliquer une réanalyse compositionnelle de la forme et du sens (ou de la fonction) (RFS)[389]. La RFS est un phénomène décrit dans le détail par Croft (2000 : chap. 5). En dépit des divergences mineures qui existent entre les différentes grammaires constructionnelles, toutes s'accordent à dire qu'une construction consiste en l'assemblage symbolique de forme et de sens. Cet assemblage est stable, mais en aucun cas figé. C'est pourquoi les locuteurs disposent d'une certaine marge de manœuvre vis-à-vis d'une construction. La RFS est une cause potentielle d'innovation et de changement linguistiques.

Croft distingue trois formes principales de RFS : l'hypoanalyse, l'hyperanalyse, et la métanalyse. Il en existe une quatrième, la cryptanalyse[390], qui est plus marginale. Selon Croft, le changement linguistique déclenché par inférence pragmatique implique typiquement une hypoanalyse (ou « sous-analyse » [391]) : « In HYPOANALYSIS, the listener reanalyzes a contextual semantic/functional property as an inherent property of the syntactic unit (2000 : 126)[392] ». Cela se traduit par un gain de sens pour la forme en question. Parallèlement, cette même forme peut perdre son sens ancien (2000 : 133), auquel cas il se produit une hyperanalyse : « In HYPERANALYSIS, the listener reanalyzes an inherent semantic/functional property of a syntactic unit as a contextuel property (usually, a property of another syntactic unit of the construction) (2000 : 121) ». La métanalyse est la combinaison simultanée des deux phénomènes :

> In metanalysis, the listener swaps contextual and inherent semantic values of a syntactic unit. It appears that these two events occur simultaneously; that is that there is no stage in which

---

[389] Phénomène que nous avons décrit dans le cas de *want to* lors de la Conférence Internationale sur la Grammaire de Constructions (ICCG3) à Marseille (Desagulier 2004a).
[390] La cryptanalyse est le phénomène par lequel la propriété fonctionnelle implicite d'une unité syntaxique vient à être marquée explicitement (2000 : 134).
[391] *Overanalysis* (Croft 2000 : 121).
[392] Les capitales sont de l'auteur.

> hypoanalysis has occurred but not yet hyperanalysis, or vice versa (2000 : 130).

La perte de sens n'est généralement pas totale. L'évolution de *since* telle que décrite dans Hopper et Traugott (1993 : 74) est un exemple de métanalyse. À l'origine, il s'agit d'un connecteur temporel signifiant « après ». La réanalyse en a fait un connecteur causatif ayant le sens de « parce que », même si le sens temporel demeure en partie. Dans tous les cas, la RFS est un processus non conscient[393].

Il semble bien qu'une métanalyse se soit produite dans l'élaboration des constructions volitionnelle et déontique. Le manque, le besoin et la nécessité ont de toute évidence été atténués pour faire place au désir et à la volition. Parallèlement, l'émergence de ces sens s'est faite par extension sémantico-pragmatique à partir des concepts précédents. Autrement dit, le sens contextuel a fini par intégrer le sens de base de ce qui est alors devenu la construction volitionnelle. L'acception déontique du modal émergent est, quant à elle, apparue par atténuation de la volition et profilage déontique de la part de l'énonciateur. Étant donné que la construction déontique est récente (elle n'a pris un essor spectaculaire que ces cinquante dernières années), le sens de base reste influent. Le nouveau sens (précédemment contextuel) est en cours d'ancrage dans la construction.

Pour résumer, nous ne saurions trop insister sur la remarque suivante : « Novel expressions are not created by the system per se, but rather by the speaker, drawing on all available resources (Langacker 1999 : 111) ». Nous sommes à présent en mesure de préciser ce qu'il faut entendre par « *available resources* ». Les locuteurs font fréquemment interagir des constructions ou des fragments de constructions de manière compositionnelle, notamment parce qu'il existe dans le moteur constructionnel du langage suffisamment de jeu (c'est-à-dire de flou) pour permettre la RFS.

---

[393] Non conscient au sens de collectif. L'apparition du marqueur *ne* pour renforcer le marqueur de négation *pas* en français est le produit d'une cryptanalyse à l'échelle collective. Certes, le déclenchement du processus fut le fait d'un individu, mais il n'a été validé qu'à l'échelle de la communauté.

3.3. Jalons et trames constructionnels.

Dans sa thèse de doctorat, Johnson (1999) a montré que l'acquisition d'une langue se faisait sur la base de constructions et non de catégories isolées de mots. Selon lui, les enfants en phase critique d'apprentissage linguistique utilisent une construction source comme jalon dans l'acquisition d'une construction cible. Ce phénomène porte le nom de *constructional grounding*, que nous traduisons par *jalonnement constructionnel*. Une construction source est considérée comme plus simple à traiter qu'une construction cible pour un enfant. La première sert donc de point d'accès à la seconde parce qu'elle apparaît dans des contextes qui permettent à l'enfant de se représenter et de maîtriser aisément les propriétés du signe en question. Dans ses études de cas, Johnson révèle que la question en WH- sans sujet sert de construction source dans l'acquisition de la construction semi-idiomatique *What's X doing Y?* : *What is this scratch doing on the table?* (1999 : chap. 2[394]). Dans le même ordre d'idée, la construction déictique en *there* sert de jalon dans l'acquisition de la construction existentielle en *there* (on reconnaît là l'influence de Lakoff sur le travail de Johnson). La troisième étude de cas (précédemment analysée par Sweetser) montre que le sens visuel de *see* (*I can see the road sign*) sert de jalon dans l'acquisition du sens intellectuel du même verbe (*Now I can see what the road sign means*). La démarche de Johnson s'inscrit à la fois dans la Théorie de la Métaphore Conceptuelle[395] et dans les Grammaires de Constructions. Ce souci de traiter de front la forme et le sens ne nous laisse bien évidemment pas insensible. Nos propres travaux s'inscrivent dans cette méthodologie.

Mais que l'on ne se trompe pas sur nos intentions respectives. Pour Johnson, les changements historiques doivent beaucoup aux mécanismes de l'acquisition. Selon lui, il est indéniable que certains signes sont reliés principalement par des processus acquisitionnels dynamiques, par opposition aux systèmes conceptuels à l'œuvre dans l'esprit du locuteur, prétendument statiques. Nous pensons pour notre part qu'il n'y a rien de statique dans les processus cognitifs non-acquisitionnels du changement que nous avons décrits

[394] Cette construction a été popularisée par Fillmore.
[395] Il est, personnellement et théoriquement, très proche de Lakoff et Grady.

jusqu'ici. Par ailleurs, nous avons déjà exprimé des réserves sur les origines acquisitionnelles des changements historiques, et ne souhaitons pas entrer dans le débat qui consiste à savoir si le jalonnement constructionnel relève de l'acquisition ou de la diachronie. Nous ne voulons pas nous limiter à l'un ou l'autre : notre priorité est la conceptualisation cognitive de la variation.

Plus intéressante est la version que Johnson propose du chevauchement : « In the general view presented here, a historical change leads to a new state of language in which two conventional signs overlap significantly in function and form (1999 : 1) ». Le chevauchement est ici abordé sous l'angle constructionnel et non pas seulement sémantique. Il prend alors la forme d'une construction multifonctionnelle, obtenue par « conflation ». Le modèle de *blend* constructionnel que nous avons élaboré s'inscrit dans cette logique, étant donné qu'il s'appuie sur le principe selon lequel le chevauchement ne peut plus être linéaire dès lors qu'il implique une interaction complexe entre la forme et le sens. Le fait est qu'une même construction peut impliquer plusieurs assemblages forme/sens : c'est le cas de la construction déontique *want to/wanna*.

Le *blend* constructionnel est plus approprié que n'importe quel modèle linéaire pour représenter l'émergence d'une forme qui se caractérise synchroniquement par un chevauchement interprétationnel complexe. Il nous a permis de montrer que l'émergence de la construction déontique en *want to* était le produit d'un processus compositionnel de grammaticalisation à partir de constructions plus simples (syntaxiquement, sémantiquement et pragmatiquement) et plus anciennes.

Dans le *blend* constructionnel (figure 24), les deux espaces d'entrée jouent le rôle de trame constructionnelle[396] dans l'élaboration de la construction déontique, plus complexe. Les deux constructions sources présentent chacune des prédispositions pour jouer ce rôle :

(i) elles sont conventionnelles,

(ii) elles sont perçues comme étant faciles à traiter,

---

[396] Ailleurs, nous avons traduit ce terme par *constructional template* (Desagulier 2005). Langacker parle de *constructional schema*.

(iii) elles sont suffisamment abstraites (dans X WANTS Y, X peut être sujet expérienceur ou agent, Y peut être instancié par un groupe prépositionnel, un groupe nominal, ou un complément à l'infinitif)

(iv) elles sont sémantiquement et pragmatiquement moins contraignantes que d'autres, donc plus faciles à appliquer à d'autres contextes.

En comparaison, *wish to*, *intend to* et *desire to* ne présentent pas la même flexibilité. Par conséquent, ces constructions n'ont pas eu des itinéraires de grammaticalisation aussi riches.

Cela semble confirmer l'hypothèse selon laquelle la grammaire n'est pas un système de représentation chaotique. Elle est structurée par des ensembles symboliques stables mais réanalysables. Nous pouvons aller plus loin et dire que c'est parce que les constructions sont symboliques qu'elles sont réanalysables et vice versa. Une construction ancrée dans l'esprit des locuteurs d'une communauté linguistique donnée joue un double rôle de repère pour la création d'autres constructions. Premièrement, cette construction est suffisamment stable pour définir dans son voisinage une zone de développement potentiel, en vertu de sa qualité de pôle attracteur. Deuxièmement, elle est suffisamment large et souple pour fournir une trame permettant d'accueillir des composantes exogènes (formelles et/ou sémantiques) en provenance d'autres constructions.

4. Bilan.

Les modaux émergents sont une catégorie de choix pour l'étude du changement linguistique d'un point de vue constructionnel. En effet, leur grammaticalisation implique un réagencement formel tout autant que fonctionnel. Ce qui singularise *have (got) to/hafta/gotta*, *going to/gonna* et *want to/wanna* dans leurs développements les plus récents, c'est que les marques formelles de l'auxiliarisation (aux niveaux phonologique et morphosyntaxique) se combinent avec des signes indéniables de modalisation. Nous avons particulièrement détaillé le cas de *want to/wanna*, qui se distingue par son plus haut degré d'intermédiarité par rapport aux autres modaux émergents. Le verbe a conservé tout ou partie de ses sens historiques, y compris

dans la construction déontique la plus récente. La transparence n'est que partielle, ce qui produit synchroniquement des chevauchements de fonction et de forme complexes. Il nous a donc fallu mettre en œuvre un outil explicatif qui puisse synthétiser (i) les phénomènes liés à l'assemblage forme/fonction, (ii) le lien entre variation synchronique et diachronique.

Notre modèle d'intégration constructionnelle permet non seulement de rendre compte de la variation synchronique à la lumière de la diachronie mais aussi de réunir au sein de la même structure ce que l'analyse linguistique traditionnelle a tendance à séparer , à savoir la forme et le sens (cf. chapitre 1). Appliqué à une construction en cours de grammaticalisation telle que *want to/wanna*, le *blend* constructionnel permet de rendre compte simplement de l'interaction compositionnelle entre la forme et le sens.

Les implications en termes d'assemblage de forme et de sens sont généralement plus complexes que ce que veulent bien nous montrer les modèles linéaires compartimentés (formels *ou* conceptuels) du changement. Nous avons vu que le phénomène de chevauchement était assez facile à caractériser d'un point de vue strictement sémantique, si tant est que le sens suivait une évolution linéaire. Ce même modèle est mis en difficulté dans les autres cas. Nous l'avons illustré en faisant référence à *want to/wanna* qui, dans certains exemples, retient tout ou partie des sens qui ont jalonné son évolution jusqu'à présent. Plus généralement, formes et fonctions interagissent de façon compositionnelle, ce qui signifie que les modèles linéaires et/ou conceptuels traditionnels doivent être modifiés pour rendre compte efficacement des changements linguistiques de ce type.

C'est pourquoi nous avons choisi la construction comme primitive dans l'analyse du changement et l'avons intégrée à la modélisation de la Théorie de l'Intégration Conceptuelle. Le *blend* constructionnel tel que nous l'avons défini est le produit de cette démarche. Il nous a permis de représenter au sein de la même structure deux aspects du changement linguistique en interaction (la modalisation et l'auxiliarisation), ce que ne pouvait pas faire le *blend* conceptuel. Il faut toutefois reconnaître que ce dernier est un formidable outil pour représenter la coexistence de plusieurs étapes du développement (deux ou plus) à un instant *t* de l'évolution d'une forme donnée. L'espace de mélange parvient à

intégrer les liens indéfectibles entre variation synchronique et diachronie en discours. Mais d'un autre côté, il manque au *blend* conceptuel de pouvoir intégrer la forme et la fonction. Or, c'est véritablement parce qu'elle intervient au niveau de la construction (et pas seulement au niveau conceptuel), que la compositionnalité peut être considérée comme jouant un rôle clé dans la diversité et la créativité linguistiques. Fauconnier et Turner (1996) l'ont bien senti et ont élaboré un *blend* grammatical qui permet en théorie d'expliquer l'extension constructionnelle. Nous nous sommes cependant distancié de ces applications initiales, qui privilégient l'analyse de constructions s'insérant dès le départ dans une structure binaire. Certes, il existe une imbrication événementielle binaire dans le cas de *want to*[397] (nous avons parlé de relation prédicative complexe), mais elle ne suffit pas à rendre compte de l'apparition du modal émergent. La compositionnalité de l'extension déontique du type X WANTS Y n'est pas vraiment duale. Enfin, l'originalité de cette construction par rapport aux autres études de cas repose sur un effet pragmatique subtil, rendu possible par un jeu syntaxique grâce auquel le vecteur de la modalité n'apparaît pas en surface. C'est tout cela que le *blend* constructionnel parvient à intégrer.

Notre étude de cas a également permis d'affiner nos exigences quant à ce que doit être une grammaire de constructions. Nous savions qu'une construction était une représentation procédurale à la fois stable et instable. Nous sommes à présent certain qu'elle comporte nécessairement une zone de flou liée (i) au décalage entre la perception que se fait le locuteur du comportement global de la construction et son comportement effectif, (ii) au nombre variable de composantes qui interviennent dans sa conception. Loin d'être un défaut, le flou permet la constitution d'une représentation grammaticale flexible et la réalisation d'actes de langage subtils. Comprendre comment une langue change, c'est avant tout comprendre comment elle fonctionne.

---

[397] Les derniers développements du *Blending* mettent l'accent sur la représentation de la compression. C'est, bien entendu, une caractéristique de *want to/wanna* déontique. La compression opère au niveau conceptuel tout autant que formel.

CONCLUSION

1. Bilan critique de l'intégration constructionnelle.

1.1. Récapitulatif.

Loin de n'être qu'un simple outil aux composantes clairement délimitées, la langue est un phénomène social et symbolique qui conditionne l'idée même de communauté et en assure la cohésion culturelle. L'activité discursive ne saurait se réduire à l'échange de contenu informationnel. Tout acte langagier passe par le respect de codes procéduraux institués à l'échelle collective et par l'adéquation de ces symboles à des situations d'énonciation sans cesse renouvelées. Aussi les locuteurs sont-ils constamment tiraillés entre une logique d'inertie et une logique innovante. Le différentiel entre ces deux principes est le véritable moteur de la dynamique langagière par laquelle une langue vivante change inéluctablement et de façon progressive. C'est pourquoi, si d'aucuns considèrent que le changement est une marque de décadence, nous y voyons quant à nous l'essence du fait linguistique. Force est de constater que les catégories grammaticales traditionnelles peinent le plus souvent à suivre l'évolution. Nous avons vu que, dans le domaine de la modalité, la profusion de dénominations minimales (« semi-modaux », « semi-auxiliaires », « modaux marginaux », « quasi-modaux ») ne recouvrait que maladroitement la diversité synchronique des constructions modales intermédiaires, révélant un véritable

malaise de la typologie traditionnelle à l'égard de l'idée de gradient. C'est la preuve indéniable que les modèles à l'origine de cette taxinomie ne sont pas parvenus à intégrer en leur cœur les principes du changement. La modalité n'est pas le seul domaine concerné.

Ce constat a généré un double questionnement qui a constitué le point de départ de notre thèse :

(i) comment la grammaire parvient-elle à s'adapter à la flexibilité langagière ?

(ii) comment mettre en place un modèle linguistique qui puisse rendre compte de cette dynamique ?

Nous avons ainsi cherché à poser, en termes simples mais lourds de sens, des bases pour résoudre des problèmes méthodologiques complexes. Notre objectif principal a été de rechercher une adéquation entre la grammaire explicative des linguistes et la grammaire mentale des locuteurs, cette dernière étant conçue comme ensemble structuré d'unités symboliques procédurales. Si la problématique est ancienne, notre approche se veut originale. C'est pourquoi nous avons construit un modèle dynamique unifié de la créativité, de la variation et de l'évolution linguistiques[398]. Nous entendons par là un système qui regroupe ce que l'analyse traditionnelle du changement linguistique a tendance à séparer, à savoir, d'une part, la diachronie et la synchronie et, d'autre part, la forme et le sens.

Nous avons ainsi voulu éviter des écueils auxquels se sont heurtés bien des linguistes, toutes théories confondues. Parce qu'elle s'articule autour de la thèse de l'autonomie de la syntaxe, la linguistique générative développe une conception modulaire de la grammaire, ce qui signifie que les interactions entre modules sont à sens unique et réduites au minimum. Par conséquent, les couplages dynamiques de forme et de sens n'y ont pas leur place. Il devient alors très difficile – pour ne pas dire impossible – d'expliquer l'émergence d'une construction du type *Frank sneezed the tissue off the table* (Goldberg 1995), qui relève de la « Construction du Déplacement Provoqué » (CDP). La syntaxe n'a

[398] Rappelons que la créativité est un phénomène ponctuel. Le réassemblage qui le caractérise est limité dans le temps et l'espace. A contrario, il n'y a lieu de parler de changement qu'après un certain laps de temps, lorsque l'innovation s'est propagée.

vraisemblablement pas suffi à garantir l'ancrage de la CDP comme unité indépendante. Il a fallu au préalable que la trame structurelle GN_1 V GN_2 GP (S V O Obl) soit fréquemment associée à des verbes de mouvement compatibles avec une interprétation causative (*Mary* ***threw*** *the ball into the basket*). Le sens verbal a fini par rendre la séquence syntaxique signifiante. Cette dernière a pu à son tour appliquer un sens causal à des verbes dont le sémantisme n'impliquait pas notionnellement de déplacement provoqué (*Mary* ***frowned*** *Jack out of playing a nasty trick on her*). L'emploi de ce type de verbes s'étant généralisé avec la CDP, cette dernière apparaît désormais dans un sens qui est non causal (*The plate umpire* ***roared*** *and* ***punched*** *a batter out*). Nous voyons que les étapes ayant jalonné l'histoire de cette construction se caractérisent par un constant va-et-vient entre la syntaxe et le sens. Ignorer cette interdépendance fertile conduit à passer à côté de ce qui caractérise le cœur du changement.

Certes, il y a eu au sein du générativisme des tentatives de prise en compte du sens, notamment à la suite de Katz et Fodor (1963), mais elles ont maintenu une distinction nette entre structures sémantiques profondes et structures sémantiques de surface. Des grammaires modularistes unifiées ont également vu le jour, réunissant des représentations phonétiques, morphosyntaxiques et sémantiques dans une même structure de traits. Elles ne se sont pas pour autant départies du postulat de l'autonomie syntaxique et de l'hypothèse nativiste, selon lesquelles il existe un système linguistique abstrait et inné. Dans ce cas, le changement est forcément abrupt : il se produit lorsque l'on passe d'une génération de locuteurs à une autre. Nous n'adhérons pas à cette vision des choses étant donné qu'elle est incompatible avec la prise en compte de catégories floues.

La linguistique cognitive-fonctionnelle n'est pas non plus exempte de reproches, car même si elle se refuse à distinguer syntaxe et sémantique, force est de constater qu'elle privilégie souvent l'étude des phénomènes conceptuels au détriment de la forme. Elle a cependant le mérite d'assigner à toute catégorie grammaticale (morphosyntaxique et sémantique) un gradient, qui n'est autre que sa garantie d'évolutivité. Aussi nous a-t-il semblé judicieux de construire un modèle du changement linguistique à partir de l'examen approfondi des états

intermédiaires de quelques constructions en anglais contemporain. Nous sommes parti du principe qu'une construction en cours de grammaticalisation ne passait pas brutalement d'un état A à un état B (A et B étant des pôles constructionnels prototypiques), ce qui nous a amené à reconnaître l'existence de chevauchements fonctionnels (AB). Ces derniers ont le plus souvent été décrits sous l'angle conceptuel (Heine, Coates) et ont pris la forme d'intersections d'ensembles qui, lorsqu'on les met bout à bout, donnent des représentations linéaires du type A → AB → B → BC → C → etc.

Nous avons émis deux réserves quant à ces représentations. Premièrement, mêmes si certaines unités linguistiques (par exemple le verbe *want*) ont atteint un stade significatif de grammaticalisation (la construction *want to* est à présent employée dans un sens déontique), elle ne sont pas pour autant devenues transparentes. Dans de nombreux cas, leur polysémie implique un chevauchement de plus de deux sens (le manque, le désir, le conseil). Il faut donc pouvoir représenter des intersections sémantiques complexes et sélectives (c'est-à-dire compositionnelles) telles que AC, ABD ou ABCD, ce que ne permettent pas les modèles linéaires traditionnels.

Deuxièmement, le sens n'évolue pas indépendamment de la forme et vice versa[399]. Or, d'un point de vue constructionnel, il n'y a plus lieu de parler de linéarité du changement[400]. Certes, si l'on ne prend en compte que le sens, l'emploi déontique de *want to* se situe bien dans le prolongement d'un axe de développement conceptuel unidirectionnel qui va du concret au mental et, au-delà, à l'interaction discursive (cf. Sweetser 1990). De même, pour ce qui est de la forme, l'auxiliarisation (qui se traduit ici par une contraction morphosyntaxique) s'inscrit bien dans une progression historique régulière. Mais cette apparence de linéarité historique est en porte-à-faux avec la complexité synchronique de l'ensemble. La subtilité conceptuelle s'appuie sur

---

[399] C'est d'ailleurs ce pourquoi nous avons décidé d'étudier le changement à l'échelle des constructions.

[400] Toutefois, il nous faut préciser que Heine n'étudie plus la grammaticalisation sous l'angle exclusif de la sémantique. Il le rappelle dans l'un de ses derniers ouvrages :

> Since the development of grammatical forms is not independent of the constructions to which they belong, the study of grammaticalization is also concerned with constructions and with even larger discourse segments (Heine et Kuteva 2002 : 2).

un jeu pragmatique qui dépasse le simple cadre de la polysémie puisqu'il repose sur un amalgame syntaxique. Dans un énoncé tel que *You want to be careful of that fellow*, la construction déontique est à mi-chemin entre *you want (= desire) to be careful*, dont elle garde la structure formelle, et *I want you to be careful*, dont elle conserve en partie le sens. L'unité composite ainsi obtenue est plus complexe que chaque constituant pris isolément. Plus qu'un simple *blend* syntaxique ou qu'un chevauchement sémantique, c'est un cas de *blend* constructionnel.

Nos études de cas ont montré que le changement linguistique ne se traduisait pas forcément par une perte ou un ajout d'unités au niveau de la grammaire, mais impliquait le plus souvent un réassemblage compositionnel de forme et de sens. Les réseaux d'intégration constructionnelle, sur lesquels se fonde notre modèle, reposent moins sur une structure événementielle duale (contrairement à ce que nous avons chez Fauconnier et Turner) que sur l'exploitation plus ou moins consciente de la zone de développement potentiel propre à chaque construction. Nous avons ainsi proposé une conception renouvelée du *blend* grammatical, schématisée en figure 1 :

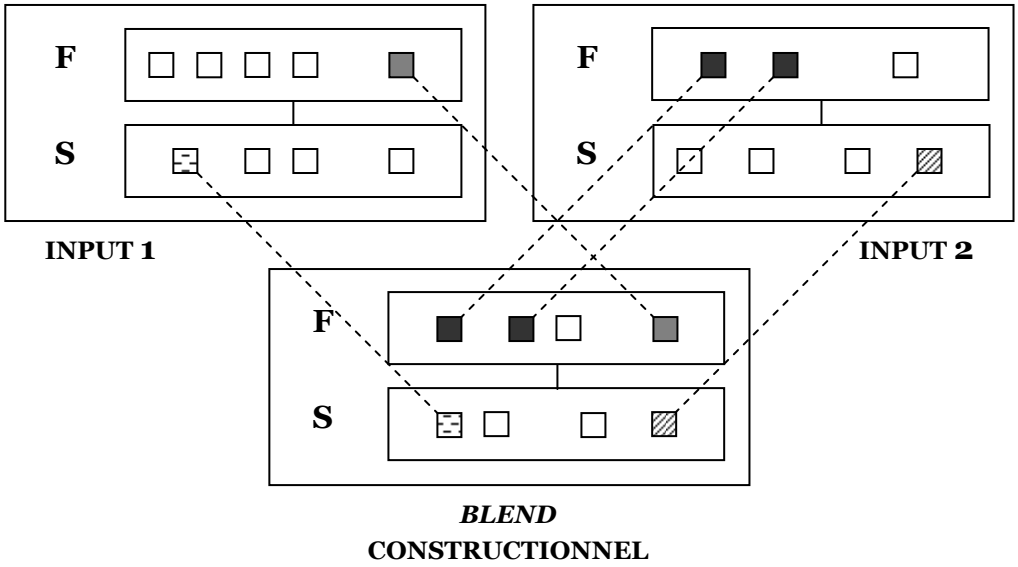

Figure 1. Réseau d'intégration constructionnelle.

Ce réseau est motivé par le fait qu'une construction cognitivement saillante a toutes les chances de jouer un rôle de jalon (au niveau des inputs) dans la

structuration interne de la grammaire des locuteurs, ce qui la prédispose à exporter tout ou partie de sa trame dans l'élaboration compositionnelle d'unités symboliques. Ces dernières ne sont ni plus ni moins que des assemblages inédits de constituants formels et fonctionnels préexistants. À titre d'illustration, nous avons vu que le schéma de composition nominale intervenait fréquemment dans la composition de constructions associées à l'expression d'une mesure. Une construction-jalon peut également faciliter l'accès à des assemblages similaires perçus comme plus complexes à traiter. D'une certaine manière, la construction du nom composé permet d'accéder au schéma prototypique du génitif de mesure.

Notre modèle exploite pleinement la dynamique langagière alimentée par la nature paradoxale (stable/instable) des constructions. Il nous permet également de voir que la grammaire n'est pas un système de règles abstraites mais un ensemble structuré d'unités symboliques procédurales en résonance. S'il s'avère que le *blend* grammatical est bel et bien central, comme l'affirment Fauconnier et Turner (1996) – ce que nous validons – alors l'architecture de la grammaire interne prend la forme d'un maillage au sein duquel chaque construction émerge en référence à une unité symbolique repère et peut à son tour servir de jalon cognitif dans l'instauration d'un nouvel assemblage. C'est ce que résume, de façon simplifiée, la figure 2 ci-après. Le diagramme ne reprend pas le détail des projections compositionnelles entre forme et sens. Il se contente de souligner que l'héritage des constructions s'articule autour d'une double logique de type jalon/jalonné.

Cette démarche nous a amené à porter un regard nouveau sur trois domaines : notre rôle en tant que linguiste, le choix d'une primitive en typologie et l'étude du changement linguistique.

1.2. Le rôle du linguiste.

Les implications méthodologiques de l'approche centrée sur l'usage (*usage-based approach*) ne doivent pas être prises à la légère. Cette ligne de conduite fait plus que suggérer une orientation procédurale, allant de l'énoncé à la règle.

Elle impose au linguiste une dépersonnalisation partielle[401] par laquelle ce dernier va tenter d'adopter un statut intermédiaire lui permettant d'exprimer la pleine mesure de ses compétences de spécialiste des phénomènes langagiers tout en prenant en compte le point de vue profane des locuteurs.

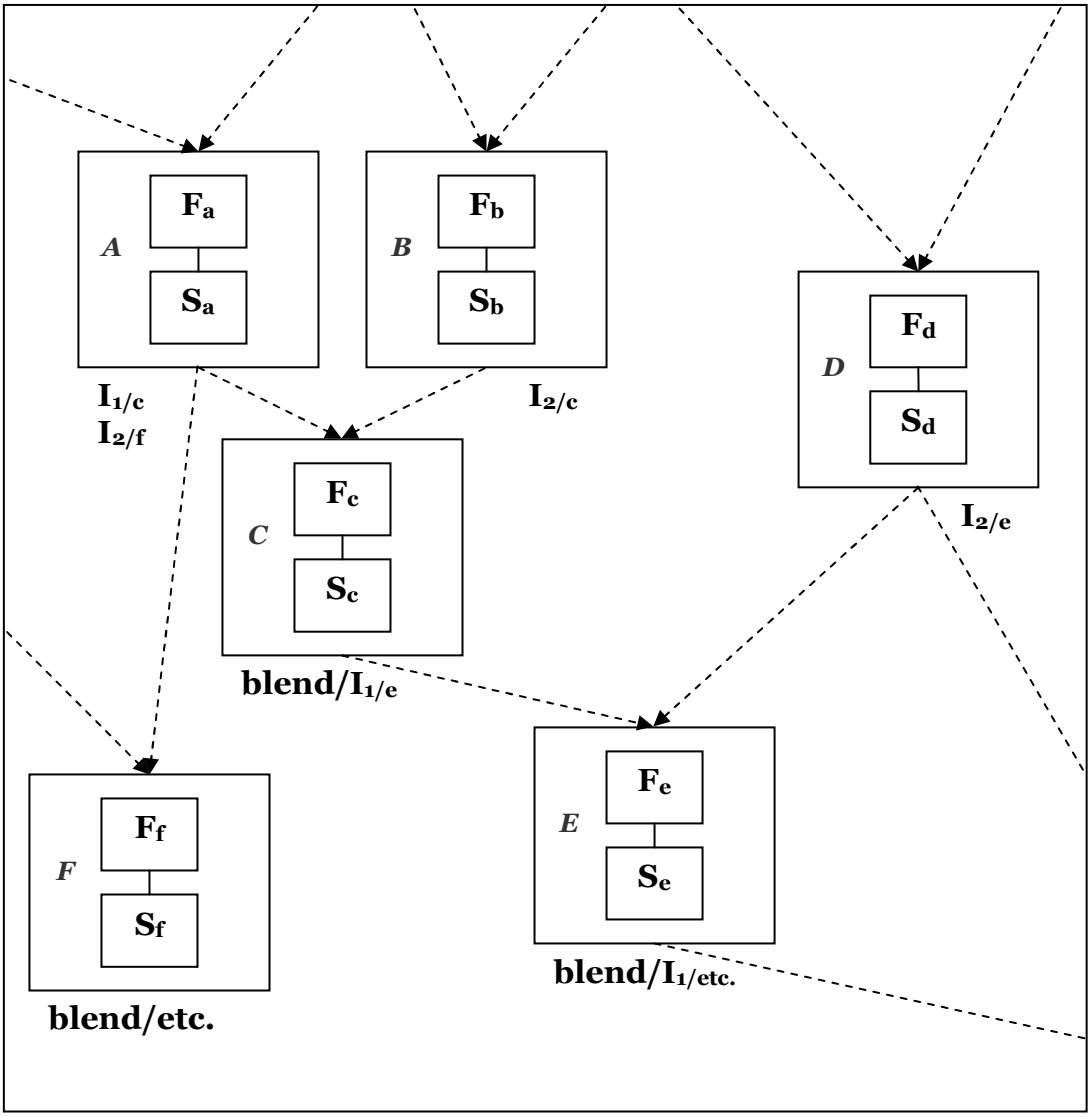

Figure 2. La grammaire interne comme ensemble d'unités symboliques structuré par un réseau d'intégration constructionnelle.

[401] Cette dépersonnalisation, qui n'est pas sans rappeler le « je est un autre » de Rimbaud, est double. Il nous faut tout à la fois nous débarrasser de notre savoir linguistique pour comprendre comment pense un locuteur et nous élever hors de notre statut de sujet parlant pour parvenir à révéler des mécanismes inconscients.

la pleine mesure de ses compétences de spécialiste des phénomènes langagiers tout en prenant en compte le point de vue profane des locuteurs.

Dans un article consacré à la subjectivité dans le langage, Benveniste écrit : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant (1966 : 259) ». Cette remarque a le mérite de rompre avec une conception instrumentale du langage. Mais s'il est vrai que l'homme n'a pas fabriqué la faculté langagière, au même titre qu'il a inventé la roue ou la herse, il n'en demeure pas moins sensible aux unités qui composent sa langue. Autrement dit, nous ne voyons jamais l'homme inventant le langage, mais nous pouvons très bien l'observer modifiant la langue. La meilleure preuve que nous puissions fournir est l'existence de constructions intermédiaires, dont le flou témoigne à la fois d'une sensibilité des locuteurs à l'égard des unités symboliques et d'un décalage entre une représentation prototypique (qui est le fait du linguiste) et une représentation procédurale (qui est le fait de sujets cognitifs). Rien de surprenant pour qui reconnaît que les constructions ne sont pas des règles abstraites auxquelles nous n'avons pas accès, mais avant tout des artefacts mentaux. Elles sont créés et modifiés à mesure que sont observées de nouvelles régularités dans notre environnement linguistique. Ce ne sont donc pas de simples séquences syntaxiques et/ou formelles déconnectées de l'usage mais des produits de notre activité perceptuelle. À ce titre, la polysémie du terme *construction* en anglais (« construction »/« interprétation ») est révélatrice du lien entre activité langagière et activité cognitive.

1.3. Pour l'intégration du flou dans toute typologie constructionnelle.

La prise en compte simultanée de la forme et du sens n'est pas apparue avec les Grammaires de Constructions. Elle est présente chez Benveniste, que nous citons de nouveau :

> Voici que surgit le problème qui hante toute la linguistique moderne, le rapport forme : sens que maints linguistes voudraient

> réduire à la seule notion de la forme, mais sans parvenir à se délivrer de son corrélat, le sens (1966 : 126).

Le linguiste répond ici au structuralisme, qui domine alors la linguistique. C'est pourquoi il s'insurge contre la priorité accordée aux phénomènes formels. Il faut en fait se prémunir contre tout déséquilibre, d'un côté comme de l'autre (d'autres linguistes ont aujourd'hui tendance à évacuer la forme au profit du sens, ce qui est tout aussi condamnable). Dans tous les cas, l'intuition initiale de Benveniste a conservé toute sa force : « Forme et sens doivent se définir l'un par l'autre et ils doivent ensemble s'articuler dans toute l'étendue de la langue (*ibid.*) ».

L'approche constructionnelle nous a permis d'intégrer des considérations sémantiques, syntaxiques, pragmatiques et, plus généralement, conceptuelles. Nous avons ainsi pu mieux saisir la pertinence linguistique et cognitive des changements linguistiques. Nous espérons avoir à la fois dépassé les apories d'une approche modulariste et contribué à l'amélioration d'outils que la linguistique cognitive a jusque-là cantonnés à l'étude du sens.

Le choix de la construction grammaticale comme primitive nous a également permis de nous immiscer dans les arcanes de la dynamique langagière. Le flou, inhérent à tout assemblage forme/sens dans une perspective centrée sur l'usage, a été réhabilité car nous pensons que c'est l'un des principaux facteurs (si ce n'est la cause principale) du changement. C'est pourquoi nous l'avons doublement inscrit dans notre argumentaire. Le flou est tout d'abord lié au fait que toute unité symbolique est potentiellement réanalysable, sans qu'il soit pour autant possible de prévoir exactement ce à quoi ressemble un assemblage émergent. D'autre part, il existe pour certaines constructions, un degré d'incertitude chez les locuteurs quant à l'assemblage précis qui les caractérise, soit parce que ses constituants sont multifonctionnels (donc ambigus), soit parce que l'unité n'est pas suffisamment conventionnelle. Nous pensons qu'il ne suffit pas de reconnaître le flou : il faut lui accorder une place centrale dans toute entreprise typologique.

1.4. Quand le fait cognitif prend le pas sur le fait historique.

Les premières pages de cette thèse ont pu laisser penser qu'il s'agissait d'un travail de linguistique historique. La suite a montré qu'il n'en était rien. Nous nous sommes en fait distancié d'une conception exclusivement linéaire et historique du changement linguistique. Sans rejeter totalement l'héritage scientifique dans le prolongement duquel nous nous sommes malgré tout placé, nous n'avons pas tant cherché à illustrer des mécanismes connus de longue date à l'aide d'exemples nouveaux (l'analogie, la contraction, l'assimilation, etc.) qu'à révéler des tendances cognitives atemporelles et fondamentales[402].

À partir de l'analyse de changements en cours, nous pensons avoir mis à jour des principes dynamiques généraux permettant de rendre compte de la variation synchronique et de l'évolution diachronique. Cette interpénétration de plusieurs niveaux d'analyse porte à croire qu'il est possible de dégager un invariant cognitif. Ce dernier est peut-être à même de nous aider à comprendre les liens entre l'homme et son environnement.

2. Pistes d'étude.

Comme tout travail de recherche, cette thèse ne prétend pas à l'exhaustivité. Parmi les points que nous aurions aimé approfondir figure la constitution d'un protocole permettant de définir clairement la *saillance* cognitive d'une construction. Certains l'associent à la fréquence d'occurrence, ce qui est insuffisant. La fréquence de type est un meilleur indicateur : plus elle est élevée et plus elle suppose que la trame d'une construction est suffisamment générale pour s'étendre et définir une zone d'attraction. À cela s'ajoutent des considérations conceptuelles. Une unité symbolique est d'autant plus saillante qu'elle exprime un événement ou un état de fait fondamental pour les sujets cognitifs. Dans tous les cas, il nous semble qu'une approche unifiée de la saillance en linguistique est opportune.

---

[402] Nous n'aurons pas la prétention de les qualifier d'« universelles ».

Enfin, même si notre modèle a fait la part belle au *blend* grammatical, parce que nous considérons que c'est une composante centrale de la variation et du changement, nous n'allons pas jusqu'à affirmer que la compositionnalité constructionnelle est le seul ressort cognitif de l'évolution linguistique. D'autres processus du même ordre interviennent, parmi lesquels certains ont été longuement décrits (Broccias 2003, 2005, Hollmann 2003) et d'autres restent à découvrir.

3. Coda.

Peut-être le bibliothécaire à qui il incombera d'archiver ce mémoire éprouvera-t-il des difficultés pour lui trouver un rayonnage approprié. Dans le pire des cas, cette thèse ira rejoindre l'étagère des études historiques versées dans la recherche d'une langue idéale. Dans le meilleur des cas, elle inaugurera une section consacrée aux modélisations unifiées de l'intermédiarité propre à la variation et au changement. Mais nous savons qu'un bon bibliothécaire, à l'image d'un bon linguiste, sait s'affranchir des classements trop rigides en ménageant, entre les disciplines consacrées, des compartiments transversaux.

BIBLIOGRAPHIE

Aarts, B., D. Denison, E. Keiser et G. Popova. 2004. *Fuzzy Grammar: A Reader*. Oxford : Oxford University Press.

Aitchison, J. 1991. *Language Change: Progress or Decay?* Cambridge : Cambridge University Press.

Barlow, M. et S. Kemmer. 1999. *Usage-Based Models of Language*. Stanford : CSLI Publications.

Bauer, L. 1983. *English Word-Formation*. Cambridge : Cambridge University Press.

Bauer, L. 2001. *Morphological Productivity*. Cambridge : Cambridge University Press.

Baugh, A.C. et T. Cable. 1993. *A History of the English Language*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.

Bennett, H.W., F. van Coetsem et H.L. Kurner. 1972. *Toward a Grammar of Proto-Germanic*. Tübingen : Max Niemeyer.

Benveniste, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris : Gallimard.

Benveniste, E. 1974. *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris : Gallimard.

Bloomfield, L. 1933. *Language*. New York : H. Holt and Company.

Boas, H.C. 2002. « On constructional polysemy and verbal polysemy in Construction Grammar ». *Proceedings of the 2000 Western Conference in Linguistics*. Volume 12, 126-139.

Boas, H.C. 2003. *A Constructional Approach to Resultatives*. Stanford : CSLI Publications.

Boas, H.C. 2004. « You *Wanna* Consider a Constructional Approach to *Wanna*-Contraction? », in *Language, Culture, and Mind*. Sous la direction de M. Achard et S. Kemmer. Stanford : CSLI Publications, 479-491.

Bolinger, D.L.M. 1961a. « Syntactic blends and other matters ». *Language* 37, 366-381.

Bolinger, D.L.M. 1961b. *Generality, Gradience, and the All-or-None*. The Hague : Mouton de Gruyter.

Bolinger, D.L.M. 1980a. *Language, the Loaded Weapon: The Use and Abuse of Language Today*. London, New York : Longman.

Bolinger, D. 1980b. « *Wanna* and the Gradience of Auxiliaries », in *Wege zur Universalienforschung : Sprachwissenschaftliche Beiträge zum 60. Geburstag von Hansjakob Seiler*. Sous la direction de G. Brettschneider et C. Lehmann. Tübingen, 292-299.

Bopp, F. 1885. *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. Paris.

Boyland, J.T. 1996. « Morphosyntactic change in progress : a psycholinguistic approach ». Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.

Bréal, M. 1897. *Essai de sémantique : (science des significations)*. Paris : Hachette.

Bréal, M.,N. Cust et J.P. Postgate. 1900 [1964]. *Semantics: studies in the science of meaning*. New York : H. Holt.

Breivik, L.E. et E.H. Jahr. 1989. *Language Change: Contributions to the Study of its Causes*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Broccias, C. 2003. *The English Change Network: Forcing Changes into Schemas*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Broccias, C. 2005. « Non-Causal Change Constructions », in *Modelling Thought and Constructing Meaning: Cognitive Models in Interaction*. Sous la direction de A. Baicchi, C. Broccias et A. Sanso. Milan : Franco Angeli.

Bybee, J.L. 1985. *Morphology: A Study of the Relation between Meaning and Form*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Bybee, J.L. 1988. « Morphology as Lexical Organization », in *Theoretical Morphology*. Sous la direction de M. Hammond et M. Noonan. San Diego : Academic Press, 119-141.

Bybee, J.L. 1995. « Regular morphology and the lexicon ». *Language and Cognitive Processes* 10, 425-455.

Bybee, J.L. 2001. *Phonology and Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.

Bybee, J.L. 2003a. « Mechanisms of Change in Grammaticization: the Role of Frequency », in *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la direction de B. Joseph et R. Janda. Oxford : Blackwell, 602-623.

Bybee, J.L. 2003b. « Cognitive Processes in Grammaticalization », in *The New Psychology of Language, Volume II*. Sous la direction de M. Tomasello. Mahwah : Lawrence Erlbaum. (http://www.unm.edu/~jbybee/Cognitive %20Processes.htm).

Bybee, J.L., R.D. Perkins, et W. Pagliuca. 1994. *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. Chicago : University of Chicago Press.

Bybee, J.L. et J. Scheibman. 1999. « The effect of usage on degrees of constituency the reduction of *don't* in English ». *Linguistics* 37 (4), 575-596.

Bybee, J.L. et D.I. Slobin. 1982a. « Rules and schemas in the development and use of the English past tense ». *Language* 58, 265-289.

Bybee, J.L. et D.I. Slobin. 1982b. « Why small children cannot change language on their own: suggestions from the English past tense ». *Papers from the 5th International Conference on Historical Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 29-37.

Cadiot, P. et Y-M. Visetti. 2001a. *Pour une théorie des formes sémantiques ; motifs, profils, thèmes*. Paris : Presses Universitaires de France.

Cadiot, P. et Y-M. Visetti. 2001b. « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie ». *Cahiers de lexicologie* 79, 5-46.

Carr, P. 1993. *Phonology*. London : Macmillan.

Chambers, J.K. 1995. *Sociolinguistic Theory: Linguistic Variation and its Social Significance*. Oxford : Blackwell.

Cheshire, J. 1978. « Present Tense Verbs in Reading English », in *Sociolinguistic patterns in British English*. Sous la direction de P. Trudgill. London : Edward Arnold, 52-68.

Cheshire, J. 1982. *Variation in an English Dialect*. Cambridge : Cambridge University Press.

Chomsky, N. 1957. *Syntactic Structures*. 's-Gravenhage : Mouton.

Chomsky, N. 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Chomsky, N. 1980. *Rules and Representations*. Oxford : Basil Blackwell.

Chomsky, N. 1981. *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht, Holland, Cinnaminson : Foris Publications.

Chomsky, N. 1995. *The Minimalist Program*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Clark, H. 1996. *Using Language*. Cambridge : Cambridge University Press.

Clausner, T.C. et W. Croft. 1997. « The productivity and schematicity of metaphor ». *Cognitive Science* 21, 247-282.

Coates, J. 1983. *The Semantics of the Modal Auxiliaries*. London : Croom Helm.

Coleman, L. et P. Kay. 1981. « Prototype semantics: the English word lie ». *Language* 57 (1), 26-44.

Coulson, S. 2001. *Semantic Leaps: Frame-Shifting and Conceptual Blending in Meaning Construction*. Cambridge : Cambridge University Press.

Coulson, S. et T. Oakley. 2000. « Blending basics ». *Cognitive Linguistics* 11 (3/4), 175-196.

Crépin, A. 1994. *Deux mille ans de langue anglaise*. Paris : Nathan Université.

Croft, W. 1991. *Syntactic Categories and Grammatical Relations: the Cognitive Organization of Information*. Chicago : University of Chicago Press.

Croft, W. 2000. *Explaining Language Change: an Evolutionary Approach*. Harlow : Longman.

Croft, W. 2001. *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford : Oxford University Press.

Croft, W. 2005a. « Logical and Typological Arguments for Radical Construction Grammar », in *Construction Grammar(s): Cognitive and Cross-Language Dimensions*. Sous la direction de M. Fried et J.-O. Östman. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 273-314.

Croft, W. 2005b. « The origins of grammaticalization in the verbalization of experience ». Communication donnée à *New Reflections on*

Grammaticalization 3, Saint Jacques de Compostelle. (http://lings.ln.man.ac.uk/Info/staff/WAC/Papers/OriginsGzn.pdf).

Croft, W. et D.A. Cruse. 2004. *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.

Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations. Tome 1*. Gap : Ophrys.

Culioli, A. 1999a. *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage (temps, aspects). Tome 2*. Gap : Ophrys.

Culioli, A. 1999b. *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel. Tome 3*. Gap : Ophrys.

Damasio, A.R. 1994. *Descartes' Error: Emotion, Reason, and the Human Brain*. New York : G.P. Putnam.

Dancygier, B. et E. Sweetser. 1997. « *Then* in conditionals » *Cognitive Linguistics* 8, 1-28.

Dancygier, B. and E. Sweetser. 2005. *Mental Spaces in Grammar: Conditional Constructions*. Cambridge : Cambridge University Press.

Dawkins, R. 1976. *The Selfish Gene*. Oxford. Oxford University Press.

Dawkins, R. 1982. *The Extended Phenotype: the Gene as the Unit of Selection*. Oxford, San Francisco : Freeman.

Deane, P. 1987. « English possessives, topicality and the Silverstein hierarchy ». *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 65-76.

DeLancey, S. 1994. « Grammaticalization and linguistic theory ». *Proceedings of the 1993 Mid-America Linguistics Conference and Conference on Siouan/Caddoan Languages*, Boulder : Dept of Linguistics, University of Colorado, 1-22.

Delbecque, N. 2002. *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : De Boeck, Duculot.

Delmas, C. 1983. « Remarques à propos de *of* et *'s* ». *Travaux CIEREC XXXIX*, Saint Etienne : Méthodes en linguistique anglaise.

Denison, D. 1993. *English Historical Syntax: Verbal Constructions*. London and New York : Longman.

Denison, D. 1998. « Syntax », in *The Cambridge History of the English Language, Volume IV, 1776-1997*. Sous la direction de S. Romaine. Cambridge : Cambridge University Press, 92-329.

Denison, D. 1999. « Slow, slow, quick, quick, slow: The dance of language change? », in *"Woonderous Ænglissce": SELIM studies in medieval English language*. Sous la direction de A. Bringas López et al. Vigo, Universidade de Vigo (Servicio de Publicacións), 51-64.

Denison, D. 2000. « So what's new? How we recognise linguistic change ». Communication donnée à l'ESSE5, Helsinki, Finlande. (http://www.llc.manchester.ac.uk/SubjectAreas/LinguisticsEnglishLanguage/AcademicStaff/DavidDenison/PapersforDownloading/thefile,34830,en.pdf).

Denison, D. 2001. « Gradience and Linguistic Change », in *Historical Linguistics 1999: Selected Papers from the 14th International Conference on Historical Linguistics, Vancouver, 9-14 August 1999*. Sous la direction de L. Brinton. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 119-144.

Denison, D. 2003. « Log(ist)ic and Simplistic S-Curves », in *Motives for Language Change*. Sous la direction de R. Hickey. Cambridge : Cambridge University Press, 54-70.

Dennett, D. 1991. *Consciousness Explained*. New York : Little, Brown.

Desagulier, G. 2002. « Analyse des relations entre la variation synchronique et la diachronie en anglais contemporain. Analyse de cas: *want to/wanna* ». Mémoire de DEA. Université de Paris 7.

Desagulier, G. 2003a. « Emerging Modals: an integrative approach ». Communication donnée à la 8ème Conférence Internationale de Linguistique Cognitive (ICLC 8). Université de la Rioja, Logroño, Espagne.

Desagulier, G. 2003b. « Grammatical blending and the conceptualization of complex cases of interpretational overlap ». Communication donnée à l'*International Conference in Cognitive Linguistics. Modelling thought and Constructing Meaning: Cognitive Models in Interaction*. Université de Pavie, Italie.

Desagulier, G. 2004a. « *Want to/wanna*: verbal polysemy versus constructional compositionality ». *Proceedings of the Twenty-Ninth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*.

Desagulier, G. 2004b. « Linear versus compositional aspects of form/function reanalysis in the description of intermediate situation types of grammaticalizing constructions ». Communication présentée lors de la 3ème Conférence Internationale sur la Grammaire des Constructions (ICCG3). Université de Provence, Marseille.

Desagulier, G. 2005a. « Grammatical blending and the conceptualization of complex cases of interpretational overlap: the case of *want to/wanna* ». *Annual Review of Cognitive Linguistics* 3, 22-40.

Desagulier, G. 2005b. « What does it mean for a construction to be constructed? Cognitive arguments for a "Fuzzy Construction Grammar" ». Communication donnée au *colloque international* « *Du Fait Grammatical au Fait Cognitif* ». Université de Bordeaux 3.

Dik, S.C. et K. Hengeveld. 1997. *The Theory of Functional Grammar*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Donald, M. 2001. *A Mind so Rare: the Evolution of Human Consciousness*. New York : Norton.

Dressler, W. 1974. « Diachronic puzzles for natural phonology ». *Papers from the Parasession on Natural Phonology*. Chicago : Chicago Linguistic Society, 95-102.

Ducrot, O. 2003. *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.

Duffley, P.J. 1992. *The English Infinitive*. London, New York : Longman.

Eckert, P. 1989. *Jocks and Burnouts: Social Identity in the High School*. New York : Teachers College Press.

Eco, U. 1994. *La recherche de la langue parfaite*. Paris : Editions du Seuil.

Elman, J.L. 1990. « Finding structure in time ». *Cognitive Science* 14, 179-211.

Elman, J.L. 1991. « Distributed representations, simple recurrent networks, and grammatical structure ». *Machine Learning* 7, 195-225.

Fauconnier, G. 1994. *Mental Spaces: Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. Cambridge : Cambridge University Press.

Fauconnier, G. 1997. *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.

Fauconnier, G. 1998. « Mental Spaces, Language Modalities, and Conceptual Integration », in *The New Psychology of Language*. Sous la direction de M. Tomasello. Mahwah : Lawrence Erlbaum, 251-279.

Fauconnier, G. et M. Turner. 1994. Conceptual Projection and Middle Spaces. *UCSD Cognitive Science Technical Report 9401*. (*http://www.cogsci.ucsd.edu/research/files/technical/9401.pdf*).

Fauconnier, G. et M. Turner. 1996. « Blending as a Central Process of Grammar », in *Conceptual Structure, Discourse and Language*. Sous la direction de A. Goldberg. Stanford : CSLI Publications, 113-130.

Fauconnier, G. et M. Turner. 1998 [2001]. « Conceptual integration networks ». *Cognitive Science* 22 (2), 133-187.

Fauconnier, G. et M. Turner. 2000. « Compression and global insight ». *Cognitive Linguistics* 11 (3-4), 283-304.

Fauconnier, G. et M. Turner. 2002. *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York : Basic Books.

Fillmore, C.J. 1977. « The Case for Case Reopened », in *Syntax and Semantics 8: Grammatical Relations*. Sous la direction de P. Cole. New York : Academic Press, 59-81.

Fillmore, C.J. 1982. « Frame semantics ». *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul : Hanshin, 111-137.

Fillmore, C.J., P. Kay, et M. O'Connor. 1988. « Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: the case of *let alone* ». *Language* 64, 501-38.

Fischer, A. 1994. « The development of quasi-auxiliaries in English and changes on word-order ». *Neophilologus* 78, 137-164.

Fisher, O., A.V. Kemenade, W. Koopman et W. Van Der Wurff. 2000. *The Syntax of Early English*. Cambridge : Cambridge University Press.

Flickinger, D., C. Pollard, et T. Wasow 1985. « Structure-sharing in lexical representation ». *Proceedings of the 23rd Annual Meeting of the Association for Computational Linguistics*. Chicago : Association for Computational Linguistics.

Fodor, J.A. 1975. *The Language of Thought*. New York : Crowell.

Fodor, J.A. 1983. *The Modularity of Mind: An Essay on Faculty Psychology*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Fourquet, J. 1948. *Les mutations consonantiques du germanique ; essai de position des problèmes*. Paris : Belles Lettres.

Fromkin, V. 1973. *Speech Errors as Linguistic Evidence*. The Hague : Mouton.

Geeraerts, D. 1997. *Diachronic Prototype Semantics: a Contribution to Historical Lexicology*. Oxford : Oxford University Press.

Gibson, J. J. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston : Houghton Mifflin.

Givón, T. 1973. « The time-axis phenomenon ». *Language* 49, 890-925.

Givón, T. 1975. « Serial Verbs and Syntactic Change: Niger-Congo », in *Word Order and Word Order Change*. Sous la direction de C. N. Li. Austin : University of Texas Press, 47-112.

Givón, T. 1979. *On Understanding Grammar*. New York : Academic Press.

Givón, T. 1989. *Mind, Code, and Context: Essays in Pragmatics*. Hillsdale : Erlbaum.

Givón, T. 1993. *English Grammar: A Function-Based Introduction*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Givón, T. 1995. *Functionalism and Grammar*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Givón, T. et B.F. Malle. 2002. *The Evolution of Language out of Pre-Language*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Goldberg, A. 1995. *Constructions: a construction grammar approach to argument structure*. Chicago : University of Chicago Press.

Goldberg, A. 2003. « Constructions: a new theoretical approach to language ». *Trends in Cognitive Sciences* 7 (5), 219-224.

Graddol, D. 1997. *The Future of English*. London : The British Council.

Grady, J. 1997a. « Foundations of meaning: primary metaphors and primary scenes ». Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.

Grady, J. 1997b. « THEORIES ARE BUILDINGS revisited ». *Cognitive Linguistics* 8, 267-290.

Grady, J., T. Oakley et S. Coulson. 1999. « Conceptual Blending and Metaphor », in *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Sous la direction de G. Steen et R.

Gibbs. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins. (http://markturner. org /blendaphor.html).

Grice, H.P. 1948 [1989]. « Meaning ». *Studies in the Way of Words*, 213-223. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.

Guillaume, G. 1964. *Langage et science du langage*. Laval : Les Presses de l'Université.

Guillaume, G. et R. Valin. 1973. *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Québec, Paris : Presses de l'Université Laval, Librairie C. Klincksieck.

Hagège, C. 1998a. *L'homme de paroles; contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris : Fayard.

Hagège, C. 1998b. « Grammaire et cognition. Pour une participation de la linguistique des langues aux recherches cognitives ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XCIII (fasc.1), 41-58.

Haiman, J. 1983. « Iconic and economic motivation ». *Language* 59 (4), 781-819.

Haiman, J. 1994. « Ritualization and the Development of Language », in *Perspectives on Grammaticalization*. Sous la direction de W. Pagliuca. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 3-28.

Hale, M. 2003. « Neogrammarian Sound Change », in *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la direction de B. Joseph et R. Janda. Oxford, Blackwell, 344-368.

Halliday, M.A.K. 1994. *An Introduction to Functional Grammar*. London : E. Arnold.

Haspelmath. 1998. « Does grammaticalization need reanalysis? » *Studies in Language* 22, 49-85.

Haspelmath, M. 1989. « From purposive to infinitive: A universal path of grammaticization ». *Folia Linguistica Historica* 10, 287-310.

Haspelmath, M. 1999. « The change of behavioral and coding properties in constructional grammaticalization ». Communication donnée à *New Reflections on Grammaticalization*. Potsdam, Allemagne. (http:// email .eva.mpg.de/~haspelmt/Potsdam99.pdf).

Haspelmath, M. 1999a. « Optimality and diachronic adaptation ». *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 18, 180-205.

Haspelmath, M. 1999b. « Why is grammaticalization irreversible? ». *Linguistics* 37 (6), 1043-1068.

Heine, B. 1993. *Auxiliaries: Cognitive Forces and Grammaticalization*. New York : Oxford University Press.

Heine, B. 1997a. *Possession: Cognitive Sources, Forces, and Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.

Heine, B. 1997b. *Cognitive Foundations of Grammar*. Oxford : Oxford University Press.

Heine, B., U. Claudi, et F. Hunnemeyer. 1991. *Grammaticalization: A Conceptual Framework*. Chicago : University of Chicago Press.

Heine, B. et T. Kuteva. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.

Hicks, W. 1998. *English for Journalists*. London : Routledge.

Hockett, C.F. 1961. « Linguistic elements and their relations ». *Language* 37, 29-53.

Hollmann, W. 2003. « Synchrony and diachrony of English periphrastic causatives: a cognitive perspective ». Thèse de doctorat. Université de Manchester.

Hooper, J.B. 1980. « Child Morphology and Morphophonemic Change », in *Historical Morphology*. Sous la direction de J. Fisiak. Berlin, Mouton: 157-187.

Hopper, P. 1987. « Emergent grammar ». *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 139-157.

Hopper, P.J. et E. C. Traugott. 1993. *Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.

Huddleston, R. 1976. « Some theoretical issues in the description of the English verb ». *Lingua* 40, 331-384.

Huddleston, R. 1984. *Introduction to the Grammar of English*. Cambridge : Cambridge University Press.

Hull, D.L. 1988. *Science as a Process: An Evolutionary Account of the Social and Conceptual Development of Science*. Chicago : University of Chicago Press.

Jackendoff, R. 1990. *Semantic Structures*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Jackendoff, R. 1983. *Semantics and Cognition*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Jackendoff, R. 1994. *Patterns in the Mind: Language and Human Nature*. New York : Basic Books.

Jackendoff, R. 1997. *The Architecture of the Language Faculty*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Jespersen, O. 1909-49. *Modern English Grammar on Historical Principles*. Londres : Allen and Unwin.

Johnson, C. 1999. « Constructional grounding: The role of interpretational overlap in lexical and constructional acquisition ». Thèse de doctorat. Université de Californie, Berkeley.

Jones, C. 1993. *Historical Linguistics: Problems and Perspectives*. London, New York : Longman.

Kant, E. 1781 [1987]. *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion.

Katz, J. et J. Fodor. 1963. « The structure of a semantic theory ». *Language* 39, 170-210.

Kay, P. et C.J. Fillmore. 1999. « Grammatical constructions and linguistic generalizations: "The What's X doing Y?" construction ». *Language* 75, 1-33.

Keller, R. 1989. « Invisible-hand theory and language evolution ». *Lingua* 77, 113-127.

Keller, R. 1994. *On Language Change: The Invisible Hand in Language*. London : Routledge.

Khalifa, J-C. 1999. *La syntaxe anglaise aux concours: théorie et pratique de l'énoncé complexe*. Paris : Armand Colin.

Khalifa, J-C. 2001. « Interrogatives indirectes/exclamatives indirectes/relatives nominales: un continuum? » *Actes du colloque du 17 mars 2001 sur l'interrogation* (http://www.univ-pau.fr/ANGLAIS/alaes/khalifa.htm).

Kiparsky, P. 1968. « Linguistic Universals and Linguistic Change », in *Universals in Linguistic Theory*. Sous la direction de E. W. Bach et R. T. Harms. New York : Holt, Rinehart and Winston, 171-202.

Kiparsky, P. 1995. « The Phonological Basis of Sound Change », in *The Handbook of Phonological Theory*. Sous la direction de J. Goldsmith. Oxford : Blackwell, 640-670.

Kiparsky, P. 2003. « The Phonological Basis of Sound Change », in *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la direction de B. Joseph et R. Janda. Oxford, Blackwell, 313-343.

Kirby, S. 1999. *Function, Selection, and Innateness: The Emergence of Language Universals*. Oxford : Oxford University Press.

Koestler, A. 1964. *The Act of Creation*. New York : Macmillan.

Kövecses, Z. et G. Radden. 1998. « Metonymy: developing a cognitive linguistics view ». *Cognitive Linguistics* 9 (1), 37-77.

Kratzer, A. 1991. « Modality », in *Semantics: An International Handbook of Contemporary Research*. Sous la direction de A. von Stechow et D. Wunderlich. Berlin, New York : Mouton de Guyter, 639-650.

Kroch, A. 1989a. « Function and Grammar in the History of English: Periphrastic *do* », in *Language Change and Variation*. Sous la direction de R. Fasold et D. Schiffrin. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 132-172.

Kroch, A. 1989b. « Reflexes of grammar in patterns of language change ». *Language Variation and Change* 1, 199-244.

Kroch, A. 1994. « Morphosyntactic variation ». *Papers from the 30th Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*. Chicago : Chicago Linguistics Society, 180-220.

Kroch, A. 2001. « Syntactic Change », in *The Handbook of Contemporary Syntactic Theory*. Sous la direction de M. Baltin et C. Collins. Oxford : Blackwell, 699-729.

Krug, M.G. 2000. *Emerging English Modals: A Corpus-Based Study of Grammaticalization*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Krug, M.G. 2001. « Frequency, Iconicity, Categorization: Evidence from Emerging Modals », in *Frequency and the Emergence of Linguistic*

Structure. Sous la direction de J. Bybee et P. Hopper. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 309-335.

Kumashiro, T. et R.W. Langacker. 2003. « Double-subject and complex-predicate constructions ». *Cognitive Linguistics* 14 (1), 1-45.

Kuryłowicz, J. 1965. « The evolution of grammatical categories ». *Diogenes* 51 : 51-71.

Labov, W. 1994. *Principles of Linguistic Change*. Oxford : Blackwell.

Lakoff, G. 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.

Lakoff, G. 1990. « The Invariance Hypothesis: is abstract reason based on image-schemas? » *Cognitive Linguistics* 1, 39-74.

Lakoff, G. 1993. « The Contemporary Theory of Metaphor », in *Metaphor and Thought*. Sous la direction de A. Ortony. Cambridge : Cambridge University Press, 202-251.

Lakoff, G. 2004. *Don't Think of an Elephant! Know your Values and Frame the Debate: the Essential Guide for Progressives*. White River Junction : Chelsea Green.

Lakoff, G. et M. Johnson. 1980. *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.

Lakoff, G. et M. Johnson. 1999. *Philosophy in the Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York : Basic Books.

Lakoff, G. et R. E. Nuñez. 2000. *Where Mathematics Comes From: How the Embodied Mind Brings Mathematics Into Being*. New York : Basic Books.

Lakoff, G. et M. Turner. 1989. *More Than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*. Chicago : University of Chicago Press.

Lamb, S. 1999. *Pathways of the Brain. The Neurocognitive Basis of Language*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Langacker, R.W. 1977. « Syntactic Reanalysis », in *Mechanisms of Syntactic Change*. Sous la direction de C. N. Li. Austin : University of Texas Press, 57-121.

Langacker, R.W. 1982. « Space Grammar, analisability, and the English passive ». *Language* 58, 22-80.

Langacker, R.W. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar*, *Vol. 1, Theoretical Prerequisites*. Stanford : Stanford University Press.

Langacker, R.W. 1990. *Concept, Image, and Symbol: the Cognitive Basis of Grammar*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Langacker, R.W. 1991. *Foundations of Cognitive Grammar*, *Vol. 2, Descriptive Application*. Stanford : Stanford University Press.

Langacker, R.W 1997. « The Contextual Basis of Cognitive Semantics », in *Language and Conceptualization*. Sous la direction de J. Nuyts et E. Pederson. Cambridge : Cambridge University Press, 229-252.

Langacker, R.W. 1999. *Grammar and Conceptualization*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Langacker, R.W. 2003a. « Subjectification, grammaticization, and conceptual archetypes ». Communication donnée à la 8ème Conférence Internationale de Linguistique Cognitive. Université de la Rioja, Logroño, Espagne.

Langacker, R.W 2003b. « Construction Grammars: cognitive, radical, and less so ». Communication donnée en séance plénière à la 8ème Conférence Internationale de Linguistique Cognitive. Université de la Rioja, Logroño, Espagne.

Lapaire, J.R. 2004. « Imagistic Dimensions of Futurity. How English and French Picture the Future », in *Imagery and Language*. Sous la direction de B. Lewandowska-Tomaszczyk et A. Kwiatkowska. Frankfurt am Main : Peter Lang.

Larreya, P. 1995. « Existe-t-il en anglais plusieurs types de génitif ? », in *Lectures, Mélanges en l'honneur de G. Hily-Mane*. Sous la direction de H. Dupuy-Engelhardt. Reims, C.I.R.L.P.C., 105-121.

Lass, R. 1980. *On Explaining Language Change*. Cambridge : Cambridge University Press.

Lassègue, J. 1996. « Que peut-on inférer du substrat cognitif à partir du rapport invariants du langage/diversité des langues ? », in *Diversité des langues et représentations cognitives*. Sous la direction de C. Fuchs et S. Robert. Paris, Ophrys, 194-209.

Lassègue, J. et Y-M. Visetti. 2002. « Que reste-il de la représentation ? ». *Intellectica* 35 (2), 7-25.

Lees, R.B. 1960. « Multiply ambiguous adjectival constructions ». *Language* 36, 207-221.

Lehmann, C. 1985. « Grammaticalization: synchronic variation and diachronic change ». *Lingua e Stile* 20, 303-318.

Levinson, S.C. 1983. *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.

Lewis, D. 1969. *Convention*. Cambridge, Mass. : MIT.

Lewontin, R. 1983. « The organism as the subject and object of evolution ». *Scientia* 118, 65-82.

Lightfoot, D. 1979. *Principles of Diachronic Syntax*. Cambridge : Cambridge University Press.

Lightfoot, D. 1991. *How to Set Parameters: Arguments From Language Change*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Lightfoot, D. 1999. *The Development of Language: Acquisition, Change, and Evolution*. Oxford : Blackwell.

Lindblom, B. 1963. « Spectrographic study of vowel reduction ». *Journal of the Acoustical Society of America* 35, 1773-1781.

Lindblom, B. 1983. « Economy of speech gestures », in *The Production of Speech*. Sous la direction de P. F. MacNeilage. New York, Springer-Verlag, 217-246.

Lüdke, H. 1986. « Esquisse d'une théorie du changement langagier ». *La linguistique* 22, 3-46.

Lyons, J. 1977. *Semantics*. Cambridge : Cambridge University Press.

MacWhinney, B. et J. Leinbach. 1991. « Implementations are not conceptualizations: revising the verb learning model ». *Cognition* 29, 121-157.

Mandelblit, N. 1997. « Grammatical blending: creative and schematic aspects in sentence processing and translation ». Thèse de doctorat. Université de Californie, San Diego.

Mandelblit, N. 2000. « The grammatical marking of conceptual integration: from syntax to morphology ». *Cognitive Linguistics* 11 (3-4), 197-251.

Marchello-Nizia, C. 2000. « Grammaticalization and Evolution of the Grammatical Structure ». Communication donnée à la conférence *Third Conference on the Evolution of Language*. Paris, France.

Marr, D. 1982. *Vision: a Computational Investigation Into the Human Representation and Processing of Visual Information*. San Francisco : W.H. Freeman.

Mayr, E. 1963. *Animal Species and Evolution*. Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard Univ. Press.

McWhorter, J. 2000. *Word on the Street. Debunking the Myth of a "Pure" Standard English*. Cambridge : Perseus Publishing.

Meillet, A. 1912. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette et cie.

Miller, G. 1956. « The magic number seven, plus or minus two: Some limits on our capacity for processing information ». *Psychological Review* 63 (http://www.well.com/user/smalin/miller.html).

Milroy, J. 1992. *Linguistic Variation and Change: On the Historical Sociolinguistics of English*. Oxford : Blackwell.

Milroy, L. 1980. *Language and social networks*. Oxford : Blackwell.

Morris, W. 1981. *The American Heritage Dictionary of the English Language*. Boston : Houghton Mifflin.

Mowrey, R. et W. Pagliuca. 1995. « The reductive character of articulatory evolution ». *Rivista di Linguistica* 7, 37-124.

Newmeyer, F. J. 1998a. *Language Form and Language Function*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Newmeyer, F. J. 1998b. « Preposition stranding: parametric variation and pragmatics ». *Languages and Linguistics* 1, 1-24.

Newmeyer, F. J. 2001. « Deconstructing grammaticalization » *Language Sciences* 23, 187-230.

Newmeyer, F. J. 2003. « Grammar is grammar and usage is usage ». *Language* 79 (4), 682-707.

Nunberg, G., I. A. Sag, et T. Wasow. 1994. « Idioms ». *Language* 70, 491-538.

Nuyts, J. 1992. *Aspects of a Cognitive-Pragmatic Theory of Language: On Cognition, Functionalism, and Grammar*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Nuyts, J. 2000. *Epistemic Modality, Language, and Conceptualization*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Ohala, J. 1981. « The listener as a source of sound change ». *Papers from the Parasession on Language and Language Behavior*, Chicago : Chicago Linguistics Society, 178-203.

Ohala, J. 1983a. « The direction of sound change ». *Abstracts of the Tenth International Congress of Phonetic Sciences*. Dordrecht : Foris Publications.

Ohala, J. 1983b. « The Origin of Sound Patterns in Vocal Tract Constraints », in *The Production of Speech*. Sous la direction de P.F. MacNeilage. New York, Springer : 189-216.

Ohala, J. 1989. « Sound Change is Drawn From a Pool of Linguistic Variation », in *Language Change: Contributions to the Study of its Causes*. Sous la direction de L.E. Breivik et E.H. Jahr. Berlin, Mouton de Gruyter, 173-198.

Ohala, J. 1993. « The Phonetics of Sound Change », in *Historical linguistics: problems and perspectives*. Sous la direction de C. Jones. London, Longman, 237-278.

Okazaki, M. 2002. « Contraction and grammaticalization ». *Tsukuba English Studies* 21, 19-60.

Palmer, F.R. 1979 [1990, 2ème édition]. *Modality and the English modals*. London, New York : Longman.

Palmer, F.R. 2001. *Mood and Modality*. Cambridge : Cambridge University Press.

Panther, K-U. et L.L. Thornburg. 2003. *Metonymy and Pragmatic Inferencing*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.

Peeters, B. 2001. « Does Cognitive Linguistics Live up to its Name? », in *Language and Ideology: vol. 1. Theoretical Cognitive Approaches*. Sous la direction de R. Dirven, B. Hawkins et E. Sandikcioglu. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 83-106.

Perkins, M.R. 1983. *Modal Expressions in English*. London : F. Pinter.

Phillips, B.S. 2001. « Lexical Diffusion, Lexical Frequency, and Lexical Analysis »., in *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Sous la direction de J.L. Bybee et P. Hopper. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 123-136.

Pinker, S. et A. Prince. 1994. « Regular and Irregular Morphology and the Psychological Status of Rules of Grammar », in *The Reality of Linguistic Rules*. Sous la direction de S. D. Lima, R. L. Corrigan et G. K. E. Iverson. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 352-388.

Plank, F. 1984. « The modals story retold ». *Studies in Language* 8, 305-64.

Postal, P.M. et G.K. Pullum. 1982. « The contraction debate ». *Linguistic Inquiry* 13, 122-138.

Prévost, S. 2003. « La grammaticalisation : unidirectionalité et statut ». *Le français moderne* LXXI (2) 144-166.

Prince, A. et P. Smolensky. 1993. « Optimality Theory: constraint interaction in Generative Grammar ». *RuCCS Technical Report 2*.

Pullum, G.K. 1997. « The morpholexical nature of English *to*-contraction ». *Language* 73, 79-102.

Rosch, E. 1975. « Cognitive representations of semantic categories ». *Journal of Experimental Psychology* 104, 192-233.

Rosch, E. 1978. « Principles of categorization », in *Cognition and Categorization*. Sous la direction de E. Rosch et B.B. Lloyd. Hillsdale : Erlbaum, 27-48.

Rosenbach, A. 2002. *Genitive Variation in English: Conceptual Factors in Synchronic and Diachronic Studies*. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.

Ross, J.R. 1969. « Auxiliaries as Main Verbs », in *Studies in Philosophical Linguistics*, Series I. Sous la direction de W. Todd. Evanston : Great Expectations, 77-102.

Ross, J.R. 1972. « The category squish: Endstation Hauptwort ». *Papers from the 30th Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*. Chicago : Chicago Linguistics Society, 316-328.

Rumelhart, D. et J. McClelland. 1986. « On Learning the Past Tenses of English verbs. Implicit Rules or Parallel Distributed Processing? », in *Parallel Distributed Processings: Explorations in the Microstructure of Cognition*. Sous la direction de J. McClelland, D. Rumelhart et P.R. Group. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Sapir, E. 1921. *Language, an Introduction to the Study of Speech*. New York : Harcourt, Brace and company.

Schleicher, A. 1848. *Zur vergleichenden Sprachgeschichte*. Bonn.

Schleicher, A. 1866. *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Weimar.

Searle, J.R. 1983. *Intentionality, An Essay in the Philosophy of Mind*. Cambridge : Cambridge University Press.

Shaw, H. 1986. *Errors in English and Ways to Correct Them*. New York : Harper and Row.

Sklar, E.S. 1976. « The possessive apostrophe: the development and decline of a crooked mark ». *College English* 38, 175-183.

Sperber, D. et D. Wilson. 1995. *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell.

Steiner, G. 1991. *Réelles présences. Les arts du sens*. Paris : Gallimard.

Steiner, G. 1998. *Après Babel*. Paris : Albin Michel.

Stern, G. 1931 [1968]. *Meaning and Change of Meaning, with Special Reference to the English Language*. Göteborg : Elanders boktryckeri aktiebolag.

Sturtevant, E.H. 1961. *Linguistic Change; An Introduction to the Historical Study of Language*. Chicago : University of Chicago Press.

Sweet, H. 1862 [1953]. *An Anglo-Saxon Primer*. Oxford : Clarendon Press.

Sweetser, E. 1987. « The definition of "lie": an examination of folk models underlying a semantic prototype ». *Cultural Models in Language and Thought*. Sous la direction de D. Holland et N. Quinn. Cambridge : Cambridge University Press, 43-66.

Sweetser, E. 1988. « Grammaticalization and semantic bleaching ». *Proceedings of the 14th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 309-405.

Sweetser, E. 1990. *From Etymology to Pragmatics: Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.

Sweetser, E. 1999. « Compositionality and Blending: Semantic Composition in a Cognitively Realistic Framework », in *Cognitive Linguistics: Foundations, Scope and Methodology*. Sous la direction de T. Jannsen et G. Redeker. Berlin, Mouton de Gruyter, 129-162.

Tabor, W. 1994. « Syntactic innovation: a connectionist model ». Thèse de doctorat. Université de Stanford.

Tabor, W. et D. Terhesiu. 2004. « On the relationship between symbolic and neural computation ». *AAAI Fall 2004 Symposium Series Technical Report*. (http://www.sp.uconn.edu/~ps300vc/Papers/tabor04otrbsanc.pdf).

Talmy, L. 1988. « Force dynamics in language and cognition ». *Cognitive Science* 12, 49-100.

Talmy, L. 2000a. *Toward a cognitive semantics, vol.1, Concept Structuring Systems*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Talmy, L. 2000b. *Toward a cognitive semantics, vol.2, Typology and Process in Concept Structuring*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

Taylor, J.R. 1996. *Possessives in English: An Exploration in Cognitive Grammar*. Oxford : Oxford University Press.

Taylor, J.R. 2002. *Cognitive Grammar*. Oxford : Oxford University Press.

Tomasello, M. 2000. « Do young children have adult syntactic competence? » *Cognition* 24 : 209-253.

Tomasello, M. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.

Tomasello, M. et P. Brooks. 1999. « Early Syntactic Development: A Construction Grammar Approach », in *The Development of Language*. Sous la direction de M. Barrett. London : Psychology Press, 161-190.

Traugott, E.C. 1989. « On the rise of epistemic meanings in English: An example of subjectification in semantic change ». *Language* 57, 33-65.

Traugott, E.C. 1995. « Subjectification in Grammaticalization », in *Subjectivity and Subjectification: Linguistic Perspectives*. Sous la direction de D. Stein et S. Wright. Cambridge : Cambridge University Press, 37-54

Traugott, E.C. 2001. « Legitimate counterexamples to unidirectionality ». Communication donnée à l'Université de Fribourg, 17 octobre 2001.

Traugott, E.C. 2003. « From subjectification to intersubjectification », in *Motives for Language Change*. Sous la direction de R. Hickey. Cambridge : Cambridge University Press, 124-139.

Traugott, E.C. et R.B. Dasher. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge : Cambridge University Press.

Traugott, E.C. et E. König. 1991. « The Semantics-Pragmatics of Grammaticalization Revisited », in *Approaches to grammaticalization*. Sous la direction de E.C. Traugott et B. Heine. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 189-218.

Trudgill, P. 1999. « New-dialect formation and dedialectalisation: embryonic and vestigial variants ». *Journal of English Linguistics* 27, 319-327.

Tuggy, D. 1993. « Ambiguity, polysemy, and vagueness ». *Cognitive Linguistics* 4, 273-290.

Turner, M. 1990. « Aspects of the Invariance Hypothesis ». *Cognitive Linguistics* 1, 247-255.

Turner, M. 2000a. « L'imagination et le cerveau ». Leçon donnée au Collège de France le 6 juin 2000.

Turner, M. 2000b. « L'invention du sens ». Leçon donnée au Collège de France le 13 juin 2000.

Turner, M. 2000c. « La perspicacité et la mémoire ». Leçon donnée au Collège de France le 20 juin 2000.

Turner, M. 2000d. « La neuroscience cognitive de la créativité ». Leçon donnée au Collège de France le 27 juin 2000.

Turner, M. 2002. "L'intégration conceptuelle." *La Lettre du Collège de France* 6.

Visetti, Y-M. et P. Cadiot. 2002. « Instability and Theory of Semantic Forms », in *Prepositions and their Syntactic, Semantic and Pragmatic Context*. Sous la direction de S. Feigenbaum et D. Kurzon. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 9-39.

Visser, F.T. 1973. *An Historical Syntax of the English Language*. Leiden : E.J. Brill.

Warner, A. 1993. *English Auxiliaries: Structure and History*. Cambridge : Cambridge University Press.

Warner, A. R. 1990. « Reworking the history of English auxiliaries ». *Papers from the 5th International Conference on English Historical Linguistics*, 537-558.

Weinreich, U., W. Labov, et M. Herzog. 1968. « Empirical foundations for a theory of language change », in *Directions for Historical Linguistics*. Sous la direction de W.P. Lehmann et Y. Malkiel. Austin : University of Texas Press, 95-185.

Whorf, B. L. 1956. *Language, Thought, and Reality; Selected Writings*. Cambridge : Technology Press of Massachusetts Institute of Technology.

Wierzbicka, A. 1990. « "Prototypes Save": On the Uses and Abuses of the Notion of 'Prototype' in Linguistics and Related Fields », in *Meanings and Prototypes: Studies in Linguistic Categorization*. Sous la direction de Tsohatzidis. London : Routledge, 347-367.

Willett, T. 1988. « A cross-linguistic survey of the grammaticization of evidentiality ». *Studies in Language* 12, 51-97.

Yang, C. 2000. « Internal and external forces in language change ». *Language Variation and Change* 12, 231-250.

Yang, C. 2002. « Grammar Competition and Language Change », in *Syntactic Effects of Morphological Change*. Sous la direction de D. Lightfoot. Oxford : Oxford University Press, 367-380.

Zadeh, L. 1965. « Fuzzy sets ». *Information and control* 8, 338-353.

Corpus

British National Corpus (BNC).

Freiburg-LOB Corpus of British English (FLOB).

Helsinki Corpus of English Texts, Diachronic part.

Michigan Corpus of Academic Spoken English (MICASE).

Santa Barbara Corpus.

INDEX DES NOTIONS

A

acquisition 22, 61, 88, 89, 120, 123, 125, 172, 200, 222, 224, 226, 227, 228, 230, 245, 267, 462, 490

acte de langage ..17, 260, 287, 412, 423, 424, 425, 436, 452, 454, 456

acte de langage indirect .. 423, 424, 436, 454

approche centrée sur l'usage 54, 86, 89, 123, 125, 139, 149, 152, 153, 154, 159, 161, 172, 174, 190, 222, 227, 349, 472

assemblage symbolique ...148, 191, 203, 357, 362, 460

auditeur 77, 79, 118, 132, 350, 380, 381

auxiliarisation 245, 328, 360, 361, 363, 369, 372, 377, 378, 382, 388, 389, 394, 398, 401, 405, 406, 407, 426, 436, 441, 442, 444, 453, 454, 456, 464, 465, 470

B

blend .82, 124, 199, 205, 277, 278, 288, 290, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 301, 302, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 316, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 332, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 360, 404, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 456, 458, 459, 463, 465, 471, 472, 477

blend conceptuel.....452, 458, 465

blend constructionnel 199, 205, 323, 325, 327, 332, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 361, 456, 458, 459, 463, 465, 471

blend grammatical..... 199, 324, 453, 466

blend syntaxique..... 199, 458

blending 19, 22, 124, 279, 292, 300, 304, 310, 311, 323, 484, 485

C

changement linguistique... 16, 26, 28, 31, 41, 47, 48, 55, 73, 79, 103, 109, 118, 120, 121, 122, 126, 130, 132, 133, 136, 151, 157, 180, 193, 205, 211, 218, 221, 222, 224, 227, 231, 244, 246, 254, 261, 262, 264, 267, 277, 292, 293, 313, 322, 325, 326, 328, 331, 332, 357, 362, 363, 374, 396, 419, 439, 453, 459, 460, 464, 465, 468, 469, 471, 472, 476

coénonciateur 275, 286, 287, 290, 310, 383, 405, 409, 423, 425, 427, 445, 451

cognition ...15, 19, 25, 42, 44, 45, 46, 47, 75, 97, 133, 134, 137, 139, 140, 143, 152, 185, 205, 208, 211, 219, 220, 221, 241, 299, 422, 488, 497, 499

composition 21, 38, 39, 69, 70, 81, 82, 84, 141, 185, 290, 296, 298, 299, 300, 301,

302, 303, 319, 345, 347, 348, 349, 352, 353, 355, 472
compositionnalité 82, 84, 185, 206, 277, 295, 301, 361, 454, 459, 466, 477
compositionnalité constructionnelle 361, 454, 459, 477
conceptualisation .. 19, 53, 98, 146, 185, 205, 206, 217, 220, 253, 255, 269, 272, 278, 282, 287, 309, 310, 319, 325, 353, 362, 374, 383, 416, 428, 429, 430, 442, 446, 463
conflation 457, 458, 463
continuum 52, 94, 113, 116, 139, 182, 183, 213, 238, 268, 321, 328, 361, 368, 369, 372, 373, 375, 399, 404, 440, 490
contraction 194, 237, 368, 371, 378, 381, 382, 385, 386, 388, 394, 396, 398, 401, 407, 426, 444, 456, 470, 476, 497
créativité 22, 46, 203, 278, 292, 298, 302, 304, 324, 325, 362, 453, 466, 468, 500
cryptanalyse 460, 461

D

déontique 104, 256, 257, 259, 262, 271, 366, 398, 401, 403, 404, 405, 407, 408, 409, 410, 423, 424, 425, 426, 427, 432, 437, 438, 442, 447, 449, 450, 451, 452, 454, 461, 463, 465, 466, 470
désir 252, 280, 411, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 434, 443, 445, 446, 447, 449, 461, 470
diachronie 16, 22, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 55, 60, 69, 87, 96, 97, 101, 106, 127, 148, 149, 150, 152, 172, 203, 205, 206, 208, 211, 224, 231, 253, 288, 298, 360, 363, 372, 439, 452, 463, 465, 466, 468, 484
différentiel 35, 56, 61, 62, 203, 206, 334, 457, 467
dilution sémantique..... 240, 266
dynamique des forces 177, 259, 260, 261, 262, 427, 432, 433, 434, 435

E

émergence 45, 48, 54, 64, 101, 151, 153, 190, 196, 199, 200, 201, 206, 218, 226, 232, 257, 289, 326, 332, 344, 360, 363, 375, 417, 440, 441, 442, 444, 453, 461, 463, 468
énonciateur 21, 45, 87, 106, 112, 178, 260, 263, 264, 266, 275, 286, 287, 290, 292, 295, 309, 310, 314, 320, 321, 322, 327, 338, 341, 342, 383, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 414, 417, 418, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 434, 436, 438, 445, 449, 450, 451, 454, 456, 461
énonciativisme..... 21, 125, 142, 144, 153
épistémique.....256, 257, 261, 266, 267, 268, 270, 287, 366, 368, 404, 408, 409, 411, 412, 414, 432, 433
espace d'intégration 277, 288, 296, 298, 299, 315, 323, 324
espaces mentaux.... 138, 278, 280, 281, 282, 283, 286, 287, 288, 289, 296, 299, 451, 452
évolution linguistique. 16, 25, 26, 40, 47, 69, 76, 117, 128, 133, 376, 477
extension métaphorique .. 33, 192, 193, 246, 254, 256, 261, 266, 267, 292, 417, 421
extension sémantique 253, 258, 292, 423

F

figure/site 21, 319, 320, 323
flou 16, 109, 115, 147, 152, 269, 270, 327, 334, 340, 343, 344, 345, 346, 350, 351, 357, 368, 374, 388, 431, 433, 461, 466, 474, 475
fonctionnalisme..... 47, 48, 49, 156
frame 176, 177, 178, 296, 300, 446, 447

fusion .. 87, 138, 176, 177, 199, 244, 270, 271, 272, 273, 274, 293, 310, 368, 394, 396, 399, 442

G

générativisme . 18, 20, 51, 134, 148, 153, 154, 155, 156, 207, 208, 216, 221, 222, 228, 230, 469
génitif de mesure 22, 328, 332, 334, 338, 340, 343, 344, 345, 349, 353, 355, 472
génitif déterminatif.....335, 336, 337, 338
génitif générique 335, 337, 338
gradient . 94, 95, 109, 112, 113, 116, 123, 194, 269, 270, 361, 368, 369, 370, 373, 383, 384, 468, 469
grammaire mentale ... 21, 135, 150, 155, 222, 468
Grammaires de Constructions 5, 15, 33, 100, 114, 145, 146, 148, 153, 164, 170, 173, 174, 206, 215, 236, 238, 327, 334, 377, 462, 474
grammaticalisation ... 46, 100, 101, 103, 105, 111, 112, 113, 114, 118, 131, 211, 236, 237, 238, 239, 242, 243, 244, 246, 258, 261, 262, 264, 267, 273, 276, 277, 320, 322, 326, 328, 332, 362, 372, 381, 422, 431, 439, 442, 443, 444, 445, 453, 456, 463, 464, 465, 470, 497

H

hybride 272, 273, 329, 361, 362, 377, 383, 404
hyperanalyse 460
hypoanalyse.....460

I

idiome..... 166, 183, 370
indétermination 22, 268, 269, 270, 310, 334, 344, 346, 350, 357, 443, 445, 456
innovation 22, 26, 27, 46, 53, 62, 66, 68, 76, 80, 81, 130, 132, 133, 201, 202, 203, 226, 236, 243, 254, 293, 296, 316, 326, 334, 356, 362, 453, 459, 460, 468, 499
intégration conceptuelle 200, 277, 288, 289, 291, 293, 295, 296, 297, 299, 301, 302, 304, 324, 325, 327, 360, 446, 500
intégration constructionnelle 305, 319, 331, 353, 356, 453, 456, 465, 467, 471
intermédiarité .. 22, 206, 267, 268, 270, 272, 273, 277, 326, 352, 354, 355, 361, 362, 389, 401, 404, 431, 438, 439, 442, 464, 477
intersubjectification 263, 264, 499

J

jalon...21, 191, 200, 202, 332, 348, 350, 351, 356, 462, 471, 472

L

linguistique cognitive 6, 17, 19, 21, 45, 52, 53, 92, 97, 99, 104, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 158, 173, 174, 182, 206, 220, 236, 244, 246, 247, 302, 325, 425, 443, 469, 475
linguistique historique 476
locuteur 15, 16, 21, 30, 34, 38, 39, 43, 51, 73, 75, 76, 77, 78, 83, 84, 86, 89, 109, 115, 118, 121, 123, 125, 128, 129, 130, 132, 134, 136, 140, 149, 154, 156, 159, 161, 162, 163, 164, 168, 170, 190, 191, 201, 203, 207, 213, 214, 222, 244, 245, 262, 263, 264, 266, 275, 280, 321, 333, 342, 350, 380, 381, 383, 384, 424, 458, 459, 462, 466, 473

M

manque 76, 114, 153, 158, 170, 181, 197, 226, 246, 247, 251, 272, 304, 305, 326, 327,

348, 410, 418, 419, 420, 421, 422, 443, 445, 446, 447, 461, 466, 470
métanalyse 86, 460, 461
métaphore conceptuelle 247, 249, 253, 278, 292, 293, 414, 415
modalisation ..328, 360, 361, 372, 388, 398, 399, 401, 407, 408, 412, 425, 439, 441, 453, 464, 465
modaux émergents 22, 90, 107, 264, 272, 328, 359, 361, 362, 365, 371, 372, 374, 377, 378, 381, 382, 383, 389, 401, 406, 407, 419, 422, 438, 439, 440, 441, 442, 464
modulaire 48, 326, 388, 396, 468
modularisme 47, 180
module.....45, 47, 51, 52, 55, 154
morphologie .. 29, 42, 52, 69, 80, 84, 86, 94, 102, 108, 116, 124, 182, 183, 186, 302, 324, 389, 392

P

perception 32, 53, 54, 77, 84, 90, 97, 127, 132, 137, 138, 143, 170, 184, 202, 223, 241, 245, 251, 252, 263, 265, 296, 317, 327, 342, 344, 349, 381, 385, 396, 422, 428, 429, 449, 466
phonologie...42, 52, 69, 71, 73, 80, 124, 222, 223, 389
pragmatique ..50, 69, 114, 116, 124, 166, 167, 213, 236, 243, 264, 265, 272, 357, 388, 389, 398, 407, 419, 423, 424, 425, 427, 428, 437, 446, 448, 460, 461, 466, 471
projection 16, 53, 77, 78, 132, 195, 247, 248, 249, 250, 255, 260, 261, 262, 278, 280, 290, 331, 414, 419, 420, 421, 429
prototype 94, 95, 96, 109, 143, 190, 191, 417, 419, 441, 498, 501

R

réanalyse .. 32, 50, 53, 72, 78, 79, 86, 87, 90, 123, 190, 195, 245, 333, 357, 375, 376, 377, 396, 460, 461
repère 68, 133, 191, 200, 280, 319, 337, 413, 432, 435, 464, 472
représentation procédurale 142, 466, 474
réseau d'intégration constructionnelle .. 473
Réseau d'intégration constructionnelle ..471

S

schéma 22, 36, 83, 87, 114, 164, 165, 166, 179, 185, 190, 198, 200, 229, 236, 243, 254, 280, 292, 300, 312, 316, 318, 320, 321, 328, 336, 342, 345, 347, 348, 349, 352, 353, 377, 387, 389, 390, 391, 396, 408, 414, 423, 430, 436, 439, 453, 455, 456, 458, 472
schémas d'intégration constructionnelle . 22
schématisme 97, 99, 144, 147, 169, 180, 182, 185, 196, 248, 249, 253, 351, 415
sémantique 16, 18, 21, 58, 69, 81, 82, 84, 90, 93, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 111, 114, 116, 130, 143, 145, 166, 168, 173, 175, 177, 179, 184, 185, 186, 194, 196, 213, 214, 220, 221, 236, 239, 240, 243, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 265, 266, 267, 268, 271, 273, 277, 279, 280, 282, 287, 299, 300, 301, 302, 310, 312, 316, 320, 323, 324, 325, 328, 334, 336, 360, 367, 369, 383, 388, 389, 391, 393, 398, 401, 407, 412, 413, 414, 418, 419, 420, 422, 425, 428, 442, 443, 444, 452, 463, 465, 469, 470, 471, 480
subjectification 101, 105, 106, 261, 262, 263, 264, 267, 428, 429, 431, 432, 433, 434, 438, 439, 499

sujet cognitif...106, 142, 144, 280, 308, 320, 322, 327, 348, 416, 417, 428, 433, 436, 449, 454
sujet conceptualisant.... 262, 280, 309, 430, 438, 454
sujet parlant ... 18, 37, 38, 40, 53, 85, 86, 87, 98, 154, 202, 208, 221, 255, 260, 262, 263, 264, 266, 309, 427, 428, 473
symbole 96, 172, 174, 189, 236, 279
synchronie... 22, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 208, 224, 231, 262, 275, 363, 439, 445, 452, 468
syntaxe 18, 21, 27, 42, 47, 48, 50, 52, 69, 93, 107, 109, 111, 116, 124, 146, 155, 167, 174, 180, 182, 183, 184, 186, 199, 221, 224, 227, 273, 302, 305, 324, 325, 334, 342, 351, 357, 368, 369, 373, 388, 389, 392, 425, 428, 454, 468, 469, 490

T

Théorie de l'Intégration Conceptuelle.....19, 206, 287, 288, 292, 293, 311, 452, 453, 465
Théorie de la Métaphore Conceptuelle..246, 247, 297, 415, 462
Théorie de la Pertinence.....265, 422
Théorie des Espaces Mentaux..19, 277, 280, 282, 283, 286, 287, 288, 302
Théorie des Prototypes.....94, 116
Théorie du *Blending* 206, 288, 302
trajecteur 319, 430, 431, 432, 435, 436, 437, 438, 454
trame 15, 21, 173, 176, 191, 301, 304, 316, 332, 350, 351, 353, 354, 356, 463, 464, 469, 472, 476
transparence ..33, 83, 84, 103, 122, 123, 211, 437, 442, 448, 465
typologie.....16, 57, 80, 370, 468, 472, 474

U

unité symbolique 21, 148, 172, 203, 472, 475, 476
univerbation ..378, 388, 395, 398, 401, 455, 456

V

variation 1, 16, 20, 22, 41, 43, 69, 71, 73, 77, 89, 99, 100, 125, 126, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 148, 149, 150, 151, 153, 168, 185, 190, 194, 195, 202, 203, 205, 206, 222, 223, 227, 230, 240, 242, 243, 244, 245, 318, 326, 328, 329, 331, 333, 344, 353, 355, 357, 360, 363, 378, 439, 463, 465, 466, 468, 476, 477, 484, 491, 494, 495
volition ...389, 401, 408, 409, 410, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 434, 443, 445, 446, 447, 449, 456, 461

Z

zone de développement potentiel.... 21, 203, 332, 351, 356, 457, 464, 471